

Proteste um die Transformation der Stadt. Zur Geschichte und Gegenwart links-libertärer Politik in Marseille und Hamburg

Ben Kerste

Dissertation zur Erlangung des akademischen Grades Doktor
der Wirtschafts- und Sozialwissenschaften (Dr. rer. pol.)

Betreut durch Sylvie Mazzella (Aix-en-Provence) und Carsten Keller (Kassel)
im Rahmen einer Co-tutelle zwischen :

Universität Kassel
FB 06 Architektur – Stadtplanung – Landschaftsplanung
Institut für urbane Entwicklung
Stadt- und Regionalsoziologie

und

Aix-en-Provence Université
ED 355 – Espace, Cultures et Société
Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme
Laboratoire Méditerranéen de Sociologie

Verteidigt am 17. Dezember 2018
Aix-en-Provence

Zusammenstellung der Jury

Johanna ROLSHOVEN	Professorin	Gutachterin	Universität Graz
Christian RINAUDO	Professor	Gutachter	Université de Nice
Sylvia GIREL	Maître de Conférence	Prüferin	Aix-Marseille Université
Eddie HARTMANN	Vertr.-Professor	Prüfer	Universität Heidelberg
Sylvie MAZZELLA	Professorin	Betreuerin	Aix-Marseille Université
Carsten KELLER	Professor	Betreuer	Universität Kassel

Proteste um die Transformation der Stadt.

Zur Geschichte und Gegenwart links-libertärer Politik in Marseille und Hamburg

Ben Kerste

In Hamburg schließen sich im Sommer 2009 eine Vielzahl links-libertärer Initiativen zu einem breiten politischen Netzwerk gegen eine als unternehmerische kritisierte Stadtpolitik und für ein *Recht auf Stadt* zusammen. Marseille und seine Region wird kurze Zeit später europäische Kulturhauptstadt 2013. Trotz der breiten Ablehnung, die dieses Großereignis als Baustein einer langjährigen Strategie innerstädtischer Aufwertung erfährt, kommt es hier zu keinen größeren links-libertären Protesten. Wie lässt sich in den beiden Partnerstädten das Zustandekommen bzw. Ausbleiben urbaner Proteste und Vernetzungsprozesse erklären? Ausgehend von dieser Frage werden in der Arbeit externe und interne Faktoren herausgearbeitet, die entscheidenden Einfluss auf die Entstehung und Kontinuität einer politischen Kultur des Protests nehmen.

Im ersten, historischen Teil wird die Entwicklung lokaler und nationaler sozialer Kämpfe in den Blick genommen. Dabei interessieren die Beziehungen zwischen Gewerkschaften, linkspolitischen Parteien und nicht-institutionellen Akteuren sowie der Einfluss des Nationalstaats auf die politischen und sozialen Entwicklungen der beiden Städte. Auch werden spezifische Konfliktfelder und Bedrohungslagen identifiziert, die sich vor dem Hintergrund der wirtschaftlichen Entwicklung und stadtpolitischer Großprojekte entfalten. Der zweite Teil bezieht sich auf die Gegenwart der beiden Städte und verschiebt den Blick sukzessiv von einer makrosoziologischen Perspektive auf die ethnografische Beschreibung und Analyse politischer Mobilisierungsprozesse.

Als externe, strukturelle Faktoren lassen sich die Offenheit von Parteien und Institutionen gegenüber zivilgesellschaftlichen Bestrebungen politischer Mit- und Selbstbestimmung herausarbeiten. Eng damit in Zusammenhang steht die Pazifizierung bzw. Verstetigung des linken Klassenkonflikts zwischen sozialdemokratischen und kommunistischen Kräften nach 1945. Auch der Einsatz repressiver polizeilicher oder juristischer Maßnahmen gegenüber Demonstranten oder Hausbesetzern zeitigt einen wesentlichen Einfluss auf das Mobilisierungspotential der beiden Städte, sowie die Existenz bzw. der Verlust gegenkultureller Frei- und Rückzugsräume, bezahlbarer Mieten und Berufsgruppen der neuen Mittelschicht. Die internen, kulturellen Faktoren verdichten sich in dem Begriff einer links-libertären Protestkultur. Sogenannte *broker* vermitteln zwischen verschiedenen sozialen Gruppen und Interessen und ermöglichen die Zirkulation von spezifischen Kompetenzen und Ressourcen. Übergeordnete Deutungsrahmen und geteilte Identitäten rücken gemeinsame Anliegen und Ziele in den Mittelpunkt und schaffen neue Handlungsoptionen. Der Einsatz von Emotionen, der Verweis auf zurückliegende Kämpfe und der Glaube, die eigenen Lebensumstände gestalten zu können, verstetigen und erneuern politische Proteste.

Die zentrale These der Arbeit geht davon also aus, dass politische und urbane Proteste weder *ex nihilo*, noch spontan entstehen, sondern an zurückliegende Auseinandersetzungen anknüpfen und auf bestehenden materiellen sowie immateriellen Infrastrukturen aufbauen. In Hamburg lassen sich seit den 1970er Jahren eine Reihe relativ erfolgreicher sozialer Kämpfe zurückverfolgen, die zur Tradierung und Konsolidierung einer links-libertären Protestkultur beigetragen haben. Dabei lässt sich eine politische Kultur der Aushandlung, des Kompromisses und der Kooperation zwischen antagonistischen Kräften innerhalb und außerhalb der Institutionen beobachten. Marseille ist im selben Zeitraum sehr viel stärker durch Diskontinuitäten und Brüche gekennzeichnet. Die Konkurrenz zwischen Zentralstaat und lokalem Staat, zwischen kommunistischer und sozialistischer Partei, zwischen Nutznießern und Außenseitern des *Systems Defferre*, steht dem Zusammenschluss und der Tradierung politischer Proteste immer wieder im Weg. Strukturbildend hier sind vielmehr eine politische Kultur des Konflikts und der Abgrenzung, also der Nicht-Konfrontation und Nicht-Aushandlung divergierender politischer Interessen und Ansichten.

Schlagworte : Soziale Bewegungen ; Protestkultur ; Stadtpolitik ; Gentrifizierung ; Marseille ; Hamburg ;

Villes Transformées, Villes Contestées.

Regards croisés sur des luttes gauches-libertaires à Marseille et à Hambourg

Ben Kerste

A Hambourg, été 2009, de nombreuses mobilisations contestataires gauches-libertaires se fédèrent contre la politique de la « ville croissante » et revendiquent *le droit à la ville*. En 2013, Marseille et sa région emportent le titre de Capitale européenne de la Culture. L'événement est avant tout perçu comme une stratégie de reconquête urbaine par les réseaux gauche-libertaires. Néanmoins, il n'y surgit pas de contestation. Comment, dans ces deux villes jumelées, peut-on expliquer l'émergence ou l'absence de mobilisation gauche-libertaire ? À partir de cette question, divers facteurs internes et externes seront débattus qui façonnent la genèse et la continuité d'une culture contestataire.

La première partie, historique, s'intéresse au développement des luttes sociales à l'échelle des deux villes et des deux pays. Comment s'articulent les relations entre syndicats, partis de gauche et acteurs non-institutionnels ? Quelle influence ont les états sur le développement politique, économique et social de Marseille et de Hambourg ? Des enjeux de conflit et des menaces, incitant et/ou entravant l'engagement politique, sont également identifiés. La deuxième partie se réfère au présent et déplace successivement l'attention d'une perspective macro-sociologique vers la description et l'analyse ethnographique des processus de mobilisation politique locale.

L'ouverture des partis et des institutions aux revendications et aux pratiques de la société civile revendiquant sa participation et son émancipation politique est identifiée comme un important facteur externe, structurel. De même, la pacification ou la perpétuation du conflit de classe entre les communistes et les sociaux-démocrates après 1945 affecte fortement les cultures politiques des deux villes. Le recours à des mesures policières ou juridiques répressives contre des manifestants ou des squatters a également un impact important sur le potentiel de mobilisation, ainsi que l'existence ou non d'espaces contre-culturels de repli, des loyers abordables et des groupes professionnels de la nouvelle classe moyenne. Les facteurs internes sont condensés dans le concept de « culture de contestation gauche-libertaire ». Des « brokers » servent de médiateurs entre différents intérêts et groupes sociaux et permettent ainsi la circulation de compétences et de ressources spécifiques. Des cadres d'interprétation efficaces et des identités collectives partagées mettent en avant des causes, objectifs et stratégies communs et créent ainsi de nouvelles opportunités d'action. L'emploi des émotions, la référence aux luttes passées et la croyance en la capacité de façonner ses propres conditions de vie, perpétuent et renouvellent les protestations politiques.

La thèse centrale de l'ouvrage affirme donc que les protestations politiques et urbaines n'émergent ni *ex nihilo*, ni spontanément, mais s'inscrivent dans le prolongement d'expériences d'engagement précédentes et s'appuient sur les infrastructures matérielles et immatérielles existantes. Depuis les années 1970, on peut retracer une série de luttes sociales relativement réussies à Hambourg, qui ont contribué à la tradition et à la consolidation d'une culture de contestation gauche-libertaire. On peut observer une culture politique de négociation, de compromis et de coopération entre les forces antagonistes à l'intérieur et à l'extérieur des milieux gauches-libertaires et des institutions. Marseille, au cours de la même période, est beaucoup plus marquée par des discontinuités et des ruptures. La concurrence entre l'état-nation et les collectivités locales, entre les partis communiste et socialiste, entre les bénéficiaires et les exclus du *système Defferre*, fait constamment obstacle à la convergence des luttes et à la consolidation d'une culture protestataire commune. Des enjeux politiques ici se structurent plutôt à travers une culture de conflit et de démarcation, c'est-à-dire de la non rencontre, la non-confrontation et de la non-négociation d'intérêts et de points de vue divergents.

Mots-clefs : mouvements sociaux ; culture protestataire ; politique urbaine ; gentrification ; Marseille ; Hambourg ;

Contentions around the transformation of the city.

History and presence of left-libertarian politics in Marseille and Hamburg

Ben Kerste

In the summer of 2009, a large number of left-libertarian initiatives in Hamburg joined together to form a broad political network for the right to the city and against the entrepreneurial agenda of urban politics. Marseille and its region became European Capital of Culture 2013 shortly afterwards. Despite the broad rejection of this major event as a cornerstone of a long-term strategy of inner-city revitalisation, there were no major left-libertarian protests in Marseille. How can the existence and the absence of urban contention and networking processes in the two twin cities be explained ? Starting from this question, the work identifies external and internal factors that have a decisive influence on the emergence and continuity of a political culture of protest.

In the first, historical part, the evolution and the character of local and national workers' struggles are examined. Of particular interest here are the relationship between trade unions, left-wing political parties and non-institutional actors as well as the influence of the nation state on the political and social development of the two cities. Furthermore, specific areas of conflict and threats are identified which provoke and/or repress urban contention. The second part refers to the present of the two cities and successively shifts the focus from a macro-sociological perspective to the ethnographic description and analysis of political mobilization processes.

As external, structural factors can be identified the openness of parties and institutions to civil society's efforts to achieve political participation and autonomy. Closely related to this is the pacification or perpetuation of the left class divide between social democratic and communist forces after 1945. Besides, the use of repressive measures by the police or bureaucracies against demonstrators or squatters has a significant impact on the mobilization potential of the two cities, as well as the existence or absence of counter-cultural spaces, affordable rents and middle-class actors in the inner cities. The internal, cultural factors are condensed in the concept of a left-libertarian protest culture. So-called *brokers* mediate between different social groups and interests and enable the circulation of specific skills and resources. Overarching interpretative frameworks and shared identities bring common concerns and goals into focus and create new options for action. The use of emotions, the reference to past struggles and the belief in the collective capacity to shape the urban condition perpetuate and renew political protests.

The central thesis of the work assumes that political and urban protests do neither arise *ex nihilo*, nor spontaneously, but are entangled with past mobilisations and existing material and immaterial infrastructures of political contention. Since the 1970s, a series of relatively successful social struggles can be traced in Hamburg. They have contributed to the transmission and consolidation of a left-libertarian protest culture. A political culture of negotiation, compromise and cooperation between antagonistic forces within and outside the non-institutional actors is observed. During the same period, Marseille is much more marked by discontinuities and fragmentation. The competition between the central state and the local government, between the communist and socialist party, between the beneficiaries and outsiders of the *système Defferre*, repeatedly prevented the development of a political protest tradition. Structuring here is rather a political culture of conflict and demarcation that goes hand in hand with the non-confrontation and non-negotiation between divergent political interests.

Keywords : social movements ; protest culture ; urban politics ; gentrification ; Marseille ; Hamburg ;

Danksagung

Allen voran möchte ich mich bei meinen Betreuern Sylvie Mazzella und Carsten Keller für ihre langjährige Unterstützung und ihren Einsatz bedanken. Ihr kritischer Blick und wissenschaftlicher Rat waren mir stets eine zuverlässige Hilfe.

Vielen herzlichen Dank auch an die Mitglieder der Jury für ihr Interesse an dieser Arbeit und den damit verbunden Aufwand.

Mein besonderer Dank gilt außerdem all den politischen Aktivisten, aber auch den Bewohnern der Städte Marseille und Hamburg. Ohne das entgegengebrachte Vertrauen, die Akzeptanz und die enge Zusammenarbeit hätte diese Arbeit niemals zustande kommen können. Zugleich will ich mich bei all Jenen entschuldigen, für die die ungefragte Anwesenheit eines forschenden, teilnehmenden Beobachters mit Unannehmlichkeiten und Konflikten verbunden war.

Ein vorletzter Dank an meine Familie und an meine Freunde. Ihr seid wundervoll !

Bernard, dein Einsatz und deine Hilfe waren von unschätzbaren Wert.

Merci !

Inhaltsverzeichnis

Einleitung	8
1. Vom Antagonismus des Klassenkonflikts zu den neuen sozialen Bewegungen	11
2. Von neuen sozialen Bewegungen zu informellen Netzwerken links-libertärer Politik	13
3. Zusammenhänge zwischen Beruf, sozialer Klasse und links-libertären Engagement	16
4. Zur <i>Politik der ersten Person</i> zwischen kultureller Marginalität und politischer Autonomie	17
5. Zwischen externen Gelegenheitsbedingungen und internen Faktoren einer Protestkultur	23
6. Fragestellungen, Aufbau, Methode	28
Kapitel I. / I. – Zur allgemeinen Entwicklungsgeschichte Hamburgs zwischen 1850 und 1980	35
1. Industrialisierung, städtische Transformation und die Autonomie des Hafens um 1900	35
2. Vom Zentrum der deutschen Sozialdemokratie zur Machtergreifung der NSDAP	38
3. Die Nachkriegsära zwischen Wiederaufbau und Pazifizierung des Klassenkonflikts	41
4. Deindustrialisierung und die Politik der funktionalen Stadt	44
Zwischenfazit	49
Kapitel I. / II. – Zum vernetzten Widerstand gegen die funktionale Stadt. Die 1970er Jahre	51
1. Allgemeine Anmerkungen zur deutschen Bewegungslandschaft der 1970er Jahre	51
2. Die erste Hamburger Besetzungswelle. Zum vorzeitigen Scheitern der direkten Konfrontation	54
3. Mieterinitiativen und der Beginn einer weichen, integrativen Stadtentwicklungspolitik	56
4. Die Anti-AKW-Bewegung. Bündnispolitik, Spaltung und Kooperation der Hamburger Linken	59
5. Von der Bunten zur Alternativen zur Grünen Liste. Links-Libertäre Allianzpolitik und der Einzug in die Parlamente	63
Zusammenfassung	65
Kapitel II. / I. – Zur allgemeinen Entwicklungsgeschichte Marseilles zwischen 1850 und 1980	67
1. Industrialisierung, Immigration und städtische Transformation um 1900	67
2. Zur Kontinuität des Scheiterns innerstädtischer Aufwertungsbestrebungen	70
3. Erste Arbeiterkämpfe, die <i>Front Populaire</i> und die aufstrebende Kommunistische Partei Frankreichs	71
4. Die Nachkriegsära zwischen politischer Konfliktkultur und Integration	72
5. Deindustrialisierung, regionale Fragmentierung und erfolglose Arbeiterkämpfe	74
6. Zur klientelistischen Politik Marseilles unter dem système Defferre	77
7. Die 1968er Bewegung und ihre Folgen. Dynamisierung und Fragmentierung der links-libertären Protestlandschaft	79
Zwischenfazit	81
Kapitel II. / II. – Zur Entstehung migrantischer Kämpfe am Rande der Stadt	82
1. Wohnungsnot und Wohnungsbau. Die ersten Barackensiedlungen	82
3. Zum Bau der grands ensembles. Zur Verlagerung kollektiver Proteste in die Reproduktionssphäre über räumliche und soziale Grenzen hinweg	87
4. Zwischen Emanzipation und Eingrenzung. Die Immigrationsfrage als eigenständiges politisches Themenfeld	92
Zusammenfassung	96
Vergleichende Zusammenfassung der Kapitel I. und II.	97

Kapitel III. – Links-libertäre Stadtteilkämpfe gegen das Unternehmen Hamburg. 1980-2000.....	101
1. Zu den Ambivalenzen einer sozialen und unternehmerischen Stadtpolitik.....	101
2. Die Besetzung der Hafenstraße. Spiegelbild einer gesamtstädtischen Konfliktsituation mit internationaler Strahlkraft.....	106
3. Zwischen Autonomie, Kooperation und Vereinnahmung. Überlegungen zur integrations- politischen Situation in der Bundesrepublik der 1980er Jahre.....	113
4. Zur produktiven Kraft eigener Projekte. Politische Proteste als Lernorte.....	117
Zwischenfazit	120
5. Zur Konsolidierung einer kollektiven Protestkultur am Beispiel Park Fiction.....	121
Zusammenfassung	129
 Kapitel IV. – Von der <i>génération de la marche</i> zur <i>génération de cité</i> . Kulminations- und Endpunkt einer kollektiven Protestkultur ?.....	131
1. Die zweite Einwanderergeneration zwischen <i>galère</i> und <i>espoir</i> . Kulminationspunkt einer kollektiven Protestkultur.....	132
2. Les Minguettes. Vom urbanen Aufstand zu einer friedlichen Massenbewegung.....	136
3. La Marche pour l'Égalité et contre le Racisme. Vereinigung und Bruch einer Generation.....	139
4. Zur Kulturalisierung der Immigrationsfrage, zur Integration und Depolitisierung des Marche durch <i>SOS Racisme</i>	142
5. Die Entwicklung der <i>Politique de la Ville</i> im Zusammenhang der De- und Re-Politisierung des sozio-kulturellen Vereinssektors.....	148
Zusammenfassung : Soziale und räumliche Fragmentierungen und das Ende kollektiver, politischer Mobilisierungen der <i>génération des cités</i>	153
 Kapitel V. – Zur innerstädtischen Politik der <i>reconquête urbaine</i> . Alltagswiderstand und erste Formen kollektiven Protests in Marseille zwischen 1980-2010.....	160
1. Zur Politik der <i>reconquête urbaine</i> . Die Innenstadt zwischen sozio-ökonomischer Krise und einer prosperierenden, informellen Marktökonomie.....	162
2. <i>Marseille, la rebelle</i> . Zu Praktiken des informellen, alltäglichen Widerstands.....	167
3. Die Konstruktion einer <i>ville cosmopolite</i> . Zwischen städtischer Vermarktungsstrategie und der Verdichtung links-libertären Protestpotentials.....	171
4. Der Fall der <i>Rue de la République</i> . Erfolge und Grenzen einer kollektiven Mobilisierung....	178
Zusammenfassung	187
 Zusammenfassung Teil I	189
 Kapitel VI. – Von Abwehrkämpfen zum Recht auf Stadt. Zwischen Latenz, produktiven Konflikt und flexiblen Bündnissen.....	194
1. Die <i>Wachsenden Stadt</i> . Wirtschaftliche Erfolge, soziale Segregation und steigender Unmut	195
2. Von Abwehrkämpfen, produktiven Konflikten und latenten Prozessen der Vernetzung.....	200
3. Die Gängeviertelbesetzung zwischen Utopie und Pragmatismus, Solidarität und Konflikt...	207
4. Stärken und Grenzen des RaS-Netzwerk. Zwischen strategischer Inklusivität, kognitiver Flexibilität und der (Re-)Produktion sozial-räumlicher Barrieren.....	211
Zusammenführung	215
 Kapitel VII. – Der Konflikt <i>Jardins Possibles</i> und das Festival <i>Paroles de Galère</i> im Grand Saint Barthelémy. Neue politische Bündnisse im Kontext von MP 2013 ?.....	217
1. Der städtische und politische Kontext rund um die europäischen Kulturhauptstadt 2013.....	217
2. Der Konflikt rund um das Projekt <i>Jardins Possibles</i>	220

3. Das Festival <i>Paroles de Galère</i> . Zwischenzeitlicher Zenit oder Ende eines Protestzyklus?...	228
4. Zur Entstehungsphase eines Projekts kollektiver Mobilisierung.....	230
5. Die Phase der Neuorientierung.....	231
Zusammenfassung	237

Der *Carnaval de la Plaine* als Pulsgeber einer politischen Vergemeinschaftung ?

Einleitung in die Kapitel XIII. bis X.	239
1. Aufbau und Fragestellungen.....	239
2. Das Viertel La Plaine auf dem Plateau.....	240
3. Die Entstehungsgeschichte des Karneval.....	243

Kapitel VIII. – Das Plateau als Kristallisationspunkt der links-libertären Protestlandschaft

Marseilles. Potentiale und Barrieren einer politischen Vergemeinschaftung.....	247
1. Das okzitanische Milieu. Zwischen politischer Solidarität und sozial-räumlicher Abgrenzung.....	248
2. Das autonome Milieu. Politischer Kampf zwischen Selbstverwaltung und Spaltung.....	257
3. Die Szene der <i>Petits Lieux</i> . Kulturelle Alternativen, zivilgesellschaftliches Engagement und die Suche nach politischer Unabhängigkeit.....	266
4. Vergleich zwischen der Szene der <i>Petits Lieux</i> und den benachbarten links-libertären Milieus.....	271

Kapitel IX. – Entstehung, Niedergang und Neugeburt der *Assemblée de la Plaine*. Zur Rolle des unabhängigen Viertelkarneval.....

1. Entstehung und Niedergang der <i>Assemblée de la Plaine</i>	273
2. Der Karneval zwischen Protest und Maskerade. Politische Qualität und Reichweite eines kulturellen Festes.....	278
3. Neugeburt. Zum Verhältnis zwischen äußerer Bedrohung und innerer Vergemeinschaftung.....	281
4. Zur langsamen und fragilen Herausbildung einer Protestkultur auf dem Plateau.....	289
Zusammenfassung	293

Kapitel X. – Zur Mobilisierung gegen das Renovierungsprojekt des Place Jean Jaurès.....

1. Zu den stadtpolitischen Zielen der Platzrenovierung.....	296
2. Reaktionen der links-libertären Netzwerke des Plateaus. Zur Hegemonie der radikalen Abgrenzung.....	300
3. Konsequenzen der Hegemonie einer radikalen Abkehrposition.....	301
4. „La Plaine n’est pas un canton suisse”. Zu den politischen Gelegenheitsbedingungen.....	303
5. Konstruktive Stimmen, interne Blockaden und neue Bündnisse.....	307
6. La Table est Plaine. Autonomieforderungen zwischen Spaltung, produktiven Konflikten und einer erweiterten Protestdynamik.....	310
Schlussbemerkungen	315

Schlussbetrachtung und aktuelle Entwicklungen.....319

Literaturverzeichnis

Abkürzungsverzeichnis

Interviews

Anhang

Einleitung - Proteste um die Transformation der Stadt. Zur Geschichte und Gegenwart links-libertärer Politik in Marseille und Hamburg

Die Auseinandersetzung mit Protesten um die Transformation der Stadt, von denen diese Arbeit handelt, ist anfänglich weniger Produkt wissenschaftlicher Neugierde, als Ausdruck und Ergebnis persönlicher Neigungen, zwischenmenschlicher Affinitäten und dem Wirken von Zufällen¹. Über persönliche Kontakte erfahre ich wenige Monate nach meiner Ankunft in der südfranzösischen Hafenstadt Marseille im Sommer 2011 von den Vorbereitungen zu *Ramène ta mère à la Plaine* (RtmàlP). Ein informeller Zusammenschluss aus Kulturschaffenden, Studenten und gemäßigten Aktivisten plant auf dem innerstädtischen Platz *Cours Julien*, in dem belebten Viertel *La Plaine*, die Ausrichtung eines eintägigen Festivals. Die Neuigkeit verbreitet sich innerhalb kürzester Zeit *per bouche à l'oreille* in den sozialen Netzwerken der Innenstadt. Die basisdemokratischen Treffen, die in dem besetzten *théâtre Nau* stattfinden, wachsen innerhalb weniger Wochen auf bis zu hundert Teilnehmer an. Dank dem Zusammenschluss und der Synergie einer Vielzahl unterschiedlicher Personen und Gruppen, Kompetenzen und Ressourcen, entsteht ein breites künstlerisches und politisches Programm und macht das Fest mit zahlreichen Besuchern zu einem vollen Erfolg.

Das Ereignis offenbart ein konfliktgeladenes Spannungsverhältnis zwischen verschiedenen sozialen Gruppen und Institutionen der Stadt und markiert den Beginn meines wissenschaftlichen Interesse für die vorliegende Dissertation. Auf der einen Seite sind die Vorbereitungen zur Ausrichtung der europäischen Kulturhauptstadt Marseille-Provence (MP 2013) bereits in vollem Gang. Die lokalen städtischen Eliten aus Politik und Verwaltung, Wirtschaft und Kultur sehen in dem Großprojekt ein Meilenstein städtischer Renaissance. Als verzögerte Antwort auf die postindustrielle Krise der 1970er und 1980er Jahre soll sie einen entscheidenden Beitrag zu den geopolitischen und wirtschaftlichen Ziel leisten, Marseille als Hauptstadt des *euro-mediterranen* Raums und als Drehscheibe einer internationalen Tourismus- und Dienstleistungsindustrie zu etablieren. Die Veranstalter des Festivals *RtmàlP* hingegen sehen in der aufziehenden Kulturhauptstadt einen Vorboten innerstädtischer Verdrängung, geprägt von steigenden Mieten, der Überwachung

1 In diesem Sinne will ich mich hier dem französischen Ethnologen Alban Bensa anschließen, der schreibt : „nos pratiques scientifiques sont hantées par des goûts et des options qui n'ont rien de scientifique, mais orientent nos choix de méthode et de théorie. (...) La campagne ou la ville, les humbles ou les puissants, la culture matérielle ou les idéologies religieuse, le proche ou le lointain, etc., autant de larges domaines qui attirent, laissent indifférents ou répulsent, selon nos parcours biographiques et notre *Weltanschauung*“ (Bensa 2011 : 51).

öffentlicher Räume oder einer elitären, auf die städtische Außenwahrnehmung fokussierten Kulturförderung. Mit dem Festival setzen sie ein Zeichen politischer Selbstermächtigung jenseits von Konsumzwang und Verwertungslogik. Sie privilegieren künstlerische Experimente und zielen auf die Etablierung neuer sozialer Beziehungen (Film : RtmàlP 2011).

Folgt man der Politologin und Bewegungswissenschaftlerin Margit Mayer (2013 : 159ff.), kann in den Wachstumsstrategien der neoliberalen Stadt und den damit einhergehenden sozialen Konflikten – geprägt durch eine zunehmende Privatisierung öffentlicher Aufgaben, durch innerstädtische Aufwertungs- und Gentrifizierungsprozesse sowie eine *Festivalisierung* der Stadtpolitiken, u.a. – die Ausgangsdynamik für politische Proteste und soziale städtische Bewegungen des 21. Jahrhundert gesehen werden. Dabei erscheint das zeitliche und räumliche Neben- und Übereinander von sportlichen oder kulturellen Großereignissen, begleitet von prestigeträchtigen Leuchtturmarchitekturen (vgl. Harvey 1989) oder der Revitalisierung ehemaliger Arbeiterviertel (vgl. MacLeod 2002), als zentrales Element städtischer Attraktivitätsstrategien einerseits². Andererseits wirken solche Großereignisse regelmäßig als Auslöser und Kondensator städtischer Proteste³. In diesem Sinne lautet die Anfangshypothese dieser Arbeit, dass „das Großereignis MP 2013 eine identifikatorische Abgrenzungsfunktion erfüllt und damit das schwach strukturierte, in ein Geflecht lokaler Netzwerke eingebundene, Kunst- und Vereinsmilieu Marseilles neue Strukturierungs- und Identitätsformen eröffnet“ (Kerste 2013a).

Diese Hypothese sollte sich trotz der zahlreichen Kritiker in den links-libertären Netzwerken der Stadt nicht bestätigen. Vor dem Eindruck der stadtweiten Proteste in Hamburg, die im selben Zeitraum unter anderem mit Konflikten um den Erhalt der *Essohäuser* oder des links-autonomen Kulturzentrums *Rote Flora* immer wieder in die nationalen und internationalen Schlagzeilen geraten sind, beginnt sich die Fragestellung und der Gegenstand meiner Arbeit auszuweiten und zu verschieben. Im Zentrum steht nun nicht mehr das Ereignis *MP2013* als potentieller Ausgangspunkt städtischer Konflikte und Proteste, sondern allgemeiner die Frage, anhand welcher Faktoren das Zustandekommen städtischer Proteste und politischer Bündnisse erklärt werden kann. Warum und wie war es in Hamburg nach einer Phase des Stillstands (vgl. Birke 2010) ab dem Jahr 2009 zu

2 So fasst der *Palmer Report* die Motivation der 21 Städte, die zwischen 1995 und 2004 eine europäische Kulturhauptstadt ausgerichtet haben, folgendermaßen zusammen: „In terms of the motivation for bidding, the most frequent replies from cities related to a desire to promote cultural tourism, to renew the city's image, to make the city better known and to use the designation as a tool for regeneration or as part of a strategy of economic recovery. (...) The vast majority focused on issues of selling the city and putting the city on the map“ (2004: 47).

3 So waren die Olympischen Spiele (vgl. Chalkley et Essex 2003 : 12), die Fußball Weltmeisterschaft (Dilger et.al. 2014 : 146) sowie die europäische Kulturhauptstadt (Boyle et Hughes 1991 ; Mooney 2004 ; Lähdesmäki 2013) regelmäßig Auslöser für politische Massenmobilisierungen und Proteste.

einer breiten Vernetzung politischer Initiativen unter dem Banner *Recht auf Stadt* gekommen ? Wie lässt sich erklären, dass sich in einer modernen, von Arbeitsteilung, Anonymität und Segregation geprägten Stadtgesellschaft ein Teil der Bewohner über teils eklatante politische und kulturelle Differenzen hinweg gegen die Politik der wachsenden Stadt Hamburg zu mobilisieren beginnt ? Und warum war es in Marseille, trotz der relativ günstigen Rahmenbedingungen innerstädtischer Transformation, zu keinen größeren Protesten gekommen ?

„So eine Bewegung ist niemals kalkulierbar“, konstatiert Nicole Vrenegor aus dem Hamburger Recht auf Stadt-Netzwerk. „Man kann sie auch nicht top-down organisieren. (Es bleibt) immer ein Unverständnis, warum sich an manchen Stellen etwas entfacht, an anderen nicht“ (Interview Vrenegor, 04.07.2014). So sind die jüngeren städtischen Konflikte und Massenmobilisierungen wie der Kampf um den Gezi-Park in Istanbul, die spanische Bewegung des 15.Mai oder die nationalen Revolutionen des sogenannten *Arabischen Frühling* weder von den Sozialwissenschaften, noch den staatlichen Sicherheitsdiensten oder Think-Tanks antizipiert worden (Fominaya 2014, Bayat 2012 : 7). Andererseits machen die oben genannten Beispiele spezifische Faktoren deutlich, die die Entstehung von Protesten und längerfristigen Bewegungen begünstigen, wenn sie ihnen nicht gar als notwendige Bedingungen vorausgehen. Beispielsweise ist es kein Zufall, dass sich all diese Bewegungen im öffentlichen Raum, allen voran auf den großen Plätzen der Metropolen artikulierten. Materiell und symbolisch gesehen bieten öffentliche Plätze Raum für Begegnung und Differenz. Um sie herum kann sich städtische Zentralität artikulieren. Der dabei vertretene Anspruch einer basisdemokratischen Gesellschaft kann sich in Opposition und Abgrenzung zu den nahegelegenen Insignien der Macht, den Regierungsgebäuden und Parlamenten des Landes positionieren (vgl. Beier 2018).

In dieser Einleitung sollen einige der zentralen Einflussgrößen, Erklärungsfaktoren und Bedingungen sozialer Bewegungen und politischer Proteste vorgestellt und diskutiert werden. In einem ersten Schritt soll dazu der zentrale Gegenstand dieser Arbeit, nämlich links-libertäre Protestnetzwerke, näher beleuchtet werden. Durch welche Ziele und Organisationsformen zeichnet sich links-libertäre Politik aus und was unterscheidet sie von den Klassen- und Arbeitskämpfen des 20. Jahrhunderts ? Welche Beziehung nehmen links-libertäre Akteure und Initiativen zu politischen Institutionen und Parteien ein ? Anhand welcher Zugehörigkeiten, welcher Formen der Teilhabe und Ausgrenzung, strukturieren sie sich ? Und in welchem Verhältnis stehen Lebensalltag und Politik zueinander ? Sobald der Gegenstand links-libertärer Politik näher definiert ist, sollen einige Theorieansätze zum Erfassen kollektiver Mobilisierung und politischer Proteste vorgestellt werden.

Dabei lassen sich externe, den Bewegungsakteuren nicht direkt zugängliche Faktoren politischer Gelegenheitsbedingungen unterscheiden von solchen, die sich in Form einer Protestkultur im Inneren links-libertären Netzwerke entfalten. Die Trennung von Innen und Außen ist, wie unter anderem im abschließenden Methodenteil beleuchtet werden soll, heuristischer Natur und soll anhand eines Wechselspiels der gegenseitigen Durchdringung schrittweise den Blick freigeben auf historische und gegenwärtige Entwicklungslinien und Charakteristika links-libertärer Politik in Marseille und Hamburg.

1. Vom Antagonismus des Klassenkonflikts zu den neuen sozialen Bewegungen

„Die Geschichte aller bisherigen Gesellschaft“, so Marx und Engels im kommunistischen Manifest von 1848, „ist die Geschichte von Klassenkämpfen. Freier und Sklave, Patrizier und Plebejer, Baron und Leibeigener, Zunftbürger und Gesell, kurz, Unterdrücker und Unterdrückte standen in stetem Gegensatz zueinander“. Eine solche dualistische Gegenüberstellung gesellschaftlicher Beziehungen und politischer Konflikt anhand klar definierter Klassenzugehörigkeiten fand bis in die fordistische Industriegesellschaft insofern seine Berechtigung, da der Antagonismus von Arbeit und Kapital nicht nur als Dreh- und Angelpunkt sozialer Organisation, sondern gleichermaßen als Ausgangspunkt eines gesellschaftlichen Zentralkonflikts konzeptualisiert werden konnte. Das kollektive Bewusstsein einer gemeinsamen Interessen vertretenden Arbeiterklasse, in Abgrenzung zum Bürgertum und zu Großindustriellen, wurde dabei begünstigt durch die räumliche und soziale Organisation der Arbeiter. Die industrielle Fabrik mit seinem Schichtdienst und dessen homogenen und auf Wiederholung aufbauenden Arbeitsabläufen, das Zusammenleben auf engstem (städtischen) Raum in Mietskasernen und Slums, die geringe räumliche und soziale Mobilität, all dies schuf günstige Voraussetzungen zur Herausbildung eines relativ homogenen Lebensstils, kollektiv geteilter Identitäten sowie auf gegenseitigem Vertrauen und auf reziproken Beziehungen basierenden Solidaritätsnetzwerken (vgl. Thompson 1963). Der marxistische Zusammenhang von Sein und Bewusstsein, von geteilten sozialen (Arbeits-)Bedingungen und einem gemeinsamen Klassenbewusstsein, konnte somit in relativem Einklang mit den gesellschaftlichen Realitäten als Ausgangspunkt von politischen Kämpfen gedacht werden.

Nach dem zweiten Weltkrieg wurde diese Konzeption jedoch mehr und mehr in Frage gestellt. Allen voran in den amerikanischen und westeuropäischen Studentenprotesten der späten 1960er Jahre manifestiert sich in den Augen vieler Sozial- und Politikwissenschaftler eine inhaltliche Schwerpunktverlagerung jenseits des Antagonismus von Arbeit und Kapital. Demnach gehe es

immer weniger um die *soziale Frage*, um materielle Forderungen nach einem besseren Leben, als um das Ende kriegerischer Auseinandersetzungen (Anti-Vietnamkrieg) oder der kapitalistischen Ausbeutung natürlicher Ressourcen (Umweltbewegungen). Ronald Inglehart geht an dieser Stelle soweit, eine *silent revolution* (1977) und einen *culture shift* (1990) in der gesellschaftlichen Mitte der fortgeschritten Industrienationen hin zu postmateriellen Werten zu identifizieren.

Der mit dem Kapitalismus einhergehende materielle Überfluss bedeute demnach eine Befreiung von existentiellen Nöten. Damit eröffne sich die Möglichkeit, allen voran für die Mittelklasse, die persönliche Entwicklung ins Zentrum politischer Forderungen zu rücken. Dies drücke sich aus in der Suche nach individueller Autonomie und Selbstbestimmung, nach moralischen Freiheiten und kulturellen Freiräumen, in der Forderung nach Gleichberechtigung zwischen den Geschlechtern bzw. für die *people of color* und schließlich der Ausübung und Anerkennung verschiedener sexueller Orientierungen und Rollenbilder. In Verweis auf Helmut Klages lässt sich ein solcher Wertewandel für die Bundesrepublik der 1960er Jahre als einen Übergang von „Pflicht- und Akzeptanzwerten zu Selbstentfaltungswerten“ fassen. An die Stelle von Disziplin, Gehorsam oder Leistungsbereitschaft gegenüber Familie, Kirche und Staat seien demnach mehr und mehr auf das Individuum zugeschnittene Werte getreten, geprägt von „hedonistischen, partizipatorischen und emanzipatorischen Vorstellungen“ (vgl. Reichhardt 2008 : 74).

In den 1970er Jahren entsteht, allen voran in Europa, ein neuer Ansatz zur Erklärung politischer Bewegungen und Proteste. Vor dem Eindruck der Studentenbewegungen werden neue Formen politischer Organisation, eine sich verändernde soziale Zusammensetzung der Akteure sowie eine Verlagerung der Themen konstatiert und unter dem Begriff der *neuen sozialen Bewegungen* (NSB) zusammengefasst (Touraine 1978 ; Offe 1985 ; Melucci 1980). Anders als Inglehart, dessen Theorie von einer optimistischen Auslegung des modernen Kapitalismus und des politischen Liberalismus gekennzeichnet ist, sind die neuen sozialen Bewegungen von einer Abkehr und kritischen Distanznahme zum Wirtschaftsliberalismus der zweiten Moderne geprägt.

Der französische Soziologe Alain Touraine hält dabei an der marxistischen Konzeption eines gesellschaftlichen Zentralkonflikts fest. In der sog. *Programmierten Gesellschaft* entlädt sich dieser jedoch nicht mehr zwischen Arbeit und Kapital. Vielmehr stehen die Produktion, Verbreitung und Zugänglichkeit von Wissen und Technologien, aber auch die Verhandlung kultureller Werte und Identitäten in dessen Zentrum. Es geht um das Aufbegehren gegen eine zunehmend als technokratisch empfundene Fremdbeherrschung, gegen individuelle Entfremdung und Fremd-

bestimmung (vgl. Touraine 1978 : 19). Damit ist der gesellschaftliche Zentralkonflikt nicht mehr in der Arbeitswelt, im Bereich der materiellen Reproduktion, sondern im Alltagsleben verortet.

Dieser Ansatz Touraines ist aufgrund verschiedener Gründe stark kritisiert worden⁴. Für unsere Arbeit bleibt jedoch die Einsicht relevant, dass der Bezugs- und Zielpunkt des politischen Engagements neuer sozialer Bewegungen, der Austragungsort sozialer Konflikte, im Alltagsleben sowie in der Sphäre der gesellschaftlichen Reproduktion verortet ist (vgl. Mayer 2012 : 66). Neben klassischen Themen wie Umweltschutz oder Menschenrechten gesellt sich nicht nur der Kampf um bessere Lebensbedingungen (z.B. Mieten ; Mobilität ; Bildung, etc.), sondern der Einsatz für individuelle und kollektive Selbstbestimmung in alltäglichen Lebensbereichen (soziale Beziehungen, (im-)materieller Konsum, kulturelle Identität, etc.) (vgl. Melucci 1980: 219).

2. Von neuen sozialen Bewegungen zu informellen Netzwerken links-libertärer Politik

Wenn das Konzept der neuen sozialen Bewegungen eine Verschiebung im Blick auf politische Phänomene in der Gesellschaft ermöglicht, soll hier sowohl das Attribut *neu*⁵, vor allem aber der Begriff *Bewegung* in Frage gestellt werden. Politische Bewegungen, so betonen Dieter Rucht und Roland Roth, sind niemals einheitlich, konstant und geschlossen. „Selbst vermeintlich kompakte Einzelbewegungen, etwa die Ökologiebewegung, gibt es nur im Plural“ (2008 : 23). Neben einem *ideologischen Pluralismus* sind Bewegungen durch zahlreiche thematischen, räumliche und/oder identitätspolitische Differenzen und interne Überlagerungen gekennzeichnet. Betrachtet man zwei Berliner Massenmobilisierungen Ende der 1980er Jahre, die sich gegen den Besuch Ronald Reagans bzw. gegen eine Konferenz der Weltbank richteten und die fünfzig- bzw. achtzigtausend Menschen im Rahmen eines vielseitigen Aktionswochenendes versammelten, dann vermitteln sie den vordergründigen Eindruck einer kompakten Einzel-Bewegung (Jürgen und Rucht 1992).

Dessen Organisation und Mobilisierung von nationalem Charakter erweist sich bei genauerem

4 Touraine unterschätzt die bedeutungs- und sinngebende Kraft, die kulturelle, emotionale und identitätsstiftende Faktoren innerhalb politischer Bewegungen einnehmen. Er überschätzt andererseits den Einfluss gesellschaftlicher Strukturen und gesamtgesellschaftlicher Entwicklungen, die sich auf mikrosoziologischer Ebene schwer in universalistischen Modellen abbilden lassen. Als reduktionistisch wird vor allem die Suche nach einem gesellschaftlichen Zentralkonflikt kritisiert, dessen binärer Charakter der Komplexität moderner Gesellschaften und der Pluralität sozialer Bewegungen nicht Rechnung trägt (Rucht 1991).

5 So zeigt Gottlieb anhand der Umweltbewegung auf, dass dessen Themen bereits seit der Industrialisierung und Urbanisierung existieren (Gottlieb 1993). Und Néveu (2011 : Abs. 14) bemerkt, dass sich viele vermeintlich neue Forderungen und Taktiken der NSB bereits in der französischen Arbeiterbewegung der 1930er Jahre oder der amerikanischen Bürgerrechtsbewegung wiederfinden. Sawicki und Siméant (2009 : 98 – 101) oder Sommer (2014 : 371) wiederum kritisieren, dass mit der Konzentration auf Konflikte jenseits der Arbeitswelt eine wissenschaftliche und theoretische Verarmung bzw. Ausblendung bezüglich der Rolle von Gewerkschaften und Parteien stattgefunden habe.

Hinsehen jedoch als Ergebnis der Vernetzung und Koordination zahlreicher lokaler Netzwerke und politischer Kollektive über diverse thematische und soziale Grenzen hinweg. Auf der Mikroebene, die als *organisational staging ground* (1992 : 557) fungiert, werden diverse Einzelpersonen und Kollektive miteinander in Beziehung gesetzt, die erst in einem zweiten Schritt, dank der Koordinierungsarbeit von *mesomobilization actors* bzw. *brokern*⁶, über den lokalen Kontext hinausreichende Beziehungen entwickeln und dem Betrachter damit als Teil der (inter-)nationalen Friedensbewegung erscheinen. In Angesicht des fragmentierten Charakters dieser politischen Gebilde scheint es also angebrachter, von der Mobilisierung und Koordination konkreter, lokal verorteter Netzwerke, von sozialen Bewegungen als „mobilisierte Netzwerke von Netzwerken“ zu sprechen (Neidhardt 1985 : 197)⁷.

Diese Netzwerkarbeit basiert erstens auf historisch gewachsenen, sozialen Vertrauensverhältnissen, macht zweitens die Überwindung bzw. Vermittlung interner ideologischer und organisatorischer Differenzen notwendig bzw. möglich und impliziert drittens die Synthese und gegenseitige Bereicherung diverser politischer Kollektive durch die Bereitstellung ungleich verteilter Ressourcen und Kompetenzen, Methoden und Strategien⁸. Damit sind wesentliche Faktoren dessen benannt, was weiter unten sowie im Laufe der Arbeit unter dem Konzept einer politischen Kultur des Protests gefasst und diskutiert werden soll. Anders als es der Begriff der sozialen Bewegung nahe

6 Die Autoren zählen jeweils um die hundert vierzig politischen Gruppen mit teils starken organisatorischen, thematischen und/oder ideologischen Differenzen. Umso bedeutender ist die Arbeit der *mesomobilization actors*, dessen Arbeit zwei Grundfunktionen erfüllt : „First, they provide a structural integration by connecting groups with each other, collecting resources, preparing protest activities, and doing public relations. Second, they aim at a cultural integration of the various groups and networks in developing a common frame of meaning. This serves to interpret the issue at stake and to link the specific concerns to this issue.“ (Gerhards und Rucht 1992 : 558f.). Damit lassen sich *mesomobilization actors* als *broker* definieren. Eine nähere Definition erfolgt im 3. Kapitel.

7 „Die Basis sozialer Bewegungen bilden (...) nicht einzelne Personen, sondern soziale Einheiten, Gruppen, Initiativen, Kollektive oder ähnliches (eben Netzwerke) mit unterschiedlichsten Verdichtungsgraden. Diese sozialen Gruppen werden durch eine komplexe Struktur unmittelbarer Interaktionen zu einer sozialen Bewegung vernetzt. Maßgeblich sind dabei unter anderem Freundschaften, Bekanntschaften und Mehrfachmitgliedschaften sowie Koordinationszentralen, Versammlungen, Arbeitskreise, Zeitschriften.“ (ebd.).

8 Erstens zeigen Gerhards und Rucht, dass die Kampagne gegen den Besuch Reagans auf sozialen Beziehungen und politischen Kontakten aufbaut, die bereits zu Beginn der 1980er Jahre im Zusammenhang vorausgehender politischer Mobilisierungen entstanden waren. Die dabei entstandenen Vertrauensverhältnisse konnten über Jahre, durch einmonatige Vernetzungstreffen, vertieft und aufrechterhalten werden.

Mit dem rapiden Anwachsen von 32 auf insgesamt 140 Unterstützerguppen im Jahr des Reaganbesuchs 1987 kann damit auf eine lokale politische Infrastruktur zurückgegriffen werden, die sich auf immaterieller Ebene nicht nur durch Vertrauensverhältnisse, sondern durch eine organisatorische Flexibilität der Akteure und dem Zulassen eines ideologischen Pluralismus auszeichnet. Letzteres hängt in erster Linie von der Etablierung übergeordneter frames of meanings ab, von Deutungsrahmen, die verschiedene Themen, Strategien und Ziele einander vermitteln.

Die Kampagne gegen die Weltbank wiederum ist vor allem geprägt von professionalisierten und institutionalisierten Strukturen und Organisationsformen. Trotz der Kritik und Skepsis, die in diesen Netzwerken allgemein gegenüber politischen Parteien und Institutionen vorherrscht, wird die innere Organisation der beiden Mobilisierungskampagnen von einem Kreis an Personen und an Arbeitsgruppen zusammengehalten, der sich durch eine ausdifferenzierte Arbeitsteilung auszeichnen und über professionelle Methoden und bezahlte Stellen verfügen, finanziert von der Partei *Die Grünen*. Gerhards und Rucht sehen in diesen ausdifferenzierten Organisationsstrukturen einen der Hauptgründe für den Erfolg der Mobilisierungen (1992 : 571).

legt, zeichnen sich diese Netzwerke also durch einen informellen, dezentralen und fragilen Charakter aus. Selbst dort, wo sie formelle Organisationsstrukturen hervorbringen oder sogar politische Parteien an ihnen teilhaben, so Della Porta und Diani (2006 : 25f.), sind diese immer schon Teil größerer informeller Netzwerke. Und bei diesen handele es sich per Definition um *fluide Phänomene*.

Dessen Aktions- und Mobilisierungsrepertoire ist demnach informeller, unkonventioneller und/oder radikaler Natur. Zugehörigkeiten sind „Networked agencies are characterized by direct action strategies and internet communications, loose coalitions, relatively flat organizational structures, and more informal modes of belonging focused on shared concern about diverse issues and identity politics.“ (Norris 2002 : 3). In ihnen sind weder Mechanismen sozialer Kontrolle noch materieller Vergütung wirksam, um Mitglieder, oder vielmehr Teilnehmer, zu binden. Ähnlich wie in Szenen kann der Einzelne zur Teilhabe nicht verpflichtet, sondern lediglich *verführt* werden (Hitzler et.al. 2008 : 18f.). Dort wo Zugehörigkeiten nicht formell geregelt sind, wo keine klaren Autoritäten existieren, bleibt Raum für kollektive Aushandlungsprozesse und multiple, sich überlagernde Identitäten und Gruppenzugehörigkeiten. Andererseits besteht die ständige *Gefahr* des Desengagements, der Demobilisierung und Fragmentierung von Netzwerken in einzelne Mikronetzwerke, Szenen und politische Kollektive.

Im sozialen Raum sind diese Netzwerke in spezifischen (Protest) Milieus bzw. Szenen⁹ verortet. Als „gegenkulturelle“ Gebilde zeichnen sich durch eine ausgeprägte Skepsis und Distanznahme gegenüber dem *System*, dem *Kapitalismus*, der etablierten politischen Ordnung aus. Vielfältige interne Mechanismen der Abgrenzungen zum Trotz, die zwischen einzelnen Gruppen und politischen Initiativen wirken und sich auf spezifische Werte und Praktiken, die eigene Identität, die richtige Strategie oder ideologische Positionen beziehen können, können diese Protestmilieus bzw. Szenen anhand der Zuschreibung *links-libertär* charakterisiert und gefasst werden. Der Begriff wurde ursprünglich von dem Politikwissenschaftler Herbert Kitschelt zur Charakterisierung politischer Parteien der *Neuen Linken* definiert und soll im Folgenden auf politische Protestnetzwerke übertragen werden :

„they are *left* because they share with traditional socialism a mistrust of the marketplace, of private investment, and of the achievement ethic, and a commitment to egalitarian redistribution. They are *libertarian* because they reject the authority

9 Eine genauere konzeptuelle Unterscheidung zwischen den Begriffen Milieu und Szene soll erst im 8. Kapitel vorgenommen werden, da dies erst hier für die Ethnographie und Analyse von Mikroprozessen erforderlich sein wird.

of the private or public bureaucracies to regulate individual and collective conduct. Instead they favor participatory democracy and the autonomy of groups and individuals to define their economic, political, and cultural institutions unencumbered by market or bureaucratic dictates.” (Kitschelt 1990 : 180).

3. Zusammenhänge zwischen Beruf, sozialer Klasse und links-libertären Engagement

Was die soziale Zusammensetzung der NSB bzw. links-libertärer Netzwerke betrifft, ist immer wieder auf die zentrale Bedeutung von Akteuren aus der *neuen Mittelklasse* hingewiesen worden (Kriesi 1989, Rose 1997, Crossley 2002, Novy und Colomb 2013). Empirischer Studien zufolge zeichnet sich die neue Mittelklasse durch sozialliberale und wirtschaftskritische Werte aus, allen voran „personal freedom, racial and cultural tolerance, rights of woman and minorities, environmental and consumer protection“ (Macy 1988 : 326). Mit diesen Werten gehe jedoch noch kein linkspolitisches Engagement, häufig sogar die Verteidigung gesellschaftlicher Privilegien und des *Status Quo* einher (Brint 1984). Bei genauerer Betrachtung speisen sich die NSB vor allem aus einem spezifischen Teil der neuen Mittelklasse, geprägt von den Berufsgruppen des sozialen, kulturellen und öffentlichen Sektors (Jenkins und Wallace 1996 : 194 ; Kriesi 1989 : 1082ff.).

Dabei lassen sich intrinsische Zusammenhänge zwischen sozialen Werten, Berufswahl und politischem Engagement herausarbeiten. Einerseits gehen soziale Werte der Berufswahl und dem politischen Engagement voraus¹⁰. Andererseits setzt links-libertäres Engagement ein Ensemble kognitiver und organisatorischer Dispositionen voraus. So diskutiert Michael Macy auf Grundlage mehrerer länderübergreifender Langzeitstudien den Zusammenhang zwischen *self-directed work* und kritischen, nicht-konformen Denken. Letzteres werde durch variierende Arbeitsprozesse, Eigenverantwortung und autonome Entscheidungsfindung gestärkt. „Those required to submit in the workplace are uncomfortable with situationist ethics and sociopolitical nonconformity, while those jobs with value self-direction find moral majorities equally bothersome“ (Macy 1988 : 328).

Der Soziologe Fred Rose kommt auf Grundlage empirischer Vergleichsstudien zwischen

10 Hanspeter Kriesi verweist in diesem Zusammenhang auf die Arbeit Frank Parkins (1968) über die britische Kampagne atomarer Abrüstung in den 1960er Jahren. Wie erklärt sich dessen Zusammensetzung aus karikativen und kreativen Berufsgruppen ? „Middle-class radicals (are ...) highly selective in their choices of occupation, and the welfare and creative professions provide the kind of environment most amenable to their political orientations. These occupations, he goes on, provide a kind of *sanctuary* for the middle-class radicals where they are able to escape direct implication in capitalist economic relations and where they seem to be able to withstand the pressures for political conformity to some extent“ (Kriesi 1989 : 1084).

Gewerkschaftlern und Aktivisten der NSB zu einer ganz ähnlichen, idealtypischen Feststellung. Unterschiede im politischen Engagement zwischen der Arbeiter- und Mittelklasse hängen mit grundlegenden Unterschieden in der jeweiligen Arbeitskultur zusammen. „The middle class is organized around a culture of autonomy, personal responsibility, intellectual engagement, variability, and change” (Rose 1997 : 477). Damit richten sich Evaluationen weniger an konkreten Leistungen, als an längerfristigen Ergebnissen aus. Umgekehrt sind arbeitspolitische Forderungen und Motivationen nicht notwendig materieller Natur, sondern umfassen vor allem die Arbeits- und Lebensqualität. Die Arbeitsprozesse der Arbeiterklasse hingegen lassen weniger individuelle Autonomie und Entscheidungsfreiheit zu und können durch ein dirigierendes Management und klare Hierarchien, durch konkrete Vorgaben und Erwartungen kontrolliert und in ihrer Durchführung überwacht werden. Die Arbeitsprozesse werden damit reguliert durch ein System an Belohnungen und Sanktionen, denen Techniken der Anpassung und des versteckten bzw. offenen Widerstands gegenüber stehen. Daraus erschließt sich für Rose folgender, grundlegender Einfluss der arbeitsbedingten Klassenkultur auf die Motivation, das Vorgehen sowie die Art der Organisation politischer Proteste und Bewegungen :

„In sum, working-class people live in a system of enforced authority, and they tend to approach social change through organizing around immediate, perceived interests. Professional middle-class life is regulated by internalized norms, ambitions, and responsibilities, and these movements tend to see change as a process of education about values (and moral issues)“ (ebd. : 478).

Die Überlegungen zum Zusammenhang zwischen sozialen Werten und beruflicher Tätigkeit, Klassenzugehörigkeit und politischem Engagement liefern im Laufe der Arbeit wichtige Elemente, um das Mobilisierungspotential der Bevölkerung in Hamburg und Marseille zu beleuchten. Vor dem Hintergrund einer *Politik der ersten Person* interessieren dabei nicht nur unter den Aktivisten vorhandene politische Ressourcen und Kompetenzen, sondern auch die Bereitschaft zu Kooperationen mit anderen sozialen Gruppen und den öffentlichen Institutionen.

4. Zur *Politik der ersten Person* zwischen kultureller Marginalität und politischer Autonomie

Die Soziologin Wini Breines (1982) beschreibt die frühen amerikanischen Studentenproteste, gewissermaßen der Prototyp links-libertärer Politik, als ein *great refusal* der als Maschine

versinnbildlichten amerikanischen Gesellschaft. Die radikalen politischen Antworten, wie sie beispielsweise an der *University of Berkley* im Rahmen der Free-Speech Bewegung gegeben wurden, stehen daher in einer grundlegenden Abgrenzung zu traditionellen politischen Modellen. Breines zufolge sei es vor allem darum gegangen, neue Formen der Organisation, der Kommunikation, der Entscheidungsfindung zu entwickeln. Im Zentrum stehen soziale Experimente und das Ausleben von Utopien, die Etablierung flacher Hierarchien und dezentraler Organisationsformen.

Wie verhält es sich nun nach dem Ende dieses politischen *Experiments* ? Gérard Mauger beschreibt die Situation in Frankreich nach dem Generalstreik im Mai-Juni 1968 als Niedergang der Arbeiterkämpfe, begünstigt durch die Fähigkeit sowohl der Gewerkschaften, als auch der beiden linkspolitischen Parteien, sich auf die veränderten politischen Taktiken und Organisationsweisen einzustellen (Mauger 1994 : 221). Mit dem Ende des Klassengegensatzes zwischen Proletariat und Bourgeoisie jedoch, so Mauger weiter, mit dem Ende des Marxismus als ernstzunehmende politische Alternative, habe sich die zu diesem Zeitpunkt neu entstehende Mittelklasse, die *petite bourgeoisie*, der Bedrohung eines sozialen Abstiegs gegenübergesehen. Unter dem Credo *ni bourgeois, ni prolétaires* grenzten sich diejenigen, die über das entsprechende kulturelle und soziale Kapital verfügen, von der bestehenden Ordnung ab. In zahlreichen Berufsgruppen, von Architekten über Juristen und Mediziner bis hin zu Sozialarbeitern und Wissenschaftlern gründeten sich Anfang der 1970er Jahre Interessensvertretungen, die die Werte der *68er-Generation* mit dem wirtschaftlichen Arbeitsethos verknüpfen. Der *cadre de gauche* entsteht (Villette 1979). Die Anforderung, seine Zukunft zu gestalten, wird mit den Werten und Zielsetzungen eines alternativen, politischen Lebens in Einklang gebracht. Die *Revolutionsjahre* können mit Daniel Bell dabei als Lernjahre für die berufliche Zukunft verstanden werden¹¹.

Die Integration utopischer Gesellschaftsentwürfe und alternativer Lebensformen in postmoderne Wissensindustrien (Bell 1979 ; Lloyd 2010) und neue Strategien städtischer Attraktivitätssteigerung (Harvey 1989 ; Friedrich und Dangschat 1993) ist vielfach diskutiert worden und fand in dem Werk *Der neue Geist des Kapitalismus* (Boltanski und Chiapello 2003) seinen prominentesten Niederschlag. Wir werden im 3. Kapitel am Beispiel Hamburgs der 1980er Jahre auf das Thema zurückkommen. Welche Konsequenzen haben die kollektiven Erfahrungen der drohenden Eingliederung und Instrumentalisierung links-politischer Politik auf dessen Protest- und

11 „But this student activism, coming after previous waves of radicalism and liberalism on the campuses, was also a form of 'vocational training' – in organization, mobilization, speaking, lobbying, and the like, that will stand them in good stead in future years.” (Bell 1979 : 19)

Organisationsformen ? Der Politikwissenschaftler Hanspeter Kriesi und seine Kollegen (1995 : XXI) beobachten eine Institutionalisierung der neuen sozialen Bewegungen, eine Hinwendung zu pragmatisch-reformistischen Ansätzen. Der Soziologe Michael Zwick konstatiert vor dem Eindruck der Erfolge der Partei *Die Grünen* eine zuvor nicht dagewesene „partizipatorische Orientierung“, eine „gesteigerte Bedeutung der sich für soziale Bewegungen eröffnenden direkten Beteiligung am politischen Prozess in Form von Partei, Wahl und Parlament“ (Zwick 1990 : 14).

Umgekehrt lässt sich ein verstärkter Rückzug linker politischer Gruppen in Distanz nicht nur zu politischen Parteien, Institutionen und/oder Gewerkschaften, sondern zur Gesellschaft im allgemeinen beobachten. So konstatiert Dieter Rucht ein Ende gesamtgesellschaftlicher, utopischer Entwürfe. Politischen Initiativen gehe es nicht mehr um die Gesellschaft als Projekt, sondern lediglich um einzelne *Projekte in der Gesellschaft* (Rucht 1999). Entsprechend der Qualifizierung als links-libertär verortet sich politischer Protest damit *en parallèle, inclassables, hors-système* (Mauger 1994 : 223). An dieser Stelle kommt dem Begriff der Marginalität eine zentrale Bedeutung zu und markiert den Übergang eines *style gauchiste* hin zu einem *style contre-culturel* :

„La notion de *marginalité* condense en un mot un changement d'humeur, d'hexis corporelle, de goûts littéraires, artistiques, de penchants et d'intérêts libérés et comme en état de suspension après la dissolution partielle ou totale des organisations gauchistes. Le label marginal dénote aussi bien la sécession, la retraite, le repli, l'isolement, l'autarcie que la contestation, la dissidence, la rébellion, la révolte.“
(Mauger 1994 : 225).

Dieser Rückzug in marginale, gegenkulturelle Räume, in denen Utopien und das Potential gesellschaftlicher Veränderungen nur noch im Kleinen ausgelebt werden, findet in den 2000er Jahren seine Ausweitung in einer als post-demokratisch qualifizierten Situation der Entpolitisierung weiter Teile der Bevölkerung. Als dessen Ursache wird nicht nur ein allgemeiner Legitimitäts- und Vertrauensverlust in die repräsentative Demokratie, sondern gleichfalls in die allgemeine Möglichkeit politischer Teilhabe und Mitbestimmung identifiziert (Mouffe 2010, Jörke 2010).

Konzeptuell lässt sich der Rückzug in gegenkulturelle Räume mit dem Begriff der *Politik der ersten Person* fassen. Gemäß der idealtypischen Unterscheidung in *instrumentelle* und *gegenkulturelle* Bewegungen (Kriesi et. al. 1995 : 77 ; vgl. Cohen 1985) zieht die Politik der ersten Person nicht primär aus dem Erreichen konkreter politischer Ziele ihre Existenzgrundlage (siehe

Umwelt- oder Menschenrechtsbewegungen), sondern in dem Ausleben kollektiver Identitäten oder der Verwirklichung einer den eigenen Werten entsprechenden gegenkulturellen Lebensweise¹². In gegenseitiger Durchdringung von Politik und Alltag, Politischem und Persönlichem, formeller Organisation und informeller Praktiken und Gruppenzugehörigkeiten werden „die eigenen Alltagspraxen zu einem Teil des politischen Programms (...) eigene (Frei-)Räume und Subkulturen (erhalten einen) höheren Stellenwert als eine breite Mobilisierung“ (Balz und Friedrichs 2012 : 16)¹³.

In Bezug auf die Ausgangsfrage nach breiten links-libertären Protesten und Vernetzungen erscheinen (Selbst-)Zuschreibungen wie *gegenkulturell* und *marginal* sowie überhaupt die Feststellung einer Politik der ersten Person als potentiell Hindernis. So geht mit den Erfahrungen nach 1968, mit der potentiellen Instrumentalisierung und Einbindung politischer Proteste und alternativer Lebensentwürfe ein sehr ambivalentes, spannungsgeladenes und distanzierendes Verhältnis links-libertärer Politik zu politischen Parteien und öffentlichen Institutionen, Gewerkschaften und den etablierten Medien einher. Schwerwiegender noch, auch die gegenkulturellen und alternativen Protestmilieus und Szenen, aus denen sich links-libertäre Initiativen maßgeblich speisen, sind durch interne Abgrenzung, durch Konkurrenz und Missachtung gekennzeichnet. Beispielsweise lassen sich mit den in den 1980er Jahren mehr und mehr sich durchsetzenden kooperativen und integrativen Formen des Regierens, die einen Übergang *from protest to program* markieren, Konflikte und Brüche zwischen reformistischen und radikalen politischen Ansätzen beobachten, die einer breiten Netzwerkarbeit potentiell entgegen stehen¹⁴.

12 Die von den Soziologen Haunss et Leach vollzogene Unterscheidung zwischen sub-kulturell und gegen-kulturell korrespondiert mit der Konzeption der Politik der ersten Person. Unter Kulturen verstehen die beiden Autoren als „lifestyle (...), a set of social norms, traditions, linguistic patterns and dress codes, and (...) a distinctive set of signs and symbols“ (Haunss et Leach 2004 : 3). Während Subkulturen die Anerkennung und Förderung ihrer eigenen Praktiken und Werte anstreben, verorten sich Gegenkulturen in Opposition zur Mehrheitsgesellschaft und den hegemoniellen kulturellen Codes (ebd. : 8).

13 Sebastian Haunss zufolge ist die *Politik der ersten Person* historisch gesehen ein Produkt des undogmatischen, aktionistisch orientierten Flügels der 1968-Bewegung, vor allem der Frauenbewegung. Anders als bei den marxistischen-leninistischen K-Gruppen wurde die eigene Politik dabei nicht scheinbar objektiven Sachzwängen, Notwendigkeiten und gesellschaftstheoretischen Prämissen untergeordnet, sondern orientierte sich an den individuellen und kollektiven Bedürfnisse seiner Mitglieder (Haunss 2008 : 459).

14 Der Übergang *from protest to program* ist Margit Mayer (2011 : 66f.) zufolge Ausdruck der roll-back Phase neoliberaler Entwicklung, gekennzeichnet durch öffentliche Sparprogramme, die Privatisierung von zuvor städtischen Aufgaben und Ressourcen sowie einem Ende des keynesianischen Sozialstaats (vgl. Brenner und Theodore 2002 : 26). Unterschiedliche Strategien im Umgang damit führen innerhalb der Alternativ- und Protestmilieus zu tiefgreifenden Brüchen. Denn : „What initially looked like a good opportunity to put their precarious alternative practices onto more stable footing created, over time, a split between the more and more professionalized, more or less alternative organizations on the one hand, and groups, whose needs were not addressed by these arrangements and who, in turn, radicalized“ (Mayer 2011 : 66f. ; vgl. Crossley 2002 : 56).

Die Arbeit zu kollektiven politischen Mobilisierungen in Hamburg und Marseille setzt also nicht an *a priori* geteilten Anliegen, Werten und Praktiken links-libertärer Akteure, sondern sozialen, thematischen und räumlichen Trennungslinien und Barrieren an. Im Sinne einer Politik der ersten Person organisiert sich links-libertäre Politik in einem ersten Schritt unter *Gleichgesinnten* und Vertrauten. Und zwar dort, wo sich das individuelle und kollektive Leben spezifischer Milieus, Szenen und Initiativen verortet. Politisches Engagement, dessen Dringlichkeit und Vehemenz, dessen Mittel und Strategien, dessen Kompromiss- und Kooperationsbereitschaft ändert sich auch und gerade vor dem Hintergrund dessen, was auf dem Spiel steht. Der Einsatz für eine demokratische und nicht-kommerzielle Nutzung und Gestaltung öffentlicher Räume, wie er bei dem Festival *RtmàlP* aufscheint, kann abwegig und fernliegend erscheinen, wenn sich die eigenen alltäglichen Probleme um Geldmangel, Perspektivlosigkeit oder Kindererziehung drehen. Kollektive politische Proteste sind also nicht die Regel, sondern stellen seltene Ausnahme gesellschaftlichen Lebens dar¹⁵. Dabei lässt sich zwischen Sozial- und Kunstkritik unterscheiden¹⁶, oder, um mit Peter Marcuse zu sprechen (2009 : 190), zwischen dem politischen Engagement von und für solche Gruppen, die von sozialen Leistungen und einem besseren Leben regelrecht ausgeschlossen sind (*deprived*) und solchen, die *lediglich* gegen gesellschaftliche Entfremdung oder für individuelle Selbstentfaltung kämpfen (*discontented*).

Wenn bei der Frage nach dem Zustandekommen und Ausbleiben breiter städtischer Protesten also einerseits das Verhältnis links-libertärer Akteure untereinander sowie in Bezug auf benachbarte soziale Gruppen in den Blick genommen werden soll, interessiert andererseits die Beziehung zwischen links-libertärer Politik und politischen Parteien, Gewerkschaften und Institutionen – und zwar in gegenwärtiger und historischer Perspektive. Wie reagieren die links-libertären Protestmilieus der Städte Hamburg und Marseille beispielsweise auf institutionelle Angebote der Teilhabe und Beteiligung ? Aus kritischer Perspektive lassen sich diese mit Rolf Keim als ein Manöver zur Einbindung von politischen Protest sowie als Element neuer Form des Regierens begreifen, die „die Konfliktformulierung zugunsten der Konsensfindung liquidiert“ (2013 : 180). So

15 „Proteste, die die normierten Grenzen alltäglicher Routinen überschreiten, Aktionen, die imstande sind zu fragen, wem die Stadt gehört, sind nicht die Regel, sondern die Ausnahme“, schreibt der Soziologe Peter Birke (2010 : 172) in Verweis auf die historische Aufarbeitung des *Aufstand der Armen* durch Piven und Cloward : „Und dennoch reichen oft weder die Frustrationen, die aus den ökonomischen Veränderungen erwachsen, noch der Zusammenbruch des Alltagslebens aus, um Menschen zum Protest gegen ihr leidvolles Dasein zu bewegen. (...) Damit aus diesen Traumata des Alltagslebens heraus eine Protestbewegung entstehen kann, müssen die von den Menschen erlittene Benachteiligung und Zerrüttung sowohl als ungerecht wie auch als veränderbar angesehen werden.“

16 Die Kunstkritik richtet sich für Boltanski und Chiapello in erster Linie gegen „la perte de sens et, particulièrement, la perte du sens du beau et du grand, qui découle de la standardisation et de la marchandisation généralisée“. Die Sozialkritik richtet sich gegen soziale Ungleichheiten, Ausbeutung und Armut. Damit steht sie in einem gewissen Spannungsverhältnis mit der Kunstkritik : „(elle) rejette, parfois avec violence, l’immoralisme ou le neutralisme moral, l’individualisme, voire l’égoïsme ou l’égotisme, des artistes“ (Boltanski und Chiapello 1999 : 84).

wird im Rahmen des Hamburger *Recht auf Stadt-Kongress* 2011 konstatiert, dass die jüngst aufgekommenen Proteste gegen die neoliberale Stadtpolitik nicht nur durch direkte Repressalien, sondern gerade durch Bürgerentscheide und Mitmach-Kunst „entpolitisiert, kulturalisiert, personalisiert und entschärft“ würden (zit. in Keim 2013 : 180). Im Territoire *Grand St. Barthélemy* in den *Quartiers Nord* Marseilles wiederum wird ein partizipatorisches Kunstprojekt der europäischen Kulturhauptstadt 2013 von den lokalen Aktivisten mit dem Argument abgelehnt, dass damit eine vierzigjährige Geschichte postkolonialer Ausgrenzung und sozialer Unterdrückung der *cités* und *grands ensembles* maskiert würde (Kap.VII.).

Andererseits existieren innerhalb der links-libertären Netzwerke immer auch Positionen und politische Tendenzen, die, um abermals die Worte Keims zu bemühen, in der Auseinandersetzung mit den Institutionen ein „zentrales Feld der Qualifizierung zur Rückeroberung des Politischen“ erblicken (ebd. : 181). So betont der Hamburger Aktivist Steffen Jörg beispielsweise, dass es auch darum gehen müsse, Widersprüche und Brüche innerhalb der etablierten politischen und sozialen Ordnung zu identifizieren und damit Spielräume und Unterstützung für Protest und alternative Lebensweisen zu schaffen. Politik, Verwaltung oder gemäßigte Bewegungsakteure seien „kein homogener Block. Da gibt es ja auch Leute, die vielleicht grundlegend etwas Anderes wollen. (...) ich fände es total falsch, da nicht in Widersprüche reinzugehen und Sachen auszuprobieren.“ (Interview Jörg, 11.07.2014). Der Marseiller Verein *Un Centre-Ville Pour Tous* wiederum plädiert im Jahr 2017 dafür, über Position der radikalen Abgrenzung zugunsten politischer Kompromisse hinauszudenken : „un adversaire est quelqu’un avec qui on doit finir par trouver un compromis, c’est la règle en démocratie où le désaccord ne doit pas déboucher sur la guerre, réservée, elle, aux ennemis.“ (CVPT 2017 : 7).

Die Frage nach der Fähigkeit und Bereitschaft, nach Gelegenheiten und Möglichkeitsräumen links-libertärer Proteste in den beiden Hafenstädten soll aus zwei unterschiedlichen, einander komplementären Perspektiven in Augenschein genommen werden. Einerseits soll untersucht werden, welche externen Faktoren im Sinne struktureller politischer Gelegenheitsbedingungen auf lokaler und teilweise nationaler Ebene förderlich bzw. hemmend auf die Bereitschaft und Fähigkeit links-libertärer Politik wirken, eigene Projekte und Gesellschaftsentwürfe auch jenseits der Politik der ersten Person zu entwickeln, umzusetzen und einzufordern. Auf welche Unterstützung bzw. Gegenwehr treffen sie dabei von Seiten der Politik und öffentlicher Institutionen, aber auch einem breiten Teil der Bevölkerung und den Medien ? Auf der anderen Seite weist eine solche externe, strukturelle Betrachtungsweise diverse epistemologische Grenzen auf und soll durch eine emische

Sicht, durch die Fokussierung auf interne Faktoren komplettiert werden. Eine solche sozialkonstruktivistische Perspektive legt ihr Augenmerk auf kulturell zugeschriebene und kollektiv bestätigte Bedeutungen, auf eine von Aktivisten als sinnvoll erfahrenen Lebenswelt mit spezifischen Werten, symbolischen Repräsentationen und sozialen Zugehörigkeiten. Sie soll nachfolgend unter dem Begriff einer politischen Kultur des Protests konzeptualisiert und für die Analyse politischer Mobilisierungsprozesse in Marseille und Hamburg fruchtbar gemacht werden.

5. Zwischen externen Gelegenheitsbedingungen und internen Faktoren einer Protestkultur

Als in den USA der frühen 1970er Jahre eine Reihe städtischer Ausschreitungen das Land erschütterten, setzte sich der Politikwissenschaftler Peter Eisinger das Ziel, anhand einer systematischen Untersuchung von dreiundvierzig Städten deren strukturelle Unterschiede und Gemeinsamkeiten herauszuarbeiten, um die Entstehung, die Intensität und den Verlauf der Proteste zu erfassen. Dabei bemüht er solche Erklärungsfaktoren, die außerhalb der Aktivisten in Form von *political opportunity structures* (POS) verortet sind. „The incidence of protest is (...) related to the nature of a city's political opportunity structure (, that is the) degree to which groups are likely to be able to gain access to power and to manipulate the political system.“ (1973 : 25)¹⁷. Dabei kam Eisinger zu dem Schluss, dass politischer Protest weder in sehr offenen politischen Systemen aufkomme – insofern diese Reformen anbieten, politische Beteiligungsformen gewährleisten und divergierende politische Positionen potentiell in einen Prozess der Kompromissfindung einbinden würden –, noch in sehr verschlossenen, da hier die Gefahr staatlicher und polizeilicher Repression demobilisierend wirke. Hanspeter Kriesi (et. al.) schlussfolgert in einem ähnlichen Sinne : „If success chances are low, movement participants are likely to refrain from collective action, because the expected benefits will be too low weigh against the costs. However, if success chances are very high, we will also find generally lower levels of mobilization, because in this case less collective effort is needed to realize a movement's goals“ (1996 : 40).

Einer der bekanntesten Vertreter eines solchen Ansatzes ist Charles Tilly. Seine Analyse von Protestformen in England und Frankreich, allen voran im 19. Jahrhundert, machen deutlich, dass die Bewegungsakteure auf ein *repertoire of contention* zurückgreifen, das selbst eine Geschichte aufweist und eingebunden ist in (sich ebenfalls wandelnde) strukturelle Gelegenheitsbedingungen.

17 Ganz ähnlich definiert Sydney Tarrow noch zwanzig Jahre später das ensemble dieser externen Bedingungen als „signals to social and political actors which either encourage or discourage them to use their internal resources to form social movements“ (1995 : 54).

„The word *repertoire* identifies a limited set of routines that are learned, shared and acted out through a relatively deliberate process of choice. Repertoires are learned cultural creations (and) take shape as a result of political propaganda ; they emerge from struggle. (...) At any particular point in history, however, they learn only a rather small number of alternative ways to act collectively.” (Tilly 1993 : 264). Die Akteure, wenn sie durch ihr (kollektives) Handeln auch auf gesellschaftliche Institutionen und Bedingungen wirken, sind laut Tilly immer schon in die Geschichte eingebettet, die die Möglichkeit ihres Denkens und Handelns partiell einschränkt : “The prior history of contention constrains the choices of action currently available, in partial independence of the identities and interests that participants bring to the action” (ebd. : 267).

Während das Aktionsrepertoire in England und Frankreich bis in die Mitte des 19. Jahrhunderts sowohl regional, als auch thematisch auf klar eingrenzbare Partikularinteressen beschränkt blieb, haben sie sich in der Folge auf nationale Anliegen auszuweiten und eine Vielzahl an Akteuren und Themen in mittelbare oder unmittelbare Beziehung miteinander zu setzen begonnen. Dieser Veränderungsprozess sei aber weniger auf die Akteure selbst zurückzuführen, sondern konnte sich erst, so Tilly, vor dem Hintergrund struktureller Veränderungen der politischen Gelegenheitsbedingungen vollziehen. In seiner Arbeit zu Großbritannien zählt Tilly (1995 : 364-77) dazu die Zentralisierung des britischen Nationalstaates, den vor dem Hintergrund der Industrialisierung sich vertiefenden Klassengegensatz, die räumliche und numerische Verdichtung sozialer Gruppen am Arbeitsplatz und in den schnell anwachsenden Städten und schließlich ein sich etablierendes politisches Repertoire, das nachfolgenden Mobilisierungen spezifische Techniken, Referenzen und Werte erst bereitgestellt habe.

Der Erklärungsansatz struktureller politischer Gelegenheitsbedingungen wurde seit den frühen Arbeiten Eisingers und Tillys stetig anhand neuer Variablen erweitert, wodurch er zur Klärung einer Vielzahl politischer Phänomene wie der amerikanischen Frauenbewegung oder der europäischen Anti-Atom-Bewegung, der Mobilisierung zentralamerikanischer Bauern oder italienischer Fabrikbesetzer beitrug (vgl. McAdam 1996 : 23ff.). Andererseits sei mit dieser Ausweitung, so eine Vielzahl Kritiker, als „all-encompassing fudge factor“ die konzeptuelle Schärfe des Konzepts verloren gegangen (Gamson und Meyer 1996 : 275). McAdam schlägt daher eine analytische Trennung von strukturellen und streng politischen Variablen einerseits und kulturellen Variablen andererseits vor (McAdam 1996 : 24f.) und kommt zu folgender Auflistung (1996 : 27) :

1. The relative openness or closure of the institutionalized political system.
2. The stability or instability of the broad set of elite alignments that typically undergird a policy.
3. The presence or absence of elite allies.
4. The state's capacity and propensity for repression.

In der vergleichenden Auseinandersetzung zwischen Marseille und Hamburg soll vor allem in den beiden ersten Kapiteln anhand dieser und ähnlicher Faktoren eine systematische Gegenüberstellung der auf lokaler und nationaler Ebene wirkenden politischen Gelegenheitsbedingungen vollzogen werden. Der Einsicht, dass sich POS über Jahrzehnte verstetigen können (vgl. Kriesi et.al. 1995 : 34), soll durch eine historische Perspektive bis ins 19. Jahrhundert Rechnung getragen werden. Der Frage nach potentiellen Allianzen und Brückenschlägen beziehungsweise Konflikten und Ausgrenzungen, die sich zwischen institutionell und informell sich organisierenden politischen Akteuren, aber auch zwischen verschiedenen Bevölkerungsgruppen und sozialen Klassen vollziehen, soll anhand verschiedener Themenfelder nachgegangen werden : die Entwicklung und der Charakter lokaler und nationaler Arbeiterkämpfe ; der Beziehung zwischen verschiedenen Gewerkschaften sowie der kommunistischen und sozialistischen Parteien jeweils zueinander sowie im Wechselspiel zu links-libertären Bewegungsakteuren ; der Einflussnahme des Nationalstaats auf die politischen und sozialen Entwicklungen der beiden Städte ; und schließlich die spezifischen Konfliktfelder und Bedrohungslagen, die sich vor dem Hintergrund der wirtschaftlichen Entwicklung allgemein und stadtpolitischer Großprojekte im Besonderen wirksam wurden, mit Vertreibung, Mietsteigerung und sozialräumlicher Segregation. All diese Faktoren haben in Marseille und Hamburg direkt und indirekt die Entstehung, den Verlauf und die Erfolgsbedingungen links-libertärer Proteste und urbaner Kämpfe *von unten* maßgeblich beeinflusst.

Allerdings darf die Bedeutung externer Einflussfaktoren auf links-libertäre Proteste nicht überhöht werden. So stellt der Politologe Sebastian Haunss kritisch fest, dass den POS „implizit ein Modell pluralistischer Demokratie zugrunde liege, in dem die Erfolge sozialer Bewegungen einzig als Integration in das politische System konzeptualisiert seien“ (2004 : 33). Doch wie die obige Ausführungen über links-libertäre Netzwerke und die Politik der ersten Person mehrfach deutlich gemacht haben, zeichnen sich diese politischen Strömungen ja gerade durch eine große Skepsis und Distanznahme zu institutionellen politischen Akteuren aus. Oft sind sie also gar nicht daran interessiert, Brückenschläge und Allianzen mit öffentlichen Institutionen oder politischen Parteien herzustellen, mit den etablierten Medien oder gemäßigten politischen Gruppen zusammen zu arbeiten oder schließlich Konflikte und Widersprüche innerhalb der etablierten politischen Ordnung

für eigene politische Positionen fruchtbar zu machen¹⁸.

Außerdem unterliegen die POS-Ansätze der Gefahr, die Wirkmacht struktureller Rahmenbedingungen gegenüber dem tatsächlichen politischen Handeln zu überhöhen. Wie Charles Kurzman (1996) am Beispiel der iranischen Revolution aufzeigt, waren es weniger objektiv vorhandene politische Gelegenheitsbedingungen, die das revolutionäre Handeln und schließlich den Sturz der iranischen Monarchie möglich gemacht haben, sondern der Glaube an die Möglichkeit einer solchen Revolution. Es sind also sozial und kulturell vermittelte Interpretation dieser vermeintlich objektiven Gelegenheitsbedingungen (vgl. McAdam 1982 : 48), die letztlich entscheidenden Einfluss auf das Zustandekommen oder Ausbleiben, auf den Verlauf und den Erfolg politischer Proteste nehmen. Nick Crossley spricht daher auch von einer *illusio*, von einem *belief in the game*, die als Teil eines größeren Ensembles politischer Dispositionen dem politischen Engagement voraus geht (Crossley 2003 : 64),

Auf diese internen Faktoren, die die Bedeutungsebene und emische Sichtweise der Akteure in den Mittelpunkt der Beschreibung und der Analyse stellen, soll in dieser Arbeit erst nach und nach im Detail eingegangen werden. Zusammenfassend verdichten sie sich in dem Begriff einer Kultur des Protests. Diese erschöpft sich nicht in der Existenz städtischer Protestmilieus und politischer Kollektive, sondern entfaltet sich gerade in der Fähigkeit und Bereitschaft einzelner Akteure und Akteursgruppen, die soziale und politische Isolation zu durchbrechen und sich in übergeordneten Netzwerken oder sogar Netzwerke von Netzwerken zu organisieren. Unter dieser Perspektive ist politischer Protest in erster Linie kollektiver Natur. „La contestation commence quand des individus revendiquent collectivement et que leurs revendications, si elles sont satisfaites, ont un effet sur les intérêts d'autres individus. (... Et elle) dépend de la mobilisation et des capacités qu'ont certains groupes sociaux d'élaborer des systèmes d'interaction collective.” (McAdam et.al. 1998 : 7).

Mit dem Beispiel der beiden Berliner Massenmobilisierungen sind einige wesentliche Parameter bereits angedeutet worden, die für eine solche kollektive Vernetzung erforderlich sind. Neben dem Bestehen sozialer Vertrauensverhältnisse, lokaler Traditionen des Protests und dem Einsatz sog.

18 In diesem Sinne dürfen Konzepte und Begriffe wie „movement strategy, tactics, leadership, membership, recruitment, division of labor, success and failure“ nicht unreflektiert aus der Organisationssoziologie oder den an formellen Organisationsformen erprobten Modellen der Politikwissenschaften zur Beschreibung und Analyse informeller kollektiver Organisationsformen übertragen werden (Oliver 1989, zit. In. Della Porta und Diani 2006 : 25). Denn, wie Nick Crossley (2002 : 53) festhält, sind diese Prozesse in höchstem Maße messy, also ineffizient, langwierig und chaotisch. Damit entziehen sie sich den sauberen Modellen der *rational choice* Theorie, die den POS-Ansätzen häufig implizit zugrunde liegen.

Broker als Vermittler verschiedener Gruppen und Interessen bedarf es übergeordneter Deutungsrahmen, die gemeinsame Anliegen und Ziele formulieren, politische Probleme und geteilte politische Gegner identifizieren, sowie Handlungsoptionen und potentielle Erfolge aufzeigen. Es bedarf zudem politischer Kompetenzen und Ressourcen in Bereichen wie Organisation oder Kommunikation. In Angesicht des informellen Charakter links-libertärer Politik müssen Anreize für soziale Zugehörigkeiten und politischen Einsatz stets neu geschaffen werden. Dabei wirken kollektive Identitäten, Emotionen (Spaß, Freude, Unterhaltung) sowie der Glaube, die eigenen Lebensumstände aktiv gestalten zu können. Neben der Existenz einer materiellen Infrastruktur lassen sich diese Faktoren als eine „*soft infrastructure such as trust, norms, symbols, identities and emotions*“ definieren (Nicholls 2008 : 4). Zusammenfassend kann eine kollektive Protestkultur in Verweis auf den Sozialgeographen Walter Nicholls folgendermaßen definiert werden :

„When a web of insurgent networks is well developed and common frames forged, a *culture of resistance* can emerge in urban places. These cultures not only provide insurgents with a coherent identity but they also give a profound sense of meaning to collective forms of resistance. These cultures are captured, produced and reproduced through symbolic products like the built environment, songs and poetry, and stories of past battles and struggles.“ (Nicholls 2008 : 8).

Eine solche Protestkultur trägt nicht nur dazu bei, dass politische Aktivisten ihr partikulares, gegenwärtiges Engagement in einen größeren zeitlichen und räumlichen Kontext verorten können, der diesem mitunter Sinn, Bedeutung und Legitimität verleiht, eine solche Protestkultur muss selbst kontextuell verortet und auf ihre (Entstehungs-)Geschichte hin befragt werden. Denn politische Proteste und urbane Kämpfe entstehen weder *ex nihilo*, noch spontan, sondern knüpfen an zurückliegenden Kämpfen an, bauen auf bestehenden Erfahrungen auf und greifen auf sich in der Vergangenheit bewährte Aktionsrepertoires und Kompetenzen zurück. So zeigt die Soziologin Cristine Fominaya, dass es sich bei der spanischen *Assembleia*-Bewegung des 15. Mai, der Bewegung der Platzbesetzungen von 2012, nicht um ein spontanes, von der Geschichte losgelöstes Protestereignis handelte. Denn : „unpredictable is not the same as spontaneous or unprecedented. The search for the *new* can turn our gaze from the history and agency of political actors and downplays the importance of movement culture in shaping collective action“ (2014 : 144f.). Trotz der Unsichtbarkeit und Latenz autonomer politischer Praxis im Madrid der 2000er Jahre sind in der links-libertären Szene der Stadt zahlreiche kollektive Identitäten und Netzwerke wirksam gewesen, die bis in die späten 1970er Jahre zurückreichen.

„Activists built on a tradition of deliberative practices developed in anti-militarist, feminist, environmental and the Okupa (squatters) movement to slowly shift their asamblearia practice towards a more deliberative model : (...) the asamblearia tradition has a long trajectory, from a diverse range of social movements since (at least) the late 1970s, including the conscientious objectors, free radio, squatted social centres, ecologist, feminist and anti-capitalist movements, among others.“ (2014 : 151). Die Existenz solcher Traditionen, das *wach-Halten* einer links-libertären Protestkultur, ist zwar nicht ausreichend, um die Bewegung des 15.Mai zu erklären, bildet umgekehrt aber eine notwendige Voraussetzung für dessen Entstehung. Dessen plötzlicher *Ausbruch*, begünstigt durch die internationale Immobilien- und Finanzkrise, wird also erst vor dem Hintergrund eines „survival of activist networks, a repertoire of goals and tactics and a continued sense of collective identity“ möglich und verständlich (Fominaya 2014 : 147).

Sowohl auf Ebene struktureller politischer Gelegenheitsbedingungen, als auch in Bezug auf die Existenz einer links-libertären Protestkultur, ist die Bedeutung geschichtlicher Prozesse und historischer Vorläufer deutlich geworden. Die ethnografische Auseinandersetzung mit links-libertären Mobilisierungsprozessen und städtischen Protesten in der Gegenwart soll und muss daher ergänzt werden durch eine historische Perspektive der *longue durée*, vor dessen Hintergrund die Gegenwart in einem durchaus veränderbaren, brüchigen Zusammenhang mit der Vergangenheit erscheint.

6. Fragestellungen, Aufbau, Methode

Im Laufe dieser Einleitung haben sich zwei zentrale Fragestellungen herauskristallisiert. Sie sollen den unterschiedlichen Perspektiven und Zugängen Rechnung tragen, die mit der groben Unterscheidung in externe und interne, strukturelle und kulturelle Erklärungsfaktoren links-libertären Proteste korrespondieren. Erstens : welche externen Faktoren im Sinne struktureller politischer Gelegenheitsbedingungen wirken auf lokaler und teilweise nationaler Ebene förderlich bzw. hemmend auf die Bereitschaft und Fähigkeit links-libertärer Akteure der beiden Städte, eigene Projekte und Gesellschaftsentwürfe auch jenseits der Politik der ersten Person zu entwickeln, umzusetzen und einzufordern ? Auf welche Unterstützung, welche potentiellen Bündnispartner, auf welche Hindernisse und Formen der Gegenwehr treffen sie dabei ? Und Zweitens : konnte sich in Marseille und Hamburg in den letzten Jahrzehnten eine links-libertäre Kultur des Protest herausbilden, verstetigen und erneuern, auf dessen Grundlage das Zustandekommen bzw.

Ausbleiben politischer Proteste und übergreifender Bündnissen in den Jahren 2009 und 2013 erklärt werden kann ?

Dabei soll die Hypothese vertreten werden, dass der erfolgreiche Zusammenschluss links-libertärer Proteste in dem Hamburger Recht auf Stadt-Netzwerk im Jahr 2009 als Re-Aktualisierung vergangener Kämpfe verstanden werden muss. Regelmäßige äußere Bedrohungslagen und günstigen strukturelle Gelegenheitsstrukturen haben sich über Jahrzehnte hinweg förderlich auf die Entstehung einer politischen Kultur ausgewirkt. Zahlreicher bestehender Brüche, interner Konflikte und Differenzen zum Trotz konnten dabei Kompromisse und gemeinsame Anliegen ausgearbeitet sowie geteilten Identitäten, Praktiken und Strategien in den Vordergrund gerückt werden. Diese politische Kultur prägt sowohl das Verhältnis verschiedener links-libertärer Protestmilieus und -szenen zueinander, sowie deren Beziehung zu diversen institutionellen und öffentlichen Akteuren. Dem entgegen ist das Nicht-Zustandekommen übergeordneter politischer Proteste und links-libertärer Vernetzungen in Marseille, der äußeren Bedrohungssituation und günstiger Gelegenheiten zum Trotz, die sich im Jahr 2013 mit der europäischen Kulturhauptstadt präsentierten, Ausdruck einer politischen Kultur des Konflikts. Sowohl auf institutioneller sowie außerparlamentarischer Ebene zeichnet sich die politische Kultur der Stadt weniger durch Kompromisse, Zusammenschlüsse und historische Kontinuitäten aus, als durch Oppositionsbeziehungen, Fragmentationen und Abgrenzungen. Vor dem Hintergrund fehlender links-libertärer Vorläufer fehlte es den Aktivisten im Jahr 2013 sowohl an der Bereitschaft, als auch der Fähigkeit zu übergeordneten Bündnissen gegen die kollektiv als bedrohlich wahrgenommene Transformation der Stadt.

Die Arbeit ist in zwei Teile zu je fünf Kapitel unterschieden. Der erste Teil ist historischer Natur und besteht in einer vergleichenden Gegenüberstellung der wirtschaftlichen, sozialen und politischen Entwicklungsgeschichte der beiden Städte. Ein besonderes Augenmerk soll dabei auf die Arbeiterkämpfe und die Entstehung neuer sozialer Bewegungen sowie links-libertärer Kämpfe zwischen 1945 und 2000 gelegt werden. Der zweite Teil bezieht sich auf die politische Gegenwart der beiden Städte und verschiebt den Blick sukzessiv von einer makrosoziologischen Perspektive auf die ethnografische Beschreibung und Analyse politischer Mobilisierungsprozesse auf mikrosoziologischer Ebene. Die gleichwertige Auseinandersetzung mit den beiden Städten im ersten Teil weicht hier einer klaren Fokussierung auf Marseille. Lediglich das 6. Kapitel behandelt die Entstehungsgeschichte des Hamburger Recht auf Stadt-Netzwerk zwischen 2002 und 2010, das vor allem in dem innerstädtischen Viertel *St. Pauli* seinen Ausgang nimmt. Während sich das 7.

Kapitel vor dem Hintergrund der Nicht-Mobilisierung rund um die europäische Kulturhauptstadt den Marseiller *Quartiers Nord* zuwendet, zielen die letzten drei Kapitel auf eine detaillierte Analyse politischer Mobilisierungsprozesse in dem innerstädtischen Viertel *La Plaine*.

Insgesamt wird also kein systematischer Vergleich der beiden Hafenstädte angestrebt, sondern eine Suchbewegung initiiert, eine gegenseitige und wechselseitige Durchdringung von Fragestellungen und Beobachtungen, von Einsichten und Erkenntnissen. Ein derartiger Dialog zwischen Marseille und Hamburg soll Ähnliches und Verallgemeinerbares, Einzigartiges und Unvergleichbares nicht nur herausarbeiten und untermauern, sondern gleichermaßen relativieren oder gar in Frage stellen. Mit dem französischen Stadtgeographen Mathieu Giroud lässt sich von einem *approche croisé* sprechen. Ainsi, „des situations ou des processus proches ou semblables sont appréhendés dans des contextes géographiques et temporels différents. Les deux terrains d'étude représentent ici deux contextes propices et complémentaires, qui participent ensemble à construire et appréhender l'objet et sa problématique. Et c'est à partir de l'exploitation de leur diversité, du croisement de leurs contrastes, que s'organise et se déroule la démonstration.“ (Giroud 2007 : 88).

Die Datenbasis des historischen Teils stützt sich auf einen breiten Korpus wissenschaftlicher Arbeiten, demografischer und wirtschaftlicher Statistiken, offizieller Quellen und Zeitungsberichten zu unterschiedlichen Themen wie Industrialisierung, Urbanisierung und Deindustrialisierung, Gewerkschafts- und Parteiengeschichte, Stadtplanung, Innenstadtsanierung und Gentrifizierung, Hausbesetzungen und politische Kunst. Während die Arbeiten von Hanspeter Kriesi et.al. (1995) oder Dieter Rucht (1996) mit ihrem Vergleich neuer sozialer Bewegungen auf internationaler Ebene einen makrosoziologischen Blick aus der Distanz erlauben, stehen mit kritischen stadtsoziologischen Arbeiten beispielsweise von Michel Péraldi und Claire Duport (Marseille) oder Jens Dangschat und Moritz Rinn (Hamburg) Monografien bereit, die eine vertiefende Auseinandersetzung mit lokalspezifischen Besonderheiten *aus der Nähe* ermöglichen.

Diese Datenbasis wird im 6. Kapitel ausgeweitet und ergänzt durch ausgewählte Experteninterviews mit langjährigen Aktivisten des RaS-Netzwerk, die während zwei Forschungsaufenthalten von acht und von zwei Wochen im Sommer 2014 und 2015 realisiert worden waren. Ihr offener, explorativer Charakter sowie meine zu diesem Zeitpunkt noch relativ geringen Vorkenntnisse in der Theorie städtischer, links-libertärer Proteste haben es ermöglicht, wichtige Kategorien und Einflussgrößen nicht von außen in das Feld hineinzutragen, sondern aus den empirischen Gesprächssituationen deduktiv abzuleiten und erst schrittweise einer Verallgemeinerung zuzuführen. Andererseits haben

es die beiden kurzen Aufenthalt in der Hansestadt nicht erlaubt, eine Perspektive von außen zu durchbrechen und den Blick freizugeben auf langzeitliche Prozesse der Mobilisierung und Vernetzung oder spezifische Situationen und Interaktionen im Feld. Im Vordergrund hier steht vielmehr der Blick auf größere Zusammenhänge aus räumlicher und persönlicher Distanz.



Ben Kerste (r.) im Interview mit einem *carnavaliere* beim *Carnaval de la Plaine* 2014.

In Marseille kehren sich diese Verhältnisse um. Die Stadt war zwischen 2012 und 2017 nicht nur Gegenstand meiner ethnografischen Untersuchungen, sondern stellte zugleich meinen persönlichen Lebensmittelpunkt dar. Die Fülle und Qualität an Material sowie die methodischen Zugänge und Möglichkeiten sind hier notwendig andere. Der äußere Blick und die kurzfristige Begegnung weichen hier der langjährigen teilnehmenden und aktivistisch geprägten Beobachtung im Feld. Dies ermöglicht die in historisch-vergleichender Perspektive herausgearbeiteten empirischen und theoretischen Erkenntnisse, Konzepte und Kategorien für die Untersuchung von Mobilisierungsprozessen links-libertärer Proteste auf mikrosoziologischer Ebene fruchtbar zu machen. So soll in den abschließenden drei Kapiteln anhand der engen Durchdringung des unabhängigen Viertelskarneval, des links-libertären Kollektivs *Assemblée de la Plaine* sowie der lokalen Viertelkultur aufgezeigt werden, wo Möglichkeiten, Hindernisse und Herausforderungen bei der Entstehung größerer politischer Bündnisse und Vernetzungen liegen. Die persönliche Implikation im Feld soll dabei nicht als Hindernis auf dem Weg zu objektiver und wertfreier Erkenntnis angesehen werden, sondern bildet in vorliegendem Fall die Voraussetzung für einen wissenschaftlichen Zugang zum Feld. Dies soll abschließend begründet werden.

Aus der Ethnologie wissen wir um den Einfluss und die Auswirkungen, die persönliche Befindlichkeiten (Malinowski 1967), eigene Lebens- und Forschungsinteressen (Freeman 1983) und nicht zuletzt zwischenmenschliche, oft freundschaftliche Beziehungen (Casagrande 1960) auf die Wahl des Forschungsgegenstandes, auf Fragestellungen, Methoden und Zugänge haben. Anders als in den Naturwissenschaften lässt sich in den Sozialwissenschaften keine fundamentale Trennung zwischen Subjekt und Objekt der Forschung aufrechterhalten. Der Forscher ist immer schon Teil des Feldes. Umgekehrt stehen ihm Menschen nicht passiv Modell. Folgt man der Argumentation des Soziologen Daniel Bizeul, ist das sozialwissenschaftliche Feld niemals neutral und frei von Machtbeziehungen, sondern von vielfältigen Mechanismen der Ein- und Ausgrenzung, des

Vertrauens und des Misstrauens durchzogen. Dies hat direkten Einfluss auf die Forschungssituation : „chacun s'efforce d'adapter son discours, de corriger son comportement, de contrôler son émission d'informations selon l'idée qu'il se fait des intentions effectives ou des réactions possibles de son interlocuteur“ (Bizeul 1998 : 766).

Die Art und Weise, wie der Sozialwissenschaftler im Feld wahrgenommen und identifiziert wird, und zugleich dessen Einsicht und Bewusstseinsgrad in eben dieses Wahrgenommen- und Identifiziert-Sein, haben maßgeblichen Einfluss auf die Qualität, die Aussagekraft und die Geltungsgrenzen der empirischen Daten. Ein langjähriger Forschungsaufenthalt – je nach Methode, Thema und Vorkenntnissen – kann nicht nur als Voraussetzung für soziale Vertrauensverhältnisse und Zugänge ins Feld angesehen werden. Der Einblick in und das Erleben vielfältiger Situationen und Ereignissen, sozialer Konstellationen und Kontexte bereichert die Möglichkeiten, die eigene Rolle im Feld zu reflektieren. Nur so können sich einzelne Forscher davon emanzipieren, im Feld als Spion ausländischer Mächte (Agar 1980), als Repräsentant früherer Kolonialherren (Spittler 2001) oder als Vertreter von Unternehmerinteressen (Roy 1970) wahrgenommen zu werden.

Diese Herausforderungen verkomplizieren sich bei der Bearbeitung politischer Themen. Das *webersche* Ideal einer werturteilsfreien Wissenschaft und einer Distanznahme gegenüber dem Forschungsobjekt kann dabei oft bereits aufgrund der politischen Erwartungshaltung der Akteure im Feld nicht aufrechterhalten werden. Beispielsweise entscheidet sich die Politologin Elise Massicard in ihrer Arbeit über politische Identitäten der alevitischen Minderheit in der Türkei für eine multiple Forscherrolle, die eine apolitische Distanznahme zu verbinden sucht mit einem situationsspezifischen *so Tun als ob* politischer Anteilnahme : „j’ai dû m’efforcer de me comporter conformément à ce (que je pensais) que les enquêtés attendaient de moi, user d’un double langage pour leur inspirer confiance et essayer de *les faire parler* un maximum“ (2002 : 127). Die opportunistische Ambiguität einer solchen, auch aus ethischen Gründen fragwürdigen Grundhaltung erweist sich in praktischer Hinsicht als unhaltbar, wenn durch die Überlagerung verschiedener Situationen unterschiedliche Rollen in Konflikt zueinander geraten. Im Falle Massicards führt dies zu Vertrauensverlust und verschlossenen Türen. Wie der Soziologe Donald Roy (1970 : 241) am Beispiel einer Feldsituation argumentiert, die von einer klaren Opposition zwischen Befürwortern und Gegnern eines Streiks gekennzeichnet ist, wird eine wertneutrale, distanzierte und unbeteiligt Position des Forschers unmöglich. Sie wird von den implizierten Akteuren *per se* als eine politische Entscheidung und damit als Parteinahme zugunsten des jeweils anderen Lagers wahrgenommen.

Die Untersuchung links-libertärer Proteste in Marseille und in Hamburg kann sich in Angesicht dieser Überlegungen nicht auf eine vermeintlich neutrale, apolitische Position zurückziehen. Wissenschaftlichkeit heißt dabei also weniger Wertneutralität, als einen bewussten Umgang zu gewinnen und nachvollziehbar zu machen mit den Erkenntnismöglichkeiten und Geltungsgrenzen der eigenen Arbeit (vgl. Bourdieu 2003). Kritische Wissenschaft schließt an dieser Stelle die politische Implikation ins Feld nicht aus. „(L)a dichotomie entre scholarship et commitment“, so Pierre Bourdieu, „entre ceux qui se consacrent au travail scientifique (...) et ceux qui s’engagent et portent au dehors leur savoir (...) est artificielle et, en fait, il faut être un savant autonome qui travaille selon les règles du scholarship pour pouvoir produire un savoir engagé, c’est-à-dire un scholarship with commitment“ (Bourdieu 2002). Mit Xavier Dunezat lässt sich dabei eine gegenseitige Bereicherung und Komplementarität zwischen der Rolle des Forschers und des Aktivisten hervorheben, die eine reziproke, kritische Distanznahme impliziert. Denn : „les militant-e-s de la cause ne sont pas toujours des défenseur-e-s aveuglé-e-s de la lutte, même si elles et ils sont des défenseur-e-s de la cause. Il existe plusieurs manières d’être militant-e-s de la cause et donc plusieurs manières de faire de la sociologie quand on milite“ (Dunezat 2011 : 97).

Damit schreibt sich diese Arbeit in die Tradition kritischer Stadtforschung ein. „Rather than confirming the current condition of cities as the expression of transhistorical laws of social organization, bureaucratic rationality, or economic efficiency“, so lässt sich in Verweis auf Neil Brenner festhalten, unterstreicht sie „the politically and ideological mediated, socially contested and therefore malleable character of urban space – that is, its continual (re-)construction as a site, medium and outcome of specific relations of social power.“ (Brenner 2012 : 11). Allerdings darf die Fürsprache und Sympathie für politische Emanzipationsbestrebungen nicht dazu führen, „die *urban revolution* quasi herbei zu analysieren. Vielmehr könnte eine nüchterne Betrachtung dabei helfen, die begrenzten Ressourcen besser einzusetzen. (...) Wichtig wäre vielmehr zu fragen, welcher struktureller Bedingungen einerseits, vor allem aber welcher Mobilisierungen oder allgemein welcher Strategien es seitens der Initiativen selbst bedarf, um Entstehung und Entwicklung lokaler Bewegungen zu ermöglichen“ (Bertram 2013 : 172).

Diese allgemeine Forderung Grischa Bertrams korrespondiert mit der selbstreflexiven Rolle des aktivistischen Forschers, wie sie bei Dunezat aufscheint. Die Einsicht in Grenzen und Widersprüche politischer Forschung führt auch in der vorliegenden Arbeit zu einer Entzauberung des forschenden Aktivisten. Dies schafft Raum für Distanznahme und Objektivierung. „Ainsi, mes préoccupations scientifiques et mes angoisses militants se nourrissent mutuellement (et permettent l’) objectivation

des conflits internes et (la) compréhension des mécanismes endogènes“ (Dunezat 2011 : 86). Wenn diese Ausführungen dazu dienen, die Grundlagen einer aktivistischen Beteiligung allgemein darzustellen und zu legitimieren, sollen die Ausprägung und Folgen dieser Implikation an einzelnen Stellen im Text allen voran bei der Untersuchung langjähriger Mobilisierungsprozesse an der Plaine spezifiziert werden.

Zusammenfassend besteht der primäre Gegenstand dieser Arbeit in der Untersuchung links-libertärer Protestmilieus in Marseille und Hamburg. Diese zeichnen sich durch informelle Zugehörigkeiten und Organisationsformen aus, sind durch eine explizite Distanznahme zu öffentlichen Institutionen und politischen Parteien sowie einen gegenkulturellen, marginalen Lebensstil gekennzeichnet. Politisches Engagement findet damit nicht in dem marxistischen Antagonismus zwischen Kapital und Arbeit seinen Ausgangspunkt, sondern in der Verhandlung und Infragestellung kultureller Werte oder im Kampf für bessere Lebensbedingungen. Insofern politisches Engagement und Lebensalltag dabei fließende Grenzen aufweisen und in der Verteidigung und Umsetzung milieu- und szenespezifischer Praktiken, Werte und Orte häufig ein politisches Ziel *sui generis* gesehen wird, lässt sich dabei von einer Politik der ersten Person sprechen.

Es wird also immer wieder zu fragen sein, inwieweit links-libertäre Initiativen in den beiden Städten bereit und fähig sind, eine solche Politik der ersten Person zu verbinden mit dem Anspruch, politische Ziele und Veränderungen auch jenseits der eigenen Bezugsgruppe einzufordern und umzusetzen. Potentielle Spannungen und Konflikte entfachen sich dabei nicht nur zwischen und innerhalb verschiedener links-libertärer Initiativen und Netzwerke, sondern gerade auch in Abgrenzung zu institutionellen Akteuren und zentralistischen, hierarchischen Politikkonzeptionen. Dabei interessiert, ob und inwieweit es ersteren gelingt, interne Differenzen und politische Divergenzen zugunsten gemeinsamer politischer Ziele, Praktiken und Strategien zu überbrücken. Dies soll in Rückgriff auf externen Faktoren politischer Gelegenheitsbedingungen, vor allem aber der Existenz und Ausprägung einer links-libertären Protestkultur erklärt werden.

Kapitel I. / I. – Zur allgemeinen Entwicklungsgeschichte Hamburgs zwischen 1850 und 1980

Man muß daran denken, in welcher Weise sich Hamburg verbunden fühlte mit dem Wasser, in welcher Weise es seine Hoffnungen auf das Wasser setzte – hamburgerisches Geschick war maritimes Geschick. (...) Man hat sich gesagt, wir müssen das investieren, weil wir zunächst konkurrenzfähig bleiben wollen. Wir leben von der Schifffahrt, die Elbe ist unsere Silberader, durch sie kommt Reichtum herein.

Siegfried Lenz, 1976

1. Industrialisierung, städtische Transformation und die Autonomie des Hafens um 1900

Wenn der Hamburger Hafen bereits seit der Gründung der nordeuropäischen Hanse im 13. Jahrhundert eine wichtige Rolle für die lokale städtische Ökonomie einnimmt, wird er mit dem im 16. und 17. Jahrhundert aufkommenden Merkantilismus strukturbildend. Die städtische Wirtschaft richtet sich mehr und mehr auf hafennahe Industrien, den (Übersee-)Handel und ein eng damit verknüpftedienstleistungswesen aus, vor allem in Form von Banken und Versicherungen, dem Druckerei- und Verlagswesen (Dangschat 1992 : 58/9). Im ausgehenden 19. Jahrhundert schließlich steigt der Hamburger Hafen zum bedeutendsten Handelszentrum des Landes auf und profitiert gegenüber den direkten Konkurrenten Bremen oder Lübeck von einer gut ausgebauten Wasser- und Schieneninfrastruktur, die nicht nur ins direkte Hinterland, sondern bis nach Österreich und in weite Teile Osteuropas reicht. Gleichzeitig wächst mit der aufkommenden Industrialisierung und den in ganz Europa sich vollziehenden Urbanisierungsprozessen die Hamburger Bevölkerung um ein zehnfaches und durchbricht im Jahr 1912 die Millionengrenze. Allein die Arbeiterklasse verzeichnet zwischen 1882 und 1907 einen Zuwachs von 194.000 auf 268.000 (Bieber 1978 : 91).

Der *Große Brand* von 1842, der weite Teile der Altstadt zerstört, sowie die Choleraepidemie von 1892, die im innerstädtischen, fast ausschließlich von Hafenarbeitern bewohnten Gängeviertel wütet, läuten in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts zwei bedeutende Phasen innerstädtischer Transformation ein. Sie bieten den städtischen Eliten die Gelegenheit, die räumliche Organisation auf die neuen wirtschaftlichen Anforderungen einer modernen Handelsmetropole auszurichten. Anders als in den Industriezentren der Ruhr oder Sachsens hat sich in der Hansestadt keine industrielle Massenproduktion herausgebildet, sondern ein kleinteiliges und differenziertes Gewerbe etabliert, spezialisiert auf die Produktion handwerklicher Qualitätserzeugnisse (ebd.).

Unter dem Einfluss der hanseatischen Kaufleute und einer wirtschaftsliberalen Politik zielen die städtischen Umstrukturierungsmaßnahmen mit der Errichtung zahlreicher Kontore und Lagerräume, Banken und Produktionsstätten auf die räumliche Verknüpfung und Konzentration dieses komplexen Wirtschaftssystems (vgl. Hautz 2007 : 23f.). Dem Hafen kommt dabei eine stadtpolitische Sonderrolle zu, mit der gewisse Privilegien gegenüber dem umliegenden Stadtgebiet einhergehen, die sich im 20. Jahrhundert weiter konsolidieren sollten.

Als die Stadt im Jahr 1881 nach zähen und langen Verhandlungen ihrer zollrechtlichen Eingliederung ins deutsche Kaiserreich zustimmt, verteidigt sie die Autonomie ihres von nationalen Zöllen befreiten und eigenständig verwalteten *Hamburger Freihafens*. Neben diesem wirtschaftlichen Standortvorteil gegenüber den konkurrierenden Hafenstädten Nordeuropas manifestiert dies eine relative Autonomie und politische Souveränität der Kommunal- und Landespolitik gegenüber dem jungen deutschen Nationalstaat. Im Gegensatz zum seit Jahrhunderten vereinigten und zentralistisch organisierten Königreich Frankreich werden die einzelnen Länder, Städte und Kommunen im stark föderalistisch organisierten *Reich Deutscher Nationen* in zahlreichen Belangen autonom verwaltet, was bereits 1806 in der *Preußischen Städteordnung* gesetzlich verankert wird. Diese politische Autonomie ist noch heute, wenn auch mit zahlreichen Einschränkungen, sehr viel deutlicher ausgeprägt als beim französischen Nachbarn (vgl. Barbier 2015 : 106-116). Dieser Umstand wird in Hamburg und Marseille nicht ohne Folgen bleiben, sowohl was die städtische Politik in Bereichen wie Wirtschaft, Wohnungsbau und Planung betrifft, als auch das politische Mobilisierungs- und Protestpotential ihrer Bewohner.

Der Bau der Speicherstadt beispielsweise illustriert neben der Vorrangstellung des Hafens gegenüber dem umliegenden Stadtgebiet auch die stadtplanerische Autonomie der Hamburger Bürgerschaft und Kaufleute gegenüber Berlin. Mit den 40 Millionen Goldmark, die die Stadt vom Kaiserreich als Entschädigung für die Preisgabe ihrer Zollsouveränität erhält, wird in den Folgejahren die Speicherstadt (1881-1888) finanziert. Diese bildet von nun an nicht nur ein räumliches Bollwerk zwischen Innenstadt und Elbe, sondern zwingt 24.000 Einwohner, größtenteils ärmere Hafenarbeiter und ihre Familien, zum zumeist ersatzlosen Verlassen ihrer Wohnungen in Richtung Barmbek oder Eimsbüttel (vgl. Hautz 2007 : 18). In Angesicht der Größenordnung und in finanzieller sowie planerischer Hinsicht äußerst kohärenten Vorgehens bleiben Proteste der Bewohner weitestgehend aus.

Auf wohnungspolitischer Ebene wird die lokale Politik nur zögerlich aktiv, um der steigenden Wohnungsnot und den immer deutlicher hervortretenden Infrastrukturproblemen allen voran in der Innenstadt zu begegnen. Die Sanierung des Gängeviertels im Jahr der Choleraepidemie von 1892 wird vorerst nur punktuell realisiert, Ende der 1890er vor dem Eindruck der sich weiter politisierenden Arbeiterschaft jedoch immer konsequenter vorangetrieben, da man hier den Hort „politische(r) Radikalisierung, Delinquenz und Prostitution“ (Grüttner 1983 : 367) sowie das Zentrum der sozialdemokratischen Bewegung zu erkennen meint. Damit einher geht eine Aussiedlung großer Teile der Arbeiterschaft in die städtische Peripherie bzw. die zum ehemaligen Preußen gehörenden Nachbargemeinden. Denn „(w)ährend in Hamburg vor allem Handel, Kaufmannschaft und Dienstleistungsbereiche konzentriert waren, siedelten sich in den preußischen Gemeinden Altona-Ottensen, in Harburg und in Wandsbek vor allem Gewerbe und Industrien an. Damit verbunden war die Konzentration großer Arbeitermassen in diesen sonst eher vorstadtähnlichen Bereichen“ (Schubert 2013 : 216), die durch den Bau der elektrischen S-Bahn (1906) und der Hoch- und U-Bahn (1912) mit dem Hafen und dem Stadtzentrum verbunden wurden.

Ungeachtet der katastrophalen wirtschaftlichen Folgen nach der deutschen Niederlage des Ersten Weltkrieges erholt sich die Hamburger Wirtschaft dank des Hafens frühzeitig. „Bereits 1923 war wieder das Umschlagniveau der Vorkriegszeit erreicht, wenige Jahre später stieß der Hafen flächenmäßig an seine Kapazitätsgrenzen für Handel, Industrie und Verkehrsinfrastruktur. Die dicht besiedelte Elbinsel Finkenwerder blieb als einzige Erweiterungsmöglichkeit, die Stadt schreckte jedoch nach dem Bau der Speicherstadt vor einer weiteren größeren Umsiedlung zurück“ (Hautz 2008 : 23). Aus diesen Gründen wird eine Ausweitung des Stadtgebiets bereits 1921 unter dem Titel „Großhamburg als wohnungspolitische Frage“ verhandelt. Fritz Schumacher, Hamburger Oberbaudirektor, resümierte darin : „Man kann deshalb mit vollem Rechte sagen, dass es nicht nur die Nöte der Hamburger Hafenfrage, sondern in gleichem Maße die Nöte der Hamburger Wohnfrage sind, was gebieterisch zu einer Neugestaltung der Hamburger Grenzen drängt.“ (zit. Schubert 2013 : 220). Dem Hafen kommt den Plänen Schumachers zufolge die Rolle eines „Kraftzentrums der Stadt“ zu, von dem aus fächer- bzw. federartig, gemäß eines organischen Entwicklungsmodells, städtebauliche Achsen ins Hinterland reichen, um als Entlastungsorte und Nebenzentren zu fungieren. Der Innenstadt wird schon damals die Funktion einer modernen *City*, einer Dienstleistungs- und Handelsmetropole zugesprochen.

Bereits an dieser Stelle wird in der Hansestadt eine kohärente und zentralistisch organisierte Stadtpolitik sichtbar, in dessen Mittelpunkt auch in den kommenden Jahrzehnten die Fokussierung und Ausrichtung auf die räumlichen und stadtplanerischen Erfordernisse des Hafens stehen werden. Dessen politische und wirtschaftliche Autonomie wird 1937 unter

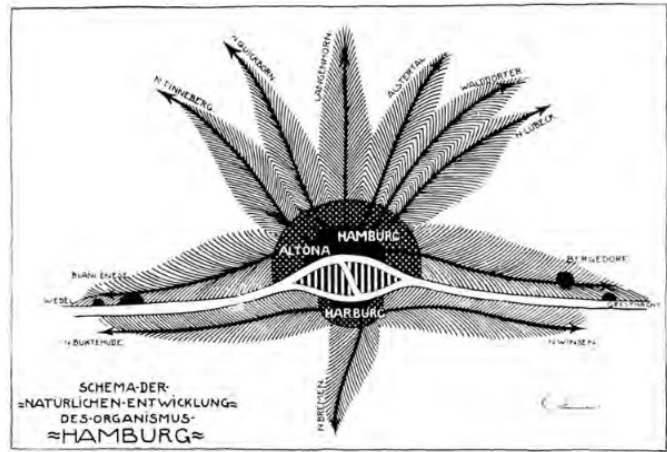


Abb. in Schubert 2013 : 223.

dem Wirken der Nationalsozialisten durch das Groß-Hamburg-Gesetz entscheidend gestärkt. Die Stadt erfährt durch die Eingemeindung der niedersächsischen Gebiete Wilhelmsburg und Harburg südlich der Elbe eine weitere verwaltungs- und planungstechnische Zentralisierung. Diese hier aufscheinende, auch in den kommenden Jahrzehnten zur Geltung kommenden Charakteristika einer stadtplanungs-politischen Kohärenz und Souveränität begründen die erfolgreiche Anpassung der Hansestadt auf die gravierenden Folgen der Industriellen Krise ab den 1960er Jahren, und zwar in wirtschaftlicher, stadtplanerischer und demografischer Hinsicht. Wie wir im zweiten Kapitel sehen werden, stellt sich diese Situation in Marseille komplett unterschiedlich dar. Der Erfolg bzw. Misserfolg der beiden Städte im Hinblick auf die post-industriellen Krisenerscheinungen korrespondiert wiederum mit stark voneinander divergierenden politischen Gelegenheitsbedingungen links-libertärer Politik. Dies gilt im übrigen gleichermaßen für die Folgen, die der Verlauf und das Ende des Zweiten Weltkriegs auf die Arbeiterkämpfe, Gewerkschaften und politischen Parteien zeitigen sollte. Bevor wir nach und nach auf diese verschiedenen Aspekte eingehen wollen, soll die Rolle der Hamburger Arbeiterbewegung vor 1945 dargestellt werden.

2. Vom Zentrum der deutschen Sozialdemokratie zur Machtergreifung der NSDAP

Die zweite Hälfte des 19. Jahrhunderts ist von zahlreichen sozialen Spannungen und politischen Konflikten gekennzeichnet. Bereits 1844-45 organisiert sich eine erste Arbeiterbewegung als indirekte Folge des *Großen Brand*, die jedoch der Konterrevolution nach 1848 zum Opfer fällt (Evans 1996 : 84). Wenn die Hamburger Arbeiterschaft bis in die 1860er Jahre nach Zünften und damit nach partikularen (wirtschafts-)politischen Interessen organisiert ist, bildet sich vor dem Hintergrund der aufkommenden deutschen Sozialdemokratie ein verstärktes Klassenbewusstsein und eine breite proletarische Arbeiterfront heraus. Die in diesem Zeitraum massiv einsetzende

wirtschaftliche Expansion der Stadt führt dabei nicht nur zu einer Liberalisierung gesellschaftlicher und wirtschaftlicher Verhältnisse jenseits von sozialen und religiösen Grenzen, sondern auch zu einer Verschlechterung der Wohnverhältnisse der Arbeiterklasse, wie sie symptomatisch von Friedrich Engels (1872) oder von Edward P. Thompson (1963) am Beispiel der englischen Arbeiterklasse beschrieben worden war¹⁹. Diese Entwicklung kanalisiert sich erstmals 1869 in einer Reihe an Massendemonstrationen und teils gewalttätigen Auseinandersetzungen zwischen der Hamburger Arbeiterklasse und der Obrigkeit (Evans 1996 : 124). Die im selben Jahr in Eisenach gegründete Sozialdemokratische Arbeiterpartei (SDAP) – eine der Vorläuferparteien der 1890 gegründeten SPD – verlegt ihren Hauptsitz aufgrund des hohen Rückhalts bei der Hamburger Bevölkerung zwischen 1871 und 1878 in die Hansestadt. August Bebel, der als einer von drei Kandidaten bei den Reichstagswahlen 1890 in Hamburg antritt (ebd.), bei der die SDAP alle der Stadt zustehenden Direktmandate gewinnt, bezeichnet Hamburg nicht umsonst als die „Hauptstadt des deutschen Sozialismus“.

Die liberal-bürgerliche Politik Hamburgs unternimmt in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts, ähnlich wie in Bezug auf die Wohnungssituation, vorerst wenig zur Lösung der *sozialen Frage*. Das Bürgerrecht, mit dem das Wahlrecht einhergeht, wird nur der wohlhabenden, männlichen Bevölkerung eingeräumt. Andererseits verteidigt die Stadt vehement ihren über Jahrhunderte aufrechterhaltenen Status als freie Reichsstadt gegenüber den Eingliederungsbestrebungen des deutschen Reichs. Diese liberale Ausrichtung manifestiert sich in einer relativen Offenheit und Toleranz gegenüber reformerischen Ideen und drückt sich u.a. in einer liberalen Pressepolitik aus, sodass sich Hamburg als „eine Art Verlagszentrum für in Preußen und anderswo verbotene Literatur“ (Evans 1996 : 129) entwickelt. Außerdem fungiert die Stadt neben Bremen als Tor zur *Neuen Welt* nicht nur für die deutschen, sondern auch hunderttausende osteuropäischen Aussiedler. Zwischen 1850 und 1914 verlassen 5 Millionen Menschen den Kontinent über die beiden Hansestädte (vgl. Int. : Broska et.al. 2018 : 217), wobei sich in diesem Zeitraum vor allem holländische Hafen- und polnische Fabrikarbeiter dauerhaft in Hamburg niederlassen. Ganz anders als im mediterranen Marseille jedoch nimmt der Anteil an Ausländern in der hanseatischen Bevölkerung zu Beginn des 20. Jahrhunderts mit 2,3% und 23.557 Personen (ebd.) eine nur sehr

19 „Die Herausbildung der großen Städte bedeutete zugleich“, so Andrej Holm in Verweis auf Thompson, „dass mit der Stadt ein neuer Ort und Gegenstand von sozialen Protesten entstand. Insbesondere Hungerrevolten und Marktaufstände waren Reaktionen auf die katastrophale Versorgungslage der ausgebeuteten Proletarier/innen. Thompson beschreibt diese Empörung über die unerträglichen Lebensverhältnisse als *Rebellion des Bauches* (1980: 67), deutet die Aufstände aber in einem größeren Kontext als Proteste gegen die ursprüngliche Akkumulation und die Unterwerfung unter die Zwänge der kapitalistischen Industrieproduktion“ (Holm 2009).

marginale Bedeutung ein und spielt bei der Frage der Politisierung der lokalen Bevölkerung keine vorrangige Rolle.

Der politische Organisationsgrad der hanseatischen Arbeiterschaft nimmt gegen Ende des 19. Jahrhunderts kontinuierlich zu. Dessen Aktionsrepertoire war bis in die 1880er Jahre noch von Spontanstreiks geprägt gewesen und größtenteils außergewerkschaftlich zum Einsatz gekommen. In den 1890er Jahren entwickelt sich die Stadt mit über 84 berufsspezifischen Gewerkschaften und 30.462 Mitgliedern zum Zentrum der deutschen Gewerkschaftsbewegung (Bieber 1978 : 92). Vor allem die unzähligen Kleinbetriebe sind relativ anfällig für streik- und boykottbedingte Produktions- und Transportausfälle. Andererseits entspricht dies nur 20% der Arbeiter der Stadt, die sich zudem einer gut organisierten Arbeitgebervereinigung an Kaufleuten, Unternehmern und Fabrikbesitzern gegenübersehen. Die ausdifferenzierte städtische Industrielandschaft – 1910 existieren lediglich fünf Betriebe mit mehr als 1000 und hundertfünfundzwanzig mit mehr als 100 Angestellten (ebd.) – sowie die Differenzierung der Hafen- und Industriearbeiter in zahlreiche unterschiedliche Berufsgruppen, erschwert die Durchsetzung allgemeiner Tarifverträge und die Etablierung breiter politischer Solidaritäten. Die Arbeitsverhältnisse zeichneten sich durch Kurzzeitverträge und die gezielte Ausgrenzung politisierter Arbeiter aus.

Nach einigen Jahren schwindender Mitgliederzahlen und Einflussmöglichkeiten der Hamburger Arbeiterschaft, bedingt vor allem durch die schlechte Konjunktur und einem radikalen Vorgehen der sich ab 1890 in einem Dachverband organisierenden Arbeitgeber, ist die Stadt bis in die 1930er Jahre geprägt von einer der aktivsten Arbeiterbewegungen des Landes. Dessen Mobilisierungspotenzial erreicht mit dem *Hafenarbeiter und Seeleutestreik* von 1896/97, einer der bedeutendsten und größten Streiks der Geschichte des Kaiserreichs, einen ersten Höhepunkt, scheitert aber trotz einer breiten öffentlichen Aufmerksamkeit und finanziellen Unterstützung im In- und Ausland mit seinen Forderungen für bessere Löhne und die Einführung des 8-Stunden Tages (Geffken 2015 : 16ff. ; Bieber 1978 : 103ff.).

Dem Zulauf der sozialdemokratischen Partei tut dies in den Folgejahren keinen Abbruch, sodass die wirtschaftsliberale Bürgerschaft im Jahr 1906 eine Änderung im Wahlrecht zur Ausschließung einkommensschwacher Wähler anstrebt. Daraufhin kommt es zum ersten Generalstreik des Landes mit über 80.000 Beteiligten. Er endet in sozialen Unruhen, einer blutigen Polizeintervention sowie zahlreichen Festnahmen. Die Vormachtstellung des Großbürgertums und der Unternehmerinteressen wird dies bis zum Ende des Ersten Weltkriegs festigen. Mit der Novemberrevolution von 1918 und

der Einrichtung eines Arbeiter- und Soldatenrats sowie den anschließenden, ersten freien Wahlen erlangt die SPD jedoch die absolute Mehrheit und bleibt über weite Strecken des 20. Jahrhunderts die stärkste politische Kraft der Stadt. Während sie in den wirren Anfangsjahren der Weimarer Republik sowohl politische Umsturzversuche von Rechts wie von Links zu überstehen vermag (vgl. Geffken 2015 : 49), dessen bekanntestes Beispiel der kommunistische Barmbeker Aufstand von 1925 darstellt, wird sie ab 1933 mit der Machtergreifung der NSDAP konfrontiert.

Mit den Nationalsozialisten geht nicht nur die gezielte Verfolgung und Inhaftierung zahlreicher Gewerkschaftsführer und linkspolitischer Parteimitglieder und Dissidenten einher, sondern es werden auch zahlreiche Einschnitte in die über mehrere Jahrzehnte erkämpften Rechte der Arbeiterschaft vollzogen. Beispielsweise wird das Streikrecht bereits 1933 aufgehoben sowie die ohnehin schon niedrigen Löhne eingefroren. Während die Nationalsozialisten mit Kampagnen wie *Kraft durch Freude* oder dem (einzelne Vergünstigungen beinhaltenden) *Reichsberufswettkampf* die Arbeiter zu entpolitisieren versuchen, „wurde im Februar [des Jahres 1933] für alle Arbeiter und Angestellten ein Arbeitsbuch eingeführt, das die ständige behördliche Beaufsichtigung der Arbeiter ermöglichte und die Grundlage für den staatlich gelenkten Arbeitskräfteeinsatz zugunsten der Rüstungsindustrie bildete“ (Geffken 2015 : 65). Die ein Jahr vor Kriegsbeginn eingeführte *Zwangsdienstpflicht* bedeutete eine weitere massive Einschränkung der Berufswahl und der Bewegungsfreiheit der Arbeiterklasse. Zwar konnten in den Folgejahren vor allem unter den Hafenarbeitern und Seefahrern ein mehr oder weniger verdeckt organisierter Widerstand gegen den Nationalsozialismus bzw. einige Streiks für bessere Arbeitsbedingungen aufrechterhalten werden (ebd : 66f:), doch spätestens der Ausbruch des Krieges setzte einer der schlagkräftigsten und bedeutendsten Arbeiterbewegungen Europas auch über 1945 hinweg ein jähes Ende. Denn entgegen der Entwicklungen im benachbarten Frankreich ist die (west-)deutsche und Hamburger Nachkriegsgeschichte durch die Präsenz der alliierten Besatzungsmächte und einer damit einhergehenden Pazifizierung und Depolitisierung der Arbeiter- und Gewerkschaftslandschaft geprägt.

3. Die Nachkriegsära zwischen Wiederaufbau und Pazifizierung des Klassenkonflikts

Nach den verheerenden Bombennächte des Sommers 1943 liegt Hamburg nach dem Zweiten Weltkrieg, wie fast alle deutschen Großstädte, in Trümmern. Schätzungsweise 300.000 Wohnungen sind zerstört (Geffken 2015 : 72) und neben den städtischen Industriezentren ist in erster Linie der

Hafen in Mitleidenschaft gezogen²⁰. Gleichzeitig ist ein Großteil der städtischen Straßen- und Versorgungssysteme erhalten geblieben und dank günstiger, hochqualifizierter Arbeitskräfte sowie billiger ausländischer Kredite (vgl. Grüttner 1976 : 28) kann zügig mit dem Wiederaufbau begonnen werden. Die Modernisierung und Umstrukturierung des Hafens (Strupp 2010) wird dank dessen relativer politischer und räumlicher Autonomie gegenüber dem umliegenden Stadtgebiet zügig und ohne politische Widerstände vollzogen (vgl. Hautz 2008 : 24). Dank der bundesweit steigenden Konsumzahlen während des deutschen Wirtschaftswunders der 1950er Jahre sowie der voranschreitenden Liberalisierung westeuropäischer Märkte (Strupp 2010) erholt sich damit die Hamburger Wirtschaft, wie schon nach dem Ersten Weltkrieg, innerhalb von nur wenigen Jahren.

Die Stadt wächst bis 1964 um 300.000 Einwohner auf insgesamt 1,85 Millionen an und zählt mit dem höchsten Bruttosozialprodukt Westdeutschlands zu den wohlhabendsten Regionen Europas (Grüttner 1976 : 16). Im Jahr 1961 sind in Hamburg 1.007.000 Menschen beschäftigt, was einer Vollbeschäftigung nahe kommt. 60% der Arbeitsplätze fallen auf den traditionell starken tertiären Sektor, während 40% im kleinteilig geprägten, eng an den Hafen geknüpften produzierenden und industriellen Gewerbe angesiedelt sind (Dangschat 1993 : 60)²¹.

Der schnell zurückkehrende materielle und wirtschaftliche Wohlstand der Hanseaten bildet – in Kombination zur politischen Nachkriegsmentalität der deutschen Gesellschaft, die von Vereinzelung und der Sehnsucht nach einem wirtschaftlichen Wiederaufstieg geprägt ist (Narr 2008 : 59) – einen Grund dafür, dass die 1950er und frühen 1960er Jahre abgesehen von den Ostermärschen gegen die militärische Wiederaufrüstung der BRD weitestgehend ohne größere politische Proteste und Mobilisierungen verlaufen. Der massiven Wohnungsnot beispielsweise wird auf bundesebene bereits ab 1949 durch ein nationales Wohnungsbauprogramm begegnet, in dessen Rahmen über die 1950er Jahre hinweg jährlich 500.000 Wohnungen und mehr entstehen, „so dass zu Beginn der 1960er Jahre bereits 16,3 Millionen Wohnungen und bis 1968 19,6 Millionen Wohnungen für 21,6 Millionen Haushalte zur Verfügung standen“ (Meyer 2008 : 297). Im sozialdemokratischen Hamburg werden bis 1986 insgesamt 325.000 Sozialwohnungen gebaut, was die Hälfte der Mietwohnungen der Stadt ausmacht (Alisch und Dangschat 1998 : 119) und vorerst die (Wähler-)Interessen der sozialen Arbeiterklasse und damit der regierenden SPD bedient.

20 „70% der Speicher, 90% der Kaischuppen, 80% der Kräne und 70% der Hafengleise waren zerstört. 3.000 Wracks blockierten oder behinderten die Zufahrten zu den Hafenbecken und den Verkehr auf der Elbe.“ (Geffken 2015 : 72).

21 Ein statistischer Bericht der freien Hansestadt Hamburg aus dem Jahr 1960 zeigt die Vielfalt der lokalen, produzierenden Industrie, dessen Verwertungskreisläufe unmittelbar an die Hafenlogistik gekoppelt sind. Von den 200.397 Beschäftigten im industriellen Sektor (die Nahrungswirtschaft ausgenommen) stellt der Schiffsbau mit 31.779 Angestellten die meisten Arbeitsplätze, gefolgt vom Maschinenbau (29.690) ; der Elektrotechnik (27.839) ; der Chemie- (17.525), Kautschuk- und Asbestindustrie (13.800) sowie dem Druckereiwesen (11.903) (FHH 1960 :2)

Das vorzeitige Ausbleiben größerer politischer Konflikte hat aber vor allem in der Pazifizierung des Klassenkonflikts seine Ursache. Die westdeutsche Arbeiterbewegung war nach 1945 nicht nur durch die Säuberungspolitik der Nationalsozialisten geschwächt, sondern kehrt nach den Jahren im Exil überwiegend in die sozialistische DDR zurück. Westdeutschland wiederum war vor dem Hintergrund des aufziehenden Kalten Krieges von einer anti-kommunistischen Agenda der Alliierten bestimmt, was unter anderem in dem verfassungsrechtlichen Verbot der KPD 1956 gipfelte. Die SPD entwickelte sich unter Ausschluss ihres marxistischen und anderweitig linksradikalen Flügels mit dem *Bad Godesberger Programm* von 1959 zur Volkspartei (Kriesi et.al. 1996 : 16), stimmte dem Beitritt der BRD in die Nato zu und näherte sich wirtschaftspolitisch den vorherrschenden keynesianisch-liberalen Positionen an.

Vor allem richtete die SPD ihre arbeitspolitische Position auf die Forderungen der Alliierten Kräfte aus, die nach amerikanischem Vorbild eine Pazifizierung und Vereinheitlichung der zuvor stark zersplitterten und politisierten Gewerkschaftslandschaft zugunsten eines liberalen Konsenskapitalismus anstrebten. Allen voran anhand der Gründung des *Deutschen Gewerkschaftsbundes* (DGB) sowie der *IG-Metall* wurden die zuvor an einzelnen Berufsgruppen ausgerichteten Gewerkschaften in übergeordnete Industriegewerkschaften zusammengefasst, wobei die Interessen der Arbeiter mehr und mehr durch Lohnerhöhungen, Sozialleistungen und arbeitsrechtliche Zugeständnisse bedient wurden. „Obwohl es immer wieder zu Lohnstreiks kam (...) gehörte die Bundesrepublik zu den streikärmsten Industrieländern im Vergleich zu Italien, Großbritannien, Frankreich oder gar den USA“. Mit ihrem *Düsseldorfer Programm* setzen die Gewerkschaften 1963 schließlich ein „Bekenntnis zur sozialen Marktwirtschaft. Forderungen nach einer Modernisierung der Volkswirtschaft zur Sicherung der Vollbeschäftigung treten an die Stelle antikapitalistischer Parolen“ (Schmidt 2008 : 164ff.).

In Hamburg findet diese bundesdeutsche Entwicklung seinen direkten Niederschlag in einer engen Verzahnung von „regionalem Kapital, SPD-Staatsapparat und Gewerkschaftsbürokratie“ (Grüttner 1976 : 47). Der Hamburger Hafen und dessen Industrien, ganz im Gegensatz zu dessen bereits skizzierter Geschichte, zeichnen sich in den Nachkriegsjahren durch eine vollkommene Abstinenz an Streiks und politischen Mobilisierungen aus (ebd. : 48), die erst im Jahr 1978 durchbrochen werden sollte. Und die städtische Wohnungsbaupolitik, in dessen Zusammenhang die beiden öffentlichen Wohnungsbaugesellschaften *Neue Heimat* und *SAGA* eine Monopolstellung einnehmen, sind durch eine personelle, entwicklungsstrategische und finanzielle Überlagerung

zwischen der regierenden SPD, der großen Gewerkschaftsverbände sowie der Industrie- und Handelskammer gekennzeichnet, was seinen Niederschlag u.a. in einer auf die Erfordernisse der neuen Dienstleistungsindustrien zugeschnittenen Wohnungsbaupolitik findet (Grüttner 1976 : 92-109).

Eine solche Verzahnung politischer, gewerkschaftlicher und wirtschaftlicher Interessen war durch die Pazifizierung des Klassenkonflikts und dem Ende der Auseinandersetzung zwischen sozialistischen und kommunistischen Kräften möglich geworden. Denn, wie Kriesi und seine Kollegen hervorheben : „In opposition to a militant, split old left such as the French one, which tends to absorb the new left on its own terms, a pacified old left [as in Germany] is more likely to be transformed under the impact of the mobilization of the new left.“ (1995 : 57). Die Pazifizierung des linken Klassenkonflikts schafft die nötigen Voraussetzungen einer kooperativen, kompromissorientierten Politik städtischer Entwicklung. So reagiert die Stadt ohne große Verzögerungen auf die bereits zu Beginn der 1960er Jahre sich manifestierende industrielle Krise. Mit den *Leitlinien der Hamburger Wirtschaftspolitik* werden bereits 1965 die zentralen wirtschaftlichen und stadtplanerischen Zielsetzungen der kommenden Jahre formuliert, dessen Umsetzung in Form der innerstädtischen Sanierungspolitik sowie der Förderung des Industriestandorts Unterelbe die zentralen gesellschaftlichen Konfliktfelder der 1970er Jahre markieren.

4. Deindustrialisierung und die Politik der funktionalen Stadt

Die urbane Deindustrialisierung, die in zahlreichen urbanen Zentren vor allem der nördlichen Hemisphäre erst zu Beginn der 1970er Jahre im Zusammenhang mit der ersten Ölkrise offen zu Tage tritt, kündigt sich in Hamburg also bereits am Anfang der 1960er an. Während damals im bundesdeutschen Vergleich die Beschäftigtenzahlen um 11,1% zulegen, sinken sie in Hamburg um 3,6 % (Grüttner 1976 : 18). Das Wirtschaftswachstum liegt einige Jahre später mit 9,8% drei Prozentpunkte unter dem bundesdeutschen Durchschnitt, wobei es vor allem von den aufstrebenden Städten des Südens – München, Stuttgart und Frankfurt – deutlich übertroffen wird (ebd : 17). Die *Politik der Elbe*, das heißt die Orientierung auf den osteuropäischen Markt unter Umgehung der Konkurrenzsituation mit Rotterdam und Antwerpen, bleibt aufgrund des sich mehr und mehr zuspitzenden Kalten Krieges ohne Erfolg (vgl. Strupp 2010).

Vor dem Hintergrund der Verlagerung industrieller Produktionskreisläufe in die urbanen Zentren der *dritten Welt*, der globalen Krise im Schiffsbau, der kostenintensiven, zahlreiche Arbeitsplätze

vernichtenden Automatisierung des Hafens (Bauriedl 2007 : 64) und schließlich den beiden Ölkrisen von 1973/74 und 1979/80 verschärft sich die industrielle Krise der Stadt gravierend. Im industriellen Bereich sowie im Handels- und Transportsektor gehen zwischen 1970 und 1987 insgesamt 100.000 Arbeitsplätze verloren, während die Arbeitslosenquote 1987 mit 13,8% ihren Höchstwert erreicht (Dangschat 1993 : 60f.). Optimismus verbreitet lediglich die Entwicklung des Dienstleistungssektor. Zwischen 1961 und 1987 entstehen hier insgesamt 115.000 neue Stellen.

Die Einwohnerzahl sinkt zwischen 1964 und 1987 von 1,86 Millionen um 263.000 auf 1,59 Millionen, was 14,2% der Bevölkerung und einem jährlichen Rückgang von 11.445 Einwohnern entspricht (vgl. Dangschat 1993 : 58). Die Mitte der 1970 Jahre in allen deutschen Großstädten beobachtbare Entwicklung der schrumpfenden Städte (Häußermann et.al. 2008 : 80f.) beginnt in Hamburg damit bereits ein Jahrzehnt früher. Diese Suburbanisierungsprozesse – es zieht vor allem junge Mittelschichtsfamilien vom Stadtrand in das schleswig-holsteinische oder niedersächsische Umland – bedeuten für die Hansestadt in fiskaler Hinsicht ein doppeltes Problem. Denn der Verlust kommunaler Steuereinnahmen und Sozialabgaben vollzieht sich nicht nur auf städtischer, sondern zugleich auf Landesebene, kann also nicht durch Redistributionsmaßnahmen des Umlands kompensiert werden (Alisch und Dangschat 1998 : 120)²².

Gleichzeitig setzen die Suburbanisierungsprozesse eine *Abwertung der Sozialstruktur* in Gang. Teile der Innenstadtbevölkerung zieht es in die freiwerdenden Wohnungen und Häuser der städtischen Peripherie, während die Innenstadt mehr und mehr von den sogenannten A-Gruppen bevölkert wird, den Alten, Ausländern und Außenseitern (Häußermann und Siebel 1987 : 138f., zit. In : Rinn 2016 : 78). Aus dem Ausland kommen vor allem Türken und Mitglieder der Balkanstaaten nach Hamburg, deren Bevölkerungsteil sich noch heute deutlich in der städtischen Bevölkerungsstruktur widerspiegelt (Statistikamt Nord 2017 : 4). Sie lassen sich vermehrt in den industriell geprägten Vierteln südlich der Elbe (Veddel, Wilhelmsburg), aber auch der westlichen Innenstadt nieder (St.Pauli, Schanze, etc.). Wenn neuere Studien vor allem die positiven Effekte von Migrationsbewegungen auf die lokale Ökonomie hervorheben (vgl. Bundesamt für Migration und Flüchtlinge 2005 : 25), gehen mit dieser Gesamtentwicklung für Hamburg erhöhte Sozialausgaben und eine Verschärfung der Fiskalkrise einher (vgl. Grüttner 1976 : 27). Zusammenfassend lässt sich festhalten, dass das „Hamburg der 1970er Jahre (...) aus politisch-administrativer Perspektive mit einem Problembündel aus Bevölkerungsverlusten, schrumpfenden Steuereinnahmen und

22 Einer Studie aus dem Jahr 1972 zufolge gehen dem Bundesland Hamburg damit pro Einwohner durchschnittlich 1842 DM verloren (zit. In : Grüttner 1976 : 27).

Wachstumsraten, dem Verlust von Arbeitsplätzen, wachsenden wirtschafts- und sozialpolitischen Ausgaben und zunehmender Verschuldung belastet war“ (Rinn 2016 : 81).

In Angesicht dieser besonders früh sich abzeichnenden Krisenentwicklungen ruft der Hamburger Senat bereits im Jahr 1965 eine *Unabhängige Kommission* mit achtzehn führenden Experten aus den Bereichen Stadtplanung und Soziologie sowie Wirtschafts- und Rechts-, Verkehrs- und Finanzwissenschaften ins Leben mit dem Ziel, lösungsorientierte Ansätze für die zukünftige Stadtentwicklung zu entwickeln (vgl. Grüttner 1976 : 30). Dabei lässt sich vorerst eine Doppelstrategie identifizieren, die einerseits auf die Verteidigung des Hamburger Industriestandorts und damit die Interessen der Arbeiterschaft zielt, andererseits, gerade auch in Angesicht des Wegzugs der qualifizierten Mittelschicht, die Innenstadt auf die Anforderungen und Bedürfnisse des tertiären Sektors auszurichten beginnt. Wurde die Stadtplanung bis dahin in dem Glauben an inhärente, natürliche Entwicklungstendenzen noch weitestgehend nach liberalen, lediglich steuernden Instrumentarien und Interventionsformen organisiert, so setzte sich in Angesicht der krisenhaften Entwicklungstendenzen mehr und mehr die Einsicht in die Notwendigkeit einer rationalen, zentralistischen Stadtplanung durch (ebd. : 45f.).

Die ebenfalls im Jahr 1965 verabschiedeten *Leitlinien der Hamburger Wirtschaftspolitik* des Senats zielen von nun an darauf, günstige lokale Bedingungen für die Anziehung und Entwicklung neuer Betriebe und Industrien, also der Akkumulation privatwirtschaftlichen Kapitals zu schaffen. „Hamburg plant für die Zukunft. Damit die Industrie mit Hamburg planen kann“, bringt ein städtischer Werbeslogan diese Neuausrichtung auf den Punkt. Beeindruckt von der Politik des Rotterdamer Hafens, wo mit dem *Europort* die Ansiedlung moderner Industrien vollzogen werden konnte (Dangschat und Ossenbrügge 1991 : 92f.), investiert die Stadt in den Folgejahren in einer zu diesem Zeitpunkt in Deutschland einmaligen, überregionalen Kooperation mit den beiden benachbarten Bundesländern Niedersachsen und Schleswig-Holstein²³ massiv in ein ähnliches industrielles Großprojekt mit dem Ziel, zukunftssträchtige, (inter-)nationale Unternehmen in den Großraum Hamburgs zu locken. Zusammen mit der „in Hamburg traditionell starke(n) Hafenlobby“ verfolgte man das Ziel, „die niedergehende Hafenwirtschaft durch große, an die Hochseeschifffahrt

23 Bereits in den Jahren 1955 und 1957 wurde eine „Gemeinsame Landesplanung Hamburg/Schleswig-Holstein“ und „Hamburg/Niedersachsen“ gegründet. Führende Ländervertreter aus Politik, Wirtschaft und Regionalplanung konnten dabei auf einen gemeinsamen Fond in Höhe von 100 DM Millionen zurückgreifen. „Auf diese Weise wurde ein Instrument geschaffen, um auf die infrastrukturelle Ausstattung des Hamburger Umlands im Sinne einer gemeinsamen Planungskonzeption einzuwirken“ (Grüttner 1976 : 33). Diese Politik der länderübergreifenden Zusammenarbeit wurde 1969 im Rahmen der „Konferenz Norddeutschland“ auf die umliegenden Bundesländer ausgeweitet, ein bis dahin einmaliges Vorgehen in Deutschland. Im selben Jahr schlossen sich die Handelskammern der Städte Hamburg, Flensburg und Lübeck zum *Arbeitskreis Unterelbe* zusammen, um, bestehender Konkurrenzverhältnisse um Investoren und Steuereinnahmen zum Trotz, eine gemeinsame Industriepolitik zu realisieren.

angebundene Industrialisierungsprojekte zu stärken“ (Bauriedl 2007 : 64f.). Im Bereich der Unterelbe und im flussnahen Stadtgebiet entstehen dank massiver öffentlicher Investitionen mehrere Chemie- und Metallfabriken, eine Aluminiumhütte, eine komplette Verkehrs-Infrastruktur sowie, vorerst in Planung, drei (!) Atomkraftwerke zur Deckung des erhöhten Energiebedarfs. Die Verschuldung der Hansestadt steigt in der Folge auf ein neues Rekordhoch (Dangschat 1992 : 36), ohne dass sich jedoch die erhofften wirtschaftlichen Erfolge einstellen.

In leichter zeitlicher Verzögerung setzt die zweite städtische Entwicklungsstrategie auf die Anwerbung und den Ausbau des innerstädtischen Dienstleistungs- und Handelssektors. In Fortsetzung der bereits in den 1920er von Fritz Schumacher ausgearbeiteten stadtplanerischen Leitlinien, die auch in den nationalsozialistischen Plänen der Hamburger *Führerstadt* prägend geblieben waren (vgl. Rinn 2016 : 70), zielt das *Entwicklungsmodell für Hamburg und sein Umland* aus dem Jahr 1969 auf ein plurizentrisches Konzept der gegliederten und aufgelockerten Stadt. Unter dem mittlerweile vorherrschenden Paradigma der funktionalen Trennung in die Bereiche Wohnen, Arbeit, Freizeit und Verkehr sollen rund um den Stadtkern mehrere *City-Entlastungs-Zentren* für die Managementfunktionen internationaler Firmen entstehen. Den sich verändernden Wohnbedürfnissen der neu anzusiedelnden, qualifizierten Arbeitnehmer soll mit entsprechenden Investitionen im hochpreisigen, qualitativen Wohnungsbau begegnet werden.

Bereits im Jahr 1963 wird mit dem Bau des Bürozentrums *City-Nord* begonnen, in dem bis zu dessen Fertigstellung 1978 insgesamt 32.000 Menschen arbeiten und in dem sich Firmen wie *BP*, *Esso*, *Shell*, *Texaco*, *Philipps*, *IBM*, aber auch die *Farbwerke Höchst* und der städtische Energieversorger *HEW* ansiedeln sollten (Grüttner 1976 : 43). Für den Bau weiterer solcher Zentren der tertiären Dienstleistungsindustrie waren unter anderem die gründerzeitlichen Viertel *Altona* und *Ottensen* im Hamburger Westen vorgesehen. Im Rahmen des Wettbewerbs *Westliche Innenstadt* aus dem Jahr 1971 war unter dem damaligen Baudirektor Arthur Dähn eine „Totalsanierung und Neuplanung“ zur Errichtung „gesunde(r) und wohlgeordnete(r) Wohnverhältnisse für 55.000 Einwohner und 110.000 Beschäftigte“ geplant (Bremer und Schubert 1989, zit. In. Rinn 2016 : 73). In Angesicht solcher umfassender Sanierungspläne, die gleichfalls für zahlreiche andere innerstädtische Viertel wie *St.Pauli*, das *Karlinenviertel* oder *Hohenfelde* östlich der Alster vorgesehen waren, verschlechterte sich die dortige Miet- und Lebenssituation der ansässigen Bevölkerung radikal. Denn „die Eigentümer der alternden Mietshäuser [stellen] ihre Investitionen weitgehend ein und verdienen am Mietzins der nicht instandgesetzten, eher schlecht ausgestatteten und oft überbelegten Wohnungen“ (Alisch und Dangschat 1998 : 119). Gleichzeitig findet bereits in

den 1960er Jahren eine Umorientierung des öffentlichen Wohnungsbaus weg von Sozial- und hin zu Eigentumswohnungen statt. Zwischen 1961 und 1972 steigt die Zahl der Eigentumswohnungen von 18% auf 50%, während die Mietkosten von 66% des Mietwohnbestands von durchschnittlich 2 DM/m² auf 4,7 DM/m² ansteigen (vgl. Grüttner 1976 : 96 und 119).

Ein Großteil der in der Innenstadt ansässigen Bevölkerung, in erster Linie Arbeiter und untere Angestellte, die über eine relativ geringe Kaufkraft und berufliche Qualifikation verfügen, sollen in die neu entstehenden, großangelegten Wohnsiedlungen an die Ränder der Stadt umgesiedelt werden. In den 1960er und 1970er Jahren entstehen zahlreiche kleinere und größere Wohnbausiedlungen wie Lohbrügge (3.482 WE), Osdorfer Born (4.465 WE), Steilshoop (6.380 WE), Kirchdorf-Süd (2.300 WE) oder Mümmelmannsberg (7.290 WE) - (vgl. Grüttner 1976 : 106 ; Rinn 2016 : 72). Die Investitionen in die öffentliche Infrastruktur und die Nahversorgung werden von den städtischen Wohnungsbaugesellschaften *Neue Heimat* und *SAGA* teilweise stark vernachlässigt. Besonders eindringlich ist dies 1972 für Mümmelmannsberg in der noch heute existierenden, politischen Stadtteilzeitschrift *Aktiv Wohnen* dokumentiert : „es [gab] gerade mal eine provisorische Einkaufsmöglichkeit [...], keinen Arzt, Kindergartenplätze für nur 65 Kinder, aus Geldmangel stellte die Stadt nicht genügend Personal ein. Es fehlten Kinderspielplätze, die Innenhöfe waren Schlammgruben, Wege waren nicht befestigt, es gab keine Kneipe, nichts für Jugendliche, keine Gemeinschaftseinrichtungen“ (zit. In : Rinn 2016 : 74).

Die Funktionale Stadt, die als modernistische Antwort der städtischen Eliten auf die Folgen der wirtschaftlichen Deindustrialisierung und der sozialen Suburbanisierungsprozesse der 1960 und 1970er verstanden werden muss und dessen Priorisierung wirtschaftlicher Entwicklungsinteressen gegenüber dem Wohl der lokalen Bevölkerung bereits 1960 paradigmatisch zum Ausdruck gekommen war²⁴, gerät in den frühen 1970er Jahren in Hamburg und anderswo selbst in die Krise. Eine Reihe kollektiver Mobilisierungen sowie politisch motivierter Besetzungen wirft in diesen Jahren Schlaglichter auf ein ganzes Bündel neuer städtischer Problemlagen. „Diese reichten von den direkten Folgen des funktionalen Städtebaus im Fordismus – z.B. die autogerechte Restrukturierung der Städte, die Errichtung uniformer, anonymer Wohnblöcke in den Vorstädten bei gleichzeitigem Niedergang der Innenstädte oder die Umweltverschmutzung und ein genereller

24 Eine 1960 eingerichtete Expertenkommission formuliert diese Priorisierung in einem Gutachten folgendermaßen : „Staatliche Investitionen müssen vorrangig auf solche Projekte entfallen, die von neuen privaten Unternehmen und Betrieben unmittelbar zu nutzen sind. Die öffentlichen Vorleistungen werden zu einem Standortfaktor für die zu attrahierende Industrie. Im gleichen Sinne ist eine Entwicklung des ansässigen wachstumsintensiven Gewerbes möglich und notwendig. Staatliche Investitionen, die ganz oder überwiegend von den privaten Haushalten genutzt werden, erhalten unter diesem Gesichtspunkt eine nachstellige Priorität“ (zit. In. Grüttgers 1976 : 52).

Verlust an urbaner Lebensqualität – bis zum umfassenden Scheitern staatlicher Sozial- und Stadtpolitik. Letzteres kam unter anderem in der Fiskalkrise vieler Kommunen sowie in einer räumlichen Konzentration der als *gefährlich* eingestuften und häufig rassifizierten städtischen Armen zum Ausdruck“ (Wiegand 2013 : 37).

Beinahe im gesamten Stadtgebiet, vor allem aber in den innerstädtischen Sanierungsgebieten, entstehen Mieterinitiativen, Stadtteilgruppen und andere Bürgerinitiativen, die sich gegen die technokratische und zentralistische Stadtentwicklungspolitik Hamburgs zu organisieren beginnen und die, wie im dritten Kapitel gezeigt werden soll, wichtige Vorläufer für die städtischen Mobilisierungen und Besetzungen der 1980er Jahre darstellen. Dabei spielen vor allem auch die Mobilisierungen gegen das AKW-Brokdorf an der Unterelbe eine wichtige Rolle, insofern damit ein kollektives Konfliktfeld aufgetan ist, das es den vielfältigen und teils im Konflikt zueinander stehenden links-libertärer Akteuren erlaubt, gemeinsame Ziele, Interessen und Praktiken zu formulieren und zu realisieren. Vor dem Hintergrund der Krise der funktionellen Stadt und den sich an dieser entzündenden politischen Mobilisierungen und Protesten rückt die städtische Politik Mitte der 1970er Jahre mehr und mehr von dem Modell zentralstaatlicher Entwicklung ab. Viele der geplanten City-Entlastungszentren und innerstädtischen Sanierungsprojekte werden in der Folge nur partiell oder nie verwirklicht. Vielmehr gewinnen kleinteilige und partizipatorische Ansätze an Bedeutung, was die Entwicklungen der integrativen Stadtteilentwicklung und die Eingliederung des lokalen Alternativmilieus in die städtischen Attraktivitätspolitik der 1980er und 1990er Jahre vorbereitet.

Zwischenfazit

Die Beispiele sowohl der Industrialisierung der Unterelbe sowie der innerstädtischen Modernisierung und Flächensanierung gemäß der Prinzipien der funktionalen Stadt zeigen unabhängig ihrer jeweiligen (Miss-)Erfolge die Kontinuität politischer Kooperationen und stadtplanerischer Modelle über weite Strecken des 20. Jahrhunderts. In relativer Autonomie gegenüber dem bundesdeutschen Zentralstaat entwickelt und festigt sich eine enge Zusammenarbeit zwischen der Hamburger Stadt- und Regionalpolitik, den Eliten der hanseatische Hafenindustrien, den öffentlichen Wohnungsbaugesellschaften und Sanierungsträgern Neue Heimat und SAGA sowie großen Teilen der Gewerkschaften. Neben der historischen Situation Hamburgs als Freie Hansestadt, dessen Autonomie gegenüber dem deutschen Zentralstaat exemplarisch in der Durchsetzung des Hamburger Freihafens zur Geltung kam, lässt sich also bereits im späten 19. und

frühen 20. Jahrhundert eine politische Kultur des Kompromisses und der Kooperation beobachten. Exemplarisch spiegelt sich dies, ein Novum im Kaiserreich, in einer geschlossenen, anhand gemeinsamer Interessen sich organisierenden Arbeitgeberschaft wieder.

Andererseits ist auch die Arbeiterbewegung der Stadt nationaler Vorreiter in Fragen kollektiver Organisation sowie der Herausbildung berufsübergreifender Gewerkschaftsverbände. Der starken hanseatischen Arbeiterbewegung wird allerdings durch die Machtergreifung der Nationalsozialisten und der Pazifizierung des Klassenkonflikts durch die Alliierten nach 1945 ein abruptes Ende gesetzt. Insofern damit der historische Konflikt einer gespaltenen Linken überwunden werden konnte, sind für die zweite Hälfte des 20. Jahrhunderts positive Voraussetzungen geschaffen für die Entstehung und die institutionelle Unterstützung neuer sozialer Bewegungen. Dabei erzeugt die sich kontinuierlich und besonders früh vollziehende Umsetzung stadtpolitischer Projekte – vor allem der innerstädtischen Sanierungsprojekte ab den 1960er und das Unternehmen Hamburg ab den 1980er Jahren – eine kollektive Bedrohungssituation, die auf die zersplitterte Protestlandschaft links-libertärer Prägung eine einigende Wirkung zu entfalten vermochte.

Wie noch zu zeigen sein wird ist die maßgeblich von der SPD geprägte parlamentarische Bürgerschaft dabei von verschiedenen, einander im Konflikt stehenden politischen Strömungen durchzogen, dessen wirtschaftsliberaler und zentralistischer Flügel auch vor repressiven Maßnahmen nicht zurückschreckt, während Vertreter einer sozialpolitischen und an dezentralen Organisationsmodellen ausgerichteten Agenda nicht nur aus wahltaktischen Gründen auf die Kooperation und Zusammenarbeit mit der neuen außerparlamentarischen Linken zu setzen beginnt. Vor dem Hintergrund einer föderalistisch und dezentral organisierten Stadt- und Landespolitik ergeben sich also Brüche sowie potentielle Allianzen, die sich die Neue Linke Hamburgs für die Mobilisierung und Durchsetzung eigener politischer Ziele zunutze machen wird. In Bezug auf die nationalen und lokalen politischen Gelegenheitsbedingungen lässt sich in Verweis auf Kriesi et. al. allgemein Folgendes festhalten : „The greater the degree of decentralization, the wider is the degree of formal access and the smaller the capacity of any one part to the state to act. Decentralization implies a multiplication of state actors and, therefore, of points of access and decision making in each one of the three arenas“, „the parliamentary arena, the administrative arena, and the direct-democratic arena“ (Kriesi et.al. 1996 : 27f.). Dabei ist die Gewaltenteilung in Deutschland, ebenfalls als indirekte Folge der nationalsozialistischen Machtergreifung, stark ausgeprägt, wodurch die Legislative und die Judikative relativ unabhängig der Exekutive agieren (Kriesi et.al. 1996 : 27f.), was außerparlamentarischen Akteuren weitere Spielräume und alternative politische

Einflussmöglichkeiten eröffnet (Rucht 1996 : 200f.). Bevor nun auf die kollektiven Mobilisierungen gegen die zentralstaatliche Stadtentwicklungspolitik der 1970er Jahre eingegangen wird, sollen einige Gedanken und Beobachtungen zur allgemeinen Situation der deutschen Bewegungslandschaft dieser Jahre vorangestellt werden.

– Kapitel I. / II. – Zum vernetzten Widerstand gegen die funktionale Stadt. Die 1970er Jahre

1. Allgemeine Anmerkungen zur deutschen Bewegungslandschaft der 1970er Jahre

Anders als in Frankreich oder Italien, wo es während und nach 1968 stärker gelungen war, Kooperationen und Zusammenschlüsse zwischen der Arbeiter- und der Studentenbewegung herzustellen (vgl. Kapitel 2), ist die linke und libertäre Bewegungslandschaft der BRD nach 1968 stark zersplittert. Mit der Durchsetzung der Notstandsgesetze Mitte 1968, die den Gewerkschaften eine betrieblich verankerte Mitbestimmung zusicherten (vgl. Reichardt 2008 : 87), fiel ein “zentrales Element weg, das die Koalition zwischen Gewerkschaften, progressiven Jugendorganisationen, Ostermarsch- und Studentenbewegung zusammengehalten und zur Entstehung eines themenübergreifenden Protestnetzwerks beigetragen hatte” (Schulz 2008 : 428f.). In der Folge kamen interne Organisations-, Ausrichtungs- und Finanzierungsprobleme hinzu, die früher als bei den europäischen Nachbarn zu einer Zersplitterung der 1968-Bewegung allen voran in die kommunistisch-maoistischen K-Gruppen, in alternative Wohnkommunen sowie eine anti-autoritäre, undogmatische Linke rund um die Spontibewegung führte.

Neben einigen ruralen Regionen, in denen sich wie im Wendland, Wyhl oder Brokdorf im Zusammenhang der Anti-AKW-Bewegung eine lokale Infrastruktur links-libertärer Politik zu etablieren begann (Gründung lokaler Umweltverbände, von bundesweit vernetzten Kommunen und Wohngruppen sowie (über-)regionaler Zeitschriften, etc.), entwickelten sich vor allem die deutschen und europäischen Großstädte zu Zentren links-libertärer Politik. Vor dem Hintergrund der sozialen Folgen der funktionalen Stadtentwicklung, aber auch der Verlagerung politischer Praxis und sozialer Emanzipationsbestrebungen von der Fabrik in die *Reproduktionssphäre* (Mayer 2012 : 66), lassen sich Städte als privilegierte Orte für die Entstehung sozialer Bewegungen und Proteste

verstehen. Ähnlich wie Eric Habsbawn²⁵ betonen die Sozialgeographen Walter Nicholls und Justin Beaumont die sich in Städten artikulierende räumliche Verdichtung sozialer Ungleich- und Ungerechtigkeiten. Diese lassen sich wiederum als Ausgangspunkt der sich dort entfaltenden Proteste und politischen Mobilisierung denken :

„The cleavages or injustices that incite mobilisations have their origins at the urban level. Whether the spark for a mobilisation is the unjust location of hazardous materials and industries, unjust transport systems, unjust distribution of collective resources, unjust economic development or unjust forms of political representation, the motivating triggers remain rooted conceptually and materially at the urban level.“
(Nicholls und Beaumont 2004 : 121).

In den frühen 1970er Jahren kam es in einigen westdeutschen Städten, allen voran in Frankfurt, West-Berlin und Hamburg, zu einer ersten Welle politischer Besetzungen, die einerseits eine Antwort auf die unmittelbare Wohnungsnot darstellten, sich in anderen Fällen jedoch als grundlegende Kritik am Kapitalismus artikulierten. Dabei bildet die Besetzung der *Eppsteiner Straße 47* in Frankfurt im Herbst 1970 nicht nur die wohl erste Besetzung im Nachkriegsdeutschland überhaupt, sondern auch eine der wenigen Ausnahmen eines spezifisch von Migranten und Ausländern getragenen politischen Aktivismus in der BRD (Karakayali 2005). Unterstützt von Aktivisten aus Italien, wo um 1970 innovative Protestformen wie kollektive Mietboykotts (*Lotta Continua*) und Fabriksabotage (*autoriduzione*) einen Höhepunkt erreichten (vgl. Tarrow 1993 : 299f.), organisierten sich neben *deutschen* Gruppen des links-libertären Spektrums bis zu 1500 Migranten und Migrantinnen gegen ausbeuterische Wohnverhältnisse, Alltagsrassismus und allgemein ihren Status als *Gastarbeiter*. „Der Mietstreik entwickelte sich zu einer Kritik an den Lebens- und Arbeitsbedingungen in Deutschland. Wollte die erste italienische Familie, die das Haus in der Eppsteiner Straße mitbesetzt hatte, nicht nur den hohen Mieten, sondern auch dem Rassismus der Nachbarn entkommen, richteten sich die Forderungen mittlerweile auch gegen die Akkordarbeit, die Wohnheime oder das Fehlen von Kindergärten für die MigrantInnenkinder“ (Karakayali 2005).

25 Ellen Bareis und ihrer Kollegen zufolge unterstreicht Eric Hobsbawm die Tatsache, dass sich in Städten „die Armutsbevölkerung und die politisch und ökonomisch Mächtigen konzentrierten. Eine dichte Besiedlung, homogene Erfahrungswelten sowie das Vorhandensein zentraler Plätze und Einrichtungen (Regierungsgebäude, Reichenviertel, Unternehmenszentralen etc.) böten sowohl wichtige Voraussetzungen als auch Angriffsziele für die Proteste von Unzufriedenen. Obwohl räumliche und bauliche Gegebenheiten eine nicht zu unterschätzende Rolle spielten, waren für Hobsbawm die ökonomisch-politischen Machtkonstellationen entscheidend : *Revolutionen entstehen aus der politischen Situation und nicht, weil sich ein paar Städte von ihrer Struktur her gut für einen Aufstand eignen.* (Hobsbawm 1977)“ (Bareis et.al. 2010 : 799).

Aufgrund der mangelnden Unterstützung nicht nur durch die Mehrheitsgesellschaft, sondern gleichfalls durch den nicht-migrantischen Teil der Besetzerszene, sowie aufgrund interner Differenzen und Hierarchisierungen zwischen der türkischen und italienischen Gemeinschaft, konnte diese erste migrantisch geprägte und in der Reproduktionssphäre sich vollziehende Mobilisierung der Geschichte der BRD den Bestrebungen der Frankfurter SPD zwischen Integration und Repression nicht standhalten. Überhaupt wird sich in der Bundesrepublik in den kommenden Jahren und Jahrzehnten kein an ethnischen Linien verlaufender politischer Akteur mit entsprechenden politischen Traditionen, Identitäten und Organisationsstrukturen herausbilden²⁶. Die vereinzelt existierenden Kämpfe und kollektiven Mobilisierungen von Migranten (Rucht und Heitmeyer 2008 : 581ff.), beispielsweise der Streik türkischer Fordarbeiter in Köln 1973 (Karakayali 2005), der abermals an der ideologischen Grenze zwischen Deutschen und Ausländern zerbricht, oder die Proteste gegen die untragbaren Lebensbedingungen in den Gastarbeiter-Unterkünften der späten 1960er und 1970er Jahre (vgl. von Oswald und Schmidt 1999 : 208ff.), zeichnen sich rückblickend vor allem dadurch aus, dass sie in keiner Weise zur Konstitution von Migranten als aktive, politische Subjekte oder zur Etablierung einer an der Gegenwart orientierten migrantischen Erinnerungskultur und politischen Geschichtsschreibung beigetragen haben (vgl. Bojadžijev 2002).

An dieser Stelle lassen sich einige zentrale Unterschiede zu der Situation in Marseille bzw. Frankreich vorwegnehmen. In der südfranzösischen Partnerstadt war bereits ab 1945 nicht nur eine breite Besetzungsbewegung entstanden, es konnte in den darauffolgenden Jahren und Jahrzehnten vor allem ein Zusammenhang etabliert und tradiert werden zwischen dem Kampf um gute Lebens- und Wohnbedingungen in den *grands ensembles* einerseits und andererseits Themen der gesellschaftlichen Teilhabe und der Akzeptanz der Einwanderer in einer von (post-)kolonialen Zusammenhängen geprägten Gesellschaft. Damit speist sich die städtische Bewegungslandschaft Marseilles, anders als die in Hamburg, bis in die 1980er Jahre maßgeblich aus den sozialen Konflikten in den *cités populaires* und den *grands ensembles* an der Peripherie der Stadt (vgl. Kapitel 2. und 4.). In Hamburg sollten sich die ersten Traditionen einer städtischen Protestkultur vor allem in den Innenstadtquartieren St. Pauli und Ottensen, dem Karolinen- und dem Schanzenviertel

26 „Anders als beispielsweise im Falle der Arbeiter-, Frauen- oder der Umweltbewegung kann hinsichtlich der Mobilisierung von Migranten in Deutschland von keinem in einer Traditionslinie stehenden sozialen Zusammenhang gesprochen werden. Die diversen Immigrationswellen seit dem Wilhelminischen Kaiserreich bis ins späte 20. Jahrhundert mündeten nicht in soziale Bewegungen und hinterließen keine die einzelnen Ethnien verbindende und übergreifenden Kommunikations- und Organisationsstruktur, zumal die meisten Eingewanderten (...) auch tatsächlich relativ rasch assimiliert wurden“ (Rucht und Heitmeyer 2008 : 575).

entfachen, die einerseits von umfassenden Sanierungsplänen betroffen waren, andererseits Raum boten für die erste Besetzungswelle der Stadt.

2. Die erste Hamburger Besetzungswelle. Zum vorzeitigen Scheitern der direkten Konfrontation

Im Oktober 1970, nur wenige Wochen nach der ersten Besetzung in Frankfurt, okkupieren (sub-)proletarische Jugendliche, Schüler und Studenten in Hamburg erstmals ein leerstehendes Gebäude in Altona mit dem Ziel, praktische und theoretische Antworten auf die lokale Wohnungsnot zu geben (vgl. Grüttner 1976 : 167). Zu diesem Zeitpunkt sind „fast 10.000 Menschen in staatlichen Obdachlosenlagern [und] 2500 in Übergangswohnungen untergebracht“ (ebd. : 115), während weitere 50.000 Menschen in Notwohnungen und provisorischen Gastarbeiterunterkünften leben. Diese erste Besetzung kann jedoch keine dauerhaften Kontakte zu anderen Teilen der Bevölkerung etablieren, also keine öffentliche Sichtbarkeit und Fürsprache entfalten und wird nach nur wenigen Tagen von der Polizei geräumt. Anders als in Frankfurt, wo die ebenfalls regierende SPD aufgrund ihrer stark reformistischen Ausrichtung sowie aus wahltaktischen Gründen eine Position politischer Toleranz gegenüber Besetzungen einnimmt (Karakayali 2005), zeichnet sich die SPD geführte Politik Hamburgs durch einen *Law and Order* Ansatz, also einer Null-Toleranz Politik aus. Besetzungen werden unmittelbar geräumt.

Zwei Monate später werden im Karolinenviertel zwei leerstehende Häuser mit insgesamt fünfundzwanzig Wohnungen besetzt, dessen Baubestand bereits seit den 1960er Jahren von der stadt eigenen Wohnungsbaugesellschaft Freie Stadt – SAGA sukzessive aufgekauft worden war, um sie nun zugunsten der geplanten Messeerweiterung abzureißen. In den zurückliegenden Monaten erhielten die Altmietler eine fristlose Kündigung, nicht ohne dass die nun freigewordenen Wohnungen für das Doppelte bis Dreifache zwischenvermietet wurden. Als eine 76-jährige Mieterin aufgrund des steigenden existenziellen Drucks Selbstmord begeht, beginnen sich die verbliebenen Mieter zusammen mit politisierten Studenten in der neugegründeten *Mietergemeinschaft Poststraße* zu mobilisieren. Angesichts der mittlerweile bekanntgewordenen Pläne zur Messeerweiterung geht die Mietergemeinschaft wiederum ein Bündnis mit einer von der DKP dominierten Stadtteilgruppe ein, auf dessen Grundlage schließlich mehrere Gebäude des Karolinenviertels besetzt werden. „Die Besetzer forderten die Renovierung und Vermietung aller leerstehenden Wohnungen und kündigten die Einrichtung eines Stadtteilbüros, eines Kindergartens sowie von Schularbeitszirkeln an“ (ebd. : 169f.).

Zwar konnten diese Vorhaben aufgrund innerer Konflikte und einem harten, schnellen Eingreifen der Polizei vorerst nicht realisiert werden, doch war eine breite Vernetzungsarbeit und ein übergreifender, organisatorischer Zusammenschluss verschiedener links-libertärer Gruppen eingeleitet worden, auf dessen Grundlage in den kommenden Monaten eine ganze Reihe an Häusern in der Innenstadt dauerhaft besetzt werden konnte. Den vorzeitigen Höhe- und Endpunkt dieser ersten Hamburger Besetzungswelle bildet die im Frühling 1973 vollzogene Besetzung der Ekhofstraße 39.

Die Ekhofstraße liegt in dem ehemaligen Arbeiterviertel Hohenfelde, nord-westlich der Alster, also in unmittelbarer Nähe zum Zentrum. Eine Tochterfirma der Neuen Heimat, die *Bewobau*, hatte in den zurückliegenden Jahren große Teile des dortigen Baubestands aufgekauft, um hier 19-stöckige Wohnhäuser mit insgesamt 450 hochpreisigen Eigentumswohnungen zu errichten. Zahlreiche Bewohner waren bereits unter Verlust ihrer Wohnqualität in die städtische Peripherie umgesiedelt worden, während sich der Druck auf die verbliebenen Bewohner aufgrund teils rabiater und illegaler Methoden spekulierender Hausbesitzer weiter erhöhte (Grüttner 1976 : 172). Die sich seit 1972 aus studentischen und bürgerlichen Zusammenhängen konstituierende *Hohenfelder Mieterinitiative* konnte in Angesicht dieser Entwicklungen mit einem relativ klassischen Aktionsrepertoire (Flugblätter, Infoveranstaltungen, Petitionen) keine wirksame Gegenwehr entfalten.

Vor diesem Hintergrund wurde in links-libertären Kreisen, die als „Teil einer antikapitalistischen und klassenkämpferischen Bewegung“ begriffen werden können (Dellwo 2013 : 49 ; zit. In. : Rinn 2016 : 75), die Besetzung der Ekhofstraße 39 vorbereitet mit dem Ziel, die Akteure der städtischen Sanierungspolitik durch eine revolutionäre Strategie der direkten Konfrontation in die Defensive zu drängen. Unter dem Eindruck einer sich im Zusammenhang mit Baader-Meinhoff verschärfenden, staatlichen Repressionspolitik gegen die extreme Linke im Allgemeinen sowie den wenige Tage zuvor im Frankfurter Westend wütenden Häuserkämpfen im Besonderen war man innerhalb der undogmatischen, radikalen Linken Hamburgs, die Grüttner als *Spontis* identifiziert, zu der Überzeugung gelangt, „daß sich eine Mobilisierung von größeren Teilen der Bevölkerung durchaus mit radikaleren und kompromißloseren Formen des politischen Kampfes verbinden ließ“ (Grüttner 1976 : 174).

Die Besetzer suchten also von der ersten Stunde über Versammlungen und Hausbegehungen den Kontakt zu und Zusammenschluss mit benachbarten Mietern, richteten ein Stadtteilbüro sowie ein Jugendzentrum ein und planen weitere Besetzungen in unmittelbarer Nähe. Dank der anfänglichen Solidarität und Unterstützung im Viertel konnte ein sofortiges Eingreifen der Polizei verhindert werden. Andererseits gelang den Besetzern kein langfristiger und tiefgreifender Kontakt mit den quantitativ ohnehin bereits stark minimierten Nachbarn. In Angesicht einer wochenlangen, medialen Kriminalisierung der Besetzer als *Terroristen* und *Maskenmänner* durch die lokale Springerpresse sowie systematischer Kontrollen und Schikanemaßnahmen durch die Polizei verloren die Besetzer schnell an öffentlicher Fürsprache und Unterstützung. Das Haus und dessen vierundsiebzig Bewohner konnte somit nach nur fünf Wochen ohne größeren Widerstand geräumt werden. Gegen vierunddreißig Personen wurde Haftbefehl erlassen, der in mehreren Fällen zu Freiheitsstrafen von über einem Jahr führte. Das harte und erfolgreiche Vorgehen von Polizei und Justiz führte in der radikalen Szene nicht nur zu der Einsicht, dass die Strategie der direkten Konfrontation gescheitert war, sondern wirkte als Trauma und Schockerlebnis über mehrere Jahre nach, in denen keine weiteren Häuser besetzt wurden und die Spontibewegung stark an Zulauf verlor (vgl. Steffen 2002 : 181 ; Grüttner 1976 : 178).

3. Mieterinitiativen und der Beginn einer weichen, integrativen Stadtentwicklungspolitik

Neben dem radikalen Einsatz politischer Besetzungen entwickelten sich in diesem Zeitraum zahlreiche, oft komplementäre Ansätze politischer Widerständigkeit gegen die städtische Sanierungspolitik. Dessen institutionelle Zentralisierung durch einige wenige lokalstaatliche Wohnungsbaugesellschaften erleichterte den Zusammenschluss verschiedener Mieter- und Stadtteilinitiativen sowie die Einbindung von Teilen der ansonsten wenig politisierten Bevölkerung, insofern man von den selben Problemen betroffen war und sich den selben politischen Gegnern gegenüber stand²⁷. Im südlichen Harburg beispielsweise wehrte sich ein Zusammenschluss an Mietern gegen starke Mieterhöhungen, die durch die Modernisierung ihrer Wohnungen gerechtfertigt wurden. Das Kollektiv organisierte einen kollektiven Mietstreik und führte die Reparaturen und Instandhaltungsarbeiten der Wohnungen in Eigenregie durch, zerbrach aber schließlich an internen Animositäten und aus Angst vieler Bewohner vor den drohenden juristischen

27 „Die Möglichkeit, bei Aktionen gegen die Vertreibung von Mietern durch Flächensanierungs- und Modernisierungsmaßnahmen größere Teile der Bevölkerung mit einzubeziehen, ist dann eher gegeben, wenn alle Bewohner eines Viertels von Sanierungsplänen betroffen sind, wenn sie sich einer großen Wohnungsbaugesellschaft gegenübersehen, die die Szenerie beherrscht und nicht Hunderten von kleinen Hausbesitzern, die sich alle unterschiedlich verhalten“ (Grüttner 1976 : 165).

Folgen (vgl. Grüttner 184ff.). In Eppendorf wiederum organisierte sich ein Zusammenschluss an Studenten, die nur als Zwischenmieter mehrere Gebäude eines Schweizer Investors bewohnten, gegen das Ende ihrer Mietverträge. Sie konnten dank zahlreicher Aktionstage, einer positiv gesinnten medialen Berichterstattung und mehrerer gewonnenen Gerichtsverfahren Mietkürzungen durchsetzen und zwangen den Besitzer schließlich zur Renovierung der maroden Wohnungen sowie der fristlosen Verlängerung ihrer Mietverträge (ebd. : 181ff.).

In Angesicht dieser und zahlreicher anderer sich vollziehenden kollektiven Mobilisierungen, die als Antwort der Bevölkerung auf die Krise der funktionalen Stadt und als Widerstand gegen eine einseitig und autoritär durchgesetzte Sanierungspolitik verstanden werden müssen, begann die städtische Politik ab Mitte der 1970er Jahre von zentralstaatlichen Ansätzen der Stadtplanung zugunsten weicherer und auf mehr Bürgerbeteiligung setzende Formen abzurücken. Das nationale Städtebaugesetz von 1971 liefert mit politischen Instrumenten wie der *Vorbereitenden Untersuchung* oder dem *Sozialplan* erste Grundlagen der behutsamen Stadterneuerung, wie sie in den kommenden Jahren in Berlin im Rahmen der Internationalen Bauausstellung (1978-1987) erstmals flächendeckend umgesetzt werden sollten (vgl. Bodenschatz und Polinna 2010 : 15-19). In der Hansestadt war von nun an von einer „Verkleinstädterung der Stadterweiterungsplanung“ die Rede und die SAGA verkündet im Rahmen der Sanierung von St.Pauli-Süd im Jahr 1974 die Konzentration auf „gewachsene Strukturen“ (Rinn 2016 : 83). Bei einer „Stadterneuerung in kleinen Schritten“ gehe es schließlich darum, der Totalsanierung ganzer Stadtteile durch „Modernisierung, Instandsetzung, Wohnumfeldverbesserung und Gewerbeverlagerung“ präventiv entgegenzuwirken (Alisch und Dangschat 1998 : 121).

Um den wachsenden Widerständen aus der Bevölkerung schon im Vorfeld zu begegnen und um Konflikte zu vermeiden, wie sie mit den radikalen Hausbesetzungen aufgekommen waren, beginnt die Baubehörde einer internen Studie aus dem Jahr 1976 zufolge auf die *Mitwirkungsbereitschaft* der Bevölkerung zu setzen, dessen *Vertrauensbasis* unerlässlich für eine erfolgreiche Stadtentwicklungspolitik sei (vgl. Grüttner 1976 : 188). In Ottensen soll die Beteiligung der Bevölkerung im sogenannten Sanierungsgebiet *Unternehmen Mottenburg* durch die Präsenz von Mietervertretern in einer *Obergutachterjury* gesichert werden, in der Experten aus Politik und öffentlichen Wohnungsbau, Architektur und Stadtplanung die Erneuerungspläne beurteilen und empfehlen sollen (vgl. Rinn 2016 : 86). Das Modellvorhaben wird von vielen Mietern jedoch aufgrund der stark eingeschränkten Einflussmöglichkeiten kritisiert, da die Mietervertreter zu passiven Beisitzern degradiert würden. Die Fronten verhärten sich, auch innerhalb der

Bewohnerschaft. Während sich einzelne Anwohner und politische Aktivisten in einer örtlichen Mietergruppe organisieren, um nötige Reparaturen in kollektiver Eigenregie selber durchzuführen sowie Mietminderungen einzufordern, entwickelt ein Teil der Mietervertreter „*Verständnis* für die Nöte ihrer Partner und fühlt [...] sich dazu berufen zu verhindern, daß das Vorhaben durch *übermäßige* Forderungen der Mieter an die Hausbesitzer scheitert“ (Grüttner 1976 : 194).

Die verschiedenen empirischen Beispiele einer sich über mehrere Jahre konsolidierenden radikalen Besetzerszene sowie der Selbstorganisation, Mobilisierung und Vernetzung verschiedener Mieter- und Stadtteilgruppen in kritischer Distanz zur städtischen Sanierungspolitik, zeugen von einem langsamen Entstehungsprozess einer kollektiven Protestkultur in der Hamburger Innenstadt. Damit geht nicht nur die Sensibilisierung und wachsende öffentliche Anerkennung für Positionen politischer Selbstbestimmung und einer von unten geplanten Stadtentwicklung einher, sondern gerade auch die Konsolidierung sozialer Beziehungen und Kooperationsverhältnisse zwischen politischen Aktivisten aus unterschiedlichen sozialen, politischen und ideologischen Zusammenhängen. Auch die langsame Akzeptanz und Durchsetzung von Partizipationsangeboten und einer kleinteiligen, an historischen Zusammenhängen orientierten Stadtplanung lässt sich nicht auf eine politische Strategie der Akzeptanzbeschaffung und Vereinnahmung reduzieren, sondern ist Ausdruck eines wachsenden Akzeptanzgewinns alternativer politischer Modelle auch innerhalb von Politik und Behörden. Vorerst bleibt in Verweis auf Michael Grüttner festzuhalten, dass „die Bewegung ihre Spuren hinterlassen [hat. ...] Kontakte und Hilfeleistungen untereinander wurden verstärkt durch gemeinsames Feiern und gegenseitige Unterstützung bei Reparaturen. Ansatzweise wurden im Konflikt Momente dessen deutlich, was in der italienischen Linken als *Arbeiterautonomie* bezeichnet wird : In der Weigerung sich in seinen Forderungen an den Bilanzen der SAGA zu orientieren, die Kriterien der Wohnungsbaugesellschaften zu den eigenen zu machen und damit die eigenen Bedürfnisse den Erfordernissen der kapitalistischen Entwicklung unterzuordnen, anstatt sie zum Maßstab des Kampfes zu machen“ (Grüttner 1976 : 186f.).

In den darauffolgenden Jahren erfahren die links-libertären Milieus Hamburgs durch die Auseinandersetzungen und Proteste gegen den Bau des Atomkraftwerk *Brokdorfs*, nur 55km nord-östlich der Stadt gelegen, eine erneute Dynamisierung. Wenn die Bewegung auch hier durch Konflikte zwischen einem eher bürgerlich geprägten und an Umweltfragen orientierten Lager einerseits und radikalen und konfrontativen Ansätzen andererseits gespalten ist, vollziehen sich vor dem Hintergrund des in der Hansestadt dominierenden *Kommunistischen Bundes* sowie der aufkommenden *Grünen Partei* Brückenschläge und Kooperationen zwischen verschiedenen

linkspolitischen Gruppierungen. Diese Entwicklungen sind Ausdruck einer auch in den kommenden Jahren und Jahrzehnten zur Geltung kommenden kollektiven Kapazität links-libertärer Gruppen in Hamburg, untereinander politische Bündnisse zu schließen, sei es auch nur temporär und projektbezogen.

4. Die Anti-AKW-Bewegung. Bündnispolitik, Spaltung und Kooperation der Hamburger Linken

Die *Neue Linke* der BRD ist in den 1970er Jahren von zahlreichen internen Auseinandersetzungen zwischen verschiedenen ideologischen Strömungen gekennzeichnet. Die zentralistisch-orthodoxen Ansätze der K-Gruppen halten auf der einen Seite am traditionellen Klassenkonflikt und dem Ziel einer Politisierung des Proletariats unter Betonung des marxistischen Grundwiderspruch zwischen Arbeit und Mehrwert fest. Dabei zeichnen sie sich durch eine parteiähnliche, zentralistische Organisation aus sowie der prinzipiellen Bereitschaft, mit dem als imperialistisch und repressiv kritisierten Staat in direkte, wenn nötig gewaltsame Konfrontation zu treten. Dem stehen vermehrt autonome, anti-autoritäre und auf politische Selbstverwaltung und Selbstverwirklichung gerichtete Ansätzen in der noch jungen Tradition der 1968-Bewegung gegenüber. Sie gehen also weitestgehend in den Neuen Sozialen Bewegungen und dem im Deutschland der 1970er Jahre kursierenden Begriff der *Spontis* auf (Steffen 2002 : 181 ; Haunss 2008 : 451ff.).

Spätestens mit den Entwicklungen des *Deutschen Herbst* im Jahr 1977 war den linksradikalen Kräften durch ein hartes Eingreifen des deutschen Staates die materielle und symbolische Existenzgrundlage entzogen, während sich im Rahmen der Frauen-, Alternativ- und Anti-AKW-Bewegung eine Affirmation der *Politik der Ersten Person* durchsetzte. Im Kontext interner Konflikte zwischen der orthodoxen und undogmatischen Linken waren es in Hamburg vor allem die Massenmobilisierungen gegen das geplante AKW-Brokdorf gewesen, die der drohenden Fragmentierung der links-libertären Bewegungslandschaft eine neue kollektive Dynamik und politische Integrität zu verleihen vermochten (vgl. Steffens 2002 : 175). Zuvor, im Jahr 1975, hatte die mehrmonatige Besetzung des AKW-Baugeländes im badischen Wyhl, auch dank der Unterstützung und Kooperation mit elsässischen Anti-AKW Aktivisten, eine landesweite Signalwirkung auf die deutsche AKW- und Ökologiebewegung entfacht. Diese begann sich in der Folge in dem ortsübergreifenden *Bundesverband Bürgerinitiativen Umweltschutz* (BBU) oder in regelmäßigen, informellen Bundeskonferenzen zu organisieren (Rucht 2008 : 249). Vor allem mit

dem Widerstand gegen die Atomkraftwerke in Brokdorf und im niedersächsischen Gorleben wurde die AKW-Bewegung ab 1976 zu einer sozialen Massenbewegung, die sich vor allem aus linksradikalen Gruppierungen der urbanen Ballungsräume speiste (ebd : 251 ; Steffen 2002 : 186). Gleichzeitig entwickelte sich zu keinem Zeitpunkt eine formalisierte, einheitliche Organisationsstruktur. In vielen Regionen „blieben die lokalen Initiativen völlig autonom, sei es, weil sie dem Gedanken einer formalen Organisation (...) ablehnend gegenüberstanden und eine Form der Graswurzeldemokratie propagierten, sei es, weil ihnen der durchaus offensive BBU noch immer zu wenig kämpferisch ausgerichtet war (Rucht 2008 : 260).

Diese internen Konfliktlinien zeigen sich gerade auch bei den Mobilisierungen gegen das AKW-Brokdorf nahe Hamburg, machen zugleich jedoch lokale Besonderheiten der linkspolitischen Situation in der Hansestadt deutlich. Während die anti-autoritär und undogmatisch ausgerichtete Spontibewegung nach dem Schock der Ekhostraße 39 für einige Jahre an Bedeutung verloren hatte, entwickelte sich der marxistisch-leninistisch ausgerichtete *Kommunistische Bund* (KB) zur stärksten linkspolitischen Kraft der Stadt. Anders jedoch als andere, vergleichbare K-Gruppen in der BRD strebte der KB eine in Anlehnung der *Politik der offenen Briefe*²⁸ ausgerichtete Bündnispolitik an, die bis ins demokratische Spektrum reichte. Während der KB damit die Ablehnung beinahe aller marxistisch-leninistischen Gruppen in Deutschland erfuhr (vgl. Steffen 2002 : 143ff.), konnte er in Hamburg in den folgenden Jahren seinen Einfluss bis weit ins demokratische Lager entfalten.

Dabei war er weniger von der Ambition eines gemeinsamen politischen Programms und einer kohärenten strategischen Ausrichtung des linken und bürgerlich-liberalen Spektrums geleitet, als von dem politischen Kalkül, revolutionäre Ideen und radikale, klassenkämpferische Politikansätze in den Mainstream überführen zu können. Vor allem der aufkommenden Anti-AKW-Bewegung maß man, in Analogie zu den Antimilitarisierungsbewegungen der späten 1950er und frühen 1960er Jahre, die Rolle eines gesellschaftlichen Zentralkonflikts zu, wie er bereits in akademischen Fachkreisen u.a. von Alain Touraine (1978) identifiziert worden war²⁹. An die Stelle der frontalen Abgrenzung, mit der vergleichbare Gruppen agierten, erwies sich der KB als taktisch klüger, erschien moderater und entwickelte somit eine breite Anziehungskraft innerhalb der lokalen

28 So wendeten sich die beiden Vorgängerorganisationen des KB mit der Politik der offenen Briefe, in Anlehnung an ähnliche Praktiken der KPD in den 1920er Jahren, gezielt an „alle Gewerkschafter“ sowie an „alle fortschrittlichen Kollegen“ nicht nur in der DKP und SDAJ, sondern auch der SPD, um sie zu einer „machtvolle Demonstration und Kundgebung“ zum 1. Mai zu gewinnen (Steffen 2002 : 140f.).

29 So wird in einem Artikel aus dem Jahr 1977 beispielsweise das Ziel formuliert, sich an den „Angler- oder Wassersportverein bis hin zu den radikalen Gegnern des gesamten gesellschaftlichen Systems der BRD, den Kommunisten und anderen Revolutionären“ zu wenden. (zit. In. : Steffen 2002 : 172).

Gewerkschaften und Berufsgruppen. Damit konnte er in verschiedenen demokratischen Kreisen bis in die frühen 1980er Jahre ein breites Mobilisierungspotential entfalten (ebd. : 141).

Diese stark auf Bündnisse ausgerichtete, bundesweit ziemlich einmalige Politik des KB darf jedoch nicht über deutliche Konfliktlinien hinwegtäuschen, die innerhalb der Hamburger Linken sowie dessen Anti-AKW Bewegung bestanden. Diese wurden besonders innerhalb der *Bürgerinitiative Umweltschutz Unterelbe* (BUU) deutlich, einer Koalition aus Umwelt- und Bauernverbänden, lokalen Anwohnern und den hanseatischen, links-libertären Gruppen. Eine von mehreren dieser Konfliktlinien verlief entlang der Frage politischer Organisation. Der KB sowie die verschiedenen Umwelt- und Bürgerinitiativen traten für die Schaffung verbindlicher demokratischer Strukturen und fester Entscheidungsgremien ein, während die Spontis, die sich um den Einflussreichen *AK Politische Ökologie* organisierten, dem KB eine Unterwanderung der Bewegung vorwarf und vielmehr den „Aufbau autonomer Strukturen räteartiger Vernetzung zum Ziele der Praktizierung direkter Aktionen“ anvisierte (Steffen 2002 : 182).

Diese Streitfrage wurde im Frühling 1977 vorerst von einer anderen Auseinandersetzung, nämlich der Gewaltfrage, überlagert. Die gemäßigten und liberalen Kräfte des BUU, vor allem im ländlichen Gebiet angesiedelt, unterstützten zwar das Vorhaben zur Besetzung des vorgesehenen Baugeländes, jedoch nicht ohne sich dezidiert gegen den Einsatz von Gewalt auszusprechen : „Wir sind entschlossen, der Gewalt, die uns mit diesem Unternehmen angetan wird, solange gewaltlosen Widerstand entgegenzusetzen, bis unsere Forderung nach *keine Atomkraft in Brokdorf* erreicht ist.“, heißt es in einer öffentlichen Erklärung (zit. In. Grüttner 1976 : 79). Die verschiedenen hanseatischen Kräfte, vor allem die Spontis, treten hingegen dezidiert für einen gewaltsamen Widerstand ein, während der KB vorerst eine Mittlerposition einnimmt, um einerseits weder seine Bündnisfähigkeit mit dem demokratischen Lager, noch seine politische Legitimität und Glaubwürdigkeit im links-libertären Spektrum zu gefährden (vgl. Steffens 2002 : 183).

Als eine breite Koalition aus politischen Parteien, Kirchen, Hochschulen, dem BUU sowie der Bundesregierung für eine friedliche Demonstration im benachbarten *Itzehoe* eintritt, bekräftigt die radikale Linke ihr Vorhaben einer wenn nötig gewaltsamen Bauplatzbesetzung und ruft zu einer bundesweiten, dezentral organisierten Demonstration am Bauplatz auf. Während in Itzehoe lediglich 5.000 Menschen demonstrieren, versammelt die autonome und radikale Linke bis zu fünfzigtausend Menschen. Zwar offenbart der Ausgang einer militanten Auseinandersetzung mit der Polizei, die den Demonstranten technisch und taktisch weit überlegen ist, die Grenzen der

Konfrontationsstrategie des radikalen Flügels der AKW-Bewegung. Andererseits ist deren numerischer Erfolg über das gemäßigte Lager – den „Organisationen, Gremien, Popen, Hochstaplern, die auf dem Papier viele Hunderttausende Menschen repräsentieren“, die einer „ungeheuerlichen Hetzkampagne“ zum Trotz ein geringeres Mobilisierungspotential aufweisen als die verschmähten „Chaoten“³⁰ – Ausdruck nicht nur eines wachsenden Rückhalts linker politischer Ideen in der Bevölkerung, sondern vor allem auch der kollektiven Fähigkeit im links-libertären Spektrum der Hansestadt, interne Konflikte zugunsten geteilter politischer Anliegen zu überwinden.

In diesem Sinne konnte die Auseinandersetzung um die Frage, ob man sich anhand formeller Strukturen oder vielmehr dezentral und autonom organisieren sollte, in einen politischen Kompromiss überführt werden. So existierten 1977 im Zusammenhang mit der Anti-AKW-Bewegung in Hamburg „etwa dreißig Stadtteilgruppen, die in allen Bezirken bestanden, und über zehn Projektgruppen“³¹, die unterschiedliche praktische Aspekte der Bewegungspolitik zu bewältigen versuchten, mit jeweils bis zu hundert Engagierten. [...] Die unterschiedlichen Stadtteil- und Projektgruppen hatten im wöchentlich tagenden Hamburger Plenum ihr öffentliches Koordinationstreffen, das sie mit Delegierten beschickten“ (Steffens 2002 : 179). Bereits anhand diesem Beispiel wird deutlich, dass die Vernetzung verschiedener Stadtteilkämpfe und Mieterinitiativen seit Beginn der 1970er Jahre entscheidend zu der kollektiven Fähigkeit beigetragen hatte, komplexe politische Organisations- und Entscheidungsprozesse mit einer Vielzahl an Akteursgruppen und unter teils gegenläufigen Strategien, Werten und Zielsetzungen zu vollziehen. Dieser Prozess wird sich in den kommenden Jahren durch den Eintritt der bisher lediglich außerparlamentarisch agierenden politischen Kräfte in den Hamburger Wahlkampf abermals verstärken.

So begann der KB bereits Ende 1977 damit, sich aus der Anti-AKW Bewegung zurückzuziehen und seine Bündnispolitik auf andere politische Felder, allen voran auf parlamentarischer Ebene zu verlagern. Dabei vertrat er die Überzeugung, „daß der Weg der sozialistischen Bewegung in den kapitalistischen Metropolen nicht anders verlaufen könne als über eine längerfristige Arbeit auch in

30 „Einheit und Kampfkraft der Anti-AKW-Bewegung stärken!“ In : AK, Hamburg, 7.Jg. (1977), Nr.100, S.4f. ; zit. In. : Steffens 2002 : 184)

31 „So sammelte etwa der Ermittlungsausschuß Augenzeugenberichte und Aussagen zu Übergriffen der Repressionsorgane bei Aktionen der Bewegung. Die Prozeßvorbereitungsguppe übernahm die Betreuung und Unterstützung von der Justiz verfolgter AKW-GegnerInnen. Die Sanitätergruppe bereitete sich auf ihren Einsatz zur ersten Hilfe und medizinischen Betreuung Verletzter bei Demonstrationen vor. Die Broschürengruppe dokumentierte Medienberichte zur Anti-AKW-Bewegung und bereitete diese in eigenen Publikationen auf. Der AK Politische Ökologie um Fritz Storim entwickelte sich zum Kern der *autonomen und unorganisierten Gruppen* der Anti-AKW-Bewegung in Hamburg.“ (Steffens 2002 : 179).

den bürgerlichen Parlamenten“³². Dabei wird in Hamburg und anderen Teilen der BRD, ganz anders als im französischen Marseille, die Bereitschaft, aber auch günstige Gelegenheitsbedingungen deutlich, radikale politische Ideen in die Sphäre politischer Institutionen zu tragen, Kooperationen mit Behörden und etablierten Parteien zu suchen und Brüche und Widersprüche des *Systems* für die eigenen Forderungen und Ziele zu nutzen. Das föderale, dezentrale politische System der BRD sowie eine ausgeprägte Gewaltenteilung, aber auch, wie wir sehen werden, die 5-Prozent Hürde, begünstigt und erleichtert die Allianzbildung innerhalb der politischen Linken sowie eröffnen Wege, innerhalb der öffentlichen Institutionen und politischen Parteien Unterstützung zu finden. Gleichzeitig war der außerparlamentarische Kurs der Neuen Linken, wie er seit Mitte der 1960er Jahre durch die APO prominent vertreten wurde, im Zusammenhang mit den Entwicklungen des Deutschen Herbst sowie der gescheiterten Eskalationsstrategie der Anti-AKW Bewegung mehr und mehr in Frage gestellt worden und durch neue Partizipationsangebote der politischen Eliten aufgeweicht worden.

5. Von der Bunten zur Alternativen zur Grünen Liste. Links-Libertäre Allianzpolitik und der Einzug in die Parlamente

Die Gründung der Grünen Partei im Jahr 1980 kann als deutlichster Ausdruck dessen angesehen werden, was Joachim Raschke wenige Jahre später als einen allgemeinen Wandel der deutschen Protestlandschaft analysiert :

„Wahl und Parlament werden zum Tummelplatz zumindest der *großen* sozialen Bewegungen mit einem weiten gesellschaftlichen Wirkungsbereich. Dies ist keineswegs selbstverständlich, da die Funktion der Wahl für politische Bewegungen durchaus ambivalent ist. Historisch gesehen boten Wahl und Parlament eine beträchtliche Erweiterung der Mobilisierungs- und Aktionsmöglichkeiten gerade auch für soziale Bewegungen (...) Die Wahl stellt auch eine Verlockung dar, scheint sich durch sie doch für die soziale Bewegung die Chance zu eröffnen, ihre Ziele gewissermaßen mit dem Segen der Gesellschaft durchzusetzen“ (Raschke 1985 : 299).

Bereits 1978 wird in Hamburg, aber auch in Berlin und anderen deutschen Großstädten, ein erster Versuch unternommen, über sogenannte *Alternative Listen* Einzug ins Parlament zu finden. Am 18. März schließen sich in Hamburg nach zähen Verhandlungen und unter Wahrung der jeweiligen

32 Kommunisten und Wahlen - eine erste Bilanz. In: AK, Hamburg, 8.Jg. (1978), Nr.131, S.10. Zit. In. : Steffen 2002 : 229.

politischen Autonomie mehr als zweihundert (!!!) links-libertäre Gruppen und Initiativen zur *Bunte Liste – Wehrt euch* zusammen : „Mieterinitiativen, Frauen-, Schüler- und Lehrlingsgruppen, Atomkraftgegner, Umweltschützer, Kollegengruppen, Homosexuelle, Kultur- und Erziehergruppen, die Bereiche Gesundheit, kirchliche Mitarbeiter, Wehrdienstverweigerer, Häftlingsgruppen, Mediengruppen, fortschrittliche Filmemacher, Antifaschistische Aktion, Bürgerinitiative Rettet die Rundfunkfreiheit, kommunistische Gruppierungen" (Steffens 2002 : 229). Die Politik der marxistisch-leninistisch geprägten K-Gruppen hat endgültig ihre Dominanz gegenüber den undogmatischen, postmateriellen Ansätzen der Neuen Sozialen Bewegungen verloren, die gerade auch aufgrund ihres an künstlerischen und ästhetischen Prämissen ausgerichteten Aktionsrepertoire eine starke Anziehungskraft auf breite Teile vor allem der sozialen Mittelschicht auszuüben begann.

„So einen Wahlkampf hat Hamburg noch nicht erlebt“, schreibt beispielsweise der Stern. „Straßentheater und Freiluftkonzerte, Feten und Happenings, selbstgemalte Plakate und handgeschriebene Wandzeitungen werden um die Stimmen der Hansestädter werben. Statt oberflächlicher Wahlslogans und teurer Hochglanzbroschüren sollen Witz und Kreativität die Bürger am 4. Juni an die Wahlurnen locken“ (Barthel 1978 : 24). Damit wird die Ressource *Kunst und Kultur*, wir werden im 3. und 5. Kapitel vertieft darauf eingehen, in Hamburg schon früh in politische Zusammenhänge integriert, dessen inhärente Kraft der symbolischen Vermittlung und Sinnkonstruktion also für geteilte Anliegen und Ziele fruchtbar gemacht.

Bei den Bürgerschaftswahlen im Juni erreicht die Bunte Liste mit 33.302 Wählern 3,5% der Stimmen, scheitert also nur relativ knapp an der 5%-Sperrklausel. Zeitgleich erhält die konkurrierende *Grüne Liste Umweltschutz* aus dem bürgerlich-ökologischen Lager lediglich 1% der Stimmen. Diese Konstellation begünstigt, so wie dies Dieter Rucht allgemein für die bundesdeutsche Situation analysiert, den Zusammenschluss konkurrierender oppositioneller Kräfte zur Überwindung der 5%-Sperrklausel : „Ironically, the 5 percent hurdle which originally was established to keep out newcomers and to avoid a fragmented party system, in fact strengthened the new challengers. Their only chance to enter the parliament was to unify. Therefore, hopes for a hold in party politics overruled internal ideological cleavages“ (Rucht 1996 : 201).

Die Koalitionsstrategie zwischen den links-sozialen und links-ökologischen Kräften sollte sich bereits mit den kommenden Landtagswahlen 1982 auszahlen. Zwar hatte sich die Bunte Liste aufgrund interner Konflikte zwischenzeitlich wieder aufgelöst, doch die mittlerweile erstarkte *Grüne Partei* der Hansestadt suchte zur Überwindung der 5% Hürde und unter dem Eingeständnis,

„nicht allein die Wahlbewegung Hamburgs zu repräsentieren“ (Wischermann 1992 : 123), nach Bündnispartnern im linken, außerparlamentarischen Spektrum. Große Teile der undogmatischen, radikalen Linken der Stadt, die den Grünen in vielen Punkten kritisch gegenüberstanden, schlossen sich 1981 auf Initiative des Kommunistischen Bundes zur *Alternativen Liste Hamburg* zusammen und bildeten damit ein „diffuses linkes Konglomerat diverser nicht-grüner Personen und Gruppen“ die miteinander ein „nicht ausdiskutiertes, irgendwie sozialistisches Grundverständnis“ teilten (Möller 1988 ; zit. In. : Steffens 2002 : 275). Durch diesen Zusammenschluss gestärkt traten sie in Verhandlungen mit den Grünen, die in den Bündnis *Grüne Alternative Liste* (GAL) mündete, wobei beiden Trägerstrukturen anhand einer organisatorischen Doppelspitze abermals eine gewisse Autonomie zugesichert wurde.

Zusammenfassung

Das Beispiel der Bunten und Grün-Alternativen Listen illustriert vor dem Hintergrund der zurückliegenden zehn Jahre die kollektive Fähigkeit der hanseatischen Linken zu politischen Kompromissen sowie der damit einhergehenden Bereitschaft, interne Interessenskonflikte und ideologische Divergenzen zugunsten gemeinsamer politischer Anliegen zu überbrücken. In anderen Worten hat sich in Hamburg seit den frühen 1970er Jahren sowohl auf parlamentarischer, vor allem aber auch auf außerparlamentarischer Ebene eine politische (Protest-)Kultur herausbilden können, die in den kommenden Jahren und Jahrzehnten den Ausgangspunkt bildet sollte für eine Reihe sozialer Mobilisierungen und urbaner Kämpfe rund um eine radikal-demokratische Forderungen *von unten*.

Bei den Bürgerschaftswahlen von 1982 zeitigt die linke und linksradikale Bündnispolitik auch auf parlamentarischer Ebene seinen Niederschlag. Während die Grüne Alternative Liste mit 7,7% der Stimmen ins städtische Parlament einzieht, verliert die von Klaus Dohnany angeführte SPD mit 42,7% der Stimmen nicht nur ihre über mehrere Jahrzehnte verteidigte absolute Mehrheit, sondern fällt erstmals seit 1953 hinter eine konservative Partei zurück (CDU ; 43,2%). Die liberale FDP hingegen scheitert mit 4,9% knapp an der 5%-Hürde. Eine Regierungsbildung kommt vorerst jedoch nicht zustande. Die GAL verfolgt als drittstärkste Kraft in mehreren Sondierungsgesprächen mit der SPD das Ziel, eine Minderheitsregierung zu unterstützen, sollte Letztere eine Reihe sozialer und ökologischer Forderungen erfüllen. Dabei ist durchaus das strategische Kalkül richtungsweisend, Widersprüche zwischen Worten und Taten der SPD offenzulegen, um so

gesellschaftliche Aufklärungsprozesse anzustoßen und den linken Flügel der SPD(-Wähler) für die Anliegen der radikalen Linken zu gewinnen. Als die Gespräche nach mehreren Sitzungen scheitern und Neuwahlen ausgerichtet werden, kann die SPD im Oktober 1982 ihre absolute Mehrheit (51,3%) wiedergewinnen, während die GAL mit 6,8% ihre politische Position bestätigt (ebd.).

Mit der GAL etabliert sich also eine linkspolitische Kraft, die sich einerseits stark aus außerparlamentarischen, links-libertären Strömungen speist und eine kritische Distanz zu politischen Institutionen und etablierten Parteien einzunehmen gewohnt ist, die zugleich jedoch von pragmatischen Zielsetzungen und Strategien getragen wird, sich also durch die Bereitschaft auszeichnet, in Verhandlungen und in Kooperation mit der etablierten Ordnung zu treten und darin aufscheinende Brüche und Widersprüche für die Umsetzung eigener politischer Ziele zu nutzen. Dieses Dazwischen, diese Form der Vermittlung demokratisch-pragmatischer Politik mit radikalen Zielsetzungen, Ideen und Praktiken links-libertärer Prägung findet in den 1980er Jahren sein Pendant auf institutioneller Ebene, beispielsweise in einer stark politisierten Kulturpolitik sowie der Förderung einer alternativen Sanierungsszene. Bevor im 3. Kapitel vor dem Hintergrund der Hamburger Protest- und Stadtgeschichte der 1980er und 1990er Jahre an diesen Überlegungen angeschlossen werden soll, wendet sich das folgende Kapitel der allgemeinen Entwicklungsgeschichte Marseilles zwischen den Jahren 1850 und 1980 zu.

Kapitel II. / I. – Zur allgemeinen Entwicklungsgeschichte Marseilles zwischen 1850 und 1980

C'est un port, l'un des plus beaux du bord des eaux. Il est illustre sur tous les parallèles. A tout instant du jour et de la nuit, des bateaux labourent pour lui au plus loin des mers. Il est l'un des grands seigneurs du large. Phare français, il balaye de sa lumière les cinq parties de la terre. Il s'appelle le port de Marseille.

Albert Londres, 1927

Im vorigen Kapitel wurden vor dem Hintergrund der städtischen Entwicklungsgeschichte Hamburgs dessen politische Gelegenheitsbedingungen herausgearbeitet und anschließend mit der Entstehung und dem Verlauf der wichtigsten sozialen Proteste und urbanen Kämpfe links-libertärer Prägung in Beziehung gesetzt. Dieses Kapitel verfolgt dasselbe Vorhaben für Marseille. Der erste Teil nimmt abermals die allgemeinen städtischen Entwicklungen in Augenschein und geht anschließend auf die Entstehungsbedingungen neuer sozialer Bewegungen allen voran in der Innenstadt ein. Der zweite Teil widmet sich dezidiert den urbanen Protesten der Stadt, die sich im Gegensatz zu Hamburg jedoch weniger in der Innenstadt, als an dessen Peripherie verorten und maßgeblich von der Immigrationsfrage und den politischen Forderungen der größtenteils maghrebinischen Einwanderer nach besseren Arbeits- und Lebensbedingungen geprägt sind.

1. Industrialisierung, Immigration und städtische Transformation um 1900

Die Marseiller Stadtentwicklungsgeschichte der letzten Jahrhunderte ist von drei einschneidenden Perioden urbaner Transformation geprägt, die nicht nur die räumliche Organisation der Stadt, sondern auch das kollektive Selbstbild von dessen Bewohnern maßgeblich beeinflussten (Roncayolo 1990). Das Jahr 1666 markiert dabei in zweierlei Hinsicht eine Zäsur. Erstens werden die Grenzen der Stadt durch das monarchische Frankreich ausgeweitet, was eine Modernisierung Marseilles entlang einiger zentraler Verkehrssachsen ermöglicht. Zweitens wird damit die *ville phocéenne* in politischer und symbolischer Hinsicht unter die Ägide des royalistischen Frankreich mit Paris als alleinigem Zentrum gestellt. Der Ruf einer *ville rebelle*, einer widerständigen, unzivilisierten Stadt, ist gerade auch auf eine jahrhundertelange, konfliktgeladene Beziehung zum zentralistischen Frankreich und die Autonomiebestrebungen Marseilles zurückzuführen (vgl. Dell'Umbria 2006 : 211f.).

Mit der urbanen Industrialisierung ab der Mitte des 19. Jahrhunderts beginnt eine zweite Periode städtischer Umstrukturierung allen voran des Hafengebiets. Wir werden etwas näher auf diese Phase eingehen, da sie erste wichtige Unterschiede zu zeitgleichen Entwicklungen in Hamburg illustriert. Die dritte Phase städtischer Transformation beginnt mit dem Bau der *grands ensembles* Mitte des 20. Jahrhunderts. Vor dem Hintergrund der immer sichtbarer werdenden Folgen der Deindustrialisierung, die die Stadt in wirtschaftlicher, aber auch sozialer und politischer Hinsicht besonders hart trifft, lässt sie mit den noch heute nicht abgeschlossenen Suchbewegungen hin zu einer tertiären Wissens- und Dienstleistungsmetropole im Mittelmeerraum fassen.

In den Jahren zwischen 1851, 1911 und 1936 wächst die Marseiller Bevölkerung von 195.527 Einwohnern schlagartig auf 550.619 und schließlich 914.200 an. Marseille entwickelt und festigt damit seine Rolle als wirtschaftliches und politisches Zentrum der Region. Während 1851 lediglich 45% der Bevölkerung des Departements *Bouche-de-Rhone* in Marseille leben, sind es 1936 beinahe 75 % (Mencherini 2004 : 38). Im selben Zeitraum verfünffacht sich die Fläche der Stadt, die des Hafens wächst gar um das siebenfache (Roncayolo 1997 : 13). Mit dem wirtschaftlichen Aufstieg und den Migrationsbewegungen fallen zahlreiche bedeutende Infrastrukturprojekte in diesen Zeitraum. Den Ausgangspunkt bildet die Erschließung des neuen Hafens *La Joliette* nord-westlich der Innenstadt und der Bau der hochmodernen Lagerhallen *Les Docks*. Als *Porte de l'Orient* profitiert die Stadt von seiner strategischen Lage gegenüber seinen nationalen Konkurrenten und macht Marseille zum bedeutendsten Hafen des Mittelmeerraums.

Dabei entwickelt sich, ähnlich wie in Hamburg, eine enge Verzahnung zwischen den kommerziellen Hafenaktivitäten und einem lokalen Ensemble tausender industrieller Kleinbetriebe (57% der Betriebe der Region um Marseiller haben weniger als 5 Angestellte !). Dieser *complexe industrialo-portuaire* wird als *modèle marseillais* bekannt (Morel 2004, 2005). Mit der Einfuhr billiger Rohstoffe, dessen lokaler Weiterverarbeitung und dem abschließenden Export wird die Stadt nationales, wenn nicht globales Zentrum der Seifenproduktion und der Chemieindustrie, der Metallverarbeitung und des Schiffsbaus, der Ziegelherstellung oder der Raffinerie von Zucker und von Erdöl. Im Jahr 1938 macht der Handel mit den Kolonien 31% des städtischen Imports und 65% des Exports aus (Fillieule und Sommier 2018 : 26).

Andererseits geht mit dieser rasanten Urbanisierung der Zuzug und die Präsenz einer schlecht ausgebildeten Arbeiterschaft in der Marseiller Innenstadt einher. In der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts sind es vor allem italienische Einwanderer aus dem Piemont und der Region um

Neapel, die sich in der Innenstadt und im nördlichen Marseille in unmittelbarer Nähe zum Hafen und dessen Industrien niederlassen. Dessen Bevölkerungsanteil in den 1920er Jahren wird bei über 20% beziffert (Temime 1985 : 40). Neben mehreren zehntausend Armeniern, die sich auf der Flucht vor dem türkischen Genozid Mitte der 1920 Jahre in der Stadt niederlassen, kommen wenige Jahre zuvor die ersten 2000 Algerier in die Stadt. Letztere werden vorerst von der lokalen Industrie angeworben, um streikende italienische Arbeiter kurzfristig zu ersetzen, zumeist ohne Arbeitsvertrag und transparente Lohnverhältnisse (Temime und Lallaoui 2008 : 40f.).

Mit der Präsenz dieser stark migrantisch geprägten, sich in Gewerkschaften organisierenden Arbeiterschaft geht für die lokale Bourgeoisie verstärkt ein Gefühl der Bedrohung einher. Auf nationaler Ebene etabliert sich das Bild einer gefährlichen, chaotischen und anrühigen Stadt (vgl. Boura 2001 ; Le Dantec 2007). Auf lokaler Ebene sucht die lokale wirtschaftliche und politische Elite die räumliche Distanz zum Norden, aber auch zum Zentrum der Stadt. Neben der Angst vor einer revolutionären Umkehrung der Besitz- und Machtverhältnisse, die vor allem durch die Ereignisse der heute kaum bekannten Marseiller Kommune 1870/71 an Nährboden gewinnt, bilden die katastrophalen hygienischen Zustände (1884 fordert die Cholera 1777 Todesopfer) und eine sich verstärkt organisierende Kriminalität die Triebfedern einer Zweiteilung in einen proletarischen, industriell geprägten Norden und einen vermehrt von der Bourgeoisie bewohnten Süden der Stadt.

Zudem hat sich mit dem wenige Jahre zuvor nach Norden verlagerten Hafen *La Joliette* auch eine geostrategische Bresche aufgetan zwischen dem *realwirtschaftlichen* Handels-, Lager- und Produktionsstätten in der nördlichen, den administrativen und finanziellen Verwaltungszentren in der südlichen Innenstadt. Schließlich gilt Marseille, damals wie heute, als *ville sans monument*, als Stadt des Altertums ohne sichtbares historisches Erbe. Dessen Sehenswürdigkeit, so der allgemeine Duktus linker Intellektueller, setze sich aus der städtischen Bevölkerung zusammen, dessen Museen oder Konzerthäuser ginge in der Ingenieurskunst und Vitalität des Hafens auf. Ende des 19. Jahrhunderts zielen zahlreiche Bauprojekte³³ daher darauf, der Innenstadt ein mondänes Erscheinungsbild zu verleihen sowie die sozialräumliche Nord-Süd-Grenze zu durchbrechen. Die Bestrebungen einer innerstädtischen Aufwertung und Attraktivitätssteigerung mit dem Ziel der Zurückgewinnung der ehemals hier ansässigen Mittel- und Oberschicht reichen bis ins 19. Jahrhundert zurück und sind noch heute unter dem Schlagwort der *reconquête* von Aktualität.

33 Innerhalb der 1860er und 1870er Jahren entstehen, in der gesamten Innenstadt verstreut, eine Reihe an Prachtbauten wie der *Palais Longchamps*, der *Palais de la Justice*, *La Bourse*, die *Prefecture*, der *Palais Pharo* oder die Kathedralen *N.-D. de la Major* und *N.-D. de la Garde* (vgl. Fournier und Mazzella 2004 : 30).

2. Zur Kontinuität des Scheiterns innerstädtischer Aufwertungsbestrebungen

Den bekanntesten und spektakulärsten Versuch dieser ersten Phase innerstädtischer Revitalisierung bildet der Bau der *Rue de la République* (damals *Rue Impériale*). Die Prachstraße, strategisches Bindeglied zwischen dem alten und neuen Hafen, wurde 1864 dank der Finanzkraft des Pariser Börsenmaklers Jules Mirès fertiggestellt. Entgegen des Beispiels der Hamburger Speicherstadt liegt die Entscheidungsbefugnis und das Kapital dieses städtischen Entwicklungsprojekts nicht in der Hand der politischen und wirtschaftlichen Eliten Marseilles, sondern bei privaten Investoren, Aktionären und Bauunternehmern einerseits, zumeist in Paris ansässig, sowie dem Staat und dessen Bauingenieuren *corps de pont et de chaussée* andererseits (Fournier und Mazzella 2004 : 35).

Mirès scheitert jedoch an der finanziellen Mammutaufgabe. Und auch dessen Nachfolger, die Brüder Pereire, vermögen die zahlungskräftige Oberschicht aufgrund der räumlichen Nähe zu den migrantischen Arbeitervierteln nicht in die *Rue Impériale* zu ziehen. Erst in den 1880er Jahren werden alle Wohnungen vermietet sein, größtenteils an die soziale Mittelschicht und obere Arbeiterklasse. Aufgrund der fehlenden Mieteinnahmen und dem finanziellen Bankrott zahlreicher privater Investoren verlieren die Brüder Pereire ihre finanzielle Liquidität gegenüber ihrem Kreditgeber, der Stadt. Die finanziellen (und damit politischen) Abhängigkeiten Marseilles gegenüber dem Staat wachsen wiederum auf 30 Millionen Franc an.

Das Beispiel verkörpert wesentliche Charakteristika der Marseiller Stadtplanung und -politik, die bis heute Geltung beanspruchen können. Erstens wird bereits hier die Schwierigkeit der sozialräumlichen Aufwertung der Marseiller Innenstadt deutlich. Zweitens versinnbildlicht es die politische Entscheidungsstruktur der Stadt. Abgesehen von den lokalen *notables* ist diese maßgeblich außerhalb, allen voran in Paris, verortet. Die Finanzierung großer Infrastrukturprojekte, aber auch die Verwaltung von Eisenbahn und Dampfschiffahrt, werden von privaten Akteuren in Paris getätigt (vgl. Donzel 2014 : 25). Und der französische Zentralstaat vereint einen Großteil politischer Kompetenzen in Bereichen wie Bildung, Soziales oder Verwaltung und begründet die strukturelle Abhängigkeit der *Provence* gegenüber Paris (vgl. Barbier 2015 : 111f.).

Drittens zeigt das Beispiel der Marseiller Haussmanisierung das Fehlen einer kohärenten und langfristig ausgerichteten entwicklungspolitischen Planung. Marcel Roncayolo zufolge sind hier in erster Linie die Prinzipien des freien Marktes wirksam (1991 : 147). Dies führt nicht nur zum Scheitern zahlreicher stadtpolitischer Projekte, sondern findet seinen Ausdruck in einem nicht nur

ungewöhnlichen, sondern vor allem die städtische Entwicklung hemmenden Nebeneinander dörflicher Strukturen, industrieller Manufakturen und Fabrikstandorte, repräsentativer Gebäudekomplexe und den wie zufällig platziert wirkenden Trabantenstädten und Hochhaussiedlungen der 1960er und 1970er Jahre.

Die Unterschiede zu Hamburg sind an dieser Stelle offensichtlich und lassen sich mit Schlagworten wie lokale Autonomie, stadtplanerische Kohärenz und Kontinuität oder auch einer politischen Kompromiss- bzw. Konfliktkultur zusammenfassen. Dabei konnten für die Hansestadt günstige Gelegenheitsbedingungen für die Entstehung links-libertärer Initiativen herausgearbeitet werden. Wie stellt sich diesbezüglich die Lage in Marseille dar ? Welche Rolle spielt dabei das Konkurrenzverhältnis zwischen einem starken Zentralstaat und einer unstrukturierten Lokalpolitik, aber auch zwischen den Gewerkschaften und linkspolitischen Parteien? Bevor wir uns den 1960er und vor allem 1970er Jahre annähern, lohnt sich auch hier ein Exkurs vor 1945.

3. Erste Arbeiterkämpfe, die *Front Populaire* und die aufstrebende Kommunistische Partei Frankreichs

Ein wesentlicher Faktor zum Verständnis der politischen und wirtschaftlichen Entwicklung Marseilles in der Nachkriegszeit bildet die Kommunistische Partei (PCF). In Frankreich haben sich vor dem Hintergrund der massiven Verstädterung – 1931 leben bereits die Hälfte der französischen Bevölkerung in städtischen Gemeinden – zahlreiche Vereine und Stiftungen zur Beantwortung der urbanen Frage herausgebildet. Organisatorisch und ideologisch können sie auf zwei Traditionen zurückgeführt werden. Erstens handelt es sich um christliche Einrichtungen, die außerhalb der staatlichen Einflussphäre und gewissermaßen ermutigt vom französischen Laizismus auf die Armutsbekämpfung sowie die Bildung und Erziehung der Arbeiterklasse zielen. Sozialistische und ab den frühen 1920er Jahren kommunistische Vereine und Initiativen zielen darüber hinaus auf die politische Emanzipation der Arbeiter im Klassenkampf.

Diese duale Ordnung, die je nach Epoche von Konkurrenz- und Kooperationsverhältnissen geprägt ist, bleibt bis in die 1980er Jahre bestehen. Damit sind die zentralen Akteursgruppen umrissen, die in Marseille in der Nachkriegsära für bessere Wohn-, Arbeits- und Lebensverhältnisse eintreten. Die Kommunistische Partei und dessen Gewerkschaftsflügel *Confédération Général du Travail Unitaire* (CGTU), gestärkt von den Entwicklungen in Russland, etablieren sich in den 1920er Jahren schnell als bedeutende linkspolitische Kraft. Die reformistisch orientierte *Séction Française*

de l'internationale ouvrière (SFIO) sollte vorerst jedoch gestärkt aus dem Konkurrenzverhältnis mit der PCF hervorgehen (Mencherini 2004 : 59ff.). In Angesicht der aufstrebenden nationalkonservativen und faschistischen Kräfte vollzieht sich in Frankreich allerdings ein Schulterschluss zwischen diversen linken und linksradikalen Parteien. In Reaktion auf rechtsradikale Massenmobilisierungen im Winter 1934 gehen in Marseille bis zu 30.000 Menschen auf die Straße (Mencherini 2004 : 78). Wenige Monate schließen sie sich in allen Teilen des Landes zur *Front Populaire* (FP) zusammen, die für den Erhalt der Demokratie und für soziale Reformen eintritt. Das Bündnis der zuvor zersplitterten linkspolitischen Parteien kann die Kommunalwahlen 1935 und die Parlamentswahlen 1936 mehrheitlich für sich entscheiden.

Als kurz nach den Wahlen im Mai 1936 die Währungsdeflation einen Höchststand erreicht, fordert der linke Flügel sowie Teile der Gewerkschaften radikale Reformen. Das gesamte Land wird von einer *explosion sociale* erfasst, die im Juni in einem landesweiten Generalstreik ihren Höhepunkt findet (Pigenet und Tartakowsky 2012 : 339). Marseille wird in diesen Monaten Zeuge der größten Streiks ihrer Geschichte, allen voran aufgrund des erfolgreichen Hafenarbeiterstreiks im Winter 1936 (Mencherini 2004 : 85). Auf nationaler Ebene wird unter dem linkspolitischen Bündnis der Ausbau des Sozialstaats vorangetrieben : 40 Stunden-Woche ; bezahlter Urlaub ; betriebliche Arbeitnehmervertretungen. Politische Debatten und Verhandlungen werden nun auf der Straße und in der öffentlichen Sphäre ausgetragen. Die Jahre der Front Populaire, denen der Einmarsch der Wehrmacht 1940 ein jähes Ende setzt, sollen über Jahrzehnte hinaus einen wesentlichen Einfluss auf die politische Kultur des Landes nehmen und markieren einen wesentlichen Unterschied zum gewerkschaftlich pazifizierten Deutschland der Nachkriegsära.

Denn : „L'expérience quasi fondatrice, à l'échelle des millions de travailleurs qui en furent les acteurs, enracine pour longtemps la conviction que *la lutte paie*, sentiment et conscience propre à entretenir une *culture de la conflictualité*“ (Pigenet und Tartakowsky 2012 : 339). Während in Deutschland also eine politische *Kultur des Kompromisses* vorherrscht, ist die politische Landschaft Frankreichs durch Konflikte und die direkte Konfrontation geprägt.

4. Die Nachkriegsära zwischen politischer Konfliktkultur und Integration

Die Periode der *Libération* ist vorerst geprägt von einer Allianz zwischen den unterschiedlichen politischen Lagern und sozialen Schichten des Landes. Innerhalb der politischen Linken bilden die Errungenschaften der Front Populaire und der zurückliegenden Arbeiterkämpfe für einige, wenige

Jahre einen gemeinsamen Bezugspunkte, bevor die alten Konflikte zwischen reformistisch-sozialistischen und radikal-revolutionären Kräften erneut aufbrechen. Anders als in Deutschland kann ein Verbot der Kommunistischen Partei nicht durchgesetzt werden, da sie in der Arbeiterschaft nach wie vor einen sehr starken Rückhalt erfährt. Vielmehr bilden sich mit den sogenannten *villes rouges* zahlreiche Hochburgen der PCF aus. Während sie im Jahr 1925 *lediglich* in 70 Kommunen und Städten regiert (1935 sind es bereits 300), steigt deren Zahl im Jahr 1945 rasant auf mehr als 1400 an. Bis in die 1970er sind es nach wie vor etwas mehr als 1100 (Bellanger 2014 : 550).

Anders als Deutschland ist Frankreich damit von einem tiefgreifenden Konflikt- und Konkurrenzverhältnis der linken Parteien und Gewerkschaften gekennzeichnet, das sich der Staat unter de Gaulles in Zusammenarbeit mit den Arbeitgebervertretern gezielt zunutze zu machen weiß (Pigenet und Tarkowski 2012 : 342). Andererseits bleibt damit eine politische Kultur des Konflikts lebendig³⁴. Regelmäßige Massenstreiks erschüttern das Land³⁵. Die Dominanz der kommunistischen Partei führt bis in die späten 1970er Jahre zu einer Vorherrschaft marxistisch-leninistischer Ideologien auch innerhalb der sozialistischen Linken. Wenn diese aus wahltaktischen Gründen letztlich dazu angehalten ist, sich der neuen Mittelklasse zuzuwenden, drängt sie die Konkurrenz mit der PCF zu einer verstärkten Orientierung zu Themen rund um die Arbeitsfrage. In dieser Dynamik erblicken Kriesi, Koopmans, et.al. den Grund einer nur sehr partiellen und eingeschränkten Unterstützung der neuen sozialen Bewegungen durch die linken Parteien³⁶.

Die lokale Situation in Marseille ist nur teilweise Spiegelbild dieser Entwicklungen, mit weitreichenden Folgen auf das Mobilisierungspotential der Lokalbevölkerung. Obwohl die Stadt aufgrund der massiven Präsenz einer (migrantisch geprägten) Arbeiterklasse in der Nachkriegsära weiterhin eine Hochburg des Kommunismus darstellt – bei den Wahlen von 1953 erhält die PCF 37% der Stimmen, in den 1970er Jahren sind es immer noch um die 30% – spiegelt sich dies kaum auf parteipolitischer und institutioneller Ebene wider. Denn vor dem Hintergrund des Kalten Krieges und der anti-kommunistischen Agenda der Alliierten geht die sozialistische Partei unter

34 „A divided left prevents the unions from getting integrated into stable policy networks and from abandoning traditional notions of class conflict (Golden 1986). Moreover, (...) the partial economic interventionism of the french state, which is orientated to the strenthening of market forces, prevents the pacification of industriel relations and contributes to the politisation of the strike (which...) is frequently used as a form of political action to exert pressure on the government“ (Kriesi et. al. 1995 : 15).

35 Im Sommer 1953 beispielsweise gehen bis zu 4 Millionen Menschen gegen die Erhöhung des Renteneintrittsalters sowie gegen die Sparpolitik der Regierung auf die Straßen, im Jahr 1959 mobilisiert ein breites linkspolitisches Bündnis gegen die staatliche Schulreform *Loi Debré*, und 1963 setzen sich über 200.000 Minenarbeiter dank der Solidarität der ländlichen Bevölkerung gegen die unter de Gaulle geplante wirtschaftliche Umstrukturierung durch (vgl. Pigenet 2012).

36 „In a situation (... of a divided left), the risk of losing the workers' vote to the Communists is obviously very serious. In such a context, one can expect the Social Democrats to subordinate their support of new social movements, which characteristically have a new middle-class core, to their struggle for hegemony on the left“ (Kriesi et. al. 1995 : 55).

Führung *Gaston Defferres* ab den 1950er Jahren ein Bündnis mit der gemäßigten Mitte-Rechts-Partei um den Vorsitzenden der Industrie- und Handelskammer *Jacques Rastoin* ein.

Diese Koalition bleibt bis zu den Wahlen 1977 bestehen. Defferre grenzt sich damit nicht nur von der industriellen Bourgeoisie der Stadt ab, sondern strebt zugleich die politische und soziale Isolation der PCF an. Anders als in Hamburg können die bestehenden Konflikte und Auseinandersetzungen nicht in politische Kompromisse und Bündnisse überführt werden : „la bataille, incessante, vas durer des années. Bataille physique, dans les rues ou sur des lieux de travail (...) Pendant des décennies, PC et SFIO, puis PS, se taperont dessus comme des sourds : FO contre CGT, jeunes communistes contre jeunesses socialistes, Provençal contre Marseillaise ; mutuelles, associations, sports et culture ..., tout est clivé“ (Godard et Donzel 2014 : 24).

Der Konflikt einer gespaltenen politischen Linken sollte die historischen Fragmentierungen der Stadt weiter verschärfen und damit maßgeblichen Einfluss auf die wirtschaftliche, demografische und politische Entwicklung der Stadt nehmen. So reagiert Defferre auf seine strukturell durch den Klassenkonflikt geschwächte Position durch ein komplexes System klientelärer Beziehungen, der Teilhabe und Ausgrenzung einzelner politischer und ethnischer Gruppen. Es ist als *système Defferre* sprichwörtlich geworden. Zusammen mit der zentralstaatlichen Interventionspolitik trägt es nicht nur maßgeblich zum Misserfolg der zahlreichen Arbeiterkämpfe und einer Verschärfung der Wirtschaftskrise bei, sondern verstärkt zudem das Konkurrenzverhältnis der Stadt zu den meist kommunistisch regierten Nachbargemeinden. Schließlich steht es der Entstehung und erfolgreichen Etablierung links-libertärer Protestformen in entscheidendem Maße entgegen.

5. Deindustrialisierung, regionale Fragmentierung und erfolglose Arbeiterkämpfe

Die Deindustrialisierung Marseilles vollzieht sich gewissermaßen unter umgekehrten politischen Vorzeichen, als dies in Hamburg geschehen war. In der Hansestadt wurde das volle Ausmaß der industriellen Krise und deren negative Auswirkungen auf Wirtschaft und Bevölkerung bereits früh sichtbar und auch als solche diagnostiziert. Der koordinierte Versuch zur Rettung des Hamburger Industriestandorts durch den gemeinsamen Versuch der regierenden SPD, den Gewerkschaften sowie der Wirtschaftselite ist in seiner konservativen Ausrichtung zwar zum Scheitern verurteilt, legt aber die Grundlage für eine in ökonomischer Hinsicht erfolgreiche Neuausrichtung der Hamburger Wirtschafts- und Sozialpolitik der 1980er Jahre. Die wichtigsten sozialen Proteste und städtischen Widerstandsformen entstehen in Reaktion auf diese Entwicklungen (Kap.I. und III.).

In Marseille setzt die Deindustrialisierung zwar ebenfalls bereits in den 1960er Jahren ein, wird aber aufgrund des massiven Zuzugs an Immigranten und einer damit einhergehenden Dynamisierung der Wirtschaft vorerst nicht als solche erkannt (Morel 2001 : 19). Nicht nur deshalb unternimmt die Politik vorerst wenig zur Rettung der Marseiller Industrien. Ganz im Gegenteil. Am 01. Mai 1966 wird der Marseiller Hafen, wie alle großen Häfen des Landes, per Dekret verstaatlicht und damit der politischen, wirtschaftlichen und fiskalen Kontrolle der Stadt entzogen. Ein Großteil der direkt und indirekt an den Hafen angebundenen Aktivitäten des neu gegründete *Port Autonome de Marseille* wird in Richtung der Zweigstellen *Berre* und *Port-de-Bouc* einige Kilometer östlich, vor allem aber nach *Fos-sur-Mer* in über 50 Kilometer Entfernung verlagert. Dieser neu gegründete Hafen bricht mit dem sensiblen städtischen Wirtschaftsgefüge des *modèle marseillais*, der untrennbaren Verknüpfung von Import, Export und lokaler Industrieproduktion (Morel 2004 : 6ff.).

Die Ölkrise von 1972/73 sowie eine zu spät antizipierte Modernisierung der Marseiller Industrien durch die lokale Bourgeoisie führt im selben Zeitraum zum Niedergang der verschiedenen Industriezweige. Dies löst vor dem Hintergrund einer fehlenden lokalen Kooperationskultur eine Art Kettenreaktion aus³⁷. Die wirtschaftlichen und sozialen Folgen dieser Entwicklungen sind bis heute in allen Lebensbereichen spürbar. Zwischen 1975 und 1995 verlassen jährlich 10.000 Einwohner die Stadt, dessen Zahl schließlich die 800.000 Grenze unterschreitet. Der Rückgang an Arbeitsplätzen ist gravierend. „(E)ntre 1975 et 1999, la ville a perdu près des 2/3 de ses emplois dans ses secteurs d'activité traditionnels tels que l'industrie (-38.000 emplois), la construction (-19.000), les transports (-17.000) et le commerce (-15.000).“ (Donzel 2004 : 15). Die Arbeitslosenzahlen steigen in dem selben Zeitraum von 7,1% auf bis zu 23,3% (ebd. : 16). In manchen Vierteln vor allem nördlich der Canebière erreichen sie 50% und mehr.

Die sozialistische Regierung, aber auch der Staat begrüßen den Niedergang der lokalen Industrien. Allgemein wird die Schließung bzw. Verlagerung der zahlreichen Fabriken und Produktionsstädten als stadtentwicklungspolitischer Fortschritt verstanden. Dabei zielt Defferre auf die Tertialisierung der Wirtschaft in der Überzeugung, dass sich die Dienstleistungs- und Verwaltungszentren der nach Fos ausgelagerten Hafenindustrien in Marseille niederlassen (Peraldi et.al. 2014 : 34). Zweitens

37 Am Beispiel der *Société des Ateliers Terrin*, des größten Schiffsbauunternehmens des Landes, zeigen Peraldi, Duport und Samson (2014 : 28ff.) die Vielschichtigkeit dieses Prozesses auf, der für die benachbarten Industriezweige gleichermaßen Geltung beanspruchen kann. „Cette combinaison particulière qui articule des mésententes internes à des groupes dominés par des relations familiales, le recours à des firmes internationales qui trahissent les intérêts locaux, la faiblesse ou l'avarice des banques locales, enfin l'indifférence ou la non-implication des institutions publiques dans l'aménagement comme les commandes ou les conflits, va se retrouver en des formes à peu près semblables dans l'industrie huilière et les savonneries, (...) la chimie, les tuileries et la métallurgie.“ (ebd.).

sieht die sozialistische und konservative Politik den Wegzug tausender Arbeitnehmer mit Wohlwollen, da damit der PCF zahlreiche Wählerstimmen verloren gehen. Der historische Konflikt zwischen den Sozialisten und den Kommunisten ist damit wesentlicher Schlüssel zum Verständnis der langanhaltenden, bis heute andauernden wirtschaftlichen und demographischen Krise der Stadt. Zehntausende qualifizierte Arbeiter verlassen Marseille zugunsten des aufstrebenden Hinterlands.

Aufgrund fehlender stadtplanerischer Kohärenz und Kontinuität (vgl. Hayot und Temime 2002 : 157) gelingt es in den kommenden Jahrzehnten nicht, private Investoren und qualifizierten Arbeitnehmer zurück in die Stadt zu locken. Die Errichtung eines *centre directionnel* als Sitz der großen Industrien misslingt. Während im nationalen Vergleich Städte wie Lyon und Lille, Toulouse oder Grenoble in den frühen 1980er Jahren zu Metropolregionen und lokalen wirtschaftlichen Zentren aufsteigen, bildet die Region um Marseille einen politischen Fleckenteppich von miteinander konkurrierenden Zentren, ohne politische Abstimmung, Kooperation und gemeinsame Projekte (Langevin 2004 : 201ff. ; Morel 2001 : 26f.). Die mangelnde politische Kohärenz kann also auch auf regionaler Ebene Geltung beanspruchen. Bis heute lässt sich hierin die Ursache für den Wettbewerbsnachteil der zweitgrößten Stadt des Landes zur Anlockung hochqualifizierter Arbeitnehmer oder (inter-)nationaler Firmen identifizieren (vgl. AgAM 2012 ; Insee 2010).

Im selben Zeitraum wird die Stadt, ganz anders als Hamburg, von zahlreichen Arbeiterkämpfen erschüttert. Neben der kommunistischen CGT, die traditionell in den großen Industrien sowie im Hafen verankert ist, und der Force Ouvrière (FO), etabliert sich in der Folge von 1968 die *Confédération française démocratique du travail* (CFDT). Sie agiert in Distanz zu den beiden linken Parteien PCF und PS und deren Gewerkschaftsflügeln und dient als Sammelbecken der zahlreichen links-extremen Gruppierungen der Stadt. In den 1970er Jahren wird sie stark an Einfluss gewinnen (vgl. Berthonneau et.al. 2018 : 179ff.) und mit ihrem unkonventionellen, teils gewaltsamen Aktionsrepertoire die Arbeitskämpfe der Stadt prägen.

Die 1970er und frühen 1980er Jahre sind geprägt von unzähligen Arbeiterkämpfe auf gewerkschaftlicher Ebene, begleitet von Fabrikbesetzungen und Blockaden bis hin zu Sabotageaktionen, kurzzeitigen Geiselnahmen und gewaltsamen Angriffen auf das Sicherheitspersonal. In Angesicht der tiefgreifenden wirtschaftlichen Transformationen dieser Jahre können sie die Schließung zahlreicher Unternehmen und Fabriken sowie die Entlassung zehntausender Arbeiter nur verzögern, aber nicht verhindern. Allein im *Vallée Huveaune*, im Osten der Stadt, schließen zwischen 1970 und 1990 vierzig Fabriken ! Die reiche Tradition linker und

linksextremer Politik, maßgeblich absorbiert von der Arbeiterfrage, findet mit dieser Entwicklung in Marseille ein abruptes Ende. „À l'orée des années 1980, une grande partie des secteurs les plus fortement syndiqués et les plus conflictuels ont alors disparu, emportant avec eux la mémoire des luttes défaites pour maintenir l'emploi industriel“ (ebd. : 239).

Zugleich geraten durch die Privilegierung der Arbeiterkämpfe in Frankreich, ganz anders als im deutschen Hamburg, die neuen sozialen Bewegungen und deren Forderungen jenseits des Arbeitsplatzes ins Hintertreffen. Die quantitative Auswertung von Protestereignissen³⁸ in den beiden Ländern anhand von Zeitungsartikeln konsolidiert die Hypothese, dass sich eine Pazifizierung des linken Klassenkonflikts positiv auf die Verschiebung hin zu Themen und Akteuren der *neuen Linken* auswirkt. Demnach sind in Frankreich lediglich 36% der insgesamt 2132 gezählten Protestereignisse in dem Bereich der neuen sozialen Bewegungen (Friedens- und Umwelt, Frauen, Autonome, etc.) anzusiedeln, dessen Großteil mit 62,9% von klassischen Themen und Akteursgruppen der alten Linken getragen wird (Gewerkschaften ; politische Parteien). In Deutschland kehrt sich dieses Verhältnis quasi um, insofern hier 73,2% der insgesamt 2343 Protestereignisse im Bereich der NSB verortet sind (ebd. : 20). Einige empirische Beispiele aus Marseille veranschaulichen diese Verschllossenheit der traditionellen Linken gegenüber den Themen der *Neuen Linken*, und dies teilweise bis heute.

Und dort, wo politische Themen und Praktiken der neuen Linken allen voran durch Vertreter der sozialen Mittelschichten formuliert und ausgelebt werden, etabliert sich in Marseille ein komplexes System der Einhegung und Kontrolle politischer Autonomieansprüche, das eine Ausweitung dieser politischen Dynamiken, eine breite Vernetzungsarbeit linker und links-libertärer Praktiken, über Jahrzehnte systematisch unterbinden sollte.

6. Zur klientelistischen Politik Marseilles unter dem système Defferre

Gaston Defferres unterstützt seine politische Hegemonie durch ein komplexes System der Teilhabe und Ausgrenzung, dem *système Defferre*. Vor dem Hintergrund des weiter oben skizzierten Klassenkonflikts sowie der sich auf globaler Ebene vollziehenden Deindustrialisierung basiert dieses System maßgeblich auf dem Ausschluss großer Teile der stark migrantisch geprägten, mit

38 „Our notion of protest event is quite broad and includes an extensive list of various forms of unconventional political action. In addition, for five specific new social movements – the peace, ecology, solidarity, urban autonomous, and gay movements – we have also collected information on conventional political events (...) initiated by a social movement organization“ (Kriesi et.a. 1995 : xxii).

dem Kommunismus sympathisierenden Arbeiterklasse und dessen Gewerkschaft CGT. Im Umkehrschluss privilegiert Defferre eine anhand klientelistischer Beziehungen sich vollziehende Einbindung der sozialen Mittelklasse in die politische, wirtschaftliche und administrative Gestaltung der Stadt.

Auf parteipolitischer und administrativer Ebene etabliert sich eine Form der Arbeitsteilung zwischen dem sozialistischen und dem konservativen Lager. Während Letzteres die Verantwortung über die wirtschaftliche Entwicklung der Stadt sowie den Städtebau übernimmt, übt die sozialistische Partei die Kontrolle über den administrativen und sozialen Bereich aus (Zalio 2004 : 114). Damit verfügt sie über die Verwaltung zehntausender Sozialwohnungen und Arbeitsplätze in dem rasant wachsenden öffentlichen Sektor. In den 1960er Jahren stehen bis zu 50.000 Arbeitsplätze unter der Kontrolle der Sozialisten (vgl. Morel 2001 : 20), in den 1980er Jahren sind es nach wie vor über 30.000 sowie mehrere tausend Stellen im sozio-kulturellen Vereinsektor (Peraldi et.al. 2014 : 46). Als Gegenleistung für die Vergabe dieser Arbeitsplätze, aber auch von Sozialwohnungen und Subventionen, sichern die Nutznießer die politische Macht der Sozialisten anhand von Wählerstimmen und symbolischem Kapital (vgl. Mattina 2004a).

Auf gewerkschaftlicher Ebene wird diese Ordnung ab den 1960er Jahren durch ein enges Bündnis mit der Gewerkschaft des öffentlichen Dienst gestärkt, der *Force Ouvrière* (FO). Unter Ausgrenzung der kommunistischen CGT sind noch heute über die Hälfte der städtischen Angestellten gewerkschaftlich über die FO organisiert (Int. : Molga 2014). Während Defferre dadurch auf mehrere zehntausend Wählerstimmen zählen kann, erlangt die FO einen bedeutenden Einfluss in den städtischen Entscheidungsgremien zur Verteidigung ihrer beruflichen und sozialen Privilegien. In Bezug auf Fragen des alltäglichen Lebens dienen schließlich die *Collectifs d'Intérêt de Quartier* (CIQ) der Eingliederung eines Teils der sozialen Mittel- und Oberschicht in das système Defferre. Dabei handelt es sich um meist sehr kleinräumlich agierende, lokal verankerte Interessenvertretungen der Bevölkerung, die als Bindeglied zwischen den jeweiligen Bewohnern eines Viertels und den Vertretern der Lokalpolitik fungieren. Obwohl die CIQ ab den 1990er Jahren der Kritik einer neuen soziale Mittelschicht ausgesetzt sind (Kap.V.), existieren sie bis heute als politische Vermittlungsinstanzen fort. Letztere, so der Marseiller Soziologen Césaire Mattina, „sont conscients que les CIQ sont un relais important de connaissance et de méditation, de pacification de certains conflits sur le territoire, relais éventuellement mobilisable au moment des élections. (...) Jean Claude Gaudin et la municipalité de droite agissent en continuité avec l'action de Gaston Defferre en entretenant une concertation permanente avec les comités“ (ebd.).

Der Umgang mit sozialen Problemen oder politischen Forderungen, die das kollektive Leben und das öffentliche Interesse betreffen, wird in Marseille also sehr häufig nicht öffentlich vollzogen, sondern im semi-privaten Raum verhandelt. Dabei sind sie durch die Verteidigung sozialer und beruflicher Privilegien einzelner sozialer Gruppen sowie durch zahlreiche Ausschlussmechanismen gekennzeichnet. So zeigt Mattina, oder auch Peraldi (et.al. 2014 : 71f.), dass Armenier, Juden und die sogenannten *pieds noirs*³⁹ als Teil der aufstrebenden Mittelschicht – sie sind zumeist im öffentlichen Dienst, dem liberalen Sektor (Ärzte, Anwälte, etc.) oder im internationalen Handel tätig – stark in das *système Defferre* eingebunden sind, während die maghrebinischen und komorischen Einwanderer systematisch davon ausgeschlossen bleiben. Mattina unterscheidet daher zwischen *communautés gagnantes* und *perdantes*, wobei sich Letztere nicht nur durch das Fehlen einer politischen und kulturellen Legitimität (Mattina 2016 : 17) auszeichnen, sondern als Teil der stark kommunistisch geprägten Arbeiterklasse eine potentielle Bedrohung der politischen Ordnung unter Defferre darstellen. Wie die politische Dynamik der post-1968 Ära zeigt, ist diese Klientelpolitik ein wichtiger Grund für die Fragmentierung der links-libertären Protestlandschaft der Stadt.

7. Die 1968er Bewegung und ihre Folgen. Dynamisierung und Fragmentierung der links-libertären Protestlandschaft

Mit den französischen Arbeiter- und Studentenprotesten 1968 vollzieht sich vorerst ein Brückenschlag zwischen der alten und neuen Linken. Dabei gelingt einerseits die Synthese von Sozial- und Künstlerkritik (Gobille 2006 : 160ff.), sowie andererseits die Politisierung des Alltagslebens auch jenseits der Arbeitswelt⁴⁰. Im Großraum Marseille werden im Frühling 1968 über 190 Fabriken besetzt. Die Mitgliedszahlen der links-libertären Gruppen wachsen durchschnittlich um 30%-40% (vgl. Fleury und Sommier 2018 : 237f.), sinken ab dem Jahr 1969 jedoch rapide (siehe Grafik).

Die links-libertären Netzwerke der Stadt sind in den 1970er Jahren in diverse Strömungen gespalten (Fleury und Sommier 2018 : 252). Orte und Praktiken der Begegnung und Kooperation wie die Zeitschrift *La Criée*, die karikative Einrichtung *Secours Rouge* oder der Buchladen *Lire* haben nur

39 Unter den *pieds noirs* versteht man die im französischen Kolonialgebiet Algerien, Marokko und Tunesien ab Mitte des 19. Jahrhunderts abgesiedelten Festland-Franzosen. Allein mit der Unabhängigkeit Algeriens 1962 verlassen schätzungsweise 800.000 *pieds noirs* ihre Heimat in Richtung Frankreich.

40 So heißt es beispielsweise bei Raoul Vaneigem (1967 : 4) eindrücklich : „Ceux qui parlent de révolution et de lutte de classes sans se référer explicitement à la vie quotidienne, sans comprendre ce qu’il y a de subversif dans l’amour et de positif dans le refus des contraintes, ceux-là ont dans la bouche un cadavre”.

wenige Jahre bestand⁴¹. Teilweise fallen sie rechtsextremen Anschlägen zum Opfer (ebd. : 256). Die lokale Frauen- und Homosexuellenbewegung, in den frühen 1970er Jahren mit einem Mobilisierungspotential von bis zu 2500 Personen eine der stärksten des Landes (vgl. Bargel und Fillieule 2018 : 456), zerbricht in der Folge an internen Auseinandersetzungen sowie der städtischen Integrationspolitik (ebd. : 491). Während sich in Hamburg mehr als vierzig Stadtteil- und Projektgruppen in wöchentlichen Plena zu koordinieren und zu einer einflussreichen politischen Kraft jenseits der Einflussosphäre der parlamentarischen Politik zusammenzuwachsen beginnen, vermag das *system Deferre* jegliche Koordinierungsversuche einzudämmen. So beschreibt ein Aktivist der Marseiller Umweltgruppe *Les Amis de la Terre* in einem Interview „un système de contrôle social (...), c'est-à-dire le système des comités d'intérêt de quartier, de l'encadrement autocratique de la mairie de Marseille qui fait que toute amorce de lutte qui peut y avoir a jusqu'à maintenant pu être étouffée“ (zit. In. : ebd.).

Aber auch externe, strukturelle Faktoren können erklärend für diese Unterschiede zwischen Hamburg und Marseille angeführt werden. Im französischen Wahlsystem existiert keine 5%-Klausel. Die extreme Linke ist, am Beispiel der Bürgermeisterwahlen 1978, auch deswegen in sieben konkurrierende Gruppen gespalten, die mit Ausnahme der *Écologistes* lediglich zwischen 0,28%-1,9% der Stimmen erhalten und damit in politische Bedeutungslosigkeit versinken. Die 5%-Hürde in Hamburg hatte hingegen den Zusammenschluss der GAL mit der konkurrierenden *Grünen Liste Umweltschutz* begünstigt und damit dessen Einzug ins städtische Parlament 1983 vorbereitet.

Auf städtebaulicher Ebene haben in Hamburg in den Jahren zuvor die zahlreichen Sanierungs- und Modernisierungsprojekte als kollektive Bedrohungssituationen gewirkt und Bündnisse sowie die Entstehung eigener Institutionen bspw. in der alternativen Sanierungsszene geprägt. Marseille zeichnet sich in dieser Periode aufgrund fehlender kohärenter politischer Vorhaben und der quasi Abstinenz innerstädtischer Stadtentwicklungs- und Renovierungsprojekte durch das Fehlen greifbarer Bedrohungssituationen aus (vgl. Mazzella 1996)⁴².

41 « [Lire], lieu de passage et de brassage des personnes de toute étiquette politisées à la gauche du PCF (...) organise des débats sur les luttes du moment (...) C'est également le siège du Secours rouge et le lieu de rencontre habituel des animateurs des groupes gauchistes tels que Revolution!, Témoignage chrétien, Gauche révolutionnaire, La Cause du peuple, Action marxiste révolutionnaire, Comités Palestine et les comités d'action du CNRS et des enseignants » (Ebd. : 264).

42 Dabei standen den Visionen und Bestrebungen einer modernistischen Stadtentwicklungspolitik sowie den damit einhergehenden Spekulationsinteressen der Immobilien- und Bankenwirtschaft zwei innerstädtischen Brachflächen zur Verfügung – neben dem bereits in den 1920er Jahren zerstörten Viertel *Derrière la Bourse* wurden in der Altstadt des Panier im Januar 1943 von den nationalsozialistischen Besatzern ca. 1500 Gebäude gesprengt und bis zu 20.000 Menschen umgesiedelt oder deportiert –, ohne dass sich bei dessen Zerstörung Traditionen politischer Widerständigkeit und Solidaritätsnetzwerke der betroffenen Bewohner hätten entfalten können.

Zwischenfazit

Zusammenfassend lässt sich festhalten, dass die Marseiller Innenstadt aufgrund diverser sozialer, politischer und wirtschaftlicher Faktoren bis in die 1970er Jahre kaum Gegenstand und Austragungsort kollektiver politischer Mobilisierungen und urbaner Kämpfe geworden ist. Die Rede ist von der massiven Deindustrialisierung und andauernden wirtschaftlichen Krise der Stadt ; dem Niedergang der Kommunistischen Partei sowie der gewerkschaftlichen Arbeiterkämpfe in den 1970er und 1980er Jahren ; einer gespaltenen, den Themen der neuen sozialen Bewegungen wenig zugeneigten politischen Linken ; der Integration breiter Teile der sozialen Mittelklasse in das système Defferre ; sowie der Abstinenz einer flächendeckenden Bedrohungssituation, die als Ergebnis einer fehlenden, kohärenten Stadtentwicklungspolitik gewertet werden kann.

Die städtische Politik Marseilles, dessen Debatten und Entscheidungen, sind weniger von öffentlichen Auseinandersetzungen, von Transparenz und politischen Kompromissen geprägt, als von einem komplexen Wechselspiel der Integration und Exklusion politischer Kräfte, der Verteidigung partikularer Interessen anhand klientelistischer Beziehungen und dem Fehlen kohärenter politischer, wirtschaftlicher und stadtplanerischer Projekte. Das système Defferre prägt die städtische Politik über mehrere Jahrzehnte. Mit der Ausnahme der relativ kurzen Regierungszeit des Sozialisten Robert-Paul Vigouroux (1986-1995) – die von einer politischen Aufbruchstimmung und dem Versuch einer Stärkung zivilgesellschaftlicher Akteure sowie des Dialogs zwischen den verschiedenen ethnischen und konfessionellen Gruppen geprägt ist – setzt sich diese politische Ordnung bis heute unter dem seit 1995 regierenden Jean-Claude Gaudin (UMP; 1995-*) fort, wenn auch unter veränderten parteipolitischen und wirtschaftlichen Vorzeichen.

Auf der anderen Seite verorten sich mit der massiven Immigration nordafrikanischer und komorischer Einwanderer aus den ehemaligen Kolonien die einschneidenden Mobilisierungen und urbanen Kämpfe im Marseille der Nachkriegszeit an den Rändern der Stadt, räumlich wie sozial gesehen. Die Geschichte dieser politischen Kämpfe soll nun bis in die späten 1970er Jahre nachgezeichnet werden, da sie wichtige Auswirkungen auf die jüngeren politischen Entwicklungen zeitigen sollte. Dabei sollen die Kontinuitäten und Brüche einer politischen Protestkultur herausgearbeitet werden, einer Protestkultur, die zu Beginn der 1980er Jahre ihren letzten Höhepunkt erfährt (Kap. IV.).

– Kapitel II. / II. –
Zur Entstehung migrantischer Kämpfe am Rande der Stadt

1. Wohnungsnot und Wohnungsbau. Die ersten Barackensiedlungen

In der Nachkriegszeit konzentriert sich die französische Politik, anders als in Deutschland, auf den Wiederaufbau der großen, nationalen Industrien. Dem Wohnungsbau wird vorerst eine zweitrangige Bedeutung beigemessen. Er stagniert noch Ende der 1940er Jahre bei jährlich etwa 50.000 (Nasiali 2010 : 47). Laut einer nationalen Erhebung aus dem Jahr 1946 verfügt nur jede dritte Wohnung über fließendes Wasser und lediglich 5% sind mit sanitären Anlagen ausgestattet. Bis 1954 verbessert sich diese Situation kaum (ebd.). In diesem Zeitraum lenkt eine Reihe sozialer Bewegungen unter anderem in Marseille die öffentliche Aufmerksamkeit auf das Wohnungsproblem. Vor dem Hintergrund der Kriegsschäden und geburtenstarker Jahrgänge, vor allem aber aufgrund der steigenden Zuwanderung nordafrikanischer Arbeiter sowie der Rückkehr der *pied noir* zu mehreren hunderttausenden, wird der Mangel an Wohnungen landesweit auf über drei Millionen taxiert. Erst Anfang der 1950er Jahre beschließt die französische Regierung für den Zeitraum von 1955-1965 den Bau von 300.000 Wohnungen jährlich (Blanc 2013 : 3), was den Beginn der industriellen Massenproduktion der *grands ensembles* markiert.

In Marseille, wo schätzungsweise 32.000 Familien ohne Obdach sind (Nasiali 2010 : 48), ist der Mangel an Wohnungen besonders gravierend. Trotz eines städtischen Dekrets von 1919 zur Errichtung des sozialen Wohnungsbaus *Habitat de Bon Marché* (HBM) werden zwischen den Weltkriegen lediglich fünf *cités* errichtet (Parisi 1989: 19-29). Zugleich kennt Marseille seit dem Ersten Weltkrieg ein anderes wohnungspolitisches Problem, das der *bidonvilles*, der Wellblechhütten und Barackensiedlungen. Die ersten algerischen Kurzzeitarbeiter sowie armenische Flüchtlinge lassen sich hier nieder. Mit dem Aufstieg des Faschismus fungiert die Stadt außerdem bis 1942 als Durchgangsstation und Sammelbecken für tausende politische Flüchtlinge aus Zentral- und Osteuropas und wird für wenige Jahre ein kulturelles Zentrum europäischer Exilkunst⁴³. Die Nachkriegsjahre ziehen wiederum tausende Wirtschaftsflüchtlinge aus Italien und Nordfrankreich sowie schließlich die Migrationsströme der ehemaligen Kolonien in die Stadt. In den 1950er und

43 Die deutsche Schriftstellerin Anna Seghers, überzeugte Kommunistin jüdischer Abstammung, 1941 selbst über Marseille nach Mexiko ausgewandert, hat dieser Epoche mit dem Roman *Transit* (1944) ein literarisches Denkmal gesetzt. Besonders interessant ist auch die Zusammenstellung zahlreicher Schriften der links-intellektuellen Exil-literatur durch Jean-Louis Parisi (1992).

1960er Jahren leben mehrere zehntausend Menschen in den bidonvilles, zumeist unter miserablen sanitären und ökonomischen Bedingungen. Wenn dieses Phänomen auch auf andere urbane Ballungsräume des Landes zutrifft, tritt es nirgends derart massiv auf wie hier.

Das größte seiner Art befindet sich mit 6000 Bewohnern im Norden der Stadt, dem Gebiet des *Grand Saint Barthélemy*. Im 19. Jahrhundert entstehen hier entlang der neu errichteten Bahnstrecke zahlreiche Kleingärten und erste improvisierte Behausungen der Arbeiterklasse, die im 20. Jahrhundert sukzessive zu größeren Wohngemeinschaften zusammen wachsen (Baby-Collin und Mourlane 2011). Nach dem Zweiten Weltkrieg lassen sich vor allem algerische Soldaten hier nieder, die vergeblich auf den Sold ihres Kriegsdienst warten. Sie holen ihre Familien ins Land und finden in der aufblühenden Auto- oder Bauindustrie der *Trente Glorieuse* eine Festanstellung.

Es organisieren sich Solidaritätsgemeinschaften, die an das dörfliche Leben ihrer Heimatländer erinnern. Während die Frauen aus dem öffentlichen und beruflichen Leben in großen Teilen ausgeschlossen sind, treffen sich die Männer auf den improvisierten öffentlichen Plätzen, um sich über Arbeit und Politik auszutauschen. Entgegen der durchaus zutreffenden These des apolitischen Charakters der neuen Einwanderer⁴⁴ lassen sich hier erste Formen politischer Organisation erkennen. So ist seit dem Beginn des algerischen Befreiungskrieges gegen die französische Kolonialbesatzung 1954 die *Front de Libération National* (FLN) in diesen Vierteln aktiv, die vor allem unter den algerischen Arbeitsmigranten eine Kriegsteuer zur Finanzierung des anti-kolonialen Befreiungskampf eintreibt (Berriche 2003 : 21f.). Das politische Engagement der kommenden Jahre wird sich allerdings vor allem auf die Wohnungsfrage konzentrieren.

2. Kollektive Mobilisierungen rund um die Wohnungsfrage. Lokale Autonomieforderungen und die Hegemonie nationalstaatlicher Integrationspolitik

Während die PCF und die Gewerkschaften die Wohnungsfrage vorerst zugunsten der Auseinandersetzung um die Arbeits- und Produktionsverhältnisse ignorieren, wendet sich die 1927 gegründete *Jeunesse Ouvrière Chrétienne* (JOC) als erste politische Kraft öffentlich und kollektiv der Wohnungsfrage zu. Themen der politischen Solidarität innerhalb der Arbeiterklasse, aus der die

44 Der algerische Soziologe Sayad, enger Mitarbeiter Bourdieus, identifiziert eine Depolitisierung der Immigranten anhand der Sphäre des Moralischen: „Quand on est hors de chez soi, chez les autres, chez les hôtes, il faut savoir se tenir, bien se conduire, se comporter et se conduire comme l'exigent et comme l'enseignent les règles de bonne conduite des maîtres des lieux. C'est une question de savoir-faire, de politesse, plus qu'une question de politique, même si l'on est sur le terrain propre de la politique et dans un domaine fondamentalement politique. On insiste sur la politesse pour faire oublier, précisément, la politique“ (Sayad 1992 : 9).

Aktivisten selbst oft entstammen, vermengen sich mit klassisch-christlichen Bezügen der Nächstenliebe (*charité*) und der Gemeinwesenarbeit. Anders ausgedrückt, es handelt sich um eine progressive Bewegung mit teils revolutionären Zügen, die in ihrer humanistischen Fundierung die soziale Frage gegenüber der Zugehörigkeit zu einer bestimmten Religion, Nation oder sozialen Klasse privilegiert (vgl. Richou 1994). Wie zahlreiche Pastoren und Ordensschwestern auch, die ein weiteres Standbein christlichen Engagements in den bidonvilles darstellen (Berriche 2003 : 22-28), leben die *Jocisten* häufig in unmittelbarer Nachbarschaft mit den Betroffenen selbst, um aus einem geteilten Alltag heraus deren Lebens- und Wohnbedingungen zu verbessern.

Parallel zu den Jocisten und Ordensverbänden geht 1941 die *Mouvement Populaire des Familles* (MPF) als Vereinigung verschiedener christlich-feministischer Initiativen hervor und tritt fortan für verbesserte Lebensverhältnisse vor allem für Mütter und deren Kinder ein. Unmittelbar nach dem Ende des Krieges beginnen die AktivistInnen des MPF systematisch damit, leerstehende Häuser zu besetzen. Die Regierung, die sich in den ersten Nachkriegsjahren aus einem improvisierten *Conseil national de la Résistance* zusammensetzt und damit zahlreiche kommunistische und sozialistische Minister stellt, zeigt sich vorerst tolerant und legalisiert am 01. Oktober 1945 die Besetzung leerstehender Häuser (ein Gesetz, das bis heute zur mangelnden Kontinuität und Dauer von Besetzungen beiträgt – Kapitel VIII.). Die Marseiller Behörden genehmigen von den über 10.000 offiziellen Anträgen jedoch lediglich 2.500.

Im Oktober des folgenden Jahres gründet sich daraufhin in Marseille *Le Mouvement des Squatters*, eine Bewegung, die binnen kürzester Zeit das gesamte Land erfasst. Tausende Wohnungen und Häuser der sozialen Oberschicht, aber auch von Kirche und Staat, werden gegen die Genehmigung der Behörden von Mitgliedern der Bewegung besetzt, kollektiv verwaltet und bedürftigen Familien zugeteilt. Im Kontext nationaler Debatten des befreiten Frankreich – in dessen Zentrum das zu erneuernde Verhältnis zwischen Bürger und Staat, der Ausbau und die Neuausrichtung sozialstaatlicher Aufgaben sowie, in Angesicht der kolonialen Frage, die Reichweite des französischen Bürgerbegriffs stehen – plädieren die Aktivisten der Besetzerbewegung für die Anerkennung des Wohnens als allgemeines Menschen- und Bürgerrecht (Nasiali 2010 : 37f.).

Nach dem Ende des *pacte républicain* zugunsten der konservativen Parteien spricht sich die Regierung allerdings gegen jegliche Kollektivierungspraktiken aus. Zur Verteidigung des Privateigentums ergreift sie teils massive Repressionsmaßnahmen gegen die Besetzer (Nasiali 2010 : 37f. ; Duport und Peraldi 1998: 30ff.). Ein Teil der Bewegung besteht jedoch fort und setzt

auf Autonomie und Selbstverwaltung. Abbé Pierre, ein Kapuzinermönch und früheres Mitglied der Résistance, gründet in Angesicht der Kältewelle im Winter 1953/54 die Wohltätigkeitsorganisation *Emmaüs* zur Unterstützung der zahlreichen Wohnungslosen. Sein Appell⁴⁵ sorgt wenige Wochen zuvor für eine breite Mobilisierung der Bevölkerung im ganzen Land und trägt maßgeblich zum Umschwenken in der französischen Wohnungspolitik bei. Zum selben Zeitpunkt entsteht in Marseille die Initiative der *castors*. Dabei handelt es sich um einen Zusammenschluss vor allem von politisierten Arbeitern mit dem Ziel, Wohnungen nach dem Prinzip der *éducation populaire*⁴⁶ kollektiv zu errichten und zu bewohnen.

„Les Castors, ils construisent leurs maisons collectivement pour un coût inférieur de 35 à 40% au prix du marché. Ils achètent les terrains avec des fonds collectifs, des aides charitables et des souscriptions, se mettent tous au travail moyennant un nombre d'heures équivalent pour tous, une tâche attribuée selon les compétences, et, lorsqu'un lot est terminé, on tire au sort son logement et on l'occupe, tout en continuant à construire pour d'autres.“ (Duport und Péraldi 1998 : 32).

Die Bewegungen der *squatteurs* und der *castors*, die wie auf dem Feld der Arbeiterkämpfe die damalige Vorreiterrolle Marseilles auf dem Feld sozialer Bewegungen anzeigen, gehen weit über den Wunsch nach einem Eigenheim hinaus. Es handelt sich um einen spezifischen Ansatz zur Lösung gesellschaftlicher Probleme, der Solidarität, die Kollektivierung von Kompetenzen und Ressourcen mit Werten um Eigeninitiative und politische Autonomie miteinander verbindet. Eine solche *Politik von unten* trifft gerade unter französischen Arbeiterfamilien auf viel Unterstützung, sowohl in der Wohnungsfrage (Wakeman 1999), aber auch bezüglich der Produktions- und Arbeitsverhältnisse. Unmittelbar nach Kriegsende werden in Marseille und anderen Teilen des Landes zahlreiche Betriebe beschlagnahmt und unter die kollektive Verwaltung der Arbeiter gestellt. Zwischen 1944 bis 1948 sind dies fünfzehn Unternehmen rund um die Hafenindustrie mit insgesamt 14.000 Arbeitern (Mencherini 1992 : 430f.).

45 Am 01. Februar 1954 beginnt er seine Radioansprache mit den Worten : „Mes amis, au secours... Une femme vient de mourir gelée, cette nuit à trois heures, sur le trottoir du boulevard Sébastopol, serrant sur elle le papier par lequel, avant hier, on l'avait expulsée... Chaque nuit, ils sont plus de deux mille recroquevillés sous le gel, sans toit, sans pain, plus d'un presque nu.“

46 Das Prinzip der *éducation populaire* ist eng verbunden mit der Entstehung von mehr als 200 *universités populaires* in den Jahren 1900-02. Dessen Ziel ist zweifacher Natur : „d'une part, pallier à la carence intellectuelle des ouvriers, peu instruits et peu informés ; d'autre part favoriser la participation citoyenne de tous par l'accès à la culture et au savoir. En réalité, ces universités (seront ...) le lieu privilégié de bien des débats politiques et de bien des formations à l'idéologie révolutionnaire“ (Duport und Péraldi 1998 : 22).

Die Nachkriegsjahre Marseilles zeugen von einer ungebrochenen Innovationskraft und Vitalität linkspolitischer Initiativen, die nicht ohne die sozialistischen und kommunistischen, anarchistischen und christlichen Traditionen der 1920 und 1930 Jahre u.a. in den Bereichen Wohnen, Arbeit und Bildung erfasst werden können. Diese Traditionen haben auf lokaler Ebene eine politische Kultur des Protests entstehen lassen, die, genährt und gestärkt von den Erfahrungen der *Front Populaire* und der *Résistance*, dem *mouvement squatteur* oder den *castors*, politische Allianzen sowie Kooperationen über bestehende ideologische, ethnische und (partei-)politische Grenzen hinweg ermöglichen. Wenn diese Traditionen in den kommenden Jahrzehnten fortbestehen sollten, unterliegen sie zugleich dem Druck der konservativen französischen Regierung und dessen Anspruch zentralisierter Nationalstaatlichkeit. In Angesicht des aufziehenden Kalten Krieges werden in Regierungskreisen jegliche Bestrebungen lokaler Selbstorganisation und Kollektivierung mit der Gefahr einer kommunistischen Infiltration assoziiert und systematisch bekämpft (Nasiali 2010 : 55.).

Zwar kommt der Staat der Forderung nach, das Wohnrechts als allgemeines Menschenrecht anzuerkennen, die Ansprüche der Besetzerbewegung auf Selbstbestimmung und Selbstverwaltung wird jedoch zugunsten nationalstaatlicher, zentralistischer Modelle absorbiert. Gleichzeitig wird das Recht auf Wohnen nicht allen Bevölkerungsgruppen in gleichem Maße zugestanden. Vor allem den Bürgern aus den ehemaligen Kolonien, aber auch anderen Minderheiten wie den Roma, bleibt unter dem Stigma des *asozialen Nomadentums* der Zugang zu den neuen Wohnungen häufig vorenthalten. „These families were singled out as distinctly un-French and therefore not fully eligible for the right to housing, although the very concepts of Frenchness and social welfare were seemingly up for debate. (...) While squatters defended the homeless in terms of their social and human right to housing, in implementing this right, state officials distinguished squatting families in terms of ethnic differences“ (Nasiali 2010 : 43).

Wesentliche Merkmale französischer Politik, die mitunter bis in die 1980er und 1990er Jahre fortwirken sollten (Kap. IV.), finden sich also bereits in den 1950er Jahren angelegt und lassen sich anhand des Begriffs der Zentralstaatlichkeit zusammenfassen. Die verschiedenen humanistisch-emanzipatorisch geprägten Ansätze, die sich gleichermaßen innerhalb der öffentlichen Institutionen und politischen Parteien, vor allem in dem Wirken verschiedener zivilgesellschaftlicher Akteure identifizieren lassen, zielen, um beim Beispiel der Migrationsfrage zu bleiben, auf das Recht politischer Selbstbestimmung und kultureller Differenz. Sie unterliegen jedoch der kontinuierlichen *Gefahr* ihrer Depolitisierung, also ihrer Integration in nationale Politikmodelle und der damit

einhergehenden Subsumierung unter einen universalistisch-laizistischen Bürgerbegriff, der wenig Raum lässt für lokale Autonomie und Selbstbestimmung.

Während also die föderalistisch organisierte Wohnungspolitik in der Bundesrepublik Deutschland bereits früh und anhand spezifischer, lokaler Lösungen auf die Wohnungskrise der Nachkriegsjahre zu reagieren begann und sich ein Ende des hierarchischen Modells der funktionalen Stadtplanung bereits in den Entwicklungen einer integrativen Stadt(teil-)Entwicklung ab den frühen 1970er Jahren widerspiegelt (Blanc 2013 : 3ff.), privilegiert der französische Staat mit dem Bau der *grands ensembles* eine schnelle, zentralistische Lösung an der städtischen Peripherie. Diese spezifische Konstellation führt in den Folgejahren zu zahlreichen sozialen, politischen sowie wirtschaftlichen Problemen in quasi allen größeren Städten des Landes und bildet, ganz anders als in Hamburg etwa, den Ausgangspunkt, Gegenstand und Ort der städtischen Mobilisierungen ab den 1960er Jahren.

3. Zum Bau der *grands ensembles*. Zur Verlagerung kollektiver Proteste in die Reproduktionssphäre über räumliche und soziale Grenzen hinweg

Die nationale Unabhängigkeit von Marokko und Tunesien 1956 sowie von Algerien 1962 löst eine intensive Phase der Immigration aus. Neben den *pieds noirs* sind es vor allem Algerier, die in Frankreich politisches Asyl und Arbeit suchen (Noiriel 2008). Ein Großteil der Einwanderer reist über Marseille nach Frankreich. Viele lassen sich hier nieder. Die Bevölkerung der Stadt wächst zwischen 1956 und 1962 von 680.000 auf 850.000 und erreicht 1975 einen Höchststand von 900.000. Noch heute, trotz der Einbürgerung der meisten ehemaligen Einwanderer aus dem Maghrebraum, stellen die Algerier mit 35% den höchsten Anteil der ausländischen Stadtbevölkerung (insg. 127.000), gefolgt von Tunesiern, Marokkanern (je 8%), Italiener und Portugiesen (je 7%) (vgl. AgaM 2015 : 11).

Zwischen 1955 und 1975 entstehen in Frankreich 6 Millionen Wohnungen zur Beherbergung der Immigranten. Sie werden nicht nur unter zeitlichem Druck errichtet, sondern vor allem in dem Glauben an eine technisch-administrative Planbarkeit gesellschaftlicher Zusammenhänge (vgl. Lefebvre 2009). Neben diesem Fortschrittsoptimismus ist der Bau der *grands ensembles* geprägt von einer *gouvernementalistischen* Politik der sozialräumlichen Ausgrenzung und Kontrolle derjenigen, die wenige Jahre zuvor, im kolonialen Frankreich, noch Bürger zweiter Klasse waren. In Marseille, im Norden der Stadt, u.a. im Gebiet des Grand Saint Barthélemy, entsteht zwischen 1960 und 1975 auf 160 Hektar die *ZUP N°1*, die erste Marseiller *zone à urbaniser en priorité*. Von den

insgesamt 9960 Wohnungen sollen 3200 privat finanziert und dem freien Wohnungsmarkt zur Verfügung gestellt werden. Da die Investoren kein Interesse an einer Beteiligung bekunden, zählt die ZUP N°1 nach ihrer Fertigstellung 8800 Sozialwohnungen, 585 Wohnungen für den freien Wohnungsmarkt und lediglich 170 Privatwohnungen (vgl. Berriche 2003 : 24).

Die Sozialwohnungen bilden im klientelistisch organisierten Marseille, wie beschrieben, eine zentrale Ressource des Machterhalts der sozialistischen Partei. Mit der Gründung der staatlichen Wohnungsbaugesellschaft *Sonacotra* im Jahr 1959 entzieht sich deren Vergabep Praxis jedoch größtenteils dem Kompetenzbereich der Stadt. Einflussreiche Lokalpolitiker um Defferre verfügen lediglich über einen Korpus von schätzungsweise 20% der neugebauten Sozialwohnungen. „Deux populations vont ainsi être mise en position de cohabitation dans les grands ensembles : les *clients* des élus locaux, employés et ouvriers qui accèdent par le logement à la promotion sociale, et les *indésirables*, mal-logés des bidonvilles que l'État résorbe“ (Peraldi et.al. 2014 : 56). Um einen Zugriff auch auf die maghrebinische Bevölkerung in den grands ensembles zu erlangen, weitet sich die Klientelpolitik der Stadt in den kommenden Jahrzehnten auf den Bereich der sozialen Arbeit und auf die Kulturpolitik aus. Bevor auf diese Entwicklungen eingegangen werden soll, da sich rund um die Sozialvereine und lokalen Kultureinrichtungen eine Dynamik politischer Selbstbestimmung als Reaktion auf die städtische Integrationspolitik entfalten sollte, ist es vorerst das Fehlen öffentlicher Einrichtungen und einer sozialen Infrastruktur, die zur Kontinuität sozialer Mobilisierung und politischer Kämpfe an der städtischen Peripherie führt.

Während in den *bidonvilles* die traditionellen dörflichen Sozialstrukturen aufrechterhalten geblieben waren (Temime 2003 : 8) fehlen mit dem Bau der *grands ensembles* jegliche Orte der Sozialisation wie Geschäften und ausreichende Schulen, Sozialzentren und Sportanlagen, Bibliotheken und Busverbindungen. Die individuellen Bedürfnisse der Bewohner treten systematisch hinter die quantitativen Erfordernisse des Massenwohnungsbaus zurück. Binnen weniger Jahre kursiert das urbane Krankheitsbild der *sarcellite*. Der Pariser Vorort *Sercelle* wird nationales Sinnbild der gescheiterten sozialen Wohnungsbaupolitik, der materiellen Degradierung des Baubestands, der sozialräumlichen Verdichtung von Armut, Arbeitslosigkeit und Ausgrenzung (Bellanger 2014 : 550)⁴⁷.

47 Die Feststellung von Berriche bezüglich des sozialen und politischen Lebens im Grand Saint Barthélemy kann demnach Geltung für einen Großteil der grands ensembles im gesamten Land beanspruchen : „Rapidement, un sentiment d'insatisfaction apparaît au sein de la population : prix des loyers jugés trop élevés ; parties communes mal entretenues ; difficulté à construire quelconque sentiment d'appartenance vis-à-vis de ce nouveau territoire. Il n'existe pas d'identité ZUP“ (Berriche 2003 : 25f.).

Folgt man der Kategorisierung von Duport und Peraldi, bilden sich zwei politische bzw. administrative Traditionen im Umgang mit diesen neuen Problemlagen heraus. Einerseits geht es demnach dem Staat in der Tradition von *Le Corbusier* um die soziale Erziehung der dezidiert maghrebinischen Bevölkerungsgruppen⁴⁸. Am Beispiel des Marseiller Vereins *ATOM* zeigen die Autoren, dass diese paternalistische Politik auf die kulturelle Assimilation und soziale Kontrolle der Figur des *fremden Immigranten* zielt, eine Assimilationspolitik also, die unter anderem durch Kurse in die französische Küche, in Hygiene und in *zivilisiertes Verhalten* vollzogen wird (1998 : 48-57).

Andererseits bildet gerade das Fehlen bestehender sozialer Einrichtungen den Ausgangspunkt neuer Formen der Soziabilität und kollektiver Identität, insofern sich daran die ersten politischen Auseinandersetzungen in den *cités* entzünden. Die christlichen und kommunistischen Bewegungen lehnen die *Ethnisierung* und die Forderung nach kultureller Integration der Einwanderfamilien grundlegend ab. Sie zielen nach wie vor auf die kulturelle Emanzipation und soziale Autonomie der Bewohner. Insofern die Wohnungsfrage vorerst gelöst zu sein scheint, zeichnet sich deren kollektives Engagement durch eine Entwicklung aus, die Sébastien Jolis (2013) treffend als Übergang vom „logement au cadre de vie“ bezeichnet und die damit endgültig in der Reproduktionssphäre angesiedelt ist. Dans le Grand Saint Barthélemy, „(d)ès 1966, les associations se mobilisent pour la construction d'écoles, pour la création d'équipements sociaux, pour l'aménagement de lignes de bus reliant la ZUP au centre ville“ (Berriche 2003 : 29). Dieses Engagement für bessere Lebensbedingungen wird vorerst im Informellen organisiert. Jean-Pierre Ega spricht von einem *milieu underground*. Einzelne charismatische Persönlichkeiten des Viertels fungieren als Vermittlungspersonen (*broker*) zwischen verschiedenen sozialen Gruppen, politischen Lagern und Stadtteilen (Interview Ega : 05.12.2013).

Broker stellen zwischen zwei oder mehreren sozialen Gruppen oder politischen Initiativen eine Verbindung her. Vor allem auf der Grundlage historischer Vorläufer, wie sie hier am Beispiel der Städte Hamburg und Marseille sukzessive dargelegt werden, können broker auf politische Ressourcen wie soziales Kapital (Vertrauensverhältnisse), kulturelle Codes effizienter Kommunikation sowie bewährte Organisationsformen zurückgreifen⁴⁹.

48 „Aidez-moi à éduquer les habitants aux normes et formes de vie qu'imposent mes logements“, so der Appell von Le Corbusier an die führenden Gewerkschaften und in Überzeugung einer sozialen Revolution des modernen Wohnens (zit. In : Peraldi und Samson 2005 : 230).

49 Die Soziologen Nicholls und Arampatzi fassen dies folgendermaßen zusammen : „On the one hand, the most active individuals had friendships and affiliations with activists operating in other areas of the center. These well-networked activists were able to call upon their friends and acquaintances to get information about political developments; request them to attend their actions; and, in rarer instances, coordinate actual campaigns. These activists served as brokers who connected their highly localized organization to other activists in the immediate vicinity.“ (2012 : 2603).

Theoretischer Exkurs I : Zur Rolle von *brokern* und der Bedeutung kollektiver Allianzen

Der Soziologe Mark Granovetter (1973 ; 1983) hat auf die Bedeutung sozialer Beziehungen hingewiesen, die über die jeweilige Bezugsgruppe des Einzelnen hinausgehen. Zwar stellen soziale Beziehungen innerhalb der eigenen Gruppe (*strong-ties*) eine kulturelle Identität und soziale Zugehörigkeit bereit, gehen laut Granovetter jedoch zugleich mit der Tendenz einher, sich gegenüber der Komplexität der Welt und einer Vielzahl an Ansichten und Werten zu verschließen. „New ideas will spread slowly, scientific endeavors will be handicapped, and subgroups separated by race, ethnicity, geography, or other characteristics will have difficulty reaching a modus vivendi“ (1983 : 202). Gerade die Bewohner strukturell benachteiligter Viertel zeichnen sich durch einen Rückzug in und eine symbolische Überhöhung des eigenen Viertels aus. Umgekehrt ermöglichen soziale Beziehungen, die sich zwischen einzelnen Individuen unterschiedlicher Gruppen entfalten (*weak-ties*), den Zugang zu Ideen und Perspektiven, zu Informationen und Ressourcen, die in der eigenen Bezugsgruppe kaum oder gar nicht vorhanden sind. Gerade diese Beziehungen stellen eine zentrale Bereicherung bei der Lösung von Problemen oder dem Zugang von andernfalls schwer erhältlichen Informationen dar.

Walter Nicholls (2008, 2012) greift diese Überlegungen zur Erforschung politischer Bewegungen in Städten auf. Mit dessen struktureller Komplexität und Heterogenität gehe nicht notwendig die Anonymisierung des Einzelnen einher. Vielmehr eröffne dessen räumliche Verdichtung von Differenz und Andersartigkeit dem Einzelnen die Möglichkeit, mit einer Vielzahl an Menschen aus anderen *strong-tie* Gruppen in Verbindung zu treten. „These new connections between diverse individuals make it possible to step outside of conventional boxes, draw on diverse resources and ideas, and create new solutions for old problems“ (Nicholls 2008 : 1). Einzelne *strong-tie* Gruppen verfügen über spezifische Praktiken und Codes, Fertigkeiten und Ressourcen, über die andere soziale Gruppen nicht verfügen, die aber für politische Kämpfe von zentraler Bedeutung sind. In der Verknüpfung verschiedener *strong-tie* Gruppen durch *weak-tie* Beziehungen lässt sich also ein entscheidendes Kriterium für die Herausbildung und den Erfolg politischer Kämpfe ableiten. Denn : „Urban issues affect diverse groups simultaneously while leaving any single group ill-equipped to deal with the problem by itself.“ (2008 : 6). Andererseits erfordert die soziale Vermittlung zwischen verschiedenen *strong-ties* Gruppen eine kognitive Flexibilität der Akteure, „a habit of mind that permits one to assess the needs, motives, and actions of a great variety of different people simultaneously.“ (Granovetter 1983 : 205).

Im Grand Saint Barthélemy sind es in den 1960er und 1970er Jahren verschiedene, vor allem weibliche Persönlichkeiten, die ausgehend von geteilten Problemlagen Brückenschläge zwischen verschiedenen ethnischen und politischen Gruppen auch in andere Teile der Stadt herzustellen vermögen. Die Mutter von Jean-Pierre, *Francoise Ega*, Nachfahrin französisch-guyanischer Sklaven, ist überzeugte Christin und Menschenrechtsaktivistin. Als Schriftstellerin stellt sie zusammen mit dem katholischen Orden *Sainte-Claire* einen Teil der Schulausbildung der Kinder des Viertels *Saint-Barthélemy III* sicher. Der Nahrungsmittelladen der Kommunistin *Marie Centofenti* im benachbarten Viertel *Picon* wird zum Treffpunkt nicht nur der kommunistischen Stadtteilinitiative, sondern auch des lokalen Mietervereins, wie sie zu tausenden im Land entstehen und als Scharnier zwischen Mietern, den Wohnungsbaugesellschaften und der lokalen Politik fungieren.

Séverin Montarello wiederum, einer der Aktivisten der Marseiller Besetzerbewegung seit den 1940er und 1950er Jahren und Mitglied der JOC, gründet in Picon den Verein *ALFA* (Association pour le logement familial et l'animation des grands ensembles), in dem in den kommenden Jahren nicht nur zahlreiche Sozialarbeiter ausgebildet werden, sondern der auch Räumlichkeiten und andere materielle sowie finanzielle Ressourcen für die politischen Aktivitäten des Viertels bereitstellt. Diese Kooperationen zwischen christlichen, kommunistischen und neuerdings auch sozialistischen Strömungen illustrieren die Herausbildung lokaler Solidaritäten und einer kollektiv geteilten politischen Identität des „vivre ensemble“ (Berriche 2003 : 28ff.).

Dabei entstehen in diesen Jahren gerade auch Allianzen und Brückenschläge, die die sozialen und räumlichen Grenzen zwischen einzelnen Vierteln sowie der Opposition Zentrum-Peripherie partiell zu durchbrechen vermögen. Für den politisierten Teil der sozialen Mittelklasse, der in den allermeisten Fällen außerhalb der *grands ensembles* lebt, bietet das Engagement in den migrantisch geprägten Neubausiedlungen in den Bereichen Bildung, Gesundheitswesens und Viertelkultur eine Möglichkeit, sich in einem neuen Berufsfeld als politische Subjekte jenseits der Arbeiterklasse sowie der dirigierenden Bourgeoisie zu etablieren. Die links-politischen Aktivisten, die sich in den 1970er und 1980er Jahren von einem gesellschaftlichen Abstieg bedroht sahen (vgl. Mauger 1994 : 207ff.), finden in dem symbolisch noch unbesetzten Raum „du hors-travail, du résidentiel et du quotidien“ (Bidou-Zachariasen 2004 : 123f.) nicht nur berufliche Stabilität, sondern vor allem eine neue politische Identität. Ein geteiltes politisches Bewusstsein etabliert sich und manifestiert die

Vitalität einer kollektiven Protestkultur rund um die Einwanderfrage⁵⁰. Damit beginnen sich die Einwanderer der früheren Kolonien mehr und mehr als eigenständiges politisches Subjekt zu konstituieren und zu emanzipieren.

4. Zwischen Emanzipation und Eingrenzung. Die Immigrationsfrage als eigenständiges politisches Themenfeld

Nachdem der Lebensalltag und die Reproduktionssphäre ab den 1960er Jahren einen wichtigen Platz in der politische Agenda der Immigrationsfrage einnimmt, rückt eine Serie an Streiks und Fabrikbesetzungen den Einsatz um bessere Löhne und Arbeitsbedingungen der Einwanderer zurück ins Zentrum des politischen Bemühens. Dabei konstituiert sich mit den Streiks von *Peñarroya* in St. Denis und in Lyon im Jahr 1972 sowie von *Renault* in Billancourt ein Jahr darauf die Figur des *travailleur immigré* als eigenständiges politisches Subjekt. Neben Paris entwickelte sich Marseille zum nationalen Zentrum der migrantischen Arbeiterbewegung *Mouvement Travailleur Arabes* (MTA). Neben dem Einsatz um bessere Arbeitsbedingungen richtete sich die Bewegung vor allem gegen den massiven Anstieg an rassistischen Gewalttaten (Brahim 2018 : 339). So hat das politische Klima von 1968 nicht nur zahlreiche Brückenschläge zwischen verschiedenen links-libertären Gruppen hervorgebracht, sondern auch die extreme Rechte mobilisiert. Die 1972 von Jean-Marie Le Pen gegründeten *Front National* wird in den kommenden Jahren und Jahrzehnten gerade auch in Marseille stark an Einfluss gewinnen. Zudem organisiert sich eine außerparlamentarische, rechtsextreme Bewegung in der Hafenstadt, die vorwiegend von ehemaligen *pieds noirs* sowie früheren Soldaten des Algerienkrieges gespeist wird und teilweise in terroristischen Vereinigungen wie *Nouvel Ordre* oder *Charles Martel* aufgeht.

Den Ausgangspunkt einer Reihe rassistischer Gewalttaten bildet der Mord an Djellali Ben Ali im Oktober 1971, der unter Fürsprache von Intellektuellen wie Jean-Paul Sartre und Michel Foucault eine breite Gegenmobilisierung erfährt. Marseille wird im August 1973, nach dem Mord eines Busfahrers durch einen psychisch kranken algerischen Einwanderer, Schauplatz einer ganzen Reihe an Morden, die sich gezielt gegen algerische Jugendliche richten⁵¹ und ihren symbolischen

50 „Les seuls liens amicaux avec l'extérieur, c'était les militants, les prêtres ouvriers et les syndicalistes, par exemple la venue des Maos à Bassens (cité populaire marseillaise) de 1968 à 1974. Il s'agissait de Revos qui étaient des dissidents du Parti communiste, c'était pour nous une image assez spectaculaire (...), de voir des Français qui s'intéressaient à ce que nous vivions, c'est là que notre conscience politique prend forme, en particulier grâce aux Maos et aux prêtres ouvriers.“ (zit. Tadros et.al. 2013).

51 „Durant les quatre mois qui suivent, on relève à l'échelle régionale une cinquantaine d'agressions et dix-sept morts. Entre le 25 et le 30 août, dans la semaine qui suit l'assassinat du traminot, on relève six morts, à raison d'un mort par jour. Il s'agit là d'une estimation réalisée à partir de la presse et d'archives associatives, sachant que pour sa part, le

Höhepunkt im Bombenattentat gegen das algerischen Konsulat in Marseille am 14. Dezember 1973 finden. Während die lokale, rechtskonservative Presse die Stimmung daraufhin weiter anheizt⁵², organisieren die maghrebinischen Arbeiter in den Fabriken und auf den Baustellen der Stadt einen Generalstreik, der im gesamten Land Unterstützung erfährt und unter anderem die Regularisierung von 50.000 Einwandern erreicht, die bis dahin von einer Abschiebung bedroht sind (Blanc-Chaléard 2012 : 525). Das gesamte weitere Jahrzehnt ist geprägt von Hungerstreiks, Fabrikbesetzungen und Mietboykotts, die sich gegen Rassismus und Polizeigewalt, gegen die vermehrten Abschiebepraktiken und überhaupt für mehr Rechte der Einwanderer am Arbeitsplatz, in der Wohnungsfrage sowie bezüglich der Teilhabe am gesellschaftlichen Leben einsetzen. Eine kategorische Trennung in Themen der Alten und Neuen Linken ist in diesem Zusammenhang offensichtlich von wenig Nutzen. Das Problem politisch motivierten Rassismus wird, zumindest aus Perspektive der Einwanderer selbst, notwendig zusammen gedacht.

Nichtsdestotrotz lässt sich ein Bedeutungsgewinn der Themen der Neuen Linken beobachten. Dabei streben die Einwanderer eine kulturelle Autonomie jenseits der französischen Leitkultur an. So heißt es etwa in einem Manifest des nationalen Vereins FASTI von 1972 : „les travailleurs immigrés sont porteurs d'une culture autre qu'ils ont à exprimer et à faire connaître, avec laquelle ils doivent bâtir leur avenir“ (ebd : 528). Eine spezifische Kunstform etabliert sich als politisches Vehikel der Bewegung. Das Theaterstück *Mohammed, prend ta valise* von Kateb Yacine (1972) steht exemplarisch für diese neue Verbindung zwischen Kunst und Politik⁵³. In verschiedenen cités des Landes entstehen erste Festivals, die Musik, Theater und politische Debatten miteinander verbinden (vgl. Blanc-Chaléard 2014 : 529). Im GSB findet bereits 1972 ein erstes Straßenfest gegen Rassismus und für den Dialog zwischen den Kulturen statt, an dem 1500 Menschen und Vertreter aller ethnischen und religiösen Gemeinschaften teilnehmen (Berriche 2003 : 31).

Die linken, politischen Parteien PCF und PS reagieren auf die politischen Autonomieforderungen der 1968er-Bewegung sowie auf die damit zusammenhängende, klassenübergreifende Politisierung der Einwandererfrage mit dem Versuch, diese bisher weitestgehend vernachlässigten politischen

Consulat d'Algérie compte, pour la seule année 1973, une cinquantaine de morts et trois cent blessés dans la communauté algérienne“ (Brahim 2013, unveröffentlicht ; vgl. Brahim 2018 : 345ff.).

52 Gabriel Domenech schreibt in seiner Kolumne der rechtskonservativen Zeitung *La Méridional* : „Assez des voleurs algériens, assez des casseurs algériens, (...) assez des fous algériens, assez des tuers algériens !“ (zit. Péraldi und Samson 2005 : 30).

53 „Mohamed, Prends ta valise ! est une farce drôle et mordante qui raconte l'histoire d'un jeune homme dont la vie est partagée entre la France où il travaille et l'Algérie où vit sa femme Aïcha. En France, Mohamed doit sans cesse lutter pour garder sa dignité. Il est confronté à une multitude de personnages embarrassants : contremaître, flic, juge, militant, harki, terroriste (...) Kateb Yacine prolonge ici les tragédies jouées durant la guerre de la libération algérienne. Populaire, cette pièce parle d'émancipation et de liberté.“ (Int. : Véricel 2005).

Anliegen in die eigene Agenda zu integrieren. Die landesweite Krise der Kommunistischen Partei leistet einen wesentlichen Beitrag zu dieser Metamorphose. Das historische Konfliktverhältnis einer gespaltenen Linken wird zwischen 1972 und 1977 für einige Jahre zugunsten eines gemeinsamen politischen Programms aufgehoben. Dem keynesianischen Wohlfahrtsmodell des fordistischen Industriekapitalismus verhaftet, setzt dieses Programm auf eine „planification démocratique“ (Pigenet und Tartakowski 2014 : 351), d.h. auf die Aussöhnung zwischen dem wirtschaftlichen Wachstumsmodells und den in den neuen sozialen Bewegungen zum Ausdruck gekommenen Forderungen jenseits des Arbeitsplatz. Dabei wird der Versuch unternommen, die politischen Forderungen der Einwanderer durch einzelne Zugeständnisse sowie die Gründung neuer Institutionen wie dem *Office national de promotion culturelle des immigrés* in die staatliche Politik und das *modèle républicaine* zu integrieren. Zwar bleibt dies vorerst ohne Erfolg, legt aber, wie wir im Kapitel IV. sehen werden, die Grundlagen für eine erfolgreiche Integrationspolitik politischer Widerständigkeit unter der ab 1981 regierenden *Partie Socialiste* (vgl. Blanc-Chaléard 2012 : 530).

Ein zentrales Feld, in dem die Auseinandersetzung um die politische Emanzipation bzw. die soziale Kontrolle der Einwanderer ausgetragen wird, bildet in Marseille und anderswo der Bereich der sozialen Arbeit. So reagiert die Stadtregierung um Defferre bereits in den 1960er Jahren auf die massive Kritik an der fehlenden Infrastruktur in den *grands ensembles* durch die Errichtung eines stadtweiten, zentral organisierten Netzwerks an Sozialzentren, Sportvereinen und Jugendhäusern (*Maisons de la Jeunesse et de la Culture*). Die lokale Niederlassung der nationalen *Fédération Léo Lagrange* zentralisiert in den Anfangsjahren nicht nur dessen Verwaltung, sondern organisiert auch der Ausbildung der ersten Sozialarbeiter, die fast ausschließlich in den Kämpfen um bessere Wohn- und Lebensbedingungen der zurückliegenden Jahre und Jahrzehnte politisiert wurden. Innerhalb von nur 20 Jahren, also Mitte der 1990er, zählt Marseille die höchste Dichte an sozialen und kulturellen Einrichtungen des Landes⁵⁴. Dieses Netzwerk schreibt sich ein in die Klientelpolitik des *système Defferre*. Denn :

„Gaston Defferre a *besoin* de ces équipements pour au moins deux raisons : d'une part installer des relais dans l'ensemble des quartiers de la ville, dont on sait à quel point elle fonctionne sur les frontières territoriales, qui lui feront remonter l'information, le solliciteront de manière indirecte sur les phénomènes et événements susceptibles de faire problème ; d'autre part pour des raisons de stratégie électorale. Plus globalement,

54 „Au total, ce sont 336 structures d'animation qui accueillent les Marseillais autour d'activités sociales, culturelles et de loisirs, auxquelles il faudrait ajouter bien entendu les centaines de petites associations, faisant ou pas l'objet d'un financement public, et qui participent des mêmes objectifs“ (Duport et Peraldi 1998 : 58)

les équipements qui seront montés à l'initiative de la ville de Marseille vont constituer rapidement un réseau.“ (ebd. 44).

Andererseits entziehen sich zahlreiche der neu gegründeten Vereine und Sozialzentren der politischen Kontrolle der städtische Zentralregierung und des Staates. Als Ort und Gegenstand der emanzipatorisch orientierten und auf politische Autonomie ausgerichteten politischen Strömungen knüpfen sie vielmehr an den christlichen, kommunistischen und anti-kolonialen Bewegungen der zurückliegenden Jahrzehnte an. Der *secteur associatif* eröffnet damit ein politisches Konfliktfeld zwischen Institutionalisierung, Professionalisierung und politischer Einhegung auf der einen sowie dem Streben nach politischer Autonomie und radikaler Gemeinwesenarbeit auf der anderen Seite.

In den 1980er Jahren entfacht sich eine dritte Periode kollektiver Mobilisierung in eben diesem Spannungsverhältnis, ausgetragen von der Generation junger Franzosen mit Migrationshintergrund. Auf der Suche nach einer eigenen kulturellen Identität jenseits der binären Gegenüberstellung des Gastarbeiterstatus ihrer Elterngeneration einerseits und der Integration in die französische Leitkultur andererseits, investieren sie nicht nur den *secteur associatif* der banlieues, sondern dringen 1983 mit dem *Marche pour l'égalité et contre le racisme* bis in die Hauptstadt und bis auf die nationale, öffentliche Bühne des Landes vor. Damit reagieren sie nicht nur auf die *crise des banlieues*, sondern gleichfalls auf die Stigmatisierung als apolitische, gefährliche Jugendliche. In Marseille bildet das Gebiet des Grand Saint Barthélemy abermals einen der zentralen Schauplätze dieser Entwicklungen, was als direkter Ausdruck einer lebendig gehaltenen Protestkultur verstanden werden kann (vgl. Vacher 2013 : 66).

Gleichzeitig beginnen sich mit der voranschreitenden Deindustrialisierung die politischen Mobilisierungsbedingungen erneut zu verändern. Mit dem Niedergang der Kommunistischen Partei zugunsten der *Partie Socialiste*, die 1981 in der Wahl *François Mitterands* zum ersten Präsidenten der Linken seit der Zeit der *Front Populaire* kulminiert, geht unter der migrantischen Bevölkerung des Landes die Hoffnung auf grundlegende gesellschaftliche Veränderungen und der Glaube an eine bessere Zukunft einher. Eine Reihe politischer Enttäuschungen führt jedoch nicht nur zu einer allgemeinen Distanznahme zu den öffentlichen Institutionen und zur etablierten Politik, sondern mündet schließlich in einem Bruch der hier skizzierten Traditionen des Protests und politischer Selbstorganisation in den *quartiers populaires*. Dieser Bruch (vgl. Kap. IV.) wird in den 2010er Jahren wesentliche Folgen für das Mobilisierungspotential der politisierten Initiativen in den *grands ensembles* zeitigen (vgl. Kap. VII.).

Zugleich beginnt die städtische Politik in den 1980er Jahren ihr Interesse von der Beantwortung der Immigrationsfrage an der städtischen Peripherie abzuwenden. Vielmehr steht mehr und mehr der Versuch der Re-Attraktivierung der Innenstadt im Zentrum ihrer Bemühungen, worauf im 5. Kapitel vertiefend eingegangen wird. Damit verschiebt sich gleichermaßen das Feld der sozialen Konflikte und politischen Kämpfe, sowohl auf räumlicher, wie auf thematischer Ebene. In der Innenstadt entstehen erste Formen kollektiver Mobilisierung in den folgenden Jahrzehnten nur sehr langsam. Dabei wird zu fragen sein, ob sie im Hinblick auf die 2010er Jahre als Vorläufer einer im Entstehen begriffenen links-libertären Protestkultur fungieren.

Zusammenfassung

Auf den zurückliegenden Seiten ist also deutlich geworden, dass sich das individuelle und kollektive Engagement für bessere Wohn- und Lebensbedingungen in den *grands ensembles* und *quartiers populaires* vor dem Hintergrund bestehender politischer Traditionen sowie eines geteilten Erfahrungshorizont entfalten konnte. Diese Traditionen hatten ihren Ursprung in verschiedenen politischen Kämpfen christlicher und sozialistischer, kommunistischer und anti-kolonialer Prägung hatten. Zugleich hat die spezifische historische und urbane Situation in den *grands ensembles* neue politische Identitäten, soziale und kulturelle Praktiken sowie links-libertäre Bündnisse hervorgebracht. Dabei konnten diverse ideologische und soziale Differenzen zwischen verschiedenen Aktivisten und Initiativen überwunden werden und unterschiedliche, in ein Ensemble verschiedener Mosaike und Fragmente zerfallende Viertel dank der Formulierung gemeinsamer politischer Ziele und dem Kampf gegen klar identifizierte politische *Gegner* – die öffentlichen Wohnungsbaugesellschaften sowie die städtische und staatliche Politik – miteinander verbunden werden. Die räumliche Nähe vieler Aktivisten zueinander, gemeinsame materielle und finanzielle Nöte, die an grundlegenden Bedürfnissen wie Bildung, Transport und Wohnen ansetzten, sowie die nationale Aufmerksamkeit und Mediatisierung dieser Problemlagen und schließlich eine vor dem Hintergrund der 1968er Bewegung stark politisierte Gesellschaft haben vielversprechende Bedingungen für die Herausbildung, Aufrechterhaltung und den Erfolg kollektiver Mobilisierungsprozesse in den *quartiers populaires* geschaffen.

Andererseits sind die 1970er Jahre von gesellschaftlichen und wirtschaftlichen Transformationen gekennzeichnet gewesen, die sich weniger förderlich auf die Prozesse kollektiver Politisierung und Mobilisierung in den *quartiers populaires* ausgewirkt haben. Die sich mehr und mehr abzeichnende

Deindustrialisierung ging mit steigenden Arbeitslosenzahlen sowie dem Wegzug der qualifizierten Arbeiter und der sozialen Mittelklasse aus den *quartiers populaires* einher. Der rasante Niedergang der Kommunistischen Partei, gepaart mit einem Legitimitätsverlust revolutionärer, auf die gesamte Gesellschaft zielender Ideologien und schließlich die Stigmatisierung des *travailleur immigré* als Konkurrent und Ursache des wirtschaftlichen Niedergangs wirkten sich negativ auf das Potential politischer Mobilisierungen und übergreifender Bündnisse im Interesse der *quartiers populaires* aus.

Vergleichende Zusammenfassung der Kapitel I. und II.

Die Darlegung der allgemeinen Entwicklungsgeschichte Hamburgs und Marseilles zwischen 1850 und 1980 erlaubt an dieser Stelle ein erstes Resümee bezüglich der zentralen Fragestellungen dieser Arbeit. Inwieweit begünstigen oder hemmen die jeweiligen politischen Gelegenheitsbedingungen, auf lokaler und nationaler Ebene, die Entstehung und den Erfolg links-libertärer Politik von unten ? Inwieweit konnte dabei eine links-libertäre Protestkultur entstehen und sich konsolidieren ?

Das Beispiel der in finanzieller und politischer Unabhängigkeit gegen Ende des 19. Jh. erbauten Speicherstadt hat zusammen mit der Verteidigung der Interessen des Hamburger Freihafens eine relative Autonomie der freien Hansestadt gegenüber dem deutschen Nationalstaat deutlich werden lassen. In der föderalistisch organisierten BRD kommt diese politische Autonomie noch heute vor allem in Bereichen wie der Stadtplanung, der Wohnungs- und der Bildungspolitik zum Tragen. Das Beispiel der Speicherstadt steht zudem symbolisch für eine über weite Strecken des 20. Jahrhunderts hinweg beobachtbare, konzeptuelle Stringenz und politische Kooperationsbereitschaft hanseatischer Stadtplanung. So lassen sich ausgehend von Fritz Schumachers in den 1920er Jahren entwickeltem organischen Entwicklungsmodell Kontinuitäten bis hin zu den stadtplanerischen und baupolitischen Antworten auf die Krise der Deindustrialisierung und der Suburbanisierungsprozesse beobachten. Diese politischen Antworten – die Industrialisierung der Unterelberegion, die innerstädtischen Projekte der Totalsanierung, die frühzeitige Tertialisierung der städtischen Wirtschaft – waren von weitreichenden Kooperationen auf allen politischen Ebenen getragen.

Zum Zweiten wurde die bedeutende sozialistische und kommunistische Arbeiterbewegung der Stadt im Rahmen der nationalsozialistischen Machtergreifung massiv geschwächt und schließlich nach dem Kriegsende 1945 durch die alliierten Siegermächte *pazifiziert*. Gemäß der

ländervergleichenden Analysen von Kriesi und seiner Kollegen kann in der Beilegung des Klassenkonflikts zwischen kommunistischen und sozialistischen Kräften und der damit einhergehenden Vermittlung zwischen Themen und Akteuren der Alten und Neuen Linken eine wesentliche Voraussetzung für das Erstarken neuer sozialer Bewegungen in der BRD allgemein und in Hamburg im Besonderen gesehen werden. Dabei erhalten die Bewegungsakteure und Themensetzungen der Neuen Linken potentiell mehr politische Unterstützung von und mehr Zugänge zu institutionellen, parteipolitischen oder gewerkschaftlichen Kräften, als dies zeitgleich im zentralistischen Frankreich der Fall gewesen war.

Drittens geht mit der relativ kohärenten und früh einsetzenden (inner-)städtischen Sanierungs- und Entwicklungspolitik für die lokale Bevölkerung ein Ensemble an kollektiv geteilten Bedrohungssituationen einher, das die Identifikation gemeinsamer politischer Ziele und Gegner, gesellschaftlicher Problemlagen und möglicher Lösungsansätze erleichtert und damit den Zusammenschluss der tendenziell zersplitterten und fragmentierten links-libertären Protestlandschaft in Form von übergreifenden Bündnissen und Allianzen vereinfacht. Auf parlamentarischer Ebene begünstigte außerdem die 5% Hürde den Zusammenschluss verschiedener außerparlamentarischer Gruppen, die zu Beginn der 1980er Jahre in Form der GAL in das Stadtparlament einzieht. Davon ausgehend finden links-libertäre Bewegungsakteure nicht nur vermehrt die Unterstützung von Teilen der *offiziellen Politik*, sondern können anhand der Erarbeitung eigener, produktiver Projekte einen Zwischenraum jenseits des Gegensatzes der radikalen Abgrenzung und der politischen Einhegung etablieren. Dieser kooperative Zwischenraum divergierender Politikkonzeptionen manifestiert sich in der Entstehung der behutsamen Stadterneuerung, die seit den frühen 1970er Jahren ausgehend von Konzepten der sozialen Stadt mehr und mehr auf Partizipationsangebote und Bürgerbeteiligung zu setzen beginnen. Damit kann für Hamburg insgesamt eine politische Kultur des Kompromisses konstatiert werden, und zwar sowohl in der Sphäre institutioneller wie außerparlamentarischer Politik, auf makro-, meso- und mikrosoziologischer Ebene.

In links-libertären Zusammenhängen beginnt sich damit ab den frühen 1970er Jahren eine Protestkultur zu etablieren, die durch die Konsolidierung sozialer Beziehungen sowie dem Wirken von Brokern gekennzeichnet ist und die zwischen verschiedenen Stadtteilgruppen und politischen Initiativen, wie erinnern an die Pionierstellung des Kommunistischen Bundes, Vertrauens- und/oder Kooperationsverhältnisse jenseits ideologischer und sozialer Divergenzen zur Entfaltung bringt. Dabei können erste Kompetenzen in Bereichen wie politischer Organisation, künstlerischer

Gestaltung, inhaltlicher Vermittlung oder der Besetzung akkumuliert und weitergegeben werden.

In Marseille werden am Beispiel einiger zentraler Bauprojekte des späten 19. Jahrhunderts – der Verlagerung des Alten Hafen in Richtung La Joliette, vor allem aber der Errichtung der Rue de la République sowie der Zerstörung des Viertels Derrière la Bourse – wesentliche Charakteristika der lokalen Stadtpolitik sichtbar, die ihre Schatten bis weit in das 20. Jahrhundert werfen. Sowohl die politische Entscheidungsbefugnis, aber auch die Kapazitäten und Ressourcen in Bezug auf Finanzierung und Planung städtebaulicher Projekte sind weniger in der Hand lokaler Eliten aus Politik und Wirtschaft, sondern in den nationalstaatlichen Institutionen von Paris verortet. Das sich daraus ableitbare, bereits historisch verankerte Verhältnis zwischen der Lokalpolitik und dem französischen Staat ist demnach stark von Konkurrenz und Konflikten geprägt. Gleiches lässt sich auf lokal- und regionalpolitischer Ebene beobachten. Mit Ausnahme der kurzen Periode der *Front Populaire* und des *pacte républicain* um 1945 ist das Verhältnis zwischen der lokalen, industriellen Bourgeoisie, den diversen Gewerkschaften und politischen Parteien, der Stadt Marseille mit den umliegenden Städten und Gemeinden und schließlich den unterschiedlichen ethnischen Gruppen und außerparlamentarischen Initiativen der Stadt durch eine politische Kultur des Konflikts und der Abgrenzung geprägt. Die Ausrichtung und Zusammenführung divergierender politischer sowie stadtplanerischer Interessen und Ziele anhand der Ausarbeitung gemeinsamer, kontinuierlicher Projekte rückt dabei allzu oft in den Hintergrund. Die Stadtentwicklung bleibt damit in aller Regel an kurzfristigen, wirtschaftlichen Interessen ausgerichtet, geprägt von Zufällen und finanziellen wie politischen Gelegenheiten.

Auch die linke Parteienlandschaft und die Arbeiterbewegung werden maßgeblich von einer politischen Konfliktkultur bestimmt, was unter anderem auf das auch nach 1945 fortwährende Konkurrenzverhältnis zwischen Sozialisten und Kommunisten zurückgeführt werden kann. Dieses verschärft einerseits die (post-industrielle) Wirtschaftskrise der Stadt, insofern Gaston Defferre wenig zur Rettung lokaler Industriearbeitsplätze unternimmt, damit aber den Wegzug tausender qualifizierter Arbeitnehmer und breiter Teile der sozialen Mittelschicht sowie den damit einhergehenden Verlust der geopolitischen Vormachtstellung der Stadt gegenüber seinem Hinterland in Kauf nimmt. Vor allem aber kompensiert der Bürgermeister den fragilen Machtstatus seiner sozialistischen Partei mit dem klientelären *système Defferre*. Mit dem Wirken der *Comité d'Intérêt de Quartier*, der Gewerkschaft des öffentlichen Dienst *Force Ouvrière* und der Einhegungspolitik im Sozial- und Kultursektor werden stadtpolitische Debatten oder individuelle Interessen nicht öffentlich geführt bzw. verhandelt, sondern finden anhand eines komplexen Wechselspiels des

Gebens und Nehmens im Verdeckten statt. Damit bindet Defferre über Jahrzehnte hinweg breite Teile der sozialen Mittelschicht in die eigene politische Agenda und trägt so wesentlich zur Fragmentierung und Isolierung einer von interner Konkurrenz und Abgrenzung geprägten links-libertären Protestlandschaft bei.

Andererseits entfalten sich die wichtigsten linken und links-libertären Proteste und urbanen Kämpfe Marseilles der Nachkriegsjahre am Rande der Stadt. Die verspätete Wohnungsbaupolitik, vor allem aber die massiven Migrationsströme im Zusammengang der Dekolonialisierung münden in einem fordistisch und von sozialer Segregation gekennzeichneten Massenwohnungsbau. Geteilte Nöte, eine räumliche Nähe und nicht zuletzt gemeinsame politische Gegner wirken sich förderlich auf politische Zusammenschlüsse unter den Bewohnern sowie mit und unter christlichen, kommunistischen und sozialistischen Aktivisten aus, und dies teils über offensichtliche ideologische und parteipolitische, über soziale und räumliche Grenzen hinweg. Damit sind hier die Grundlagen einer links-libertären Protestkultur rund um den Einsatz für würdige und gerechte Lebens- und Arbeitsbedingungen an der städtischen Peripherie gegeben. Vor allem der Kampf gegen Rassismus und für die Anerkennung einer eigenständigen kulturellen und sozialen Identität der Einwanderer als gleichberechtigte französische Bürger entwickelt sich zu einem eigenständigen politischen Themen- und Interventionsfeld. Mit der städtebaulichen Konzentration auf die Peripherie geht jedoch die Abstinenz bzw. das verspätete Einsetzen innerstädtischer Renovierungs- und Stadtentwicklungsprojekte einher. Damit ist in der Marseiller Innenstadt, anders als in Hamburg, keine kollektive Bedrohungssituation wirksam.

Insgesamt sollte bereits jetzt deutlich geworden sein, dass externe politische Gelegenheitsbedingungen das Zustandekommen bzw. Ausbleiben, den Charakter und die Ausprägung städtischer Proteste und urbaner Kämpfe nicht umfassend erklären können. Es müssen kulturelle und soziale Faktoren, die Existenz und die Eigenlogik einer links-libertären Protestkultur, herangezogen werden. Andererseits bleibt die Fokussierung auf Traditionen links-libertärer Politik – die Identifikation von Brokern, von spezifischem Bewegungswissen und dessen Weitergabe, von geteilten Identitäten oder der Kanalisation von Wut und Empörung anhand kollektiver Prozesse der Sinnkonstruktion – notwendig unvollständig, wenn sie nicht auf den allgemeinen gesellschaftlichen, wirtschaftlichen und politischen Kontext Bezug nimmt. Wenn das Hauptaugenmerk bis hierhin vor allem auf externe politische Gelegenheitsbedingungen gelegt worden ist, soll in den folgenden drei Kapiteln vermehrt auf die spezifischen Traditionen links-libertärer Politik in den beiden Städten eingegangen und die zentralen Konzepte vertiefend herausgearbeitet werden.

– Kapitel III. –
Links-libertäre Stadtteilkämpfe gegen das Unternehmen Hamburg. 1980-2000

In diesem Kapitel sollen einleitend die zentralen Leitlinien und Projekte der hanseatischen Sozial-, Wirtschafts- und Stadtentwicklungspolitik der 1980er Jahre skizziert werden. Dabei werden Ambivalenzen und Brüche zwischen einer sozial-integrativen und einer unternehmerischen Stadtpolitik deutlich. Diese eröffnen links-libertären Aktivisten die Möglichkeit der Kooperation mit städtischen Institutionen, lassen vor allem aber Konfliktlinien und Angriffsfelder zu Tage treten. Anhand von zwei empirischen Beispielen – der Besetzung und langjährigen Verteidigung eines Häuserensembles an der *Hafenstraße*, sowie dem partizipatorisch angelegten Kunstprojekt *Park Fiction* – sollen zwei Fragen in den Blick genommen werden. Wie konnte es den verschiedenen, daran teilhabenden links-libertären Akteuren gelingen, interne Spannungen und Konflikte in kollektives politisches Handeln zu überführen? Inwieweit waren sie dabei in der Lage, ihre politischen Forderungen mit Legitimität und Glaubhaftigkeit auszustatten, also die Unterstützung breiter Teile der Bevölkerung und selbst einzelner Institutionen und Politiker zu gewinnen?

1. Zu den Ambivalenzen einer sozialen und unternehmerischen Stadtpolitik

Das *Stadtentwicklungskonzept* aus dem Jahr 1980 (*STEK '80*) kann als Übergang zwischen den fordistisch-keynesianischen Politikansätzen der 1960er und 1970er Jahre einerseits und unternehmerischen, neo-liberalen Formen städtischen Regierens andererseits angesehen werden⁵⁵. War die urbane Raumstruktur der fordistischen Ära noch durch den Gegensatz Zentrum - Peripherie gekennzeichnet, weicht sie nun mehr und mehr einer kleinteiligen Organisation mit multiplen Zentren. Die duale Polarisierung von Reichtum und Armut entwickelte sich zu einem engen Nebeneinander einer „mehrfach geteilte(n) Stadt in Form eines Mosaik“ (Berger und Schmalfeld 1999 : 318). Die zentralstaatliche Planungsperspektive wird vor allem im sozialen Bereich durch eine stadtteilorientierte Entwicklungspolitik abgelöst, die die Interessen und Bedürfnisse der Bürger

55 Dabei setzt es auf eine wohlfahrtsstaatliche und integrationspolitische Agenda, insofern in der „Bewältigung der sozialen Probleme (...) eine wichtige Aufgabe der hamburgischen Stadtentwicklungspolitik“ zu sehen sei. Der „Ausbau der sozialen Sicherung mit Hilfe für Alte, Behinderte, Ausländer“ sowie die Bereitstellung zahlreicher kultureller Angebote insbesondere für Jugendliche stehe demnach im Zentrum der städtischen Entwicklungspolitik (FHH 1980 : 24f.). Dies müsse im Angesicht steigender Arbeitslosen- und Armutszahlen als wesentliche Bedingung zur Wahrung des „sozialen Friedens“ in der Hansestadt angesehen werden. Zugleich setzen sich die bereits Mitte der 1970er Jahre abzeichnenden, kleinräumigen und auf partikuläre Lösungen zielenden Tendenzen der Stadtentwicklungspolitik weiter fort und stellten das zentralistische Politikmodell in Frage.

sowie die Erfahrbarkeit und Identifikation mit konkreten Orten als Ausgangspunkt für die gesamtstädtische Entwicklung nimmt (vgl. FHH 1980 : 27).

Dies kann durchaus als Reaktion auf die im ersten Kapitel geschilderten stadtteilpolitischen Auseinandersetzungen sowie allgemeiner der nach persönlicher Autonomie und Selbstbestimmung strebenden Lebensentwürfe der 1970er Jahre gelesen werden. Demnach wird in dem STEK '80 dezidiert über die unmittelbar materiellen Bedürfnisse der Einwohner hinaus argumentiert und die immaterielle Lebensqualität der Stadtgesellschaft zu einem zentralen Thema gemacht⁵⁶. Neben der sozialen Agenda lassen sich im STEK '80 also erste Anzeichen unternehmerischer Stadtpolitiken erkennen, die sich in erster Linie durch eine *Mittelschichtbias* und das Primat der Städtekonkurrenz auszeichnen, also der Schaffung günstiger Bedingungen zur Anziehung eines mobilen Finanz- und Humankapitals in die innenstadtnahen Quartiere.

Wenige Jahre nach der Veröffentlichung des STEK '80, am 29.11.1983, tritt mit *Karl von Dohnanyi* ein Bürgermeister vor die im Überseeclub versammelte soziale und wirtschaftliche Elite der Hansestadt, der für seine wirtschaftsliberalen Ideen bekannt ist. Die anschließende Rede, die den programmatischen Titel *Unternehmen Hamburg* trägt, wird die Leitsätze und wesentlichen Prinzipien der zukünftigen Hamburger Wirtschafts- und Sozialpolitik vorwegnehmen. Ausgehend von der aktuellen Wirtschaftskrise der Stadt – allen voran die Arbeitslosenzahlen waren in den zurückliegenden drei Jahren von 3,4% auf 10,5% gestiegen – sowie vor dem Hintergrund globaler Strukturveränderungen, die mit dem Stichwort der Deindustrialisierung umschrieben werden, fordert Dohnanyi ein massives Umdenken der bisherigen Wirtschaftspolitik. „Statt der natürlichen Produktionsfaktoren wächst im wissenschaftlich-technischen Zeitalter die Bedeutung der von Menschen, der von Wissenschaft und Technik geschaffenen Standortvorteile. (...) Und diejenigen Standorte werden in Zukunft die größten Chancen haben, die nicht nur im Bereich von Wissenschaft und Technik überlegen sind, sondern die auch durch Wohnqualität, Freizeitwert und Kultur die größte Anziehungskraft auf diejenigen Menschen ausüben, die Schöpfer der neuen Industrien und Dienstleistungen sind. Denn der Kopf bringt seinen Standort mit.“ (Dohnany 1983 : 5).

56 „Die Gewinnung und Erhaltung sozialer Kontakte, die Entfaltung der eigenen Talente und das Streben nach Selbsterfüllung auch außerhalb des Berufes, Identifikationsbedürfnisse, steigende Empfindlichkeit gegenüber Umweltbeeinträchtigungen, zunehmende Empfänglichkeit für gestalterische Qualitäten, aber auch für historische Bezüge, das Bedürfnis nach Sicherheit und sozialer Sicherung sowie steigende Bildungsbedürfnisse werden die Lebens- und Verhaltensformen der Zukunft noch stärker prägen [...]. Insgesamt ist absehbar, daß bei dieser Entwicklungsrichtung das geistige, kulturelle und soziale Klima immer stärker den Lebenswert einer Stadt bestimmen wird“ (FHH 1980 : 17).

Während also die Wirtschaftspolitik unter seinem Vorgänger Klose noch dem steuerungspolitischen Modell einer interregionalen Arbeitsteilung verschrieben war, rückt bei Dohnanyi der Gedanke der Konkurrenz ins Zentrum politischer Bemühungen. Damit „erscheint die Stadt ihrem Wesen nach als Wettbewerbseinheit in einem globalen Raum der Konkurrenz. Um in einem solchen Raum bestehen zu können, werden tendenziell sämtliche Politikbereiche dem übergreifenden Ziel der standortpolitischen Verbesserung der Wettbewerbsfähigkeit untergeordnet“, wie der Stadtgeograph Sebastian Schipper allgemein feststellt (2013 : 21). Und so hängt die Zukunft Hamburgs Dohnanyi zufolge gerade davon ab, „ob Arbeitnehmer und Arbeitgeber, ob Wissenschaft und Technik, ob Politik und Wirtschaft an einem Strang ziehen“ (1983 : 1). Einem Positionspapier der Industrie- und Handelskammer sei die hanseatische Politik der zurückliegenden Jahre gerade durch „eine zu große Rücksichtnahme wirtschaftsfremder Interessen bestimmt gewesen. (...) Durch die Vereinfachungen, etwa von Planungs- und Umweltschutzvorschriften, sollten konkrete politische Einflußmöglichkeiten dereguliert; Wirtschaftspolitik sollte auf die Schaffung günstiger Rahmenbedingungen beschränkt, und sonstige Entwicklungen dem Markt überlassen werden“ (Berger und Schmalfeld 1999 : 319).

Bereits mit der Gründung der *Hamburgischen Gesellschaft für Wirtschaftsförderung* im Jahr 1985 begann man den Forderungen einer strukturellen Auslagerung zuvor öffentlicher Ressorts und Aufgaben in den privatwirtschaftlichen Bereich nachzukommen, und zwar jenseits des Einflussbereichs demokratischer Kontrollinstanzen (ebd. : 320). Eine solche mittlerweile als *public-private-partnership* gängige Form der Privatisierung öffentlicher Aufgaben (Mayer 2013 : 159f.), wobei gerade auch der Wissenschaftsstandort und die Universitäten in die Standortpolitik eingebunden werden, vollzog sich in Hamburg in den Folgejahren anhand zahlreicher Institutionen⁵⁷. Dabei besteht jedoch das Risiko, dass sozialpolitische oder auch kulturpolitische Entscheidungen im Sinne einer solidarischen und notwendig von Konflikten getragenen Stadtgesellschaft mehr und mehr zugunsten wirtschaftspolitischer Kriterien ins Hintertreffen geraten. „Lokale Politik hat demnach nicht die Aufgabe, die Stadt nach den (widersprüchlichen) Wünschen der Bewohner zu gestalten, sondern im Sinne eines objektiven Allgemeininteresses die notwendigen Veränderungen zu vollziehen, die Globalisierung und Wettbewerb zwingend erfordern.“ (Schipper 2013 : 21). Es ist also kein Zufall, dass sich die größten städtischen Konflikte im Hamburg der 1980er und 1990er Jahre an dem unternehmerischen Ziel der Schaffung von

57 Unter anderem der *Hamburger Gesellschaft für Fluganlagen* (HGF), dem *Hamburger Messe und Congress Zentrum* (HMC) oder der *Tourismuszentrale Hamburg* (THZ).

„Wohnqualität, Freizeitwert und Kultur“ für eine neue innerstädtische Mittelklasse entzünden⁵⁸.

Dabei rückt vor allem die Elbe ins Zentrum des Konflikts. Denn die Elbe soll als Teil einer neuen *corporate identity* und als weicher Standortfaktor in die neue Ära der postfordistischen Wissensgesellschaft hinübergerettet werden. Egbert Kossak, zwischen 1981 und 1999 Oberbaudirektor der Stadt, beschreibt dies mit dem Ziel, „Hamburg städtebaulich wieder stärker auf die Elbe und die Flotte auszurichten, das Bauen am Wasser wieder zu einem städtebaulichen Thema mit besonderer Bedeutung für die *Hafenstadt Hamburg* zu machen“ (zit. In. : Berger und Schmalfeld 1999 : 322). Im Zentrum dieser Strategie steht die systematische Hafenrandbebauung durch repräsentative Bauten, die Kossak 1985 metaphorisch mit dem Begriff einer *Perlenkette* umschreibt. Diese „sollte einerseits der zukunftssträchtigen Kommunikationsindustrie attraktive Standorte bieten, andererseits die Repräsentation Hamburgs für einen (touristischen) Blick vom Schiff auf die Stadt aufwerten“ (Wieczorek 2005 : 41). Den Höhepunkt dieser Entwicklung stellt die 1997 in Auftrag gegebene *HafenCity* dar⁵⁹.

Wenn das Projekt der HafenCity keine größeren stadtpolitischen Proteste hervorgebracht hat, und dies trotz der Konfrontation mit zahlreichen links-politischen Initiativen (vgl. Haarmann 2003 : 18), dann liegt dies einerseits daran, dass es als Stadterweiterungsprojekt keine bereits bestehenden, historisch gewachsenen Strukturen bedrohte (vgl. Willms und Plate 2003 : 26). Außerdem haben Stadtplaner, Lokalpolitiker und Investorengruppen aus den zurückliegenden Erfahrungen, von denen der Rest dieses Kapitels handelt, ihre Lehren gezogen. So wird politischem Protest und künstlerischen, radikal-demokratischen Interventionsformen entweder durch finanzielle und (kultur-)politische Maßnahmen der Zugang zu einer breiteren Öffentlichkeit erschwert, oder aber, mehr noch, sie werden im Rahmen einer (Selbst-)Kulturalisierung der Stadt (Reckwitz 2009) in vielfältige Prozesse der politischen Akzeptanzbeschaffung und der symbolischen, stadträumlichen Aufwertung integriert (vgl. Bauriedl 2007)⁶⁰.

58 So zielt Dohnanyis 4,5 Millionen Mark teure Kampagne *Hamburg – Das Hoch im Norden* im Jahr 1985 auf die Anlockung, so die zuständige Werbeagentur, von „Unternehmensinhabern, leitende[n] Angestellte[n], freie[n] Berufe[n] und Selbstständigen“ (zit. In. Twickel 2010 : 29). Neben der Privilegierung eines hochpreisigen Wohnungsbaus in zentralen Lagen sowie der Errichtung eines innerstädtischen Ensemble an Einkaufszentren (Dangschat 1993 : 65) entsteht ein wahrer Bauboom an Bürogebäuden, dessen Flächen im Jahr 1992 allerdings zu zwei Drittel ungenutzt bleiben (vgl. Barbier 2015 : 172).

59 Dieses öffentlich geplante, aber größtenteils privatwirtschaftlich finanzierte Stadterweiterungsprojekt, das mit einer Fläche von 157 Hektar eine Ausweitung der Innenstadt um 40% vorsieht, soll anhand eines Nutzungsmischungskonzepts bis 2025 Platz für 12.000 neue Bewohner und bis zu 45.000 Arbeitnehmer bieten (Int. : HafenCity Hamburg : 2018). Durch die Ausgründung des „Sondervermögen Stadt und Hafen“ wird der Planungs- und Umsetzungsprozess von den parlamentarischen Kontrollgremien entkoppelt. Gleichzeitig stellte sich die Stadt als Garantie-Mieter für einen Großteil der geplanten 250.000m² Büroraum zur Verfügung, deren Kosten auf bis zu 400.000€ monatlich geschätzt wurden (vgl. Birke 2010 : 156f.).

60 Ein erstes Beispiel, das gegen Ende des Kapitels durch weitere ergänzt werden soll, liefern Borries et.al. 2013 : 18) :

Vor dem Hintergrund der Städtekonkurrenz geht es ja gerade um die Erzeugung lokaler Besonderheiten. „Dies setzt eine Selbstbeobachtung der Stadt als ein kulturelles Gebilde, das heißt als Trägerin spezifischer Symbole, Zeichen und Praktiken, voraus, und zwar in Differenz zu anderen Städten. In dieser Selbstbeobachtung kann nun alles kulturell relevant werden, einschließlich bisher banal oder sogar problematisch erscheinender Phänomene oder das, was für selbstverständlich gehalten wurde. (...) Die kulturellen Einsätze werden so wiederum in ökonomische Vorteile – auf der Ebene von Unternehmensansiedlungen sowie Tourismusförderung – verwandelt, aber auch die kulturelle Identität und Lebensqualität der Stadt selbst kann gefördert werden“. (Reckwitz 2009 : 24). Eine Bündnispolitik links-libertärer Initiativen, gerade wenn sie von künstlerischen und kulturellen Aktionsrepertoires und Initiativen geprägt ist, wird dadurch vor schwer überwindbare Herausforderungen gestellt.

Zusammenfassend lässt sich in Hamburg, ganz im Gegensatz zu den zeitgleichen Entwicklungen in Marseille, eine ganze Reihe städtebaulicher und entwicklungspolitischer Kontinuitäten herausarbeiten, die zu einer relativ kohärenten und wirtschaftlich erfolgreichen Wachstumspolitik beigetragen haben. Dazu zählen eine starke politische und räumliche Autonomie des Hafens gegenüber dem restlichen Stadtgebiet, eine frühe wirtschaftliche Re-Orientierung auf den innerstädtischen Dienstleistungsstandort Hamburg sowie die Ausarbeitung zahlreicher Partizipationsformen zur Integration stadtteilpolitischer Interessen und Widerstände. Der eingangs beschriebenen Orientierung des STEK '80 zur Gewährung und Förderung von Partikularinteressen – den spezifischen Stadtteil, den lokalen Interessen der Bürger – sind dabei jedoch bereits zu Beginn der 1980er Jahre strukturelle und institutionelle Grenzen gesetzt⁶¹.

Andererseits jedoch haben sich durch die Auseinandersetzungen der 1970er Jahre breite gesellschaftliche Kräfte zu formieren begonnen, die mit der erfolgreichen Wahlbeteiligung der Grünen-Alternativen Liste (GAL) zu Beginn der 1980er Jahre auch auf parlamentarischer und

„Durch den Einsatz von Kulturevents sollten Stadtteile wie die HafenCity belebt oder eine Neugestaltung von Straßen und Plätzen mithilfe von Kunst erzielt werden. Neben der Kürzung der Mittel wurden auch die inhaltlichen Schwerpunkte verschoben. Vermittlung, Ästhetisierung und Wirtschaftlichkeit rückten in den Vordergrund. Es wurde ein Audio-Guide für Kunstwerke im öffentlichen Raum entwickelt und mit dem Wettbewerb *10°Kunst : Wege in die Hafencity* das neue Motto ausgerufen : Passantinnen und Passanten sollen mit ästhetischen Mitteln zu einem Spaziergang von der Innenstadt in die Hafencity *verführt* werden.“.

61 Anders als in Berlin etwa, wo die Bezirke gegenüber dem Senat über eine gewisse politische Autonomie verfügen, besteht in Hamburg die „Befugnis des Senats, allgemein oder im Einzelfall Weisungen zu erteilen und Angelegenheiten selbst zu erledigen“ (§ 42 BezVG ; vgl. Alisch und Dangschat 1998 : 111). Die Möglichkeit, dass die Bürger auf lokaler Ebene ihre spezifischen Bedürfnisse und Interessen artikulieren und einfordern, gilt also nicht, sobald der „Vorrang gesamtstädtischer Belange erwiesen ist“, die dann „auch gegen örtliche Widerstände“ durchzusetzen sind (FHH 1980 : 25). Der Bürger sollte damit „besser in bestehende Planungs- und Entscheidungsprozesse einbezogen werden – und das bedeutet, ihn besser repräsentierbar zu machen, nicht etwa seine Mitwirkung an Planungen oder gar Entscheidungen“ zu erhöhen (Rinn 2016 : 93).

institutioneller Ebene an Einfluss und Legitimität gewannen. Die sich mehr und mehr durchsetzende und an Konsistenz gewinnende unternehmerische Stadtpolitik Hamburgs steht konträr zu diesen politischen Forderungen und Modellen und wird somit von einem wachsenden Teil der Bevölkerung als eine bedrohliche Entwicklung empfunden. Zugleich setzt sich die unternehmerische Stadtpolitik, die anfangs lediglich in der beschwörenden Rhetorik des Ersten Bürgermeisters besteht, weder schlagartig, noch ressortübergreifend durch. Die städtische Politik ist vielmehr von internen Konflikten, Kompetenzstreitigkeiten und Brüchen durchzogen, die sich städtische Bewegungsakteure zu nutze machen können⁶². Die Bereitschaft und die Fähigkeit zahlreicher Aktivisten und politischer Initiativen, sich kollektiv gegen verschiedene Ausprägungs- und Erscheinungsformen unternehmerischer Stadtpolitiken zu mobilisieren, soll vor dem Hintergrund der urbanen Kämpfe der 1970er Jahre als Ergebnis einer sich mehr und mehr herausbildenden links-libertären Protestkultur verstanden werden.

2. Die Besetzung der Hafenstraße. Spiegelbild einer gesamtstädtischen Konfliktsituation mit internationaler Strahlkraft

Die Geschichte der Besetzung des größtenteils leerstehenden Häuserensembles in der Hafenstraße 108-126 und der angrenzenden Bernhard-Nocht-Straße 16-24 beginnt jenseits der öffentlichen Aufmerksamkeit. Es sind vor allem Obdachlose und akut Wohnungssuchende, die die Häuser vor dem Wintereinbruch des Jahres 1981 bewohnbar machen. Damit kann diese *stille* Besetzung als Reaktion auf die öffentliche Wohnungsbau- und Sanierungspolitik des zurückliegenden Jahrzehnts angesehen werden, in dessen Folge die Miet- und Bodenpreise deutlich angestiegen waren. Rund um die Hafenstraße, in dem Sanierungsgebiet *St.Pauli-Süd* und der mit den Plänen der Perlenkette in Zusammenhang stehenden *Hafenrandsanierung*, wurde in den frühen 1980er Jahren eine zwar schleichende, aber dennoch kontinuierliche Aufwertung der Sozialstruktur identifiziert (vgl. Birke 2013 : 90f.). Viele der Bewohner des Viertels waren andererseits durch die zurückliegenden Widerstandserfahrungen bereits mit dem „Thema Entmietung und Abriss sensibilisiert. Sie hatten eine starke Bindung an ihr Wohngebiet und fürchteten, Opfer der Umstrukturierungsmaßnahmen zu werden“ (Sigmund 2012 : 270).

62 So berichtet Monika Alisch im Zusammenhang des *Rahmenkonzepts zur Armutsbekämpfung* von einem institutionalisierten *Ressortegoismus* und dem Phänomen einer *vertikalen Versäulung* zwischen verschiedenen Behörden (Alisch 1997, zit. In. Barbier 2015 : 225). Und Berger und Schmalfeld betonen allgemein die Ambivalenz und den Widerspruch der „parallelen Umsetzung einer Strategie *sozialer Stadtentwicklung* und den hierzu kontraproduktiven Teilen der Wachstums- und Standortpolitiken“, wie sie teilweise zwischen dem STEK '80 und dem Unternehmen Hamburg aufscheinen (1999 : 336).

Gleichzeitig erlangt das Thema *Wohnungsleerstand* zu Beginn der 1980er Jahre eine erneute politische Brisanz. Wenn es nach der ersten Besetzungswelle und der Räumung der Ekhofstraße 39 zehn Jahre zuvor vorerst ruhig geworden war, zumal die vom Hamburger Senat ausgegebene 24-Stunden-Linie die sofortige Räumung jeglicher Besetzungsversuche erwarten ließ, entwickelten sich vor allem Berlin (vgl. Kuhn 2012), aber auch andere *benachbarte* Großstädte wie Amsterdam und Kopenhagen (vgl. Birke und Larsen 2007) in den späten 1970er und frühen 1980er Jahren zu nordeuropäischen Zentren einer autonomen und alternativen Besetzerbewegung. Vor diesem Hintergrund hatte in Hamburg ein offener Brief des im Winter 1980 gegründeten Vereins *Mieter Helfen Mietern* (MhM) eine hohe politische Brisanz, da darin über hundert leerstehende Häuser aufgelistet wurden, was „angesichts der rund 50.000 Wohnungssuchenden [einem] Skandal“ gleichkam (zit. In. Rinn 2016 : 60).

Die Bewohnerschaft der Häuser der Hafenstraße wächst im Laufe von nur wenigen Monaten dank der effektiven Mundpropaganda in verschiedenen links-libertären Netzwerken stark an. „Einziehen konnte jeder der wollte“, erinnert sich ein(e) Besetzer(in) der ersten Stunde, „und dadurch wurde das 'ne äußerst bunte Mischung vom Körnerfresser über Punks und Oberalks bis zum straighten Polit-Fighter“ (zit. In.: Becker und Rekitke 1995 : Kap. 1.4.2.). Dabei lassen sich zahlreiche personelle und organisatorische Verbindungen zu der Anti-AKW- sowie der Antimilitarismusbewegung der 1970er Jahre nachweisen (vgl. Mallet 2000). Im Frühling 1982, als sowohl Abrisspläne der SAGA bekannt werden, vor allem aber zu „einem Zeitpunkt, als [die Besetzer] sich kurz vor den Hamburger Bürgerschaftswahlen politisch stark genug fühlten, die Auseinandersetzung um Mietverträge gegen den Senat tragen zu können“ (Geronimo 1990 : 168), wurde die Besetzung schließlich öffentlich gemacht.

Aufgrund der strategischen Lage am Hafenufer ging die Bedeutung der Besetzung schnell über die Wohnungsfrage hinaus und verwies auf eine Auseinandersetzung um die zukünftige Stadtentwicklung Hamburgs allgemein. Dabei prallen verschiedene Konzeptionen eines politischen Grundverständnisses aufeinander. Breite Teile des SPD-geführten Senats, die liberal-konservativen, institutionellen Kräfte (Bau- und Finanzbehörde ; Industrie- und Handelskammer) sowie ein großer Teil der Medienlandschaft verteidigen die Konzeption einer politischen Zentralgewalt, die über ein Planungs- und Machtmonopol verfügt und die sich auch gegen spezifische Partikular- und Lokalinteressen durchzusetzen legitimiert ist. Dem steht ein gesellschaftliches Bündnis politischer Aktivisten in der Tradition der zurückliegenden sozialen Kämpfe gegenüber, dessen Politikverständnis sich durch die Selbstverwaltung kultureller Räume, die Schaffung eigener

politischer Entscheidungs- und Organisationsstrukturen sowie die Suche nach neuen Arbeits- und Konsummodellen jenseits der kapitalistischen Verwertungslogik auszeichnet.

Eine der zentralen Herausforderungen, in links-libertären Zusammenhängen Allianzen und Bündnisse einzugehen, besteht letztlich darin, im Angesicht eines übermächtig erscheinenden Gegners den eigenen politischen Anspruch einer dezentralen und anhand flacher Hierarchien zu strukturierenden Organisation zu bewahren und gleichzeitig mit der Notwendigkeit zu verbinden, in entscheidenden Situationen handlungsfähig, effizient und schlagkräftig zu sein. Dabei stellt sich die Frage, wie es gelingen kann, die an diesen Prozessen zahlreich beteiligten Einzelpersonen und Akteursgruppen, ihre häufig divergierenden sozialen, politischen und ideologischen Positionen zugunsten kollektiv geteilter Forderungen und Praktiken zu überbrücken ?

Insofern im Kontext der Neuen Sozialen Bewegungen Politik und Alltagsleben eine untrennbare Symbiose eingehen (Haunss 2008 : 459f. ; Balz und Friedrichs 2012 : 16), drehen sich die dabei aufkommenden, internen Auseinandersetzungen und Aushandlungsprozesse nicht bloß um rein politische Themen – die richtige Strategie, Aktionsform, Verhandlungsposition, etc. – sondern betreffen gerade auch Aspekte kollektiver Identität und kultureller Lebensführung, wie sich bspw. Ted Gaier erinnert⁶³. Der Faktor *Zeit* erscheint bei Gaier ganz im Sinne bestehender politischer Traditionen und langsam sich konstituierender sozialer Vertrauensverhältnisse eine erste Antwort auf die obigen Fragen. Darüber hinaus war in den zurückliegenden Jahren eine (lokal-)staatliche Repressionsstrategie zum Einsatz gekommen, die als kollektive Bedrohungssituation auf unterschiedliche politische und soziale Gruppen weit über das links-libertäre Netzwerk hinaus eine einigende Wirkung entfalteten sollte.

Nachdem bereits 1981 auf eine erste Räumung der Hafenstraße deren unmittelbare Wiederbesetzung erfolgt war, hatte der Senat unter Bürgermeister Klose die temporäre Duldung von neun der zwölf Häuser beschlossen. Ein Jahr darauf wurde dies in Form von Mietverträgen bis 1986 juristisch verankert. Nichtsdestotrotz folgten in den kommenden Wochen, Monaten und Jahren unzählige Straßenkontrollen und Hausdurchsuchungen durch die Polizei, die mit der willkürlichen Zerstörung von Privateigentum sowie mit Festnahmen und Anklagen einhergingen. Während die bürgerlichen und liberalen Medien sowie der Verfassungsschutz der Hafenstraße eine *Struktur der*

63 „Für Polittypen war unsere Lustigkeit ein rotes Tuch“, so das Gründungsmitglied der Fun-Punkband *Die Goldenen Zitronen* bezüglich der ersten Jahre der Hafenstraße. „Geflümmte Schlafanzüge und Plateauschuhe, das war den aufrechten Kämpfern suspekt [...] Damals hattest du nur was zu melden, wenn du nachweisen konntest, dass du mit einem Fuß im Knast stehst und nah an den RAF-Gefangenen dran bist. Ernst genommen wurden wir mit den Zitronen erst mit der Zeit. (...) Ich habe dabei jedenfalls gelernt, dass es bei politischen Kämpfen auch um das Offenhalten einer Verschiedenartigkeit geht“ (Int. : Kaiser 2009)

Gewalt sowie enge Kontakte zu den Terroristen der RAF diagnostizierten, setzte die regierende SPD kurz vor den Wahlen im Winter 1986, wohl um sich gegenüber der CDU zu profilieren, eine erneute, repressive Räumung durch. Im Angesicht dieser Repressionsmaßnahmen begann sich die Besetzerszene zu radikalisieren und machte „mit mehreren militanten Aktionen im gesamten Hamburger Stadtgebiet deutlich, daß eine Räumung der gesamten Hafenstraße beträchtliche Folgen für die Hamburger Banken- und Geschäftswelt haben würde“ (Becker und Reikittke 1995 : Kap. 1.4.2.)⁶⁴.

Dass es so weit kommen konnte, liegt an der Präsenz zahlreicher im Stadtteil gewachsener Strukturen, die sich mit den Besetzern und deren Anliegen solidarisieren, was sich auch durch die intern teils virulent verhandelte *Gewaltfrage* nicht ändert. Dabei entfaltete v.a. die Repressionsstrategie des Lokalstaats eine einigende Wirkung. Diese gipfelte im Juni 1986, also nur wenige Wochen vor der repressiven Räumung der Hafenstraße durch den SPD-Senat, in einer Eskalation von Polizeigewalt, die unter dem Namen *Hamburger Kessel* bundesweit bekannt werden sollte. Dabei hielt die hanseatische Polizei mehr als achthundert willkürlich herausgegriffene Teilnehmer einer Demonstration gegen das AKW-Brokdorf über 13 Stunden rechtswidrig und teils gewaltsam fest (Geronimo 1990 : 165) und ging im Anschluss ebenfalls gewaltsam gegen zahlreiche, sich mit den Demonstranten solidarisierende Taxifahrer vor.

Angesichts dieser Aufhebung rechtsstaatlicher Prinzipien demonstrieren drei Tage später bis zu 50.000 Menschen in Hamburg gegen Polizei- und Staatsgewalt. Der Fall zeigt, was beispielsweise Doug McAdam anhand der amerikanischen Bürgerrechtsbewegung deutlich macht (1982 : 178), dass nämlich die staatliche Repression politischer Aktivisten und Aktivitäten ungewollte öffentliche Aufmerksamkeit und Unterstützung zusichern können (vgl. Francisco 2001). Vorausgesetzt, sie erfüllen die Funktion eines *moralischen Schocks*, der sowohl emotional und/oder kognitiv wirkt und den Einzelnen durch eine als untragbar und ungerecht wahrgenommene Situation zu weiteren politischen Handeln motiviert (vgl. Jasper 1998 : 409). In diesem Sinne gelingt es dem Unterstützerkreis um die Hafenstraße, ihre politischen Forderungen und Praktiken der Selbstverwaltung sowie einer Stadtpolitik *von unten* mit einer moralischen Legitimität und dadurch

64 In der Tat zeigen die Protokolle einer Konferenz zur norddeutschen Standortpolitik aus dem Jahr 1988, an der 1300 führende Manager des Landes teilnehmen, die negativen Auswirkungen des Hafenstraßenkonflikts auf die Investitionsbereitschaft deutscher Unternehmen. „Als Hamburger beeindruckt mich bei dem Thema Hafenstraße [...] daß es – wie es von Stimmen aus Baden-Württemberg gesagt worden ist – ganz konkret die Investitionsbereitschaft lähmt [...]. So etwas kann man einfach nicht an einem so zentralen Ort ausserzieren, das kann man vielleicht am Ende der Welt machen. Hier steht die wirtschaftliche Zukunft des Platzes Hamburg und der ganzen norddeutschen Region zur Frage“ (Helmut Kruse, Vorstandsvorsitzender der Beiersdorf AG ; zit. In.: Kerner 1989 : 104).

einer breiten gesellschaftlichen Unterstützung auszustatten. „Der gewieften Taktik der BesetzerInnen war es gelungen, die Stadt in zwei Teile zu spalten; die sinnlose Polizeigewalt war zu offensichtlich geworden, als dass man sie hätte ignorieren können, und bewegte selbst konservative Bürger dazu, sich auf die Seite der Rebellen zu stellen.“ (Int. : Schäfer 2004).

Gestärkt von dieser Dynamik konsolidieren sich in den folgenden Wochen und Monaten die bestehenden Solidaritätsbeziehungen zu einem breiten Bündnis von Unterstützern und tragen zur Formalisierung und Verstetigung politischer Strukturen und Kooperationsnetzwerke bei (vgl. Wieczorek 2005 : 8). Diese sollten noch über Jahre, wenn nicht Jahrzehnte, Bestand haben und einen wesentlichen Einfluss auf die zukünftige Entwicklung des Viertels nehmen.

Auf die oben aufgeworfene Frage nach der Überwindung interner Differenzen lässt sich ein erstes Zwischenfazit erheben. Der Einsatz repressiver Maßnahmen durch die Polizei, aber auch durch Justiz und Presse, der nicht an einem städtischen *Randthema* und an sozialen *Außenseitern* halt macht, sondern mit dem willkürlichen Vorgehen gegen eine in großen Teilen friedliche und moderat agierende Massenbewegung wie der Anti-AKW breite Teile der Gesellschaft berührt, hat günstige Voraussetzungen für einen breiten Solidarisierungs- und Mobilisierungsschub *nach innen* geschaffen. Andererseits übersetzen sich günstige strukturelle Rahmenbedingungen nicht auf quasi mechanische Weise in kollektives politisches Handeln (Gamson und Meyer 1996 : 287 ; Haunss 2004 : 29), sondern müssen von Aktivisten anhand von *Deutungsrahmen (frame)* aufeinander bezogen und durch eine Arbeit der *Sinnkonstruktion* (meaning work) mit einem gewissen kognitiven und emotionalen Gehalt verknüpft werden (siehe Theoretischer Exkurs II.).

Theoretischer Exkurs II. : Deutungsrahmen, kollektive Sinnkonstruktion, Emotionen

Um kollektives politisches Handeln zu kanalisieren und zu strukturieren, bedarf es vielfältiger Prozesse des *framings* und der *Sinnkonstruktion*. Dabei werden soziale Probleme und Ungerechtigkeiten identifiziert, ursächlich erklärt und in politische Praxis überführt. In Anlehnung an Goffman werden unter *frames* Deutungsrahmen verstanden, die es sozial eigenmächtigen Akteuren ermöglichen, Personen, Objekte, Ereignisse und/oder Erfahrungen zu benennen, zu verorten und zu kategorisieren (Benford und Snow 2000 : 614). Im Kontext politischer Mobilisierungen lassen sie sich definieren als „action-oriented sets of beliefs and meanings that inspire and legitimate the activities and campaigns of a social movement organization.“ (ebd.). Als Teil einer kollektiven Arbeit der Sinnkonstruktion reihen sie sich ein in konfliktuelle Prozesse „over the production of mobilizing and countermobilizing ideas and meanings“ (ebd. : 613).

Die staatliche Gewalt hat die Verknüpfung unterschiedlicher Themen wie Umweltschutz und Wohnungspolitik, die (Nicht-)Existenz kultureller und politischer Freiräume und/oder die Teilhabe an demokratischen Entscheidungsprozessen erleichtert. Deutungsrahmen, die verschiedene, vorerst isolierte Themen und damit soziale Gruppen miteinander verbinden, werden *masterframes* genannt (vgl. Gerhards und Rucht 1992 : 584). Sie betonen die gemeinsame politische Schnittmenge unterschiedlicher politischer Felder, eröffnen potentielle Spielräume kollektiven Handelns und helfen so, Differenzen und Konflikte zu überbrücken. Jedoch können einzelne frames nicht beliebig ausgeweitet, untereinander verknüpft und unter masterframes subsumiert werden. Themen und Probleme müssen vielmehr plausibel und nachvollziehbar miteinander verknüpft werden. Sie müssen glaubwürdig sein, ein Mindestmaß an Konsistenz aufweisen und mit der empirischen Wirklichkeit vereinbar sein. Auch müssen sie von Personen formuliert werden, die über Ansehen und anerkannte Kompetenzen verfügen. Schließlich gilt es, Problemursachen nicht nur zu benennen, sondern Gründe zu beleuchten, Verantwortliche zu identifizieren und aufzuzeigen, dass politisches Engagement Aussicht auf Erfolg hat. „People need to feel both aggrieved of some aspects of their lives and optimistic that, acting collectively, they can redress the problem (McAdam et.al. 1996 : 5).

In der Literatur wurde in diesem Zusammenhang die Bedeutung von Emotionen für soziale Bewegungen und Proteste immer wieder hervorgehoben. „(V)irtually all the pleasures that humans derive from social life“, so der Soziologe James Jasper (1997 : 220), „are found in protest movements : a sense of community and identity; on going companionship and bonds with others ; the variety and challenge of conversation, cooperation and competition. Some of the pleasures are not available in the routines of life.“. Daniel Cohn-Bendit beschreibt die Studentenproteste der 1960er Jahre als „an experiment that will not last, but which allows a glimpse of possibility; something which is revealed for a moment and then vanishes. But that is enough to prove that something could exist“ (zit. In : Breines 1982 : 30). Und Wini Breines identifiziert unter den amerikanischen Studenten „a sense of cohesiveness and collectivity, a sense of themselves as more important, powerful and connected to history than they ordinarily were“ (ebd. : 32). Links-libertäre Politik kann nicht zur Teilhabe verpflichten, sondern lediglich *verführen* (vgl. Hitzler et.al. 2008 : 18f.). Es besteht eine gewisse *emotionale Ökonomie*, eine *libidinal economy* (Goodwin 1997). Freude und Enthusiasmus, Unterhaltung und der Glaube an Erfolg geben Aufschwung, während Enttäuschung und Frustration oder der Eindruck, den herrschenden Umständen hilflos ausgeliefert zu sein, demobilisierend wirken (Jasper 2011).

Der konkrete Ort *Hafenstrasse* stellt dem links-libertären Netzwerk also nicht bloß eine materielle Infrastruktur und einen Experimentierort jenseits der kapitalistischen Verwertungslogik bereit (vgl. Aguilera und Bouillon 2013, Pruijt 2013). Vielleicht noch wichtiger, er verweist in den Worten einer damaligen Aktivistin auf die Utopie einer kollektiv verteidigten Stadtpolitik *von unten* :

„Wir hatten wirklich das Gefühl, in dem Freiraum, der einerseits durch die Auseinandersetzungen um den Hafen, andererseits aber auch durch die andernorts beschäftigte Großpolitik entstanden war, einiges möglich zu machen“, „Hafen, Schanze 41a, Chemnitzstraße, Flora, Schäferkamp 46a/b, Nimm2, Klausstraße, Lobuschstraße, Bergiusstraße, um nur einiges zu nennen, von denen tatsächlich noch viel existiert. Es war eine sehr anstrengende und sehr motivierende Zeit, und die Erfolge haben unendlich viel Kraft gegeben.“ (zit. in. Birke 2014 : 84).

In diesem Sinne haben die Barrikadentage im Winter 1987 dem politischen Netzwerk die eigene Stärke vor Augen geführt. Die Ausrichtung von Diskussionsrunden, die kollektive Verteidigung der Gebäude gegen ein massives Polizeiaufgebot, aber auch organisatorische Aufgaben oder das gemeinsame Feiern, all diese geteilten und konkreten Praktiken füllen die sich vorerst nur abstrakt vollziehende *meaning work* mit konkretem Sinn und mit Gehalt. Während also mit gestalterischen und kognitiven Arbeitsschritten, die auf verschiedene Medien wie Text und Wort, Bild und Performance zurückgreifen, politische Anliegen und Forderungen mit Bedeutung und Legitimität ausgestattet und einer größeren Öffentlichkeit zugänglich gemacht werden, wirken sie zugleich auf emotionaler Ebene, sind identitätsstiftend und markieren für Hunderte, wenn nicht mehrere Tausend Menschen eine einschneidende Erfahrung politischer Sozialisation⁶⁵.

Dass so unterschiedliche soziale Gruppen wie lokale Kirchenvertreter einerseits und Anhänger der Deutschen Kommunistischen Partei (DKP) andererseits zur gemeinsamen Verteidigung der Hafenstraße zusammen kamen, liegt auch an der Bereitschaft der verschiedenen daran beteiligten links-libertären Akteure und Initiativen, über eine radikale, kompromisslose Position der Abgrenzung hinaus zu denken. Die Ausarbeitung eigener inhaltlicher Positionen und politischer

65 Der Künstler Christoph Schäfer, wir kommen unten auf ihn zurück, schreibt dazu : „St. Pauli war vereint gegen die Regierung, BesetzerInnen aus ganz Europa wohnten in den Häusern und in der St. Pauli Kirche. Autonome Schülerlotsen geleiteten die Kinder über die Barrikaden. Jeden Abend spielten die besten Bands der Stadt auf der improvisierten Bühne vor den Häusern (...) Eine temporäre autonome Zone war entstanden (...). 14 Tage, die bei allen, die das erlebt hatten, einen tiefen Eindruck hinterließen. 14 Tage, die die Linke in Hamburg dazu inspirierten, Projekte wie einen der besten freien Radiosender, FSK (der immer noch sendet) zu gründen, 14 Tage, die ein Netzwerk hinterließen und ein Gefühl dafür, was im Viertel St. Pauli möglich war.“ (Int. : Schäfer 2004).

Forderungen war eine wichtige Voraussetzung zur Akzeptanzgewinnung bei gemäßigten, bereits politisierten Gruppen (Künstler, lokale Kirchenvertreter, Umweltverbände und Anti-AKW-Gruppen, etc.) sowie einem breiteren Teil der nicht-politisierten Bevölkerung. Dabei wurden auch mögliche Kompromisse, Kooperationen und die Zusammenarbeit mit den Institutionen aus Politik und Stadtverwaltung in den Blick genommen⁶⁶.

Eine Position, die radikale Inhalte mit moderaten Ansätzen verbindet, stellt im Kontext unternehmerischer Stadtpolitiken und der Transformation hin zu einer post-fordistischen Wissensgesellschaft allerdings einen politischen Drahtseilakt dar. Eine klare Trennung, wie sie beispielsweise relativ leicht und deutlich anhand der Repressionsfrage in ein *Wir* und die *Anderen* vollzogen werden konnte, ist hier kaum aufrechtzuerhalten. Wie reagiert die Hamburger Szene links-libertärer Initiativen auf dieses Spannungsfeld zwischen Autonomie und Institutionalisierung, auf die drohende Inkorporation in sozio-ökonomische Aufwertungsprozesse einer- und einer drohenden politischen Selbstmarginalisierung andererseits? Gelingt es ihr, interne Widersprüche, Zweifel und Konflikte auszuhalten und reformistische Ansätze mit radikal-demokratischen Zielen zu verbinden? Bevor wir uns am Beispiel der Hafenstraße und schließlich dem Projekt *Park Fiction* möglichen Antworten annähern wollen, sollen dem einige allgemeine Überlegungen zur *integrationspolitischen Situation* in der BRD und in Hamburg voran geschickt werden.

3. Zwischen Autonomie, Kooperation und Vereinnahmung. Überlegungen zur integrationspolitischen Situation in der Bundesrepublik der 1980er Jahre

Wie Christoph Schäfer Jahre später in seinem für das Hamburger Recht auf Stadt-Netzwerk einflussreichen Buch *Die Stadt ist unsere Fabrik* (2010) formulieren sollte, ging es bei einer Vielzahl der stadtpolitischen Proteste und Mobilisierungen der 2000er Jahre gerade auch um die Feststellung, dass „Erfindungen durch Gebrauch bestätigt und wertvoll (werden). Und diesen Wert schöpft im Kapitalismus immer jemand ab. Aber auf dem schlüpfrigen Gelände des Postfordismus findet man kaum noch Halt, um sich dagegen zu wehren“ (zit. In. : Twickel 2010 : 24). Die Hafenstraße war mittlerweile selbst zum Symbol ihrer erfolgreichen Eingliederung in die

66 Beispielsweise war kurz vor den Barrikadentagen im Jahr 1987, die bürgerkriegsähnliche Zustände befürchten ließen, eine Delegation prominenter Hamburger nach Sylt gereist, um den sich dort im Urlaub befindenden Bürgermeister Dohnanyi von einer Räumung abzubringen. Dieser öffentliche Druck trug maßgeblich dazu bei, dass sich Dohnanyi auch gegen massive Widerstände des rechten Parteiflügels und unter dem Risiko seines Amtsverlusts im November 1987 erfolgreich für einen Abbau der Barrikaden und eine Legalisierung der Hafenstraße einsetzte. (Becker und Rekittke 1995 : Kap. 1.4.2.).

Vermarktungsstrategie einer lebendigen Stadt geworden⁶⁷.

In seiner Arbeit über die sozio-ökonomische Entwicklung des ehemaligen Arbeiterviertels *Wicker Park* im Chicago der 1980er und 1990er Jahre kommt der amerikanische Soziologe Richard Lloyd (2010) zu dem Schluss, dass die gesellschaftskritischen und alternativen Lebensentwürfe der 1960er und 1970er Jahre als Teil einer neuen Gegenkultur für das kapitalistische System keine fundamentale Bedrohung darstellten. Vielmehr konnten davon ausgehend neue Formen der flexiblen Kapitalakkumulation und des Kulturkonsums erschlossen werden. Das kreative Potential und der Drang individueller Selbstverwirklichung der KulturproduzentInnen (vgl. Lorey 2006) sei demnach als billige Arbeitskraft in postfordistische Wirtschaftsbereiche wie *fashion, media, advertising, and marketing* eingebunden worden. „Past styles of capitalism may not have been able to harness the excesses of creative energy in bohemia beyond the limited cultural marketplace, but contemporary capitalism, accentuating design, fashion, and flexibility, exploits their energies in myriad ways.“ (Lloyd 2010 : 245). Zusammenfassend heißt es dann auch : „individual creativity of employees is a thing to exploit, not to supress.“ (ebd. : 187).

In Frankreich, dies wurde in der Einleitung bereits angedeutet, reagierte die Linke der späten 1970er und der 1980er Jahre Gérard Mauger zufolge auf die Erfahrung der wirtschaftlichen und symbolischen Reintegration widerständiger Ideen und Praktiken, die in der Arbeit über den neuen *Geist des Kapitalismus*⁶⁸ systematisch analysiert wurde, durch den systematischen Rückzug „en parallèle, inclassables, hors-système“. Ein Stil *contre-culturel* war entstanden, der nicht mehr an der Veränderung der Gesellschaft, sondern an einem Rückzug aus dieser interessiert war (vgl. Mauger 1994 : 221). Eine solche Entwicklung lässt sich gerade als Gegenteil dessen begreifen, was hier als politische Bündnis- und Allianzpolitik zwischen verschiedenen strong-tie Gruppen, als Etablierung von weak-tie Beziehungen und der damit einhergehenden Synergiewirkung diverser Kompetenzbereiche und Ressourcen diskutiert wird.

67 So betont beispielsweise der Soziologe Peter Birke (2014 : 85), dass selbst die Hamburger Hafenstraße „im Sinne einer Inwertsetzung der Subkultur als weichem Standortfaktor [...] als Perle gedacht werden [kann] – zumindest unter der Perspektive einer gelingenden Einhegung des lokalen Klassenkampfes und der selbstverwalteten Projekte der Hafenstraße. Als subkulturelles Einsprengsel konnten die bunten Häuser die Attraktivität der Stadt steigern, als Touristenattraktion, aber auch als spannendes Umfeld für das, was man damals als Yuppies bezeichnete“.

68 Eve Chiapello und Luc Boltanski (2003 : 215) zufolge reißt der Kapitalismus „die Initiative wieder an sich und profitiert von einer neuen Wirtschaftsdynamik, indem er einen Teil der Themen der Protestbewegung (...) für sich vereinnahmt. Die Geschichte der Jahre nach 1968 ist ein weiterer Beleg dafür, dass sich das Verhältnis zwischen Wirtschaft und Gesellschaft – um zwei gängige Kategorien aufzugreifen – nicht auf die Herrschaft des Wirtschaftlichen auf das Gesellschaftliche verkürzen lässt. Vielmehr muss der Kapitalismus Beteiligungsformen bieten, die mit dem Stand der sozialen Welt, in die er eingebunden ist, und mit den Wünschen derjenigen Mitglieder der Gesellschaft kompatibel sind, die ihre Stimme mit dem größten Nachdruck erheben.“.

Auch in Deutschland wurde mit Dieter Rucht das Ende gesamtgesellschaftlicher, utopischer Entwürfe bereits festgestellt. Der damit einhergehende Rückzug in relativ homogene und geschlossene Räume der Alternativkultur gehe, so der Politologe Armin Kuhn am Beispiel der Berliner Besetzerszene, mit der Gefahr politischer Selbstmarginalisierung und Bedeutungslosigkeit einher (Kuhn 2012 ; Int. : Kuhn und Nowak 2015). Andererseits wich das in den 1970er Jahre stark von antagonistischen Beziehungen geprägte Verhältnis zwischen institutioneller Politik und sozialen Bewegungen, wie es vor allem in der gewaltsamen Auseinandersetzung um die Atomkraft zum Ausdruck gekommen war, in den 1980er Jahren mehr und mehr kooperativen und integrativen Formen des Regierens, eine Entwicklung, die als Übergang „from protest to program“ bezeichnet werden kann (Mayer 2012 : 66f.).

„Selbsthilfegruppen“, so Roland Roth, „prekäre, aber selbstbestimmte Beschäftigungsverhältnisse, neue Lebensformen, neue soziale Dienste und die *Szene* als Ort mit hoher Lebensqualität gehören nun vielerorts zu den Aktivposten von *unternehmerisch* orientierten Stadtverwaltungen, die nach dem neuen Ambiente und den *endogenen* Potentialen ihrer *High-Tech* Visionen suchen“ (Roth 1990 : 216). In Hamburg, wie Moritz Rinn in Verweis auf einen Mitarbeiter der Sozialbehörde herausstellt, konnten so im Kontext der städtischen Wirtschaftskrise allein bis 1989 mehr als 7.500 Beschäftigte über den zweiten Arbeitsmarkt in die städtische Wirtschaft reintegriert werden, wobei die Alternativszene vor allem als „ideales Refugium für neue, innovative Projekte im sozialen Bereich“ diene. So konnten mit einer „bewußten Förderung einer sehr differenzierten und kleinteiligen Trägerlandschaft vagabundierende politische Strömungen des alternativ-grünen Milieus eingefangen und in informelle politische Prozesse der Stadt eingebunden“ werden (Gallenstein 1999 : 109 ; zit. In. Rinn 2016 : 109).

In der Einleitung wurde in Verweis auf Margit Mayer die *Gefahr* eines grundlegenden Bruchs zwischen reformistisch-partizipatorischen und radikal-autonomen Positionen und Gruppen identifiziert (Mayer 2011 : 66f. ; 2013 : 162 ; vgl. Crossley 2002 : 56). Aber die Frage, ob alternative Arbeits- und Lebensmodelle oder politische Protestformen in Prozesse der flexiblen Kapitalakkumulation und der sozialräumlichen Aufwertung eingebunden werden, ist gerade aufgrund der Unausweichlichkeit dieser Prozesse wenig produktiv. So konnte in Hamburg selbst die Besetzung und Verteidigung des links-autonomen Kulturzentrums *Rote Flora* seit den späten 1980er Jahren trotz einer Politik der radikalen Abgrenzung⁶⁹ in die Aufwertungsprozesse des

69 Um die Jahrtausendwende beherrscht eine Auseinandersetzung um die Präsenz schwarz-afrikanischer Immigranten im Schanzenviertel die öffentlichen Schlagzeilen. Von bürgerlichen Initiativen sowie von Teilen der Politik und Polizei wird sie als Ursache für das lokale Drogenproblem angesehen, unter dem die Lebensqualität und Sicherheit des Viertels

umliegenden Schanzenviertels integriert werden. Die verhinderte Ansiedlung eines internationalen Musical-Theaters und der von den Aktivisten ausgerufene Kampf gegen *Yuppiisierung* schreckte Investoren und Touristen nur kurzzeitig ab. Als eines der am häufigsten fotografierten Gebäude der Stadt lieferte die Rote Flora mit ihrer radikalen Andersartigkeit eben jene symbolischen Distinktionsmerkmale lokaler Authentizität (Zukin 2010 : 47 ; Harvey 2012 : 96), die selbst von der liberal-konservativen Industrie- und Handelskammer als kreativer Standortfaktor gegen die sozialdemokratische Politik verteidigt wurde⁷⁰. Die eigene Rolle in den rasanten Gentrifizierungsprozessen des Schanzenviertels wurde und wird von Teilen der Aktivisten der Roten Flora auch dementsprechend reflektiert⁷¹.

Zugleich gehen die vielfachen Beziehungen von Macht und Gegenmacht in keiner dualen Oppositionsbeziehung auf (vgl. Scott 1990). Bis heute ist die Rote Flora gemäß ihres eigenen Credo *unverträglich* geblieben. Die Strategie, durch das Infragestellen des staatlichen Gewaltmonopols „den politischen Preis für eine Räumung in die Höhe zu treiben“ (ebd. : 194), hat bis heute Erfolg. Gemeinsame Gegner und geteilte Bedrohungssituationen (Springerpresse ; Polizei ; Wahlkampfgetöse) erleichtern auch hier die Überbrückung interner Konflikte und Widersprüche (ebd. : 193). Im Dezember 2013 gingen sechstausend Flora-Befürworter des *schwarzen Blocks* gegen die geplante Räumung der Flora auf die Straße. Dabei wurden sie von einem *Bunten Block* des lokalen Recht-auf-Stadt-Netzwerks von vielleicht tausend Personen solidarisch unterstützt (Birke 2014 : 98f.). Die Polizei schürte mit einer aggressiven Eskalationsstrategie die Gewalt, vermutlich um die öffentliche Meinung für eine Räumung zu gewinnen. Die daraufhin eingerichteten *Gefahrengebiete* stattete die Polizei in eben jenen Vierteln

leide. Zahlreiche Kritiker aus linken (Stadtteil-)Aktivisten verurteilen die systematischen Polizeikontrollen und rassistischen Ausschlüsse der schwarzen Bevölkerung und verteidigen damit die Idee eines politischen Minderheitenansatzes : „Während die Mehrheit der Viertel-BewohnerInnen immer mehr in die herrschenden Machtstrukturen integriert wird (z.B. durch Beteiligungsverfahren wie die AG *Umgestaltung Schulterblatt* der STEG), werden bestimmte Minderheiten um so stärker sozial und politisch ausgeschlossen. (...) Eine Politik, die sich gegen soziale Ungleichheit richtet, muß daher vor allem versuchen, dieses Zusammenspiel von Integration und Ausgrenzung zu durchbrechen. (...) Die Orientierung an der dominanten Mehrheit bzw. die Öffnung ihr gegenüber zum zentralen Ansatzpunkt linksradikaler Politik zu machen, geht deshalb in die falsche Richtung.“ (Int. : Rote Flora 2000).

70 Nach der 01.Mai Demonstration im Jahr 2000, die in „Krawallen“ endete, forderte der damals sozialdemokratisch geführte Senat „die sofortige Räumung der *Terrorzentrale*. Doch ausgerechnet die Hamburger Handelskammer erteilte der erstaunten Öffentlichkeit eine Nachhilfestunde in Sachen *Gentrification*. Die Flora sei ein wichtiger subkultureller Faktor und würde genau das alternativ-unkonventionelle Flair schaffen, das für die umworbenen Fachkräfte im IT-Bereich einen Stadtteil wie die Schanze als Ort für Wohnen und kreative Erwerbsarbeit interessant mache“ (Bleichschmidt 2008 : 196).

71 Dies wird bereits in dem Artikel von Bleichschmidt deutlich, dem Pressesprecher der Roten Flora. Oder aber in dem vom Kollektiv verfassten Positionspapier „Flora bleibt unverträglich“ von 2011 : „ab Mitte der 90er Jahre [setzt] ein Aufwertungsprozess im Schanzenviertel ein, wie er heute unter dem Stichwort Gentrifizierung diskutiert wird. Der wesentliche Unterschied zur Umstrukturierung von oben besteht darin, dass die lokale Alternativkultur nun selbst als Motor dieses Prozesses fungierte, indem sie den Stadtteil belebte und für eine weitergehende Verwertung erschloss“ (Int. Rote Flora 2011).

mit links-libertären Rückzugsräumen (St.Pauli, Sternschanze, Altona) mit zahlreiche Sonderbefugnisse aus. Durch den teils sehr kreativen Protest schlug die Strategie von Senat und Polizei jedoch fehl (ebd.).

An dieser Stelle interessiert also weniger die potentielle Instrumentalisierung von Orten und Projekten wie der Roten Flora und der Hafenstraße. Vielmehr interessiert, inwieweit diese Orte und die dahinterstehen Initiativen in der Lage sind, die eigenen Widersprüche auszuhalten und anhand einer breiten politischen Netzwerkarbeit zu überbrücken. Anhand dieser Perspektivverlagerung soll die Herausbildung einer lebendigen und produktiven Protestkultur in den Blick genommen werden. So bietet die Rote Flora „als Ort fluider, pluraler und sogar gegensätzlicher Identifizierungen, die zugleich als Voraussetzung eigensinniger Handlungsfähigkeit und als Abwehr gegen Vereinnahmung wirkten“ (Birke 2014 : 91), bis heute zahlreiche lokale Anknüpfungspunkte und Ressourcen zur Stärkung und Unterstützung links-libertärer Politik⁷².

Die soeben dargelegte Einbindung des alternativen und grünen Milieus in neue Modelle einer kleinteiligen Kreativindustrie oder einer von Sparzwang betroffenen Sozialpolitik hat in Hamburg also nicht nur zu Brüchen innerhalb der links-libertären Netzwerke sowie einer Depolitisierung sozialer und alternativer Projekte geführt, sondern auch zur Entstehung einer politischen Kultur beigetragen, die sich durch Brückenschläge, Kooperationen und Kompromisse auszeichnet – gerade über die Grenze zwischen autonomer Selbstverwaltung und institutioneller Einbindung hinweg. Dabei konnten sich, wie nun anhand der Hafenstraße und abschließend an Park Fiction gezeigt werden soll, politische Kooperationen und die Synergie verschiedener Ressourcen und Kompetenzbereiche gerade auch dank der Erarbeitung und Einforderung eigener Projekte entfalten.

4. Zur produktiven Kraft eigener Projekte. Politische Proteste als Lernorte

Die Erarbeitung eigener Projekte und produktiver Alternativvorschläge, die über eine reine „Dagegen-Haltung“ hinausgehen, ist deshalb von Interesse, da diese potentiell anziehend auf jene

72 „Wichtig ist uns, dass in der Flora Partys, Konzerte, Theateraufführungen und Lesungen genauso stattfinden wie politische Vorträge, Diskussionsveranstaltungen, Kongresse und Workshops. Es gibt Räume für Treffen von politischen Gruppen, das Archiv der sozialen Bewegungen, eine vegane Volxküche, Bandproberäume, eine Siebdruckwerkstatt, ein Künstler_innen-Atelier, eine Motorrad- und eine Fahrradselbsthilfewerkstatt, einen Bau- und einen Sportraum. Dabei ist Kultur in der Flora immer eingebunden in politische Strukturen. Alle Versuche, die kreativen Kulturschaffenden und ihre angesagten Veranstaltungen von den autonomen Kapuzenträgerinnen und ihren radikalen politischen Positionen zu trennen, laufen ins Leere – Politik und Kultur haben in der Flora viele Gesichter, oftmals gehören sie zu den selben Personen.“ (Rote Flora 2011).

soziale Gruppen wirken, die von radikalen politischen Ideen und dem Ausleben subkultureller Erfahrungen nicht tangiert werden. Dies kann anhand von zwei Beispielen illustriert werden, dem Verein *Mieter Helfen Mietern* (MhM) sowie dem alternativen Sanierungsträger *STATTBÄU GmbH*. MhM wurde 1980 von engagierten Mietrechtsjuristen und Mitgliedern verschiedener Stadtteilgruppen mit dem Ziel gegründet, bedrohte Mieter juristisch zu beraten sowie öffentliche Kampagnen und Aktionsformen über die Entwicklung des Wohnungsmarkts zu initiieren⁷³. Aus der autonomen Szene wurde dem Verein vorerst vorgeworfen, als *Legalisten* lediglich Protest- und Bittbriefe zu schreiben. Anstelle sich jedoch von autonomen Politikkonzeptionen und Akteursgruppen abzugrenzen, verteidigte MhM seine Arbeit als wichtige Gratwanderung und Vermittlung zwischen radikalen und reformistischen Ansätzen. Einerseits müsse demnach der politische Kampf gegen Wohnungsnot offen geführt werden, wobei auch radikale Formen der Hausbesetzung eine legitime Methode darstellen würden. Andererseits dürfe dies in keinem grundlegenden Widerspruch zu gemäßigeren politischen Ansätzen und einer Zusammenarbeit mit städtischen Behörden, der SPD oder der Presse stehen (ebd.).

In diesem Sinne beteiligt sich der Verein im Jahr 1984 an der Gründung des alternativen Sanierungsträgers *STATTBÄU GmbH*. Einerseits formalisieren und professionalisieren sich hier die Erfahrungen, Kompetenzen und sozialen Netzwerke der in den 1970er Jahren in Auseinandersetzung mit der städtischen Abriss- und Sanierungspolitik entstandenen freien Szene aus Selbsthilfegruppen und Wohnprojekten. Andererseits bereitet die Stadt, die im selben Jahr anhand der *Alternativen Baubetreuung* die institutionelle Anerkennung und finanzielle Förderung alternativer Bau- und Wohnprojekte vorantreibt, die Prävention und Einbindung potentieller Konflikte vor. Instanzen wie MhM oder die *STATTBÄU* agieren damit als Mittlerinstanzen sowohl innerhalb als auch zwischen den links-libertären Netzwerken und der städtischen Politik.

Als die Stadt schließlich im Jahr 1989 mit der Gründung der *Stadterneuerungs- und Stadtentwicklungsgesellschaft mbH* (steg) die Implementierung unternehmerischer Interessen in die Prozesse der kleinteiligen Stadtentwicklung forciert, organisiert die *STATTBÄU* eine gleichnamige Tagung, um sich diesen Entwicklungen kritisch entgegen zu stellen. Auffallend ist die heterogene Zusammensetzung der Tagung zwischen radikalen und gleichermaßen institutionellen Stimmen⁷⁴.

73 Dabei arbeitete der Verein unter anderem mit dem „Treffen Hamburger Mieter- und Stadtteilinitiativen“ zusammen, „einem Erfahrungsaustausch- und Koordinationstreffen, auf dem die ca. 20 Hamburger Initiativen regelmäßig beraten, Aktionen gemeinsam planen und gelegentlich gegenüber dem Verein so etwas wie eine *parlamentarische Kontrollfunktion* ausüben, damit dieser sich nicht verselbstständigt“ (Dessenberg und Reinig 1982 : 86).

74 An der Tagung nehmen „Architekt_innen von der HfbK, Mitarbeiter_innen der Lawetz-Stiftung, der *STATTBÄU* und der Stiftung Freiraum der Patriotischen Gesellschaft teil, aber auch (...Wissenschaftler) der TU Harburg. Eingeladen waren auch Mitarbeiter des Bezirksamts Hamburg Mitte und des Amts für Stadterneuerung in der Baubehörde.

Neben der dialogorientierten Kompromisskultur zeigt das Beispiel die Bereitschaft und Fähigkeit links-libertärer Akteure der Stadt, der Gefahr der Vereinnahmung zum Trotz, eigene Positionen und Projekte in Auseinandersetzung mit den Institutionen zu entwickeln und zu verteidigen.

In diesem Zusammenhang konnte eine Vielzahl an für politische Mobilisierungen unerlässlichen Kompetenzen und Ressourcen nicht nur erworben, sondern auch geteilt und über Jahrzehnte hinweg weitergegeben werden. So untermauert der Aktivist Christoph Twickel, dass „das handwerkliche, bau- und finanztechnische Wissen, das sich Aktivisten im Verlauf dieser Prozesse angeeignet haben, (seinen) Niederschlag in alternativen Bauträgern, Genossenschaften, Wohnprojekten oder Mieterorganisationen gefunden (hat), die teilweise bis heute bestehen (...) Die Fähigkeiten zur Organisation, zum geschickten Umgang mit Behörden, Kreditgebern, Grundeigentümern und Medien kompensieren sozusagen die fehlende Liquidität. Sie ermöglichen es, sich Räume anzueignen, die man sich auf dem freien Markt nicht leisten kann.“ (Twickel 2010 : 109).

Nachdem sich der Konflikt um die Hafenstraße 1986 und 1987 in den Barrikadentagen zugespitzt und der Bürgermeister Klaus von Dohnanyi seinen Rücktritt erklärt hatte, wurde mit *Henning Voscherau* ein erklärter Gegner der Hafenstraße neuer Bürgermeister. In den Folgejahren konnten vor dem Landgericht mehrere Räumungstitel gegen die mittlerweile *genossenschaftlich organisierte Hafenstraße* durchgesetzt werden, die jedoch aufgrund der mietrechtlichen Expertise von *Mieter Helfen Mietern* an einer juristischen Vollstreckung scheiterten (Becker und Rekitke 1995 : Kap. 1.4.2.). Und In Angesicht der städtischen Strategie, die Kontrolle durch den Bau zahlreicher Sozialwohnungen rund um die Hafenstraße zurückzuerlangen, erarbeitet die Genossenschaft dank der Zuarbeit der alternativen Sanierungsszene ein eigenes Nutzungskonzepts. Dieses geht über den sozialen Wohnungsbau weit hinaus, insofern es „auch Werkstätten und Gewerberäume sowie im Viertel dringend benötigte soziale Einrichtungen vorsieht, z.B. eine KITA, eine Stadtteilversammlungshalle mit Stadtteilvolksküche, ein öffentliches Bade- und Waschhaus, Sport- und Musikräume“ (ebd.). Die Stadt wurde durch diesen produktiven Entwurf mit den eigenen Versäumnissen konfrontiert, das Vorgehen der Gegeninitiative öffentlich gestärkt.

Insgesamt gelingt es, verbindende Elemente verschiedener links-libertärer Gruppen, gemeinsame Ziele und Projekte, in den Mittelpunkt von Mobilisierungsprozessen zu rücken - und nicht etwa, wie

Anwesend waren der Senatsdirektor der Baubehörde Knut Gudafsson, der Oberbaudirektor Kossak sowie der SPD-Politiker Sachs und auch der als Geschäftsführer der neu zu gründenden steg vorgesehene Peter Jorczyk. Darüber hinaus beteiligten sich zahlreiche Architekt_innen, Mitarbeiter_innen sozialer Träger, Stadtforscher_innen wie etwa Walter Siebel, aber auch die stadtteilpolitischen Aktivisten_innen der FLORA-Gruppe“ (Rinn 2016 : 116).

dies bei (notwendig zu führenden) Debatten rund um die Gewalt- oder die Partizipationsfrage der Fall ist, potentielle Brüche und Konflikte. Dabei erhalten die Aktivisten durchaus die Unterstützung aus bürgerlichen bis konservativen Kreisen, wie das Beispiel der Jägerpassage zeigt⁷⁵. Die geteilten Werte und Anliegen erlauben der links-libertären Szene eine projektbezogene Zusammenführung nur verstreut auftretender Ressourcen, Kompetenzen und Fertigkeiten. Gerade durch das Nebeneinander formeller Vereine (*Mieter Helfen Mietern* ; *STATTBAU*) und informeller Orte und Praktiken (Hausbesetzungen ; das rituelle Schanzenfest⁷⁶) hat die Hamburger Protestlandschaft zahlreiche „Lernorte [hervorgebracht], wo Kompetenzen und Wissen angeeignet und weitergegeben werden“ (Rucht und Roth 2008 : 16). Es sei an Walter Nicholls und die Notwendigkeit der Kooperation erinnert: „Urban issues affect diverse groups simultaneously while leaving any single group ill-equipped to deal with the problem by itself.“ (Nicholls 2008 : 6f.).

Zwischenfazit

Es kann also festgehalten werden, dass in Hamburg in den 1970er und 1980er Jahren eine links-libertäre Protestkultur entstanden war. Der gesellschaftliche und stadtpolitische, aber auch nationale Kontext, spielt hier eine nicht zu vernachlässigende Rolle, insofern mit ihm mögliche politische Allianzen und zivilgesellschaftliche Unterstützung einhergehen, als auch das Wirken einer äußeren Bedrohungssituation. Letztere haben in Hamburg vor allem durch zahlreiche Projekte innerstädtischer Sanierung und der Transformation hin zu einer modernen Dienstleistungsmetropole Gestalt angenommen, wobei die stark an unternehmerischen Interessen ausgerichtete Stadt- und Wohnungspolitik häufig von repressiven juristischen und polizeilichen Maßnahmen begleitet wurde.

Gleichzeitig konnten über die Jahrzehnte verschiedene strong-tie Gruppen in einen regelmäßigen Austausch zueinander treten und dank dem Wirken von Einzelpersonen oder spezifischen Ereignissen (Broker) untereinander soziale Vertrauens- und Kooperationsverhältnisse aufbauen. Dabei wurden verschiedene Ressourcen und Kompetenzen angeeignet, geteilt und weitergegeben. Dank einer kollektiven Erinnerungskultur, die sich im städtischen Raum, der Literatur und lokalen

75 „Ihr Erhalt wurde etwa in Architekt_innenkreisen und von der *Patriotischen Gesellschaft* befürwortet. Wie im Konflikt um die Hafenstraße konnten sich so sehr verschiedene Akteur_innen hinter der Forderung versammeln, *historische* bzw. *gewachsene Strukturen* zu erhalten, und positionierten sich damit auch in Opposition zu einer autoritären Stadtplanung“ (Rinn 2016 : 111).

76 Zu einer kritischen Darlegung der Geschichte des Schanzenfests, zu dessen unkommerzieller und solidarischer Grundausrichtung sich mehr und mehr die ritualisierte, oft gewalttätige Konfrontation mit der Polizei gesellte, siehe Blechschmitt (Int. : 2013).

Kunstproduktion, aber auch in rituell wiederkehrenden Praktiken spiegelt, konnte der Glaube konsolidieren, dass gesellschaftliche Verhältnisse durch kollektives politisches Handeln veränderbar sind. Dabei erlaubt gerade auch die produktive Ausarbeitung eigener Projekte und Gesellschaftsentwürfe eine bloße Negativkonstellation und die drohende Selbstmarginalisierung zu überwinden. Anhand einer umfassenden meaning work konnten in Theorie und Praxis Anknüpfungspunkte für nicht immer leicht miteinander zu vermittelnde ideologische und strategische Positionen gefunden und das eigene Tun auf emotionaler und kognitiver Ebene positiv besetzt werden. All diese verschiedenen Aspekte scheinen in den 1990er Jahren im Zusammenhang von Park Fiction erneut auf und illustrieren die Kontinuität dieser Entwicklungen.

5. Zur Konsolidierung einer kollektiven Protestkultur am Beispiel Park Fiction

Das politische Kunstprojekt Park Fiction zeigt in unmittelbarer Nachbarschaft zu den mittlerweile genossenschaftlich organisierten Hafenstraße, wie ein breites links-libertäres und zivilgesellschaftliches Bündnis auf der Grundlage zurückliegender Kämpfe für eine *Politik von unten* sowie die Verteidigung der sozialen Interessen eines Stadtteils eintritt. Andererseits illustriert es die Fähigkeit allen voran der künstlerischen Aktivist:innen, sich den veränderten sozialen und stadtpolitischen Rahmenbedingungen anzupassen und sie teilweise für die eigenen Interessen zu nutzen. Damit wird in Hamburg auf aktivistischer Ebene bereits in den 1990er Jahren die Überwindung des (vermeintlichen) Antagonismus von Sozial- und Kunstkritik⁷⁷ fruchtbar gemacht. Die Forderungen nach einer kleinteiligen Realisierung einer integrativen, sozial gerechten Urbanität legt auch hier den Grundstein für Entwicklungen, die im RaS-Netzwerk am Ende der 2000er Jahre von erneuter Aktualität und Produktivität sein werden (Twickel 2009 ; Birke 2010, 2013).

Anmerkungen zu St. Pauli der 1990er Jahre und zu Park Fiction

Das Viertel St. Pauli in der westlichen Innenstadt wird zu Beginn der 1990er Jahre von knapp 27.000 Menschen bewohnt. Die Einwohnerdichte ist zu diesem Zeitpunkt beinahe fünf mal, der Ausländeranteil drei mal so hoch wie im gesamtstädtischen Vergleich. Das durchschnittliche Einkommen liegt bei gerade einmal 60% des städtischen Mittelwerts, während die

⁷⁷ Die Kunstkritik richtet sich Boltanski und Chiapello zufolge gegen „la perte de sens et, particulièrement, la perte du sens du beau et du grand, qui découle de la standardisation et de la marchandisation généralisée“. Die Sozialkritik dagegen engagiert sich gegen Phänomene wie soziale Ungleichheiten, Ausbeutung und Armut. Damit steht sie in einem gewissen Spannungsverhältnis zur Kunstkritik : „(elle) rejette, parfois avec violence, l’immoralisme ou le neutralisme moral, l’individualisme, voire l’égoïsme ou l’égotisme, des artistes“ (Boltanski und Chiapello 1999 : 84).

Arbeitslosenquote mit 150% sehr viel höher ausfällt als im restlichen Stadtgebiet (vgl. Wieczorek 2005 : 7). Wenn in den 1980er Jahren der südlicher Streifen am Hafenrand Gegenstand städtebaulicher Maßnahmen geworden war, wird nun das gesamte Gebiet der Reeperbahn als neuer Investitionsstandort entdeckt (Berger und Schmalfeld 1999 : 324). Andererseits ist mit dem *Hafenrandverein* ein kritischer Zusammenschluss an Anwohnern und Stadtteilaktivisten erhalten geblieben, der sich weiter gegen das Projekt der Perlenkette einsetzt. In der parallel zur Hafenstraße gelegenen Bernhard-Nocht-Straße ist außerdem ein von Künstlern verwalteter Freiraum entstanden, der sich u.a. den Ideen der *Situationistischen Internationale* und Henri Lefebvres zuzuwenden beginnt (Int. : Schäfer 2004), sich also mit der Kritik am funktionalen, konsumorientierten Raummodell der modernen Stadt vertraut macht. Und schließlich mieten Künstler der avantgardistischen Musik- und Kunstszene ein am Pinnaßberg gelegenes Gebäude an, das sich innerhalb kürzester Zeit zu einem informellen Treffpunkt der Szene entwickelt, dem *Golden Pudel Club*.

Der Pinnaßberg ist eine der letzten Frei- und Grünflächen des Viertels. 1994 jedoch legt die Stadt Pläne zu dessen Verkauf und Bebauung vor. Insgesamt siebzig Wohnungen sowie eine Sport- und Kindertagesstätte sind geplant (vgl. Wieczorek 2005 : 12). Gestützt durch die implizite Drohung eines Wiederaufflackerns des jüngst befriedeten Konflikts um die Hafenstraße entwickelt die Gegner des Projekts ein eigenes Konzept, in dessen Kern der Erhalt des Geländes in Form eines öffentlichen Parks steht. In der Terminologie Lefebvres (1968) steht nichts Geringeres auf dem Spiel als die Ausrichtung städtischer Politik auf ihren Tausch- bzw. ihren Gebrauchswert. Dabei finden die Vertreter einer sozial-integrativen Urbanität durchaus die Fürsprache einzelner Vertreter der städtischen Institutionen und Behörden, was Brüche und neue Handlungsspielräume für die politischen Aktivisten allen voran im Bereich der städtischen Kulturpolitik eröffnet.

Die hanseatische Kulturpolitik zwischen Standortförderung und emanzipatorischer Einmischung

Hamburg war in den frühen 1980er Jahren sehr viel weniger als Städte wie Frankfurt, Köln oder Stuttgart darauf bedacht, seine Außenwahrnehmung durch Investitionen in prestigeträchtige kulturelle Infrastrukturprojekte oder Großereignisse zu steigern (Friedrich und Dangschat 1993 : 117). Der Herausbildung einer kulturellen Leuchtturmpolitik stand einerseits das traditionell kunstkritische Denken von Teilen des Handelsbürgertums entgegen, andererseits waren es die links-libertären Bewegungen der Stadt, die seit den 1970er Jahren relativ erfolgreich die Förderung nichtkommerzieller Kunstprojekte sowie einer lokalen Stadtteilkultur einforderten (ebd. : 126). So entstehen laut Claus Mewes, Kulturhistoriker und zwischen 1993 und 2013 Direktor der Hamburger

Kunsthalle, aufgrund personeller Wechsel in den Kunstinstituten sowie einer politisierten Künstlerschaft und engagierten Öffentlichkeit Ende der 1970er Jahre zahlreiche neue Kulturinstitutionen, innovative, oft sozialkritische Ausstellungsformate, neue Künstlerstipendien sowie günstiger Atelierraum (Mewes 2008).

Und im Jahr 1980 schließen sich ein Großteil der Hamburger Kultur- und Kunstakteure zu der „Arbeitsgruppe bildende Kunst in Hamburg“⁷⁸ zusammen. Parallel zur Entstehungs- und Wirkungsgeschichte der *Bunten* bzw. *Alternativen Liste* stellt die Arbeitsgruppe ein vielbeachtetes 14-Punkte-Programm auf, das zur Gründung und Ausrichtung zahlreicher öffentlich wie privat geförderter Kulturinstitutionen und Ausstellungsprogramme führt⁷⁹. Kultur- und Kunstprojekte werden auch auf institutioneller Ebene stark an soziale und politische Fragen gekoppelt. 1981 gründet die Hansestadt das damals einzigartige Programm *Kunst im Öffentlichen Raum*, bei dem jährlich zehn Projekte in Höhe von 1.000.000DM gefördert wurden. Der öffentliche Raum wird dabei nicht unter rein topografischen Aspekten begriffen. Und Kunst wird weit über dessen Funktion der Ästhetisierung gedacht, wie dessen ehemaliger Referatsleiter Achim Könneke untermauert⁸⁰. Damit bringen sich Teile der Sozial- und Kulturbehörde bereits seit den frühen 1980er Jahren implizit bzw. explizit gegen die aufkommende unternehmerische Stadtpolitik in Stellung.

Im Jahr 1984 beispielsweise wurde das *Gesamtkunstwerk Freie und Hansestadt Hamburg* von Joseph Beuys von dem Programm gefördert. Dessen Kritik einer sozial- und umweltfeindlichen Hafen- und Wirtschaftspolitik führt dazu, dass sich Dohnanyi persönlich dazu gezwungen sah, das

78 Mewes zufolge bestand dieser Zusammenschluss aus diversen Akteuren wie „Hamburger Kunsthalle, Kunstverein in Hamburg, Künstlerhaus Weidenallee, Hochschule für bildende Künste, Berufsverband bildender Künstler/Hamburg, Freie Vereinigung bildender Künstler, Gedok und den Hamburger Galerien“ (Mewes 2008).

79 „Aus der in Bewegung geratenen Kulturszene erfolgten Schlag auf Schlag sowohl seitens der Stadt als auch seitens privater Initiativen und Künstlergruppierungen prägende Einrichtungen für zeitgenössische Kunst: Die *Halle 6* auf Kampnagel wurde 1982 als experimentelles Ambiente für bildende und darstellende Künste ausgebaut, 1986 gründeten kunstinteressierte Bürger den Verein „Neue Kunst in Hamburg“, veranlassten gemeinsam mit der Kulturbehörde die Herrichtung der Halle „K3“ und starteten ein umfangreiches Ausstellungsprogramm unter der Regie verschiedener, aus der Bundesrepublik eingeladenen Kuratoren (...) Außerdem wurde die Hamburgische Kulturstiftung 1988 ins Leben gerufen. Selbstverwaltete Künstlervereinigungen wie „Westwerk“ (1985) und „KX“ (1987) begannen mit eigenen Programmen. Ein beispielgebendes Ereignis war die Ausstellung „Jenisch Park Skulptur“ 1986, mit der „Kunst im öffentlichen Raum“ historisch attraktive Freiflächen der Stadt temporär zu erobern begann. Als krönender Abschluss einer auf die zeitgenössische regionale wie internationale Kunst fokussierten Politik können die Eröffnungen der Deichtorhallen (1989), des Kunstvereins wie des Kunsthauses in der Markthalle (1993) und der „Galerie der Gegenwart“ (1997) gewertet werden.“

80 „Angesichts der gewachsenen gesellschaftlichen Komplexität wäre es eine grobe Verkürzung, allein in werkautonomen Kategorien darüber zu diskutieren. *Kunst im öffentlichen Raum* hat sich soziale, politische, mediale Zonen angeeignet, sie ist längst nicht mehr skulptural oder geographisch festzulegen. (...) [D]ie Interessen der KünstlerInnen, die sich mehr und mehr als KrisenmanagerInnen, als ProjektleiterInnen oder als IntendantInnen verstehen, [haben sich] in das Interaktionsfeld des Politischen verschoben.“ (Babias und Könneke 1998 : 9).

Projekt zu unterbinden⁸¹. Diese als undemokratisch verstandene Einmischung wiederum setzte einen „kulturpolitisch übergreifenden Solidarisierungsschub (von der) Kultursenatorin über die Museumsdirektoren und -mitarbeiterInnen bis hin zu den KünstlerInnen“ in Gang (Mewes 2008), der auch Teile der links-libertären Milieus erfasste. Die an politischen, sozialen und künstlerisch-kritischen Auseinandersetzungen interessierte Kultur- und Sozialbehörde der Stadt stand damit in einem offen ausgetragenen Konflikt mit dem Senat und der Finanz- und Wirtschaftsbehörde. Es war die Existenz solcher offenen Situationen, die außerparlamentarischen Akteuren eine allgemeine Sichtbarkeit und damit neue Handlungsspielräume und interne Bündnisse ermöglichten. Diese Tradition einer politischen Kunst, die dezidiert von Teilen der öffentlichen Politik unterstützt wird, hat einen entscheidenden Einfluss auf das Projekt Park Fiction.

Stadt als kollektiver Raum des Imaginären. Zum politischen Gehalt künstlerischer Praxis

Das Viertel von St. Pauli bietet, bevor es als neuer Investitionsstandort entdeckt wird, ein ungeahntes Experimentier- und Handlungsfeld der lokal ansässigen Kunst- und Kulturszene. Mit seinen zahlreichen Bars und Clubs, günstigen Mieten und verwaisten Hinterhöfen entwickelt es sich zum idealen Refugium der neu aufkommenden Musik- und Drogenkultur der Stadt. Dabei wird Stadt von den Akteuren dieser gegenkulturellen Strömung ganz im Sinne Lefebvres als Möglichkeitsraum begriffen, in dem sich soziale Differenzen und kulturelle Vielfalt verdichten und durch ungeahnte, auch konfliktuelle Zusammentreffen neue Formen des Zusammenlebens entfalten (vgl. Lefebvre 1968 ; Holm 2013 : 50f.). Dies wird besonders bei dem Künstler Christoph Schäfer deutlich, der eine entscheidende Rolle bei Park Fiction spielen sollte⁸². Ziel dessen künstlerischer Praxis ist es demnach, „den öffentlichen Raum als ein Gebiet der Auseinandersetzung zu öffnen [... um] den Alltag mit dem Imaginären zu verbinden“ (ebd.).

81 Hierzu heißt es in einem Archiv der Hamburger Kulturpolitik : „Jährlich werden circa 2,5 Millionen Kubikmeter hochgradig verseuchter Sand und Schlick aus der Elbe auf sogenannten Spülfeldern im Hafengebiet dauerhaft deponiert. Die im Vergleich zur Entsorgung billige Deponielösung belegte allerdings langfristig immense Flächen mit der permanent drohenden Gefahr einer Verseuchung des Grundwassers. 1973 beschloß der Senat ein ganzes Fischerdorf, Altenwerder, abzureißen, um das Gebiet meterhoch mit Schlick zu bedecken. (...) Die Bepflanzung (dieses Gebiets) sollte primär symbolischer Auftakt eines komplexen und langfristig angelegten gesellschaftlichen Prozesses sein. Kernpunkt war eine Kulturinitiative, die ganzheitlich orientierte, neue Gestaltungsmöglichkeiten entwickeln und ihre praktische Umsetzung vorantreiben sollte“ (Int. : Hamburger Kulturbehörde : Beuys).

82 „Was auch mit Acid anfang, war die bewusste Idee und Fähigkeit, Situationen herzustellen. Bei Ambient schwingt diese Möglichkeit im Namen mit, überall gab es Chill-Out-Zonen, und mit Raves wurde die kurzzeitige und unautorisierte Nutzung leerer Gebäude, Fabriken, Hallen, Banken oder von ungenutztem Ackerland zur Massenaktivität (...) Plötzlich war das städtische Alltagsleben der aufregendste Ausgangspunkt. Die Abenteuerlust trieb uns in die seltsamsten Ecken, ließ uns Begegnungen und überraschende Ereignisse an den unwahrscheinlichsten Orten produzieren. Die Stadt war voller Möglichkeiten. Wir konnten die geheimsten Zeichen lesen, die Codes entschlüsseln und wir waren bereit, sie neu zu definieren“. (Int. : Schäfer 2004).

In der Forschung ist der Zusammenhang zwischen künstlerischer Praxis und politischer Sinnkonstruktion vielfach hervorgehoben worden⁸³. Ganz in diesem Sinne betont Schäfer in Bezug auf die zurückliegenden Auseinandersetzung um die Hafenrandbebauung, „wie viel wir durch die jahrelange künstlerische Praxis über Vermittlung gelernt haben und was jetzt alles in einem anderen Zusammenhang angewandt werden kann. Konkret hieß das zuerst, Formen zu finden, mit denen sich politische Inhalte zugänglicher darstellen ließen.“ (Schäfer und Skene 1998 : 162).

Nachdem die Verhandlungen zwischen den lokalen Aktivisten und der Baubehörde um die Zukunft des Pinnaßberg ins Stocken gekommen waren, stießen im Sommer 1995 die Künstler Cathy Skene und Christoph Schäfer zu der Parkinitiative. Die beiden haben bereits in mehreren Projekten das Verhältnis von Alltagsleben und Stadt bearbeitet und dabei die Forderung vertreten, das Planungs-, Gestaltungs- und Entscheidungsmonopol der städtischen Politik mit der kreativen und gestalterischen Kraft eines jeden Einzelnen zu konfrontieren. Im Imaginären solle das utopische Potential neuer Formen des Zusammenlebens und der städtischen Gestaltung erarbeitet werden. Dies findet programmatisch in dem Titel *Park Fiction* seinen Ausdruck.

Zum Zweck einer ersten Aktivierung des kreativen und gestalterischen Potentials des Viertels und überhaupt um das Thema einer breiteren Öffentlichkeit bekannt zu machen, veranstalten Skene und Schäfer im Spätsommer 1995 das Straßenfest *Park Fiction 3*. Neben einer Reihe von Konzerten, Performances und Vorträgen tragen sie vor allem den Prozess der *Wunschproduktion* in die Auseinandersetzung hinein. Dabei handelt es sich um ein an künstlerischen Darstellungsformen orientierenden, offenen Beteiligungsverfahren, bei dem die Bewohner und Nutzer anhand von Fragebögen und Schildern ihre Bedürfnisse und Wünsche zum Ausdruck bringen. In Zusammenarbeit mit den verschiedenen politischen Akteursgruppen des Viertels werden in den kommenden Monaten und Jahren eine Vielzahl weiterer Aktions- und Darstellungsformen erprobt, u.a. gemeinsame Parkbesuche und Vortragsreihen, Festivals und Bepflanzungen, sowie eine durch zahlreiche Tools erweiterte Wunschproduktion⁸⁴. Schäfer zufolge „geht (es) bei der kollektiven

83 Siehe dazu v.a. die in dem Sammelband *Art et Contestation* von den Autoren gemeinsam vertretene These ; „que le propre des artistes étant leur aptitude particulière à la manipulation des symboles, cette habilité spécifique les prédispose à jouer un rôle prépondérant dans ces luttes symboliques qui sont aussi, et nécessairement, des luttes sociales et politiques (...) Toute mouvement social impliquant ce que David Snow appelle un travail de la signification, (...), la production de significations et de manipulation de symboles, au sein desquels les artistes occupent une position de tout premier plan“ (Balasinski und Mathieu 2006 : 12f.).

84 „Das ist das action kit. Menschen werden eines Tages vor ihrer Türe stehen und anklingeln und Sie werden durch den Türöffnungsschlitz gucken und befürchten, dass es die Gebühreneinzugszentrale ist. Sie ist es nicht! Sie erkennen uns an diesen Jacken, die dieses Zeichen tragen und an diesem Koffer (...) Sie sehen auf den ersten Blick Knetmasse, selbsthärtend und anmalfähig. Bunte Knete, Klebstoff usw. die schönen Broschüren, Fragebögen und ein Diktaphon, mit dem man Wünsche auch sprachlich äußern kann. Hier das aufklappbare Photopanorama, auf dem sie Ihren Wunsch präsentieren können“ (Schäfer In : Czenki 1999 : 22.05).

Wunschproduktion darum, neu zu bestimmen was die Stadt ist, darum, ein anderes Netz über die Stadt zu legen, sich die Stadt anzueignen, überhaupt sich vorzustellen wie es anders laufen könnte und dann das Spiel nach anderen Regeln zu spielen. Von der Stadtkonsumentin zur Stadtproduzentin werden. Die Hegemonie staatlicher und wirtschaftlicher Planungsinstanzen punktuell zu durchbrechen.“ (zit. In. Film : Czenki 1999 : 15.20).

Der Ansatz von Schäfer und Skene wird also einerseits stark von ihren spezifischen künstlerischen Fähigkeiten und Erfahrungen gespeist, wendet sich aber zugleich explizit gegen die Konzeption eines bürgerlichen Kunstbegriffs, der in der individuellen Schaffenskraft des Künstlers sowie in dessen Werksautonomie verwurzelt bleibt. Entsprechend der Ausweitung der Ortskonzeption durch die städtische Kulturpolitik steht nicht mehr das Werk, sondern das Viertel und dessen Bewohner, deren Praktiken und Bedürfnisse im Zentrum. Die dabei geforderte Kollektivierung künstlerischer Praxis lässt sich gleichermaßen auf die Arbeit des Architekten und Stadtplaners ausweiten⁸⁵.

Die Formulierung und Ausarbeitung eigener politischer Ziele, die bei Park Fiction weit über eine Dagegen-Haltung hinausgehen, erlaubt von der ersten Stunde an, Brückenschläge und politische Allianzen zwischen verschiedenen sozialen Gruppen und politischen Initiativen zu reaktualisieren und auf neue Kontexte zu übertragen. Damit wird ganz in der Tradition der 1970er und 1980er Jahre der Austausch und die Synergie verschiedener Kompetenzen und Ressourcen anvisiert. „Das Besondere an Park Fiction ist“, so die Aktivistin Margit Czenki, die das Projekt als Filmemacherin begleitet hat, „dass sich Menschen aus unterschiedlichen Bereichen gegenseitig schlauer gemacht haben - und so etwas völlig Anderes entstanden ist, das kein Bereich alleine zustande bekommen hätte.“ (zit. In. : Wieczorek 2005 : 5). Schäfer und Skene nehmen dabei die Rolle von brokern zwischen alteingesessene Politaktivisten, *gewöhnlichen* Anwohnern, der städtischen Theaterlandschaft oder einzelnen Institutionen ein.

Die systematische und konzeptuell untermauerte Abkehr vom Werksbegriff, vom individuellen Genie des Künstlers, untermauert die Kraft radikal-demokratischer Prozesse *von unten*. Wenn hier v.a. die Rolle des Künstlers in den Mittelpunkt gestellt wird, ließe sich gleichermaßen der *Sozialarbeiter* als zentraler Akteurstyp und die Soziale Arbeit als wesentliches politisches Handlungsfeld herausarbeiten. So kann beispielsweise mit dem Verein GWA St. Pauli auf die

85 „Der Künstlerstatus wird im Falle des Architekten für sich reklamiert, um die Beteiligung von Anwohnern bei der Planung oder ein prozeßhaftes Entstehen aus der Planung auszuschließen, da sich das einzelne Genie verwirklichen soll. Deshalb geht es uns nicht nur um ein kleines Stück Land, sondern um eine Definition von dem, was Kunst und Künstler-Sein heute bedeutet. Für uns kann es jedenfalls nicht mehr heißen, die Verwirklichung eines privilegierten Einzelnen.“ (Schäfer und Skene 1998: 164).

historische Verwurzelung und bis heute andauernde Kontinuität einer politisch radikalisierten Sozialarbeit im Viertel verwiesen werden (vgl. Muhl 2013). Personen wie dessen Geschäftsführerin Sabine Stövesand erfüllen, ähnlich wie Schäfer und Skene, die Rolle eines broker. Sie lassen wesentliche Ressourcen, Kompetenzen und soziale Kontakte in die Auseinandersetzung mit einfließen, was besonders bei Wanda Wieczoreks deutlich wird⁸⁶.

Zu den politischen Gelegenheitsbedingungen rund um Park Fiction

Der produktive und offene Charakter von Park Fiction ermöglicht die Kooperation mit einzelnen Institutionen der Stadt. So wird das Projekt trotz politischer Widerstände im Jahr 1996 von der städtischen Kulturbehörde im Rahmen des Programms Kunst im öffentlichen Raum mit 125.000€ unterstützt. Diese Zuwendung weist v.a. auch eine moralische und strategische Komponente auf. Nach erfolglosen Verhandlungen zwischen der SPD und der Parkinitiative⁸⁷ sucht die SPD eine parlamentarische Entscheidung in der Altonaer Bezirksversammlung. Daraufhin startet die Aktivisten eine spontane Telefonkampagne, in der sie einen Großteil der Altonaer Abgeordneten aller Parteien und selbst einzelner SPD-Vertreter von der Park-Idee überzeugen (Wieczoreks 2005 : 50). Das Beispiel illustriert abermals die politische Kompromisskultur der Hansestadt, die Bereitschaft zum Dialog sowie die Existenz von Mittlerinstanzen und Handlungsspielräumen.

Die politischen Gelegenheitsbedingungen im Jahr 1997 sind nicht nur aufgrund der anstehenden Bürgerschaftswahlen günstig. Mit der geplanten Schließung und darauffolgenden Besetzung des Hafenkrankenhauses ereignet sich in unmittelbarer Nähe einer der bedeutendsten sozialen Konflikte

86 „Nicht zuletzt fand durch eine enge personelle Bindung der GWA St. Pauli-Süd 16 an Park Fiction ein Transfer von Methoden und Konzepten der kritischen Gemeinwesenarbeit in den Planungsprozess und in die Arbeitsgruppe statt. Sabine Stövesand, von 1993 bis 1999 Geschäftsführerin (des Vereins ...), übernahm 1993 die Mitgliedschaft ihrer Vorgängerin im Hafenrandverein und gehörte im weiteren Planungsprozess der AG Park Fiction an. Sie vertritt einen kritischen Ansatz der Gemeinwesenarbeit und bezieht Konzepte des Community Organizing in ihre Arbeit ein. Zudem erleichterte die seit den 1970er Jahren aufgebaute Struktur der GWA St. Pauli-Süd die Partizipation breiter Bevölkerungsschichten am Planungsprozess, da die über Jahre hergestellte Bekanntheit und das durch nachhaltige Stadtteilarbeit gewonnene Vertrauen in MitarbeiterInnen einen Nährboden für die Mobilisierung für das *Einzelprojekt* Parkplanung boten. Die GWA St. Pauli-Süd unterstützte mit ihren personellen und infrastrukturellen Ressourcen die Durchführung extensiver Befragungsaktionen und der Öffentlichkeitsarbeit, stellte Räumlichkeiten für Arbeitsgruppentreffen und Stadtteilversammlungen zur Verfügung und trug dazu bei, Informationen im Stadtteil zu verbreiten und die Kommunikation über die Planungen am Pinnasberg in der Bewohnerschaft anzuregen.“ (Wieczorek 2005 : 57)

87 Während Teile der SPD in den Medien einen vermeintlichen Kompromiss vorstellen, der zwar nur eine Teilbebauung des Geländes vorsieht, jedoch auch eine Erhöhung der Gebäude um mehrere Stockwerke sowie den Abriss des Golden Pudel Clubs, reagiert die Initiative mit dem einwöchigen Festival *Park Fiction 4*. In dessen Verlauf werden durch unzählige Ausstellungen an semi-öffentlichen Orten rund um den Pinnasberg, durch Performances und Theateraufführungen, Lesungen und thematisch angegliederte Filmprojektionen zahlreiche weitere Personen im Viertel für die Parkidee sensibilisiert. Der Kompromissvorschlag wird von der Initiative und von Anwohnern in einer darauffolgenden Stadtteilkonferenz abgelehnt.

Hamburgs der 1990er Jahre. Dies ermöglicht einen Schulterschluss zwischen den Besetzern und Park Fiction, sowie die Verknüpfung der beiden Kämpfe unter einem gemeinsamen *masterframe* gegen die neoliberal geprägte Austeritätspolitik der Stadt. Der Senat, zwischen den Fronten, stimmt den Forderungen eines kollektiv *von unten* geplanten Parks am Pinnasberg zu, gibt die zwischenzeitlich eingefrorenen Gelder der Kulturbehörde wieder frei und weist den Planungsbeauftragten der Initiative eine Fläche von 3.500 m² zu.

Bis der Park jedoch tatsächlich gebaut werden kann, vergehen aufgrund zahlreicher institutioneller Widerstände und Kompetenzstreitigkeiten noch mehrere Jahre⁸⁸. Vor allem dessen Konzeption als politisches Kunstprojekt, durch die Kulturbehörde gewissermaßen offiziell anerkannt, ergeben sich für die Initiative entscheidende Handlungsspielräume. Bereits Ende der 1990er Jahre nimmt eine Gruppe um Schäfer und Skene an zwei internationalen Kunst-Festivals in Wien und Zürich teil. 2002 folgt die Einladung zur prestigeträchtigen *Documenta* in Kassel. Damit investiert die Initiative ein politisches Feld jenseits der Kontrolle durch den Hamburger Senat. So reagiert Schäfer auf die Widerstände einzelner SPD-Verantwortlicher mit der Frage, „wie es Ihnen möglich [sei], eines der mestdiskutierten Kunstprojekte der Neunzigerjahre zu ignorieren und seine Realisierung zu behindern?“ (Int. : Schäfer 2001). Damit verlagert er die Diskussion und Auseinandersetzung in den Bereich der Kunst, ein „scheinbar machtloses Feld, das wir überfluten konnten, aber eins, in dem sich Politiker nicht bewegen können. Für einen Moment hatten wir dadurch einen Raum eröffnet, wo wir die Regeln des Spiels stärker bestimmen konnten und die Politiker als die ewigen Verhinderer und langweiligen Nörgler dastanden, die sie eigentlich sind.“ (zit. In : Czenki 1999: 42.09).

Dank der langjährigen solidarischen Zusammenarbeit verschiedener Initiativen konnte das Projekt im Jahr 2004 wenn auch mit einigen Kompromissen umgesetzt werden. Park Fiction kommt bis heute sowohl in symbolischer Hinsicht als Teil der Erinnerungskultur lokaler Kämpfe, als auch als konkreter, materieller Ort der Begegnung, eine wesentliche Rolle in der links-libertären Bewegungslandschaft zu. Andererseits konnte die Protestdynamik die allgemeinen Aufwertungs- und Verdrängungsprozesse, die seitdem im Viertel St. Pauli wirken, nicht verhindern. Vielmehr

88 Sieben städtische Behörden und zwei Bezirksämter streiten sich um die Finanzierung von Turnhalle (3,9M€), Park (2,4M€) und Wohnprojekt (4,2M€). Zu Beginn der 2000er Jahre, es ist abermals Wahlkampf, werden von der SPD Sicherheitsbedenken und die Gefahr der Ruhestörung angemahnt und das zurückliegende Beteiligungsverfahren als undemokratisch in Frage gestellt. In einem offenen Brief entlarvt Christoph Schäfer (Int. : Schäfer 2001) die Vorwürfe und Einwände mit viel Intelligenz und Witz als Teil eines Verhinderungsversuchs, „die den öffentlichen Raum [lediglich] als Sicherheits- und Ordnungsproblem definiert“, nicht aber als Gestaltungs- und Lebensraum der Stadtbewohner.

wurde dessen kulturelles Kapital von städtischer Seite in die symbolische Aufwertung des Viertels und der Hamburger Innenstadt integriert und weitestgehend seines politisch-widerständigen Potentials zu entkleiden versucht (Kap. VI.).

Zusammenfassung

Die im ersten Kapitel herausgearbeiteten politischen Gelegenheitsbedingungen – eine konsistente, mit kollektiven Bedrohungslagen einhergehende Stadtpolitik, aber auch potentielle Allianzen und Brückenschläge zwischen diversen Akteursgruppen – können auch in den 1980er und 1990er Jahren Geltung beanspruchen. Die unternehmerische Stadtpolitik ging unmittelbar mit teils sehr offensiv geführten Protesten und sozialen Kämpfen einher, von denen hier mit der Hafenstraße, der Roten Flora und Park Fiction nur die bekanntesten und einflussreichsten dargestellt wurden. Dessen Erfolg und breites Mobilisierungspotential lässt sich nicht ohne die zurückliegenden Stadtteilkämpfe und Hausbesetzungen sowie die Anti-AKW-Bewegung der 1970er Jahre verstehen, die nicht nur erste Grundlagen einer links-libertären Protestkultur haben entstehen lassen, sondern mit dem Einzug der GAL in das Stadtparlament oder dem Aufkommen einer weichen Stadtentwicklungspolitik auch jene Bedingungen schufen, die gegenseitige Kompromisse und Kooperationen allen voran zwischen Alternativmilieu und der Kultur- und Sozialbehörde erleichterten.

Zugleich soll das Insistieren auf eine politische Kompromisskultur in Hamburg nicht die harten Fronten und Konflikte verdecken, die sich vor allem zwischen dem radikalen Flügel der links-libertären Szene und dem konservativen politischen Kräften aus Senat, Polizei und Handelskammer entfachten. Doch die militanten, teils in offener Gewalt sich entladenden Konflikte rund um die Hafenstraße oder die Rote Flora schufen, folgt man der These McAdams (1982 : 178), jene Dynamiken, die weniger radikal auftretenden Akteuren neue Handlungs- und Argumentationsspielräume, mehr öffentliche Aufmerksamkeit und Legitimität zusicherten. So illustrieren die beiden Beispiele die Fähigkeit und Bereitschaft der links-libertären Netzwerke der Stadt, anhand effizienter Deutungsrahmen und einer vielschichtigen Sinnkonstruktion gemeinsame Ziele, Strategien und Werte in den Vordergrund zu rücken.

Vor allem das Ausarbeiten produktiver Gegenentwürfe ging dabei mit einem breiten Akzeptanzgewinn einher, der weit über die eigene Bezugsgruppe, teils bis ins konservative Lager reichte. Dadurch konnten diverse Ressourcen und Kompetenzen akkumuliert und geteilt und die strukturelle Unterlegenheit links-libertärer Politik teilweise kompensiert werden. Gerade auch das Wirken von

Künstlern und anderen Kulturproduzenten stellt den links-libertären Initiativen wichtige Ressourcen und Kompetenzen der Ästhetisierung und symbolischen Vermittlung bereit. Durch diese (teilweise) Verlagerung städtischer Konflikte auf das Feld der Kunst und Kultur konnten interne Widersprüche der durch (Selbst-)Kulturalisierung geprägten Stadtpolitik genutzt (vgl. Mayer 2013 : 163f.), der als Antagonismus konzipierte Gegensatz zwischen Sozial- und Künstlerkritik überwunden und gemeinsame Ziele und Solidaritäten ins Zentrum städtischer Proteste gerückt werden.

Zudem war in Hamburg eine Dynamik angestoßen worden, die dem Rückzug links-libertärer Aktivisten in gegenkulturelle, an spezifischen Gruppenidentitäten ausgerichtete Räume entgegenwirkte. Die aus dem kollektiven Handeln und aus einzelnen politischen Erfolgen resultierenden Emotionen schufen nicht nur positive Voraussetzungen zu weiterem politischem Handeln, sie fanden in einer spezifischen Erinnerungskultur und dem kollektiven Glauben an die Möglichkeit einer Stadtpolitik von unten ihren Niederschlag, die sich als ein Ensemble materieller und immaterieller Infrastrukturen in einer kollektiven Kultur des Protests verdichteten.

Bevor wir im sechsten Kapitel nach Hamburg zurückkehren und die Entstehungsgeschichte des Recht auf Stadt-Netzwerks Ende der 2000er Jahre vor dem Hintergrund der hier dargelegten Entwicklungen behandeln, wenden wir uns in den beiden kommenden Kapiteln wieder dessen Schwesterstadt Marseille zu. Das folgende Kapitel knüpft an den Darlegungen kollektiver Mobilisierungen und urbaner Kämpfe am Rande der Stadt an und fragt, welche Entwicklung die in den Nachkriegsjahren entstandene Protestkultur in den 1980er und 1990er Jahren genommen hat. Schließlich behandeln wir im fünften Kapitel die Geschichte urbaner Transformation und politischer Proteste in der Marseiller Innenstadt.

– Kapitel IV. –
**Von der *génération de la marche* zur *génération de cité*. Kulminations- und
Endpunkt einer kollektiven Protestkultur ?**

In diesem Kapitel soll der Frage nachgegangen werden, welche Entwicklung die kollektive Protestkultur, die in der Nachkriegszeit in und rund um die *grands ensembles* im Kampf für bessere Arbeits-, Wohn- und Lebensbedingungen entstanden war, ab den 1980er und frühen 2000er Jahren nimmt. Mit der Wahl des Sozialisten *François Mitterand* zum Präsidenten des Landes treffen die Forderungen und Praktiken nach mehr politischer Autonomie und Selbstbestimmung zu Beginn der 1980er Jahre auf vorerst günstige Bedingungen. Mit dem massiven Anstieg der Arbeitslosenzahlen, mit Fremdenhass und rassistisch motivierten Gewalttaten, ist zugleich eine Bedrohungslage entstanden, die Anlass zu organisierten kollektiven politischen Handeln gibt. Eine Reihe urbaner Aufstände, aber auch kulturell und künstlerisch geprägte Ausdrucksformen kulminieren im Winter 1983 in dem *Marche pour l'Égalité et contre le Racisme*. Er führt die stark maghrebinisch geprägte Jugend des Landes von Marseille über Lyon bis nach Paris. Das Ereignis politisiert eine gesamte Generation junger Franzosen, die sich fortan in zahlreichen, häufig neu gegründeten Sozial- und Kulturvereinen politisch engagiert. Manche Beobachter ziehen Parallelen zwischen zum *Mai-1968*.

Andererseits sind die politischen Emanzipations- und Autonomiebestrebungen in Angesicht eines starken Nationalstaat und dem Wirken einer klientelistischen Lokalpolitik mit Mechanismen ihrer Einhegung, Kontrolle und Depolitisierung konfrontiert. Und die in den zurückliegenden Jahrzehnten entstandene links-libertäre Protestkultur trifft auf ein ganzes Ensemble ungünstiger struktureller Bedingungen⁸⁹. Die Soziologen Stéphane Beaud und Olivier Masclet konstatieren vor diesem Hintergrund eine fortschreitende Depolitisierung der *grands ensembles* – verstanden als das Ende organisierter, kollektiver Mobilisierungen und als Rückzug in die Sphäre des Privaten (Masclet 2004 ; Beaud et Masclet 2006 : 21ff.). Andere Autoren sprechen eher von einer Verlagerung und Qualitätsverschiebung politischen Engagements. Im Hinblick auf die Ereignisse im *Grand Saint Barthélemy* während der europäischen Kulturhauptstadt 2013 (Kapitel VII.) soll gezeigt werden, dass eine fehlende Protestkultur den Versuch einer breiten Mobilisierung des Viertels vor entsprechende Herausforderungen stellt.

89 Mit der Deindustrialisierung und dem damit einhergehenden wirtschaftlichen und gesellschaftlichen Niedergang der *grands ensembles*, einer verschärften Austeritätspolitik ab Mitte der 1980er Jahre, dem Zusammenbruch der kommunistischen Partei, der Stigmatisierung und Ausgrenzung des Islam aus der laizistischen Gesellschaftsordnung sowie schließlich einem allgemeinen Vertrauensverlust der Bewohner der *grands ensembles* in politische Parteien und öffentliche Institutionen, aber auch in die eigene Fähigkeit politischer Gestaltung, kam in den 1980er und 1990er Jahren ein ganzes Bündel ungünstiger politischer Gelegenheitsbedingungen zusammen.

1. Die zweite Einwanderergeneration zwischen *galère* und *espoir*. Kulminationspunkt einer kollektiven Protestkultur

Bereits während der späten 1960er und frühen 1970er Jahre war das Scheitern der sozialen Wohnungspolitik offensichtlich geworden. Neben fehlenden öffentlichen Einrichtungen machte sich vor allem die schlechte Bausubstanz bemerkbar. Bereits rund um das Jahr 1973, als offiziell das Ende des staatlichen Massenwohnungsbaus beschlossen wurde, begannen die Sanierungs-, Abriss- und Neubauprojekte der *Rénovation Urbaine*. Ein Großteil der qualifizierten, in aller Regel europäischen Mittelklasse verließ binnen weniger Jahre die *quartiers populaires* zugunsten des städtischen Umlands (vgl. Masclet 2004 : 12). „Si les couches moyennes sont parties“, fasst der Marseiller Soziologe Michel Anselme diese Situation zusammen, „c'est qu'elles le devaient, au sens où tout dans leur trajectoire sociale, résidentielle, professionnelle, et la logique d'ascension sociale qui les caractérise, les portait à quitter ces lieux“ (Anselme 2000 : 118).

In Marseille und anderswo führen die innerstädtischen Aufwertungs- und Verdrängungsprozesse sowie eine neue Phase der Immigration aus dem französischen Département Outre-Mer der Komoren zum Zuzug einer neuen sozialen Unterschicht in die *cités populaires*, dessen räumliche Isolation, wirtschaftliche Perspektivlosigkeit und politische Stigmatisierung sich dadurch abermals verstärken sollte (vgl. Kirszsbaum 2015 : 4). In der nationalen Berichterstattung häuft sich die diskursive Figur des kriminellen Jugendlichen. Die Jugendkriminalität sei in den zurückliegenden sechs Jahren, so der paradigmatische Artikel *Les cités de la peur* (1973), um 147 % gestiegen. Für Viele gebe es keine gesellschaftliche Alternative⁹⁰. In den kommenden Jahren findet in der öffentlichen Wahrnehmung eine Verlagerung vom arbeitenden Immigranten zum kriminellen, ausländischen Jugendlichen statt. Fünfzehn Jahre später spricht der Soziologe François Dubet, in Anlehnung an die Arbeiten von Louis Chevalier, sogar von einer *classe dangereuse* (Dubet 1987).

In Analogie zum ausgehenden 19. und frühen 20. Jahrhundert, als die Entwicklung Frankreichs zu einer modernen Industriegesellschaft zum Abschluss kam, bringe der Beginn des postindustriellen Zeitalters und den damit zusammenhängenden Niedergang der *quartiers rouges* Dubet zufolge eine Erfahrungswelt mit sich, die im Kern durch soziale Ausgrenzung und Armut geprägt sei, durch „zonage, d'exclusion et de violence“. Verdichtet findet dies im Begriff *galère* seinen Ausdruck, was

90 „Volets clos, barres de fer aux portes, passants apeurés, rues désertes – c'est l'enfer des banlieues. 30.000 agressions par an, sans compter les voitures, les cambriolages, les hold-up, les viols, commis de plus en plus souvent par des adolescents. Une jeunesse pauvre, déboussolée et menaçante qui, face aux valeurs que lui proposent les adultes, ne sait plus où trouver refuge. N'a-t-elle le choix qu'entre le désespoir et la délinquance ?“
Backmann, René : *Les cités de la peur*. Le Nouvel Observateur. N°449, 18. Juni 1973.

umgangssprachlich so viel wie *abplagen, sich durchkämpfen* bedeutet und als unausweichliches Produkt der gesellschaftlichen Umstände erscheint. „(Il résulte) de la destruction d'anciens modes d'action et de régulation, et comme une des conséquences de l'échec des mouvements capables de donner un sens à la domination subie (...) La galère est la forme de la marginalité des jeunes liée à la fin du monde industriel qui ne peut ni créer des systèmes d'identification stables, ni assurer l'intégration des nouveaux venus“ (Dubet 1987 : 22f.).

Wenn Dubet mit dem Begriff des *galère* einen bedeutenden Teil der Lebensrealität zahlreicher Jugendlicher (auch ohne Migrationshintergrund) aus den cités und grands ensembles erfasst, lässt sich zugleich der Vorwurf formulieren, dass er mit seinen einflussreichen Thesen einen Betrag geleistet hat an der essentialistischen Stigmatisierung der Jugend der cités als „désorganisés, (...) alternant) entre rage et apathie, sans conscience politique ou civique“ (Masclat 2004 : 7). Ähnlich wie die *Politique de la Ville*⁹¹ eine sozialräumliche Festschreibung dieser Viertel unter Begriffe des Mangels vornimmt, die von den Bewohner mehr und mehr internalisiert werden (vgl. Nasiali 2010 : 257), so vollzieht sich bei Dubet, wenn auch ungewollt, eine kollektive und vereinheitlichende Zuschreibung, die die Soziologin Sylvie Tissot als Ethnisierung eigentlich sozialer Problemen entlarvt (vgl. Tissot 2008).

Gegen Ende der 1970er Jahre mehren sich schließlich die Konflikte zwischen Jugendlichen verschiedener cités und der Polizei. Eine Reihe rassistischer Morde erschütterte während nur weniger Monate das Land⁹². Vor dem Hintergrund der steigenden Arbeitslosigkeit schwindet der gesellschaftliche Zuspruch und die politische Solidarität der linken und liberalen Teile der Gesellschaft mit den migrantischen Arbeitskämpfen (Blanc-Chaléard 2012 : 530). Bei den Kommunalwahlen 1983 erlangt die zehn Jahre zuvor gegründete, rechtsradikale *Front National* ihren ersten großen Wahlerfolg. In verschiedenen cités des Landes, vor allem im Großraum von Paris, aber auch in Lyon und Marseille, reagieren die Jugendlichen und jungen Erwachsenen auf diese Entwicklungen mit der Ausrichtung informeller Straßenkonzerte gegen soziale Diskriminierung, Rassismus und rechte Gewalt. Unter dem Titel *Rock Against Police* prangern sie die als untragbar wahrgenommen gesellschaftlichen Zustände in den cités an und stellen die Frage nach der Rolle und dem Platz der zweiten Einwanderergeneration in der französischen Gesellschaft.

91 Die *Politique de la Ville* war in den 1970er Jahren zur Behebung der vielseitigen sozialen, wirtschaftlichen und urbanen Probleme der grands ensembles entstanden (vgl. Fourcault 2000). In erster Linie von der lokalen Politik initiiert, war sie bis Mitte der 1980er Jahre von einem experimentellen Charakter und ließ individuelle, den lokalen Besonderheiten Rechnung tragende Lösungsansätze zu (vgl. David 2001, Kirszbaum 2015).

92 In verschiedenen französischen Städten sterben vier algerische Jugendliche zwischen 15. und 21. Jahren, zwei von ihnen durch Polizisten (Int. Abdallah 2011).

In den verschiedenen linken und links-libertären Strömungen beginnt sich ein dichtes politisches Netzwerk auszubilden, sowie ein kollektives politisches Bewusstsein :

„Entre 1980 et 1983, l'expression *Rock Against Police* donne son nom à une série de concerts organisés au beau milieu des cités. Le réseau à l'initiative de ces concerts s'est constitué à travers des rencontres faites autour de la troupe de théâtre Week-end à Nanterre, des coordinations de luttes lycéennes, du journal de l'immigration Sans Frontière, des radios libres, des mobilisations contre les expulsions de jeunes immigrés et contre les crimes racistes et sécuritaires. (... Ils portent) la tentative par des *jeunes immigrés et prolétaires* de se réapproprier leur *territoire social* quotidien et de se doter d'une *histoire politique propre*.“
(Int. : Quartiers Libres).

Ein zentrales Charakteristikum dieser Entwicklungen ist die Herausbildung einer spezifischen urbanen Kultur, bei der die Suche nach ästhetischen Ausdrucksformen mit Praktiken des alltäglichen Lebens verschmilzt. Die spezifische Erfahrungswelt der cités geht dabei eine untrennbare Verbindung ein mit der Kritik an den vielfältigen sozialen Missständen. Wenn die Politique de la Ville Ende der 1970er Jahre in den *cités populaires* also die Abstinenz von



(Int. : Quartiers Libres)

kulturellen Praktiken diagnostiziert (vgl. Ville de Marseille 1979), dann geschieht dies auf der Grundlage der Logik einer *democratisation culturelle*, der geforderten Anpassung und Integration der Einwanderer an die kulturellen Normen Frankreichs (vgl. Int. Bazin 2010 : 3). Die spezifischen kulturellen und künstlerischen Traditionen der Ästhetisierung, Sublimierung und Veränderung des eigenen Lebensalltags werden damit nicht erfasst. Diese spielen jedoch, wie wir dies soeben in Hamburg gesehen, als Teil einer größeren Protestkultur eine wichtige Rolle, insofern sie kollektive Deutungs- und Interpretationsrahmen bereitstellen und politische Aktivisten mit einer spezifischen Identität und einem Gefühl der Zusammengehörigkeit ausstatten. Darüber hinaus werden politische Ressourcen und Kompetenzen in Bereichen der kollektiven Organisation, der Rhetorik oder der Gestaltung erworben, geteilt und weitergegeben. Vor dem Hintergrund einer solchen kollektiv geteilten, politischen Kultur erscheinen die eigenen Lebensumstände nicht mehr als natürlich und unveränderbar, dem eigenen Handlungsspielraum äußerlich, sondern als das Produkt gesellschaftlicher Machtbeziehungen, die kollektiv verändern werden können.

Überhaupt knüpft diese junge Protestkultur an die politischen Traditionen der vergangenen Jahrzehnte an. Andererseits reagieren sie auf das Bedürfnis einer ganzen Generation junger Einwanderer nach einer eigenen kulturellen Identität jenseits der Forderung ihrer Assimilation in die französische Mehrheitsgesellschaft, aber auch in Distanz zu den traditionellen Normen der eigenen Elterngeneration. Unter dem Einfluss neuer künstlerischer Ausdrucksformen, vor allem dem Hip-Hop⁹³, sowie zuvor nicht dagewesener technischer Möglichkeiten in den Bereichen Radio und Film, entstehen im ganzen Land unzählige Vereine, die die Migrationsfrage ins Zentrum ihres Schaffens stellen und so einen neuen Umgang mit Alltagsrassismus und Diskriminierung ermöglichen.

„(I)nscriit dans des perspectives de reconnaissance, ménageant dans les villes des espaces de vie, des lieux de prise en compte et de solidarité, (... des) groupes de musique, des pièces de théâtre, des films vidéo traduisent des ruptures socio-culturelles entre générations de l’immigration, des conflits de cohabitation dans les banlieues, une confrontation quotidienne à la survie sociale, au racisme ou à la police“ (Battegay und Boubeker 2001 : 98).

Die kollektiven Erfahrungen des galère, aber auch diverser rassistischer Gewalttaten, können in diesen politisch-künstlerischen Praktiken produktiv verarbeitet werden und stellen den Ausgangspunkt einer lokalen sowie nationalen Erinnerungskultur sowie einer kollektiven politischen Identität dar. Als im GSB der 17-jährige Lahouari Ben Mohammed während einer Polizeikontrolle am 18. Oktober 1980 ermordet wird, politisiert dies eine ganze Tradition junger Einwanderer⁹⁴. Mit Hilfe der Unterstützung der zahlreichen kulturellen Vereine und politisierten Sozialarbeiter des Viertels greifen die Jugendlichen auf die Kunst als politische Ausdrucksform zurück. „La culture“, so erinnert sich Jean-Pierre Ega, „la culture est arrivé comme un besoin, une nécessité, une émergence spontanée et non pas comme un projet réfléchi au départ. C’était une réponse un petit peu à tout ces mal-être des jeunes et à tout ces problèmes sociaux. La mort de

93 „Le hip-hop est un art de la rue mis en lumière par trois principaux types d’expressions : parlées et musicales (rap, raggamuffin, DJ), corporelles (break-danse, smurf, double-dutch), graphiques (tag, graff). Ces expressions ancrent une culture urbaine inspirée par des jeunes dont la majorité est issue des immigrations. Le hip-hop apporte une réponse originale aux problèmes des grands centres urbains, à la dégradation des conditions de vie des minorités. (... Il est) porteur de valeurs fondamentales (respect de tout être humain, non-violence, authenticité...). À travers l’appropriation d’une expression artistique chacun peut se reconnaître dans un message, revendiquer des appartenances, élaborer des stratégies“ (Bazin 1995 : 43f.)

94 Ein(e) Jugendliche(r) [anonym] des Viertels erinnert sich : „Nous vivions dans un contexte social et politique tendu, sans perspective, où le mythe du retour vers le pays d’origine étaient présent, c’était l’époque du *prends 10 000 balles et casse toi*. Le climat se caractérisait par les crimes, l’attentat du consulat, un machisme accru, une école ségrégationniste, des jeunes en recherche d’identité. Avant 1980, à la Busserine, on ne sentait pas cette conscience politique, elle est née suite à la mort de Lahouari Ben Mohamed, c’était le jour de l’Aïd, et nous nous souviendrons toujours de sa mère qui hurlait : “On a égorgé mon fils comme un mouton !” (zit. in. Tadros (et.al.) 2013).

Lahouari est arrivé comme un *électrochoc* qui a donné lieu à la naissance du *théâtre de Flammant*“ (Ega : 05.12.2012). Die bedeutendste Auseinandersetzung dieser Art ereignet sich im selben Zeitraum in dem lyonesischen Viertel *Les Minguettes* und wird sich als Ausgangspunkt einer der größten politischen Massenbewegungen des Landes erweisen.

2. Les Minguettes. Vom urbanen Aufstand zu einer friedlichen Massenbewegung

Das Viertel Les Minguettes bildet mit seinen urbanen Problemlagen ein Schaufenster, Spiegel und Laboratorium der politischen und sozialen Ereignisse und Herausforderungen der französischen Gesellschaft zu Beginn der 1980er Jahre : die gewaltsamen Auseinandersetzungen zwischen Jugendlichen und der Polizei, dem Einsatz linksradikaler und christlicher Aktivisten und Menschenrechtsgruppen für bessere Lebensbedingungen in den *grands ensembles* sowie dem neu aufgebrochenen Konkurrenzverhältnis zwischen der *Partie Communiste*, die im lokalen Stadtparlament regiert, und der auf Landesebene regierenden *Partie Socialiste* (Hajjat 2014 : 672).

Les Minguettes, südöstlich des Stadtzentrums von Lyon gelegen, wurde 1973 fertiggestellt. Zu diesem Zeitpunkt leben hier über 20.000 Menschen. Mit der aufkommenden Wirtschafts- und Ölkrise steigen auch hier die Arbeitslosenzahlen rasant. Zu Beginn der 1980er Jahre ist jeder zweite Jugendliche zwischen 17. und 25. ohne Anstellung ! Und von den 9200 Wohnungen stehen mehr als 2000 leer (vgl. Abdallah 2002 : 37). Eine hohe Beschaffungskriminalität und erste, gewaltsame Auseinandersetzungen zwischen Jugendlichen und der Polizei sind die unmittelbare Folge (ebd.).

Wie in anderen *grands ensembles* des Landes auch engagierten sich christliche, kommunistische und libertäre Aktivisten und Organisationen an der Seite der Bewohner. Im April 1981 unternehmen die katholischen Geistlichen Christian Delorme und Jean Costil zusammen mit Hamid Boukhrouma, einem jungen algerischen Einwanderer, einen Hungerstreik in der Tradition der migrantischen Arbeiterkämpfe des zurückliegenden Jahrzehnts. Die Aktion richtete sich gegen die geplante Abschiebung Boukhroumas sowie gegen die Abschiebep Praxis junger maghrebinischer Straftäter überhaupt, die als *double peine*, als doppelte Bestrafung kritisiert wurde (Hajjat 2014 : 672). Als der im darauffolgenden Monat zum Präsidenten gewählte Mitterrand die Abschiebep Praxis aussetzt, wird dies von der Polizei als Vertrauensbruch wahrgenommen, was nicht zur Entspannung der Situation beiträgt (ebd.). Gleichzeitig nimmt der Banditismus im Viertel weiter zu, häufig gedeckt von deren Bewohnern. Die Medien werden auf das Phänomen der *rodéos* aufmerksam, auf

die mit gestohlenen Autos im Viertel veranstalteter *Spritztouren*. Viele der Wagen gehen anschließend in Flammen auf. Es kommt zu offenen, gewalttätigen Auseinandersetzungen zwischen der Polizei und über 300 Jugendlichen. Der Begriff des *été-chaud* prägt in Anspielung an diese Ereignisse noch über Jahre hinweg die nationale Wahrnehmung der *cités populaires* und steht sinnbildlich für die nun landesweit konstatierte *crise de banlieue*.

Am 21. März 1983, zwei Tage nach den für die rechtsextreme FN erfolgreichen Wahlen, stürmt ein imposantes Polizeiaufgebot ein Jugendtreff in einem Nachbarviertel der Minguettes. Die Lage eskaliert erneut. Während rechtskonservative Kräfte die Situation nutzen, um Druck auf die sozialistische Regierung sowie das kommunistische Stadtparlament auszuüben, sowie die Wiederaufnahme der Abschiebepaxis zu fordern (Abdallah 2002a : 38), gründen ein dutzend Jugendliche nach einem Hungerstreik den Verein *SOS Avenir Minguettes*. Sie stellen, unter Vermittlung des Geistlichen Delorme, eine Reihe politischer Forderungen, die die Komplexität der sogenannten *crise de banlieue* deutlich macht⁹⁵. Dass es nicht zu einem erneuten Ausbruch der Gewalt kommt, so die Analyse Hajjats (2012 : 674), liegt an der Zurückhaltung der Polizei einerseits, vor allem aber an den Jugendlichen selbst, die unter dem Einfluss Delormes von gewaltsamen Protestformen abzurücken beginnen und koordinierte, friedliche Aktionsformen sowie die Ausarbeitung und Mediatisierung konkreter Forderungen ins Zentrum ihrer Bemühungen stellen.

Diverse christliche und linksradikale Aktivisten wirken als broker, als Vermittler und Bindeglied zwischen verschiedenen, untereinander kaum oder gar nicht vernetzten strong-tie Gruppen – Jugendgruppen unterschiedlicher Viertel, Aktivisten aus links-libertären Initiativen, nationalen Menschenrechtsorganisationen oder Gewerkschaften, aber auch (engagierte) Journalisten und Lokalpolitiker. Die im Entstehen bzw. in Transformation sich befindende links-libertäre Protestkultur der *grands ensembles* gewinnt dadurch an Kraft und ermöglicht die Überwindung diverser sozialer und ideologischer Grenzen.

Ein konkretes Beispiel dafür liefert die Arbeit von *Mogniss H. Abdallah*. Noch während seines Soziologiestudiums in Nanterre, das spätestens seit Henri Lefèbvre für seine linkspolitische Ausrichtung und eine politisierte Studentenschaft bekannt ist, organisiert Mogniss mit seinem

95 Unter anderem fordern sie : „la reconnaissance à part entière des droits des jeunes immigrés et Français“ ; „une juste application des lois civiles et pénales françaises“ ; „[des mesures pour que] les institutions répressives de l’État ne sanctionnent pas sur la base de préjugés sociaux et ethniques“ ; „la réhabilitation et le désenclavement des divers quartiers des Minguettes par les habitants eux-mêmes“ ; „l’insertion sociale et professionnelle des jeunes [par des] structures d’économie sociale“ (zit. Hajjat 2014 : 674).

Bruder Samir die ersten Konzerte von Rock Against Police. Damit wehrt er sich unter anderem erfolgreich gegen seine geplante Abschiebung. Er betätigt sich außerdem als Journalist bei den dezidiert der Einwanderungsfrage gewidmeten Radiosender *Radio Soleil Goutte d'Or* sowie der Wochenzeitschrift *Sans Frontière*. Im Sommer 1983 reist er nach Minguettes. Zusammen mit dem Soziologen Alain Battegay organisiert er einen Workshop, an dem über zwanzig Jugendliche sowohl aus den umliegenden Vierteln, aber auch aus Marseille, St. Etienne und Paris teilnehmen. „Il s’agissait d’évaluer, d’une part la production militante des jeunes issus de l’immigration, et d’autre part les accès possibles aux grands médias“, erinnert er sich (Int. : Abdallah 2001). Ein wesentlicher Aspekt dieses Treffens besteht also in der Weitergabe und der Kollektivierung von politischen, sozialen sowie medialen Kompetenzen und Ressourcen, aber auch in der an die Öffentlichkeit gerichtete Botschaft einer politischen Eigenständigkeit und Autonomie der Jugendlichen⁹⁶

Trotz der Unterstützung durch politische Aktivisten und Intellektuelle wie Delorme, Battegay oder Abdallah werden die von SOS Avenir Minguettes aufgestellten Forderungen vorerst von der lokalen Politik abgewiesen. Alternativ vorgeschlagene Verhandlungen mit den als *Unruhestiftern* stigmatisierten Jugendlichen lehnen Politik und Polizei gleichermaßen ab. Gaston Defferre, der unter dem Präsidenten Mitterrand neben seiner Funktion als Bürgermeister Marseilles zum Innenminister des Landes aufgestiegen war, macht dabei mit drakonischen Forderungen auf sich aufmerksam⁹⁷.

Diese mangelnde Unterstützung, das Fehlen einer günstigen Allianzstruktur zwischen Aktivisten, Politik und Institutionen, ist symptomatisch für diese Epoche. Von zahlreichen Beobachtern wurde das Misstrauen und die Ablehnung selbst der linken politischen Parteien gegenüber den maghrebinischen Immigranten im Allgemeinen und der *zweiten Generation* im Besonderen hervorgehoben (Hajjat 2014 : 677 ; Beaud und Masclet 2006 : 826 ; Nasiali 2010). Die kommunistische Partei sowie dessen Gewerkschaft CGT sieht in den Jugendlichen weder eine potentielle Wählerschaft (zumal viele ohnehin über kein Wahlrecht verfügen), noch das geeignete

96 „L’objectif était de sortir de la guerre privée entre les jeunes et les flics et de poser des enjeux centraux sur les questions de police et de justice mais aussi de logement, de travail ou de revenu. Notre stage a abouti à un film, Minguettes 1983 [Int. : AgenceImMédia 2013], qui retrace toute cette histoire. Après le stage, les participants décident de créer l’agence IM’média, Immigration et Média. Il y avait la volonté d’affirmer qu’on n’était pas une génération spontanée ou une génération zéro mais qu’on avait une histoire, mais aussi des expériences personnelles à partager.“ (Int. : Abdallah 2013).

97 Gaston Defferre, à „l’occasion des débats parlementaires autour de son projet de loi pour renforcer les contrôles d’identité, le ministre de l’intérieur stigmatise la dangerosité d’enfants qui *parfois à l’âge de six ans et, en tout cas, couramment à dix ans*, volent et cassent. Aussi préconise-t-il le principe du *choc salutaire*, c’est-à-dire de la prison pour traiter la petite délinquance, une idée importée des Etats-Unis en 1976 (...) Par ailleurs, il ne veut pas entendre parler d’une *commission qui serait chargée d’examiner les litiges mettant en cause la police*. La police doit avoir le mot de la fin...“ (Abdallah 2002a : 38).

Klientel im industriellen Arbeiterkampf. Ihre politischen und kulturellen Forderungen jenseits der klassischen Arbeitsfrage rückt sie zudem in die Nähe der konkurrierenden *Partie Socialiste*. Diese wiederum sieht in den christlichen Geistlichen Agitatoren und stuft die größtenteils vorbestraften Jugendlichen als eine unberechenbare Bedrohung ein (Hajjat 2014 : 676). Auch die Ausgrenzungen der Einwanderer von den lokalen Wohnungsvergabepraktiken durch die sozialistischen und kommunistischen Lokalregierungen, wie sie im vorigen Kapitel für Marseilles dargelegt wurde, sich aber in zahlreichen anderen Gemeinden und Städten in ähnlicher Form wieder findet (Masclat 2004 : 10ff.), ist Ausdruck dieser (historisch verankerten) Distanz zwischen den untereinander konkurrierenden linken Parteien einer- und den Einwanderern andererseits.

Als jedoch am 20. Juni der Vorsitzende von SOS Avenir Minguettes, Toumi Djaïdja, einer der charismatischen Führungspersönlichkeiten im Viertel, lebensgefährlich von der Polizei verletzt wird, beginnt sich die politische Konstellation erneut zu verändern. Djaïdja bleibt dem jüngst eingeschlagenen Weg des gewaltfreien Widerstands treu. „Sur son lit d’hôpital, Toumi se demande quoi faire pour sortir de l’isolement et de la haine réciproque. Lors d’une discussion avec Christian Delorme, surgit alors l’idée de s’adresser à la France entière par une grande Marche comme celles de Gandhi ou de Martin Luther King“ (Abdallah 2002a : 39). Wenige Monate später, am 15. Oktober 1983, wird der *Marche pour l’Égalité* in Marseille seinen Ausgangspunkt nehmen und die jungen Männer und Frauen über zahlreiche Zwischenaufenthalte wie den Minguettes, aber auch der FN-Hochburg *Dreux*, bis nach Paris führen.

3. La Marche pour l’Égalité et contre le Racisme. Vereinigung und Bruch einer Generation

Als der Marche im Süden Marseilles, in der cités *La Cayolle*⁹⁸, seinen Anfang nimmt, um über die Innenstadt das Viertel *Les Flammant* im Grand Saint Barthélemy zu erreichen, geschieht dies ohne das Interesse der etablierten Medien (Int. : Abdallah 2013). Die Berichterstattung wird vielmehr von dem informellen, *organischen* Solidaritätsnetzwerk geleistet, was politische Unabhängigkeit sowie die Integration auch radikaler politischer Positionen erleichtert. Bereits in den ersten Tagen werden jedoch Spannungen und Konflikte innerhalb des Marches deutlich. Diese sind nicht nur inhaltlicher Natur, sondern spiegeln auch



98 Das Viertel *La Cayolle* weist wie *Le Bassens* im Westen eine sehr ähnliche Geschichte der Urbanisierung und der politischen Mobilisierung auf wie das Gebiet des Grand Saint Barthélemy. 1981 und 1983 wird es von zwei Bombenattentaten heimgesucht, die von der rechtsextremen Bewegung *Charles Martel* verübt wurden und mehrere Kinder schwer verletzen.

die Konkurrenz zwischen verschiedenen lokalen Gruppierungen sowie divergierenden Ansätzen wieder, zwischen nationalen, von der Politik geförderten Vereinen wie *La Cimade* und autonomen, radikal orientierten und lokal ausgerichteten Stadtteilinitiativen (ebd.)⁹⁹.

Wie wir vor allem am Beispiel des Konflikts der Hafenstraße, aber auch rund um Park Fiction sowie den Mobilisierungen im Grand Saint Barthélemy der 1970er Jahre gesehen haben, können interne Konflikte und politische Differenzen überwunden werden, wenn es anhand eines *framings* sowie kollektiv geteilter Praktiken gelingt, gemeinsame Ziele, Problemlagen und Bedrohungslagen herauszuarbeiten und sie auf emotionaler Ebene als veränderbar zu markieren. In den cités bieten soziale Perspektivlosigkeit und Ausgrenzung, Rassismus und die Suche nach einer eigenen kulturellen Identität eine geteilte kollektive Grundlage. Gerade der Bruch mit dem traditionellen Weltbild einer stark apolitischen Elterngeneration, die an dem *Mythos* der baldigen Heimkehr in den Maghreb festhielt, konnte mehr und mehr als ein kollektives Problem herausgearbeitet werden. Ein(e) Jugendliche(r) aus dem Grand Saint Barthélemy, politisiert durch den Mord an Lahouari im Oktober 1980, fasst dies wie folgt zusammen :

„Je me suis complètement retrouvée dans cette dynamique qui tentait de donner du sens, du lien, de l'action. Il fallait lutter contre soi-même d'abord, la tentation de détester l'autre et de s'enfermer était grande. Il fallait lutter contre nos parents qui nous donnaient cette image de soumission et de peur face à tout ce qui pouvait s'apparenter à l'institution“ (zit. In. : Tadros (et.al.) 2013).

Dieser Konflikt zwischen den Generationen, den der Soziologe Abdelmalek Sayad eindrücklich anhand des Status der Jugendlichen als *Verräter* analysiert¹⁰⁰, wie auch die gesellschaftlich unterprivilegierte Position eines jeden Einzelnen, kann unter den Jugendlichen mehr und mehr als Teil struktureller Probleme herausgearbeitet und verarbeitet werden. „Il fallait se compter“, so fasst dies ein(e) ZeitzeugIn zusammen, „se rassembler, rompre l'isolement, se retrouver entre nous pour parler, libérer la parole, mettre des mots sur nos questions fondamentales puisque identitaires (ebd.). Im Rahmen dieser politischen

99 Abdallah zufolge existieren „deux marches en une“. Der Erste, so Beaud und Masclet, „éthico-moral, (est) défendu par les militants chrétiens et des jeunes comme Toumi Djaïdja ; le second, constitué de militants plus radicaux qui cherchent à construire une parole spécifique des immigrés et de leurs enfants“ (2006 : 815). Der Namenszusatz et contre le racisme wird erst im Lauf der Zeit hinzugefügt, um dieser internen Differenz gerecht zu werden.

100 Bis 1982 stand die algerische Gemeinschaft in Frankreich der Idee der Einbürgerung extrem kritisch gegenüber (vgl. Beaud und Masclet 2006 : 819). Sayad beschreibt ausführlich den Bruch zwischen der ersten algerischen Einwanderergeneration und ihren „enfants-traîtres“, geprägt von identitären Selbstzweifeln und einer Zerrissenheit zwischen den Kulturen. Denn : „C'est aussi une existence de mauvaise conscience, de soupçon, de culpabilité; une existence *empoisonnée* par les regrets et les reproches, par les menaces et le chantage, les accusations et dénonciations réciproques, toutes réactions corrélatives de la peur“ (Sayad 1979 : 129).

Entwicklungen werden die individuellen Wünsche und Hoffnungen, die Wut und Verzweiflung des Einzelnen also als kollektives Problem erfahr- und formulierbar. Der Marche erfüllt damit die Funktion eines Katalysators, vermittelt einer ganzen Generation den Glauben an die eigene Stärke und an den möglichen Erfolg kollektiven Begehrens¹⁰¹. So konstatieren Beaud und Masclet :

„(La marche a créé une) force générationnelle capable de rompre avec la phase historique précédente au cours de laquelle prédominait la conscience diffuse de subir les mêmes galères sans pouvoir agir sur la société. La marche (...) allait marquer durablement la conscience collective de ces jeunes et constituer la matrice de la socialisation politique de bon nombre d'adolescents de même origine, qui ont alors vécu un moment rare de fraternité.“ (Beaud und Masclet 2006 : 816).

Dies erlaubt die produktive Vermittlung von Differenzen. Ähnlich wie im Fall der Hafenstraße wirken sich die radikalen und sogar gewaltbereiten Positionen und Aktionsformen förderlich auf die politische Mobilisierung als Ganzes aus. Weniger radikale Positionen erhalten mehr Aufmerksamkeit sowie die Unterstützung durch Politik und Öffentlichkeit. Innerhalb nur weniger Wochen entwickelte sich der Marche von einer kaum beachteten Protestform zu einer der größten Demonstrationen und Protestmärsche der jüngeren Geschichte des Landes, bis er schließlich am 03. Dezember 1983 mit 100.000 Teilnehmern Paris erreicht. Die nationalen Medien heben dabei vor allem den friedlichen Charakter der Bewegung hervor, was das bis zu diesem Zeitpunkt vorherrschende Bild gewaltbereiter Jugendlicher relativiert. François Mitterand, der bis hierhin abwartend agiert, sieht sich nun unter dem medialen Druck gezwungen, eine offizielle Delegation aus acht Jugendlichen im Palais Champs-Élysée zu empfangen (Hajjat 2014 : 676). Vor laufenden Kameras erkennt er denjenigen, die über keine französische Staatsbürgerschaft verfügen, eine *carte de séjour*, ein zehnjähriges Aufenthaltsrecht an. Außerdem gewährleistet er den Einwanderern die Gründung und den Vorsitz von Vereinen, was im ganzen Land eine Gründungswelle an sozialen und kulturellen Vereinen sowohl auf lokaler wie nationaler Ebene führte (Berriche 2003 : 68).

Andererseits zeichnet sich die Rede Mitterands an diesem Nachmittag durch die Abstinenz zahlreicher zentraler Themen des Marche aus, auf dessen Gebiet die sozialistische Politik auch in

101 „Je me souviens encore nettement“, schreibt der Soziologe Saïd Bouamama zehn Jahre nachdem er von Roubaix nahe Lille nach Paris aufgebrochen war, „de ce souffle impressionnant et de cette certitude de vivre un événement historique. Nous étions tous persuadés alors qu'un coup fatal venait d'être porté au racisme et à l'exclusion. Nous étions certains qu'un mouvement venait de naître et qu'il ne pouvait que s'épanouir“ (Bouamama 1993 : 17).

den kommenden Jahren keinerlei Reformen auf den Weg bringen wird. Die thematische Schwerpunktsetzungen rund um Arbeitslosigkeit und sozialräumliche Ausgrenzung, mangelnde Zukunftsperspektiven, die Degradierung der Wohnungen und Polizeigewalt werden in den kommenden Jahren von der sozialistischen Politik zugunsten der stark mediatisierten Themen rund um Rassismus und Toleranz in den Hintergrund gerückt. Eine nähere Auseinandersetzung des Umgangs der sozialistischen Partei mit dem Marche soll nun dabei helfen, verallgemeinerbare Rückschlüsse auf das Verhältnis des französischen Nationalstaates und dessen Institutionen zu sozialen Bewegungen und außerinstitutionellen Protestformen herauszuarbeiten. Dabei soll das Argument gestärkt werden, dass die weiter oben konstatierten Brüche und internen Konfliktlinien des Marches der Gefahr unterliegen, an dem Gegensatz zwischen staatlicher Integrations- und Einkreisungspolitik einerseits und der Isolation radikaler, auf lokale Autonomie zielende Ansätze andererseits zu zerbrechen.

4. Zur Kulturalisierung der Immigrationsfrage, zur Integration und Depolitisierung des Marche durch SOS Racisme

Die großen Hoffnungen, die die junge Generation der Einwanderer in den *Marche* legt, werden innerhalb nur weniger Jahre, wenn nicht Monate, enttäuscht. Einerseits fallen die zahlreichen Forderungen nach mehr politischer und kultureller Autonomie, nach einem kulturellen Pluralismus jenseits einer universalistischen französischen Leitkultur, einem Prozess der Kulturalisierung, d.h. der Ethnisierung sozial-räumlicher Probleme *zum Opfer* (vgl. Tissot 2008). Symptomatisch hierfür stehen die rassistischen Vorkommnisse rund um den Streik maghrebinischer und westafrikanischen Arbeiter in einer Autofabrik in Poissy, wenige Kilometer nord-westlich von Paris¹⁰².

Für die jungen Aktivisten des Marche sind diese Vorkommnisse ein Schock. Sie offenbaren den unverändert tief verankerten Rassismus nicht nur innerhalb eines großen Teils der französischen Gesellschaft, sondern selbst der (links-)politischen Elite des Landes. Die in den Jahren 1981-83 begonnenen Reformen und Sozialversprechen für mehr Gleichberechtigung und Bürgerrechte (u.a. wird der Mindestlohn um 10%, die Familienhilfe um 20% angehoben), werden in den folgenden

102 Im Winter 1983-84, unmittelbar nach der gefeierten Ankunft des Marche in Paris, gehen die Forderungen der muslimischen Arbeiter über die klassischen Themen der Linken hinaus, insofern sie Räumlichkeiten zum Ausüben des Gebets und der freien Religionsausübung beinhalten. Ein großer Teil der französischen, nicht-muslimischen Kollegen reagiert auf die Forderungen mit rassistischen Abgrenzung. „Les Arabes aux fours, les Noir à la mer“, skandieren sie. Es kommt zu gewalttätigen Übergriffen gegen die Streikenden und Pierre Mauroy, Premierminister des Landes, lässt sich dazu herab, die Streikenden als durch den Islam manipuliert zu diskreditieren und ihnen die Zugehörigkeit zur französischen Gesellschaft abzusprechen (Beaud und Masclet 2006 : 824f.).

Jahren größtenteils zum Erliegen kommen (ebd. ; Hajjat 2014 : 677). Gleichzeitig steigt der wirtschaftliche Druck auf die Regierung Mitterand. Die Arbeitslosenzahlen erreichen ein Rekordhoch, die Inflation steigt massiv, die Staatsverschuldung explodiert regelrecht von 300 auf 800 Milliarden Franc (1981-1984). Unter dem Eindruck der neo-konservativen und wirtschaftsliberalen Wende in anderen westlichen Staaten beschließt die Regierung eine umfassende Austeritätspolitik. Dieser *tournant de la rigueur* läutet gewissermaßen das Ende des französischen Sozialismus ein¹⁰³.

In diesem politisch wie wirtschaftlich angespannten Klima vollzieht sich nun eine *Kulturalisierung* der öffentlichen Debatten um die Frage nach dem Platz der Einwanderer in der französischen Gesellschaft. In den 1960er und 1970er Jahren wird der Analyse- und Deutungsrahmen im Umgang mit der Einwanderfrage von humanistischen und marxistischen Ansätzen, also der Klassenfrage dominiert. Die frühen 1980er Jahre sind nun, wie beschrieben, von dem Versuch der jungen Aktivisten geprägt, eine kollektive Identität und kulturelle Bezüge jenseits des nationalen Containermodells des republikanisch-aufklärerischen Frankreich einzufordern. Die politische und mediale Rezeption des Marche jedoch ist in den kommenden Monaten und Jahren geprägt von einer Opposition zwischen den jungen *beurs*¹⁰⁴ und ihrer Elterngeneration. Während die jungen Franzosen als anpassungsfähig und modern stilisiert werden, findet eine öffentliche Stigmatisierung deren Elterngeneration statt, die sich durch sozialen Rückschritt auszeichne und damit den aufklärerischen Werten des Westens entgegenstehe (vgl. Hajjat 2014 : 678). Vor dem Hintergrund der aufkommenden Massenarbeitslosigkeit und dem Niedergang der *Partie Communiste* wird der *travailleur immigrée* aus Sicht der gewerkschaftlich organisierten Arbeiter nicht mehr als Kamerad im Klassenkampf, sondern als Konkurrent um Arbeitsplätze und als Sozialschmarotzer diskreditiert. Diese Verschiebung wird mehr und mehr identitätspolitisch, auf Grundlage religiöser Zugehörigkeit begründet. Dies stellt eine wesentliche Veränderung in Vergleich zu den 1970er Jahren dar. Erst in den frühen 1980er Jahren wird der Islam in Frankreich als *gesellschaftliches Problem* konstruiert (Bouamama 2006 : 210f. ; Beaud und Maclet 2006 : 819 und 831).

Die Forderungen der jungen Einwanderer nach einem kulturellen, jenseits von Oppositionspaaren

103 Am 25.März 1983, nach dem Verkünden der Austeritätspolitik durch den sozialistischen Wirtschafts- und Finanzminister Jacques Delors, schreibt der Journalist Jean-François Kahn : „Le pouvoir socialiste n'a que deux ans d'âge. Et cependant, il apparaît déjà voûté et courbatu. Prematurément vieilli par le poids du réel, comme si, sur l'avenant visage du changement, s'étaient déjà creusées les rides des rêves envolés.“ En 1985, après le refus d'une subvention gouvernementale à Manufrance, Jacques Attali note dans Verbatim, „la gauche n'est plus ce qu'elle était. Mais qu'est-elle alors ?“ La question mérite toujours d'être posée.“ (Int. : Marseille 2008).

104 *Beurs* steht in der Jugendsprache *Verlan*, bei der die Silben eines Wortes vertauscht werden, für *Rebeu*, was wiederum *Arabes* bedeutet. Diese ursprünglich als Eigenbezeichnung in den französischen Sprachgebrauch eingehende Nominierung ist heute unter migrantischen Aktivisten aufgrund der nachfolgenden Entwicklungen verpönt.

sich verortenden Pluralismus hält dieser dualistischen Gegenüberstellung in ein *Wir und die Anderen* nicht stand¹⁰⁵. Der Islam wird damit erst in den 1990er Jahren zum Gegenstand einer spezifischen Identitätspolitik in den *cités* und *grands ensembles* des Landes, der als Quelle der symbolischen Selbstaufwertung und als Ort der Politisierung der Einwanderergeneration fungiert, zumeist in Abgrenzung von der französischen Mehrheitsgesellschaft und in Bruch mit dem Erbe kollektiver politischer Mobilisierungen der zurückliegenden Jahrzehnte.

Dieses politische Muster – die Hegemonie eines nationalen Referenzrahmen, dessen normativer Kraft sich jegliche Ansprüche nach kultureller Differenz und politischer Autonomie unterzuordnen haben, wobei das *Andere* und *Fremde* bewusst oder unbewusst als Problem oder gar als „ennemie de l'intérieure“ (Bouamama 2006 : 213) stigmatisiert wird – findet sich auch im Umgang des Staates und allen voran der Sozialistischen Partei mit dem *Marche*. Während dessen verschiedene Gruppierungen und Aktivisten im Winter 1983 noch in der Lage sind, ihre internen Differenzen und Konflikte zugunsten gemeinsamer Interessen und politischer Ziele in den Hintergrund zu stellen, brechen diese in den Folgejahren erneut auf. Den integrativ-gemäßigten Strömungen, die sich auf einen nationalen Bezugsrahmen berufen und um Einfluss in der französischen Mehrheitsgesellschaft durch Wahlen und/oder politische Kampagnen werben, stehen die Erben der Stadtteilaktivisten aus den 1970er Jahren gegenüber, die die Probleme um Rassismus und Ausgrenzung auf lokaler Ebene und in Reaktion auf das konkrete Alltagsleben beantwortet wissen möchten.

Während Erstere sich in den Organisationen SOS Racisme und France Plus zusammenfinden und ihre politische Agenda auf den Rassismus und den wachsenden Fremdenhass im Land ausrichten, drängen die Aktivisten von *Memoire Fertile* auf einen ganzheitlichen Ansatz. Demnach müssen die Probleme um Ausgrenzung, Diskriminierung und Rassismus sehr viel umfassender thematisiert und beantwortet werden, als dies bei Ersteren der Fall sei. Dies erfordere die lokalen Alltagsprobleme und die Formen struktureller Diskriminierung in den *cités* und *grands ensembles* ins Zentrum der kollektiven Forderungen und Mobilisierungen zu stellen (Nasiali 2010 : 240ff.). Die sozialistische Regierung jedoch – und dies gilt häufig auch auf lokalpolitischer Ebene, allen voran in Marseille – begreift den autonomen Charakter dieser Bewegung als eine Bedrohung (vgl. Bouamama 2006 :

105 Im Jahr 1989 entfacht der Ausschluss mehrerer Schülerinnen vom Unterricht aufgrund des Tragens eines Kopftuch landesweite Proteste der muslimischen Bevölkerung (Blanc-Chaléard 2014 : 531), bis das zur Schau-Stellen offensichtlich religiöser Symbole 2004 unter dem Präsidenten Jacques Chirac gesetzlich verboten wird. Und der erste Golfkriegs von 1991 wird von zahlreichen französischen Intellektuellen sowie konservativen Medien als eine Art Kampf der Kulturen gedeutet, vor dessen Hintergrund man die jungen Franzosen mit (maghrebinischen) Migrationshintergrund vor die Wahl stellt, sich zwischen dem laizistischen Frankreich und dem muslimisch-islamischen Orient entscheiden zu müssen

207). Sie wird sich die Spannungen und Konflikte zwischen den verschiedenen Akteursgruppen zu nutze machen, indem sie Erstere in ihre staatliche Politik integriert, Letzteren hingegen jegliche Legitimität sowie die Möglichkeit eines gesellschaftlichen Aufstiegs entzieht.

So steigt SOS Racisme in kürzester Zeit zu einer der größten und bedeutendsten zivilgesellschaftlichen Interessenvertretung der Einwanderer auf. Geleitet wird sie von dem jungen, in Paris geborenen Harlem Désir. Als Sohn eines martinischen Vaters und einer jüdischen Mutter passt sein Profil perfekt in die republikanische, aufklärerische Integrations- und Assimilierungspolitik. Désir verfügt über enge Kontakte zur sozialistischen Partei. Der Kultusminister Jacques Lang oder die einflussreiche Familien- und Sozialministerin Georgina Dufoix agieren als politische als Schirmherren und finanzielle Förderer (Nasiali 2010 : 241). Um dem steigenden Einfluss der Front National zu begegnen, die die Reinheit der Kulturen propagiert, sollen mit nationalen Kampagnen wie *Touche pas mon pote* universelle Werte der Gleichheit und Toleranz nach außen getragen und breite Wählerschichten angesprochen werden.

Gleichzeitig wird damit den radikaleren und umfassenderen politischen Forderungen des Marche jegliche Sichtbarkeit und Unterstützung entzogen. SOS Racisme erscheint, vermittelt durch die großen Medien des Landes, als legitimer, ja als einziger politischer Erbe der zweiten Einwanderergeneration. Der inoffizielle Gründungsmoment von SOS Racisme bildet ein öffentliches Konzert auf dem Pariser Place de la Concorde am 15. Juni 1985. Hier werden die kulturellen Codes der zu Beginn der 1980er Jahre noch informell organisierten Konzerte *Rock Against Police* aufgegriffen und zugleich ihrer rebellischen Kraft sowie einem Großteil ihrer politischen Forderungen entkleidet. Vielmehr zelebrieren die 300.000 Teilnehmer vor der versammelten Presse des Landes und live im Fernsehen übertragen nationale Einigkeit. Die von Verzweiflung, von wachsender Armut und Wut gekennzeichnete Lebensrealität der *quartiers populaires* geht hier in einer fröhlich tanzenden, uniformen Menge auf.

In diesem Sinne wird die Integration des Marche durch den Verein SOS-Racisme von zahlreichen Aktivisten als Mediatisierung und Subventionierung einer elite beurs kritisiert. Die spezifischen Lebensrealitäten und Probleme der *cités* seien aus der öffentlichen und politischen Wahrnehmung verschwunden, darunter allen voran die massive (Jugend-)Arbeitslosigkeit, die segregative Wohnungspolitik sowie die anhaltende Polizeigewalt. Die Aktivisten, die sich in *France Fertile* oder kleinteiligen, lokal verorteten Vereinen und Netzwerken organisieren, fordern hingegen eine *nouvelle citoyenneté*, dessen Zugehörigkeit nicht nationalstaatlich verankert, sondern am Wohnsitz

ausgerichtet ist und damit auch nicht-französischen Staatsbürgern ein lokales Wahlrecht und politische Souveränität gewährleisten soll¹⁰⁶. Anders ausgedrückt : „Une partie des porte-parole de la Marche appellèrent dès lors à un repli sur la base, à l’organisation autonome des habitants des quartiers issus de l’immigration, à la radicalisation sur une base communautaire“ (Beaud und Masclat 2006 : 825).

Im Folgejahr organisieren die Vertreter von *Mémoire Fertile* unter dem Titel *Convergence '84* einen erneuten *Marche* nach Paris, der jedoch bei weitem nicht die selbe Aufmerksamkeit und Unterstützung erfährt und gerade deshalb, bis heute, das kollektive Gedächtnis der links-politisierten Einwanderer negativ bestimmt. Noch während der Abschlusskundgebung diskreditiert die Aktivistin Farida Belghoul die Regierung als *faux anti-racistes* und wirft ihr vor, die Anliegen der Einwanderer für die eigenen politischen Zwecke zu mißbrauchen. Während die Aktivisten von *SOS Racisme* einen privilegierten Zugang zu öffentlichen und parteipolitischen Subventionen erfahren und ihr in den 1970er Jahren erworbenes aktivistisches Kapitals zugunsten einer politischen Karriere in der PS konvertieren (Juhem 2001), finden sich die alternativen politischen Stimmen und Forderungen aus den *cités* systematisch ausgegrenzt.

Diese Entwicklung lässt wichtige Rückschlüsse auf das eingangs erfragte Verhältnis zwischen institutioneller Politik und sozialen Bewegungen in Frankreich zu. Sowohl die Kulturalisierung der Immigrationsfrage unter dem Einfluss einer republikanisch-laizistischen Leitkultur sowie die Integration und Depolitisierung der Forderungen des *Marche* im Rahmen der nationalen Kampagne *SOS-Racisme* machen jeweils die hegemoniale Bedeutung des Nationalstaats als zentralen Referenzrahmen im Umgang mit lokal orientierten, auf politische Autonomie und Differenz zielenden Politikansätzen deutlich. Wie Dieter Rucht (1994 ; 1996) in seinen vergleichenden Arbeiten über Neue Soziale Bewegungen in Frankreich, Deutschland und den USA herausstellt, ist deren schwache Ausprägung in Frankreich auf einen starken Zentralstaat zurückzuführen sowie dessen Doppelstrategie zwischen Integration und Repression¹⁰⁷. Dies lässt sich am Beispiel von Ni

106 „Cette nation qu’il faut redéfinir n’est pas selon nous une homogénéité culturelle et/ou sociale. (...) Elle ne signifie pas davantage l’adhésion à l’ensemble d’un système de valeurs, car sinon et pour être conséquent, il faudrait priver de nombreux Français de leur appartenance à la nation. La nation de la nouvelle citoyenneté doit être le reflet du réel social divers et multiple, c’est-à-dire la constatation du lien réel qui s’instaure par la communauté de résidence“ (Bouamama 1989 : 15).

107 Dabei untersucht er neben der Umwelt- und der AKW-Bewegung vor allem die Frauenbewegung. Das in den 1970er Jahren gegründete Staatssekretariat zur Lage der Frau erfährt mit dem Politikwechsel 1981 eine massive Bedeutungsaufwertung, wobei exponierte Vertreterinnen der feministischen Bewegung, u.a. *Yvette Roudy*, zentrale Positionen besetzen (Rucht 1994 : 229f.). Diese Form der Integration zentraler Bewegungsakteure in den nationalen politischen Apparat hat analog zu den Entwicklungen der migrantischen Kämpfe die Depolitisierung zahlreicher Inhalte einerseits und andererseits die Marginalisierung solcher Gruppierungen, Forderungen und Aktionsrepertoires zur Folge, die normativ von den Positionen der *Partie Socialiste* abweichen.

Vom zentralistischen, laizistischen Staatsmodell abweichende Formen politischer Organisation sowie traditionelle kulturelle Identitäten und alternative, auf Autonomie und Selbstbestimmung setzende Formen politischer Organisation werden durch eine gezielte Nicht-Förderung marginalisiert. Vor dem Hintergrund kontinuierlich sinkender Subventionen im Sozial- und Kulturbereich, die die Konkurrenz verschiedener Sozialvereine und politischer Initiativen um Subventionen und institutionelle Unterstützung verstärkt, verschärfen sich bestehende Brüche und Konflikte innerhalb der links-libertären Protestlandschaft zwischen aufklärerisch-republikanischen und radikal-autonomen Positionen. Und abermals werden eigentlich soziale und wirtschaftliche Ursachen von Ausgrenzung, Diskriminierung und Armut durch kulturelle Ursachen verschleiert (vgl. Guénif-Souilamas 2005 : 153f.).

Zusammenfassend kommt Dieter Rucht zu dem Schluss, dass der starke französische Zentralstaat der Herausbildung und den Erfolg Neuer Sozialer Bewegungen entgegensteht. „In the French case, there is a fairly closed party system as well as an extremely closed decision-making system. (... A) striking feature of the French context structure is the absence of strong countermouvements, which is probably an effect of the institutional strength of the French state. Because the powerful French state actively limits challenger movements, sometimes by repressive means, rather than being a neutral third party, there is little reason to create countermovements. Their potential task is performed by the state.” (Rucht 1996 : 199f.).

Kriesi und seine Kollegen wiederum bestätigen die in ihrem Ländervergleich aufgestellte Hypothese, dass mit einem starken Zentralstaat die Existenz von unkonventionellen und radikal politischen Interventionsformen (Streiks, Blockaden, Sabotage, etc.) gegenüber konventionellen Methoden der direkten Demokratie (Petition, Volksentscheid, Bürgerbeteiligung, etc.) zunimmt. Während in der stark föderalistisch organisierten Schweiz lediglich 7% der politischen

108 In den kommenden zwei Jahrzehnten wird sich weder in Marseille, noch auf nationaler Ebene eine einflussreiche feministische Bewegung herausbilden. Dies ändert sich erst mit der Gründung des Vereins Ni Putes, Ni Soumise. Der Verein war im Jahr 2003 aus verschiedenen lokalen, feministischen Initiativen der Pariser Banlieues hervorgegangen, die sich unter laizistischen Vorzeichen für die Rechte von Frauen und gegen häusliche Gewalt und Unterdrückung einsetzten. Nach einem hohen Mobilisierungserfolg fand die Initiative eine massive finanzielle und politische Unterstützung durch die PS mit dem Ziel, den größtenteils muslimischen Frauen ein modernes, republikanisches Welt- und Frauenbild anheim zu stellen. Dabei werden jedoch unüberwindbaren Konflikten innerhalb der migrantischen Gemeinschaft nicht nur zwischen den Geschlechtern, sondern auch den Generationen verschärft, was schließlich zu einer massiven Schwächung der Bewegung führt. Als dessen damalige Präsidentin Fadela Amara nach einer ersten Karriere innerhalb der PS im Jahr 2007 schließlich unter der rechtskonservativen Regierung Sarkozys bis zur Staatssekretärin der Politique de la Ville aufstieg, verliert die Bewegung in den Augen vieler AktivistInnen weiter an Legitimität.

Interventionsformen einen unkonventionellen Charakter haben, sind dies in Deutschland bereits 41% und in Frankreich 75% (ebd. : 44). Diese Zahlen wiederum korrespondieren mit der Annahme, dass die zahlreichen staatlichen Integrationsmechanismen zu einer *Radikalisierung* solcher Gruppen und Initiativen führen, dessen Ideen und Werte, Zielsetzungen und Interessen keine institutionelle Unterstützung und Förderung erfahren.

Auf Vereinsebene führt diese Situation zu einer Zweiteilung. Der Depolitisierung eines Teils der Sozial-, Kultur- und Sportvereine in den *grands ensembles* steht ein Zusammenschluss solcher Vereine gegenüber, die in der Tradition der 1970er Jahre auf die politische Emanzipation der lokalen Bevölkerung zielen und dabei die Verteidigung politischer Autonomieansprüche gegenüber der staatlichen und städtischen Integrationspolitik zur Voraussetzung der eigenen Arbeit erheben. Am Beispiel des lokalen Vereinswesens im Grand Saint Barthélemy, aber auch anderer *cités* des Landes, soll nun der Frage nachgegangen werden, welche Entwicklung das lokale Vereinswesen seit den 1990er Jahren durchläuft und welche Potentiale und Grenzen bezüglich der Entstehung kollektiver politischer Mobilisierungen dabei auszumachen sind. Ein besonderes Augenmerk soll dabei auf die Entwicklung der *Politiques de la Ville* gerichtet werden, insofern sie eng an die Immigrationsfrage in den sogenannten *quartiers sensibles* geknüpft bleibt. Wenn die Entstehung breiter politischer Mobilisierungen durch die staatliche Integrationspolitik stark gehemmt bleibt, so könnte sich eine kollektive, politische Protestkultur durchaus in staatlicher Nähe, in dem öffentlich geförderten Vereinswesen fortgeschrieben haben.

5. Die Entwicklung der *Politique de la Ville* im Zusammenhang der De- und Re-Politisierung des sozio-kulturellen Vereinssektors

Seit ihrem bestehen Anfang der 1970er Jahren ist die *Politique de la Ville* (PdIV) von zwei gegenläufigen Tendenzen durchdrungen. Einerseits kann sie als Fortsetzung der politischen Kämpfe für bessere Wohn- und Lebensbedingungen der 1950er und 1960er Jahre auf institutioneller und administrativer Ebene verstanden werden (Fourcaut 2000 : 104). Zahlreiche Aktivisten finden hier ein neues politisches und berufliches Betätigungsfeld (Tissot 2005 : 71). In dieser Tradition tritt die PdIV für die Emanzipation und Förderung der spezifisch migrantischen Interessen ein (Kirszbaum 2015 : 6). Allen voran in den 1970er Jahren lässt sich eine Liberalisierung administrativer Abläufe sowie ein Experimentieren mit alternativen, dezentralen und auf mehr Bürgerbeteiligung setzende Politikansätze beobachten (vgl. Nasiali 2010 : 254f.). Im Grand Saint Barthélemy reagiert die Stadt bereits 1972 auf die zahlreichen lokalen Mobilisierungen mit einer breit angelegten, damals

einmaligen und durchaus von Erfolg geprägten Bürgerbeteiligung¹⁰⁹.

In Abgrenzung zu dieser emanzipatorischen Tradition lässt sich andererseits auch hier das Bestreben der sozialen Eingliederung und kulturellen Integration der Bevölkerung der quartiers populaires beobachten. Beiden Ansätzen wohnt damit ein gegensätzliches Politikverständnis inne, das sich durch die (schematische) Gegenüberstellung der lokalen Autonomie von unten und der staatlich-institutionellen Hegemonie von oben greifen lässt. Vorerst, in den ersten Jahre der Präsidentschaft Mitterands, dominieren die Ansätze von unten. So arbeitet Hubert Dudebout, Vorsitzender der neu gegründeten Kommission *Developpement Social des Quartiers* (DSQ) in Reaktion auf den été-chaud das ambitionierte Programm *Ensemble, Refaire la Ville* heraus (1983). Im Kern beinhaltet es das Versprechen einer aktiven Beteiligung der Bewohner zur Lösung der zahlreichen Probleme der grands ensembles (Dudebout 1983 : 12). Dank des soeben erkämpften Rechts der Vereinsgründung investiert vor allem die zweite Einwanderergeneration dieses Feld politischer Intervention.

In den Quartiers Nord Marseilles beispielsweise werden in dieser Periode mehrere hundert Jugendliche im Sozial-, Kultur- und Bildungsbereich ausgebildet. Dabei mischt sich die Hoffnung auf mehr gesellschaftliche Teilhabe und politische Emanzipation mit dem Bestreben eines beruflichen und finanziellen Aufstiegs¹¹⁰. Unterstützt werden sie dabei von ihrer Vorgängergeneration an Sozialarbeitern und politischen Aktivisten. Sie sind, und dies teils bis heute, in der Tradition der antirassistischen Kämpfe und lokalen Autonomieforderungen der 1970er Jahre sozialisiert¹¹¹. Als génération beur, der Generation des Marche, so schreiben Masclet und Beaud in Verweis auf Marc Bloch, sind sie Teil ein und der selben (politischen) Prägungsgemeinschaft¹¹². Die

109 „La concertation, première de son genre, regroupera des représentants d'associations de locataires et de parents d'élèves, des comités d'intérêts de quartier, des travailleurs sociaux, des bailleurs, des enseignants et des responsables de l'AgAM. De 1972 à 1977, trente-deux réunions ont lieu“ (Berriche 2003 : 30). Die Sitzungen verlaufen konfliktuell, aber durchaus produktiv. Die Interessensvertretung der Bewohner erreicht die Errichtung einer ganzen Reihe sozialer und öffentlicher Einrichtungen, in dessen Zentrum das mehrstöckige, kubistische Centre Urbain le Merlan thront. Es beherbergt neben einem Supermarkt und einer Reihe an Geschäften eine Zweigstelle des Rathauses, eine Polizeistation, eine Bibliothek sowie einen Saal mit 600 Plätzen, der einige Jahre später zur Scène National Le Merlan erhoben wird.

110 Am Beispiel des Grand Saint Barthélemy fasst Berriche zusammen : „cette voie associative pour revendiquer le droit à la reconnaissance comme citoyen français sera largement empruntée par des jeunes issus de l'immigration, pour contrer la montée de la xénophobie, mais aussi pour expérimenter des pratiques socioculturelles et professionnelles nouvelles, voire créer leur emploi“ (Berriche 2003 : 68).

111 Im Zusammenhang der nationalen Ausbildungsprogramme im Sozial-, Kultur- und Bildungsbereich betonen Duport und Perladi (1998 : 70), dass es sich dabei gerade um jene Jugendlichen handelt, die durch ihre Eltern politisch bereits sozialisiert worden waren. „(S'ils) ont grandi dans les cités des quartiers nord et dans des conditions de grande précarité financière, ils ne sont pas forcément culturellement défavorisés et l'on y retrouvera quand même les bacheliers de l'époque ; leurs parents sont ouvriers, parfois illettrés, mais les pères ont milité avec le FLN, puis à la CGT ou au PC, et les mères ont croisé les dispositifs d'alphabétisation et de planning familial ; eux-mêmes sont recrutés sur la base de leur reconnaissance dans le monde associatif“.

112 „Menschen“, so Bloch, „die ungefähr gleichzeitig in dieselbe gesellschaftliche Umwelt hineingeboren werden, unterliegen notwendig ähnlichen Einflüssen, vor allem in ihrer Bildungsperiode. Die Erfahrung zeigt, daß sich ihr Verhalten im allgemeinen deutlich von dem merklich älteren oder jüngeren Gruppen unterscheidet. Dies gilt selbst für

Enttäuschungen, die mit dem Marche auf nationaler Ebene einher gehen sollten und sich auf lokaler Ebene gewissermaßen wiederholen, führen teils zu einem Ende dieses Engagements, teils zu dessen Radikalisierung in Distanz zu den öffentlichen Institutionen. Dem Soziologen und politischen Aktivisten Kevin Vacher zufolge sind im Jahr 2013 mit 56,7 % mehr als die Hälfte der insgesamt 53 aktiven Sozial- und Kulturvereine des Grand Saint Barthélemy im Zusammenhang mit den politischen Kämpfen der 1970er und 1980er Jahre entstanden. Und zwei-drittel davon sind nach wie vor aktiv und von dem Versuch getragen, ihre politisch-widerständige Grundausrichtung zu bewahren, wenn sie sich der ambivalenten Dynamik zwischen Autonomie und Integration auch nicht immer zu entziehen vermögen (Vacher 2013 : 66 und 54f.).

Nach dem gewaltsamen Tod von Lahouari Ben Mohammed im Jahr 1980 wird Alain Fourest von Defferre beauftragt, Ordnung in das von den Institutionen völlig vernachlässigte Grand Saint Barthélemy zu bringen¹¹³. „La culture, personne en causait. Il s'agissait de nettoyer la rue ou de retapper le cage d'escalier. Moi, dès le début, j'ai eu l'impression qu'il y avait une dimension culturelle assez extraordinaire qu'il fallait prendre en compte“ (Interview Fourest, 26.11.2013). Aufgrund der Dringlichkeit der Situation und mangelnder vergleichbarer Erfahrungen verfügt Fourest über einen Freibrief (carte blanche). Er beginnt sich für die kulturellen und sozialen Projekte im Viertel einzusetzen. Unter anderem wird er Präsident des von Jugendlichen selbstverwalteten Vereins ASSUR¹¹⁴. Zugleich stoßen deren Bestrebungen nach Emanzipation und Selbstbestimmung auf den systematischen Widerstand der Institutionen. Fourest erinnert sich : „Si ce sont été des initiatives souvent modestes, bricolés, sans vraiment des moyens, ils permettaient à un nombre des jeunes d'aller au-delà de conflit. (...) Au-sein du ministère de la culture, on m'a dit que ces petits choses que vous nous racontez là, c'est de la rigolade“ (ebd.)¹¹⁵.

Dank der institutionellen Freiräume und des privaten Engagements zahlreicher Aktivisten ist die

ihre Konflikte, so scharf diese auch sein mögen. Leute, die leidenschaftlich wegen derselben Sache streiten, sind einander ähnlich. Diese Gemeinsamkeit der Prägung, die aus der Gemeinsamkeit des Alters herrührt, lässt eine Generation entstehen“ (zit. In. Beaud und Masclet 2006 : 816).

113 „Le quartier était dans un désolation absolu“, erinnert er sich, „plus aucun service public ne fonctionnais. On ramassait même plus les ordures, les bus étaient détourné. Il y avait plusieurs mord dans la rue tué par les CRS ou par les habitants qui tiraient sur des jeunes qui faisaient du bruit. J'ai deux jeunes qui ont été tués de la dernière étage d'un tour, parce qu'ils faisaient du rodéo“ (Fourest, 26.11.2013).

114 Der Verein, zu Beginn der 1980er Jahre gegründet, zählt binnen kürzester Zeit über 300 Mitglieder zählt, von über hundert freiwilligen Helfern getragen wird und als lokales Ausbildungszentrum im Sozial-, Bildungs- und Kulturbereich auf die politische Autonomie der Jugendlichen setzt (Berriche 2003 : 70).

115 Und in Bezug auf seine Tätigkeit bei ASSUR schreibt er : „On les a réunis, on a discuté, et on les a aidé à monter leur projet, malgré l'hostilité permanente de toutes les institutions locales. Pour nous, il s'est agi de donner l'occasion à des jeunes d'être citoyens dans leur quartier, de servir, être utile et avoir des responsabilités sans attendre que ça tombe d'en haut et ils se sont battus en permanence pour se justifier, deux fois plus que les autres.“ (zit. Duport und Perladi 1998 : 72f.).

Arbeit des Vereins ASSUR von einem ersten Erfolg gekrönt. Andererseits bleiben sie in Angesicht der qualitativ wie quantitativ komplexen und vielschichtigen Probleme der grands ensembles notwendig punktuell, sodass Kritiker von einem effet vitrine sprechen (vgl. Peraldi et.al. 2014 : 60). Des Weiteren, wie das Beispiel der Minguettes Ende der 1980er Jahre deutliche macht, treten zu diesem Zeitpunkt neue Probleme auf, die vor allem die Schulausbildung der Jugendlichen, eine sich verschärfende Situation auf dem Arbeitsmarkt und das Aufkommen einer lokalen Drogenökonomie betreffen (vgl. Barous und Mélas 1999 : 74).

Die urbanen Aufstände in Vaulx-en-Velin im Herbst 1990, bis diesem Zeitpunkt ein Vorzeigeprojekt der Politique de la Ville am Rande Lyons, trägt weiter zur Diskreditierung der emanzipatorischen Ansätze nicht nur in den Augen konservativer Politiker bei (vgl. Masclet 2004 : 7). Mit dem Reformprogramm Développement Social Urbain (DSU) ist eine Verschiebung von weichen zu harten, den Baubestand betreffenden Ansätzen zu beobachten. Sie zielen auf die Rückkehr der Mittelklasse und auf die Nivellierung kultureller und ethnischer Differenzen der quartiers populaires. Ansätze zur Förderung der lokalen Autonomie geraten mehr und mehr in den Hintergrund (vgl. Kirszbaum 2015 : 6). Die finanziellen Mittel der PdLV gehen kontinuierlich zurück. Zudem reduzieren viele Städte und Kommunen dank der Präsenz des Staates ihre eigenen Sozialausgaben in den Bereichen Bildung, Gesundheit oder Wohnen (vgl. Tissot 2008).

Die Hoffnungen auf einen sozialen und beruflichen Aufstieg innerhalb eines (politisierten) Vereinsmilieu, aber auch im offiziellen Politiksektor, erfüllen sich damit nicht¹¹⁶. In den Quartier Nord Marseilles beispielsweise stellen die sozio-kulturellen Vereine und Sozialzentren Ende der 1990er Jahre mit 3500 Stellen zwar 4% der lokalen Arbeitsplätze. Sie sind jedoch sehr prekär und von dem Engagement freiwilliger Helfer abhängig (Duport und Peraldi 1998 : 85). Und sie bieten trotz entsprechender Qualifikationen quasi keinerlei berufliche und soziale Aufstiegschancen. Der Konkurrenzdruck im Bereich der sozialen Arbeit, verstärkt durch einen neuen Akteurstyp, dem Künstler, steht der Etablierung lokaler Solidaritäten zusätzlich im Weg. Die Stigmatisierung der Betroffenen Bewohner als politisch passive, hilfsbedürftige und unselbstständige Subjekte (vgl. Tissot 2008), und ein parallel dazu einsetzender Wertewandel orientiert an wirtschaftlichen Erfolg und Konsum, leistet einen enormen Beitrag zu diesen Entwicklungen. „L'action sociale“, so Samson und Peraldi zusammenfassend, „s'est débarquée du projet d'émancipation collective qui l'a portée à

116 „Il faut garder à l'esprit que“, so Beaud und Masclet zusammenfassend, „les militants beurs n'avaient pratiquement aucun débouché politique à l'échelle nationale, où ils ne pouvaient que très difficilement accéder aux responsabilités, y compris au sein des partis de gauche, qui semblaient alors se méfier de ces enfants d'immigrés revendicatif. C'était également vrai au niveau local, où bien peu de militants de cité siégèrent dans les conseils municipaux, relégués qu'ils étaient à des positions non éligibles sur les listes de candidats.“ (2006 : 826).

son heure militante, au profit d'une volonté globale d'organiser l'accès au marché.“ (2005 : 243).

Die Sozialarbeiterin Helène Mille wird Mitte der 1990er Jahre politisch im GSB sozialisiert. Mit Freunden gründet sie den auf kulturelle und künstlerische Aktivitäten ausgerichteten Verein *Busters*. „Nous, on passait tous nos temps libres à faire développer l'association et s'occuper des jeunes. (...) On était plein d'espoir et en plus, on avait les moyens. (...) Le travail artistique, la musique hip-hop notamment, l'idée c'était de faire passer des messages fortes, des messages politiques“ (Interview Mille, 20.12.2013). Zu Beginn der 2000er Jahre wird der Verein aufgrund fehlender Subventionen aufgelöst. Ein Teil derjenigen, die Mitte der 1990er Jahre noch als Jugendliche an den Aktivitäten von *Busters* teilnehmen, gründen daraufhin einen neuen Verein. Neben mangelnder finanzieller und politischer Unterstützung manifestiert sich jedoch ein zwischenzeitlich vollzogener Wertewandel unter den Jugendlichen. „Aujourd'hui, l'objectifs des jeunes, c'est de devenir des stars, de devenir célèbres“. Aber auch die Vereinsmitglieder haben sehr viel weniger zeitliche Ressourcen. „On se rend bien compte que la société a eu un impacte sur la notion de militantisme et de bénévolat et du temps qu'on pouvait accorder à ces choses là.“ (ebd.)¹¹⁷.

Innerhalb der Kernfamilie bietet die Vaterfigur, häufig in Langzeitarbeitslosigkeit, keine soziale Orientierung mehr und keine Projektionsfläche bei der Konstruktion einer eigenen Identität (Beaud und Masclet 2006 : 840). Auch die Diskriminierungen der älteren Geschwister am Arbeitsplatz (vgl. Silberman und Fournier 1999) und die damit einhergehende Diskreditierung einer schulischen Laufbahn trägt zu einer sich ausweitenden Schere zwischen der Mehrheitsgesellschaft und den *cités populaires* bei. Noch heute ist dessen Bevölkerung, vor allem derjenigen mit Migrationshintergrund, gegenüber der restlichen städtischen Gesellschaft in den Bereichen Einkommen, Bildung, Wohnungsbestand, Gesundheit oder Sicherheit strukturell stark benachteiligt (vgl. ONZUS 2011 : 4f.). Die Distanz, das Misstrauen, die Ablehnung gegenüber öffentlichen Institutionen wie der Schule, der *Politique de la Ville* oder der Polizei, aber auch Kultureinrichtungen und Sozialzentren, dem öffentlichen Verkehrseinrichtungen und gar Bibliotheken (vgl. Merklen 2014 : 619f.), findet in einer Kultur der Straße, der „*société des bas des tours*“ (Mauger 2004 : 4) seinen deutlichsten Ausdruck. Für viele bietet der lokale Drogenmarkt, der sich die letzten Jahrzehnte stark

117 Diese Sicht korrespondiert mit der Einschätzung der Soziologin und Sozialarbeiterin Karima Berriche, die ebenfalls im Grand Saint Barthélemy aufgewachsen ist und sich dort über Jahrzehnte politisch engagiert. In einem Artikel der Lokalzeitung *La Marseillaise* konstatiert sie : „Plus généralement, l'investissement des habitants a changé : les solidarité de voisinage ne sont dues qu'à la situation de précarité de beaucoup. Mais il n'y plus ces militants politiques, tout ceux là qui se battaient, s'investissaient. On n'entend plus la parole des habitants (...) les idéaux ont disparu, à 20 ans, j'avais des rêves, je m'intéressais à la politique ; aujourd'hui les jeunes ne lisent plus les programmes électoraux ; la société a transformé les idéalistes en consommateur.“ (In : Berriche, 14.02.1999).

professionalisiert hat und zahlreiche Bereiche des alltäglichen Lebens vereinnahmt (vgl. Duport 2012), einen eigenen „Karriereweg“ in Abgrenzung zu einer schulischen Laufbahn dar (vgl. Saharaoui-Chapuis 2014 ; Marlière 2011).

Wir haben es also mit einem Ensemble an gesellschaftlichen, wirtschaftlichen und politischen Faktoren und Entwicklungen zu tun, vor dessen Hintergrund sich seit Mitte der 1980er Jahre die Traditionen einer linken, stark von kommunistischen und christlichen, aber auch anti-kolonialen und autonomen Strömungen getragenen Protestkultur zu fragmentieren begann. Das stark politisierte Vereinswesen konnte sich dabei zwar teilweise der staatlichen und lokalen Integrations- und Einhegungspolitik entziehen, ohne aber an die vergangenen Erfolge politischer Proteste und Kämpfe für bessere Wohn-, Arbeits- und Lebensbedingungen anzuknüpfen. Diese Entwicklungen sollen abschließend anhand zentraler Konzepte noch einmal zusammengefasst werden, um schließlich der Frage nachzugehen, wie sich das Politische in den *cités populaires* gerade auch vor dem Hintergrund der urbanen Aufstände von 2005 heute noch fassen und konzeptualisieren lässt.

Zusammenfassung : Soziale und räumliche Fragmentierungen und das Ende kollektiver, politischer Mobilisierungen der *génération des cités*

Es wurde gezeigt, dass sich in Marseille (und in anderen Teilen des Landes) seit den 1950er Jahren eine kollektive, linkspolitische Protestkultur rund um die Immigrationsfrage herausbilden und tradieren konnte. Diese fand im gemeinsamen Kampf gegen die *bidonvilles* sowie den Bewegungen der *Squatteurs* und *Castors* ihren Ausgangspunkt und entfaltete über den Einsatz für bessere Lebensbedingungen in den *grands ensembles* und schließlich den *post-industriell* geprägten Kämpfen der zweiten Einwanderergeneration gegen Rassismus und für eine offene, heterogene Gesellschaft eine beeindruckende, kollektive Dynamik. Gemeinsam erfahrene Notlagen und Ungerechtigkeiten, die soziale und räumliche Nähe in den *grands ensembles* oder am Arbeitsplatz, der geteilte Anspruch nach gesellschaftlicher, politischer und wirtschaftlicher Teilhabe, all dies trug maßgeblich zur Herausbildung gemeinsamer Identitäten und politischer Forderungen und Ziele bei.

Gleichzeitig waren die verschiedenen Netzwerke und Gruppen von zahlreichen internen Differenzen und Widersprüchen durchzogen. Diese kamen zwischen moderaten, institutionellen Positionen und solchen zum Ausdruck, die auf radikale Art und Weise einen ganzheitlichen, in der lokalen Situation verankerten Ansatz vertraten. Dabei lassen sich Konflikte und Auseinandersetzungen zwischen kommunistischen, sozialistischen und christlichen,

gewerkschaftlichen, parteipolitischen oder autonomen Gruppen, zwischen unterschiedlichen Altersgruppen und Generationen, zwischen divergierenden politischen Ideologien oder strategischen Ausrichtungen beobachten. Theoretische und empirische Beispiele – wir erinnern uns an die Entstehungsgeschichte des Marche, aber auch an die Auseinandersetzungen rund um die Hamburger Hafenstraße – machen andererseits die Bedeutung von internen Spannungen und Konflikten für eine *funktionierende* politische Netzwerkarbeit deutlich. Vorausgesetzt, der produktive Umgang mit ihnen eröffnet einen geteilten Erfahrungshorizont, rückt gemeinsame Interessen und Ziele in den Vordergrund und ermöglicht so den gegenseitigen Austausch von Wissen und Kompetenzen, von materiellen und immateriellen Ressourcen.

In Frankreich im Allgemeinen und in Marseille im Besonderen haben wir gesehen, dass diese Differenzen bezüglich der Immigrationsfrage über Jahrzehnte hinweg überbrückt werden konnten. Dies gelang dank geteilter Interpretationsrahmen (frames) rund um die Klassenfrage, der Synthese christlich-humanistischer sowie anti-rassistischer bzw. anti-kolonialistischer Traditionen im gemeinsamen Einsatz für menschenwürdige Wohn- und Lebensbedingungen, oder schließlich der Gründungswelle an Vereinen und kollektiv geförderten sozio-kulturellen Initiativen mit dem Ziel lokaler Autonomie und Selbstbestimmung. Trotz oder gerade aufgrund der Kontinuität sozialer Ungerechtigkeiten und Diskriminierungen – wie sie in den Wellen der Gewalt von 1973 und zu Beginn der 1980er Jahre auf spektakuläre Weise zum Ausdruck kamen, oder sich bei der Vergabe von Sozialwohnungen (Sala-Pala 2013) oder dem Zugang zum Arbeitsmarkt auf alltägliche Art und Weise vollziehen – ist das späte 20. Jahrhundert geprägt von zahlreichen kleinen und großen Erfolgen politischer Allianzbildung und der Kooperation jenseits ideologischer, sozialer und räumlicher Grenzen.

Vor dem Hintergrund der sozialen Revolution von 1968 und dem (langsamen) Erstarken Neuer Sozialer Bewegungen (z.B. der Umwelt-, Frauen- oder Autonomenbewegung), konnte der kollektive Glaube an eine gerechtere Gesellschaft und eine Verbesserung der Lebensbedingungen für alle sozialen und ethnischen Gruppen aufrechterhalten werden. Der systematischen Ausgrenzung der maghrebinischen und komorischen Einwanderer von einer stark an ethnischen Grenzen sich vollziehenden städtischen Klientelpolitik, die in Marseille unter dem Begriff *système Defferre* sprichwörtlich geworden war, konnte regelmäßig die Stärke kollektiver Mobilisierungen und Kämpfe entgegengehalten werden. Diese nährten die Hoffnung und den Glauben, die eigenen Lebensbedingungen durch den Einsatz auch radikaler politischer Mittel zum Positiven verbessern zu können. Diese *emotionale Ökonomie* bildet bis in die 1980er Jahre hinein eine maßgebliche

Ressource bei der Mobilisierung neuer Anhänger und der Tradierung einer politischen Protestkultur an der städtischen Peripherie nicht nur in Marseille, sondern auch an anderen urbanen Rändern französischer Großstädte, in Lyon und Toulouse, Paris und Lille.

Im selben Maße ist das Vorhandensein von intellektuellen und sozialen, organisatorischen und finanziellen Ressourcen von zentraler Bedeutung. Der Niedergang der kommunistischen Partei und der mit der industriellen Krise zusammenhängende Verlust von Solidaritätsstrukturen innerhalb der (stark migrantisch geprägten) Arbeiterschaft (vgl. Terrail 1990), aber auch die Integration und Depolitisierung autonomer kultureller Praktiken und radikal-politischer Initiativen im Zusammenhang mit der *Politique de la Ville*, dem *Marche pour l'Égalité et contre le Racisme* oder *Ni Putes, Ni Soumise*, haben seit Mitte der 1980er Jahre allerdings zu einem fundamentalen Bruch der Traditionen politischer Selbstverwaltung und kollektiver Mobilisierung geführt. Mit Oppositionspaaren wie *jeunes-vieux*, *beurs-ouvriers* oder *français-immigrés* wurde das politische Potential allen voran der Jugend aus den cités populaires unter die republikanische, nationalstaatliche Assimilationspolitik subsumiert und politisch damit weitestgehend entschärft (Masclat 2004 : 4).

Vor dem Hintergrund eines starken Zentralstaats, der auch im Prozess der Dezentralisierung oder der Privatisierung zuvor öffentlicher Aufgaben wenig an seinen gestalterischen und hegemonialen Anspruch verlor (vgl. Epstein 2008) – in beiden Fällen wirkt das Prinzip der Konkurrenz strukturbildend – entfalteten sich teils unüberwindbare Brüche innerhalb links-libertärer Netzwerke. Das französische Integrationsmodell verstärkte die Gegensätze und Konflikte zwischen solchen Kräften, Ideen und Akteursgruppen, die sich in das republikanisch-laizistische Politikmodell und Wertsystem integrieren lassen und solchen, die unter Wahrung ihrer politischen Unabhängigkeit und der Verteidigung lokaler Autonomieansprüche ihr Los in einer in aller Regel kleinteiligen, von Brüchen und von Prekarität gekennzeichneten politischen Arbeit finden.

Allen voran am Beispiel des Marche sollte gezeigt werden, wie unter der sozialistischen Politik seit den 1980er Jahren eine weitreichende Depolitisierung bzw. Isolierung ganzheitlich ausgerichteter, radikaler politischer Forderungen vollzogen werden konnte, in dessen Verlauf nicht nur die kollektiven Hoffnungen auf grundlegende gesellschaftliche Veränderungen enttäuscht wurden, sondern auch jene eines individuellen sozialen Aufstiegs in den Linken Parteien, den öffentlichen Institutionen oder dem politisierten Vereinsmilieus. Die kollektiven Enttäuschungen kulminieren vor dem Hintergrund einer sich verschärfenden wirtschaftlichen Krise des Landes, einer sich am

neoliberalen Paradigma orientierenden Austeritätspolitik und überhaupt der Kontinuität von Arbeitslosigkeit, Diskriminierung und Rassismus in einer weitreichenden, sukzessiv sich vollziehenden Abwendung vieler Bewohner (und Aktivisten) der *grands ensembles* vom Staat und von anderen öffentlichen Institutionen, aber auch von politisierten Akteuren der sozialen Arbeit.

Der Marche, gewissermaßen der Kulminations- und Höhepunkt eines komplexen, über mehrere Jahrzehnte sich vollziehenden Politisierungsprozess, fand aufgrund dieser Instrumentalisierung und Depolitisierung kaum Eingang in die kollektive, politische Erinnerungskultur der *quartiers populaires*. Diese bleibt, wie Abdullah anlässlich dessen 20. Jahrestags bemerkt, entweder auf eine mikro-lokale Ebene beschränkt, oder aber wird in nationalen Diskursen stark vereinheitlicht und seiner politischen Tiefe und Widerständigkeit entkleidet (vgl. Abdallah 2004 : 100f.). In diesem Sinne betont Ahmed Boubeker : „Vingt ans après, une génération est passée. (...) Une génération qui en appelait à l'Histoire, pour rompre avec l'immigration au nom de la citoyenneté, mais qui s'est retrouvée confrontée aux limites historiques du modèle français d'intégration sur fond de discrimination.“ (Int. : Boubeker 2003).

Wenn sich in den zurückliegenden Jahren, gerade auch dank des Internets, eine verstärkte Erinnerungskultur und Tradierung gerade der autonomen und widerständigen Aspekte des Marche feststellen lässt, wobei verschiedene Lesarten miteinander konkurrieren, so bilden sich dabei kaum geteilte Referenzen heraus, wie jüngste Untersuchungen der Historikerin Sophie Gebeil zeigen¹¹⁸. Was die politische Erinnerungskultur betrifft, die für die Tradierung zurückliegender Kämpfe und die Bereitschaft zu aktuellem politischen Engagement von zentraler Bedeutung ist, müssen in erster Linie Brüche und Diskontinuitäten hervorgehoben werden. Neben den bereits herausgearbeiteten Gründen struktureller Armut¹¹⁹ betont Saïd Bouamama vor allem die Konsequenzen : „cette

118 Die Historikerin Gebeil hat zum Anlass des 30. Jahrestags des Marche die Artikel und Blogs von dreizehn Institutionen bzw. Initiativen analysiert, dessen Arbeit sich u.a. als *mémorisation de l'histoire de l'immigration* versteht. Dabei kommt sie zu folgendem Resümee : „Aux côtés des témoignages narrants l'arrivée triomphale de la Marche à Paris en décembre 1983, les archives du Web donnent aussi accès à la mémoire micro-territorialisée de la Marche qui s'inscrit dans la pratique numérique de la vie associative des quartiers urbains qui furent des lieux d'impulsion de l'événement, qu'il s'agisse de Marseille ou de Lyon. La pluralité des mémoires et la récupération politique de la Marche témoignent plus largement de la difficulté d'édifier des événements référents, fédérateurs et unanimes, à partir de mémoires migrantes.“ (Gebeil 2016 : 122).

119 „Le constat d'une absence de transmission des expériences et de la mémoire des luttes n'est pas propre à l'immigration. (...) Les classes dominées tout au long de l'histoire humaine ont eu des périodes d'amnésies et d'autres de transmission des expériences et savoirs acquis par leurs luttes. Une des raisons de l'amnésie est la tendance à la sous-estimation de l'importance des luttes idéologiques comme faisant partie de l'ensemble des luttes sociales. Cet aspect commun étant posé, il y a selon nous des facteurs spécifiques en ce qui concerne l'immigration et les populations qui en sont issues. Sans être exhaustif nous pouvons repérer les facteurs suivants : ampleur de la précarité imposant dans les luttes une priorisation forte des *urgences* ; isolement social, c'est-à-dire sous-estimation par les forces sociales prétendant changer le monde de l'importance des dominations spécifiques vécues par cette partie du peuple ; influence d'un imaginaire colonial au sein même de la gauche et de l'extrême-gauche ; instrumentalisation de ces luttes par l'appareil du parti

difficulté de mémoire empêche d’inscrire l’émergence d’un mouvement autonome dans la durée. A chaque nouvelle génération les mêmes illusions réapparaissent, les mêmes dérives se font jour, les mêmes faiblesses face aux instrumentalisation émergent.“ (Int. : Bouamama 2007).

Den allgemeinen Niedergang und Bruch einer zwar nie einheitlichen, doch durchaus von Kontinuität und Kohärenz, von Solidarität und Kooperation gekennzeichneten Protestkultur verdichten Beaud und Masclet (2006 : 827f.) in dem Begriff der *generation de cité*. In Abgrenzung zu ihrer Vorgängergeneration, die sich um den Marche gruppierte, zeichnet sich die Generation der 1990er und frühen 2000er Jahre durch die kollektive Erfahrung von sozialer und wirtschaftlicher Perspektiv- und Hoffnungslosigkeit aus, sowie dem umfassenden Gefühl politischer Ohnmacht und (ethnischer) Diskriminierung (vgl. Beaud und Masclet 2006 : 838). Wenn diese Themen, wie wir beispielsweise bei Dupet und seiner *génération galère* gesehen haben, zwar bereits in die 1970er Jahre von Aktualität waren, so erreichen sie nun eine neue Qualität. „Le trait structurel de cette génération, c’est de n’évoluer socialement que dans ce seul milieu des cités“ (ebd. : 840).

Zugleich zeichnet sich eine Distanz zu den traditionellen, linken Parteien PCF und PS ab, die sich nur teilweise und nur unzureichend mit dem Niedergang der *culture ouvrière* erklären lässt (Masclet 2004 : 4). Vielmehr, so Masclet, sei mit der Stigmatisierung der migrantischen Jugend seit den 1970er Jahren als *catégorie à problèmes* ein grundlegendes Mißtrauensverhältnis mit zahlreichen Spaltungstendenzen zwischen den politischen Parteien und der eigentlich stark politisierten Jugend aus den cités populaires verankert worden, das bis in die 2000er und 2010er Jahre wirksam bleibt. In Marseille und seiner umliegenden Region führen eine Reihe politischer Skandale beispielsweise um den Vorsitzenden der sozialistischen Partei *Jean-Noël Guérini* oder die sozialistische Parlamentsabgeordnete *Sylvie Andrieux*¹²⁰ zu einer Vertiefung dieses Misstrauens. „(L)e mot *politique*“, so fasst es der Anthropologe *Alain Bertho* allgemein zusammen, „dans ses usages populaires, a perdu toute noblesse et ne convoque que méfiance vis-à-vis d’un monde clos, celui des cercles de pouvoir et de corruption.“ (2014 : 75).

Die Aufstände von 2005, die große Teile des Landes erfassten und damit quantitativ wie qualitativ eine neue Dimension gegenüber den Aufständen der 1980er und 1990er Jahren erreichten¹²¹, können als Ausdruck dieser politischen Entwicklungen verstanden werden. Die Analyse Berthos liest sich in

socialiste dans la décennie 80, etc.“ (Int. Bouamama 2007).

120 Die sozialistische Parlamentsabgeordnete Sylvie Andrieux hat in den 2000er Jahren 700.000€ öffentliche Gelder der Region PACA im Tausch gegen Wählerstimmen an fiktive Sozialvereine in den Quartiers Nord Marseilles ausgegeben, wofür sie nach einem mehrjährigen Verfahren im Jahr 2016 zu 4 Jahren Haft und einer Geldstrafe von 100.000€ verurteilt wurde (Int. : Rof 2016).

diesem Zusammenhang als komplette Negierung dessen, was hier unter dem Begriff einer kollektiven Protestkultur diskutiert wird. „(C)es événements ne fondent rien. Les épisodes émeutiers commencent quand on ne les attend pas et se terminent aussi spontanément. Ils ne sont portés ni par un discours partagé ni par un collectif préalablement organisé. Après la mobilisation, les acteurs retournent à l’anonymat de la vie urbaine. Aucune expérience, aucun récit collectif ne semble être capitalisé. Aucun lieu ne s’établit pour la construction d’une telle mémoire. Même les réseaux d’Internet, qui peuvent avoir leur rôle dans le développement des événements, ne sont pas des lieux d’une telle accumulation. Il en résulte un flot discontinu et décousu qui semble ne conduire nulle part et dont l’unité reste problématique.“ (Bertho 2014 : 76).

So konstatieren einzelne Autoren ein „vide politique“ (Beaud und Masclet 2006 : 843) innerhalb der cités populaires identifizieren, oder attestieren zumindest eine proto-politische Situation¹²². Andere wiederum betonen vielmehr eine erneute Qualitätsverschiebung. Dennis Merklen beispielsweise versucht die Politisierung der Jugend anhand des Begriffs der *policité* zu fassen, dessen Engagement im Bereich des Kriminellen und der *clandestinité* angesiedelt sei und auf einer ambivalenten Distanz zu den Institutionen basiere (2014 : 617). Michel Kokoreff wiederum erkennt eine versteckte Form des Politischen, die *infrapolitiques*, die von der dominanten gesellschaftlichen Elite jedoch unsichtbar gemacht wird¹²³. Alain Bertho geht schließlich über die Analyse einer fehlenden Protestkultur hinaus, insofern diese auf klassischen Vorstellungen und Konzeptionen des Politischen basiert, und erkennt gerade in dem Schweigen der Aufständischen, deren Abstinenz an Forderungen, eine politische Dimension.

121 Vor dem Hintergrund der Geschichte der urbanen Aufstände seit Mitte der 1970er Jahre kommt der Soziologie Michel Kokoreff zu folgender Feststellung : „les émeutes de 2005 constituent un fait sans précédent, par leur ampleur, leur durée et les réactions qu’elles suscitent en France et dans le monde. Rappelons que, entre le 27 octobre et 18 novembre, 10 000 véhicules sont incendiés, 233 bâtiments publics et 74 bâtiments privés dégradés ou incendiés, pour un coût estimé à 200 millions d’euros ; 4 770 personnes sont interpellées, 4 402 mises en garde à vue et 763 incarcérées. L’événement cristallise et donne à voir un ensemble d’enjeux de société (ségrégation, discrimination, stigmatisation des populations issues des quartiers populaires) (Kokoreff 2014 : 737).

122 Der Begriff *protopolitique* stammt von Gérard Mauger (zit. Cortéséro und Marlière 2015 : 67), dem zufolge die urbanen Aufstände von 2005 einer sozialen Bewegung lediglich voraus gehen, ohne aber selbst vollends politisch zu sein. Sie böten keine Orientierung, würden also weder soziale Ursachen benennen, noch politische Gegner identifizieren oder gemeinsame Ziele formulieren und einfordern. In Rückgriff auf eine Kategorisierung von Bourdieu seien die Urheber damit nicht mehr Teil einer über sich selbst bewussten *classe sujet*, sondern würden als *classe objet* erst durch die Repräsentation Dritter politisch wirksam.

123 „Le constat d’une *dépolitisation des quartiers* n’est que la traduction, dans le vocabulaire dominant, d’une disqualification des formes propres d’expression politique. Il faut en réalité inverser le raisonnement et bien constater, empiriquement cette fois, que la vie publique des quartiers, sa dimension politique, sont tout simplement *invisibilisées*. Jamais on ne parle des actions des bénévoles, de leur engagement pour le bien commun, de la vitalité associative. (...) Se révolter contre un contrôle d’identité qui dérape, l’arbitraire policier, une expulsion se faisant au mépris de la réinsertion sociale des personnes, la « double peine », c’est envoyer un message aux représentants de l’Etat. De même, protester contre le manque de moyens attribués par les collectivités locales aux associations (...), demander à être consulté sur les projets d’urbanisme ou d’équipements collectifs, c’est aussi envoyer un message aux collectivités locales.“ (Int. Kokoreff 2003).

„Le passage à l’acte résultant d’un défaut d’interlocution avec le pouvoir, la colère reste souvent silencieuse. À défaut d’adresse, le discours reste privé. Les émeutiers ont beaucoup à dire mais, faute d’interlocuteur, les mots perdent momentanément leur utilité. Les gestes et le corps sont leur message par défaut, qui doivent être lus comme tels et sont d’ailleurs largement partagé par l’image téléchargée“ (Bertho 2014 : 77).

Marseille ist im Jahr 2005 von größeren Ausschreitungen weitestgehend verschont geblieben, was vor allem auf eine starke Identifikation der jungen Einwanderer mit einem kosmopolitischen Marseille („fière d’être marseillais“) zurückgeführt werden kann (vgl. Moreau 2005), sowie dem Wirken weitverzweigter Sozial- und Kultureinrichtungen (vgl. Allemand 2013 : 168ff.). Die Frage, inwieweit und inwiefern diese jüngeren Entwicklungen in den cités und quartiers populaires als politisch zu definieren seien, ist damit noch nicht berührt und auch nicht Ziel dieses Kapitels gewesen. Ziel war es, die lokalen und nationalen Einflussbedingungen im Zusammenspiel mit der Geschichte sozialer Proteste und urbaner Kämpfe herauszuarbeiten. Anders als in Hamburg haben sich in Marseille aufgrund der (post-)kolonialen Situation und der spezifischen geografischen Lage die stadtpolitischen Kämpfe und kollektiven Mobilisierungen seit den 1960er Jahren weniger in der Innenstadt, sondern an dessen Rändern entfacht. Damit kann die Stadt auf eine reiche Bewegungstradition urbaner Kämpfe zurückblicken, in dessen Zusammenhang sich eine kollektive Protestkultur formalisieren und tradieren konnte. Ab den 1980er Jahren führt ein komplexes Ensembles an Faktoren jedoch zu dessen Niedergang und einer langsam einsetzenden Verlagerung links-libertärer Politik in die Innenstadt, ein Prozess, dem wir uns nun zuwenden wollen.

– Kapitel V. –
Zur innerstädtischen Politik der *reconquête urbaine*. Alltagswiderstand und erste Formen kollektiven Protests in Marseille zwischen 1980-2010

Je passai devant la Vieille-Charité, [...elle] avait vu de la misère. Il était maintenant flambant neuf. [...] Les bâtiments accueillaien plusieurs musées, et la grande chapelle était devenue un lieu d'exposition. [...] Les touristes affluaient. Par cars entiers. [...] Autant d'insipidité et de mauvais goût dans un lieu chargé d'histoire douloureuse me semblait être le symbole de cette fin de siècle. Marseille était gagné par la connerie parisienne. Elle se rêvait capital. Capitale du Sud. Oubliant que ce qui le rendait capitale, c'est qu'elle était un port. Le carrefour de tous les brassages humains.

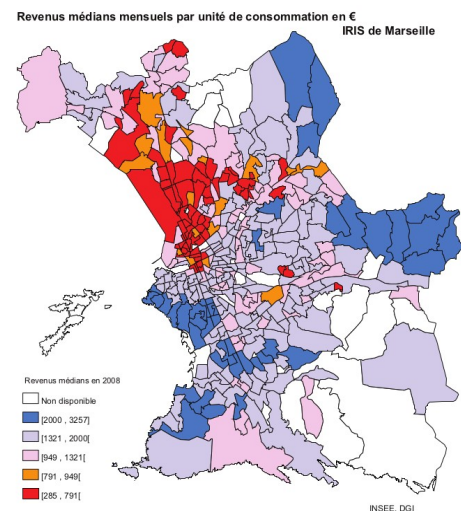
Jean-Claude Izzo, 1995

Anders als die städtische Peripherie war die Marseiller Innenstadt in der Nachkriegszeit kaum Gegenstand bedeutender infrastruktureller und städtebaulicher Projekte. Dieser Umstand korrespondiert mit dem bereits mehrfach konstatierten Fehlen einer kontinuierlichen städtischen Entwicklungspolitik. Besonders deutlich tritt dabei eine mangelhafte Kooperationsbereitschaft zwischen diversen lokalen, regionalen und staatlichen Akteuren und Interessensgruppen zu Tage (vgl. Mazzella 1996 : 119 ; Méjean 2013 : 13-63 ; Hayot und Temime 2002 : 148ff.). Gleichzeitig hinterlässt die industrielle Krise der Stadt allen voran in den Vierteln der nördlichen Innenstadt, in *Belsunce*, *Le Panier*, *La Porte d'Aix* oder *La Belle-de-Mai*, aber auch in *Le Chapitre* oder *Noailles* tiefgreifende Spuren. Die sozialen Mittelschichten verlassen das Stadtzentrum, zunehmend von einer massiven Degradierung des Wohnbestands, von Arbeitslosigkeit, Kriminalität und medialer Stigmatisierung gekennzeichnet ist (Donzel 2005 ; Ascaride und Condro 1998 ; Tirone 1991).

Erst in den 1980er Jahren beginnt das politische Bestreben zur immobilienwirtschaftlichen, sozialen und symbolischen Aufwertung der Innenstadt Form anzunehmen. Neben vereinzelten Aspekten einer behutsamen sozialen Stadterneuerung (vgl. Méjean 2013 : 21f.) richtet es sich maßgeblich *gegen* die dort ansässige, stark migrantisch geprägte Bevölkerung (vgl. Ascaride und Condro 1998 ; Escobar 2012). Der Begriff der *reconquête* etabliert sich als zentrales Leitbild innerstädtischer Politik. In den zurückliegenden dreißig Jahren wird die lokale Bevölkerung damit von den städtischen Eliten in erster Linie als *Problem* begriffen (vgl. Hernandez et.al. 2013 : 7). Sozialwissenschaftler und Aktivisten betonen andererseits den kulturellen und wirtschaftlichen

Reichtum der stark migrantisch geprägten Innenstadt (Tarrius 1995 und 2001 ; Bertoncello und Bredeloup 2000).

Dem Ziel, Marseille als geopolitisches Zentrum des *euro-mediterranen Raums* und als Drehscheibe eines internationalen Tourismus und einer innovativen Wissensindustrie zu etablieren (vgl. MPM 2007, VdM 2012), sind bis heute deutliche Grenzen gesetzt. Nach wie vor ist das urbane Zentrum gekennzeichnet von der Präsenz einer migrantisch geprägten Bevölkerung, einer hohen Armuts- und Arbeitslosenquote sowie einem sehr geringen Durchschnittseinkommen und Bildungsniveau (Compas und Agate 2012 : 90ff.). Viele Beobachter sprechen von einem systematischen Scheitern politisch



Quelle : Compas und Agate 2012 : 98

gewollter Gentrifizierung (Jourdan 2008 ; Escobar 2012) und stellen Marseille damit in eine Reihe mit anderen südeuropäischen Städten wie Neapel, Palermo und Valencia (Bertoncello und Girard 2001). Nichtsdestotrotz verdichten sich in den jüngsten Jahren mit dem Stadtentwicklungsprojekt *Euroméditerranée*, dem innerstädtischen Renovierungsprogramm *Opération Grand Centre-Ville* (2010-2021) und der Ernennung und Ausrichtung Marseilles zur *europäischen Kulturhauptstadt* (2013) die Anzeichen einer zunehmend an administrativer und städtebaulicher Konsistenz gewinnenden politischen Planung, verbunden mit einer symbolischen Attraktivitätssteigerung und sozialen Aufwertung der Innenstadt (vgl. AgAM 2012).

In diesem Kapitel soll den hier skizzierten, innerstädtischen Entwicklungen vertieft nachgegangen werden, um davon ausgehend eine kurze Geschichte sozialer Proteste und urbaner Kämpfe zu schreiben. Dabei soll die These vertreten werden, dass das Fehlen einer formellen politischen Protestkultur innerhalb der lokalen Bevölkerung, wie sie bereits im 2. Kapitel historisch herausgearbeitet wurde, bis in die 2000er Jahre weitestgehend *kompensiert* werden konnte durch die Existenz und Wirkweise informeller und *organischer* Praktiken politischer Widerständigkeit. Der fragmentarische Charakter der Marseiller Stadtpolitik, der sich auf vielfachen Ebenen durch Ineffizienz und Missmanagement, durch klienteläre Beziehungen und überhaupt durch eine zeitliche Verzögerung auszeichnet, ermöglicht das Fortbestehen alternativer und informeller Praktiken und Räume, Identitäten und Repräsentationen. Politischer Protest ist in diesem Sinne nicht notwendig im Formellen verortet und wirksam, sondern artikuliert und vollzieht sich im Alltagsleben der

Bewohner. Neben den Überlegungen des iranischen Soziologen Asef Bayat (2010) soll in diesem Zusammenhang auf den französischen Geografen Mathieu Giroud (2005 ; 2007) und dessen Konzept eines *résister en habitant* zurückgegriffen werden.

Andererseits wird zu fragen sein, inwieweit diese informellen und alltäglichen Praktiken, die insgesamt eher in ihrer Konsequenz als in ihrer konkreten Zielsetzung politisch sind, auf Dauer in der Lage sind, den hegemonialen städtischen Entwicklungstendenzen einer „hypercommodification of urban life“ etwas entgegenzusetzen, also „alternative, radically democratic, socially just and sustainable forms of urbanism“ zu entwickeln und einzufordern (Brenner et.al. 2011 : 2). Die Fähigkeit links-libertärer Initiativen, über thematische und räumliche Grenzen hinweg politische Bündnisse und Allianzen einzugehen, aber auch die Unterstützung von Teilen der Bevölkerung sowie von Parteien und Institutionen zu erlangen, bleibt dabei von zentralem Interesse.

Das Kapitel besteht aus vier Teilen. In einem ersten Schritt werden die verschiedenen Phasen der innerstädtischen Renovierungspolitik in ihren Zielsetzungen, Modalitäten und Folgen beschrieben. Der zweite Teil behandelt die kollektiven, weitestgehend unkoordinierten, informellen und im Alltagsleben verankerten politischen Praktiken der lokalen Bevölkerung, die teilweise als unmittelbare Reaktion auf die Politik der *reconquête urbaine* gelesen werden können. Im dritten Teil wird unter dem Stichwort *ville cosmopolite* die symbolische Umdeutung und städtische Vermarktung des migrantischen Charakters der Stadt behandelt. Geht mit der damit einhergehenden steigenden Präsenz an Künstlern, Sozialarbeitern und Studenten ein sich veränderndes Mobilisierungspotential der Bevölkerung einher ? Dieser Frage soll im letzten Teil am Beispiel der *Rue de la République* nachgegangen werden. Als sich im Jahr 2004 das implizite Ziel, die Bevölkerungsstruktur soziologisch *aufzuwerten*, durch die Auflösung hunderter Mietverträge einkommensschwacher Haushalte manifestiert, beginnen sich die betroffenen Anwohner in Zusammenarbeit mit dem noch jungen Verein *Un Centre-Ville Pour Tous* erstmals formell gegen die städtische Verdrängungspolitik und gegen die privaten Investoreninteressen zur Wehr zu setzen.

1. Zur Politik der *reconquête urbaine*. Die Innenstadt zwischen sozio-ökonomischer Krise und einer prosperierenden, informellen Marktökonomie

Mit dem wirtschaftlichen Niedergang der Stadt ab den späten 1960er Jahren ging der Verlust innerstädtischer Zentralität zu Lasten einer fortschreitenden Fragmentierung des Sozialraums einher. Nachdem Mitte der 1970er Jahre das Projekt *centre directionel* gescheitert war, nimmt im

Jahr 1979 mit dem *OPAH-Panier 1* das erste städtische Revitalisierungsprojekt seinen Anfang. In den kommenden dreißig Jahren sollen zahlreiche dieser öffentlich geförderten, doch letztlich privatwirtschaftlich realisierten Projekte folgen. Dabei lässt sich dem Marseiller Stadtgeographen Philippe Méjean (2013 : 15ff.) zufolge eine erste Periode (1977 bis 1989) identifizieren, die von dem Anliegen geprägt ist, ein kohärentes politisches und stadtplanerisches Projekt für die gesamte Innenstadt zu entwickeln, also verschiedene Bevölkerungs- und Akteursgruppen, Themen und Interventionsformen zusammenzuführen. Man setzte vor allem auf sanfte Prozesse der *réhabilitation* bzw. *restauration*, bei denen der historische Baubestand nicht abgerissen, sondern erneuert wird (vgl. Int. : *Géoconfluence*). Die Verdrängung der fragilen Bevölkerung im Rahmen der erhofften Rückkehr der sozialen Mittelklasse wird dabei durchaus als gesellschaftliches Risiko begriffen. Doch bereits im Frühjahr 1982 lässt sich eine Akzentverschiebung der sog. *reconquête urbaine* mit dem Ziel einer für Investoren und Touristen attraktive Innenstadt beobachten. Diese soll v.a. im Bereich des Wohnens sowie einer Inwertsetzung des öffentlichen Raums vollziehen. *Redonner Marseille aux Marseillais* oder *reconquérir la rue* waren die neuen Stichworte (Mazzella und Roudil 1998 : 67).

Denn anders als in den meisten Großstädte des Landes konnte sich in der Marseiller Innenstadt eine alternative, kleinteilige Marktökonomie halten¹²⁴. Die stark von den Migrationsströmen geprägten Produktions-, Konsum- und Wirtschaftskreisläufe verschmelzen zu einem komplexen Wirtschaftsgefüge, dessen Epizentrum das Viertel Belsunce sowie das daran angliedernde Viertel *Porte d'Aix* darstellt. Diese als *grand comptoir algérien et africain* titulierte Marktökonomie (Tarrius 1995 und 2001 ; vgl. Manry 2002 : 137f.) umfasst im Jahr 1984 dreihundertfünfzig Geschäfte, stellt bis zu 7000 formelle und informelle Arbeitsplätze bereit und nährt ein wirtschaftliches Ökosystem von privaten Wechselstuben, Hotels, Restaurants, Übersetzungsbüros, etc. Bis zu 50.000 Algerier machen hier wöchentlich ihre Einkäufe, bevor sie per Schiff ihre Familien in der Heimat besuchen (Péraldi et.al. 2014 : 84). Mit engen Verbindungen nach Nordeuropa, der Türkei, dem Maghreb und dem Senegal generiert das Marktsystem einen Jahresumsatz von schätzungsweise drei Milliarden Franc (vgl. Mazzella und Roudil 1998 : 67; Manry 2002 : 137).

Es setzt realwirtschaftlich wie symbolisch gesehen einen Kontrapunkt zur allgemeinen Negativentwicklung der Stadt. Die stark sichtbare Präsenz einer (nur teils) prekären, in jedem Fall

124 „(À) la différence d'autres villes où les espaces centraux ainsi libérés sont pris dans une spirale spéculative, à Marseille, c'est encore le commerce qui réoccupe les lieux, faute de voir se manifester un intérêt résidentiel pour cette partie du centre. Mais un commerce différent, dédiés à ces mondes populaires qui ne trouvent ni leurs goûts ni leur produits identitaires dans les hypermarchés et les formes standardisé de commerce“ (Péraldi et.al. 2014 : 83f.).

stark migrantisch geprägten sozialen Unterschicht stellt in den Augen der städtischen Eliten jedoch ein zentrales Hindernis bezüglich des Ziels innerstädtischer Attraktivität dar. „Politique de revalorisation économique ou de revalorisation sociale ?“, fragt Sylvie Mazzella und bringt den Sachverhalt auf den Punkt, wenn sie fortfährt : „Comment augmenter la valeur économique d'un secteur dont le problème est justement la bonne santé économique ?“ (1996 : 121)¹²⁵. Die städtische Politik richtet sich systematisch gegen die Präsenz einer *classe indésirée*.

Zwischen 1983 und 1986 werden die historischen Straßen *Chapeliers* und *Saint-Barbe*, die nahe der Porte d'Aix einen wesentlichen Teil des grand comptoir beherbergen, komplett zerstört und müssen dem *Hôtel de Région* sowie Bürogebäuden weichen. Ein großer Teil der Märkte im öffentlichen Raum wird in dem *ad hoc* errichtet *marché Velten* am Rand des Viertels oder rund um den marché de la Madrague, weit im Norden der Stadt zentralisiert (vgl. Mazzella und Roudil 1998 : 87f. ; Jolé und Kornblum 2016). Die stark verschärfte Devisen- und Visapolitik zwischen Frankreich und Algerien sowie der Beginn des algerischen Bürgerkrieges 1991 besiegelt das Ende des grand comptoir und lässt sich nach dem Deindustrialisierungsprozess der 1960er und 1970er Jahre als eine zweite Wirtschaftskrise der Stadt beschreiben (Peraldi et. al. 2014 : 86ff.). Die andauernde Kontinuität einer von Armut und Segregation gekennzeichneten innerstädtischen Sozialstruktur lässt sich bis heute in bedeutendem Maße als Produkt einer fehlgeschlagenen öffentlichen Interventionspolitik begreifen, die maßgeblich durch das Ziel einer reconquête, nicht aber der Verbesserung der allgemeinen Lebensbedingungen für alle Bewohner charakterisiert war. „Pour avoir voulu, il y a vingt ans, résorber un ghetto mythique, on en a créé un pour de vrai.“ (Ascaride und Condro 1998 : 220ff.).

Ende der 1980er Jahre fällt sowohl die Bilanz der ersten OPAH (vgl. Mazzella 1996 : 121), als auch das Ziel innerstädtischer Attraktivität¹²⁶ weitestgehend negativ aus. In den zurückliegenden Jahren verliert die Innenstadt 16% ihrer Einwohner (Méjean 2013 : 31). Neben einer zunehmenden Degradierung des Wohnbestands (vgl. Tirone 1991 : 61) wird vermehrt der Zuzug einer migrantischen Bevölkerung verzeichnet. Während sich 1990 die Bevölkerung ohne französischen Pass im gesamten Stadtgebiet auf lediglich 6,7% belief, liegt deren Anteil in Belsunce bei 42%, gefolgt von Le Panier (25%) und Noailles (16%). Glaubt man einer öffentlichen Studie, liegt darin

125 So erklärt der damalige Präsident der Industrie- und Handelskammer, Henri Mercier : „tout ce commerce là, c'étaient des milliards, on était très content, il n'était pas question de le supprimer, mais c'était localiser sur Belsunce, c'est-à-dire en plein centre de Marseille (...) c'est sympathique quand c'est dans les souks, mais là c'était quand même pas tout à fait le style de la Canebière et du Vieux-Port“ (zit. in Peraldi und Samson 2005 : 180f.).

126 Einer städtischen Untersuchung auf dem Jahr 1988 zufolge geben 83% der Befragten an, nicht in der Innenstadt leben zu wollen. In den Augen von 73% sei sie nach wie vor zu degradiert (vgl. Méjean 2013 : 31).

eine der zentralen Ursache für die mangelnde Investitionsbereitschaft privater Investoren in die Marseiller Innenstadt (vgl. Mazzella 1996 : 118).

Unter den beiden folgenden Bürgermeistern Robert Vigouroux (1986-1995) und Jean-Claude Gaudin (ab 1995) wird sich die innerstädtische Revitalisierungspolitik fortsetzen und mehr und mehr an privatwirtschaftlichen Interessen ausrichten. Unter Defferre – die aggressive Politik gegen den grand comptoir darf darüber nicht hinweg täuschen – hatte sich durchaus ein ganzheitlich orientierter Politikansatz herauskristallisiert, der unter seinem Nachfolger nicht mehr berücksichtigt wurde (Méjean 2013 : 22ff.). Vigouroux's Ambitionen einer innerstädtischen Revitalisierung beschränken sich fast ausschließlich auf die zentral gelegene Canebière. Der Umgang mit den von prekären Lebensverhältnissen und Armut geprägten Bevölkerungsgruppen in den umliegenden Vierteln schrumpft weitestgehend auf eine stark an privatwirtschaftlichen Interessen ausgerichtete Wohnungs- und Imagepolitik zusammen (Méjean 2013 : 38).

Während das *Programme Canebière* auf die Rückkehr der Mittelklasse zielt – es entstanden mehrere Museen, ein Campus, ein lokaler Ableger des World-Trade Centers sowie die städtische Polizeihauptwache –, wird die Sanierungspolitik ab dem Jahr 1993 durch ein neues Dispositiv ergänzt, dem *périmètre de rénovation urbaine* (PRI). Anders als das erfolglose Programm OPAH profitierten die Wohnungseigentümern und privaten Investoren unter dem PRI von weitreichenden Steuerbefreiungen sowie von Mietgarantien, die die öffentliche Hand in Gestalt der städtischen Baubehörde *Marseille Aménagement* über mehrere Jahre übernimmt. Im Gegenzug werden die Haus- und Wohnungseigentümer unter Androhung von Enteignung zur Verrichtung von Renovierungs- und Instandsetzungsarbeiten verpflichtet. In gewissen Fällen können Privateigentümer im Sinne eines staatlich anerkannten Gemeinwohls (*intérêt public*) enteignet werden.

Diese aggressive Politik wird 1995 unter Jean-Claude Gaudin fortgesetzt und verstärkt. Im Jahr 2001 erklärt Gaudin : „Ma politique ne plait peut être pas aux nostalgiques de la gauche qui a laissé pourrir le centre-ville pendant des années. Mais elle plaît aux Marseillais. Le Marseille populaire, ce n'est pas le Marseille maghrébin, ce n'est pas le Marseille comorien. Le centre a été envahi par la population étrangère, les Marseillais sont parti. Moi, je rénove, je lutte contre les marchands du sommeil, et je fais revenir des habitants qui payent des impôts“¹²⁷. In diesem Sinne unterbindet Gaudin im Jahr 1997 den bereits geplanten Bau von 869 Sozialwohnungen in der Innenstadt (vgl. Méjean 2013 : 58) und setzt sich auch in den kommenden Jahren dezidiert gegen eine sozial

127 Die Aussage Gaudins, vielfach zitiert, wurde von dem Journalisten Éric Zemmour übermittelt ; Le Figaro, 18.11.2000.

verträgliche Wohnungspolitik ein, wie sich der ehemalige Oberste Stadtplaner Marseilles, Jean-Philippe Beau, erinnert¹²⁸. André Donzel befürchtete daher eine fortschreitende soziale Spaltung zwischen den renovierten und nicht-renovierten Vierteln der Stadt (2005 : 18). Der Preis von Neuvermietungen steigt, wenn auch von einem geringen Ausgangsniveau, zwischen 1994 und 2008 um insgesamt 71,1% (Int. : CNAB 2008 : 22.).

Dennoch bringt die Renovierungspolitik nicht die gewünschten Erfolge. Im Gegenteil, die massiven öffentlichen Zuschüsse, Mietgarantien und Steuergeschenke sowie eine undurchsichtige Verwaltung von *Marseille Aménagement* werden mehrfach von dem Rechnungshof *Chambre Régionale de Compte* angeprangert¹²⁹ und haben zahlreiche Gerichtsverfahren gegen die Stadt u.a. wegen Veruntreuung öffentlicher Gelder zur Folge¹³⁰. Die Verschuldung von *Marseille Aménagement* steigt auf 26€ Millionen. Außerdem kommen in diversen Gerichtsverfahren zahlreiche illegale Räumungspraktiken gegen die alteingesessenen, kaum über ihre Mietrechte aufgeklärten Bewohner ans Licht, an denen die städtische Baubehörde indirekt beteiligt ist (Manry 2002 : 104). Mehrere Studien kritisieren schließlich die schlechte Qualität der Renovierungsarbeiten, der Baubestand ist bereits nach wenigen Jahren abermals degradiert (Int. : CVPT 2000).

Welche Formen kollektiver Mobilisierung und politischen Protests lassen sich in Angesicht der städtischen Renovierungspolitik in den 1980er und 1990er Jahren in der Marseiller Innenstadt beobachten ? So lassen sich die Renovierungsprojekte, die Säuberungspolitik des öffentlichen Raums sowie der starke Mietanstieg zwar als eine kollektiv wirksame Bedrohungssituation lesen, die andererseits aufgrund der unzureichenden Umsetzung sowie einem ausbleibenden Interesse der sozialen Mittel- und Oberschicht mit dem Fortbestand zahlreicher Rückzugsräume einhergeht.

128 „La Ville possédait de nombreux immeubles vacants qu'elle a vendu à Marseille Aménagement pour amorcer l'opération. Au lieu d'en vendre à des sociétés HLM pour reloger les gens, elle les a tous vendus à des privés avec défiscalisation. On a bradé trente ans d'acquisitions foncières en cinq ans“ (zit. In. Borja et.al. 2010 : 23).

129 „Le mode de fonctionnement de la société et le faible intérêt de la Ville ont contribué à en faire un organisme structurellement déficitaire, alors même qu'il permettait à un grand nombre d'organismes, prestataires de services, établissements financiers, entreprises candidates à l'implantations, de se rémunérer de manière confortable“ (zit. In. : Borja et.al. 2010: 23). Die selben Autoren zitieren an anderer Stelle aus dem Bericht über Marseille Aménagement : „(cette société) a très largement fonctionné dans une logique d'augmentation de son volume d'activité et du montant de ses dépenses, et non en vue d'une efficacité ou d'une rentabilité quelconque, ni même en fonction d'une politique d'aménagement clairement et préalablement conçue » (Borja et. al. 2007 : 21).

130 Der Bericht der CRC aus dem Jahr 2009 wiederum konstatiert eine starke Machtakkumulation des Generaldirektors von *Marseille Aménagement*, ohne Einfluss und Präsenz der öffentlichen Hand und moniert eine mangelnde Transparenz bei der Verschuldung von 26€ Millionen, die in keiner öffentlichen Abrechnungen erscheint. Ebenfalls im Jahr 2009 werden aufgrund von Sparmaßnahmen zahlreiche Mitarbeiter entlassen und mit mehreren zehntausend Euro Entschädigungen pro Person entschädigt. Im direkten Anschluss werden sie, unter Ausführung der selben Tätigkeiten, als Gesellschafter weiter für Marseille Aménagement arbeiten. Aufgrund solcher und ähnlicher Praktiken wird dessen ehemalige Direktor Charles Boumendil, langjähriger Vertrauter des Bürgermeisters, im Jahr 2015 zu sechs Monaten Haft auf Bewährung verurteilt (Int. : Crézé).

2. *Marseille, la rebelle*. Zu Praktiken des informellen, alltäglichen Widerstands

In Hamburg haben wir gesehen, dass den unternehmerischen stadtpolitischen Zielen die Vision und kleinteilige Praktik einer sozial gerechten und demokratisch organisierten Stadtgesellschaft erfolgreich entgegen gesetzt werden konnte. Die stadtteilpolitischen Kämpfe rund um Orte wie die Hafenstraße, Rote Flora oder Park Fiction, aber auch die Arbeit von Vereinen wie *Mieter Helfen Mietern* oder *STATTBAU*, lassen sich dabei durchaus als Kehrseite einer seit den 1960er Jahren verfolgten Politik sozialer Aufwertung verstehen, die als kollektive Bedrohungslage wirkt.

In der Marseiller Innenstadt fehlt es an solchen Traditionen kollektiver Mobilisierungen (Kap.II). Die Abstinenz sichtbarer, formalisierter Formen kollektiver Mobilisierungen und sozialer Proteste ist allerdings nicht gleichbedeutend mit dem Fehlen politischer Widerständigkeit überhaupt. Bereits die Präsenz und Sichtbarkeit sozialer Gruppen im öffentlichen Raum lässt sich als Form des Widerstands gegen symbolische Aufwertung und soziale Verdrängung begreifen. Trotz des Niedergangs des *grand comptoir* zu Beginn der 1990er Jahre hat sich in Marseille eine informelle Ökonomie der Armut gehalten, die sich durch hohe räumliche Mobilität und eine Diversität von Strategien und Praktiken auszeichnet (vgl. Suzannes und Vassort 2001). Massiver polizeilicher Repressionsmaßnahmen, dem Einsatz flächendeckender Überwachungskameras (ab 2013) und der Aufwertung einzelner städtischer Räume zum Trotz ist diese informelle Marktökonomie bis heute wirksam und sichtbar geblieben (vgl. Manry 2002 ; Int. : Jolé und Kornblum 2016).

Mit Asef Bayat lässt sich in diesem Zusammenhang der städtische Raum als politische Bühne begreifen. Urbane Subalterne, Migranten, Roma, Flüchtlinge ... : „Viele Menschen leben davon, auf öffentlichen Straßen Parkplätze einzurichten oder ihre Werkstätten und andere Geschäfte zu betreiben. Diese vielen, größtenteils atomisierten Individuen haben durch ihre parallel stattfindenden Praktiken des alltäglichen Vordringens die großen Städte des Nahen Ostens und vieler Entwicklungsländer transformiert und dabei eine beträchtliche Ökonomie unter freiem Himmel, neue Gemeinschaften und Orte der Selbstentfaltung in den urbanen Landschaften hervorgebracht. Ihre aktive Präsenz schreibt sich in die Konfiguration und Governance des städtischen Lebens ein, und auf diese Weise setzen sie ihr *Recht auf Stadt* durch“ (Bayat 2012 : 32). In Form einer *Sozialen-Nicht-Bewegung* werden politische Veränderungen hier also gerade nicht durch koordiniertes kollektives Handeln, durch offizielle Forderungen und die Synergie verschiedener Ressourcen und Kompetenzen vollzogen. „Die Macht der Nicht-Bewegung besteht also nicht in der Geschlossenheit der AkteurInnen, die ihren Kontrahenten mit Zersetzung,

Ungewissheit und Druck drohen könnten, sondern in der Macht der großen Zahlen, d.h. in den Auswirkungen, die die Gleichzeitigkeit ähnlich widerständiger Handlungen von vielen Menschen auf die Normen und Regeln einer Gesellschaft hat“ (ebd. : 39).

Diese Überlegungen lassen sich in Marseille nicht nur auf den öffentlichen Raum, sondern auch der Wohnungsfrage anwenden. Der Marseiller Soziologe Alain Hayot spricht in diesem Zusammenhang von einer *résistance spontanée* (Hayot und Temime 2002 : 154). Mit dem Stadtgeografen Olivier Giroud lassen sie sich unter dem Begriff *résister en habitant* fassen (2005 ; 2007). „Il s’agit de montrer que dans un contexte de renouvellement urbain et d’embourgeoisement, l’acte de résistance peut aussi émaner, à côté de mobilisations collectives et d’initiatives de participation publique, de pratiques résidentielles et quotidiennes inscrites dans l’espace et le temps de manière significative. [Ces pratiques visent la] préservation d’un accès à des ressources urbaines (équipements, services, espaces publics, mais aussi réseaux sociaux, familiaux, amicaux) et/ou idéelles (la charge affective accolée par l’individu au lieu, en fonction de son histoire, de sa mémoire, de l’histoire du lieu, de la mémoire collective) mis à mal par les changements formels en cours“ (2005 : 53f.).

Die Ineffizienz und Widersprüchlichkeit der städtischen Renovierungspolitik korrespondiert mit der fortschreitenden Präsenz der sozialen Unterschicht im Zentrum der Stadt¹³¹. Der Bevölkerungswachstum Anfang der 2000er Jahre ist letztlich nur zum Teil auf den von den politischen Eliten herbeigesehten Zuzug einer qualifizierten Mittel- und Oberschicht zurückzuführen, zu zwei-drittel geht er auf eine erhöhte Geburtenrate in den ärmsten Stadtvierteln zurück (vgl. Escobar 2017 : 48). Die informellen und alltäglichen Formen des Widerstands sind also gerade auch aufgrund des schwachen Wirtschaftsniveaus der Stadt und einer nur zögerlich ansteigenden innerstädtischen Attraktivität erfolgreich. Dies wird besonders an Vierteln Belsunce und Panier deutlich.

Le Panier ist seit den 1990er Jahren aufgrund seines architektonischen Charmes, seiner strategischen Lage zwischen *Vieux Port* und Rue de la République sowie der landesweit erfolgreichen Soap-Opera *Plus Belle la Vie* einem starken sozio-demografischen Wandel unterworfen (vgl. Baby-Collin und Bouillon 2017 : 111f.). Beispielsweise ist der Anteil leitender Angestellter (*cadre*) unter der Lokalbevölkerung in nur einem Jahrzehnt um 80% gestiegen (Peraldi und Samson 2006 : 189). Andererseits verlassen Viele der neuen Bewohner das Viertel bereits

131 „La ville *populaire* donc recule, concède des enclaves toujours plus importantes et toujours la ville populaire se faille, brique et broque de plus en plus, se fendille mais ne se rend pas. C’est que le populaire occupe cette ville par défaut, en creux, faute de bourgeoisies offensives, conquérantes (...) laissant la ville aux pauvres, aux étrangers, aux vieux, aux jeunes aussi, fauchés comme tous les jeunes, aux errants, qui, eux, l’habitent vraiment.“ (Peraldi 2002 : 14).

innerhalb weniger Monate, was nicht nur an der schlechten Bauqualität, sondern auch an diversen Formen der symbolischen, sprachlichen und materiellen Abgrenzung der alteingesessenen Bewohner gegenüber den Neuankömmlingen liegt. Diese informellen, durchaus politischen Praktiken reichen von Graffities auf frisch renovierten Fassaden bis zu systematischen Einbrüchen bei neuen Bewohnern (Int.: Rescan 2015). Die verschiedenen Nutzungs- und Aneignungsformen des öffentlichen Raums durch die alteingesessenen Bewohner stehen dabei in Konkurrenz und in Konflikt zu den Bedürfnissen der Neuankömmlinge. „L’occupation bruyante des places publiques, les jeux de ballons dans les rues, les réparations de véhicules devant les boutiques ou les ateliers d’art, le regroupement de jeunes hommes face aux commerces *branchés* sont autant de façons de prolonger des formes de sociabilités inséparables d’un usage concurrentiel de portions de quartier“ (Géa 2017 : 24)¹³². Damit zeichnet sich *Le Panier* bis heute durch ein kontrastreiches Neben- und Übereinander einer populären und einer bürgerlichen Bevölkerung aus (Baby-Collin und Bouillon 2017 : 110).

Ähnliches gilt für Belsunce. In den 1990er Jahren müssen zahlreiche Bewohner aufgrund der Renovierungsprojekte ihre Häuser verlassen, finden allerdings aufgrund fehlender Nachfrage in unmittelbarer Nachbarschaft Ersatz. So zeigt Mazzella am Beispiel der alteingesessenen maghrebinischen Familien des Viertels einen „trajet collectif (qui) se caractérise par la traversée de la rue, déplaçant de quelques dizaines de mètres le quartier communautaire arabe“ (1996 : 122). Der Versuch der öffentlichen Politik einer symbolischen (und damit sozialen) Aufwertung des Viertels anhand einer *passé bourgeois* hält ein Teil der maghrebinischen Bevölkerung das Narrativ der eigenen historischen Verankerung entgegen. Dabei lässt sich durchaus eine widerständige, also auch politisch motivierte Grundlage erkennen, wenn diese auch kaum öffentlichkeitswirksam und kollektiv formuliert wird. „L’idée de *combat gagné* contre la municipalité revient dans les entretiens pour expliquer leur *résistance* (...). Il s’agit d’une mobilité résidentielle interne, rendue possible par les transformations du quartier, qui débouche sur un fort sentiment d’appartenance au territoire. C’est un groupe à la fois enraciné et mobile, un groupe qui a territorialisé sa mobilité.“ (ebd.).

Diese hier deutlich werdende Mobilität der von Verdrängung bedrohten Bevölkerung lässt sich mit der Strategie des Rückzugs in noch nicht renovierte Räume der erweiterten Innenstadt fassen.

132 Zwei aussagekräftige Beispiele liefern die Zitate eines neu hinzugezogenen Galeriebesitzers sowie eines alteingesessenen Jugendlichen des Viertels. Der Galeriebesitzer : „C’est pas possible, on dirait qu’ils le font exprès de venir réparer leur scooters ou à trainer à rien foutre, là, devant la galerie, comme si y avait pas d’autre endroit pour ça. (...) pour moi, c’est pas comme ça que le quartier vas’en sortir“. Der Jugendliche : „Si t’écoutes tous ceux qui ouvrent un commerce ici, maintenant, presque plus t’as le droit de rester dans la rue, faudrait presque dégager tant tu gênes (... mais) nous on reste encore plus à faire du bruit.“ (zit. In. : Géa 2017 : 25f.).

Thomas Bresson analysiert die Veränderung der sozialräumlichen Bewohnerstruktur zwischen den Jahren 1990 und 1999 und kommt einerseits zu dem Ergebnis eines Zuzugs der sozialen Mittel- und Oberschicht in die Innenstadt sowie in *gated communities* an dessen Rändern, konstatiert andererseits jedoch auch den Verbleib eines Teils der alteingesessenen Bevölkerung (*couches populaires*) im nördlichen Zentrum, ermöglicht durch den Fortbestands eines alten, stark degradierten Wohnbestands (Bresson 2005 : 31). Auch der hohe Leerstand, 1999 stehen mit 32.265 Wohnungen 8,4% des städtischen Gesamtbestands leer, garantiert Rückzugsräume. Vor dem Hintergrund fehlender Sozialwohnungen sowie öffentlicher Notunterkünfte in der Marseiller Innenstadt ist das Besetzen nicht nur in der gegenkulturellen und autonomen Szene allgegenwärtige Praxis (Kap.VIII.) sondern dient vor allem und in erster Linie illegalen Einwanderern sowie verarmten Familien als letzte Obhut (vgl. Bouillon 2003 : 23ff.)¹³³.

Die verschiedenen Beispiele haben also einerseits gezeigt, dass die *couches populaires* der Marseiller Innenstadt mithilfe eines Ensembles informeller und alltäglicher Widerstandsformen der Verdrängung an die städtische Peripherie Vorschub leisten konnten. Dieser Erfolg ist zugleich stark an das Fehlen einer kohärenten Entwicklungs- und Renovierungspolitik und einem vorzeitigen Ausbleiben der Rückkehr der sozialen Mittel- und Oberschicht gebunden. Damit verfügt die soziale Unterschicht, aber auch Künstler, linke Hausbesetzer oder prekäre Arbeitnehmer aus den kulturellen und sozialen Berufsfeldern über zahlreiche ökonomische Rückzugs- und kulturelle Freiräume. In Angesicht eines Anstiegs öffentlicher und privater Investitionen und städtischer Aufwertungs- und Verdrängungsbestrebungen stellt sich jedoch die Frage, ob die informellen und alltäglichen Widerstandsformen mittelfristig ausreichen werden, um allen gesellschaftlichen Gruppen auf Dauer einen Zugang zu den Ressourcen städtischer Zentralität zu gewährleisten. Zumal die alteingesessenen Bewohner oft in einem starken Spannungs- und Konfliktverhältnis zueinander stehen, sich also weniger durch gruppenübergreifende Solidaritätsbeziehungen auszeichnen¹³⁴.

133 Bezeichnend sind in diesem Zusammenhang auch die sogenannten *hôtels meublés*. Noch Ende der 1990er Jahre existierten in der Marseiller Innenstadt, allen voran in Belsunce, mehr als 400 solcher Mietshäuser. Häufig in einem desolaten Zustand und am Rande der Legalität, bieten sie tausenden prekären Wohnungssuchenden und/oder illegalen Immigranten ein Obdach. Dabei werden noch 1997 in einer Studie 115 Hauseigentümer gezählt, die ihren Lebensunterhalt durch Mietwucher und Ausbeutungsverhältnisse bestreiten. Die städtische Politik unternimmt vorerst wenig gegen diese illegale Form der Vermietung (Bouillon 2007 : 201f.) und scheitert auch in den frühen 2000er Jahren größtenteils an deren Instandsetzung (Baby-Collin und Dahdah 2016 : 67). Mittlerweile hat deren Anzahl mit etwas über sechzig zwar stark abgenommen, der Mangel an gesetzlich vorgeschriebenen Notunterkünften für sozial Ausgegrenzte führt jedoch, gerade vor dem Hintergrund der jüngsten Flüchtlingskrise, zu einem politisch-administrativen Paradoxon zwischen der städtischen und der lokalstaatlichen Politik.

134 So sind innerhalb der algerischstämmigen Bevölkerung noch heute tief verwurzelte Formen der symbolischen Abgrenzung gegenüber späteren Migrationsströmen wirksam, wie Mazzella am Beispiel von Belsunce aufzeigt (1996 : 123). Überhaupt zeichnen sich die sozialen Beziehungen im Viertels durch starke ökonomische Ausbeutungs- und Abhängigkeitsverhältnisse aus (vgl. Tarrus 2001 : 4). Peraldi definiert daher weniger ethnische Solidarität, als kommerzielle und ökonomische Austauschbeziehungen als das strukturbildende Prinzip des Viertels. Letztere sind dabei

Zugleich geht mit der symbolischen Aufwertung und Vermarktung Marseilles als *ville cosmopolite* ab den frühen 1990er Jahren der Zuzug und die steigende Präsenz einer jungen, qualifizierten Bevölkerung einher. Insofern sich das soziale Profil und Berufsbild der Neuankömmlinge mit dem der klassischen Akteure der Neuen Sozialen Bewegungen deckt, gewinnt ein Politikverständnis an Bedeutung, das sich in Distanz zu dem historisch verankerten système Defferre positioniert. Dabei lässt sich die Hypothese aufstellen, dass mit der Gründung zahlreicher Vereine im Sozial- und Kulturbereich, aber auch dem Aufkommen kollektiver Mobilisierungen rund um die urbane Frage, politische Traditionen links-libertärer Prägung an Gestalt und an Bedeutung gewinnen.

3. Die Konstruktion einer *ville cosmopolite*. Zwischen städtischer Vermarktungsstrategie und der Verdichtung links-libertären Protestpotentials

Bereits um 1970 sind die lokalen Eliten darum bemüht, das Bild eines weltoffenen Marseille, als *carrefour du monde* zu etablieren (vgl. Gastaut 2003 : 4). Die wirtschaftliche Krise und die traumatischen Ereignissen im Sommer 1973 rücken jedoch mehr und mehr Themen wie Armut und Rassismus ins Zentrum der öffentlichen Wahrnehmung (Suzannes 2007 : 156). Nach den ersten Wahlerfolgen der *Front National* zu Beginn der 1980er Jahre wiederum entstehen breite zivilgesellschaftliches Bündnis gegen rechte Gewalt und Fremdenhass. Die lokale Identität sowie die Außenwahrnehmung der Stadt oszilliert zwischen einer *ville raciste* und einer *ville cosmopolite*.

Welche Rolle spielt in diesem Kontext die lokale Kulturpolitik ? Im 19. und frühen 20. Jahrhundert hat sich die Stadt kaum durch eine breit angelegte Förderpolitik und eine ausdifferenzierte Kultur- und Künstlerlandschaft hervorgetan¹³⁵. Die Stadt hielt noch in den 1980er Jahren an einer klassischen, durch die lokalen Eliten geprägten Kulturkonzeption (Museen, Oper, etc.) fest mit dem Ziel, sich gegenüber Paris zu emanzipieren. Eine an politischen und gesellschaftlichen Themen interessierte Kunst- und Kulturszene entwickelte sich in Marseille vorerst in Distanz und in Abgrenzung zu den öffentlichen Institutionen, aber auch zur aufkeimenden Kultur- und Identitätspolitik rechtskonservativer, teils faschistoider Prägung (vgl. Suzannes 2007 155ff.). Erst Robert Vigouroux erkennt Ende der 1980er Jahre die Bedeutung einer lebendigen Kulturszene für die symbolische und soziale Aufwertung der Stadt. Er verdoppelt den Kulturhaushalt auf 8%

kaum Ausgangspunkt zur Verteidigung kollektiver Interessen, die das Wohnen oder die Präsenz im öffentlichen Raum betreffen. Damit unterliegen sie einer politischen Logik, die derjenigen der Neuen Sozialen Bewegungen zentral entgegen steht (Peraldi 1999 : 56f.).

135 Die Herausgeber der legendären, international zu einiger Bedeutung gelangten Literaturzeitschrift *Les Cahiers de Sud* (1925-1966) bringen diese mangelnde Unterstützung programmatisch auf den Punkt wenn sie schreiben : „les Cahiers de Sud se sont faits à Marseille. Mais pas avec Marseille, contre Marseille“ (Paire 2015 : 148). Auch die kulturelle Dezentralisierung ab den 1960er Jahren wird an diesem Missstand vorerst wenig ändern (vgl. Suzannes 2007 : 150).

(Peraldi und Samson 2005 : 221) und beauftragt einige lokale Kulturschaffende und Intellektuelle mit der Etablierung einer neuen kulturellen Infrastruktur.

Zu einem Zeitpunkt, als die Immobilienpreise in Städten wie Paris oder Lyon ein erstes Rekordhoch erreichen, bietet Marseille nicht nur ein vergleichbar günstiges Lebensumfeld, sondern zeichnet sich durch unzählige Freiräume und Gestaltungsmöglichkeiten aus, die von damaligen Akteuren häufig mit Worten wie *Laboratorium* oder *Nomadismus* umschrieben werden (Labarthe und Foulquié 2013 : 49f.). National bekannte Künstlerkollektive, die vorwiegend die Straße und den öffentlichen Raum als Interventionsfeld nutzen, zieht es in den kommenden Jahren in die Stadt : *Lieux Publics*, *Generik Vapeur*, *Hors Les Murs* oder *Ilotopie*. Dabei treffen sie auf eine lebendige lokale Kreativszene, die sich zu Beginn der 1990er Jahre vor allem im Bereich der Musik einen (inter-)nationalen Namen machen sollte : IAM, Massilia Sound System, Funky Family (vgl. Bordreuil et.al. 2003). In den musikalischen Texten und öffentlichen Diskursen etabliert sich ein Bild der Stadt geprägt von Toleranz und dem kosmopolitischen Nebeneinander der Kulturen. Der Gewinn der Championsleague und mehrerer Meisterschaften von *Olympique Marseille*, dessen Fans als antifaschistisch bekannt sind und Solidaritätsnetzwerke in andere Städte Europas unterhalten, trägt ebenso zur symbolischen Aufwertung Marseilles bei wie eine Reihe erfolgreicher Kinofilme¹³⁶ sowie die Roman-Trilogie des Schriftstellers Jean-Claude Izzo (vgl. Winkler 2013).

Diese Akzentverschiebung der städtischen Repräsentation als kosmopolitische, offene Hafenmetropole geht in den 1990er und vor allem 2000er Jahren mit einem Anstieg der sozialen Mittelklasse einher. Einer Studie der *Agence d'urbanisme de la métropole marseillais* (AgaM) über die Anzahl und das soziale Profil der sogenannten *néo-marseillais* zufolge sind zwischen 2001 und 2006 insgesamt 95.000 Menschen nach Marseille zugezogen. Wenn die Studie auch vernachlässigt, diese Zahlen mit Wegzügen und Rückkehrern in Verbindung zu setzen (vgl. Escobar 2017 : 48), also wenig Aussagekraft über den prozentualen Anteil der *néo-marseillais* bezüglich der Gesamtbevölkerung zulässt, enthält sie interessante Informationen über deren soziales Profil. 55% der Neuankömmlinge sind berufstätig, gegenüber 44% der Restbevölkerung. Davon fallen 23,7% unter die Kategorie *cadre* (leitender Angestellter) gegenüber nur 14,7% der Bevölkerung vor dem Jahr 2001. Mit 21% wiederum sind Abiturienten oder Studierende unter den Neuankömmlingen deutlich stärker vertreten als unter der Restbevölkerung (9%). Es zieht in den Jahren zwischen 2001 und 2006 also vor allem junge Menschen und Familien mit überdurchschnittlich hohen

136 Zu diesen Filmen gehören unter anderem *Marius et Jeannette* von Robert Guédiguian (1998), *1,2,3, Soleil* von Bertrand Blier (1993), *Bye Bye* von Karim Dridi (1997) oder *Taxi* von Gérard Pirès (1998).

akademischen und beruflichen Qualifikationen nach Marseille (vgl. Int. : AgaM 2009 : 3).

Auf stadtentwicklungspolitischer Ebene legt diese Phase den Grundstein einer auf die Kulturindustrie und den Tourismus ausgerichteten *Festivalisierung der Stadtpolitik*, die Ende der 1990er Jahre unter dem damals neuen Bürgermeister Gaudin eine erste Hochphase erfährt (Suzanne 2007 : 161). Seitdem fungiert sie als zentrales Element der städtischen Imagekonstruktion und der geostrategischen Neupositionierung Marseilles (VdM 2012 : 48/59). In den letzten Jahren lässt sich eine wahre Orchestrierung von Festivals und Sportereignissen feststellen¹³⁷. An dieser Stelle interessiert weniger die Kritik einer performativen Nivellierung und Überbrückungen kultureller Differenzen und sozialer Konflikte zugunsten einer auf soziale Kohäsion ausgerichtete Identitätskonstruktion eines kosmopolitischen Marseille (Samson 2002 : 167f. ; Suzannes 2007 : 163ff.). Auch soll nicht das Risiko einer steigenden sozialräumlichen Segregation durch die städtische Attraktivitätspolitik diskutiert werden¹³⁸.

Vielmehr interessiert, ob sich mit dem überdurchschnittlich hohen Zuzug von Personen der neuen sozialen Mittelklasse Impulse auf das außerparlamentarische Mobilisierungspotential der lokalen Bevölkerung beobachten lassen. In Hamburg waren die bedeutenden innerstädtischen Kämpfe und die Bereitschaft zu einer breiteren Bündnispolitik ja gerade auch in Reaktion auf die äußeren Bedrohungssituationen einer funktionalen und unternehmerischen Stadtentwicklungspolitik entstanden. Die mit der Konsolidierung des Medien- und Dienstleistungsstandort Hamburg sich erhöhende Präsenz kultureller und sozialer Berufsgruppen hat zu diesen Widerstandsprozessen einen entscheidenden Beitrag geleistet.

Mit dem Zuzug der *néo-marseillais* lässt sich für Marseille ein enormer Zuwachs an Vereinen (*associations*) aus dem Sozial- und Kulturbereich beobachten. Allein für das Jahr 1998 konstatiert die Politologin Béatrice Mésini (2001 : 249f.) im Großraum der Stadt einen Zuwachs von 2651 Vereinen, die sich zu 28% im Kultursektor und zu 24,9% im Sozialbereich verortet. Sie formen untereinander komplexe Netzwerke der Kooperation (vgl. Kap.VIII.), gerade auch im Kampf gegen

137 Für das Jahr 2004 kandidiert die Stadt vorerst noch erfolglos für den *Americas Cup*, im Jahr 2009 beginnen die Vorbereitungen und unzähligen Bauarbeiten zur Ausrichtung der Europäischen Kulturhauptstadt 2013, gefolgt von der Biennale de Cirque 2015, der Fussball-Europameisterschaft 2016, der Europäischen Sporthauptstadt 2017, dem Kulturevent Marseille-Provence 2018 sowie der Co-Ausrichtung der Olympischen Sommerspiele 2024. Ergänzen ließe sich diese Liste mit zahlreichen kleineren Festivals und Events in den Bereichen Film, Theater, Performance, Gegenwartskunst, aber auch Segeln oder Marathon.

138 Zu Marseille siehe vor allem die Analysen der Geografen Hernandez, Bertoncello, Méjean und Rodriguez und der analytischen Differenzierung in *confort urbain* und *inconfort résidentiel* (2013 : 197ff.). Zu anderen europäischen Kulturhauptstädten siehe Gerry Mooney (2004) zu den Folgen von Glasgow 1990 und Claire Colomb (2011) zu den Folgen von Lille 2004. Allgemein siehe David Harvey 1989, Brenner und Theodore 2002 sowie Agnes Nemeth 2010.

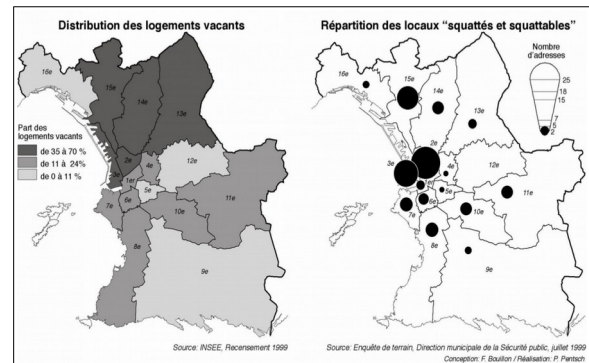
soziale Ausgrenzung und Diskriminierung. Im Kultursektor entstehen zugleich mehrere Initiativen, die künstlerische Praktiken mit sozialen und politischen Anliegen zu verbinden suchen (Girel 2007). Hier stechen vor allem die Arbeiten des ehemaligen Marseiller Sozialarbeiters *Marc Boucherot* heraus, der sich bereits in den frühen 1990er Jahren in Reaktion auf die aggressive städtische Renovierungspolitik künstlerischen Interventionsformen zuzuwenden beginnt. Neben dem Projekt *La vie en Rose* (1992), in dem er zusammen mit Anwohnern in einer spektakulären Straßen-Farb-Intervention gegen die finanzielle Kürzung und die drohende Schließung des Sozialzentrums von Belsunce aufbegehrt, wird vor allem sein Projekt *On est pas des gobis* (1994) einer breiteren Öffentlichkeit bekannt.

In Angesicht der auch im Eingangszitat Izzo's deutlich werdenden Touristifizierung des Viertels Le Panier, das gerade erste soziale Verdrängungsprozesse verzeichnet, arbeitet Boucherot über zwei Jahre mit Jugendlichen und jungen Erwachsenen des Viertels an einer politischen Intervention des sozialen Aufbegehrens. Zusammen entscheiden sie sich auf ein mit Mehl, Eiern und Wasser *bewaffneten* Angriff auf einen der seit kurzer Zeit durch die engen Gassen des Viertels fahrenden Touristenzüge. Insofern sich das Verhältnis zwischen Touristen und Einwohnern auf das Fotografieren beschränkt, wird diese Entwicklung aus lokaler Perspektive als ein post-koloniales, zoo-ähnliches Zur-Schau-Stellen empfunden. Wo zuvor klassische Interventionsrepertoire (Artikel, Petition, etc.) darin gescheitert waren, die Problematik sichtbar zu machen, gelingt dies der Intervention auf Anhieb. Vor Gericht verteidigt Boucherot den Einsatz als *sculpture sociale*, als Antwort des Viertels auf dessen *folklorisation*. Die Präsenz mehrerer Journalisten und Filmteams trägt nicht nur zu einer breiten Mediatisierung seiner Arbeit bei, sondern schützt die Jugendlichen und den Künstler gleichermaßen vor einem harten Eingreifen der Polizei (vgl. Girel 2004 : 184f.).

Außerdem ermöglicht die Überlagerung des politischen und künstlerischen Feldes ganz im Sinne von Park Fiction (Kap.III.), Brüche und Widersprüche zwischen verschiedenen Institutionen und öffentlichen Einrichtungen zu investierten. So erfährt das Projekt als Ausstellungsbeitrag zeitgenössischer Kunst (FRAC) eine zweite Renaissance¹³⁹. Handelt es sich bei dem Beispiel um ein Einzelphänomen, oder finden sich Anknüpfungspunkte und Verweise einer links-libertären Politik ? Zur Jahrtausendwende entzündeten sich in der Marseiller Innenstadt eine Reihe weiterer sozialer Auseinandersetzungen und Kämpfe gegen die städtische Renovierungspolitik. In Belsunce beginnt

139 „(I)l souhaite toucher et impliquer un public différent de celui des amateurs et initiés du milieu de l'art contemporain ; il allie systématiquement une dimension festive et/ou événementielle aux propositions artistiques ; il cherche à dénoncer les dysfonctionnements ou tourner en dérision les fonctionnements aberrants de nos sociétés contemporaines, notamment en regard des économies parallèles et des inégalités ; il se joue du système médiatico-publicitaire et des instances de légitimation de l'art en les dénonçant et en les exploitant simultanément.“ (Girel 2004 : 183).

der Verein *Un Centre-Ville Pour Tous* die illegalen Räumungen der hôtels meublés mit einer Rechtsberatung für die Betroffenen und einer Medienkampagne zu begegnen. Der Verein *Noailles Ombre et Lumière* mobilisiert gegen die experimentelle Sicherheits- und Überwachungs politik in Noailles und kritisiert öffentlichkeitswirksam den verschlossenen, einer klientelistischen Logik verhafteten Charakter des *CIQ*. Und die Bewohner der innerstädtischen Hochhäuser *Labourdettes* verteidigen ab 2002 erfolgreich den Abriss dieses modernen *patrimoine architectural*. In Angesicht dieser Entwicklungen und dem Erstarken der neuen Mittelklasse postulieren Peraldi und Samson die These einer neuen Politikform jenseits der Spielregeln des système Defferre¹⁴⁰.



Bouillon 2007 : 225

Doch lässt sich anhand dieser Entwicklung wirklich eine strukturelle Veränderung der lokaler politischer Verhältnisse ableiten ? Handelt es sich hier um erste Vorläufer einer im Entstehen begriffenen links-libertären Protestkultur? Oder erweisen sich die Mechanismen des système Defferre und der kommunitären Politik als zu stark verankert, die wirtschaftliche Fragilität und Politikverdrossenheit breiter Teile der Bevölkerung als zu ausgeprägt, die Möglichkeit zu politischen Allianzen mit Oppositionsparteien und einzelnen Institutionen als zu schwach, als dass sich eine breite außerparlamentarische politische Dynamik entfalten könnte ? Gelingt es den links-libertären Aktivisten, die an den eigenen Lebensumständen und persönlichen Alltagsinteressen ausgerichtete *Politik der ersten Person* auszuweiten und mit anderen Interessensgruppen und Alltagsrealitäten allen voran der couches populaires zu verknüpfen ?

Die Analysen der Soziologin Véronique Manry sowie der Politologin Béatrice Mésini lassen an diesen Fragen Skepsis aufkommen. So beobachtet Manry in den 1990er Jahren den Zuzug von Personen der sozialen Mittelschicht in einzelne, jüngst renovierte Straßenzüge des Viertels Belsunce. In finanzieller und beruflicher Hinsicht sind die neuen Bewohner durchaus prekär. Doch sie unterscheiden sich von der autochthonen Bevölkerung durch ein überdurchschnittlich hohes

140 „Ces transferts et ses recompositions sociales ont profondément modifiés les formes et la nature des espaces publics et des arènes politiques dans ces quartiers. Si peu nombreuses soient-elles, les nouvelles classes moyennes ont pris le pouvoir dans le tissu associatif existant, où elles ont constitué leur propre cadre d'intervention. (...) Ce sont des grands nouveautés dans les mondes politiques jusqu'à la dominé par le double jeu des logiques communautaire et clientéliste (...) Car le maire tolère la critique, y compris virulente, pourvu qu'elle s'exprime par la voie théâtrale de l'intervention au conseil municipal ou, dès qu'il s'agit de l'urbanisme ou d'aménagement, qu'elle soit portée par des groupes bien identifiés et légitimés par la politique – en l'occurrence les comités d'intérêts de quartier“ (Peraldi und Samson 2005 : 197f.).

akademisches und kulturelles Kapital. Die städtischen Autoritäten hoffen auf eine Spirale der sozialen und immobilienwirtschaftlichen Aufwertung. Welche Beziehungen aber etablieren sich zwischen den alten und neuen Bewohnern, in sozialer und in politischer Hinsicht ? Manry beobachtet ein vollständiges Ausbleiben gemeinsamer Alltagspraktiken sowie politischer Solidaritätsbeziehungen. „(Les nouveaux arrivants) ne maîtrisent pas les codes (et) ignorent tout la mémoire du lieu, des rythmes donnés par l'activités commerciale, et les cultures juives et musulmanes (...) Les légitimités sont ici inversées, l'identité de Belsunce s'est forgée à travers les vagues migratoires (...) Les autochtones sont ici algériens, marocains ou sénégalais, résidents, commerçants ou clients, et ceux qui viennent peupler les appartements rénovés sentent bien qu'ils sont étrangers au quartier“ (2002 : 143f.).

Dabei spielt sich das soziale und berufliche Leben der Akteure der neuen Mittelklasse, ganz im Sinne einer Politik der ersten Person, weitestgehend außerhalb der Grenzen des Viertels ab. Ihr kulturelles Kapital investieren sie kaum vor Ort. Zwar tragen sie damit nur unmerklich zu dessen symbolischer Aufwertung bei, setzen sich andererseits jedoch nicht für geteilte Bedürfnisse und Interessen der nach wie vor von Verdrängung bedrohten, fragilen *autochthonen* Bevölkerung ein. Bis heute entstehen, einzelne Ausnahmen ausgenommen¹⁴¹, keine Solidaritätsgemeinschaften und übergreifende Kooperationen zwischen den verschiedenen sozialen und politischen Gruppen des Viertels, das, sinnbildlich für die Stadt als Ganzes, durch ein fragmentarisches, mosaikhaftes Nebeneinander verschiedener ethnischer und sozialer Gruppen gekennzeichnet bleibt :

„le cosmopolitisme rêvé par la ville est très souvent fantasmé par les nouveaux habitants (...) Belsunce est multiple, certes, mais ce sont plusieurs Belsunce qui se superposent dans un même espace, des mondes sociaux étanches qui se côtoient, mais se mélangent rarement. Les scènes de la vie quotidienne montrent peu d'interactions entre nouveaux et anciens habitants. Les activités proposées par les associations d'artistes mobilisent peu les familles immigrées. Les nouveaux habitants ne fréquentent pas les commerces du quartier (...). Leur vie sociale et professionnelle est ailleurs, cours Julien, cours Estienne-d'Orves, au Panier“ (Manry 2002 : 142).

141 Das Viertelsfest *Les Belsunciade* beispielsweise bringt jährlich bis zu vierzig (Akteurs-)Gruppen zusammen. Im Gegensatz zu fast allen anderen *fête de quartier* der Stadt kann es seit 2012 ein gros öffentlicher Subventionen bewahren, ist damit in politischer Hinsicht jedoch stark von dem politischen Wohlwollen der Bezirksregierung abhängig. Dem *théâtre de l'ouvre* gelingt andererseits seit den frühen 2010er Jahren der Spagat zwischen einer politisch und sozial engagierten künstlerischen Arbeit, die auch vor der Ausrichtung und Beherbergung politisch brisanter Themen bzw. Kollektive rund um illegale Migration und Postkolonialismus nicht zurückschreckt, und einer kooperativen Zusammenarbeit mit der Lokalpolitik, was auf die liberalen Positionen der Bezirksbürgermeisterin Sabine Bernasconi zurückgeführt werden kann.

In Bezug auf die neu aufgekommenen Sozial- und Kulturvereinen konstatiert Mésini ein politisches Engagement, das von starken thematischen und räumlichen Trennungslinien, aber auch von Konkurrenz- und Abhängigkeitsverhältnissen durchzogen ist. In Analogie zu den bereits am Beispiel Hamburg beschriebenen Tendenzen einer allgemein als roll-back Phase neoliberaler Entwicklung analysierten Auslagerung öffentlicher Aufgaben konstatiert Mésini für Marseille die Einbindung des kleinteiligen, politisierten Kreativmilieus in die städtische Entwicklungspolitik. Wo in Hamburg jedoch das Bestreben der Bewahrung politischer Unabhängigkeit und Autonomie dank der Vernetzung in Trägergemeinschaften und freien Kunstinitiativen erfolgreich in (einen stets neu zu verhandelnden) Einklang mit den Förderprogrammen und Kooperationsbestrebungen der Stadt gebracht werden konnten, perpetuiert sich in Marseille der Gegensatz zwischen Vereinnahmung und radikaler Abgrenzung. Mésini zu dem Schluss einer starken Vereinzelung des politisierten Vereinswesens. Der administrative Dualismus zwischen Förderung und Kontrolle, zwischen Einbindung und Isolation, leistet demnach interner Konkurrenz und Abgrenzung Vorschub¹⁴².

Zusammenfassend lassen sich in Marseille in den 2000er Jahren also durchaus Anzeichen zur Herausbildung einer links-libertären Protestkultur beobachten: der Zuzug von Personen aus der neuen Mittelklasse, die Entstehung zahlreicher Vereine im Sozial- und Kulturbereich, sowie erste kollektive Mobilisierungen, die sich außerhalb der Einflussphäre der politischen Parteien und Institutionen der urbanen Frage zuzuwenden beginnen. Doch die Mechanismen der institutionellen Einhegung und Kontrolle eine sich vertiefende soziale Spaltung und räumliche Segregation wirken sich hinderlich auf breite politische Mobilisierungen aus, Insofern zahlreiche Rückzugs- und Ausweichräume in der Innenstadt bestehen bleiben und der Existenzdruck relativ gering bleibt, ergibt sich andererseits keine markante, allumfassende und klar identifizierbare Bedrohungssituation, die im Sinne eines *structural push* der Zusammenarbeit und Allianzbildung verschiedener Initiativen und sozialer Gruppen zuträglich wäre. Die einzige Ausnahme, auf die abschließend eingegangen werden soll, bildet der sich Mitte der 2000er Jahre rund um die *Rue de la République* entfaltende Protest von Anwohnern und Aktivisten gegen die Vertreibung mehrerer hundert Familien.

142 „[O]n assiste à une multiplication des procédures d'agrément qui instaurent de façon discrétionnaire une surveillance administrative et politique ainsi qu'un droit de regard sur les activités des associations, par le biais des comités de pilotage. (...) D'autre part, les subventions sont conditionnelles et conditionnées au prisme de l'insertion. Quelle légitimité pour l'économie non marchande et l'économie solidaire lorsque les activités qui les génèrent sont atomisées et diluées sous la chape de l'insertion. Le financement des projets se fait sur le mode individuel et par le truchement des statuts intermédiaires qui solvabilisent des activités que le libre marché ne peut fait émerger. Le développement des droits individuels accentue les phénomènes d'anomie, d'atomisation et d'isolement“ (Mésini 2001 : 259f.).

4. Der Fall der *Rue de la République*. Erfolge und Grenzen einer kollektiven Mobilisierung

Der Fall der Rue de la République um die Jahrtausendwende schreibt sich einerseits in die Kontinuität einer verfehlten städtischen Aufwertungspolitik ein, markiert zugleich jedoch in mehrfacher Hinsicht eine Zäsur. Als Teil des nationalen Stadtentwicklungsprojekt *Euroméditerranée* beginnt die Attraktivitäts- und Aufwertungspolitik Marseilles nicht nur an Kohärenz und Effektivität zu gewinnen, sondern es kommt erstmals in der jüngeren innerstädtischen Geschichte zu einem kollektiven und formalisierten Protest gegen die Politik der *reconquête urbaine* (vgl. Borja, Derrain und Manry 2010 : 266). Das Beispiel macht vor allem die Bedingungen deutlich, unter denen es den Bewohnern und politischen Aktivisten rund um den Verein *Un Centre-Ville Pour Tous* (CVPT) gelingt, die Isolation des Einzelnen zu durchbrechen und ihre Anliegen dank einer langjährigen Bündnisarbeit öffentlich zum *Problem* zu machen.

Das 1995 vor allem von staatlicher Seite ins Leben gerufene Projekt *Euroméditerranée* zielt auf die Stärkung des lokalen Dienstleistungs- und Handelssektor. Auf stadtpolitischer Ebene erneuert es mit den bereits 130 Jahre zuvor eingesetzten Bestreben, die Innenstadt in Richtung des nördlich gelegenen neuen Hafens *La Joliette* zu verlagern (Dubois und Olive 2004a : 103ff.). Auf insgesamt 311 Hektar sollen 11.500 Wohnungen renoviert bzw. neu gebaut werden. Neben einer Reihe öffentlicher Einrichtungen ist der Bau von 1,2m² Millionen Bürofläche geplant. Für 2015 wird das Ziel ausgerufen, 20.000 Arbeitsplätzen zu schaffen und 12.000 neuen Einwohner anzuziehen. Unter dem Ziel, Marseille zu den *Top20* Metropolen Europas aufschließen zu lassen, propagieren die unterschiedlichen Akteure aus Politik und Privatwirtschaft eine neuartige Kultur der Kooperation. Die historische Zersplitterung zwischen kommunalen, regionalen und nationalen Kräften soll überwunden werden. Die Politologen Dubois und Olive sehen darin allerdings eine lediglich formelle Zusammenführung von widersprüchlichen, teils konträren Interessen (2001 : 423).

Die Rue de la République, ihrer strategischen Lage inmitten des Entwicklungsgebiets zum Trotz, ist in den 1990er Jahren noch nicht Teil des Projekts (Dubois und Olive 2004b : 45). Der öffentlichen Hand fehlt es vorerst an dem nötigen Instrumentarium zur Intervention, denn der stark degradierte Wohnbestand befindet sich ausnahmslos in Privatbesitz. Die Hälfte der insgesamt 5200 Wohnungen gehört Einzelpersonen, die andere Hälfte teilen sich zwei internationale Immobilienkonsortien, *Rue Impériale* und *P2C*. Seit 1987 haben große Teile der Straße, jeweils 1300 Wohnungen mit 133.000m², mehrmals den Besitzer gewechselt. Die Transaktionen garantierten Gewinne in je

zweistelliger Millionenhöhe. Mit dem Einsetzen dieser Spekulationsspirale stellen die jeweiligen Besitzer jegliche Renovierungs- und Erhaltungsmaßnahmen ein. 2002 sind 30%-50% des Wohnbestands degradiert und 16%-33% unbewohnt. Dennoch liegt die Rendite mit 12% vier Prozentpunkte über dem städtischen Durchschnitt (ebd. : 46f.).

Die öffentlichen Behörden stellen mit der Etablierung der *OPAH Marseille-République* und einem *PRI* zu Beginn der 2000er Jahre das nötige finanzielle und administrative Instrumentarium bereit, um die Kapital- und Spekulationsinteressen der privaten Investoren in das politisch-gesellschaftliche Projekt innerstädtischer Revitalisierung zu integrieren. Neben öffentlichen Subventionen und Steuererleichterungen verspricht die öffentliche Hand eine Reihe an Investitionen in die lokale Infrastruktur (Tramlinie, Straßenzüge, Schulen, etc.). Der Erfolg des Vorhabens hängt zugleich von der Bereitschaft der privaten Investoren ab, den degradierten Baubestand zu renovieren. Es stoßen also verschiedene politische, gesellschaftliche und finanzielle Interessen aufeinander, die die politische Partnerschaft vor entsprechende Herausforderungen stellt, den Aktivisten wiederum neue Handlungs- und Mobilisierungsspielräume eröffnen.

Der Staat ist unter dem Einfluss des sozialistischen Premierministers *Lionel Jospin* an der Einhaltung rechtlicher Standards im Sinne einer sozial gerechten und integrativen Stadtentwicklungspolitik interessiert. Was den Wohnungsmarkt angeht, zielt er auf einen Drittel-Mix zwischen Sozialwohnungen, preisgedeckelten Mietwohnungen und freien Privatwohnungen. Das Immobilienkonsortium *Rue Imperiale* wiederum ist einer langfristigen Aufwertungs- und Verkaufsstrategie nicht abgeneigt, erklärt sich zu eigenen Investitionen bereit und tritt für den Verbleib der bestehenden, sozial schwachen Mieter ein. Bei *P2C*, dessen Kapitaleigner zu 75% außerhalb der Stadt angesiedelt sind, stellt sich der Fall anders dar : „En juillet 2001, sous l'impulsion d'Euroméditerranée, P2C signe (...) un protocole d'accord et s'engage à réhabiliter et à produire un tiers de logement social et en tiers de logement à loyer intermédiaire [et touche] en contrepartie des subventions publiques conséquentes“ (Borja et.al. 2010 : 36). In den kommenden drei Jahren kommt *P2C* allerdings keinerlei Renovierungsarbeiten nach und verkauft im Jahr 2004 seinen Bestand von 1350 Wohnungen und 50.000m² Ladenfläche an den amerikanischen Investitionsfond *Lonestar*, dessen lokaler Ableger den Namen *Marseille République* trägt. Dieser verkündet seinen Aktionären das finanzpolitischen Ziel einer jährlichen Rendite von 18% und beschließt eine einseitige Mietkündigung der 553 noch verbliebenen Mieter.

Die Stadt wiederum begrüßt die aggressive, lediglich an Spekulationsinteressen ausgerichtete

Immobilien- und Sozialpolitik von LoneStar. Claude Valette verkündet in seiner Funktion als *adjoint de maire délégué à l'urbanisme* : „Je ne souhaite pas que les 600 familles soient relogées sur place. Le repreneur [Lonestar] a l'air de mener la politique qu'on souhaite“ (zit. In. CVPT 2009 : 5). Bereits ein Jahr zuvor hatte er unmissverständlich verkündet : „On a besoin des gens qui créent de la richesse. Il faut nous débarrasser de la moitié des habitants de la ville. Le coeur de la ville mérite autre chose“ (zit. In. : Borja et.al. 2010 : 26). Der Fall zeigt also die stark divergierenden Interessen zwischen der Stadt, dem Staat und den privaten Investoren.

Im August 2004 informiert *Marseille République* mehr als 500 Bewohner per Brief über das baldige Ende ihrer Mietverträge. Für die Bewohner gesellt sich zu dem dauerhaften Baulärm an der Tramlinie, regelmäßigen Wasserkappungen, anarchistischen Verkehrsverhältnissen und systematischen Einbrüchen damit die existentielle Unsicherheit über die eigene Zukunft. Dabei setzt Marseille République auf eine Strategie der sozialen Spaltung, die von verdeckten Verhandlungen über Einschüchterung bis zu gezielten Zerstörungen reichen (vgl. Borja et.al. 2008 : 44). In Angesicht der Unmittelbarkeit und Radikalität einer solchen Bedrohungssituation erweisen sich die weiter oben als informell, dezentral und alltäglich charakterisierten Formen des Widerstands der Marseiller Bevölkerung als ineffizient und unzureichend. Zumal die Bewohner der 1,6 Kilometer langen, sich über mehrere Viertel erstreckenden Straße über keine geteilten Identitäten und etablierten sozialen Netzwerke verfügen (ebd. : 46). Viele sind nur unzureichend oder gar nicht über ihre Rechte aufgeklärt und akzeptieren vorschnell die von Marseille République angebotenen Entschädigungszahlungen oder Alternativwohnungen, fast ausnahmslos zu deutlich schlechteren Konditionen. Noureddine Abouakil¹⁴³, einer der Aktivisten von Centre-Ville Pour Tous, fasst die Situation folgendermaßen zusammenfassen :

„les habitants de la rue avaient des sources de fragilité, l'âge pour beaucoup, les revenus, ils ne réagissaient pas en tant qu'habitants collectifs. Ils étaient agressés individuellement et dans un premier temps cherchaient une réponse individuelle. Une réaction individuelle face à Marseille République ou Eurazéo est nécessairement vouée à l'échec, nécessairement déséquilibrée“ (Abouakil, zit. In. : ebd. : 57).

143 Dessen Kurzbiografie zeigt eine Reihe typischer Merkmale von politischen Aktivisten der NSB : Hochschulstudium, frühe Politisierung in Angesicht der Erfahrung sozialer Ungerechtigkeit, beruflicher Werdegang im Sozialbereich. Wir kommen weiter unten darauf zurück : „Il avait commencé des études d'ingénieur à l'école Mohammedia, au Maroc. Son militantisme lui vaut une note inférieure à 12, exigée pour continuer dans cet établissement. L'année suivante, il part faire des études de maths à Nice. Cette année-là, l'école Mohammedia connaîtra une répression sans précédent, de nombreux amis de Noureddine ont disparu. Il reste en France et enseigne alors dans des collèges catholiques en même temps qu'il assume des remplacements dans le public. Il dirige désormais au coin de la Canebière, au centre de Marseille, Inter Services Migrants, une association créée en 1984 ; elle est reconnue par les administrations, traduit à partir de vingt langues et propose également les services d'interprètes.“ (Borja et. al. 2008 : 57).

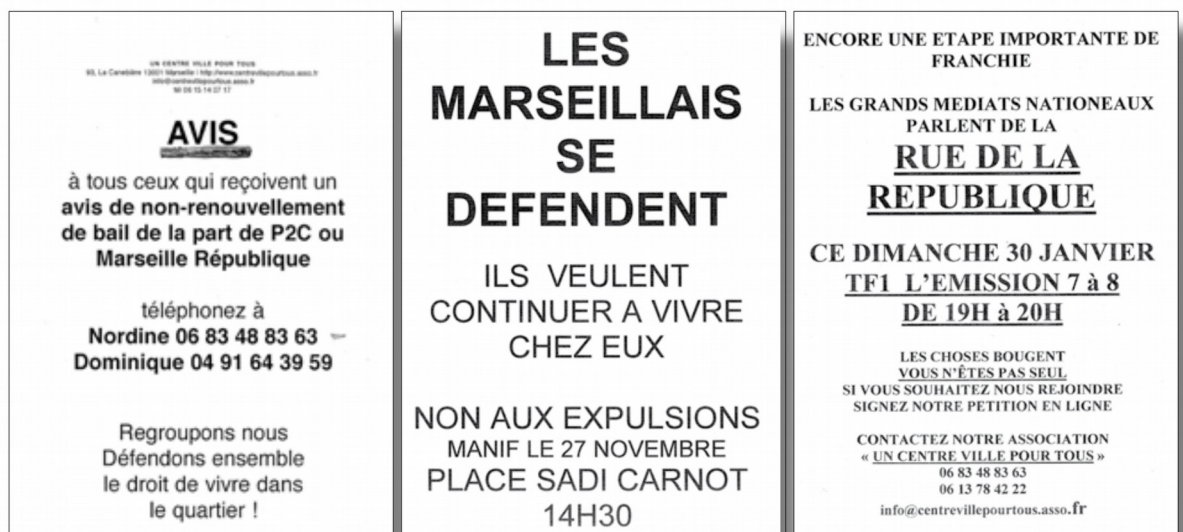
Wie kann es dennoch zu einer kollektiven politischen Mobilisierung der fragilisierten, kaum über links-libertäre Dispositionen verfügenden Bewohner der Rue de la République kommen ? Und unter welchen Voraussetzungen gelingt eine erfolgreiche Bündnisarbeit und Allianzpolitik mit den Aktivisten von *Un Centre Ville Pour Tous* ? Die ungünstigen Bedingungen einer breiten Mobilisierung der fragmentierten sozio-kulturellen Vereinslandschaft Marseilles, die Abstinenz politischer Vorläufer sowie einer *soft infrastructure* informeller Politik, erschweren einen solchen Zusammenschluss maßgeblich. Andererseits evoziert das radikale Vorgehen von Marseille République eine erste einigende Wirkung auf einen Teil der Bewohner. Entgegen der Vorbesitzer unternimmt der amerikanische Investor einen undifferenzierten Frontalangriff auf alle Bewohner der Straße, trägt also dem traditionellen politischen Spiel klientelärer Einbindung und Ausgrenzung keine Rechnung. Damit wird dessen Vorgehen von potentiell allen Betroffenen als Angriff auf die je individuellen Interessen empfunden. Diese kollektiv geteilte Erfahrung erfüllt auf emotionaler Ebene die Funktion eines *moral shock*, wird also gleichermaßen als bedrohlich und als ungerecht wahrgenommen und eröffnet damit erste Wege, hinter den vereinzelt Interessen gemeinsame Anliegen, Strategien und Vorgehensweisen zu identifizieren.

„When people face novel threats“, so James Jasper (2011 : 8), „they pay attention, flipping from preconscious routines to more thoughtful information gathering“. Auf Grundlage persönlicher Affinitäten und bestehender Nachbarschaftsbeziehungen organisieren sich einzelne Bewohner vorerst im Kleinen. Pierre Deleuze zufolge wird in den kommenden Jahren ein Kreis von bis zu zehn Anwohnern die Funktion als *organischer broker* ausführen. Ihre Gemeinsamkeit : sie Alle waren in der Vergangenheit in links-libertären Vereinen und Parteien aktiv (Deleuze, 18.08.2018), sind also politisch sozialisiert und bis zu einem gewissen Grad für eigenverantwortliches links-libertäres Handeln *gewappnet*. Dabei tauschen sie nicht nur Informationen aus und entwickeln eine erste inhaltliche Expertise, sie wenden sich auch an die lokale und internationale Presse und setzen eine Petition auf, die mit mehr als 1300 Unterschriften entscheidend zur Mobilisierung vor Ort beiträgt. Der Fall transformiert sich nach und nach aus einem Bündel privater, voneinander isolierter Schicksale zu einem kollektiven, wenn nicht gar gesellschaftlichen Problem.

Es entstehen erste Formen der gemeinsamen Sinnproduktion (*signification work*). Anhand sogenannter *boundary frames* differenzieren die Bewohner in „good and evil“, „protagonists and antagonists“ (Snow und Benford 2000 : 616). Damit profilieren sie sich gegenüber dem finanzkräftigen, lediglich an Profit orientierten ausländischen Investor durch Attribute wie lokal, alteingesessen und ökonomisch fragil. *David gegen Goliath* (Borja et.al. 2008 : 43). Erste geteilte

Identitäten verdichten sich. Kollektives politisches Handeln erscheint als gerechtfertigt und notwendig. Die informellen Treffen, die anfangs in einer Bar oder einem Café der Straße stattfinden, formalisieren sich unter dem Namen *La Permanence* zu regelmäßigen, strukturierten Sitzungen.

Der nationale Sozialverein *La Cimade*, der in der Straße Büros erhält, stellt seine Räumlichkeiten und andere Ressourcen zur Verfügung. Einzelne Bewohner wehren sich auch auf juristischer Ebene gegen ihre Räumung und können in den kommenden Monaten und Jahren mehrere Gerichtsverfahren gewinnen (vgl. Borja et.al. 2010 : 271). Auf emotionaler Ebene wirken diese Erfolge motivierend und geben dem kollektiven Engagement Sinn und Bedeutung : „ça a donné chaud au cœur aux locataires, et confiance en la capacité de faire plier Marseille République et ses protecteurs. Les procès gagnés ont eu un effet salubre pour le combat collectif“, unterstreicht Abouakil (zit. In. : Borja et.al. 2008 . 57).



Tracts, 2004-2005 (CVPT, Michel Cuadra)

In : Borja, Derrain und Manry 2008 : 43

Dennoch, der Zusammenschluss ist in Angesicht der thematischen Komplexität und der strukturellen Überlegenheit von Stadtpolitik und Privatinvestor notwendig *ill equipped*. Wie kommt es nun zu einer erfolgreichen Zusammenarbeit mit den Aktivisten von CVPT ? Zumal die Skepsis der Bevölkerung nicht nur gegenüber den politischen Institutionen, sondern aufgrund des Klientelismus auch gegenüber offiziellen Vereinen stark ausgeprägt ist. Die zahlreichen Verfahren der Beteiligung der Lokalbevölkerung in urbane Planungs- und Entscheidungsprozesse, seit den frühen 2000er Jahren gesetzlich vorgeschrieben (Int. : Alba et.al. 2017), verstärken dieses Misstrauen. So sind sich die verschiedenen wissenschaftlichen und aktivistischen Beobachter in der Analyse einig, dass es diesbezüglich im Rahmen von Euroméditerranée zu keinerlei Kompetenz-

und Kontrollabgaben der Politik, privater Investoren und Stadtplaner zugunsten der betroffenen Bevölkerung gekommen war (vgl. Bertoncello et.al. 2009 : 52 ; Borja et.al. 2008 : 38ff., 79 ; Dubois und Olive 2001 : 432f.).

Vor dem Hintergrund einer vorherrschenden Skepsis und Politikverdrossenheit versuchen die Aktivisten gar nicht erst, vorgefertigte politische Lösungen anzubieten. Vielmehr setzen sie an den konkreten Bedürfnissen der Bewohner an und bieten Hilfestellungen. „Au départ, aucun de nous n’avait une juste appréciation de ce qu’il fallait faire“, erinnert sich der Aktivist Daniel Carrière¹⁴⁴. „C’est en écoutant, qu’on s’est dit : Là il y a des souffrances, là des problèmes d’incompréhension du droit. Là, de la peur... On a appris de ces gens- là et c’est progressivement que l’on a construit l’action avec eux. Si on part avec des schémas de résolution trop rigide, on risque de faire des dégâts. Il faut oublier, parfois, ce que l’on sait“ (zit. In. : Borja et.al. 2008 : 74). Wie wir bereits am Beispiel der Hamburger Hafenstraße gesehen haben, erfordert die Etablierung von sozialen Vertrauens- und Kooperationsverhältnissen vor allem die Ressource *Zeit*¹⁴⁵. Außerdem entzieht sich der Verein bewusst und für Viele sichtbar den politischen Regeln seiner Institutionalisierung, emanzipierte sich also weitestgehend von dem Vorwurf seiner möglichen Vereinnahmung :

„On n’a pas de subventions, pas de local, pas de secrétariat, on n’a pas de lieu de pouvoir, ça sort de l’ordinaire ! Et ça a été une plus-value pour nous, parce que quand on a un lieu identifié (...), pour beaucoup de gens, on devient une institution. (...) Les gens n’auraient pas eu tort de se demander comment on était financé, ou si nous n’étions pas les agents électoraux de certains élus. A l’inverse, quand nous étions joignables uniquement sur les téléphones portables et sur la rue, on leur ressemblait, on n’était pas une institution, on était plus proche d’eux“ (Abouakil zit. In. : ebd. : 58).

Andererseits führt diese formelle Distanznahme zu öffentlichen Institutionen, politischen Parteien oder dem Staat nicht zu der für links-libertäre Initiativen so typischen, oft radikalen Ablehnung

144 “Président de Centre-Ville Pour Tous. Chimiste de formation, il a notamment été : président-fondateur de la première SCOP de travaux d’entretien et d’amélioration de l’habitat social ; conseiller technique de l’Union des Pactes de la région parisienne [...] secrétaire général de l’association pour la mise en œuvre des échanges culturels et technologiques en Méditerranée Echanges Méditerranée (Marseille) ; délégué régional du Fonds d’Action Sociale pour les travailleurs immigrés et leurs familles, Fas (Marseille) ; conseiller technique auprès du directeur de la Mission de Préfiguration d’Euroméditerranée (Marseille) ; chargé de mission auprès du préfet de la Région Provence-Alpes-Côte d’Azur (Marseille). Retraité depuis 1998.” (Borja et.al. 2008 : 72).

145 Martine Derrein : „J’ai vu souvent des voies parallèles, c’est-à-dire des gens qui viennent nous solliciter et qui nous sollicitent beaucoup mais qui mènent des négociations en privé (avec Marseille République). Nourredine Abouakil : „Oui, c’est tout à fait humain (...) Je comprends qu’ils n’aient pas du jour au lendemain fait confiance uniquement à l’association, c’est seulement dans la durée que cette confiance s’est construite, et pendant ce processus, les gens ont pu vérifier que nous étions honnêtes, on donnait des conseils“ (zit. In. : ebd. : 58).

offizieller, zum *System* gehörender Akteure. Vielmehr suchen die Aktivisten von CVPT ihre spezifischen Kompetenzen und Ressourcen auch im Bereich der parlamentarischen Politik einzusetzen, in direkter Auseinandersetzung mit den öffentlichen Institutionen oder in direktem Kontakt zu lokalen und nationalen Medien. Dabei vertreten sie nicht nur die konkreten Anliegen und unmittelbaren Bedürfnisse der betroffenen Bewohner, sondern kritisieren den undemokratischen und intransparenten Charakter der Marseiller Stadtpolitik allgemein¹⁴⁶ :

„L’association Centre-Ville Pour Tous poursuit de son côté ses rencontres avec la Préfecture, le Conseil général, la Ville de Marseille et Euroméditerranée, tout en maintenant son action sur la rue en direction des habitants, au travers d’une veille constante et du maintien d’une Permanence bi-mensuelle. C’est l’articulation de ces dimensions – soutien et accompagnement en justice des habitants les plus fragiles en vue de leur accès aux droits et à la réparation des torts, analyse experte des procédures de réhabilitation ou de la situation du logement social à Marseille et interpellation de la puissance publique – qui fait sans doute la force de l’association. (...) Elle déplace des lignes et des lieux, elle sait faire entendre au cœur même des instances du pouvoir la voix des *incomptés*. (Borja et.al. 2008 : 42).

Im Rahmen einer solchen direkten Auseinandersetzung mit den Institutionen gelingt es dem Verein, interne Widersprüche und Konflikte der Stadtpolitik zu identifizieren und für den eigenen Kampf fruchtbar zu machen. Der Staat, der der städtischen Verdrängungspolitik kritisch gegenüber steht und an dem Ziel des Ein-Drittel-Mix im Wohnungsbau festhält, verfügt aufgrund des privatwirtschaftlichen Charakters der Operation eigentlich über keine politische Kompetenz. Durch die breite Mobilisierung wird die Renovierung jedoch zu einem *öffentlichen Problem* und ermöglicht dem Präfekt als lokaler Vertreter der Staates, im Interesse der Anwohner und Aktivisten zu intervenieren¹⁴⁷. Die historische Feststellung fehlender öffentlicher Debatten und das Wirken einer klientelistischen Einbindungspolitik führt bis in die Gegenwart zu einer reziproken

146 Wie der Aktivist Damien Brochier am Beispiel der Auseinandersetzungen mit Lokalpolitikern im Zusammenhang mit der Rue de la République darstellt, würde dem Versuch, politischen Debatten und Auseinandersetzungen jenseits und außerhalb parlamentarischer Strukturen oder den der Mechanismen klientelistischer Einhebungspolitik zu führen, jegliche Legitimität entzogen. „C’est nous, on a l’argent, on a la légitimité, on est élu par le peuple. Et vous ?”. Im Kontext der Initiatives Noailles Ombre et Lumière erwiedert ein Lokalpolitiker auf die Kritik Brochiers : „Je ne reconnais à ce monsieur, ni autorité, ni compétence pour demander quoi que ce soit“ (zit. In : Borja et.al. 2008 : 69).

147 „C’est simplement par la dynamique créée que le Préfet a trouvé les moyens de dire : ça concerne 500 familles, ça a une dimension publique. Voilà. Il a constitué en mars 2005 le premier comité qu’on a appelé Comité Technique, et qui avait cet intérêt pour nous : les bailleurs y’étaient amenés à s’expliquer. Ils ne le devaient pas, mais ils ont été amenés à s’expliquer une fois par mois sur leurs agissements et sur ce que disait la presse, et ainsi de suite, et ça, ça les a fragilisés. Ils ne s’y attendaient pas, la Mairie les avait rassurés (Abouakil zit. In. Borja et.al. 2008 : 57).

Distanznahme und Abgrenzung zwischen den institutionellen und parteipolitischen Eliten der Stadt und deren außerparlamentarischen, links-libertären Herausforderern. Diese Distanznahme schränkt das Aktionsrepertoire und Mobilisierungspotenzial der Aktivisten in vielen Fällen erheblich ein. Wie lässt sich erklären, dass die Aktivisten von CVPT in Verhandlungen, teilweise in Kooperation zu den Institutionen treten ?

In der Einleitung wurden bereits einige Zusammenhänge zwischen sozialer Prägung, Beruf und politischer Orientierung herausgearbeitet. In Hamburg haben wir an den Beispielen der GAL, der alternativen Sanierungsszene oder Park Fictions gesehen, welchen Einfluss berufliche Qualifikationen und Erfahrungen auf die politische Arbeit haben. Welches soziale und berufliche Profil weisen nun die Aktivisten von CVPT auf ? Dessen erweiterter Kern, der sich auf 30 bis 40 Personen beziffern lässt, ist überwiegend männlich und zwischen 50. und 70. Jahren alt¹⁴⁸. Beruflich speisen sie sich fast alle aus dem Bereich des sozialen, öffentlichen und akademischen Sektors. „Il y avait une reproduction des cadres formelles du travail publique ou privé dans un cadre démocratique“, konstatiert dessen langjähriger Aktivist Pierre Deleuze und unterscheidet zwischen vier sozio-professionellen Gruppen¹⁴⁹. Damit verfügen die Aktivisten über die nötigen Fähigkeiten und Kompetenzen, Codes und sozialen Kontakte, um die Bewohner mit ihrer Expertise zu unterstützen. Besonders deutlich tritt dies in der Analyse des Aktivisten Antoine Richard zu Tage :

„Je crois qu’on a le privilège d’être un peu plus informé et de pouvoir apporter quelque chose à des gens qui sont moins informés, plus isolés, moins en relation avec les mécanismes institutionnels et qui ont des complexes par rapport à ces situations. Nous avons tous eu parfois du pouvoir, ou des responsabilités techniques. J’avais, dans mon expérience professionnelle, une marge d’initiative [... avec] l’occasion d’appréhender les mécanismes institutionnels et de devenir peu à peu des vieux routiers de ces milieux. Cette expérience nous permet de déchiffrer les vrais enjeux (zit. In : Borja et. al. 2008 : 78).

148 „En 2007, le Conseil d’administration de CVPT, noyau actif en même temps que parlement, c’est 23 personnes dont 10 femmes. Moyenne d’âge : 53 ans; un tiers a moins de 45 ans, un tiers va de 45 à 65 ans, un tiers a plus de 65 ans. CVPT compte 236 adhérents, dont les seules cotisations assurent le budget (3 430 euros en 2006)“ (CVPT : 2007).

149 Neben Beamten des öffentlichen Dienst in den Bereichen Urbanistik, Politique de la Ville oder Soziale Arbeit handelt es sich zweitens um Angestellte in privaten Vereinen, sozialen Trägern und nicht-profitorientierten Firmen, die sich dem Einsatz für bzw. den Kampf gegen soziale Ungleichheit und rassistische Ausgrenzung, Menschenrechte oder Bildung verschrieben haben. Die dritte Gruppe setzt sich aus Studenten, Akademikern und Professoren zusammen, die thematisch an gesellschaftlichen und urbanen Themen arbeiten : Stadtplanung, Geografie, Architektur oder Soziologie. Lediglich die letzte Gruppe, die Deleuze als gewöhnliche Bewohner verallgemeinert, sind nicht Teil der neuen sozialen Mittelklasse. Es handelt sich um Anwohner der Rue de la République, die dem Verein während der Hochphase der Mobilisierung beigetreten waren, von denen Heute allerdings bis auf zwei bis drei Ausnahmen niemand mehr aktiv involviert ist.

Neben der Feststellungen des Soziologen Fred Rose eines unmittelbaren Zusammenhangs zwischen Arbeitskultur und politischem Engagement¹⁵⁰ lässt sich mit David Croteau (1995 : 157) argumentieren, dass die Mittelklasse-Aktivist*innen neben den nötigen Kompetenzen vor allem über den Glauben in die Effizienz der eigenen politischen Arbeit verfügen. Dem entgegen zeichnet sich die Arbeiter*innenklasse in Angesicht der thematischen Komplexität durch internalisierte Selbstzweifel, ein Gefühl der Überforderung und eines „lack of political efficacy“ aus. Im Fall der Rue de la République wird sich die Bereitschaft der Aktivist*innen von CVPT, mit dem Präfekten und der Stadt in Verhandlung zu treten, politisch auszahlen. Die privaten Investoren verkaufen, entgegen der ursprünglichen Pläne der Stadt, mehrere hundert Wohnungen an Träger des sozialen Wohnungsbaus. Damit bewahrt die Straße zumindest ansatzweise ihren sozialen Charakter.

Andererseits gelingen im selben Zeitraum wenige Brückenschläge zu anderen links-libertären Initiativen. So werden in der Straße zu Beginn der 2000er Jahre unzählige Wohnungen und ganze Gebäude besetzt. Diese gehen mehrheitlich auf die *sans-papiers*, aber auch auf Künstlerkollektive und autonome Gruppen zurück. Wie Borja zeigt, sind diese Besetzungen jedoch nicht in die politischen Protestdynamiken für eine soziale gerechte Wohnungs- und Stadtpolitik eingebunden. Vielmehr sind sie Teil der alltäglichen und informellen Widerstandsformen, die auf die unmittelbaren Bedürfnisse seiner Akteure ausgerichtet sind und sich damit in keinen übergeordneten und kollektiven Forderungen artikulieren. Damit zeichnen sie sich in erster Linie durch Konflikte zwischen den regulären und irregulären Bewohnern aus : Ruhestörung, Aggression, Wasserschäden, Diebstahl, etc. (Borja 2013 : 97-114). Die Finanzinvestoren Marseille République und PC2, für die Aktivist*innen von CVPT aufgrund des massiven und systematischen Leerstands die eigentlichen Verantwortlichen für die Situation, nutzen die übermäßige Präsenz besetzter Häuser zur Legitimierung ihrer umfassenden Verdrängungs- und Renovierungspolitik (ebd. : 308ff.).

Auch Künstlerkollektive und andere Kulturproduzent*innen sind kaum integraler Bestandteil der Proteste und Kämpfe. Deren Bedeutung zur Schaffung und Vermittlung von politischen Sinnzusammenhängen – beispielsweise durch Performances und Straßeninterventionen, die Gestaltung von öffentlichen Räumen oder von Plakaten – wird kaum in die Proteste einfließen. Lediglich verschiedene dokumentarisch-künstlerisch angelegte Filmprojekte können hier angeführt

150 Wie in der Einleitung dargelegt, erkennt Rose einen fundamentalen Zusammenhang zwischen der jeweiligen Arbeitskultur einer Person und dessen Bereitschaft und Ausprägung zu politischen Handeln. Demnach sind Personen aus der Mittelklasse deshalb sehr viel mehr in den NSB engagiert als Vertreter der Arbeiter*innenklasse, weil deren berufliche Praxis an autonomen, eigenverantwortlichen Handeln und langfristigen, schwer zu evaluierenden Zielen ausgerichtet ist. Intellektuelles Engagement nimmt dabei demnach eine ebenso zentrale Rolle ein wie die Anwendbarkeit von Wissen in Bezug auf einzigartige Situationen (1997 : 477f.)

werden¹⁵¹. Breite Zusammenschlüsse, die Synergie verschiedener Kompetenzen und Ressourcen sowie das strategisch-spielerische Wechseln sozialer Felder bleiben im vorliegenden Fall also weitestgehend auf die zwar fruchtbare, zugleich aber räumlich und thematisch begrenzte Zusammenarbeit zwischen einzelnen Anwohnern und *Centre Ville Pour Tous* beschränkt. Der Hamburger Aktivist Uwe Roth, der ab 1999 für mehr als sieben Jahre in unmittelbarer Nähe zur Rue de la République wohnt, hat hier im Gegensatz zu Hamburg „nie große Demos und nach außen hin sichtbare Aktivitäten erlebt“. Wohl auch, da „der Kontakt zwischen migrantischer und politisch-linker Szene viel schwieriger herzustellen“ sei (Interview Roth, 03.09.2015).

Heute ist die Rue de la République weitestgehend renoviert. Die Fassaden sind entweder verweist, oder von Supermärkten und Modelabels wie H&M eingenommen. Aufgrund der komplexen Besitzverhältnisse zwischen Privat-, Miet- und Sozialwohnungen sowie einer nur mit sehr viel Aufwand zu bewerkstellenden Evaluation der jüngsten Veränderungen in der Sozialstruktur hat sich im kollektiven Bewusstsein die Idee konsolidiert, so die Stadtgeografin Vanessa Becciu, dass die Straße weitestgehend von ihrer früheren Bewohnerschaft gesäubert wurde (vgl. Becciu 2018). Wohl auch deshalb ist diese durchaus erfolgreiche kollektive Mobilisierung nur unzureichend in das kollektive Gedächtnis einer links-libertären Marseiller Protestkultur eingegangen.

Zusammenfassung

Die Marseiller Innenstadt ist ab den 1970er Jahren, also etwas später als Hamburg, von starken Suburbanisierungsprozesse und einer *Abwertung der Sozialstruktur* betroffen. Der Wegzug der sozialen Mittelschichten geht mit einem rasanten Anstieg und einer sichtbaren Präsenz der *couches populaires* einher, die sich in den degradierten und günstigen Wohnungen vor allem von Belsunce, Noailles und Le Panier niederlassen. Dabei dient eine stark von informellen Aktivitäten und sozio-ethnischen Beziehungen geprägte Marktökonomie bis Ende der 1980er Jahre nicht nur mehreren tausend Familien als finanzielle Einnahmequelle, sondern prägt auch die lokale Identität und Außenwahrnehmung der Stadt. Die ab 1979 einsetzenden Renovierungsprojekte sowie die politischen Ereignisse in Algerien setzen dieser Marktökonomie zwar ein Ende. Das Ziel einer *reconquête urbaine* durch die sozialen Mittel- und Oberschichten scheitert jedoch aufgrund dem Fehlen einer politischen und stadtplanerischen Stringenz und Kontingenz. Die diversen informellen und alltäglichen Praktiken der innerstädtischen Bevölkerung, die Aneignung öffentlicher Räume und der Rückzug in noch nicht oder nur unzureichend renovierte Viertel, können mit Rückgriff auf

¹⁵¹ Siehe hierzu den Film von Till Roeskens *Plan de situation #6 : Joliette* (Film : Roeskens 2006) sowie zahlreiche (Kurz-)Filme des Kollektivs *Primitivi* (www.primitivi.org), das uns im 8. Kapitel näher begegnen wird.

Asef Bayat und Mathieu Giroud durchaus als erfolgreiche Praktiken politischer Widerständigkeit begriffen werden. Andererseits sind sie kaum Ausgangspunkt kollektiver politischer Praktiken im links-libertären Spektrum. So geht mit dem Fortbestand zahlreicher sozialer Rückzugs- und Freiräume keine markante, klar identifizierbare Bedrohungssituation einher, die im Sinne eines *structural push* der politischen Zusammenarbeit und Allianzbildung verschiedener Initiativen und sozialer Gruppen Vorschub leisten würde.

Mit der in den 1990er Jahren einsetzenden Imagepolitik Marseilles als *ville cosmopolite*, die in enger Wechselwirkung mit den kulturellen und künstlerischen Dynamiken der *movida marseillais* steht, geht zugleich der vermehrte Zuzug von Personen aus der neuen Mittelklasse einher. Diese Dynamik drückt sich rund um die Jahrtausendwende in dem Entstehen hunderter Sozial- und Kulturvereine aus sowie in einer Reihe kollektiver Proteste und urbaner Kämpfe rund um Themen wie Mieten und Denkmalschutz, öffentliche Räume und demokratische Selbst- und Mitbestimmung. Die Hypothese von Peraldi und Samson einer langsam einsetzenden, grundlegenden Verschiebung lokalpolitischer Selbstverständlichkeiten zugunsten transparenter und öffentlicher Debatten und jenseits der klassischen Klientel- und Einhegungspolitik kann dabei vorerst nicht bestätigt werden. So zeigt Véronique Manry am Beispiel von Belsunce, dass die räumliche Nähe zwischen der autochthonen, stark migrantisch geprägten Bevölkerung und den Akteuren der neuen Mittelklasse zu keinen politischen Kooperation und sozialen Solidaritätsbeziehungen geführt haben. Im Sinne einer *Politik der ersten Person* ist der Lebensmittelpunkt der neuen Bewohner vielmehr in anderen Teilen der Stadt verortet und reproduziert ein für Marseille allgemein kennzeichnendes, fragmentarisches und mosaikhaftes Nebeneinander gesellschaftlicher Gruppen.

Béatrice Mésini wiederum konstatiert vor dem Hintergrund der *movida marseillais* zwar einen starken Anstieg an Sozial- und Kultureinrichtungen in Marseille sowie eine Vernetzung einzelner politisierter Vereine untereinander. Vor dem Hintergrund des bereits im vorigen Kapitel beobachteten Gegensatzes zwischen institutioneller Einhegung und radikaler Abgrenzung, aber auch finanziellen Abhängigkeiten und internen Konkurrenzverhältnissen, kommt es zu keiner breiten, sich formalisierenden politischen Netzwerkarbeit. Andererseits zeigt das Beispiel der Rue de la République und des Engagements des Vereins CVPT erste Anzeichen einer im Entstehen begriffenen, wenn auch stark fragmentarischen links-libertären Protestkultur in Marseille. Der Frage, ob sich diese Entwicklung verstetigen wird, ob sie als Vorläufer einer breiten Bündnispolitik im links-libertären Spektrum verstanden werden kann, soll im zweiten Teil dieser Arbeit nachgegangen werden.

Zusammenfassung Teil I.

Der erste Teil dieser Arbeit hat neben einigen Parallelen zwischen den Partnerstädten Marseille und Hamburg – einer strukturbildenden Rolle des Hafens, einer stark politisierten und gewerkschaftlich organisierten Arbeiterklasse und einer Krise der Deindustrialisierung, die alle städtischen Lebensbereiche erschütterte – vor allem zahlreiche Unterschiede erkennen lassen. Diese sollen in Bezug auf die jeweils lokal wie national wirksamen politischen Gelegenheitsbedingungen sowie die Entstehung und Konsolidierung einer links-libertären Protestkultur noch einmal kurz zusammengefasst werden. Schematisch gesehen, wie in der Zusammenfassung der ersten beiden Kapitel ausführlicher dargelegt wurde, steht der relativen Kohärenz, Kontinuität und frühzeitige Umsetzung der Stadtentwicklungsprojekte in Hamburg dessen fragmentarischer, von Diskontinuitäten und einer verspäteten Umsetzung geprägte Charakter in Marseille gegenüber. Während sich die Hansestadt weiter durch eine politische Kompromisskultur sowie die Pazifizierung des linken Klassenkonflikts auszeichnet, ist dessen französische Partnerstadt geprägt von einer politischen Kultur der Konfrontation, die gerade auch in dem linken Klassenkonflikt fortwirkt.

Diese beiden Aspekte korrespondieren auf dem Gebiet links-libertärer Politik mit einer bemerkenswerten Fähigkeit und Bereitschaft verschiedener Initiativen und Bewegungsakteure in Hamburg, strategische, ideologische oder sozio-kulturelle Differenzen und Konflikte zugunsten geteilter Anliegen und einer breiten Netzwerkpolitik zu überwinden. Dabei werden Verhandlungen und Kooperationen mit den Institutionen nicht grundsätzlich ausgeschlossen. Die weitreichenden Sanierungs- und Revitalisierungsprogramme in der Innenstadt sowie der letztlich gescheiterte Versuch der Rettung des regionalen Industriestandorts an der Unterelbe nahe Brokdorf haben die zentralen politischen Konfliktlinien zwischen einer fordistischen Stadtpolitik einerseits und links-libertären Initiativen andererseits deutlich zu Tage treten lassen. Diese kamen erstens als kollektive Bedrohungslagen zur Geltung. Demnach entzündeten sich die bedeutendsten städtischen Kämpfe und sozialen Bewegungen der 1970er Jahre, auch unter dem Einfluss nationaler Entwicklungen, an den innerstädtischen Wohnungs- und Sanierungspolitiken sowie dem Bau des Atomkraftwerks Brokdorf.

Zugleich vereinfachte die häufig frontale Gegenüberstellung zwischen dem (Lokal-)Staat und den

sich außerparlamentarisch organisierenden Aktivisten, allen voran im Atomkonflikt, die Etablierung und Anwendung kollektiver Deutungs- und Interpretationsrahmen, die Identifikation geteilter politischer Anliegen, Ziele und Strategien. Dabei konnte sich eine breite Protestlandschaft links-libertärer Prägung herausbilden, die sich unter dem Einfluss des linksradikalen Kommunistischen Bundes, aber auch zahlreicher Stadtteil- und Mietinitiativen, Umweltgruppen und Arbeitskollektive mehr und mehr zu formalisieren und zu professionalisieren begann und Anfang der 1980er Jahre in Form der Bunten-Alternativen Liste das städtische Parlament eroberte. Die föderalistische, dezentrale Organisation der BRD, die der lokalen Politik in vielen Bereichen, allen voran der Stadtplanung und den Bereichen Bildung und Sozialen viel Autonomie zusicherte und sich zugleich durch eine ausgeprägte Gewaltenteilung auszeichnet, eröffnete der lokalen Bevölkerung wichtige Zugänge und Allianzen mit der lokalen Politik. Neben der dabei deutlich werdenden Bereitschaft, eigene Projekte zu entwickeln und Partizipationsangebote anzunehmen, artikuliert sich die Bündnisfähigkeit der außerparlamentarischen Hamburger Linken gerade auch in der Bereitwilligkeit der direkten, teils auch gewaltsamen Konfrontation mit den politischen Eliten, wie die Beispiele der Anti-AKW-Proteste und der Hafenstraße deutlich gemacht haben.

Die links-libertäre Protestkultur konnte sich im Rahmen der zahlreichen stadtteilpolitischen Kämpfen der 1980er und 1990er Jahre weiter konsolidieren, von denen hier lediglich die Konflikte um die Hafenstraße, die Rote Flora und Park Fiction vertieft dargestellt wurden. Damit sind in Hamburg über 25. Jahre hinweg politische und gesellschaftliche Dynamiken in Gang gebracht worden – politische Vertrauensnetzwerke und das Wirken von Brokern, die Akkumulation und Weitergabe von Bewegungswissen und anderen Ressourcen, eine kollektive Erinnerungskultur, die den Glauben an die politische Veränderbarkeit der Stadtgesellschaft wachhielt, kurz eine *soft infrastructure* links-libertärer Politik – die nicht ohne Folgen für die Entstehungsgeschichte und die Erfolgsaussichten des Recht auf Stadt-Netzwerks ab 2009 bleiben sollten.

Die links-libertäre Protestlandschaft Marseilles entfaltete sich in den Nachkriegsjahren, anders als in Hamburg, nicht im Zentrum, sondern an den Rändern der Stadt. Denn in Angesicht der städtischen Wohnungsnot und vor allem der postkolonialen Migrationsbewegungen war die städtische Peripherie mit dem Bau der *grands ensembles* Schauplatz und Austragungsort nicht nur der bedeutendsten städtischen Infrastrukturprojekte der Stadt, sondern auch zahlreicher sich daran entzündender kollektiver Mobilisierungen und politischer Proteste. Vor dem Hintergrund geteilter sozialer und politischer Anliegen, die sich anfangs auf die Wohnungsfrage fokussierten und ab den 1970er Jahren mehr und mehr Themen der kollektiven Konsumption, der gesellschaftlichen

Teilhabe oder der sozialen und kulturellen Emanzipation und Gleichberechtigung der stark migrantisch geprägten Bevölkerung zum Gegenstand hatten, konnten bestehende ideologische und ethnische, räumliche und generationsbezogene Differenzen überbrückt werden. Somit entstand und tradierte sich in den *cités* und *grands ensembles* Marseilles, wie in anderen Teil des Landes auch, eine lebendige Protestkultur, in die breite Teile der lokalen Bevölkerung ebenso eingebunden waren wie politische Aktivisten aus christlichen und sozialistischen, kommunistischen und (post-)kolonialen Zusammenhängen.

Erst eine Reihe politischer Enttäuschungen – allen voran die Instrumentalisierung und Depolitisierung des *Marche pour l'égalité et contre le racisme*, die zunehmende Vereinheitlichung und Professionalisierung der *Politique de la Ville* sowie die sich verschärfende Prekarisierung und Stigmatisierung der Bevölkerung der *grands ensembles*, geprägt durch Arbeits- und Perspektivlosigkeit – führte zu einem kollektiv sich vollziehenden Vertrauensverlust nicht nur in die politischen Parteien, Gewerkschaften und öffentlich-staatlichen Institutionen, sondern auch in den Glauben einer erfolgreichen links-libertärer, emanzipatorischen Politik von unten. Die über Jahrzehnte gewachsenen Traditionen einer links-libertären Protestkultur waren damit spätestens ab den 1990er Jahren von tiefgreifenden Brüchen gekennzeichnet, die durch einen allgemeinen Wertewandel (individueller Erfolg, materieller Konsum) und eine sich verschärfende Austeritätspolitik weiter zunahmen. Während einige wissenschaftliche Beobachter gerade auch vor dem Hintergrund der urbanen Aufstände von 2005 eine Abstinenz emanzipatorisch-politischer Bemühungen allen voran unter den Jugendlichen der *grands ensembles* konstatieren, identifizieren Andere eher eine Verschiebung der Ausdrucks- und Aktionsformen, die sie im Bereich des Proto-, Post- bzw. Infrapolitischen verorten. In jedem Fall sind die politischen Aktivisten, die im Kontext der europäischen Kulturhauptstadt 2013 die zurückliegenden stadtteilpolitischen Kämpfe zu reaktualisieren und einer kollektiven Protestdynamik zuzuführen versuchen, in Angesicht dieser Brüche und Diskontinuitäten vor entsprechende Herausforderungen gestellt.

In der Marseiller Innenstadt entfalteten sich, ganz anders als in Hamburg, vorerst kaum größere Proteste und Kämpfe links-libertärer *Couleur*. Vor dem Hintergrund des fortwirkenden Klassenkonflikts, einer starken kommunistischen Partei sowie virulent geführter Arbeiterkämpfe waren zahlreiche innerstädtische Konflikte vielmehr im Themenbereich der Alten Linken verortet. Zumal sich in der Innenstadt aufgrund einer erst spät einsetzenden Renovierungs- und Sanierungspolitik vorerst keine kollektiven Bedrohungslagen im Bereich der Wohnungsfage entfalten sollten. Selbst bis in die 2000er Jahre erwiesen sich die Praktiken eines informellen und

alltäglichen Widerstands, die keine links-libertäre Bündnispolitik oder die Ausarbeitung und Einforderung kollektiver Anliegen zur Voraussetzung hatten, sondern vielmehr an unmittelbaren und stark vereinzelter Bedürfnissen ansetzten, in Angesicht einer ineffizienten Politik städtischer Transformation und Attraktivitätssteigerung als ausreichend zur Verteidigung von Existenz- und Rückzugsräumen der *classe populaire*. Gleichzeitig wirkten die vielfältigen Mechanismen einer klientelistischen Einhegungspolitik sowie einer ausgeprägten zentralistischen Politikkonzeption, in dessen Zusammenhang städtische Angestellte, politische Initiativen oder sozio-kulturelle Vereine in einem ständigen Konkurrenzverhältnis um Subventionen bzw. Arbeitsplätze und Mietwohnungen zueinander treten, der Herausbildung einer auf breiten Kooperationsnetzwerken und solidarischen Beziehungen beruhenden Protestkultur entgegen.

Die Hypothese einer ab den frühen 2000er Jahren sich herausbildenden links-libertären Protestkultur – genährt durch den Zuzug der *néo-marseillaises*, durch sich verschärfende Bedrohungssituationen in dem Stadtgebiet von Euroméditerranéenne sowie dem innerstädtischen Mietmarkt, sowie durch erste Mobilisierungserfolge in der Rue de la République – konnte bis hierhin nicht bestätigt werden. Dennoch verspricht die Entwicklung der kommenden Jahre, allen voran der Ausrichtung der europäischen Kulturhauptstadt 2013 sowie der Realisierung des innerstädtischen Renovierungsprojekts Opération Grand Centre-Ville, günstige externe Voraussetzungen für weitere Mobilisierungen, wenn es den zeitgenössischen Initiativen auch an einer *soft infrastructure* links-libertärer Politik zu ermangeln droht.

Im Anhang soll der Wahl-Hamburger Uwe Roth zu Wort kommen, mit dem ich dank enger Kontakte im Jahr 2015 zu einem Interview in Hamburg zusammen traf. Er kam 1985 aus dem Süden Deutschlands nach Hamburg und wurde politisch, als der Hafenstraße-Konflikt seinem Höhepunkt zusteuerte, in der Hausbesetzerszene sozialisiert. Nach einem siebenjährigen Zwischenaufenthalt in den USA und einer Ausbildung im traditionellen Bootsbau kommt er 1999 durch einen *totalen Zufall* nach Marseille. Hier ist er politisch zwar sehr viel weniger aktiv als in Hamburg, sodass sein vergleichender Blick auf die beiden Städte relativiert werden muss, dennoch erhält er gerade auch aufgrund enger Freundschaften zu alteingesessenen Marseillern zahlreiche Einblicke in das politische und gesellschaftliche Leben der Stadt (Anhang I.).

– Teil II. –

**Urbane Proteste in der Gegenwart
zwischen Vernetzung, Autonomie
und Fragmentierung**

– Kapitel VI. –

Von Abwehrkämpfen zum Recht auf Stadt. Zwischen Latenz, produktiven Konflikt und flexiblen Bündnissen

In diesem Kapitel soll die Entstehung des Recht auf Stadt Netzwerks 2009 im Wechselspiel mit der in den 2000er Jahre sich durchsetzenden unternehmerischen Stadtpolitik dargelegt werden. Dabei soll u.a. gezeigt werden, dass die Nicht-Sichtbarkeit links-libertärer Proteste in der Stadt nicht als ein Fehlen politischer Widerständigkeit missverstanden werden darf. Im Sinne einer Kultur des Protests sollen vielmehr die stillen und von außen unsichtbaren Prozesse aufgezeigt werden, die der allgemeinen Forderung nach einem Recht auf Stadt notwendig vorausgehen.

Die unternehmerische, auf Attraktivität und Konkurrenzfähigkeit setzende Agenda städtischer Politik, die ihren Ausgangspunkt in den 1980er Jahren genommen hatte und von zahlreichen sozialen Kämpfen begleitet worden war, wird sich zu Beginn der 2000er Jahre mit dem Leitbild Metropole Hamburg - Wachsende Stadt (2002) verstärkt gegenüber dem wohlfahrtsstaatlichen und integrativen Ansatz städtischer Politik durchsetzen. Das neue Leitbild basiert auf der Annahme, dass das Ziel der Anlockung qualifizierter Arbeitnehmer, Touristen und privater Investoren vor dem Hintergrund internationaler Städtekonkurrenz „eine deutliche Steigerung der internationalen Attraktivität und Bekanntheit Hamburgs voraus[setzt]. Benötigt werden städtebauliche und architektonische Projekte, kulturelle Veranstaltungen, Events, Festspiele, um Hamburgs Strahlkraft ausbauen zu können und die Unverwechselbarkeit des Standortes zu einem internationalen Markenzeichen entwickeln zu können.“ (FHH 2002 : 23). Allen voran auf zwei Feldern, der Wohnungsmarkt- und der Kulturpolitik, wird die Fokussierung auf die Außenwahrnehmung der Stadt ab den 2000er Jahren Prozesse sozialer Segregation beschleunigen, die mehr und mehr die Mittelklasse zu tangieren beginnen und damit als eine Bedrohungssituation eben jener Akteursgruppen links-libertärer Couleur wirksam werden, die sich bereits in den zurückliegenden Jahren und Jahrzehnten für eine gerechte Stadt(-teil)politik von unten eingesetzt haben.

Die Umsetzung des Paradigmas der Wachsenden Stadt fällt mit dem historischen Machtwechsel von 2001 zusammen, als die SPD erstmals seit 44. Jahren die Regierungsmehrheit zugunsten einer Mitte-Rechts-Koalition verloren geben musste (SPD 36,5% ; CDU 26,2% ; Schill 19,4% ; GAL 8,6% ; FDP 5,1%). Wenn die Zielsetzungen und Strategien des neuen Leitbildes als Fortsetzung und

Intensivierung der bestehenden, unternehmerischen Stadtpolitik verstanden werden können¹⁵², bedeutet der Rechtsruck innerhalb der Stadtregierung den Bruch jahrzehntelanger Kooperationsverhältnisse und Allianzen zwischen SPD und GAL, den städtischen Institutionen sowie der freien, links-libertären Kultur- und Politszene. Diese Entwicklung wird sich, neben den Prozessen sozialer Segregation, förderlich auf die Bereitschaft links-libertärer Politik zu internen Bündnisse und Kooperationsbestrebungen jenseits der Institutionen auswirken.

1. Die Wachsenden Stadt. Wirtschaftliche Erfolge, soziale Segregation und steigender Unmut

Die wirtschaftliche Entwicklung Hamburgs seit den frühen 2000er Jahren scheint der aggressiven Wachstums- und Attraktivitätspolitik auf den ersten Blick recht zu geben. Das Bruttoinlandsprodukt ist zwischen 2000 und 2015 von 78.127 M€ kontinuierlich auf 108.125 M€ angewachsen (Statistikamt Nord 2018 : 187). Im selben Zeitraum ist die Zahl der Arbeitnehmer um 14,7% auf knapp 1,2 Millionen gestiegen (Int. : HKH a). Das verfügbare Jahreseinkommen je Haushalt liegt dabei mit durchschnittlich 42.357 € deutlich über dem Wert von 2000 (30.648 €) (Statistikamt Nord 2018 : 191). Die Arbeitslosenquote liegt im Jahr 2016 mit 7,1% zwar deutlich über den bundesdeutschen Durchschnitt von 5,8% (ebd : 111), bedeutet jedoch einen Rückgang um 2,7% seit 2003. Der Tourismus- und Messestandort Hamburg konnte sich mit einem Zuwachs jährlicher Übernachtungen um 158% deutlich von der nationalen Konkurrenz absetzen (Int. : HKH 2015 b).

Diese positiven Entwicklungen verdecken jedoch zahlreiche soziale und wirtschaftliche Problemlagen der hanseatischen Wachstumsstrategie (vgl. Volkmann 2005 : 19 ; Rinn 2016 : 141)¹⁵³. In der Tat verbergen sich hinter den Erfolgsmeldungen einer Stadt im Aufschwung die Anzeichen sozialer Spaltung und steigender Unmut. So weist Peter Birke darauf hin, dass im Jahr 2008 schätzungsweise 200.000 Einwohner vor allem im Süden und Osten Hamburgs als *arm* einzustufen sind. Jedes vierte Kind unter sechs Jahren wachse demnach in einem Haushalt mit

152 Diese bestehen in der Erhöhung der Einwohnerzahl, der Förderung des lokalen Wirtschaftswachstums allen voran anhand einer mittelstandsorientierten Cluster-Strategie, der Bereitstellung von Wohn- und Büroraum für den aufstrebenden Dienstleistungssektor sowie der Schaffung des *internationalen Markenzeichens* Hamburg.

153 Die Wachstumsstrategie basiert auf der finanzpolitischen Kalkulation, dass auf Grundlage des Länderfinanzausgleichs mit jedem verlorenen Einwohner von einem Steuerverlust in Höhe von 3000€ jährlich auszugehen sei. Dementsprechend gehe mit jedem zuziehenden Bewohner, bei Abzug der zu erwartenden Sozialkosten, ein Gewinn von 690€ einher. Insofern die Wachstumsstrategie in erster Linie auf *hochmobile* „Investoren und kreative Köpfe aus dem In- und Ausland“ (FHH 2002 : 10) sowie auf „junge Familien mit Kindern“ (ebd. : 12) zielt, also eher die sozial Starken als die *sozial Schwachen* anziehen werde, könne mit einem prozentualen Rückgang an Sozialausgaben pro-Kopf gerechnet werden. Damit, so die Stadtsoziologin Alisch, lässt sich das Leitbild als eine „Politik für die Starken“ interpretieren, „die auf der durch die Realität längst widerlegte[n] These des *Sickereffekts*“ basiert (2004 : 71 ; zit. In. : Rinn 2016 : 141).

weniger als der Hälfte des Durchschnittseinkommens auf (2010 : 181f.). Das Armutsrisikoquote erreicht laut des Paritätischen Wohlfahrtsverbandes im Jahr 2015 ein Rekordhoch von 16,9 % und liegt damit knapp über dem bundesdeutschen Schnitt. Dabei sei jeder sechste Einwohner von Armut bedroht. Die Armutsrisikoquote von Rentnern habe sich zwischen 2006 und 2016 auf 13,3% verdoppelt (Int. : Hamburger Abendblatt 2016). Jeder fünfte Arbeitnehmer im Jahr 2010 verdient weniger als 1000€ monatlich (Int. : Statistikamt Nord 2012 : 108). Und „während 1977 noch 668.000 Menschen in Vollzeit und lediglich 75.000 in Teilzeit gearbeitet haben, waren es 2007 schon 126.000 in Teilzeit und nur noch 612.000 in Vollzeit“ (Birke 2010 : 182). Gleichzeitig weist die Stadt im Jahr 2013 mit 867 Personen die höchste Zahl an Millionären in Deutschland auf (Int. : Hamburger Abendblatt 2017) und steht mit 18 Milliarden unter den Top-Ten Europas (Int. : FAZ 2014). Auf sozialräumlicher Ebene drückt sich dies in starken Disparitäten des durchschnittlichen Monatseinkommen aus : Nienstedten : 150.000€ ; Blankenese : 94.500 € ; Othmarschen : 88.900 € ; Harburg : 19.200 € ; Rothenburgsort : 18.200 € ; Veddel : 17 000 € (Birke 2010 : 182).

Besonders frappierend wirkt sich die unternehmerische Stadtpolitik der Wachsenden Stadt in den Bereichen Wohnungsbau und Mietentwicklung einerseits sowie der Kulturpolitik andererseits aus. Dabei steht der Imperativ einer lokalpatriotischen Kooperation¹⁵⁴ die De-Thematisierung und Nicht-Berücksichtigung all jener Bevölkerungsgruppen und Orte, kultureller Praktiken und sozialer Bedürfnisse gegenüber, die nicht unmittelbarer Teil des Leitbildes *Wachsende Stadt* sind. Bereits David Harvey oder Gerry Mooney¹⁵⁵ haben anhand empirischer Beispiele aufgezeigt, dass mit der Privilegierung innovativer Entwicklungspotentiale in der Stadt postfordistischer Prägung ein *gros* der finanziellen und politischen Ressourcen von strukturellen Problemlagen weggelenkt werde (Harvey 1989 : 8), was zur Entstehung einer neuen *distinctive underclass* (ebd. : 12) beitrage. Doch die fortschreitende Präkarisierung der hanseatischen Bevölkerung, die nun mehr und mehr die Mittelklasse betrifft, begünstigt als geteilte Bedrohungssituation die Vernetzung und Kooperation

154 In Fortsetzung der Ideen Dohnanyi's (1983 : 1) fordert das neue Leitbild einen „Schulterschluss aller gesellschaftlichen Gruppen“ (FHH 2002 : 4). Dabei „müssten sich die Privatwirtschaft, die Arbeitnehmer, Nichtregierungsorganisationen, die Verwaltung, Universitäten u.s.w. als *ökonomische Einheit* verstehen“ (ebd. : 69). Das Bild einer attraktiven und lebenswerten Stadt müsse ohne Widersprüche in unterschiedlichen Bereichen wie Wohnen und Arbeit, Unterhaltung und Freizeit, Sauberkeit und Sicherheit aufrecht zu erhalten sein.

155 Mooney zeigt anhand zahlreicher Statistiken, dass die breit vermarktete *urbane renaissance* des postindustriellen Glasgow mit einer starken gesellschaftlichen Polarisierung und der Nicht-Thematisierung der Verlierer der postindustriellen Wachstumsstrategie einhergegangen sei. Demnach sind im Jahr 2003 vier von fünf Arbeitsplätzen im aufstrebenden Dienstleistungssektor verortet, der in den zurückliegenden zehn Jahren um 33% gewachsen sei. Dabei habe vor allem die Finanzindustrie (+46%) und der Tourismussektor profitiert (Mooney 2004 : 334). Umgekehrt seien 50% der neu entstandenen Stellen von neu Hinzugezogenen besetzt worden. „In 2001, the City had an economic inactivity rate of 32% (123,000 people), well above that for Scotland (25%) and the UK (22%) and an employment rate of 61%, which is one of the lowest in the UK.“ (ebd. : 335). Ein Großteil der Bewohner, vor allem aus den ehemaligen Arbeitervierteln, profitiere demnach kaum von der *urbain renaissance*. 41% der städtischen Haushalte lebt in Armut und die durchschnittliche Lebenserwartung der Männer liegt mit 63 Jahren 14 Jahre unter dem britischen Durchschnitt.

zahlreicher (stadtteil-)politischer Initiativen, die sich 2009 zum Recht-auf-Stadt Netzwerks zusammenschließen sollten.

Zwischen 1993 und 2012 war die Zahl der öffentlich geförderten Wohnungen von 211.000 auf 98.495 zurückgegangen (vgl. Birke 2010 : 183). Die öffentliche Wohnungsbaugesellschaft SAGA, größter Vermieter der Stadt, erhöhte ihre Mieten zwischen 1997 und 2007 um bis zu 30% (Birke 2010 : 183). Im Jahr 2013 erwirtschaftet sie 181,6 Millionen € zur Konsolidierung des verschuldeten Haushalts (vgl. Metzger und Schipper 2017 : 200), ohne merkliche in Instandsetzung und Sozialprogramme zu investieren (Int. : Die Welt 2015). Dies trifft auch mehr und mehr die Mittelschichten : „Während arme Haushalte, die über weniger als 900 € Nettoeinkommen pro Monat verfügen, im Jahr 1998 ca. 38 Prozent ihres monatlichen Einkommens für Wohnen und Nebenkosten ausgeben mussten, waren es 2003 ca. 42 Prozent und 2008 bereits knapp 50 Prozent. Im Bereich der mittleren Haushaltseinkommen (1.300 bis 2.000 €/Monat) stieg der Anteil von ca. 33 Prozent in 1998 auf knapp 40 Prozent in 2008“ (Metzger und Schipper 2017 : 195).

Während einerseits ein Fehlen von 40.000 bis 70.000 Wohnungen konstatiert werden muss, lässt sich andererseits eine Überproduktion an Büroraum feststellen. Im Jahr 2010, dem Höhepunkt der RaS-Mobilisierung, stehen über 1,3 Millionen m² Bürofläche leer (Birke 2010 : 166). Dessen Durchschnittspreis bildet mit 14,67 €/m² dennoch den Spitzenwert in Deutschland. Wenn der Büroleerstand seitdem auch auf ca. 580.000m² zurückgegangen ist (Int. : Statistika 2017), müssen in den zentrumsnahen Vierteln wie St. Pauli, Ottensen oder der Schanze zahlreiche Räumungen und Verdrängungsprozessen von Mietern beobachtet werden (Fischer et Jörg 2009 : 21). Dem Journalisten und RaS-Aktivisten Christoph Twickel zufolge habe Hamburg im Jahr 2009 daher einen Punkt erreicht :

„an dem Berlin vielleicht demnächst ist, dass der medial wirkungsmächtigere Teil der Gesellschaft, nämlich die Mittelschichten, selber davon betroffen waren. Über das Thema Gentrifizierung wurden in großem Maße die Leute erfasst, die selber in den Medien arbeiten, Zeitungen lesen. Und erst wenn die Zeit-, Spiegel- und SZ- oder TAZ-Leser das Gefühl haben, es geht ihnen selber an den Kragen, erst dann wird ein Problem ja zu einem gesellschaftlichen Problem.“ (Interview Twickel, 28.07.2014)

Eine ähnliche Bedrohungssituation, die zugleich eine breite Angriffsfläche für politische Forderungen im Sinne einer Stadtpolitik von unten bietet, lässt sich im selben Zeitraum auf dem

Feld der Kulturpolitik beobachten. Im Kapitel III. schien am Beispiel des Programms *Kunst im öffentlichen Raum* die hanseatische Tradition einer politisierten Kunst auf, die dank diverser Kooperationsverhältnisse zwischen den Institutionen und der freien Szene über zwanzig Jahre aufrechterhalten werden konnte. Eines der vorerst letzten Beispiele einer solchen Kooperation bildete das Projekt *Passion Impossible* von Christoph Schlingensief¹⁵⁶.

Mit dem politischen Rechtsruck 2001 wurde der Kultursektor dezidiert als eine *ökonomische Einheit* der Wachsende begriffen, also in die städtische Marketing- und Attraktivitätsstrategie integriert (FHH 2002 : 64). „Statt progressive, experimentelle und temporäre Kunstprojekte zu initiieren, wird Kultur als Wirtschafts- und Standortfaktor gesehen. Das Kunst im öffentlichen Raum Programm – ehemals Vorzeigemodell – wird heute nur noch sporadisch und funktional in den Investitionsquartieren gepflegt, während die Quartiere Hamburgs kaum bis gar nicht auf kulturelle Förderung bauen können“ (Borries et.al. 2014 : 18).

Vor diesem Hintergrund wird das experimentelle und äußerst einflussreiche Kunstfestival *artgenda*¹⁵⁷ 2003 ersatzlos gestrichen. Das Projekt Park Fiction, bis zu seiner Fertigstellung 2004 von politischer Seite noch durch zahlreiche Widerstände gebremst, wird in den Folgejahren von der Stadtpolitik aktiv in die Aufwertungs- und Verdrängungsprozesse des Viertels integriert¹⁵⁸. Und während „die Gelder der Kulturbehörde teilweise gestrichen bzw. umgewidmet werden für Leuchtturmprojekte“, so die Künstlerin und Aktivistin Anke Haarmann, sind „über den Umweg IBA

156 Im Kontext einer landesweiten Politik der gezielten Säuberung der innerstädtischen Bahnhöfe (vgl. Grothe 2005 : 17-52) lud im Jahr 1997 das Schauspielhaus Hamburg den Performancekünstler Schlingensief zur Ausrichtung der *Passion Impossible* ein. Während dieses einwöchigen Spektakels „werden die im Bahnhofsareal lebenden Obdachlosen, DrogenkonsumentInnen und Prostituierten ermutigt (...) sich Gehör zu verschaffen und die Konfrontation mit anderen Menschen und verschiedenen Institutionen zu suchen“ (ebd. : 101). Ganz in der Tradition von Beuys durchbricht Schlingensief die Grenzen der klassischen Kulturinstitution *Theater* um *offene Situationen* zu erzeugen. Damit schreibt sich in Hamburg eine Tradition politischer Kunst fort, die städtischen Raum zur Austragung, nicht zur Aufführung, reeller gesellschaftlicher Konflikte begreift.

157 Ausgehend von der europäischen Kulturhauptstadt Kopenhagen im Jahr 1996 wurde das Kunstfestival bis 2002 von verschiedenen Großstädte des baltischen Raums ausgerichtet. Hamburg war im Jahr 2002 mit dessen Organisation betraut und reformierte dessen Funktionsweise grundlegend. An die Stelle eines organisatorischen *top-down* Schemas traten demokratische Kooperationsprozesse der freien Kunstszenen. Claus Mewes, als Museumsdirektor in das Festival involviert, beschreibt diese Entwicklung als „ein sehr positives Beispiel einer (hamburger Kultur-)Initiative, die letztlich auf die Kulturbehörde und die Frau Mittelberg (SPD) zurückzuführen war.“ (Interview Mewes, 31.07.2014). Einer der drei federführenden KuratorInnen, Felix Kubin, hebt dabei vor allem dessen experimentellen und auf politische und institutionelle Unabhängigkeit zielenden Charakter hervor (Int. : Kubin 2006 : 20).

158 Die Stadt hatte viel unternommen, um jegliche Versuche der Aufrechterhaltung einer lebendigen und politisch unabhängigen Erinnerungs- und Protestkultur zu unterbinden – u.a. durch die Nicht-Bewilligung des *Institut für angewandten Urbanismus* der Park Fiction Gruppe. Zugleich wurde Park Fiction postwendend als „einzigartiger öffentlicher Freiraum mit individueller und ungewöhnlicher Gestaltung“ (Int. : FHH 2018) in die Vermarktungsstrategie des *Tourismusstandort Hamburg* eingebettet. Bereits im Jahr 2001, noch vor der Fertigstellung des Parks im Jahr 2005, hatte die Stadt mit dem Verkauf der *Kasematten* an den Immobilieninvestor Klausmartin Kretschmar damit begonnen, das symbolische und kreative Kapital der lokalen Szene in die Vermarktung St. Paulis als Habitat der städtischen Unternehmens- und Kreativindustrie einzubinden.

wieder Kulturgelder da. Letztes Jahr 1,3 Millionen für den Kultursommer, komplett aus den Stadtentwicklungstöpfen“ (zit. In. Int. : Wildner 2008). Am Beispiel verschiedener öffentlicher und privater Kulturfestivals wie dem Kultursommer der IBA 2008/09 oder dem *DingDong-Festival* 2008 lässt sich gleichzeitig eine strukturelle Prekarisierung der Kunst- und Kulturschaffenden beobachten, geprägt durch interne Konkurrenz und mangelnde Planungssicherheit (vgl. Birke 2013 : 80). Kritische Interventionen von Künstlern und Kulturschaffenden werden dabei, so die Analyse Ulf Tregers am Beispiel der Privatisierung des Spielbudenplatz auf St. Pauli, „als Teil des Vermittlungs- und Verkaufskonzeptes“ von Anfang an antizipiert und als kritischer Diskurs in das Gesamtprojekt integriert (Int. : Treger 2008). Oder dessen symbolisches Kapital wird anhand innovativer Techniken der kulturellen Camouflage¹⁵⁹ in privatwirtschaftliche und stadtplanerische Interessen integriert.

In Angesicht der unmittelbaren Folgen auf dem Wohnungsmarkt und in der Kulturpolitik, aber auch in Bezug auf die Überwachung und Kontrolle öffentlicher Räume und massiver Einsparungen im Sozialbereich, sollte diese als neoliberal kritisierte Wende der positiven wirtschaftlichen Entwicklungen zum Trotz unter breiten Teilen der Bevölkerung als Bedrohungssituation wahrgenommen werden. Der Bruch einer an sozialen und politischen Themen interessierten Kulturpolitik setzt dabei in der freien Szene der Stadt eine Dynamik kollektiver Vernetzung und Kooperation jenseits des Einfluss- und Kontrollbereichs durch die städtischen Institutionen in Gang. Diese Dynamik wird in den kommenden Jahren in dem Festival *Wir sind Woanders* seinen Niederschlag finden und einen wichtigen Vorläufer des Recht aus Stadt-Netzwerks darstellen. Überhaupt beginnen Kulturproduzenten kritisch ihre eigene Implikation in diese Prozesse in Frage zu stellen¹⁶⁰. Ein langsamer, von außen kaum sichtbarer Prozess links-libertärer Vernetzung und kollektiver Mobilisierung fungiert dabei als wesentliche Vorbedingung für 2009.

159 Bei der cultural camouflage, auch mimikry genannt, treten privatwirtschaftliche Akteure wie Nike nicht mehr als Ausrichter oder Sponsoren von Kulturevents in Erscheinung, sondern als Teil des Quellcodes der Szene (vgl. von Borries 2004 : 53). So hatte die von der HafenCity beauftragte Agentur Eventlabs – Labor für emotionale Markenkommunikation verschiedene, exklusiv ausgerichtete Szene-Events organisiert und dabei auf die subkulturellen Codes der lokalen Kunst- und Politszene zurückgegriffen (vgl. Twickel 2010 : 58).

160 So schreiben die Künstler des Golden Pudel Klub in einer Presserklärung vom 01.06.2001 : „Der Fakt dass junge Undergroundkünstler und Musiker die Quartiere herrichten in denen sich später die sog. Dotcoms breitmachen ist ja altbekannt (siehe Schanzenviertel, Prenzlauer Berg usw.), dass in einem heruntergekommen Viertel mit niedrigen Mieten einfach nur ein paar Jahre gewartet werden muss, bis sich eine interessante, verlockende Infrastruktur, mit Kneipen, Klubs und Galerien gebildet hat, in die dann investiert werden kann um sie auszubeuten bis sie so tot ist wie heute der Hans Albers Platz oder der Fischmarkt. Das also eine Szene wie die unsere den Standort ständig wechseln muss, weil sie sofort mit der Macht des Geldes vertrieben wird wenn sie erst einmal die Grundkultivierungsarbeit erledigt hat.“ (Int. : Golden Pudelclub 2001).

2. Von Abwehrkämpfen, produktiven Konflikten und latenten Prozessen der Vernetzung

Bereits im Winter 2002/2003 hatten sich mit den Bambule- und Hartz-IV-Protesten erste vernetzte Widerstände gegen die neoliberale Stadtpolitik formiert und lautstark artikuliert¹⁶¹, waren jedoch von nur sehr kurzer Dauer gewesen. Dessen unvorhersehbare Dynamik, die sich dezentral um verschiedene Themen entfaltete, konnte in den nachfolgenden Studierenden-, Hartz-IV- und Arbeiterprotesten nicht mehr wiedererlangt werden. Großprojekte wie die HafenCity oder das hochpreisige Wohnviertel *Bavaria Brauerei* wurden ohne größeren Widerstand umgesetzt, während Auseinandersetzungen bsw. gegen die Ansiedlung eines Luxushotels im Schanzenpark als kleinteilige *Abwehrkämpfe* isoliert waren (vgl. Rinn 2016 : 143). Wie konnte es im Sommer 2009 in Angesicht dieses bewegungspolitischen Stillstands gelingen, eine enorme Vielfalt an Initiativen und Gruppen, an Themen, Inhalten und Forderungen, unter dem Überbegriff *Recht auf Stadt* zu vernetzen ? Warum kam die Dynamik der Bambule- und Sozialproteste derart schnell zum Erliegen, während die Forderung nach einem Recht auf Stadt eine über mehrere Jahre anhaltende Dynamik entfachten ?

Mehrere Interviewpartner aus dem RaS-Netzwerk unterstreichen die „Unvorhersehbarkeit“ kollektiver Proteste (Vrenegor, 04.07.2014), die Bedeutung von „Zufällen“ und „günstigen Augenblicken“ (Jörg, 11.07.2014) oder von der kritischen Masse : „In diesem dreiviertel Jahr, vor dem Sommer 2009, haben sich eine Menge Leute plötzlich kennengelernt und miteinander verbunden. Bis heute weiß keiner genau, warum es gerade zu diesem Zeitpunkt dazu kam. Die Problematik war ja nicht neu. Aber wie es manchmal so ist, die kritische Masse.“ (Interview Boeing, 22.07.2014).

Neben den oben skizzierten günstigen, externen Bedingungen sind es, so soll nun gezeigt werden, vor allem interne Prozesse gewesen, die langsame Herausbildung einer links-libertären Protestkultur, die die breite und erfolgreiche Vernetzung von RaS vorbereiteten. In Verweis auf die

161 Im Winter 2002 forciert der neue Senat die Schließung des Bauwagenplatzes *Bambule* und kündigt ein hartes Vorgehen gegen alle weiteren Bauwagenplätze der Stadt an. Diese *alternative*, stark politisierte Nutzungsform des städtischen Raums schien der strengen Verwertungs- und Attraktivitätslogik der Wachsenden Stadt im Wege zu stehen. Unter dem anhaltenden Druck der Polizei verließen die Bewohner Bambules das Karviertel, verlagerten ihr Engagement jedoch auf die Straße. Die regelmäßigen, in manchen Phasen täglichen Demonstrationen und künstlerischen Interventionen (vgl. Film : Alwert 2003) fanden die solidarische Unterstützung politischer Gruppen wie dem *Schwabinggrat Ballett* (siehe unten). Der Widerstand für Bambule verband sich dabei mit Protesten gegen eine als neoliberal kritisierte Reform der Hochschulen sowie parallel aufgekommenen Sozialprotesten „gegen die Angriffe der damaligen Rechtskoalition auf die soziale Infrastruktur im Allgemeinen und auf progressive soziale Einrichtungen wie Drogenhilfeeinrichtungen, Frauenhäuser und Flüchtlingsinitiativen (im Besonderen). Auf dem Höhepunkt der Bewegung demonstrierten im April 2003 bis zu 15.000 Menschen in der Hamburger Innenstadt gegen die Politik des Senats, Wagenbewohner und Gewerkschafterinnen, Sozialarbeiter und Studierende.“ (Birke 2010 : 171).

Soziologin Fominaya soll hier eine *genealogische Perspektive* fruchtbar gemacht werden. Sie richtet den Blick „from the inside out, playing close attention to their latent activity during periods of abeyance or less visible mobilization, and recognizing processes of movement continuity between peaks of visible mobilization.“ (2014 : 148f.).

So reagierte die freie Kunst- und Kulturszene der Stadt bereits 2005 auf die neoliberale Kulturpolitik des Senat. Dreißig selbstorganisierte Initiativen und Orten zielen unter dem Titel *Wir sind Woanders* darauf, „einer möglichen Spaltung der Projektorte entgegenzuwirken, Geschlossenheit für gleiche Interessen zu signalisieren, und für die Zukunft eine Lobby zu bilden, die diese Arbeit an der Basis der Hamburger Kunst und Kultur für die Zukunft stärker vertritt“ (Int. : *Wir sind Woanders* 2006). Damit sollte auch die Lücke gefüllt werden, die sich durch die aufgekündigte Zusammenarbeit mit der Stadt allen voran im Programm *Kunst im öffentlichen Raum* und der *artagenda* aufgetan hatte.

Bemerkenswert an dem Zusammenschluss von *Wir sind Woanders* ist die in den 1970er und 1980er Jahren mehrfach angemerkte Bereitschaft und Fähigkeit der hanseatischen Kunst-, Kultur- und Politszene, in Distanz zur institutionellen Politik zu treten und gleichzeitig formelle Strukturen kollektiver Organisation aufrechtzuerhalten. Die Angst vor einer Vereinnahmung führt also gerade nicht zu einem sehr häufig in Frankreich und Marseille beobachtbaren Rückzug links-libertärer Initiativen *en parallèle, inclassables, hors-système* (Mauger 1994). *Wir sind Woanders* war vielmehr daran interessiert, eigene Projekte zu erarbeiten und sie öffentlichkeitswirksam und offensiv nach außen zu tragen. Zwischen den Jahren 2006 und 2008 veranstalteten die dreißig teilnehmenden Orte das gleichnamige Festival *Wir sind Woanders*. Dank der zurückliegenden Vernetzung durch die *artagenda* konnten Künstler aus dem gesamten nordeuropäischen Raum über vier Wochen hinweg ihre Werke präsentieren. Somit wurde öffentlichkeitswirksam eine Grauzone zwischen städtischen Kulturinstitutionen, der Hochschule und etablierten Galerien investiert und ein eigenes, solidarisches Finanzierungsmodell jenseits öffentlicher Förderprogramme aufgebaut¹⁶².

Durch die kollektive Solidarität und eine relative finanzielle Unabhängigkeit etablierten und

162 „Die Förderung der Hamburger Kulturbehörde für die freien Kunsträume sei allerdings verschwindend gering im Vergleich beispielsweise zum Prestigeprojekt Hafencity. Die Summe werde nicht erhöht, (...)die renommierten Projekte wie das Künstlerhaus FRISE oder das Westwerk bekommen dementsprechend weniger als früher. Statt in Konkurrenz zu treten und sich möglicherweise dadurch die Existenz gegenseitig schwer zu machen, haben sie sich dazu entschlossen, sich zu vernetzen. Aus diesem Impuls entstand im vergangenen Jahr das erste gemeinsame Festival *wir sind woanders*. 'Wir lassen uns unsere Freiheit nicht nehmen', sagt dessen Leiterin MÓka Farkas. In diesem Jahr finanziert weitestgehend ein anonym Sponsor die Veranstaltung“ (Int. Jäger 2007).

konsolidierten sich soziale Vertrauensverhältnisse. Ein *Know-How* und ein Selbstbewußtsein in Bezug auf Fähigkeiten kollektiver Organisation, Kompromissfindung und Kommunikation war entstanden. Inhaltlich ging man über die *bloße* Ausstellung von Kunst hinaus. Mehr und mehr rückte die Thematisierung und Verbreitung politisch unbequemer Inhalte in den Fokus. Die Festivals wurden von einem breiten Programm an Vorträgen, Workshops und Diskussionen flankiert, das sich dank der Expertise lokaler und (inter-)nationaler Experten kritisch mit Themen wie der Selbstprekarisierung von Künstlern oder deren instrumenteller Einbindung in die hanseatische Kreativ- und Tourismusindustrie auseinander setzten (Int. : Wir sind Woanders 2007). Die teils bestehenden Differenzen der teilhabenden Orte und Künstlerkollektive in Bezug auf Finanzierung und Organisationsstruktur, künstlerischer und politischer Ausrichtung oder der Beziehung zu städtischen Institutionen führten zwar zu internen Spannungen und Konflikten, nicht aber zu offenen Brüchen und einer Fragmentierung des Netzwerks.

Mitte der 2000er Jahre existieren im Kunst- und Protestmilieus der Stadt mehrere solcher Begegnungsorte, die eine *broker*-Funktion zwischen diversen Kollektiven und sozialen Gruppen ermöglichen. Die Bedingungen dafür sind günstig¹⁶³. Dabei, so die Aktivistin Petra Barz¹⁶⁴, wirke in der Hansestadt „weniger Spaltung, als das andere Städte kennen“ (Interview : 31.07.2014). Der Butt-Club in der Hafenstraße illustriert die kollektive Diskussions- und Streitkultur. Petra Barz : „Das hat angefangen als ein semi-öffentlicher Salon, an dem viele Diskussionen stattgefunden haben. Und zwar in so einer guten Mischung aus KünstlerInnen, MusikerInnen, AktivistInnen, NachbarInnen. Es herrschte eine unglaubliche Offenheit : *Alles darf gesagt werden, alles darf gedacht werden, man darf sich streiten, man darf sich anschreien, man darf heulen*, eine bestimmte Art von Diskussionskultur, die auch ein bisschen die Sprechverbote und Tabus der Linken umgeht, die ja auch viele Angsträume aufweist.

Neben dem Butt-Club oder dem Festival Wir sind Woanders entwickelt sich zwischen den Jahren 2006-2009 die Internetplattform *The Thing*¹⁶⁵ zu einer wichtigen Plattform des Dialogs, der

163 So argumentiert die Künstlerin und Aktivistin Anke Haarmann : „Hamburg ist ausreichend groß, um eine urbane Struktur zu gewährleisten und ausreichend klein, um sich zu kennen (...) Im Zweifelsfalle haben alle schon mal miteinander kooperiert. (...). Also im Grund gibt es das Netzwerk schon vorher, bevor es sich gründet.“ (Interview 01.08.2014).

164 Petra Barz arbeitet heute für Bildungsträger, der zu sozialen und politischen engagierten Themen Seminare, Workshops und Auslandsexkursionen organisiert. Politisch wurde sie Ende der 1980er und in den 1990er Jahren im „klassisch linken Milieu“ der Stadt sozialisiert. „Ich habe viel antifaschistische und anti-Repressionsarbeit gemacht und mich immer schon mit der Idee beschäftigt, wie man andere Anschlüsse hinbekommt. Sobald es mir zu identitär wurde, habe ich eine kleine Krise bekommen“ (Interview Barz).

165 „Grundidee ist, dass KünstlerInnen als Teil ihrer Praxis Kommunikationsstrukturen schaffen, in denen sie untereinander – und mit anderen – ausgehend von künstlerischen Fragestellungen gesellschaftlich relevante Themen diskutieren und in unterschiedlichen Formaten publizieren können. Diese Idee, die nichts an Aktualität und Dringlichkeit eingebüßt hat,

Auseinandersetzung, des Streits. Noch heute bietet das Archiv der Seite Zugang zu mehr als hundert Artikeln und Diskussionen die „ausgehend von künstlerischen Fragestellungen gesellschaftlich relevante Themen diskutieren“ (Int. : The Thing 2009). In Angesicht der weiter oben skizzierten Prekarisierung des Hamburger Kunst- und Kulturbetriebs und dessen voranschreitende Integration in stadtpolitische Aufwertungsprozesse allen voran im Rahmen der IBA in Wilhelmsburg, entladen sich innerhalb von The Thing in den Jahren 2007 und 2008 tiefgreifende Spannungen und Konflikte zwischen verschiedenen Einzelpersonen, Künstlergruppen und stadtteilpolitischen Initiativen, die vorerst die Schwierigkeit aufzeigen, gemeinsame Ziele und Positionen zu entwickeln (vgl. (Int. : Falk 2008).

Doch die Ausformulierung von Meinungsunterschieden, die Konfrontation unterschiedlicher Standpunkte, die manchmal auch unsachliche und von egozentrischen Interessen durchdrungene Konfrontation ist keineswegs schädlich für politische Vernetzungsprozesse. Zumindest unter der Voraussetzung dass es gelingt, diese Konflikte produktiv zu machen. Der Stadtgeograph Patrice Melé unterstreicht die Bedeutung von Konflikten für eine funktionierende politische Netzwerkarbeit¹⁶⁶. Und Héloïse Nez zeigt bezüglich der madrilenischen Indignadosbewegung die Überwindung zahlreicher interner Differenzen dank des Konsensverfahrens. Es habe dazu beigetragen, dass diverse Meinungsunterschiede und Konflikte ausdiskutiert werden mussten und so nach und nach in eine *parole collective* überführt werden konnten :

„(L')expression des désaccords et la formulation d'accords autour d'un minimum commun“, a crée de „la cohésion interne utile à l'action collective, au sein d'un mouvement traversé par de fortes tensions générationnelles, politiques et idéologiques. Les Indignés, qui n'ont pas tous le même passé militant (...) ni la même conception de leur mobilisation, peuvent ainsi trouver des terrains d'entente.“ (ebd. : 84 und 89).

Dabei geht es nicht darum, die Differenzen in Theorie und Praxis aus der Welt zu schaffen. Es geht darum, das politische Denken und Handeln unterschiedlicher Akteure einander transparent und nachvollziehbar zu machen, Möglichkeiten und Grenzen gemeinsamer politischer Praxis aufzuzeigen, ein *terrain d'entente* zu identifizieren. Ein solcher gemeinsamer Bezugsrahmen sollte

wurde von THE THING Hamburg erweitert durch die Diskussion der Produktionsbedingungen von Kunst mit Blick auf Kunstpolitik und Kulturpolitik und deren besonderen lokalen Verhältnissen: Theorie, Kunst und Politik lesen und lokal praktizieren“ (Int. : The Thing 2009).

166 In Verweis auf Georg Simmel betont er : „que le conflit ne doit pas être analysé comme un dysfonctionnement, un accident de la vie sociale, mais qu'il constitue une forme positive de socialisation. En multipliant les interactions entre participants, les conflits produisent associations, alliances, coalitions et réseaux.“ (2013 : 9).

in Hamburg mit dem Deutungsrahmen *Gentrifizierung* eingeführt und nach und nach produktiv gemacht werden.

Im Frühling 2008 war mit *Es regnet Kaviar – Netzwerk gegen Gentrifizierung* ein Zusammenschluss diverser Orte und Initiativen rund um die Hafenstraße, Park Fiction und die GWA-St.Pauli entstanden. Die seit Jahrzehnten gut funktionierende Vernetzung des Viertels sollte räumlich ausgeweitet werden. Das gerade im Entstehen begriffene *Centro Sociale*¹⁶⁷ oder Künstlerinitiativen wie die *Local Organized Multitude* bereicherten dieses Ziel mit neuen Impulsen und Ideen. Bereits die Auftaktveranstaltung des Netzwerks illustriert die Integration und Zusammenführung alter und neuer Themen und Akteure jenseits der Grenzen von Kunst und Wissenschaft, Sozialarbeit und politischem Aktivismus (vgl. Int. : *Es regnet Kaviar* 2008).



Dank des Deutungsrahmens *Gentrifizierung* konnten neben diversen Ressourcen und Kompetenzen¹⁶⁸ vor allem unterschiedliche Themen, Inhalte und Akteure, die in den Jahren zuvor noch weitestgehend isoliert voneinander existierten und agierten, (kausal) miteinander verknüpft werden : der kontinuierliche Anstieg innerstädtischer Miet- und Bodenpreise (MieterInnenRat¹⁶⁹) ; die Privatisierung und Kommerzialisierung öffentlicher Räume (Spielbudenplatz, Park Fiction-Initiative) ; die Ausgrenzung und Überwachung sozialer Minderheiten (u.a. Rote Flora) oder die

167 Die Initiative zur Gründung des Centro Sociale war aus der Einsicht erwachsen, dass es „mitten im gentrifizierten, umstrukturieren Stadtteil [an] nicht-kommerzielle[n] Räume[n] für unterschiedlichste Veranstaltungen ohne Verzehrzwang und Eintrittsgeld [fehle]. Die Vorstellung von einem politischen, soziokulturellen Zentrum mit einem breit gefächerten Angebot und mit Freiraum für Aktionen und Aktivitäten von und für Menschen aus der engeren und weiteren Nachbarschaft nahm bald konkrete Züge an: Seit dem Sommer 2008 gibt es das Centro Sociale.“ (Int. Centro Sociale).

168 Dabei wird diese Verflechtung bereits auf rein personeller Ebene deutlich. Bei den Vortragenden handelt es sich um Künstler, die Wissenschaft betreiben (Armin Chodzinski, Rahel Puffert) oder die auf ein jahrelanges stadtpolitisches Engagement zurück blicken (Christoph Schäfer, Schorsch Kamerun etc.). Es handelt sich um Wissenschaftler, die sich zugleich als politische Akteure begreifen und sich in stadtpolitischen Initiativen gegen Gentrifizierung (Andrej Holm) oder Rassismus einsetzen (Efthimia Panagiotidis). Diese Liste wird durch engagierte Journalistinnen (Nicole Vrenegor, Birgit Müller) oder einem Rechtsanwalt (Manfred Getzmann) komplettiert, was bezeichnend ist für das signifikant hohe kulturelle, intellektuelle und aktivistische Kapital der Vortragenden an diesem Abend.

169 Auf Betreiben des Vereins *Mieter helfen Mietern* begannen sich 2007 eine Bandbreite von Mieterinitiativen über verschiedene Viertel hinweg, u.a. Ottensen, St. Pauli, St. Georg und dem Schanzenviertel und Karviertel, im sogenannten MieterInnenRat zusammen zu schließen. Erstmals konnten damit in einer kollektiven Kampagne *Rote Karte für Ole* gemeinsame Forderungen an die Stadtregierung herangetragen sowie einer breiten Öffentlichkeit sichtbar gemacht werden. „Eine Mieterschutzzone für alle innerstädtischen Altbauviertel steht im Zentrum der Forderungen – eine Schutzzone, welche die Umwandlung von Miet- in Eigentumswohnungen verhindert, überzogene Mieterhöhungen abwehrt und ein Bleiberecht für Hartz IV-Empfänger in ihren Wohnungen verlangt.“ (Int. : MhM 2007).

Im selben Zeitraum, zu Beginn des Jahres 2009, entstehen bzw. existieren in Hamburg, allen voran in den innerstädtischen Vierteln, unzählige weitere Initiativen, die vom bürgerlichen bis zum links-autonomen Lager reichen. Sie bringen sich gegen die unternehmerische Stadtpolitik in Stellung, „gegen die Belastung durch die Vergnügungsindustrie in bestimmten Straßenzügen, gegen das Abholzen von Bäumen für die Trasse des oben erwähnten Kohlekraftwerks, gegen die Einhegung und das inwertgesetzte Design öffentlicher Räume durch die internationale Gartenschau und die internationale Bauausstellung, gegen eine möglicherweise drohende Räumung des autonomen Zentrums Rote Flora, gegen den Bau exklusiver Eigentumswohnungen nahe der Hafenstraße, gegen das (...) innenstädtische IKEA-Kaufhaus und die damit verbundenen Belastungen durch Baustelle und zukünftige Kunden, und, *last but not least*, gegen die ständig weit über der Inflationsrate und sozial völlig asymmetrisch wirkenden Mieterhöhungen“ (Birke 2010 : 175f.).

The map is titled "VERRÄUMLICHTE KONFLIKTE" (Spatialized Conflicts). It features a blue river flowing from the top right towards the bottom. A red mountain is located in the top left. Various conflict zones and groups are marked with labels and small red flags:

- ALTOPIA VS. ALTHONA ZWISCHEN** (top left, near the red mountain)
- LUXA** (top center)
- SIEDE FLORA** (top center)
- ROSES** (top center)
- A. ZOLA** (top center)
- GANGNE VERBREIT** (top center)
- MIMM** (top right)
- RECHT ANF STADI** (bottom left)
- RETSCHMÜSER SYNDIKAT** (bottom left)
- JOLLY ROUGE** (bottom left)
- MODR BURG** (bottom center)
- AKU ALIENHEIM BURG** (bottom center)
- IGA** (bottom center)
- IBX** (bottom center)
- ZOMIA** (bottom center)
- FETTERHEIM PARK** (bottom right)

Other labels include "2% SAGA" and "KONFLIKT VERBREITUNG" (conflict distribution) near the top right, and "RECHT ANF STADI" (right of way) near the bottom left.

dem Titel *Recht auf Stadt! Drei Aktionstage zum Thema Gentrifizierung*. Das Recht auf Stadt-Netzwerk ist geboren.

205

Kunst und Kultur bei der Aufwertung städtischer Räume gehen. Im Fokus steht die Stadt als Ganzes in ihrem komplexen Wechselspiel sozialer und wirtschaftlicher, politischer und räumlicher Zusammenhänge. Nicht das Interesse einzelner Gruppen steht im Mittelpunkt, was ja im Zusammenhang mit der Kritik an der unternehmerischen Stadtpolitik umfassend kritisiert worden war, sondern eine *Stadt für Alle*. Dieser werden, in Anlehnung an Henri Lefèbvre, die Eigenschaften der *verdichteten Unterschiedlichkeit* und der *Unvorhersehbarkeit* zugeschrieben¹⁷⁰, „also so ziemlich das Gegenteil der segregierten, nach Arm und Reich sortierten Stadt, die mit [dem] Konzept der *Wachsenden Stadt* in Hamburg heraufzieht.“ (Int. NioN 2009).

Mit dem Demonstrationsaufruf *Die Stadt gehört allen*, der von zweiunddreißig Initiativen unterschrieben wird, ist ein kollektiver Deutungsrahmen etabliert, der von nun an als *masterframe* fungiert, also den verschiedenen Themen und Ziele, Praktiken und Identitäten einen gemeinsamen Bezugspunkt bereitstellt. Gewissermaßen in Umkehrung der Marke Hamburg, die durch strenge Codes und ästhetische Standards¹⁷¹ einheitsstiftend wirkt, kann dem masterframe des RaS-Netzwerks die Funktion eines *bottom-up populism* zugesprochen werden (vgl. Nicholls 2008 : 8). Die zentrale Frage nach sozialer Gerechtigkeit zielt dabei weniger auf eine differenzierte Analyse sozialer Realitäten, sondern auf das pragmatischen Ziel politischer Mobilisierung und breiter Bündnispolitik in Abgrenzung zum Leitbild Hamburg und dessen neoliberalen Paradigma (vgl. Anhang II.).

Dem Aktivist Niels Boeing zufolge habe der Deutungsrahmen *Recht auf Stadt* gegenüber dem der *Gentrifizierung* auch deshalb mehr Resonanz erfahren, da er Menschen jenseits der „klassischen Protest- oder autonomen Szene“ positiv angesprochen habe. Anstelle eines „wir sind gegen Gentrifizierung“ ging es plötzlich „für das Recht auf Stadt“. Da „hören dir die Leute plötzlich anders zu, es gab wenige die gesagt haben, das ist Schwachsinn, warum sollen Menschen ein Recht auf Stadt haben. Das hat sehr Viele angezogen, die um Aktivistenkerne bis dahin nur

170 Siehe dazu u.a. den Tagungsbericht des Recht-auf-Stadt Kongresses von 2011, in dessen Ankündigungstext es heißt : „Das Städtische definiert sich als der Ort, wo die Menschen sich gegenseitig auf die Füße treten, sich vor und inmitten einer Anhäufung von Objekten befinden, wo sie sich kreuzen und wieder kreuzen, bis sie den Faden der eigenen Tätigkeit verloren haben, Situationen derart miteinander verwirren, dass unvorhergesehene Situationen entstehen.“ (zit. In. : Möller et.al. 2011 : 234f.). Nicole Vrenegor dazu : „Was mir an dem Zitat gefällt, ist das Mo-ment des Unvorhergesehenen, des Unkalkulierbaren. Es ist das genaue Gegenteil einer städtischen Ordnungspolitik, die in Masterplänen und Leitbildern denkt und immer schon weiß, was das„Richtige“ für alle ist und dies dann top-down durchzusetzen versucht“ (ebd.).

171 Im Sommer 2014 erkenne ich in der Berliner U-Bahn aus dem Augenwinkel intuitiv ein touristisches Werbeplakat der Stadt Hamburg. Der Wiedererkennungswert der Hamburger *Corporate Identity*, der Kontrast von dunklem blau (Hafen) und hellem rot (Stadtappen), zeichnet alle städtischen Dokumente aus. Als Leitbild der Wachsenden Stadt reagiert man damit auf die Einsicht, dass „den Einzelaktivitäten jedoch das kommunikative Dach sowie eine Abstimmung und Synchronisierung im Sinne eines Stadtmarketings“ fehle. (FHH 2002 : 64).

herumschwirren“ (Interview Boeing, 22.07.2014). Eine zuvor nicht dagewesene Aufbruchstimmung macht sich breit¹⁷². Dabei gelingt es den Hamburger Aktivisten abermals, die Trennung zwischen Sozial- und Künstlerkritik und damit eine *Politik der ersten Person* zu überwinden. So kapern einige Aktivisten des Netzwerks wenige Wochen später das offizielle *Magazin der Metropole Hamburg* und fordern darin in tausendfacher Ausgabe das Recht auf Stadt für alle Bewohner. Das darin veröffentlichte Manifest *Marke Hamburg : Not in our Name* macht die Forderungen auch international bekannt und erfährt bis weit in die liberalen und bürgerlichen Kreise der Stadt wohlwollende Unterstützung. Im Zentrum steht die *soziale Frage* :

„Wir sagen: Eine Stadt ist keine Marke. Eine Stadt ist auch kein Unternehmen. Eine Stadt ist ein Gemeinwesen. Wir stellen die soziale Frage, die in den Städten heute auch eine Frage von Territorialkämpfen ist. Es geht darum, Orte zu erobern und zu verteidigen, die das Leben in dieser Stadt auch für die lebenswert machen, die nicht zur Zielgruppe der *Wachsenden Stadt* gehören. Wir nehmen uns das Recht auf Stadt – mit all den Bewohnerinnen und Bewohnern Hamburgs, die sich weigern, Standortfaktor zu sein.“ (Int. : NioN 2009b).

Wiederum nur wenige Tage später, im August 2009, gelingt dem Netzwerk mit der friedlichen Besetzung der letzten verbliebenen Gebäude des historischen Gängeviertels ein weiterer, symbolträchtiger Erfolg im Kampf für eine Stadt für Alle. Das Beispiel zeigt unter anderem, wie es den verschiedenen Initiativen und Gruppen des RaS-Netzwerks gelingt, bestehende interne Differenzen und Konflikte zu überbrücken und in solidarische und kooperative Praktiken und Strategien zu überführen.

3. Die Gängeviertelbesetzung zwischen Utopie und Pragmatismus, Solidarität und Konflikt

Die Besetzung des Gängeviertels ist die erste erfolgreiche, öffentliche und anhaltende Besetzung in Hamburg seit über 20 Jahren. Anders als die vorherigen Beispiele kollektiver Mobilisierung wird sie nicht von den klassischen linken Bewegungsakteuren der Stadt aus St.Pauli-Süd oder rund um die Rote Flora initiiert. Die Besetzer „kommen weniger aus linken Zusammenhängen als aus

172 Nicole Vrenegor konstatiert diesbezüglich : „Das war seit langem mal wieder eine Demo zu städtischen Themen und mit ca. 1000 Leuten für Hamburger Verhältnisse gut besucht. Es gab ein Wandermikrofon. Was ich total charmant fand, war als einer sagte : *Dies ist der Anfang einer neuen Bewegung, dies ist der Anfang vom Ende der wachsenden Stadt* (...) Wir haben damals gelacht, weil eine Bewegung behauptet wurde, die es gar nicht gab. Aber dieses Gefühl war dann plötzlich da. *Wir sind so stark, dass wir irgendwie die wachsende Stadt stoppen können*. Ich finde das auch eine gute Strategie, als Bewegung etwas vorwegzunehmen, weil städtische Politik nimmt ja auch ständig etwas vorweg mit ihrer Bildproduktion oder ihren Behauptungen.“ (Interview Vrenegor).

temporären Kollektiven und Atelieregemeinschaften, mit denen sie zwar schon seit Jahren Erfahrung in der Aneignung von brachliegenden Flächen gesammelt, diese Praxis bis dato aber nicht mit politischen Forderungen verknüpft haben.“ (Twickel 2010 : 80). Der Konzept-Künstler Till Haupt, von der ersten Stunde in den Gängen aktiv, lebte und arbeitete die Jahre zuvor in diversen Atelieregemeinschaften, die die Stadt oder private Investoren zur Zwischennutzung zur Verfügung stellten. Unter anderem war er im SKUM als Teil des Zusammenschlusses *Wir sind Woanders* involviert. „Damals, als Zwischennutzer, waren wir gar nicht politisch.“, erinnert er sich (Interview Haupt, 06.10.2012).

Das Konzept der Zwischennutzung verlor jedoch spätestens im Jahr 2008 an Attraktivität. Zahlreiche Künstler-Kollektive litten unter prekären finanziellen Bedingungen, ohne Planungssicherheit und politische Unterstützung¹⁷³. In diesem Zeitraum beschließt die städtische Regierung, unter Beteiligung der Grünen GAL, das Paradigma der kreativen Stadt dem Leitbild der Wachsenden Stadt (*Wachsen mit Weitsicht*) ergänzend zur Seite zu stellen. Das *creative class*-Paradigma und die eng damit verwobene Cluster-Strategie sind nicht nur aus wissenschaftlicher Warte vielfach kritisiert worden¹⁷⁴ – zu Hamburg siehe Volkmann 2006 –, sondern wurden auch von den *Betroffenen* verworfen. Der Text *Künstlernomaden* liefert eindrucksvolle Einblicke in die prekären Arbeits- und Finanzierungsverhältnisse der Hamburger Künstler in diesen Jahren (Dierks 2013 : 88ff.). In den 2000er Jahren kehren hunderte unter Ihnen der Stadt den Rücken, die meisten zieht es in das sehr viel günstigere und mehr Freiräume bietende Berlin. Einer der Besetzer des Gängeviertels bringt die Situation wie folgt auf den Punkt : „Du engagierst dich in Hamburg, du gestaltest diese Stadt, du machst Programm, du wirkst und schaffst dass die Stadt lebenswert ist, aber am Ende bist du immer in prekären Verhältnissen“ (Interview Gabriel, 06.10.2012).

Die strukturelle Prekarität vieler Künstler und Kulturschaffender politisiert und mobilisiert also auch jenen Teil der Szene, der bis zu diesem Zeitpunkt gar nicht oder kaum in links-libertären Initiativen und Projekten involviert war. Zugleich bietet die offensichtliche Diskrepanz zu den

173 Das SKUM musste dem Bau der prestigeträchtigen *Tanzenden Türme* auf der Reeperbahn weichen, das Frappant in Altona wurde zugunsten der IKEA-Filiale abgerissen und das Kollektiv *FLSHBX* im Brandshof fiel den Spekulationsinteressen des Investors Klaus-Martin Kretschmar zum Opfer, dem (vermeintlichen) Besitzer der Roten Flora-Immobilie.

Eine detaillierte Darlegung findet sich in einem Gruppeninterview mit vier der BesetzerInnen (Twickel 2010 : 86ff).

174 Ann Markusen (2006) stellt dabei in erster Linie die empirisch unzulässige Definition einer creative class in Frage, die sich in der sozialen Welt in eine Vielzahl sozialer Gruppen, stadträumlicher Dispositionen und politischer Orientierungen sowie Agendas aufspalte. David Glaeser (2005) stimmt Richard Florida in Bezug auf einen Zusammenhang von Lifestyle, Kreativität und Arbeitsplätzen in den Wissensindustrien zu. Doch er weist anhand statistischer Untersuchungen den von Florida propagierten Zusammenhang von *urban growth* und dem Vorhandensein einer kreativen Klasse zurück. Wirtschaftlicher Erfolg gehe ganz allgemein mit dem Vorhandensein einer gut (aus-)gebildeten Bevölkerung einher. Eine umfassende, allgemeine Kritik entwickelt Jamie Peck (2005).

Versprechen der städtischen Vermarktungs- und Wirtschaftsstrategie zahlreiche neue Angriffspunkte. Diese günstigen Gelegenheitsbedingungen müssen vorerst jedoch in reelles politisches Handeln und kollektive Vernetzungsprozesse überführt werden.

In der Tat beginnen diverse Künstler-Kollektive, die untereinander gerade auch im Zusammenhang der *artagenda* und *Wir sind Woander* bereits vernetzt sind, ihre spezifischen Forderungen und Bedürfnisse mit allgemeineren politischen und städtischen Themen zu verknüpfen. Sie laden im Januar 2009, also kurz vor der offiziellen Gründung des RaS-Netzwerks, zu verschiedenen Treffen, um „Strategien (zu) entwickeln, wie wir es schaffen, als Künstler oder Kreative nicht immer Pioniere für einen Aufwertungsprozess oder eine Imageverbesserung zu sein“, (Ebeling zit. In : Twickel 2010 : 94.). In politischen Besetzungen und Kampagnen gleichermaßen unerfahren, laden die Künstler zahlreiche Vertreter aus links-libertären Zusammenhängen ein, um von deren Erfahrungen, Kompetenz und Ressourcen zu profitieren. Die zurückliegenden, konfliktgeladenen Auseinandersetzungen u.a. im Pudelsalon und auf The Thing liegen erst wenige Monate zurück. Sie erlauben zu diesem Zeitpunkt, auf einen breiten *pool* an sozialen Kontakten und Kompetenzen zurück zu greifen. „Wir wollten vor allem Leute zusammenbringen. Es gibt hier so viele Netzwerke, die nicht ineinandergegriffen haben. Wir haben deshalb erst mal von persönlichen und politischen Animositäten abgesehen und versucht, alle zu einem Austausch zusammen zu bringen.“ (zit. Walter, In : ebd. : 93).

Gewissermaßen in der Tradition von Park Fiction zielen die aus künstlerischen Zusammenhängen kommenden Besetzer darauf, eine breite Öffentlichkeit herzustellen, Kontakte zu Medienvertretern, Lokalpolitikern und allgemeinen Bürgern herzustellen und die Widersprüche der *kreativen Talentstadt* strategisch für die Stärkung der eigenen Anliegen zu nutzen. In informellen Gesprächen suchen die Aktivisten bereits lange im Vorfeld den Kontakt zu und die Unterstützung von (vertrauenswürdigen) Stadtplanern, Anwälten und Journalisten, aber auch einzelnen Vertretern der städtischen Behörden, die der neoliberalen Stadtpolitik kritisch gegenüberstehen. „(I)ch erinnere mich an viele schmunzelnde Gesichter, auch bei offiziellen Stellen. Das war unglaublich, wie viele Menschen in entscheidender Rolle das begrüßt haben, inoffiziell natürlich. Das hat uns bestärkt“ (Ebeling, zit. In. ebd. : 95). Die Brüche innerhalb der städtischen Politik, die latenten Konfliktlinien zwischen sozialen und kulturellen sowie unternehmerischen Kräften, wie sie seit den 1970er und 1980er Jahren identifiziert worden waren, sie existieren auch im Jahr 2009 und eröffnen den Aktivisten ein breites Aktionsrepertoire und informelle institutionelle Unterstützung.

Dabei verfolgen sie die Strategie, die Stadt unmittelbar mit den Widersprüchen ihrer Kultur- und Kreativpolitik zu konfrontieren. „Wir wussten“, so der Aktivist und Geografiestudent René Gabriel (ebd.), „wenn wir uns so aufstellen, hat die Stadt bei einer Räumung ein Legitimationsproblem (...) Wir haben die Vermarktungsideen für uns instrumentalisiert“. Zu diesem Zweck distanzieren sich die Besetzer von der klassischen autonomen Szene. „Niemals darf auf Seiten der Polizei der Verdacht aufkommen, dass diese Veranstaltung aus der linksradikalen Szene kommt. Keine Abgrenzung ist das, sondern Teil der Strategie an diesem Tag.“ (Stillich 2012 : 50). Die Besetzung wird bis ins kleinste Detail vorbereitet. Eine ausgeklügelte öffentliche Sticker-Kampagne, sowie überall in der Stadt verteilte Flyer und Jingles im freien Radio mobilisieren eine allgemeine Öffentlichkeit genauso wie die links-libertäre Szene der Stadt. Offizielle Vertreter der Kultur- und Sozialbehörde werden geladen. Bekannte Künstler wie Daniel Richter agieren als Fürsprecher. Zum Auftaktwochenende kommen zwischen 2000 und 3000 Menschen zu Ausstellungen und Filmvorführungen, Performances und Konzerten in die Gänge ! Eine sofortige Räumung wird damit unmöglich.

Das formulierte Ziel, mit der Besetzung „ein wertvolles Beispiel der Hamburger Baukultur zu retten“, also für Denkmalschutz und Geschichtsbewusstsein einzutreten, mobilisiert zudem über die üblichen sozialen Schichten hinaus. Die Tatsache, dass die Gebäude seit ihrem Verkauf durch die Stadt an einen niederländischen Investor ihrem Zerfall überlassen werden und gläsernen Bürogebäuden weichen sollen, verleiht dem Thema weitere politische Brisanz. Ähnlich wie sich die bürgerliche *Patriotische Gesellschaft* Mitte der 1980er Jahre für den Erhalt der Hafenstraße und für gewachsene urbane Strukturen eingesetzt hatte, stellt sich nun die bürgerliche Mitte auf die Seite der Besetzer. „Die Wohlfühl-Variante der Hafenstraße“,



Der Leerstandsmelder macht medien-wirksam und interaktiv die zunehmende Diskrepanz zwischen Wohnungsmiet-steigerung, Büroüberproduktion und Immobilienspekulation sichtbar.

heisst es etwa in der Welt am Sonntag am Sonntag am 30.08.2009. „In Hamburg haben junge Künstler leere Häuser im Gängeviertel besetzt und alle sind dafür“¹⁷⁵.

175 Christoph Twickel (2010 : 80) analysiert dies folgendermaßen : „Mit der Verbindung von quasi bürgerlichen Auftreten und praktischer Aneignung jenseits von Recht und Gesetz hat die *Komm in die Gänge-Initiative* neues politisches Terrain betreten. Einerseits agiert die Initiative mit einem Anspruch, der an Bürgerstiftungen und -Vereine erinnert (...) Andererseits agiert man (...) als Grassroots-Netzwerk, das sich selbst hilft. Das Bild von der kreativen Community, die im Gängeviertel eine Künstlerkolonie durchsetzen will, ist eine mediale Vereinfachung und ein Missverständnis. Von der ersten Pressemitteilung an benennt die Initiative ihr Projekt als ein selbst-verwaltetes, öffentliches und lebendiges Quartier mit kulturellen und sozialen Nutzungen und solidarisiert sich mit den Initiativen, die sich im Laufe des Jahres 2009 zum Recht auf Stadt-Netzwerk zusammengeschlossen haben“

Einerseits entfacht die erfolgreiche Besetzung eine kollektive Euphorie und den Glauben an eine erfolgreiche Umsetzung der eigenen Agenda. „Gerade der erste Abend im Gängeviertel“, erinnert sich Nicole Vrenegor, „das war so Wow !, was könnte alles möglich sein, wenn uns die Räume gehören. Da war plötzlich ganz viel möglich. Und diese Momente, wo Zentralität hergestellt und ein utopisches Potential erzeugt wird, so nennt Lefèbvre das, das sind eben die spannenden Momente.“ (ebd.). Andererseits treten dabei zahlreiche andere Konflikte zutage, u.a. zwischen Kulturschaffenden und Künstlern einer- und der autonomen Szene andererseits.

So konnten Vertreter der klassischen Linken „nicht davon abrücken, die Besetzung als antistaatliche, antibürgerliche Kritik zu verstehen – und zwar nur als das. Und sie hatten klare Vorbehalte gegen diese Form der bürgerlichen Einladung an alle“ (Kowalksy, zit. In. : Twickel 2010 : 96f.). Zudem konsolidiert das basisdemokratische Konsensprinzip der Autonomen mit den eher pragmatischen Organisationsprinzipien der Künstler, die auf schnelle und lösungsorientierte Entscheidungen setzen (ebd.). So kritisieren Personen aus der Roten Flora, dass es den Gängeviertelbesetzern in erster Linie um die Befriedigung ihrer eigenen Bedürfnisse nach günstigen Wohn- und Arbeitsraum ginge. Dabei werde die künstlerische Freiheit gegenüber politischen und moralischen Fragen privilegiert (Interview anonym, 06.08.2014).

Vor dem Hintergrund vergangener Konflikte und Auseinandersetzungen, seit Jahren bestehender Freundschafts- und Kooperationsverhältnisse sowie überhaupt vor dem Hintergrund der jüngsten Erfolge des Recht auf Stadt-Netzwerks sollte es allerdings gelingen, diese offenen Differenzen zugunsten gemeinsamer Ziele zu überbrücken. Dies hängt mit einer flexiblen Konzeption politischer Bündnisarbeit zusammen.

4. Stärken und Grenzen des RaS-Netzwerk. Zwischen strategischer Inklusivität, kognitiver Flexibilität und der (Re-)Produktion sozial-räumlicher Barrieren

Die kollektiven Deutungsrahmen gegen Gentrifizierung und für eine Stadt für Alle, für ein Recht auf Stadt, haben ab 2008 ein wenn auch stets neu auszuhandelndes Mindestmaß an gemeinsamen Zielen und Werten etabliert. So sind bei der Gängeviertelbesetzung „eigentlich alle in irgendeiner Form beteiligt gewesen“, erinnert sich Niels Boeing (ebd.). Dies entfacht und verstärkt die bestehende Aufbruchstimmung und kollektive Euphorie. Durch diese ersten Erfolge, so Twickel, seien die „Dinge einfach größer (geworden). Das Gefühl *Jetzt ist der Moment, jetzt hast du ein*

Stück Geschichte am Wickel, wirkt als wahnsinniger Verstärker für eine solche Bewegung. (...) Du traust dich dann mehr, besetzt ein riesiges, leerstehendes *Frappantheus* und vertraust darauf, dass am Wochenende ein paar tausend Leute kommen“ (Interview Twickel).

In diesen Momenten der Vernetzung und der politischen Zusammenarbeit können die Kompetenzen und Ressourcen einzelner Gruppen und Initiativen, die unter normalen Umständen nur verstreut auftreten, einander zugeführt werden. „Da kamen Journalisten, die konnten was schreiben, dann hatten wir ein paar Leute, die machten ein Wiki (...), dann gibt es Leute mit praktischer Demoerfahrung, wie organisiere ich einen Lautsprecherwagen, Fotografen, die können tolle Bilder schießen, Leute die Videos machen, Leute die Flugblätter schreiben können. Also eine enorme Mischung aus organisieren, Dinge medial umsetzen, Positionen formulieren“ (Interview Boeing).

Diese kollektive Gesamtdynamik leistet einen entscheidenden Beitrag zu der strategischen Fähigkeit, kollektive Interessen und Ziele den individuellen Überzeugungen und Präferenzen voran zu stellen. So berichtet Petra Barz, dass sie sich zusammen mit Twickel und einer Reihe befreundeter, ebenfalls politisierter Nachbarn gegen die Ansiedlung der ersten innerstädtischen IKEA-Filiale in ihrem Wohnviertel Altona zu mobilisieren begann. In diesem Zusammenhang kooperiert der informelle Zusammenschluss sowohl mit den Künstlern des Frappant-Gebäudes (an dessen Stelle die IKEA-Filiale entstehen soll), sowie mit der *offiziellen* Anti-IKEA Initiative des RaS-Netzwerks. Im Laufe des Engagements kommt es jedoch sowohl mit den Künstlern, sowie der Anti-IKEA Initiative, zu offenen Meinungsunterschieden und Konflikten. Anstelle aber das naheliegende Ende politischer Kooperationen zu betonen, wirkt eine politische Kompromisskultur. Die Aktivisten finden Mittel und Wege, gemeinsame politische Anliegen in den Vordergrund zu rücken, Kompromisse einzugehen und bestehende Solidaritäten zu stärken¹⁷⁶.

Ähnlich verhält es sich zwischen den künstlerisch-pragmatischen Positionen innerhalb des Recht auf Stadt Netzwerks und den links-radikalen, konfrontativen Ansätzen der autonomen Szene. Trotz

176 Unter Beteiligung der Partei *Die Linke* beschließt die Initiative gegen IKEA-Ansiedlung ein Bürgerreferendum durchzuführen. Für Petra Barz, Christoph Twickel und andere eine strategisch falsche Entscheidung, da auch entfernte wohnende Hamburger stimmberechtigt sind, die von den unmittelbaren Folgen der Ansiedlung nicht betroffen sind. Sie starten dennoch eine sehr erfolgreiche Sticker-Kampagne, die mit abgewandelten Filmtiteln wie *Kill Billy* oder *Möbelhaus essen Seele auf* gegen IKEA mobilisieren und stadtweit bekannt werden. Das Referendum geht dennoch verloren (Interview Barz).

Was das die Künstlerinitiative des Frappant betrifft zielen Barz und ihre Mitstreiter gerade auch vor dem Hintergrund des Gängeviertels auf eine Besetzungsstrategie. Sie fordern den Erhalt des Gebäudes als künstlerischen, sozialen und politischen Experimentierraum. Die Künstler hätten sich jedoch von der Stadt kaufen lassen und das Gebäude verlassen. Die Erfahrung führt aber auch hier nicht zu einer radikalen Abgrenzung und einem Ende solidarischer Zusammenarbeit. Mittlerweile, so erklärt mir Barz im Jahr 2014, würde man im Rahmen der Viktoriakaserne und der gemeinsamen Gensossenschaft *Fux* wieder zusammen arbeiten.

der zurückliegenden Konflikte rund um das Gängeviertel beteiligt sich die Rote Flora inhaltlich sowie organisatorisch an dem internationalen RaS-Kongress 2011. Sie solidarisiert und beteiligt sich gleichermaßen an Demonstrationen und Kampagnen wie dem „NoBNQ oder den Essohäusern“ (Interview anonym, 06.08.2014). Umgekehrt solidarisiert sich das RaS-Netzwerk unter dem Stichwort der *radikalen Andersartigkeit* mit den Belangen der Roten Flora und anderen autonomen Orten der Stadt. Von beiden Seiten wird die Komplementarität betont, auch zwischen den „bunten“, kreativen und legalistischen Strategien des RaS-Netzwerks und der direkten Aktion aus dem Umfeld der Flora¹⁷⁷. Dem entsprechend privilegiert man innerhalb des Zusammenschlusses eine flexible Organisationsstruktur, die teils auch widersprüchliche Positionen und Strategien nebeneinander existieren lässt und keinen festen Aktionskonsens einfordert (ebd.). Hierin liegt ein entscheidender Schlüssel zum Verständnis des Recht auf Stadt-Netzwerks, zu dessen Stärken und Grenzen.

Christoph Twickel bezeichnet das RaS als *organisierte Gelegenheit zur Vernetzung*. Demnach sei es jeder Initiative selbst überlassen, ob sie im Konsens beschlossene Entscheidungen aktiv unterstützt oder nicht. „Generell schaut man vor dem Hintergrund der politischen Differenzen, was man zusammen machen kann und nimmt Abstand von dem, was man nicht machen kann“ (Interview Twickel, 28.07.2014). Die Stärke des Netzwerks habe Ulf Treger¹⁷⁸ zufolge in der Anfangszeit gerade in dessen Heterogenität und der damit einhergehenden Unberechenbarkeit bestanden. Eine Zentralisierung und Festsetzung von Ideen und Inhalten, wie sie beispielsweise in dem letztlich gescheiterten Versuch vollzogen wurde, zum Anlass des RaS-Kongress eine Präambel zu verfassen, sei nicht nur ineffizient, sondern auch unnötig für eine breite politische Vernetzung (Interview Treger). Begrifflich lässt sich eine solche flexible Konzeption politischer Bündnisarbeit, die Gemeinsamkeiten in den Vordergrund rückt und Differenzen entweder aushandelt, oder außen vor lässt, durch ein *Prinzip der Inklusivität* fassen sowie eine sozio-kulturelle Logik des *sowohl-als-*

177 Dies lässt sich unter anderem am Beispiel einer in (Polizei-)Gewalt ausartenden Demonstration für den Erhalt der Roten Flora am 21.12.2013 sowie den darauffolgenden, kreativen Protesten gegen das von Polizei und Senat eingerichtete *Gefahrengebiet* aufzeigen (vgl. Birke 2014 : 98f.). Der schwarze Block, durch internationale Unterstützung auf 6000 Menschen angewachsen, konnte mit seiner seit der Hafenstraße bekannten Abschreck-Strategie zwar vorerst einer Räumung entgegenwirken, wäre aber ohne die Unterstützung des RaS-Netzwerks während und nach der Demonstration kaum in der Lage gewesen, eine breite öffentliche Fürsprache zu erhalten. Petra Barz zufolge, die den *bunten Block* des Netzwerks während der Demonstration als Moderatorin auf dem Lautsprecherwagen begleitet, betont die Professionalität und Kreativität des Zusammenschlusses, der anders als der schwarze Block nicht von der Polizei *weg gekloppt* worden sei. „Wir sind stehen geblieben, haben passiven Widerstand geleistet und waren die einzigen, die gut ausgestattet und vorbereitet waren und die, wo nichts mehr ging, vor den Essohäusern wieder eine Kundgebung angefangen haben. Da merkst du die fünf Jahre Mobilität und Flexibilität des RaS-Netzwerk.“ (ebd.).

178 Ulf Treger ist als Entwickler von grafischen und digitalen Konzepten nicht nur in die Gründung des RaS-Netzwerks involviert, sondern bereits seit den 1980er Jahren in zahlreichen Kontexten politisch aktiv. U.a. engagierte er sich bereit sgegen die erste Olympiabewerbung Hamburgs in den 1980er Jahren, setzte sich im Rahmen von *tetrapak* aktiv und kritisch mit der Hafen City auseinander oder befasste sich mit der Umgestaltung des Spielbudenplatz auf St. Pauli.

auch. Dies impliziert neben bereits vielfach genannten Faktoren einer links-libertären Protestkultur gerade auch eine *kognitive Flexibilität* der beteiligten Akteure und Gruppen.

Andererseits darf ein solcher Blick auf die Fähigkeiten und Kompetenzen kollektiver Vernetzung nicht überbetont und idealisiert werden. Anke Haarmann zufolge existieren gleichermaßen Formen interner Spaltung und Konkurrenz darüber, „wer das bessere und wichtigere Thema hat, wer die cooleren Tools benutzt und wer wen zu welchen Veranstaltungen einlädt“ (Interview, 01.08.2014)¹⁷⁹. Und der Soziologe Peter Birke aus dem südlich der Elbe gelegenen Wilhelmsburg betont, dass „diese flachen Strukturen eine unverbindliche Bezugnahme zum RaS hervorgerufen haben“ (Interview Birke, 21.07.2014). Dabei würden außerdem stadträumliche Hierarchien zwischen zentralen, mobilisierungserprobten Vierteln St.Pauli oder Sternschanze einerseits und Stadtteilen wie Billstedt, Horn oder Steilshoop reproduziert¹⁸⁰.

Schließlich sei es kaum gelungen, die sich stark aus der sozialen Mittelklasse speisende Zusammensetzung links-libertärer Politik zu überwinden. Vrenegor unterstreicht das überdurchschnittliche soziale und kulturelle Kapital sowie den hohen Bildungsstand der Aktivisten, die in den meisten Fällen über einen deutschen Pass und einen deutschen Universitätsabschluss verfügen sowie in der Innenstadt leben. Dabei identifiziert sie „viele Ausschlüsse, die wir über unsere Sprache, unseren Habitus immer wieder herstellen, ohne dass wir das wollen. Hierin besteht eine eine der größten Herausforderungen, immer wieder die eigenen Ausschlussmechanismen, zu denen auch subkulturelle Ausschlüsse wie beispielsweise die Raumgestaltung von Orten zählen, kritisch zu untersuchen“. (Interview Vrenegor). „Das betrifft ja ganz basale Dinge“, bemerkt Haarmann. „Wie verhält man sich in Gruppensitzungen, hat man da Zeit, kann man da sprechen, welche Begriffe nutzt man ? (Interview Haarmann). Zugleich ist Harmann „mit dem Begriff der Ausschlussmechanismen nicht so glücklich. Ich würde das Phänomen gerne benennen, ohne gleich so einen moralischen Ton einzuweben. Ich glaube das geht viel eher los. Da wird ja niemand ausgeschlossen, es interessiert sich auch umgekehrt aus anderen Milieus niemand dafür, weil die Sprachspiele andere sind, die Problemhorizonte, die Verhaltensweisen“.

179 Insgesamt unterstreicht sie ein ausgeglichenes Verhältnis zwischen Kooperation und Nicht-Kooperation : „In dieser Spannung bewegt sich das die ganze Zeit (...). Deshalb ist vielleicht für Hamburg das Bild von einem Netz ganz bezeichnend, weil es irgendwie gleichzeitige Abstoßungs- und Anziehungskräfte sehr starker Natur gibt und das hält sich wie bei einem Gummiband im Gleichgewicht“ (ebd.).

180 In Wilhelmsburg „musste man im Grunde alles selbst machen. Also Recht auf Stadt ist kaum fähig, stadtweite Kampagnen zu führen. Die kamen dann zwar zu den Demos, aber ohne die lokale Szene in Wilhelmsburg hätte es keine Kampagne gegen die IBA oder die Gartenschau gegeben. Das ist eben die andere Seite. Bei der Roten Flora ist es ähnlich, die kommen halt zu den Plena, wenn es gerade brennt“ (ebd.).

Zusammenführung

Die politische Dynamik des RaS-Netzwerk ist nach seiner Hochphase 2009 und 2010 mehrmals eingebrochen. Zwischenzeitlich wurde sogar das Ende des Netzwerks in Betracht gezogen. Nachdem die SPD mit Olaf Scholz die Landtagswahlen 2011 mit einer deutlichen Mehrheit von 48,4% gewinnen konnte, reagierte die städtische Politik zumindest dem Augenschein nach auf einige der zentralen Forderungen des Netzwerk (z.B. mehr Wohnungsneubauten und ein 1/3 Mix ; neue Bürgerbeteiligungsprozesse, etc.). Dies schwächte das Mobilisierungspotential des Netzwerks und dessen öffentliche Unterstützung. Auch das enorme, zumeist unentgeltliche Arbeitspensum links-libertären Engagements macht sich nun bemerkbar. Die anfängliche, kollektive Euphorie der Besetzung des Gängeviertels ermöglicht zwar die genossenschaftliche Selbstverwaltung der Häuser. Doch die jahrelangen, realpolitischen und bürokratischen Verhandlungen mit der Stadt zerstören die ursprüngliche Dynamik einer unabhängigen Freiraumpolitik (vgl. Kowalski und Weiß 2012).

Neben der Luxussanieurung des Bernhard-Nocht Quartiers in St.Pauli-Süd, der Realisierung der ersten innerstädtischen IKEA-Filiale in Altona, dem Bau der Alten Rindermarkthalle auf St.Pauli-Nord oder der Eröffnung der Elbphilharmonie musste das Netzwerk eine ganze Reihe weiterer Kämpfe für selbstverwaltete Freiräume und günstige Mieten sowie gegen die neoliberale Standortlogik verloren geben. Auf anderen Seite konnte nicht nur der Erhalt der Roten Flora durchgesetzt oder eine Kompromisslösung bei dem Neubau der Essohäuser gefunden werden, mit dem vielfältigen Einsatz für das Bleiberecht der Lampedusaflüchtlinge und der damit einhergehenden Kampagne *Recht auf Stadt kennt keine Grenzen* bewies das Netzwerk auch in den Folgejahren eine kognitive und politische Flexibilität und ein Gespür für übergreifende politische Solidaritäten. Mit zwei Bürgerentscheiden konnte sowohl der Bau einer Hafen-Seilbahn sowie die Bewerbung der Stadt für die olympischen Sommerspiele 2024 verhindert werden. Und noch immer gehen tausende Menschen beim *MIETENmove* gegen teure und sozial ungerechte Mieten auf die Straße. Ein Blick auf die Liste der über hundert UnterzeichnerInnen zeigt, dass zahlreiche der Initiativen und Stadtteilgruppen, die sich seit Jahren und Jahrzehnten neben- und miteinander für eine Stadtpolitik von unten einsetzen, noch immer aktiv sind (Int. RaS 2018).

Die Stärke des Hamburger Recht auf Stadt-Netzwerks liegt in der kollektiven Fähigkeit der beteiligten Einzelpersonen, Initiativen und Stadtteilgruppen, das Ziel einer konkreten, handlungsorientierten und solidarischen Politik annähernd in Gleichgewicht zu setzen mit der

Heterogenität und Differenz der beteiligten Akteure. Deren unterschiedliche Zielsetzungen und Themenschwerpunkte, Organisationsformen und Strategien, kulturelle Praktiken, Ortsbezüge und kollektive Identitäten machen eine gemeinsame, koordinierte politische Praxis oft extrem schwierig. Die Herausforderung besteht darin, einerseits die Besonderheit und Differenz des jeweils Anderen anzuerkennen, ohne den pragmatischen Blick auf gemeinsame Ziele zu verlieren. Dabei lässt sich, interner Animositäten und Abgrenzungen zum Trotz, ein *Prinzip der strategischen Inklusivität* erkennen, eine sozio-kulturelle Logik des *sowohl-als-auch*. Dies impliziert eine *kognitive Flexibilität* der beteiligten Akteure, „a habit of mind that permits one to assess the needs, motives, and actions of a great variety of different people simultaneously.“ (Granovetter 1983 : 205).

Die notwendig dabei aufkommenden Konflikte, so hat die jüngere Protestgeschichte der Hansestadt gezeigt, konnten vor dem Hintergrund gewachsener Vertrauensverhältnisse sowie der Identifikation geteilter Anliegen und Gegner einander produktiv vermittelt werden. Dabei kommt der Ausarbeitung eigener Projekte, oft in Nähe zu den Institutionen, gleichermaßen eine entscheidende Rolle zu wie dem repetitiven Einsatz geteilter Deutungsrahmen. Diese helfen dabei, politische Probleme und gesellschaftliche Anliegen nicht nur zu identifizieren, sondern sie mit Sinn und Legitimität auszustatten und mit alternativen Strategien und Handlungsoptionen zu konfrontieren. Die günstigen politischen Gelegenheitsbedingungen – Miet- und Wohnproblematik ; Prekarisierung von Künstlern und Kulturschaffenden ; Kommerzialisierung öffentlicher Räume ; Privatisierung städtischer Aufgaben ; weitreichenden Investitionen in Projekte städtischer Außenwahrnehmung – treffen also auf die bereits in historischer Perspektive zur Geltung gekommene Bereitschaft und Fähigkeit links-libertärer Politik, gewisse Brüche und Widersprüche innerhalb der Institutionen und politischen Parteien für die Unterstützung eigener Anliegen zu nutzen. Insgesamt erscheint in der Entstehungsgeschichte des Recht auf Stadt-Netzwerks eine lebendige Kultur links-libertärer Proteste auf, die sich seit den 1970er Jahren in regelmäßigen Konflikten öffnen zu artikulieren und zu reaktualisieren vermochte.

– Kapitel VII. –
Der Konflikt *Jardins Possibles* und das Festival *Paroles de Galère* im Grand Saint Barthelémy. Neue politische Bündnisse im Kontext von MP 2013 ?

In diesem Kapitel sollen zwei Kulturprojekte aus den *Quartiers Nord* Marseilles vorgestellt werden, das partizipative Kunstprojekt *Jardins Possible* und das politische Festival *Paroles de Galère*. Im Kontext der europäischen Kulturhauptstadt 2013 sollen die beiden Projekte sowie die Konflikte, die sich um sie entfalten, vor dem Hintergrund der 1970, 1980 und 1990 analysiert werden.

1. Der städtische und politische Kontext rund um die europäischen Kulturhauptstadt 2013.

Marseille konnte sich im Bewerbungsverfahren um die Kulturhauptstadt gegen namhafte Konkurrenten wie Lyon und Bordeaux durchsetzen. Bernard Latarjet, Direktor des Trägervereins *Marseille-Provence 2013* (MP 2013), führt dies auf die strukturellen Nachteile der Stadt zurück : „par rapport aux enjeux de développement économique, urbain et social nous étions de loin les plus mauvais, les plus en retard et donc ceux qui avaient le plus besoin du label“ (Latarjet 2010 : 28). Demnach habe man zeigen können, dass Marseille den größten Nutzen aus dem Megaevent ziehen würde. In diesem Sinne bekundet die politische und wirtschaftliche Eliten der Stadt eine ausgeprägte Erwartungshaltung. Vom *Bilbaoeffekt* ist die Rede, einer neuen Kulturindustrie, zwei Millionen zusätzlichen Touristen oder einer Gewinnmaximierung multipliziert mal sieben. Begriffe wie „Exzellenz“, „Vitrine“ und „emblematisch“ zeugen von der Hoffnung, das Image der Stadt grundlegend aufzuwerten mit dem Ziel, sie zu den Top20 der europäischen Metropolen aufschließen zu lassen.

Im Jahr 2011 gründet die Stadt die Behörde *Marseille Attractive*. Arbeitsmarkt und Forschung, Stadtentwicklung, Tourismus und Kulturindustrie werden hier, ähnlich der Ziele der *Wachsenden Stadt* Hamburg, unter dem Aspekt der internationalen Konkurrenzfähigkeit zusammen gedacht. In den Worten des Bürgermeister Jean-Clade Gaudin : „(il s'agit) de convaincre décideurs économiques et investisseurs qu'ils font le bon choix en optant pour Marseille. Une métropole riche d'avenir qui réunit toutes les promesses d'une implantation réussie et offre une qualité de vie incomparable à leurs cadres et salariés“ (VdM 2012 : 3). Auf der Grundlage einer Strategie des „city branding“ müsse die Stadt als Markenname etabliert werden. Denn : „La marque comme support d'une stratégie d'attractivité (...) matérialise l'engagement commun des acteurs du territoire

marseillais réunis sous une même bannière. Et cette union est un facteur de confiance pour l'investisseur (afin de montrer ...) la dynamique du territoire et la fiabilité de sa gouvernance“ (ebd. : 59). Dabei gelte es, abermals wie wir dies vielfach in Hamburg gesehen haben, interne Widersprüche und Konflikte zugunsten „einer einzigen Stimme“ (ebd.: 55) auszublenken und die strategischen Wettbewerbsvorteile der Stadt in spezifischen Sektoren und an strategischen Orten hervorzuheben.

Das Strategiepapier identifiziert in der verarmten und schlecht ausgebildeten Bevölkerung Marseilles und dessen Ruf als *ville ouvrière et populaire*¹⁸¹ dessen zentrale Standortnachteile. Diese sollen jedoch nicht etwa durch eine effizientere Bildungs- und Sozialpolitik kompensiert werden. Vielmehr zielt die neue Attraktivitäts- und Marketingstrategie explizit auf die Anziehung diverser Ressourcen außerhalb der Stadt. Die Kunst- und Kulturpolitik, allen voran rund um MP 2013, zielt gleichermaßen auf Touristen („Marseille, ville de destination“), Künstler und Studenten („Marseille, ville de la connaissance et de la créativité“) sowie private Investoren und hochqualifizierten Arbeitskräften. „On sait bien que quand une entreprise internationale réfléchit à s'implanter, elle ne regarde pas uniquement le prix du terrain, le prix des bâtiments“, präzisiert M. Lerda, Co-Directeur der Behörde *Marseille Attractive* (Interview, 02.06.2014). „Elle regarde aussi l'environnement médical et culturel pour ses salariés. Et puis l'environnement sportif aussi, c'est pour ça qu'on est candidat pour la capitale européenne du sport“.

Sébastien Cavalier, zwischen 2011 und 2014 Direktor der Kulturbehörde, bestätigt dass die Kulturpolitik Antworten liefern müsse auf das „enjeu de positionner (la ville) comme une des grandes métropoles européennes. (...) C'est un contexte de stagnation, voire de baisse des financements publics. Donc, il faut qu'on trouve des raisons fortes d'allouer de l'argent à la culture plutôt qu'à d'autres secteurs. (...) Nous, aujourd'hui, on a besoin de quoi ? On a besoin d'une visibilité à l'international. Donc il va nous falloir un ou deux événements qui ont une vraie lisibilité à l'international. (...) Donc à Marseille, ville de la connaissance et de la créativité, nous, ce qu'on peut faire, c'est de développer une telle dimension *créativité*. Puis Marseille, ville de positionnement avec le tourisme, c'est pour ça qu'on a fait autant d'efforts sur nos musées, etc. En gros, il faut que tout le monde aille dans le même sens quoi !“ (Interview Cavalier, 28.05.2014).

181 Maxime Tissot, Direktor des Tourismusbüros der Stadt, proklamiert im Jahr 2013 : „l'image d'une ville-port, ouvrière et populaire, nous a longtemps collé à la peau. Nous avons eu beaucoup de difficultés, ces dernières années, à mettre nos richesses en valeur et à les coordonner de façon stratégique. Tout cela est en train de changer (avec MP 2013)“ (Tissot 2012).

Allein in den Jahren zwischen 2011 und 2013 investieren öffentliche Politik und private Investoren mehr als 650€ Millionen in die „growth engine“ (Int. Euromed. 2011) einer neuen kulturellen Infrastruktur. Die kulturellen Inhalte des Jahrs 2013, so der neue Direktor von MP 2013 François Chougner, müssen weit über das gewöhnliche Programm der Stadt und dessen kleinteilige Strukturen hinausgehen (Int. : 8^e-Art 2012). Ein Großteil der mehr als zweitausend von lokalen Künstlerkollektiven eingereichten Projekte und Vorschläge werden dementsprechend abgelehnt. Ein kollektives Gefühl der Marginalisierung und Nicht-Berücksichtigung macht sich in der lokalen Kunst- und Kulturszene breit. Dem anfänglichen Enthusiasmus aus der Bewerbungsphase weicht diversen Gegenveranstaltungen wie dem *Marseille Off* oder dem *Alter Off*, denen jedoch sowohl aus wissenschaftlicher wie aus aktivistischer Perspektive das Fehlen eines kritischen politischen Programms vorgeworfen werden kann (vgl. Maisetti 2013). Andere Kollektive wie *Pensons le Matin* problematisieren den Zusammenhang zwischen Kulturpolitik, Stadtentwicklung und Gentrifizierung. Während die Einen mit Erfolg gegen die Verschwendung öffentlicher Gelder für ein Konzert von David Guetta mobilisieren (*Commando Anti 23 juin*), zielen andere auf die Wiederaneignung eines als aseptisiert und kommerzialisiert wahrgenommen öffentlichen Raums (*Pirate Punk ; Carnaval de La Plaine*). Ein Zusammenschluss verschiedener *fêtes de quartier*, die seit den 1990er Jahren eine wichtige Funktion der sozialen, kulturellen und politischen Kohäsion ausüben, versucht gemeinsame Antworten auf die radikalen Kürzungen öffentlicher Subventionen zu finden, die mit den veränderten Zielsetzungen der Kulturpolitik seit 2011 einhergehen. Parallel dazu schließen sich diverse *lieux associatifs*, d.h. politisch mehr oder weniger engagierte Orte der städtischen Alternativkultur, unter dem Namen *Les Petits Lieux* zusammen (vgl. Kap. VIII.). Sie sehen sich ebenfalls mit der Kürzung ihrer Fördermitteln sowie diversen bürokratischen Hindernissen konfrontiert.

Der Kurzfilm *Capital de la Rupture* von der international erfolgreichen Rapperin *Keny Arkana* wird zum Spiegelbild dieser verschiedenen Initiativen sowie deren Kritik an einer von Paris und Brüssel aus gesteuerten Aufwertungs- und Verdrängungsmaschinerie. Wie im folgenden Kapitel am Beispiel der Dynamiken des Viertels *La Plaine* im Detail gezeigt werden soll, gelingt es den verschiedenen Initiativen jedoch kaum, ihre jeweiligen Forderungen und häufig voneinander isolierten Praktiken in größere soziale und politische Prozesse politischer Mobilisierung einzuschreiben. Vor dem Hintergrund nur sehr fragmentarisch bestehender Traditionen politischen Protests sowie einer urbanen Bedrohungslage, die zu diesem Zeitpunkt für Viele abstrakt und ungreifbar bleibt, verharren die Aktivisten und alternativen Kulturakteure vorerst in einer Position des distanzierten Abwartens.

Allerdings gibt es (sehr wenige) Ausnahmen. Im November 2012 zieht sich ein Zusammenschluss aktivistischer Sozial- und Kulturvereine des Grand Saint Barthélemy (vgl. Kap. III.) von dem gemeinsam mit MP 2013 realisierten Projekt *Jardins Possibles* zurück. Sie kritisieren das partizipatorisch ausgerichtete Projekt als eine „vitrine culturelle“, die die unzähligen postkolonialen Konflikte und Herrschaftsverhältnisse der *quartiers populaires* maskiere. Die Auseinandersetzung, stark über die lokale und nationale Presse ausgetragen, zieht sich über mehrere Monate hin. Welche Formen der Kooperation, des produktiven Konflikts, der Vermittlung scheinen dabei auf ? Inwieweit bilden sie den Ausgangspunkt für neue Kooperationsformen und Zusammenschlüsse zwischen diversen links-libertärer Aktivisten den Viertels und dessen Bewohnern ? Im Jahr 2013 zieht es das politische Festival *Paroles de Galère* auf der Flucht vor der Kulturhauptstadtjahr in das Viertel GSB. Können die bestehenden räumlichen, sozialen und politischen Barrieren überwinden oder zumindest abgebaut werden ?

2. Der Konflikt rund um das Projekt *Jardins Possibles*

Im Kapitel IV. ist der Niedergang und Bruch einer zwar nie einheitlichen, doch durchaus von Kontinuität und Kohärenz, von Solidarität und Kooperation gekennzeichneten Protestkultur in den *quartiers populaires* an der Peripherie der französischen Großstädte beschrieben worden. Dabei konnten diverse Zusammenhänge mit der wirtschaftlichen, sozialen und politischen mit der (Entwicklungs-)Geschichte des Landes hervorgehoben werden. So lassen sich die diversen Krisenerscheinungen der *cités populaires* seit den 1980er Jahren als Anfang des Endes strukturierter kollektiver Mobilisierungen begreifen. Am *Marche pour l'Égalité et contre le Racisme* sowie der *Politique de la Ville* (PdlV) ist deutlich geworden, wie soziale Bewegungen und Traditionen links-libertären Politik entweder ins hegemoniale System eingegliedert oder von diesem marginalisiert worden waren, was maßgeblich zur Fragmentierung der Protestlandschaft beitrug.

In Fortsetzung dieser Krisenentwicklungen ist die sozioökonomische Situation des Grand Saint Barthélemy (GSB) Ende der 2000er Jahre in besonderen Maße angespannt. Eine Studie des *observatoires des quartiers populaires* attestiert dem GSB eine überdurchschnittlich hohe Arbeitslosigkeit, eine sehr geringe Ausbildungsquote sowie eine räumliche Isolation der Bewohner (Int. : AgAM et PdlV 2009). Die Kontinuität einer sozio-ethnischen Ghettoisierung ist allen voran in Bezug auf die Alltags- und Wohnungsmobilität der Bewohner offensichtlich¹⁸². Die Vergabpraxis

182 „Cette ghettoïsation s'observe par exemple dans le déplacement des habitants. La plupart d'entre eux témoignent de ne quitter leur quartier que très rarement, un certain nombre « d'anciens » y habitent depuis l'époque du bidonville. Cette

von Sozialwohnungen in Marseille ist von informellen, ethnischen Kategorisierungen und von Rassismus geprägt und verschärft diese Problemlagen (vgl. Vala-Pala 2006 : 33). Die staatliche Renovierung von Teilen des Viertels durch *Marseille Rénovation Urbaine* (MRU) entlädt sich seit 2010 in einer Reihe an Konflikten zwischen Mietern, den Wohnungsbaugesellschaften und MRU. Gegenstand der Konflikte sind die Modalitäten der Umquartierung einzelner Bewohner, die Zerstörung gewachsener sozialer Strukturen, drohende Mieterhöhungen sowie die Forderung nach der Schaffung lokaler Arbeitsplätze auf den Baustellen des Viertels (vgl. Vacher 2013 : 27ff.).

Ein Ensemble von Vereinen und Einzelpersonen, das explizit auf die sozialen Kämpfe der 1970 und 1980er Jahre Bezug nimmt und sich personell teilweise direkt mit diesen speist, beginnt sich im *Comité Inter Quartier* (CIQ) zusammen zu schließen. In Verweis auf politische Konzepte wie *Solidarität* und *lokale Autonomie* kritisieren sie die Funktionsweise der *Comités d'Intérêt de Quartier* (CIQ) als klintelistisch, verschlossen und elitär (vgl. Kap. II.). Außerdem prangern sie die PdIV als Ausdruck einer sozialen Befriedungs- und Depolitisierungs-strategie an. „(On exige d'être) inclus dans le pilotage lui-même de cette politique, au titre *d'expert* venu du terrain, à même de contribuer à analyser régulièrement la réalité des besoins de nos quartiers et également de décider de manière participative des orientations à donner“ (Associations GSB 2012b).

In dieser politisch wie wirtschaftlich angespannten Situation wird im Rahmen der europäischen Kulturhauptstadt das Dispositif *Quartiers Créatifs* ins Leben gerufen. Es zielt auf die Integration der Bewohner der sog. *quartiers sensibles* in die kulturellen Dynamiken der Stadt. „(L'idée consiste à y) implanter (...) des équipes artistiques qui mettent au cœur de leur démarche la participation des habitants et qui proposent de travailler à partir d'un contexte donné“. (MPM 2012). In den Worten des Projektverantwortlichen Pascal Raoust : „la grande idée, c'était que l'artiste soit associé à la maîtrise d'œuvre urbaine comme un architecte (...). Il donne une plus-value artistique à un projet d'aménagement. C'était ça l'idée de départ, l'artiste qui, à travers un autre regard, met en dialogue tout le monde.“ (Interview Raoust, 09.12.2013). Diese Sichtweise wird von Nathalie Marteau, Direktorin des benachbarten Staatstheaters *Merlan*, dezidiert geteilt. Sie sieht einen neuen Künstlertyp aufkommen, der als Vermittler zwischen Bewohnern und öffentlichen Institutionen

stagnation s'expliquant en grande partie par la prépondérance du parc locatif social et le circuit interne de mobilité résidentielle qu'il constitue et qui vient réguler institutionnellement la mobilité des habitants. Aussi, les déplacements se font pour 70% sur des courtes distances (de 0 à 3km) contre 62% dans des territoires hors CUCS et pour des raisons liées à l'environnement familial ou privé (plus de la moitié des déplacements se font pour aller à l'école ou accompagner une tierce personne contre 20% dans des territoires hors CUCS). Les déplacements sont ainsi essentiellement régis par des institutions locales (le centre urbain du Merlan, à proximité du quartier, l'école, le centre social ...).“ (AgAM et PdIV 2012, cité Vacher 2013 : 23)

agiert (vgl. Marteau 2012).

Im Jahr 2008 lädt das théâtre Merlan das zweiköpfige Künstlerkollektiv *SAFI* ein, um zusammen mit den Bewohnern des Viertels innovative Projekte im Spannungsfeld zwischen Stadtentwicklung und Kunst zu entwickeln. Auf diese erste Zusammenarbeit werden in den kommenden Jahren Weitere folgen, die nun mehr und mehr in Koproduktion mit dem lokalen, politisierten Vereinswesen umgesetzt werden. Gartenanbau, lokale Pflanzenkunde im Zusammenhang mit der Migrationsgeschichte der Bewohner, Schülerateliers über die symbolischen Repräsentationen der Trabantenstädte sowie urbane Spaziergänge in der unmittelbaren Umgebung. Letztere zielen darauf, die räumlichen und mentalen Grenzen des Viertels zu durchbrechen. „On peut aussi penser avec ses pieds, le corps“, unterstreicht Ladjal, eine der beiden KünstlerInnen von SAFI. „Ça permet une autre compréhension du territoire, un décalage par rapport aux habitudes. Un artiste, de l'extérieur, peut éclairer autrement et amener un regard décalé“ (Interview Ladjal, 11.11.2013). Vor dem Hintergrund dieser ersten Zusammenarbeit und in Rücksprache mit dem politisierten Vereinsektor akzeptiert SAFI die Ausrichtung des Projekts *Jardins Possibles*. Mit einer Reihe lokaler Träger wird ein Schreibworkshops ins Leben gerufen, die Herausgabe eines Buche anvisiert, eine Filmreihe zum Thema Stadt initiiert, eine Beschilderung des Viertels realisiert sowie, das Herzstück des Projekts, die Errichtung eines öffentlichen Gartens vorangetrieben.

Bereits in der Anfangsphase dieser Zusammenarbeit jedoch, Ende 2012, kommt es zum Konflikt zwischen den politisierten Vereinsakteuren des Viertels und den öffentlichen Institutionen der Stadt. Um dem Dispositif *Quartier Créatif* mehr Bedeutung zu verleihen, beantragt MP2013 Subventionen aus dem europäischen Fond *FEDER*¹⁸³. Diese werden unter der Bedingung einer öffentlichen Teilfinanzierung bewilligt. MRU sowie die PdIV werden daraufhin mit einem finanziellen Beitrag von je 30.000€ Partner des Projekts. Seit dem Beginn der Renovierung 2010 fordern die lokalen Vereine allerdings erfolglos finanzielle Mittel zur Deckung der entstandenen Mehrarbeit (vgl. Vacher 2013 : 89). Als die Aktivisten von der finanziellen Beteiligung MRU's an dem Kunstprojekt erfahren, sehen sie darin unweigerlich eine neue Form der sozialen und wirtschaftlichen Diskriminierung.

183 „La mission du FEDER (Fonds Européen de Développement Régional) est de contribuer financièrement au renforcement de la cohésion économique, sociale et territoriale en réduisant les disparités régionales et en soutenant le développement et l'ajustement structurel des économies régionales, y compris la reconversion des régions industrielles en déclin“. Ses axes comme „Promouvoir l'innovation et l'économie de la connaissance“ (l'axe 1) ou „Développer les entreprises et la société de l'information pour améliorer la compétitivité régionale“ (l'Axe 2) sont fortement caractérisés par des notions comme compétitivité, l'attractivité territoriale, l'innovation technologique.

Vorerst setzt sich die Zusammenarbeit zwischen den Künstlern von SAFI, dem Verein MP 2013 und dem engagierten Vereinsmilieu wenn auch in angespannter Atmosphäre fort. Immerhin gelingt es Letzteren, die Schaffung einzelner bezahlter Stellen für Jugendliche des Viertels auszuhandeln. Schließlich allerdings eskaliert die Situation. In Folge einer internen Sitzung beschließt das engagierte Vereinsmilieu, sich geschlossen aus dem Projekt zurückzuziehen. Ohne Rücksprache mit den Künstlern von SAFI denunzieren sie das Projekt in einem offenen Brief als „vitrine culturelle“, die die jüngere Geschichte postkolonialer Fremdbestimmung der *cités populaire* maskiere (Associations GSB 2012a). Angesichts der strukturellen Unterfinanzierung des lokalen Vereinswesens begreifen sie die Kosten des Kunstprojekts in Höhe von 422.574 € als ein „problème d'égalité, de justice quant à l'utilisation de l'argent public“. In Bezug auf das Beteiligungsverfahren halten sie fragend fest : „Pensez-vous peut-être que nous n'étions pas capables de penser l'art et la culture ? Pensez-vous peut-être qu'il fallait nécessairement poser, ou plutôt imposer, un cadre dans lequel vous nous demandez aujourd'hui de *participer* ? (...) Nous ne sommes bien évidemment pas opposés, bien au contraire, à ce que des acteurs extérieurs interviennent à nos côtés dans le montage de tels projets. Leur aide est la bienvenue, à condition qu'ils ne deviennent pas des missionnaires malgré eux, de politiques publiques d'assistanat, parachutées et qui sont de l'ordre de l'occupationnel. Un projet *participatif* ne peut l'être, alors que ses contours sont eux-mêmes prédéfinis et verrouillés.“ (ebd.).



Die Gärten während eines der Ateliers im Jahr 2012 (© MP2013) und nach dem Konflikt 2013.

Kevin Vacher, als politisch engagierter Soziologe auf Seiten des Vereinsmilieus in den Konflikt involviert, beschreibt dieses Umschwenken als eine strategische Entscheidung „das Thema MP13 als medialen und politischen Raum zu nutzen, um die öffentliche Aufmerksamkeit auf die sozialen und politischen Realitäten des Viertels zu lenken“ (Vacher 2013 : 90 Ü.d.A.). Anstelle an der Zusammenarbeit mit den Künstlern und den Institutionen festzuhalten, habe man anhand einer „direkten Konfrontation“ reagiert „die wenig Raum für Verhandlungen lasse“ (ebd.). Der Grund

einer solchen radikalen Abwehrhaltung muss in den seit den 1970er Jahren mehr und mehr von Misstrauen geprägten Beziehungen zu den öffentlichen Institutionen und Lokalpolitikern gesehen werden, in den Erfahrungen der Integration und Repression sozialer Autonomiebestrebungen sowie einer Kunstkonzeption, die historisch aufs engste mit dem politischen Engagement und den sozialen Kämpfen seiner Bewohner verbunden ist (vgl. Kap. II. und IV.).

Die Künstler von SAFI wiederum verteidigen die Unabhängigkeit ihrer Arbeit nicht nur gegenüber den öffentlichen Institutionen, sondern gleichermaßen gegenüber einem undifferenzierten politischen Aktivismus. Laut Sara, einer jungen Stadtplanerin aus Bordeaux, die als Koordinatorin für das Projekt arbeitet, fuße das Vorgehen und die Positionierung der Aktivisten auf der Idee eines Klassenkampfes. Das Künstlerkollektiv wiederum „*était engagé, mais pas avant tout. L'exigence de choisi ton camp – avec ou contre nous, c'était trop. SAFI était plutôt là pour faire le lien*“ (Interview Sara, 14.04.2014). In diesem Sinne betont Ladjal von SAFI :

„Nous, les projets artistiques, ne peuvent pas régler ces problèmes là (le chômage, la stigmatisation institutionnelle, etc.). L'attractivité du quartier doit se faire par l'ouverture. C'est un travail tout doux. Nous, ça fait quatre ans qu'on est dans le quartier. On pose toujours la question de la légitimité. La notion *d'étranger*, elle est incroyable dans ce quartier et se pose pas seulement par rapport au centre-ville, mais aussi au quartier d'à côté. C'est des vrais débats à mener et je pense la culture permet justement d'inviter l'étranger, de faire venir d'autres gens sans qu'ils aient l'impression qu'on leur fasse visiter un zoo. (...) Si tu est fermé à d'autres gens et d'autres manières de faire, forcément tu finis par être dans un entre-soi qui fait qu'il n'y a que quelqu'un de ce territoire avec la légitimité de ces ancêtres de 24 générations [*elle rigole*] qui peut porter un projet. Ça devient de l'enfermement sur l'enfermement. Il faut trouver la cohabitation entre différents formes.“ (Interview Ladjal, 11.11.2013).

Dies impliziert die Bereitschaft zur Kompromissregulierung divergierender Interessen. Die Theoretiker der neuen sozialen Bewegungen sehen darin eine der Kernkompetenzen des modernen Kulturproduzenten (Rose 1997 ; Balasinski et Mathieu 2006). Am Beispiel von Park Fiction und in Übereinstimmung mit Ladjal haben wir gesehen, dass es den Aktivisten der gebildeten Mittelklasse häufig um die Initiierung langzeitlicher Prozesse und die Veränderung kultureller Werte und sozialer Repräsentationen gehe (Rose 1997). „On était pas forcément obligés de faire tomber le projet pour poser des questions, les aborder, les traiter ensemble“, führt Ladjal weiter aus. Je pense qu'il y avait

quelque chose de riche qui aurait pu naître de ce dialogue possible. (...) Mais il y a une *culture de conflit*. Pour beaucoup d'acteurs des deux côtés, c'est un affrontement raide qui permet de gagner des batailles. Je pense qu'il faut changer ça. Ça fait des années qu'on est dans cette culture de conflit très radicale où au final, on est tous perdant. J'ai grandi dans une cité et je vois qu'en trente ans, la situation ne s'est pas améliorée (...) Moi, j'ai toujours entendu les acteurs locaux dire *on est enclavé, on vit dans un territoire à part, pourtant, on cherche l'ouverture*. Mais dans la réalité, dès qu'il y a un conflit, j'ai l'impression qu'il y a une mise en retrait total, un repli sur soi. Dès qu'il y a un manque de confiance, il y a un basculement vers *vous, l'institution et nous, les habitants*." (ebd.).

Es ist in der Tat die im ersten Teil dieser Arbeit für Frankreich allgemein und für Marseille im Besonderen identifizierte Kultur des Konflikts, des Nicht-Dialogs, der Abstinenz von Kompromissen, die auch diese Auseinandersetzung maßgeblich strukturiert. Darüber hinaus kann in dem Fehlen von lebendig gehaltenen Vorläufern, von positiven Verweisen sowie von gemeinsam identifizierten und ausgehandelten Zielen ein Grund dafür gesehen werden, dass die von den verschiedenen Akteuren formulierte Künstler- und Sozialkritik nicht in einen übergeordneten Deutungs- und Handlungsrahmen überführt werden konnte. Schließlich lässt sich auch hier die von Beaud et Masclat für die *génération de cité* allgemein konstatierte Internalisierung räumlicher Barrieren beobachten. Diese Internalisierung rückt Fragen der Legitimität und des gegenseitigen Vertrauens in den Mittelpunkt des Geschehens, die hier als Negativkonstellation wesentliche Grenzen setzen für ein viertelübergreifendes soziales und politisches Engagement.

Raïda Benaïssa ist eine Schlüsselfigur in diesem Konflikt. Neben ihrer Rolle als lokale Aktivistin arbeitet sie im théâtre Merlan als *attachée aux relations publiques*. Diese Position „entre deux chaises“ erlaubt ihr potentiell die Funktion eines *broker* einzunehmen, als Bindeglied zwischen den Institutionen, dem Feld der Kunst und den Aktivisten des Viertels zu wirken. In der Tat stellt sie bis zu diesem Zeitpunkt die Beziehung zwischen SAFI und dem Viertel her. Anders trifft die Vermittlung divergierender Interessen, dessen Produktivität in Hamburg immer wieder deutlich geworden ist, im vorliegenden Beispiel auf sehr ungünstige Bedingungen.

Raïda wird 1965 als eines von zehn Kindern einer franko-algerischen Familie im Marseiller Umland geboren. Im Alter von elf Jahren zieht sie mit ihrer Familie in die berühmte *Cité Kallisté* hoch im Norden der Stadt. Erstmals kommt sie hier mit den typischen Problemen und Konflikten der französischen *banlieues* in Berührung. Drei Jahre später, mittlerweile im GSB angekommen, nimmt sie an den Aktivitäten der diversen politisch engagierten Vereine teil. Allen voran die

Theaterkurse des brillanten Regisseurs *Akel Akian* zieht sie über mehrere Jahre in den Bann. Sie begreift das Theater nicht etwa als Ausdrucksform, um vom Leben im Viertel, dessen Alltag und dessen Problemen zu erzählen, sondern als Zugang und Begegnungsform mit der („europäischen“) Welt jenseits des Viertels. „J'ai fait la démarche de sortir du quartier pour voir des spectacles qui se jouaient dans des lieux comme le théâtre de Lenche, de la Criée, des Bernardines, de la Friche. Je me suis dit, je veux avoir accès à ça.“ (Interview R. Benaïssa 22.10.2013).

Was sie antreibt ist die Frage nach gesellschaftlicher Gleichberechtigung, wobei sie sich zugleich vom Stigma „Künstler der Cités“ zu emanzipieren sucht, von der impliziten Annahme ein Künstler zweiten Rangs zu sein. 1990 besteht sie die Aufnahmeprüfung am *Conservatoire régional d'art dramatique*. Sie ist die Einzige aus dem maghrebinischen Arbeitermilieu der Stadt. Anschließend zieht sie über zwei Jahre mit einer eigenen Theatertruppe durchs Land, kann die soziale Kluft bezüglich ihrer eigenen Herkunft jedoch nur schwer überbrücken :

„J'avais l'impression de ne pas être à ma place (...) de ne pas remplir la mission. Peut-être les enfants des étrangers, on se sent porteur d'une mission, quand on réussit quelque part, il faut qu'on réussisse aussi pour les autres. Assez rapidement, j'ai décroché et puis je suis revenue à mon premier bulot d'animatrice socioculturelle. Comme s'il y avait un besoin de revenir au socioculturel au quartier (...). Ma réussite, je ne pourrais pas l'avoir que pour moi, individuellement (...). Mes collègues, c'était un souci de carrière. Pour moi, c'était comme trahir les miens. Si j'existe, j'existe aussi pour les autres.“ (ebd.).

Die Soziologen Claire Duport und Michel Peraldi identifizieren eine solche *kollektive Moral* als typisches Merkmal des politisierten Vereinsmilieus der Quartiers Nord. „Cela consiste à réussir sa vie en favorisant la réussite des autres, et à indexer sa propre réussite sur celle des autres. Le *collectif* en soi n'a que peu d'existence charnelle, il est un idéal partagé qui tient du désir d'être ensemble, et un impératif sans lequel la mobilité n'est pas possible. Autrement dit, il n'y aurait pas de réussite individuelle possible par le *canal* militant, ou si elle est possible, on y perdrait la face...“ (Duport et Peraldi 1998 : 66). Raïda Benaïssa kehrt also in *ihr Viertel* zurück und engagiert sich von nun an in dessen politisierten Vereinsektor.

Was nun den Konflikt rund um *Jardins Possibles* betrifft, sowie die strategische und gleichermaßen ambivalente Mittlerrolle zwischen den Erwartungen und Interessen der Institutionen und der

Aktivisten, so habe sie sich hier klar positionieren müssen : „Il faut assumer. J'ai assumé. Je ne pouvais pas faire autrement par solidarité avec le territoire du Grand Saint Barthélemy et les associations qui ont pris conscience de ce projet sûrement intéressant, mais pas participatif.“ (Feldnotiz, 20.12.2013). An dieser Stelle wird also die Bedeutung und Wirksamkeit einer kollektiven Moral des Viertels deutlich, der als Hemmschuh übergeordneter Kompromisse wirkt.

Auch Kevin Vacher sieht sich, freundschaftlich mit Einzelpersonen von *Jardins Possibles* verbunden, mit der Notwendigkeit konfrontiert, klar Partei zu ergreifen. „Voilà le double statut de quelqu'un qui a un intérêt au milieu du réseau culturel à La Plaine (au centre-ville) et qui en même temps est intégré aux Quartiers Nord. À un moment donné, j'ai dû faire un choix ! C'est là, la limite d'alliance entre les deux, entre jeunes *bobos*, artistes, et les Quartiers Nord. En théorie, il faut défendre ce pont, cette alliance. (...) Mais dans un cas concret comme celui-là, il y a quand même une façon de percevoir les choses, une limite d'habitus en fait, une grille de lecture de ce qui se passe, qui est radicalement différente“ (Interview Vacher, 18.10.2013).

Zusammenfassend lässt sich festhalten, dass das Viertel des Grand Saint Barthélemy weit davon entfernt ist, ein von Beaud und Masclet allgemein für die *grands ensembles* konstatiertes politisches Vakuum zu bilden. Wenn in der Tat ein Niedergang der kollektiven politischen Mobilisierungen seit den 1980er Jahren beobachtet werden konnte, so haben wir gleichzeitig gesehen, dass sich ein Teil des lokalen Vereinsmilieus erfolgreich in die zurückliegende Protesttradition einschreiben konnte. Diese politische Verankerung, die sich beispielsweise anhand des Konzepts der kollektiven Solidarität verdichtet, kann gleichermaßen als Stärke und als Schwäche des Milieus begriffen werden. Sie stellt eine Reihe notwendiger Dispositionen und Ressourcen, ideologischer Referenzen und sozialer Vertrauensverhältnisse für gemeinsames politisches Handeln bereit. Zugleich aber verstärkt sie die Gefahr der räumlichen Isolation gegenüber Akteuren und Orten jenseits des Viertels. Die Reproduktion klarer Oppositionspaare in ein „Wir“ und „die Anderen“ lässt wenig Spielraum für Verhandlungen und Kompromisse sowie das Ausnutzen institutioneller Brüche und Widersprüche, die in Hamburg vielfach produktiv gemacht werden konnten.

Nichtsdestotrotz konnten durch die radikale Ablehnung des Projekts *Jardins Possibles* potentielle Brückenschläge zu und Kooperationen mit anderen politischen Aktivisten geschaffen werden. So siedelt sich im Jahr 2013 das autonome Politfestival *Paroles de Galères* (PdG) im Viertel an und markiert im September 2013 den Höhepunkt eines Protestzyklus, der sich gegen die strukturelle Benachteiligung und Stigmatisierung der *quartiers populaires* organisiert. Vorerst soll nun auf die

Geschichte des Festivals PdG näher eingegangen werden, da es ab 2010 auf einzigartige Weise unterschiedlichste Gruppen der links-libertären Netzwerke der Stadt zusammenzubringen vermochte. Trägt es zur Entstehung einer links-libertären Protestkultur in Marseille bei ? Ermöglicht es neue, anhaltende Kooperationen zwischen Aktivisten der Innenstadt und der cités populaires, zwischen Mittelklasse und classe populaire bereitzustellen ? Gewissermaßen lässt sich das Festival mit der Frage konfrontieren, die die lokalen Aktivisten im Zusammenhang ihrer Kritik an Jardins Possibles formuliert hatten : „Pensiez-vous peut être que nous n'étions pas capables de penser l'art et la culture (et de monter) de tels projets“ ?

3. Das Festival *Paroles de Galère*. Zwischenzeitlicher Zenit oder Ende eines Protestzyklus ?

Das Jahr der europäischen Kulturhauptstadt 2013 und die Konflikte rund um *Marseille Réaménagement* und *Jardins Possibles* evoziert im Grand Saint Barthélemy einen mehrmonatigen Zyklus an Veranstaltungen, Workshops und Konferenzen im Grenzbereich zwischen Kunst, Kultur und Politik. Dabei nehmen die Aktivisten dezidiert Bezug auf zurückliegende Kämpfe, allen voran im Kontext des *Marche pour l'Égalité et Contre le Racisme* von 1983. Das *Centre Social l'Agora* organisiert zwei im Namen des politischen Intellektuellen Franz Fanon zwei Banketts rund um die Themen „Oppression(s) et Résistance(s)“ und „Cultures populaires d'hier et d'aujourd'hui“. Das Festival *Paroles de Galère* stellt dem Viertel anhand einer Reihe kleinerer Veranstaltungen und dem abschließenden Festival eine Reihe an Ressourcen, Kompetenzen und Ideen zur Disposition mit dem Ziel, die sozialen und politischen Bande zwischen Bewohnern und lokalen Aktivisten zu stärken. Die Kompanie *Mémoire Vive* führt in Koproduktion mit dem lokalen Kollektiv *ALAFOU*¹⁸⁴ ein Theaterstück zur (post-)kolonialen Geschichte Frankreichs und der cités populaires auf. Den Jahresabschluss bildet das Forum *Quartiers populaires, Cultures populaires*, das neben einer stadtweiten politischen Vernetzungsarbeit auf ein neues kulturelles Selbst- und Fremdverständnis zielt : „prouver que nous pouvons produire, créer, penser et diffuser sur le champ culturel. Le prouver aux institutions bien sûr, mais également nous le rappeler à nous même“¹⁸⁵.

Was diese Ereignisse und die Arbeit ihrer Vorbereitung miteinander verbindet ist die Ambition, das kollektive politische Engagement sowie ein Gefühl der Solidarität innerhalb und zwischen den benachteiligten Vierteln der Stadt zu fördern. Dem Direktor von *Mémoire Vive* zufolge sind die cités

184 Das Kollektiv *ALAFOU* setzt sich aus Musikern und zeitgenössischen Tänzern, Videasten und Schriftstellern zusammen und setzt, nach einigen Jahren Unterbrechung, die Arbeit der Vereins *Busters* fort (vgl: Kapiel III.).

185 Ankündigungstext des Forums „Quartiers populaires, Cultures populaires“ 20/12/2013.

keine „déserts artistiques et culturels“¹⁸⁶. Zwischen „éducation populaire et la création artistique“ fordert er, verschiedene Disziplinen und Kompetenzen für den „lutte permanente et la conscientisation du peuple français“ fruchtbar zu machen (Feldnotiz, 16.10.2013). Inwieweit trägt dieser Protestzyklus dazu bei, neue Formen des kollektiven Protests zu initiieren und die kulturellen und künstlerischen Reichtümer der Cités in einen fruchtbaren Austausch zueinander zu setzen ?

Ich habe eine Vielzahl an Veranstaltungen im Viertel besucht, allen voran im Sozialzentrum *l'Agora*. Dessen *Banquet de Fanon* gelang es trotz eines qualitativ hochwertigen Programms kaum, die etablierten Demarkationslinien zwischen einem kleinen Kreis an Eingeweihten und der Mehrzahl der Bewohner zu durchbrechen, die das Angebot der Vereine und Einrichtungen überhaupt nicht wahrnehmen. Selbst anhand der Vorführung des außergewöhnlichen Films „Tout était possible“¹⁸⁷ oder der exzellenten Buchpräsentation „Le rap face à la politique“ von der Soziologin Marie Sonnette gelang es nicht, die Jugend des Viertels anzusprechen. „Ce n'est pas pour nous“, heißt es hier. Oder : „On veut du concret, on veut faire de la tune“. Das Forum „Quartier Populaires, Cultures Populaires“ wird trotz eines breiten Appells und einer langen Vorbereitungsphase von lediglich 50 Aktivisten besucht und findet aufgrund fehlender kollektiv abgestimmter Ziele und Folgeprojekte keine Fortsetzung.

Den verschiedenen Analysen, Debatten und Diskursen gelingt es kaum, die räumlichen und/oder thematischen Grenzen der etablierten Praktiken und Repräsentation der Aktivisten zu durchbrechen. Anders als wir es rund um das RaS-Netzwerk gesehen haben, wo verschiedene Akteure, Themen und Kompetenzen in direkten Bezug miteinander gesetzt werden konnten, gelingt es nicht, dauerhafte Kooperationen sowie übergreifende Deutungs- und Handlungsrahmen zu etablieren, wie nun exemplarisch am Beispiel von *Paroles de Galère* vertieft gezeigt werden soll. Vorerst aber gibt das Festival ein gelungenes und seltenes Beispiel eines kollektiven politischen Zusammenschluss in Marseille und illustriert zugleich dessen Komplexität und Sensibilität.

186 „Les quartiers ne sont pas des déserts artistiques et culturels. Il y a énormément des choses qui se produisent partout (... et pendant chaque projet), on est tombé sur une perle rare. Donc, comment faire pour qu'il y est des pionniers et des chercheurs permanents comme on a des recruteurs des grands clubs de foot (...), comment on a des recruteurs des grandes scènes nationales ? Par rapport aux artistes qui y émergent à vocation internationale, il n'y a pas de retour sur investissement sur ceux qui ont emporté cela. C'est-à-dire le berceau, le quartier, la famille, la structure associative de départ, etc. Donc, il y a la spoliation, il y a pas uniquement la question de comment on va soutenir ces pauvres gens de quartier.“ (NdT, 16.10.2013).

187 Dieser Film, der von Alain Dufau und Jean-Michel Perez in Zusammenarbeit mit fünf Jugendlichen des Viertels realisiert wurde, hat die stadtpolitische und kulturelle Geschichte des Grand Saint Barthélemy zwischen 1970 und 1990 zum Gegenstand. Dabei seipst er sich aus einem reichen Archiv- und Interviematerial und stellt damit ein wichtiges Dokument lokaler Erinnerungskultur, politischer Reflexion und einer potentiellen Identität dar (Ffilm : Dufau et Perez 2012).

4. Zur Entstehungsphase eines Projekts kollektiver Mobilisierung

Das Festival entsteht aus der Idee, den Bekanntheitsgrad und die finanzielle Situation des freien, stark politisierten Radiosender *Radio Galère* zu verbessern. Sie wird von drei Studenten (Kulturmanagement) aus dem benachbarten Aix-en-Provence herangetragen, die zu diesem Zeitpunkt wenig vertraut sind mit den links-libertären Milieus der Stadt. „Ils ne se rendaient pas compte ce que leur proposition pouvait impliquer“, erinnert sich Olivier (Interview, 05.10.2013). „On se disait wow, *il y a des gens qui ont le courage de faire cette proposition là*. Nous, on ne l'a pas eue“.

Olivier organisiert das Programm des experimentellen Konzertsals *La Trompeuse*, einer der schillerndsten Orte der städtischen Undergroundszene. Das Festival bietet in seinen Augen eine einzigartige Gelegenheit, die alternative Kunstszene der Stadt mit Personen der Alt-1968ern in Verbindung zu setzen, die sich rund um Radio Galère konzentrieren. Bis zu diesem Zeitpunkt steht diesem Ziel eine Reihe an Auseinandersetzungen und Missverständnisse im Weg. Blandine, die ebenfalls für *La Trompeuse* arbeitet, beschreibt eine der Grenzlinien zwischen beiden Institutionen wie folgt : „Au début, les gens de la radio, ils étaient très, très méfiants vis-à-vis de nous. L'approche expérimentale, proche de la folie des fois, ils ne comprenaient pas l'engagement derrière. Rien correspondait à leur cadre signifiant. Notre univers d'image, des trucs pornographiques avec des sigles un peu provocateur comme la swastika, il n'y voyait pas le détournement. Et nous, on avait du mal à comprendre jusqu'à quel point politiquement on n'était pas acceptable pour la radio“ (Interview Blandine, 09.10.2013).

Allgemein heben alle Interviewpartner des Festivals PdG hervor, wie sehr das politisierte Vereinswesen der Stadt von Trennungslinien und Konflikten durchzogen ist. In diesem Sinne kann die Tatsache, dass die Initiative der Festivalgründung von Personen außerhalb Marseilles formuliert und konzeptualisiert wurde, kaum unterbewertet werden. Die drei Studenten waren aufgrund einer mangelnden Kenntnis von und Implikation in die bestehenden zwischenmenschlichen und politischen Divergenzen und Animositäten mit einer gewissen Naivität ans Werk gegangen, als sie die Idee eines solchen Festivals entwarfen. Von Aktivisten der extremen Linken bis zu einem Kochkollektiv, über Cineasten, alternative Kulturschaffende bis hin zu anti-postkolonialen Aktivisten war die Zusammensetzung des Festivals „komplett heterogen“, wie sich Marius, einer der drei StudentInnen, erinnert. „Je ne sais pas s'il y a vraiment un dénominateur commun à tous ces gens-là, à part peut-être d'avoir un regard critique sur la société française et l'économie capitaliste

mondialisée. Mais sinon...” (Interview Marius, 02.10.2013). Darüber hinaus ist es das Festival selbst, dessen lange, regelmäßige und komplexe Vorbereitung, die die Diversität der teilhabenden Initiativen und Orte strukturiert und einander zusammenführt. Ihre Gemeinsamkeit : die Unterstützung kollektiver und horizontaler politischer Organisationsformen ; die Hingabe zum Radio, der Musik und der Sozialdokumentation ; das Anliegen, in der Mehrheitsgesellschaft medial stigmatisierte und marginalisierte Themen und Positionen eine größere Sichtbarkeit und Anerkennung zu verleihen.

Im Ganzen beteiligen sich 40 Gruppen und Initiativen am Festival, wobei hier mit Neidhard von einem Netzwerk an Netzwerken gesprochen werden kann. Dieser Zusammenschluss erlaubt die „conjonction de plusieurs champs et du coup de compétences vachement différents et très complémentaires“, rekapituliert Nico, ebenfalls einer der drei StudentInnen (Interview Nico, 27.09.2013). Das Programm ist dementsprechend vielfältig : Konzerte, Gesprächsrunden, Theater- und Filmaufführungen, Performances, Live-Radio und Gastronomie. Über drei Tage hinweg verwandelt sich ein abgelegener Teil der *Friche Belle de Mai* in einen Ort der Begegnung, des Austauschs und Feierns. Während die erste Auflage von nur 500 Personen des lokalen Alternativmilieus besucht wird, wachsen die Besucherzahlen innerhalb von zwei Jahren auf 3000 an. Finanzielle Subventionen der Region werden nicht mehr benötigt. Der *prix libre* sowie das *bénévolat* sichern die politische Unabhängigkeit des Festivals.

5. Die Phase der Neuorientierung

Dieser erste Erfolg geht mit einer Debatte über den politischen Charakter des Festivals einher. Laut Nico : „on avait tendance à ressembler de plus en plus à un festival culturel de divertissement, on perdait un peu le fond politique et militant“ (idem.). In Angesicht des näher rückenden Kulturhauptstadtjahr 2013 sowie der Renovierung und Professionalisierung der *Friche* entschieden die Organisatoren das Festival im Jahr 2013 ausfallen zu lassen. Man wolle sich nicht in den symbolischen und immobilienwirtschaftlichen Aufwertungsprozess der Marseiller Innenstadt integrieren lassen. Mit dem Konflikt rund um Jardins Possibles im Grand Saint Barthélemy wurde allerdings in Absprache mit den dortigen Aktivisten entschieden, das Festival dort stattfinden zu lassen. Dabei solle es nicht von oben herab in dieses in vielerlei Hinsicht sehr unterschiedliche Viertel hineingetragen werden, sondern in Zusammenarbeit mit den dortigen Aktivisten einen vorsichtigen und respektvollen Austausch- und Kooperationsprozess einleiten. Es solle im Idealfall

als Werkzeug kollektiver Emanzipation von den Bewohnern selbst angeeignet und an ihre spezifischen Bedürfnisse und Erwartungen angepasst werden. Dabei sicherten die engagierten Vertreter der diversen Sozial- und Kulturvereine den Organisatoren (*Galériens*) aus der Innenstadt ihre vollkommene Unterstützung zu.

Allen voran Raïda Benaïssa engagiert sich an der Seite der *Galériens* und untermauert : „organiser un festival, (ce) n’est pas notre truc. Mais c’est une opportunité qui nous permet d’exprimer de plus en plus avec une parole très forte et politique au vrai sens du terme, une parole collective qui résonne dans tout Marseille pour dire tout haut ce qui ne va pas ici, contre les dysfonctionnements, les droits bafoués. Il ne s’agit pas uniquement de faire la fête (.., mais) que l’écho du festival entre dans les bureaux de ces politicards de merde qui nous emmerdent. (...) On est énervés, enragés, en colère. (...) Parlez à qui vous voulez de manière à vous faire entendre. Hurlez, faites du théâtre, de la musique...On est capable de tout ça du moment que l’on ne perd pas le fil conducteur de ce qu’on est et de ce que l’on veut“ (Feldnotiz, 24.08.2013).

Die Phase des Infragestellens

Innerhalb kürzester Zeit jedoch zieht sich der Großteil der lokalen Aktivisten von der Arbeit der Festivalvorbereitung zurück. Wenn als Grund die vollen Terminpläne angegeben werden, so liegt es nahe, dass fehlende Vertrauensverhältnisse und die Abstinenz von vorausgehenden, vergleichbaren Erfahrungen die eigentliche Ursache darstellt (cf. Interview Vacher, 18.10.2013). Außerdem stehen Konflikte im Innern des Vereinsnetzwerks des GSB einer größeren Mobilisierung entgegen¹⁸⁸. Lediglich das Sozialzentrum *Agora* sowie einzelne Aktivisten wie Raïda Benaïssa bringen sich voll und ganz in die Vorbereitungen ein. Für die übrigen Organisatoren aus der Innenstadt bleibt die Funktionsweise der lokalen Netzwerke undurchsichtig und und schwer verständlich.

Ein Dutzend der innerstädtischen *Galériens*, mich eingeschlossen, scheuen in den kommenden Wochen und Monaten wenig Aufwand, um die Anwohner des Viertels für das Festival zu

188 Während des Interviews mit J-P Ethee frage ich ihn, warum er nicht zum Festival gekommen sei, das vom inhaltliche und politischen Programm exakt mit seiner persönlichen Arbeit im Viertel korrespondiert. „Je fonctionne beaucoup sur l’humain moi. Et après avoir passé autant d’années de combat solidaire avec quelqu’un, je ne peux pas me contenter des mails pour me dire *il y a le festival Paroles de Galère*. Un mail surtout adressé par une secrétaire qui va m’inviter à un spectacle de PdG. (...) Ici, ça marche (autrement. Pour des) choses importantes on s’appelle“. Diese Kritik ist an K. Benaïssa gerichtet, die frühere Kollegin von Ethee. Benaïssa wiederum reagiert auf diese Kritik wie folgt : „La dernière fois quand je l’ai appelé, c’était pour le mobiliser pour le *Collectif des Quartiers Populaires*. Il a réagi avec humeur, en rigolant. C’est bon.“ (NdT, 06.12.2013). Es ist eben jene Kluft zwischen Künstler- und Sozialkritik, die sich hier zwischen die beiden Aktivisten schiebt.

gewinnen : Straßenessen ; Radiosendungen *en directe* und im öffentlichen Raum ; mehrmonatiger Einsatz von Methoden wie den *portes à portes* und *portes de paroles*¹⁸⁹. Der Erfolg bleibt letztlich jedoch sehr überschaubar. Die Gründe dafür sind vielfältig und können hier nur oberflächlich angeführt werden.

Allgemein wurde das Festival in den Augen der Bewohner nicht als politisch und finanziell unabhängig wahrgenommen, sondern als Teil der institutionellen, an die kommenden Wahlen verhafteten Kulturpolitik der Stadt. Die meisten Vorbereitungstreffen fanden im Sozialzentrum Agora statt, also jenseits der Aufmerksamkeit und des Interesses der meisten Bewohner. Selbst eine Woche vor Festivalbeginn, so meine Erhebung mit 25 Anwohnern, wussten die Allerwenigsten von dessen Existenz. Aus Sicherheitsgründen wird das Festival samt dem teuren Equipment erst am Morgen des ersten Tages aufgebaut. Die Professionalität und Effizienz der Organisatoren verstärkt das Bild eines offiziellen, subventionierten Festivals aus der Innenstadt. Die Vielzahl unterschiedlichster politischer Kollektive im sog. „village associatif“ nährt die Konfusion und Missverständnisse. In



Abed (links) ist nicht wirklich Einverstanden mit einem Festivalteilnehmer, der proklamiert : „La prison est la menace qui fait tourner leurs usines“.

Angeachtet einer Diversität an politischen Botschaften und Themengebieten der neuen und alten Linken (Palästinakonflikt ; Gefängnisse ; dem „syndicat des familles“ ; der „rénovation urbaine“ ; den freien Medien, etc.) erscheint das Festival vielen Außenstehenden als diffuses Konsumevent. „C'est quoi votre but ?“, fragen eigentlich alle der Bewohner in diversen formellen und informellen Gesprächen.

Zahlreiche soziale und kulturelle Grenzen trennen die politischen Aktivisten des Viertels von dessen Nicht-Aktivisten sowie die Bewohner der cité populaires von denen aus der Innenstadt. Konzepte wie *prix libre* oder *auto-organisation* ; die Aufteilung in thematische Arbeitsgruppen ; die Kommunikation anhand langer Texte oder Flugblättern an Häuserwänden oder per Mail ; die Thematisierung komplexer und sensibler Themen im öffentlichen Raum (Rassismus, Rechtsruck, Schulabbruch, Drogen), zumal häufig von Kameras und Mikros begleitet ; das kollektive Kochen

189 Die Ziele von *portes de paroles* sind in einer Mail eines der Mitglieder des Festivals unter fünf Punkten zusammengefasst : „(1) Créer une zone d'expression pour tous ; (2) Faire débat, transformer des espaces de transits en lieu de rencontres ; (3) Valoriser les savoirs et connaissances populaires ; (4) Décorer l'espace urbain avec autre chose que de la pub et (5) Mener une enquête populaire. Le plateau radiophonique permettait, à plusieurs reprises pendant deux heures, de faire une émission en directe dans l'espace public des cités populaires de la Busserine et de Picon en invitant des acteurs militants et des habitants à donner leur avis sur des thèmes choisis et ouverts.“

im Park ; etc. Die Faktoren sind schier endlos, die der Beteiligung und Unterstützung der Bevölkerung entgegen stehen. Die jeweiligen Codes, Erwartungen und Hoffnungen sind einer grundlegend anderen Natur. Das Konzept des „Festes“ beispielsweise ist in einem Viertel, das mehrheitlich islamisch geprägt ist, unweigerlich an religiöse und familiäre Dimensionen geknüpft und impliziert zudem einen strikten Alkoholverbot. Abed, 55 Jahre alt und langjähriger Bewohner des Viertels, stellt daher den festlichen Charakter von *Paroles de Galère* in Frage :

„Les gens ici, ils vivent dans la tristesse, dans l'amertume, dans l'incertitude. On a pas besoin des fêtes. Fêter, c'est pour faire oublier les soucis, les malheurs. L'important c'est de donner un emploi (...) Ça sert à rien de crier, d'aboyer. Vous pouvez rien faire contre le pouvoir capitaliste. Vous concertez avec la Radio Galère, vous dénoncez. Rien ! Ils vous font taire. Ils ont tout dans leurs mains. Vous luttez contre une machine infernale. Vous pouvez rien faire“ (Interview Abed, 03.09.2013).

Das soziale Profil der Aktivisten – Mittelklasse, hohes kulturelles und symbolisches Kapital, Verfechter links-libertärer Werte (vgl. charte du festival¹⁹⁰) – lässt weitere Grenzen aufscheinen. Im Gegensatz zu dem von dem selbstproklamierten Ziel, die lokalen Akteure des Viertels zu unterstützen, wird einer Rapgruppe aus der Nachbarschaft aufgrund ihrer „sexistischen und kapitalistischen“ Texte die Teilnahme verweigert (dicke Karre, Kohle, Titten, Berühmtheit, etc.). Deren Auftritt hätte jedoch nicht nur mehr Zuschauer und lokale Anerkennung gebracht, sondern die Gelegenheit geboten, über den Sinn und Unsinn der modernen Kulturindustrie zu diskutieren und das Bestreben nach individuellen, finanziellen Erfolg in Frage zu stellen.

Die Freiwilligenarbeit stellt ebenfalls eine Hürde dar. Bei einer Jugendarbeitslosigkeit von 50% wird das unbezahlte Engagement an einem (vermeintlich subventionierten) Festival zur Unmöglichkeit. Mokhtar, ein 28 jähriger Bewohner des Viertels, war einige Jahre zuvor als Rapper erfolgreich, bevor seine Gruppe in die Bedeutungslosigkeit versank. „C'est toujours la même chose“, kritisiert er das Festival. „Ils nous contactent pas. Ils restent entre eux dans les réseaux des associations. Et c'est vous encore, qui avez du boulot, des perspectives. On n'a pas de perspectives. Tu sais, on souffre ici. On ne veut pas votre plaisir, on veut être impliqué, on veut avancer, on veut gagner un peu de sous. On souffre ici, Ben. Tu comprends ?“ (Feldnotiz, 06.09.2013).

190 Par exemple, cette charte situe le festival « en dehors des institutions culturelles et des conventions marchandes traditionnelles. » (article 1), « repose sur un principe d'accès à toutes et tous » (article 3) et « refuse les conditions sociales inacceptables et lutte activement contre toute forme d'exclusion : la précarité, le racisme, la xénophobie, le sexisme, l'homophobie » (article 4).



Vor allem die Jugend des Viertels beteiligt sich am Festival, während ein Teil der Veranstaltungen die sozialen und kulturellen Grenzen nicht zu überwinden vermag.

Zusammenfassend lässt sich festhalten, dass das Festival sehr intensive Momente des Austauschs hervorgebracht hat. Bereits die vielfältige Belegung und Aneignung eines öffentlichen städtischen Raums, den die Stadt seit Jahren komplett vernachlässigt, stellt einen Erfolg für sich dar. Das Engagement von Einzelpersonen und einen Kern an Aktivisten hat einen ersten Prozess der Reflexion, der Analyse und der Debatte über das Leben im Viertel und dessen Bezug zur Stadt ins Leben gerufen. Andererseits haben sehr wenige Anwohner daran teilgenommen. Der Initiative fehlte es an konzeptueller Klarheit, lokaler Unterstützung und allgemeiner Sichtbarkeit im Viertel. „La fête est finie et tout le monde est parti“, resümiert Mokhtar die Situation einige Tage nach dem Festival und spannt eine ungewollte Parallele auf zur Kritik Manuel Castells 40 Jahre zuvor¹⁹¹.

Die verschiedenen Interviews mit den Organisatoren des Festivals zeigen allerdings, dass sie die Auflage 2013 nicht als gescheitert betrachten. Dessen friedlicher Charakter inmitten einem von sozialen und wirtschaftlichen Spannungen durchzogenen urbanen Umfeld wird vielmehr als Erfolg betrachtet. „Je ne sais pas si on avait la force de faire plus pour une première année. Ça prend un temps énorme de défricher tout le quartier.“, fasst Nico zusammen (Interview, 27.09.2013). Vanessa, eine Sozialarbeiterin, konstatiert : „la vision de certains habitants sur nous, *vous êtes des hippies, vous venez faire un festival subventionné*, elle était logique. Mais il faut arrêter d'avoir ce complexe de ne pas vivre dans le quartier. Je vie aussi *la galère*, j'ai plein d'intérêts communs avec ces gens. Dans tous les cas, c'était une première expérience. Pour moi, le bilan est beaucoup plus positif que négatif. Il faut juste tirer des leçons sur comment ça s'est déroulé et de faire mieux l'année prochaine“ (Interview Vanessa, 25.09.2013).

191 „Wenn das Spiel aus ist? Sind die Aktivisten weg, die Basis schwach und die Situation, in der gehandelt werden müsste gerade auf einem Höhepunkt angelangt.“ (Castells 2012 (1973) : 50). Castells beschreibt damit das kurzfristige und unkoordinierte Engagement studentischer Aktivisten im Kampf gegen ein Renovierungsprojekt eines Pariser Arbeiterviertels im Jahr 1970.

Für das Jahr 2014 planen die Organisatoren eine zweite Auflage im Viertel, um den eingeschlagenen Weg fortzusetzen. Nichtsdestotrotz ist die Gruppe aufgrund der mangelnden lokalen Unterstützung durch die Aktivisten des Viertels fragilisiert. Einige Organisatoren machen die aktive Teilhabe der Bewohner zur Voraussetzung der eigenen Arbeit. „Moi, je ne fais pas du travail social, je ne fais pas non plus du divertissement“, unterstreicht beispielsweise Nico (Feldnotiz, 05.05.2014). Nur dass eine solche Forderung vor dem Hintergrund des Niedergangs kollektiven Engagements in den cités populaires seit den 1990er Jahren als utopisch erscheint. Der Vertrauensverlust in die öffentlichen Institutionen sowie der Rückzug in die Sphäre des Privaten, wie er im II. und IV. Kapitel analysiert wurde, macht einen strukturgebenden Rahmen erforderlich, dank dessen sich neue Vertrauensverhältnisse und die Einsicht in die Zweckmäßigkeit eines solchen Engagements langsam entwickeln können. „Il faut aller vers les gens. Si on s'intéresse à eux, ils vont s'intéresser à vous“, skizziert eine junge Frau Anfang 20, die einzige anwesende Bewohnerin des Viertels, ihre Strategie. Die Organisatoren bleiben untereinander gespalten. Sie verweisen auf unterschiedliche Konzepte politischen Engagements, was divergierende Erwartungen und Anforderungen impliziert. Dabei steht das Anliegen einer aktiven Beteiligung der Bewohner dem Ziel dessen passiver Implikation diametral gegenüber. Die Forderung nach einem expliziten und radikaler Aktivismus bleibt schwer vereinbar mit einer gemäßigten Erwartungshaltung¹⁹².

Wenn diese Unterschiede und Divergenzen das Kollektiv seit seinem Bestehen durchziehen, erscheinen sie erst in einem Krisenmoment als schwer überwindbares Hindernis. Eine Beteiligte kritisiert das Fehlen einer gemeinsamen kollektiven Identität. „Je ne connaît même pas le positionnement politique de ceux qui sont autour de la table. On n'a pas de convergence“ (Feldnotiz, 05.05.2014). Links-libertäres Engagements, dies ist bereits mehrfach gesagt worden, kann schnell einbrechen, wenn es an geteilten Identitäten fehlt, an einem Gefühl der eigenen Stärke, an Sinnhaftigkeit und Zweckrichtigkeit des politischen Tuns. Vor dem Hintergrund einer fehlenden positiven Gruppendynamik wird das Festival auf das Folgejahr verschoben. Man beschließt, zurück in das innenstadtnahe Arbeiterviertel *La Belle de Mai* zu ziehen. Doch auch in diesem Jahr manifestieren sich tiefgreifende Diskrepanzen innerhalb des Kollektivs. Im Kleinen werden die selben Debatten und Streitgespräche geführt, die die politische Linke im ganzen Land spaltet¹⁹³.

192 „D'aller à la rencontre des gens qu'on a pas l'habitude de rencontrer, de surmonter des barrières sociales, c'est déjà militant. Peut-être on est trop ambitieux. En plus, si on arrive à faire émerger des voix des habitants par la radio, on est vraiment dans l'idée de départ du festival“ (Feldnotiz, 05.05.2014).

193 Diese Spaltungen sind sehr komplex und finden ihren Ausgangspunkt in den 1980er Jahren. Sie beziehen sich vornehmlich auf die Rolle und Verantwortung des französischen Nationalstaats in Bezug auf die Ungerechtigkeit und Diskriminierung der französischen Bevölkerung mit Migrationshintergrund. Gestritten wird um Begriffe und die mit diesen einhergehende politische Verantwortung und Orientierung : (Post-)Kolonialismus, Laizität, staatlichen Rassismus, Islamismus und, abermals, der Gleichheit an Rechten. Hier interessiert weniger der Inhalt als die Form

Unfähig, Mittel und Wege eines konstruktiven Umgangs mit diesen Divergenzen zu finden, wird das Festival ein zweites mal annulliert und schließt endgültig seine Pforten.

Zusammenfassung

Die kurze Geschichte des Festivals *Paroles de Galère* bildet eines der seltenen Beispiele für einen fruchtbaren Zusammenschluss vielfältiger links-libertärer Gruppen in Marseille. Der komplexe Kooperationsprozess, bei dem diverse interne Differenzen und Konflikte überwunden werden konnten, erfordert die Identifikation gemeinsamer konkreter Ziele und Praktiken, die sich hier rund um das Festival artikulieren vermochten. Sie wurden eingangs in erster Linie durch das Wirken von solchen Personen möglich, die „von außerhalb“ kamen und damit frei waren von bestehenden Spannungen und Animositäten innerhalb der links-libertären Netzwerke. Die günstigen Anfangsbedingungen, die ein rasantes und erfolgreiches Anwachsen des Festivals zur Folge hatten, fanden ihren Widerpart in dessen abrupten Ende. In den Jahren nach 2014 ging das Festival sowie die daraus hervorgegangenen Kooperationsbeziehungen in keine kollektive Erinnerungskultur ein, die für ähnliche politische Projekte und Zusammenschlüsse hätte fruchtbar gemacht werden können. Dieser fehlende Wissens- und Erfahrungsaustausch sowie die soziale Fragmentierung und Division informeller politischer Praktiken sind allgemein als typisches Kennzeichen der jüngeren Geschichte der Stadt herausgearbeitet worden und stehen auch hier größeren Mobilisierungen entgegen.

Außerdem konnte im Gegensatz zu Hamburg das Fehlen einer politischen Kultur beobachtet werden, die ein geregeltes und produktives Aufeinandertreffen unterschiedlicher Ideen, Praktiken und politischer Lager möglich macht. Die radikale Ablehnung des Projekts *Jardins Possibles* zeigt die historische Kontinuität einer politischen Kultur des Konflikts an. Die Position und Zielsetzung

dieser Debatten. Ausgehend von Meinungsunterschieden während einzelner Arbeitstreffen werden die Debatten anschließend per Mail weitergeführt. Der Ton zwischen den zehn bis fünfzehn Beteiligten, die sich grob in zwei Lager spalten, wird dabei immer rauer, polemischer und persönlicher. Das Ziel eines gemeinsamen politischen Vorgehens tritt mehr und mehr in den Hintergrund und führt zu einer kompletten Desintegration der Gruppe.

Vendredi 6 Septembre (Cité des Flamants)

21h : Projection du documentaire **"Tout était possible"** (en cours de production) d'Alain DUFAU, en présence du réalisateur.

Samedi 7 Septembre (Cité Picon)

15h/17h : Ateliers **"Paroles de galère, Paroles de quartiers"** autour de 3 thèmes : l'égalité, les violences, les réponses institutionnelles. en présence de militants, acteurs associatifs, sociologues ...

22h : Projection du documentaire **"Douce France"** de Mogniss Abdallah, réalisateur et écrivain, en sa présence.

Dimanche 8 Septembre (Cité Picon)

15h/17h : Débat **"En 1983 comme en 2013, pourquoi les quartiers ont marché ?"** animé par Mogniss Abdallah, la fédération des quartiers populaires, le collectif Mémoire en Marche ...

21h : Projection du documentaire **"Antifas, chasseurs de skins"**

+ créations sonores, expos, village associatif, espace de création autour des médias libres, cours métrages, contes jeunes publics ...

Vendredi 6 Septembre (Cité des Flamants, 18h/23h)

Animation vidéo par Média 2 **Damien l'espadrille, DJ** (musiques maghrébines des années 80)

Samedi 7 Septembre (Cité Picon, 14h/22h)

Obscur Jaffar, Kairo et les élèves de la Busserine (rap/slam)

Scène spéciale Gd St Barthélémy avec le collectif la relève **QWX** (musique Kurde) **Damien l'espadrille** Kaway Family (chants Kabyles et Gnawi) **Hijo del desierto** (hip hop sarahoui) **Aziz Bourmediene** : **Inch'Allah** (création sonore) **Théâtre et société** : **Camino della vida** (théâtre)

Dimanche 8 Septembre (Cité Picon, 14h/21h)

Scène spéciale Grand St Barthélémy, avec le collectif la relève **Cie KTA** : **Strange Fruits** (conte/slam/rock/historique) **Compagnie Espoir** (théâtre) **Small Chait** (chants populaires Kabyle) **Grives et Ours** (ballet) **Yasmin Mouloud** (chant fusion Orient/Occident) **Plateau de l'Ostau** : surprise !

INFOS PRATIQUES

Peu de places de parking à proximité, privilégiez le TER (ligne Marseille-Aix-Pertuis), le vélo ou le bus (lignes 27, 28, 31, 33, 38, 58, 533)

Peu de distributeurs de billet également, soyez prévoyant. Restauration à prix libre et buvette sur place.

Le festival est retransmis en direct sur les ondes de Radio Galère : 88.4FM

Pour être bénévole, contactez nous : com.parolesdegalerie@gmail.com

Liste des associations participantes sur www.parolesdegalerie.net

Le programme de l'édition 2013

des Künstlerkollektivs SAFI mag in Angesicht der Probleme des Viertels als utopisch und abstrakt erscheinen, während die Kritik der engagierten Sozial- und Kulturvereine an chronischer Unterfinanzierung und dem Schaufenstercharakter vieler Kulturprojekte als gerechtfertigt erscheint.

Andererseits zeigt das Scheitern des Festivals *Paroles de Galère* die Vielzahl an Hindernissen und Grenzen auf dem Weg kollektiver Projekte an, die das Oppositionspaar zwischen *öffentliche Institutionen* und *Bürger* als starke Vereinfachung entlarven. Vielmehr sind unterschiedliche Aktivisten(-Gruppen) untereinander zerstritten, während die engagierten Sozialarbeiter der *cités populaires* dessen Bewohner immer schwerer zu erreichen vermögen. Auch die Beziehung zwischen den zumeist desillusionierten und



„Pour vous, c'est quoi un quartier populaire“. Die Antworten der Bewohner werden auf das sog. *porte de paroles* werden während des Festivals ausgestellt.

hoffnungslosen *couches populaires* und den Angehörigen der Mittelklasse, die als *kulturell, gebildet* und *privilegiert* erscheinen, gestaltet sich als kompliziert und ist von Abgrenzungen und miteinander unvereinbaren Praktiken und Repräsentationen geprägt.

Um die gegenseitigen Stereotypen aufzubrechen und soziale Vertrauensverhältnisse aufzubauen, ist ein langjähriges kollektives Engagement notwendig. Dies erfordert eine kognitive Flexibilität und gewisse soziale und politische Dispositionen eines jeden Akteurs, die eigenen Grenzziehungen zu hinterfragen und vereinfachte Oppositionspaare wie „Wir“ und „die Anderen“, „innen“ und „außen“ oder „institutionell“ und „informell“ zu überwinden. Im Jahr 2016 transformiert *Nuit Debout* während einiger Monate die Protestlandschaft des Landes. Der gescheiterte Versuch, die politische Agora von der Innenstadt in das Viertel Grand Saint Barthélemy zu tragen, unterstreicht einmal mehr das Fehlen gemeinsamer Erfahrungen und einer geteilten politischen Protestkultur, die in den Jahren zuvor durchaus hätte entstehen können (Int. : Leforestier 2016).

Der *Carnaval de la Plaine* als Pulsgeber einer politischen Vergemeinschaftung ? – Einleitung in die Kapitel XIII. bis X. –

1. Aufbau und Fragestellungen

Der Karneval findet ohne offizielle Anmeldung und ohne Autorisierung der Behörden statt. Ihm haftet eine subversive Aura an, die dadurch verstärkt wird, dass jede Ausgabe unter dem Vorzeichen eines stadtpolitischen Themas steht, das in Form des *caramentran*, einer großen Statue aus Holz und Pappmaschee, öffentlich denunziert wird. Somit verknüpfen sich hier politisches Engagement und Viertelkultur zu einem Fest, das als solches stark im Kontext des Feierns, des Gesangs und Tanzes, des kollektiven Rausches steht. Zentrale Werte der verschiedenen Teilnehmer werden hier ausgelebt, bestätigt oder in Konflikten neu verhandelt. Damit erfüllt der Karneval eine identitätsbildende Funktion innerhalb und zwischen den verschiedenen links-libertärer Gruppen der Plaine. Die abschließenden drei Kapitel setzen sich also mit der Frage auseinander, inwiefern der Karneval im Kontext der städtischen Transformationsprozesse rund um die europäischen Kulturhauptstadt neue Traditionen links-libertärer Politik zu artikulieren und zu verkörpern vermag.

Der ethnologischen Theorie nach ist es gerade der ambivalente Charakter des Karnevals, dessen Hang zum (Schau-)Spiel und zur Übertreibung, sowie dessen alljährliche, rituelle Wiederkehr, die ihm das Potential verleihen, seinen unterschiedlichen Teilnehmern eine geteilte Erfahrungswelt, soziale Vertrauensverhältnisse und gemeinsame kulturelle, identitätsstiftende Bezugspunkte bereitzustellen. Zugleich soll über den Karneval hinaus gedacht werden. Ähnlich wie in Madrid oder in Hamburg geht es darum, eine diachrone, genealogische Perspektive einzunehmen. In enger Verknüpfung von Politik und Alltagsleben, von Praktiken öffentlicher Raumanneignung, der Suche nach lokaler Autonomie und einem Spannungsverhältnis zwischen *alteingesessenen* und *innovativen* Kräften, handelt es sich um langjährige Prozesse kollektiver Aushandlung und Identitätsbildung. Dabei spiegelt sich auf der Makroebene des Viertels der größere stadtpolitische Kontext. Kulturelle, interne Faktoren müssen abermals mit strukturellen, politischen Gelegenheitsbedingungen in Beziehung gesetzt werden.

Im 8. Kapitel sollen die verschiedenen, den Karneval konstituierenden sozialen Gruppen näher beschrieben und vergleichend zueinander in Bezug gesetzt werden. Durch welche soziale

Zusammensetzung und Funktionsweise zeichnen sie sich aus, durch welche zentralen Werte, Praktiken und Orte lassen sie sich jeweils charakterisieren? Und welche gemeinsamen und divergierenden Handlungsfelder und Aktionsrepertoires lassen sich dabei herausarbeiten?

Das 9. Kapitel wird die Entstehung, den Niedergang und die Neugeburt des links-libertären Kollektivs *Assemblée de la Plaine* zwischen den Jahren 2012 und 2015 zum Gegenstand haben. Während die Gründe für dessen Niedergang in fehlenden basisdemokratischen Prinzipien, gemeinsamen Zielen und einem übergreifenden Deutungsrahmen zur Strukturierung von Theorie und Praxis gesehen werden, stellt dessen Neugeburt eine unmittelbare Reaktion auf eine äußere Bedrohungssituation dar¹⁹⁴, der Repression des Karnevals durch Polizei, Justiz und Medien.

Im 10. Kapitel wird die kollektive Mobilisierung der links-libertären Gruppierungen auf der Plaine abermals durch eine externe Bedrohungssituation ausgelöst, steht dabei jedoch vor neuen, größeren Herausforderungen. Angesichts eines umfassenden Renovierungsprojekts des zentralen *Place Jean Jaurès* dreht sich die kollektive Mobilisierung nicht mehr um die Verteidigung selbstverwalteter Praktiken im öffentlichen Raum, sondern steht vor der Herausforderung, eine größere Öffentlichkeit zu erreichen und der städtischen Politik einer *reconquête urbaine*, wie sie im *Projet Grand Centre-Ville* aufscheint, konkrete Alternativen einer sozial gerechten Politik von unten entgegen zu setzen.

Vorerst aber soll auf den folgenden Seiten das Viertel *La Plaine* und dessen Karneval näher dargestellt werden, in geschichtlicher, räumlicher und demographischer Hinsicht. Dies ist allein deswegen von Bedeutung, da städtischer Raum sowie konkrete Orte, Plätze, Bars, etc. nicht nur Rahmen und Kulisse politischer Praktiken sind, sondern als *Orts-Ressourcen* dessen Ausgangspunkt und Mittel darstellen (vgl. Frey 2012 : 519). Raum wird damit zu einem politischen Konfliktfeld, über dessen Bedeutungshoheit ebenso gekämpft wird wie über die Frage, welche Nutzungsformen oder physisch-materiellen Eingriffe legitim bzw. illegitim sind.

2. Das Viertel La Plaine auf dem Plateau

La Plaine ist ein Toponym und bezeichnet in erster Linie den rechteckigen Place Jean Jaurès sowie, je nach Interpretation, einige angrenzende Straßen bis hin zu den benachbarten Plätzen *Cours*

194 Wir haben im fünften Kapitel gesehen, dass in der Marseiller Innenstadt in den zurückliegenden Jahren wenige explizite Bedrohungslagen gewirkt haben, wenige einschneidende Ereignisse eingetreten sind, die ähnlich der Hafenstraße oder Brokdorfs als *structural push* eine einigende Kraft auf die links-libertäre Protestlandschaft der Stadt hätten ausüben können.

Julien und *Notre Dame du Mont* westlich des *Place Jean Jaurès* (Anhang III.). Letzterer liegt 55 Meter über dem Meeresspiegel. Egal aus welcher Richtung man sich ihr nähert, man muss hinauf. Mit einer Fläche von 25.220m² ist sie nach dem *Vieux Port* der größte öffentliche Platz der Stadt. Je nach Tageszeit und je nach Wochentag dient der Platz als Markt- und als Spielplatz, als Ausgeh- und Vergnügungsviertel, als Parkplatz und Verkehrsknotenpunkt. Administrativ bildet sie kein eigenes Viertel, sondern ist von dem 1., 5. und 6. Arrondissement durchschnitten, die jeweils von anderen Bezirksbürgermeistern und damit, je nach Wahlergebnis, von verschiedenen politischen Parteien verwaltet werden¹⁹⁵. Damit entzieht sich der Platz einer klar formulierten politischen Verantwortung, was vor dem Hintergrund einer mangelhaften öffentlichen Instandhaltung und Pflege (Beleuchtung, Sauberkeit, Grünanlagen, etc.) noch von Bedeutung sein wird.

Bis Mitte des 19. Jahrhunderts lag die *Plaine* außerhalb der Stadtmauern. Ihren Namen erhielt sie vom Kloster *Plain Saint-Micheau*. Von nun an spreche ich von *La Plaine*, wenn von dem *Place Jean Jaurès* und den direkt an ihm grenzenden Straßen die Rede ist. Handelt es sich um das Ensemble *Place Jean Jaurès – Cours Julien – Place Notre Dame du Mont*, das von Vielen ebenfalls *La Plaine* genannt wird, verwende ich der Deutlichkeit halber die Bezeichnung *Le Plateau*.



Der Platz Jean Jaurès im Winter 1937.

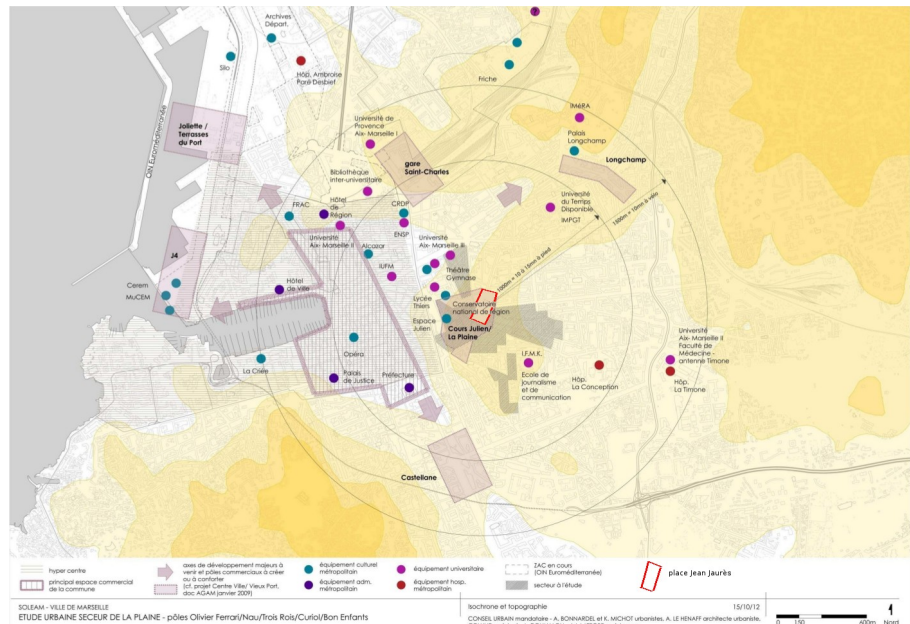
Die Gebäude auf dem *Plateau* sind relativ homogen und weisen drei bis fünf Stockwerke auf. Vor allem die Gebäude des Platzes und dessen östlich verlaufenden Straßenzüge sind im Stile Haussmanns erbaut und beherbergten ab dem 19. Jahrhundert einen Teil der Bourgeoise der Stadt. Der Rest des *Plateau* ist in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts hingegen sehr populär geprägt. Zwischen den einzelnen Wohnhäusern befinden sich zahlreiche *entrepôts* zur Lagerung von Früchten und Gemüse, u.a. aus den Kolonien. Der *Cours Julien* beherbergt bis zum Beginn der 1970er Jahre einen Großmarkt, wirtschaftlicher Knotenpunkt des Viertels, dessen Außenarme bis auf den *Place Jean Jaurès* verlaufen. Der allgemeine wirtschaftliche und soziale Niedergang der Stadt hinterlässt auch hier seine Spuren. Der Großmarkt auf dem *Cours Julien* wird in das nördliche

195 Von 2008-2014 waren dies zwei Vertreter der Konservativen UMP [Renaud Muselier (4/5) und Jean-Claude Gaudin (6/8)] sowie der gemäßigten Linken PS (Patrick Menucci (1/7)). Waren die Wahlen zwischen der PS (49 Sitze) und der regierenden UMP (51 Sitze) noch sehr ausgeglichen und geografisch klar in einen sozialistischen Norden und einen konservativen Süden unterscheidbar, lässt sich für die Wahlen von 2014 ein deutlicher Rechtsruck ausmachen (UMP 61 Sitze ; PS 20 Sitze ; Front National 20 Sitze), der auch den traditionell links wählenden Norden erfasst. Die betreffenden Arrondissements rund um die *Plaine* sind ab 2014 alle von der regierenden, republikanischen UMP besetzt (Sabine Bernasconi 1/7 ; Bruno Gilles 4/5 ; Yves Moraine 6/8).

Viertel *Les Arnavaux* verlegt, das Viertel geht seinen wirtschaftlichen und sozialen Niedergang entgegen.

Anders als die Viertel der nördlichen Innenstadt zeichnet sich die Immigrationsgeschichte der Stadt auf dem Plateau weniger stark ab. Durch den Zuzug vieler Studenten und der *néo-Marseillais* wird die Entstehung eines spezifischen Nachtlebens begünstigt. „Il y avait rien à l'époque“, fasst einer der Aktivisten des okzitanischen Milieus die Situation der frühen 1980er Jahre zusammen, „c'était un désert culturel“ (Feldnotiz, 14.06.2017). Die freigewordenen Lagerräume machen jedoch Platz für erste Bistros, Cafés und kleine Restaurants, die ihr kostengünstiges kulinarisches Angebot mit kulturellen Aktivitäten verbinden. Ein Novum in der Stadt. In den 1980er Jahren entwickelt sich das Plateau zum Epizentrum dessen, was einige Jahre später unter dem Stichwort *La Movida Marseillaise* landesweit bekannt werden sollte. Laut Gilles Suzanne steigt die Anzahl der Konzertsäle Marseilles zwischen 1989 und 1999 von 29 auf 74 an, ein Großteil davon auf dem Plateau (Suzanne 2005 : 312)¹⁹⁶.

Diese Entwicklung des Viertels, übrigens immer auch mit Lärm, Schmutz und Drogen verbunden, spiegelt sich bis heute sowohl in der Bevölkerungszusammensetzung, als auch in vom Einzelhandel geprägten Kleingewerbe wieder. Das Viertel wird daher von Vielen als ein relativ autonomes *Dorf in der Stadt* beschrieben¹⁹⁷.



Eine Karte mit den wichtigsten offiziellen Orten für Bildung und Kultur der Innenstadt. Das Plateau, im Zentrum gelegen, weist mit Ausnahme des Konzertsaals *Espace Julien* keine solche Einrichtungen auf. (SoLEAM 2013 : 37)

196 „On habitait tous au Panier“, erinnert sich Boris, zentraler Akteur der neu aufkommenden Musikszene, „mais tout se passait à la Plaine. Avant la Maison Hantée, on était tous chez Marius, au Champs de Mars ou chez Fanafood au 200Lunes. C'étaient les coins repères. Après, il y a eu le Bar de la Plaine, Brahim et le Dégust et l'Intermédiaire. (...) Ce qui est déterminant c'est la Maison Hantée. On s'y est tous rencontré. Les soirs de concerts tout le monde allait voir tout le monde. Le public était mélangé entre rock, reggae, punk, raggas, rockers“. (zit. In : Bordreuil et.al. 2003 : 76).

197 „J'aime bien cet esprit village“, so die junge, ursprünglich aus der Auvergne stammende Künstlerin Clémence aus der Szene der Petits Lieux. „Tout les jours tu croise quelqu'un que tu connais. (...) Si je réfléchit à des distances que je fait quotidiennement, c'est à l'échelles d'un village rurale, vraiment“ (Interview Clémence, 15.02.2016). Auch Emanuelle,

Ein entscheidender Faktor dieses *Dorfgefühls* ist die relative Homogenität der lokalen Bevölkerung. Vergleicht man die hier lebenden 17.200 Menschen mit der Gesamtbevölkerung der Stadt (SoLEAM 2013 : 43ff.), offenbart dies die Präsenz einer räumlich mobilen, sich durch hohes kulturelles Kapital auszeichnenden Mittelklasse im Alter zwischen 25 und 40 Jahren¹⁹⁸.

3. Die Entstehungsgeschichte des Karneval

Am 09. Juni 1990 beschließt die konservative Bezirksregierung eine großangelegte Neugestaltung des Platzes, in dessen Mittelpunkt der Bau von 500 Tiefgaragenplätzen sowie ein kostenpflichtiger Parkplatz an dessen Oberfläche steht. Die Anwohner erfahren erst zwei Jahre später, mit dem Beginn der Arbeiten, genauere Details des Projekts. Doch bereits 1991 beginnt sich ein erster Zusammenschluss aus Anwohnern und Gewerbetreibenden gegen das Projekt zu organisieren. Eine Umfrage unter der Lokalbevölkerung „fait clairement apparaître un clivage au sein de la population, entre une première catégorie de personnes, assez jeune, *culturelle* et amatrice de sorties, et une seconde catégorie de personnes, plus âgée, craignant l’insécurité et dérangée par le bruit généré par les activités nocturnes du quartier.“ (Gasquet-Cyrus et.al. 2002 : 86). Zwar wird der Tiefgaragenplatz gebaut, doch die Initiative verteidigt ihr Interesse nach kostenlosen Parkplätzen.

Einige Jahre später, im Winter 1998, bricht der Konflikt um den Platz erneut auf. Die Stadt errichtet zur Weihnachtszeit Parkplatzbarrieren mit dem Ziel, die sogenannten *anarchistischen Zustände* zu bändigen. Ein privater Sicherheitsdienst wird zur Aufrechterhaltung der Ordnung engagiert, ohne Erfolg. „Les vigiles ils ont pas tenus“, erinnert sich Jean, „parce qu'ils étaient en friction avec tout genre de gens qui voulait se garer. Le soir, c'était ingérable, il y avait des centaines de personnes qui

Ende vierzig, seit 1997 in Marseille und seit fünf Jahren Anwohnerin des Platzes, hebt den autonomen, spezifischen Charakter des Viertels hervor : „Je fais tout à pied. Je fréquente les commerçants, les médecins, la pharmacie, comme les vieux, tu vois, les épiceries et maintenant aussi mon lieu de travail. J'aurais jamais cru d'ailleurs que ça m'arriverait dans ma vie de tout viser sur un quartier. Sinon, je vais aux bars associatifs, de temps en temps aux restos associatifs, aux librairies, chez le coiffeur. Je fais absolument tous ici, je pourrais rester en autonomie ici“ (Interview Emmanuelle, 16.12.2016)

- ¹⁹⁸ Demnach leben auf und im unmittelbaren Umkreis des Plateau unterdurchschnittlich wenige (Klein-)Kinder und Jugendliche (bsw. Jugendliche 10-17 Jahren : 4,9% - 6,5% gegenüber 8,5% im städtischen Durchschnitt¹), wohingegen die Zahl der 18-24 jährigen, v.a. aber der 25-39 jährigen überdurchschnittlich hoch ist (Letztere : 27,2% - 31,0% gegenüber 20,0%). Was die Bevölkerungsgruppe der über 64 Jährigen betrifft, hebt sich lediglich der Bd. Chave gegenüber den anderen Gebieten ab (mit 17,5% liegt sie beim städtischen Durchschnitt, 26,6% der „Berufe“ sind Rentner, gegenüber 31,4% (!) im städt. Durchschnitt). Mehr als die Hälfte der Haushalte setzen sich aus lediglich einer Person zusammen (51,3% - 56,7% gegenüber 38,9%), zugleich ist die Anzahl von gut ausgebildeten Berufszweigen vergleichsweise hoch (Führungskräfte und „intellektuelle Berufe“ 14,5% - 19,0% gegenüber 10,9%), während Arbeitsplätze aus dem sekundären Sektor („ouvriers“) leicht unter dem städtischen Durchschnitt liegen (9,6% - 11,1% gegenüber 12,4%). Schließlich weist dieses Gebiet aufgrund seines attraktiven und dynamischen Charakters eine überdurchschnittlich hohe Anzahl an Mietwohnungen auf (56,6% - 66,4% gegenüber 36,2%), wohingegen die Zahl der Sozialwohnungen verglichen mit dem städtischen Durchschnitt äußerst gering ausfällt (1,2% - 5,5% gegenüber 16,6%).

arrivaient tous les soirs, c'était ingérable. Les vigiles se faisaient dégagés, la barrière était levée en permanence, les plots, tout le monde avait des clefs, ça a été une défaite totale pour la mairie“ (Interview Jean, 11.02.2016). Das Beispiel illustriert die bereits dargestellten Formen eines informellen, an unmittelbaren Bedürfnissen ansetzenden Alltagswiderstands in Marseille.

Gleichzeitig lassen sich erste Prozesse der Vernetzung beobachten. Eine ganze Reihe an Sozial- und Kulturvereinen, Bars, Konzertsälen und Läden setzen sich in einem *Netzwerk aus Netzwerken* für ein *vie de quartier* im Sinne einer kulturellen Autonomie des Viertels gegenüber zentralistischen Autoritäten ein. Diese Dynamik ist maßgeblich getragen von einer Revitalisierungsbewegung, dem Okzitantismus (vgl. Kap. IX.). Die Neugestaltung des Platzes wird als Ausdruck einer zentralistischen Politik der Bevormundung empfunden. Im Zentrum der Kritik steht unter anderem die identifizierte Logik einer räumlichen Segmentierung von verschiedenen sozialen Praktiken und Personen, der zufolge Unterschiede nicht mehr aufeinander treffen, sondern voneinander abgetrennt und kontrolliert werden (Gasquet-Cyrus et.al. 2002 : 87) – eine Kritik, die stark an Henri Lefèbvre und dessen Auseinandersetzung mit der fordistischen Stadt erinnert (1968).

Um sich zu organisieren, gründen Jean und einige wenige Mitstreiter einen Verein. Felip Lapeyre, Gründungsmitglied und bis heute eine zentrale Persönlichkeit des okzitanischen Milieus, erinnert sich: „Im Winter 1998-99 haben wir den Verein *La Plaine sans Frontières* gegründet, der sich zur Neugestaltung des Platzes positionieren sollte. Wir wussten, dass die Stadt ein Projekt geplant hatte. Es herrschte dieser Sicherheitsdiskurs des CIQ, der Polizei, gestützt von der lokalen Presse. Es begann uns zu langweilen, dass immer dieselben Personen im Namen des Viertels sprechen, die zugleich nichts zu dessen Leben beitragen, die es als eine Schlafstätte und reines Wohnviertel begreifen. Wir haben uns also organisiert (...) um uns Gehör zu verschaffen.“ (Interview Lapeyre, 16.03.2013). Mit der Gründung des Vereins gehen allwöchentliche Mobilisierungstreffen in einer der Bars einher, regelmäßige Nachbarschaftssessen im öffentlichen Raum, die Etablierung eines Straßenfests und schließlich die Gründung des *Carnaval de la Plaine*. All diese Praktiken zielen auf die Etablierung des öffentlichen Raums als ein gemeinschaftlicher Raum, was zugleich die Schaffung eines Orts zum Ausdruck abweichender politischer Positionen impliziert.

Die Stadt Marseille verfügt über keine Karnevalstradition. Der offizielle Karneval der Stadt wird erst zu Beginn der 1990er Jahre von der Politikerin und Unternehmerin Jeanne Laffitte gegründet. Als damalige Tourismusbeauftragte verknüpft sie geschickt kulturelle Initiativen mit der Belebung des innerstädtischen Immobilienmarkts, wovon sie persönlich stark profitiert. Nach der

Renovierung des nahe am alten Hafen gelegenen Cours d'Estienne-d'Orves, wo sie einen Komplex aus hochpreisigen Läden und Restaurants unterhält, gründet sie den offiziellen Karneval, dessen Route direkt vor ihrem Geschäft endet (Peraldi und Samson 2005 : 215f.). An der Plaine wird dieser Karneval als ein touristisches Pseudoprodukt für die Bespaßung von Kindern wahrgenommen, der eine klare, wenn auch unterschwellige Botschaft enthält : *Bloß keinen Exzess !* Oder, wie es ein eingeladener Gast bei einer kleinen Konferenz während der Vorbereitungen des Karnevals im Jahr 2013 formuliert : „Das aktuelle Paradigma des Karnevals lautet ihn verkaufen zu wissen.“ Damit gehe eine Desakralisierung seiner ursprünglichen religiösen und kulturellen Inhalte einher. „Das profane Fest endet, wenn es nichts Sakrales mehr aufweist, im Supermarkt. (...) Es gibt keine örtliche, keine zeitliche und keine politische Zuordnung mehr“.



Gegenüberstellung des offiziellen und unabhängigen Karnevals der Stadt im Jahr 2014, links am Vieux Port, rechts in Noailles.

Der Carnaval de la Plaine hingegen soll eben jene Zuordnungen und Orientierungen auf politischer, ritueller und räumlicher Ebene bieten. Er bildet eine soziokulturelle Neu-Erfindung in dem Sinne, dass er sich lokaler Traditionen aus der Provence bedient, um sie in einen neuen Kontext einzuführen. Dabei hat er zwei zentrale Vorbilder und Inspirationsquellen. Zum ersten den *Carnaval de Murs*¹⁹⁹. An der Plaine zeigt man sich vor allem von dessen traditionellen Gesängen und dem Tribunal beeindruckt, bei dem u.a. die Europäische Union oder der Kapitalismus angeprangert werden, da sie für die Nivellierung kultureller Grenzen und oder das Verschwinden der okzitanischen Lokalsprache verantwortlich seien.

Die zweite Inspirationsquelle bildet der unabhängige Karneval von Nizza. 1873 wird hier der offizielle Karneval der Stadt gegründet mit dem Ziel, den Wintertourismus auszubauen. Im Laufe

199 Das Dorf *Murs* liegt auf der Hocheben der Vaucluse, etwa 80km nördlich von Marseille in einer Region, die aufgrund außergewöhnlicher Felsformationen touristisch überlaufen ist und dessen Immobilienmarkt seit 30 Jahren stark überhitzt. Als Reaktion auf diese Entwicklung und in Berufung auf die okzitanische Tradition wird der Karneval zu Beginn der 1980er Jahre gegründet.

der Jahrzehnte wächst er zu einem international bedeutenden Event heran und dient der Konstruktion einer stark folkloristisch gefärbten Lokalidentität einerseits sowie der Aufgabe, die städtischen Freizeit- und Tourismusindustrie zu beleben (Rinaudo 2005 : 55-58). Vor dem Hintergrund dieser voranschreitenden Kommerzialisierung und Professionalisierung gründet sich 1990 in dem ehemaligen Arbeiterviertel Saint-Roch ein unabhängiger Karneval. Auch hier dient er als Sammelbecken und Kristallisationspunkt der links-libertären Szene der Stadt, die sich für öffentliche Freiräume, die Möglichkeit zwischenmenschlicher Begegnungen und künstlerischer Experimente jenseits der städtischen Verwertungs- und Vermarktungslogik einzusetzen beginnt.

Der Karneval der Plaine ähnelt dem von Saint-Roch in vielerlei Hinsicht und richtet sich gleichermaßen gegen eine *Festivalisierung der Stadtpolitik*²⁰⁰. Man adoptiert die Mehlschlachten, die die Grenze zwischen Akteur und Zuschauer verwischen, sowie den carentrant und das Tribunal aus Murs. Letzteres bildet bis heute den Höhepunkt des Karneval. Angeklagte sind unter anderem das Stadtentwicklungsprojekt



Der carentrant (2005) stellt hier die Konflikte um die Rue de la République dar (Kapitel III – B), dessen privatwirtschaftliche, profitorientierte Renovierung als Teil von Euroméditerranée 300 Familien mit Zwangsräumung bedrohte. Eines der Plakate verkündet : “Sanierung unter Tränen und Blut”. © Vincent Luca

Euroméditerranée und die Vertreibungen in der Rue de la République (2005) gewesen, die französische Leitkultur (2006) sowie der Innenminister Nicolas Sarkozy (2003). Die Frage, die im Verlauf der folgenden Kapitel beantwortet werden soll, zielt auf den Beitrag, den der Karneval zur Entstehung und Konsolidierung einer links-libertären Protestkultur an der Plaine leistet. Gelingt es den am Karneval beteiligten Gruppen, gemeinsame politische Anliegen, Werte und Praktiken nicht nur im Rahmen des Karnevals zu formulieren und gewissermaßen *aufzuführen*, sondern anhand kollektiver Praktiken auch außerhalb des Karnevals einzufordern und umzusetzen? Wir werden vor allem im 9. Kapitel darauf zurückkommen. Vorerst sollen die verschiedenen, den Karneval konstituierenden, sozialen Gruppen näher beschrieben und vergleichend zueinander in Bezug gesetzt werden.

200 „À coups de festivals, de fêtes de quartier livrées clé en main, d’animations et de performances diverses auxquelles les gens sont conviés à assister, les autorités prennent possession de la rue, de la place : que l’espace public ne puisse jamais devenir un espace commun, mais qu’il soit simplement, à date et à heure fixes, occupé par une foule de spectateurs dûment encadrés. Les carnivals indépendants sont nés de la frustration éprouvée face à cela.“

– Kapitel VIII. –
**Das Plateau als Kristallisationspunkt der links-libertären Protestlandschaft
Marseilles. Potentiale und Barrieren einer politischen Vergemeinschaftung**

In den folgenden drei Unterkapiteln soll jeweils ein tieferes Verständnis über die soziale Beschaffenheit und Funktionsweise sowie über zentrale Werte, Praktiken und Orte der verschiedenen links-libertären Gruppen auf dem Plateau herausgearbeitet werden, dem *okzitanischen* und dem *autonomen* Milieu sowie der Szene der *Petits Lieux*. Welche politischen Handlungsfelder lassen sich daraus ableiten, welche Positionen gegenüber der europäischen Kulturhauptstadt ? Die dabei sichtbar werdenden Gemeinsamkeiten und Unterschiede dienen nachfolgend als Ausgangspunkt, um das Zustandekommen bzw. Ausbleiben von Kooperationsverhältnissen und geteilten politischen Anliegen und Praktiken zu erfassen.

Die Unterscheidung in unterschiedliche Milieus bzw. Szenen²⁰¹ ist aufgrund der zumeist diffusen und flexiblen Zuordnungen notwendig heuristischen Charakters und soll nicht über fließende Grenzen, innere Widersprüche und Ambiguitäten hinwegtäuschen (vgl. Frey 2012b : 506). Soziale Zugehörigkeiten können sich je nach Situation und Kontext verlagern, die Selbstzuschreibungen einzelner Personen oder Gruppen entziehen sich mehr oder weniger den hier getroffenen Zuordnungen. Ohnehin sollen die Begriffe Milieu und Szene relativ deckungsgleich verwendet werden, wobei sie die Verschmelzung von Alltag, Viertel und politischer Praxis betonen (vgl. Int. : Hoeft 2013).

Was das okzitanische Milieu betrifft, so zeichnen sich die Personen, sozialen Beziehungen, Orte und Praktiken durch eine eng mit dem Viertel verwobene Geschichte auf. Vor dem Hintergrund dieser Orts-Identität wirkt eine spezifische Legitimität, das Viertel zu repräsentieren. Das autonome Milieu ist andererseits durch ständige Synergie- und Verfallsmomente der verschiedenen, dieses Milieu konstituierenden Einzelpersonen und Gruppen charakterisiert und räumlich am wenigsten auf das Plateau fokussiert. Trotz dieser Unstetigkeit besteht bei genauerem Hinsehen eine relativ

201 Wenn es der dynamische, fließende und/oder informelle Charakter von Gruppenzugehörigkeiten nahelegt, die verschiedenen Gruppen als Szene zu fassen, muss andererseits deren zeitlich gewordener Charakter betont werden. Wo der Szenebegriff von fragilen, zeitlich sehr beschränkten sozialen Gebilden ausgeht, weisen die hier vorliegenden Milieus eine historische Kontinuität und gewachsene zwischenmenschliche Beziehungen auf. Hinzu kommt, dass der Szenebegriff von einer relativen sozialen Homogenität der Akteure als Ergebnis gemeinsamer Vollzugsroutinen ausgeht (vgl. Hitzler u.a. 2008 : 18). Wie jedoch deutlich geworden ist, gehen der Teilhabe und Teilnahme an links-libertären Praktiken und Gruppen zahlreiche soziale und politische Dispositionen voraus und können nicht als bloßes Resultat sozialer Praxis angesehen werden.

stabile soziale Matrix, ein *pool* an Personen, die diesem Milieu eine (wenn auch nicht räumliche) Konstanz und Kontinuität verleihen. Die *Petits Lieux* sollen als Szene begriffen werden, insofern dessen zahlreiche Orte eine starke personelle Fluktuation aufweisen und sie außerdem häufig darauf bedacht sind, neue Personen und soziale Gruppen anzusprechen.

Methodisch greife ich bei der Untersuchung der drei Milieus und Szenen vor allem auf die Teilnehmende Beobachtung zurück, die, wie dargelegt, auch vor einer politischen und aktivistischen Implikation getragen wird. Eine Reflexion über spezifische Zugänge und Grenzen ist in die folgenden Darlegungen eingebettet. Des weiteren zielen neben zahlreichen Feldbeobachtungen und -beschreibungen von scene- bzw. milieutypischen Praktiken ausgesuchte Experteninterviews auf die spezifische Innensicht der Akteure. Die Lektüre und Darstellung interner Dokumente (Flugblätter, e-Mails, Zeitschriften) sowie wissenschaftlicher Artikel ergänzt diesen direkten Zugang zum Feld. Eine besondere Aufmerksamkeit wird der Biografie einzelner Akteure eingeräumt, da persönliche Erfahrungen und der berufliche Werdegang, es sei an die Aktivisten von *Centre-Ville Pour Tous* und ihr Engagement in der Rue de la République erinnert, für die Beteiligung und konkrete Ausformung politischen Engagements einen entscheidenden Einfluss zeitigen (Fillieule 2001 ; Crossley 2003).

1. Das okzitanische Milieu. Zwischen politischer Solidarität und sozial-räumlicher Abgrenzung

Nach einer kurzen historischen Darlegung der Okzitanismusbewegung wird das Viertel *La Plaine* in den 1990er Jahren als Epizentrum des Marseiller Okzitanismus vorgestellt. Das politische Engagement und eine eng mit dem Viertel verwobene Identität lässt spezifische Solidaritäten, aber auch Abgrenzungen zu solchen Gruppen bzw. Stadtvierteln entstehen, die mit dem Phänomen der Gentrifizierung assoziiert und als Gegensatz zur eigenen Lebensweise angesehen werden (Künstler, Stadtplaner, Touristen, etc.). Die geschichtlich fundierte Zugehörigkeit zum Viertel, so eine nach und nach zu entwickelnde These, kann demnach gleichermaßen als Ressource für politisches Engagement gedacht werden, sowie als Hindernis bei der Kooperation mit anderen links-libertären Gruppen. Dies soll anhand des Begriffs *authochtones Kapital* konzeptualisiert werden.

La Plaine als Epizentrum des Marseiller Okzitanismus

Ende der 1960er und über die gesamten 1970er Jahre hinweg entstehen im französischen Staatsgebiet regionalistische Bewegungen, die die Autorität eines auf Paris fokussierten

Zentralstaatsmodells in Frage stellen und mehr politische und kulturelle Autonomie der *Provence*, der verschiedenen Regionen Frankreichs einfordern. Neben der Bretagne und Korsika sind sie besonders stark in Okzitanien ausgeprägt. Es erstreckt sich über den gesamten Süden des Landes und zeichnet sich durch eine gemeinsame Sprachbasis aus, dem *occitan*. Neu gegründete Musiklabels sowie Kultur- und Sprachinstitute bilden in den 70er Jahren die institutionelle Basis für das Aufkommen neuer künstlerischer Praktiken des Okzitantismus in Literatur, Theater und Musik.

In den frühen 1980er Jahren verleiht *Félix-Marcel Castan* der Bewegung eine neue Dynamik, insofern er sich dezidiert vom Okzitanismus lokalpatriotischer Prägung abwendet. Das Lokale fungiert bei Castan vielmehr als Ausgangspunkt für Solidarität und Austausch über offensichtliche kulturelle, soziale und räumliche Grenzen hinweg. Neben der Toulouser Musikband *Les Faboulous Trobadors* wird die Marseiller Band *Massilia Sound System* zum Sprachrohr der Bewegung²⁰². Das eigene Viertel wird dabei Ausgangspunkt nachbarschaftlicher Beziehungen, die sich durch ein aktives Miteinander im Alltagsleben auszeichnen und bei denen die Beziehung Bürger/Staat durch die Beziehung Bürger/Nachbarschaftsgemeinschaft ersetzt wird (vgl. Gaulier 2014 : 311).

La Plaine wird in den frühen 1990er Jahren zum musikalischen, sozialen und politischen Epizentrum der Gruppe. Gleichzeitig entsteht hier ein dichtes Netzwerk an Bars, Musikgruppen und Kulturvereinen, die sich mehr oder weniger direkt um das Ziel der Förderung der okzitanischen Sprache sowie der Verteidigung des Viertels gruppieren (vgl. Gasquet-Cyrus 2001, Nagy 2003). Es bildet sich ein relativ homogener Lebensstil sowie ein kollektiver Diskurs um Toleranz, Respekt und lokale Unabhängigkeit heraus, der einer *Politik der ersten Person* Vorzug leistet²⁰³.

Der Verein La Plaine sans Frontière als politisches Netzwerk

Das Ethos kultureller Diversität und Toleranz zieht auch Personen aus anderen Teilen des Landes an die Plaine. Jean kommt 1995 im Alter von 25 Jahren ins Viertel. Im okzitanischen Milieu wird kurze Zeit später der Verein *La Plaine sans Frontière* ins Leben gerufen, was seine politische Sozialisation markiert. Der Verein zählt um die 70 Mitglieder und zeichnet sich durch direkte

202 „Il faut partir de ce que l'on connaît très bien“, erklärt der Sänger Papé. „Nous ne sommes pas des régionalistes, mais des décentralistes, parce que la vision de Marseille passe trop souvent par le filtre parisien.“ (Masi 2000).

203 „La défense de l'occitan leur permet ainsi de se retrouver autour d'un but, de sentir une appartenance à quelque chose ou à quelqu'un et aussi de s'opposer par exemple à la politique actuelle. (...) Leur discours essentiellement de gauche mènerait pourtant rarement à un véritable engagement politique, qui préconiserait par exemple la revendication d'une nation occitane. Jusqu'à présent, les militants tentent avant tout de développer la culture occitane à l'échelle locale, dans le quotidien de Marseille.“ (Nagy : Abs. 55f.).

Aktionen gegen das geplante städtische Renovierungsprojekt aus. Neben den politischen Aktivisten aus dem Umfeld des okzitanischen Milieus kommt es zu einem Bündnis mit den Bar- und Gewerbetreibenden des Viertels. Folgt man der Beschreibung Felip Lapeyres, lässt sich dabei die Organisation anhand verschiedener *Stämme* (tribus ; strong-tie Gruppen) hervorheben, die jeweils durch charismatische Personen miteinander verbunden sind (*brokers*). Von der erfolgreichen Vermittlung solcher broker hänge, wie Jean bestätigt, die Existenz ganzer Projekte im Viertel ab²⁰⁴.

Ein Großteil der hier genannten Vereine, Bars und Musikgruppen existiert noch heute. Allerdings, wie Lapeyre festhält, sind in den 2000er Jahren eine Reihe ihrer charismatischen Persönlichkeiten verstorben, womit die anfängliche Dynamik der *La Plaine Sans Frontières* und überhaupt die Solidarität des okzitanischen Milieus verloren ging. Lediglich der Karneval und die *sardinade* existieren noch. Im Jahr 2012 wird die Assemblée de la Plaine von einem kleinen Personenkreis gegründet, auf den ich mich im weiteren Verlauf dieser Arbeit als okzitanisches Milieu beziehe.

Zur sozialen Zusammensetzung des okzitanischen Milieus

Der innere Kern des Milieus setzt sich aus zehn bis fünfzehn Personen zusammen, die alle zwischen 45 und 65 Jahre alt sind. Zum Teil stammen sie aus Marseille und dessen unmittelbarer Umgebung, oder aber sie bewohnen und frequentieren das Viertel wie Jean seit der Jahrtausendwende. Beruflich handelt es sich um Schriftsteller (Felip Lapeyre und Giraud Lambert), Grundschul- bzw. Berufsschullehrer (Emmanuelle, Jean oder Chantal), einen Verwaltungsbeamten (Felix), Arbeitslose (Fanny), Verweigerer eines regulären Arbeitsverhältnisses (Romain) oder Frührentner (Julien). Ihre Zugehörigkeit zum Milieu ergibt sich nicht notwendig aus der unmittelbaren Verteidigung der okzitanischen Kultur, sondern aus der Teilhabe der sich darum herum konstituierenden kulturellen und politischen Praktiken. Vor dem Hintergrund gemeinsamer Erfahrungen und als Teil der selben Generation lassen sich gemeinsame Bezüge zum Viertel als Referenz- und Ausgangspunkt politischen Handelns ableiten. Umgekehrt ist die politische Verteidigung des Viertels notwendig an

204 „Tu vois un peu ça, ce fonctionnement que décrit Felip par tribu, par collectif, qui bénéficie d'un certain prestige, d'un certain reconnaissance sur le quartier. Le Tipi s'occupait vachement du social, la boîte de production Massillia Sound System [Ròker Promocion] et le Chourmo, eux aussi ils avaient une grande influence dans le début de cette histoire. Et après MTP“ (ebd.). DéPé, der als sehr charismatisch beschriebene Präsident des Fanclubs *MTP*, steht in engen Beziehungen zu den Jugendlichen des Viertels und kann damit zwischen den verschiedenen Gruppen vermitteln, ohne dass es wohl zu ernsthaften Konflikten um die Nutzung des öffentlichen Raums gekommen wäre. „Je pense qu'on aurait pas pu faire grand chose si on avait pas eu MTP avec nous.“, resümiert Jean die strategische Bedeutung dieser Zusammenarbeit. Aber auch mit Personen aus dem autonomen Besetzmilieu bestehen engere Verbindungen, insofern Jean und eine Hand voll anderer in diesen Kreisen aktiv sind.

einer Teilhabe an den kulturellen Aktivitäten und dessen sozialen Netzwerke gebunden, wie bei Emmanuelle deutlich wird²⁰⁵.

Auch Romain stammt nicht gebürtig aus Marseille. Er wird Anfang der 1950er Jahre in Saint Nazerre geboren und vor dem Hintergrund der dortigen Arbeiterbewegungen früh politisiert²⁰⁶. Nach einigen Jahren in Paris zieht es ihn nach Spanien, wo er sich allen voran in Sevilla und Barcelona in links-radikalen Zusammenhängen organisiert und schon früh Erfahrungen mit den lokalen *Assembléas* macht, über die Fominaya und Nez Jahre später berichten. „Sans vouloir être prétentieux, je pense que c'est moi qui à introduis le concept des *assemblées* ici. À Marseille, une telle tradition n'existe pas et les gens ne sont pas très curieux pour regarder ailleurs“ (ebd.). Häufig sind es Personen von außerhalb, die dank anderer Erfahrungen, einem distanzierten Blick, einer geringen Eingebundenheit in bestehende Netzwerke, neue politische Dynamiken anstoßen. Dies ist im Zusammenhang der Gründungsgeschichte des Festivals *Paroles de Galère* deutlich geworden und wird auch an der Plaine eine wichtige Rolle spielen.

Nach achtzehn Jahren muss Romain widerwillig nach Frankreich zurückkehren und entscheidet sich für Marseille. Der in Anschluss an die Ausführungen Gérard Maugers konstatierte Rückzug eines Teils der Generation 1968 in marginale politische Räume trifft auf Romain sicherlich zu²⁰⁷. Der

205 Emmanuelle zieht es 1997 aus Paris nach Marseille. Sie stammt aus einer unpolitischen Arbeiterfamilie. Die ersten politischen Erfahrungen macht sie bereits zur Schulzeit, 1986, im Rahmen der Massenmobilisierungen gegen die Universitäts- und Schulreform *Devaquet*. In Kontakt zu engagierten Lehrer*innen und Studenten erwirbt sie ein politisches Kapital. In ihrem Literatur- und Englischstudium beschäftigt sie sich weiter mit politischen Themen, studiert in Irland anhand des Autors Brian Friel die Verbindungen zwischen Theater und politischer Zeitgeschichte und beginnt sich anschließend in verschiedenen Gewerkschaften des libertären Spektrums zu engagieren. Als sie 1997 nach Marseille kommt, ist das Viertel La Plaine der einzige Ort der Stadt, an dem sie sich wirklich zu Hause fühlt : „D'abord, c'était un lieu festif, et puis, à fur et à mesure, je me suis inscrit aussi dans la vie un peu militante, syndicale, et très vite ça devenait un lieu incontournable à cause de ça.“ (Interview Emmanuelle, 16.12.2015).

Hier wird deutlich, dass ihrem politisches Engagement auf der Plaine private Kontakte vorausgehen. Beispielsweise beginnt sie auf freiwilliger Basis Abendveranstaltungen für das lokale, linkspolitische Satiremagazin *Le Ravi* zu organisieren, mit dessen Redakteuren sie befreundet ist. Ihr Freund ist bei der *Alternative Libértaire* aktiv, dessen Credo sich als *anticapitaliste et autogestionnaire* zusammenfasst. Außerdem schreibt er für die lokale Zeitschrift *CQFD*, in der andere Personen des okzitanischen Milieus, allen voran Lambert, aber auch Lapeyre, Jean oder Romain involviert sind. Die Kontakte und Zugänge zu aktivistischen Gruppen sind also vielfältig, führen sie jedoch immer wieder in das Viertel La Plaine.

206 Seine Familie arbeitet fast ausnahmslos in den Schiffswerken der Stadt. Die Epoche ist von mehreren, teils sehr radikalen Streiks und Fabrikbesetzungen geprägt. Damit ist Romain, im Gegensatz zu Emmanuelle und Jean, seit seiner frühesten Jugend politisiert. Gleichzeitig lehnt er das Schulsystem ab und fasst den Entschluss, weder in den Fabriken, noch anderswo ein festes Arbeitsverhältnis einzugehen. Bereits in den Jahren vor der Studentenrevolte lernt er die Schriften der Situationisten kennen. „C'est une région très en avance par rapport aux mouvements sociaux. On s'est donné des rendez-vous à la plage pour lire ensembles des livres de Guy Debord et autres. C'était dure pour nous, des fils d'ouvriers, de lire ces textes. On allait à la bibliothèque municipale pour chercher des références dans un dictionnaire.“ (Interview Romain, 04.07.2017).

207 „Dans l'ensemble, pour moi, c'est un motif de satisfaction d'avoir garder mes idées politiques. Si tu regarde les soixante-huitards, ils sont quasiment tous rentrés dans le système à un moment ou un autre. L'exemple le plus connus c'est Serge July qui a fondé la Libération et qui était un des plus radicaux à l'époque“ (ebd.).

gescheiterte Schulterschluss zwischen dem proletarischen Klassenkampf und den stark durch post-materielle Werte geprägten Anliegen der *neuen Mittelklasse* führen bei ihm, auch aufgrund seiner eigenen sozialen Herkunft, zu klaren Trennungslinien politischer Bündnisse. „Sauf autour du mai '68, j'ai jamais connus un seul étudiant dans ma vie“. In einer linksradikalen Zeitschrift aus den 1980er Jahren, auf die Romain meine Aufmerksamkeit lenkt, wird den Studentenprotesten jegliches Potential der Gesellschaftsveränderung abgesprochen²⁰⁸. Ich werde darauf zurückkommen, da sich bereits hier, auf biografischer Ebene, Trennungslinien und Barrieren zwischen verschiedenen Generationen und sozialen Gruppen abzeichnen, die den Prozess einer kollektiven politischen Vergemeinschaftung auf der Plaine in seinen Anfangsjahren entscheidend erschweren.

Vorerst lässt sich mit Emmanuelle eine starke räumliche Verslossenheit des okzitanischen Milieus festhalten: „Il y a certains copains là, dans la lutte, je me dit, ça les ferais du bien de faire une pause et d'aller voir autres choses, [de quitter la Plaine, physiquement ou intellectuellement], parce que c'est vraiment l'entre nous là, ça peut être très néfaste.“ (Interview, 16.12.2015). In der Tat lässt sich, getragen durch das langandauernde Engagement im und für das Viertel, die kollektive Vorstellung einer spezifischen Legitimität beobachten, eines besonderen Status, der geteilte Identitäten schafft, aber auch ab- und ausgrenzend wirkt.

Zugehörigkeit und Legitimität. Das autochthone Kapital

Mit dem Soziologen Nicolas Renahy lässt sich von einem *autochthonen Kapital* sprechen. Als Spielform des symbolisch-sozialen Kapitals handelt es sich dabei um ein „ensemble des ressources que procure l'appartenance à des réseaux de relations localisés“ (Renahy 2010 : 9). Die Zugehörigkeit zum Viertel, dessen Geschichte man mitgestaltet hat, geht mit sozialer Anerkennung und der Legitimität einher, in dessen Namen agieren und das Wort ergreifen zu können. Umgekehrt bekommen Neuankömmlinge, mich eingeschlossen, in den Jahren rund um die europäische Kulturhauptstadt sehr häufig verschiedene Spielarten des folgenden Satzes zu hören : „Tu ne sais pas où tu es. On n'est pas à Berlin ici, on est à la Plaine“. Man muss sich die Legitimität verdienen, um Vorschläge, vor allem aber Kritik an lokalen Verhältnissen zu formulieren. Zentrale Kriterien,

208 „Comment peut-on penser librement à l'ombre d'une université ?“ so die Ausgangsfrage einer der Artikel. Weder Anzeichen einer umfassenden gesellschaftlichen Krise, noch Ausdruck der Solidarität mit der gesellschaftlichen Klasse der Armen, werde die bestehende Ordnung weniger in Frage gestellt, als bestärkt. „Les révoltes qui ont suivi 68 auront contraint l'ennemi à moderniser l'oppression et à rendre ainsi le monde encore plus invivable, la misère encore plus visible.“ Aujourd'hui, le „mouvement étudiant, en rejeunissant l'esprit civique a parachevé le reflux momentané des aspirations radicales de 68. C'est en cela que les étudiants ont pu se réclamer aussi ouvertement partisans de l'ordre établi“.

um das autochthone Kapital zu erwerben, sind der langjährige Einsatz für das Viertel, Charisma, die Adaptation der oben beschriebenen, milieuspezifischen Werte um Toleranz, sowie die Abgrenzung zu Akteuren und Ideologien sozialräumlicher Aufwertung und Verdrängung.

Das Milieu grenzt sich stark von benachbarten Gruppen ab. „Ce sont des gens qui sont beaucoup entre eux“, bemerkt Chloé²⁰⁹. „Même s'ils ont envie de s'ouvrir, ils savent pas le faire. Ils ont un côté où ils sont chauvins, fermés et hostiles. Et moi je le deviens aussi : 'heih, l'autre, l'alternatif'“ (Interview Chloé, 23.01.2013). Der identitätsstiftenden Werte um Offenheit und Toleranz zum Trotz grenzt man sich gerade auch gegenüber Künstlern, Studenten und benachbarten politischen Aktivisten ab. Dies stellt mich vorerst vor methodische Herausforderungen.

Methodische Überlegungen und Zugang zum Feld

Ich habe mich im Rahmen meiner Forschung früh für den Karneval sowie für die Assemblée de la Plaine zu interessieren begonnen. Bereits im Frühjahr 2012 bekunde ich dies öffentlich. Eine starke Ablehnung aus Teilen des okzitanischen Milieu steht meinem Engagement jedoch vorzeitig im Wege. Ich führe dies zu Beginn ausschließlich auf meine Rolle als Soziologe zurück, zumal Mailanfragen von anderen Soziologen oder Journalisten ebenfalls abgewiesen werden. Die Position von Fanny während der Karnevals Vorbereitung 2013 verstärkte diese Sichtweise²¹⁰. Damit tritt meine Rolle als forschender Soziologe vorerst deutlich hinter die eines regulären, aktiven Teilnehmers zurück. Ich bringe mich also direkt in diverse Debatte und kulturelle Projekte ein. In den Jahren zwischen 2012 und 2017 habe ich an mindestens fünfzig kleineren und größeren Treffen der Assemblée oder des Karnevals teilgenommen und war in ebenso vielen Veranstaltungen im öffentlichen Raum involviert, angefangen beim alljährlichen Karneval, über Nachbarschaftssessen und Diskussionsrunden, Filmvorführungen und Organisationstreffen. Vor allem im Verlauf des Jahres 2015 und 2016 ändert sich meine Rolle. Mein bereits über mehrere Jahre reichender Aufenthalt und meine allgemeine Präsenz im Viertel, überhaupt eine neu aufkommende, gruppenübergreifende Dynamik sowie schließlich die Einsicht, dass die erfahrene Ablehnung

209 Chloé ist Mitte 20 und leitet, nach einem abgeschlossenen Ethnologiestudium über okzitanische Musik, für zwei Jahre das l'Ostau. Als Neuankömmling stößt sie auf vielfältige Schwierigkeiten, Anerkennung und Respekt im Milieu zu erlangen (ebd.).

210 Auf mein Forschungsinteresse reagiert Sie mit Wut. Sie wisse nichts über mich, weder wer ich sei, noch, was genau ich tue. Mein Verhalten, zu fotografieren oder Gespräche aufzunehmen, komme dem eines Bullen (flic) gleich. Ich sollte mich nicht wundern, wenn man mir eines Tages meine Kamera zerschlage (Feldnotiz, 02.02.2013). Wenn ihre kritische Position nachvollziehbar und bis zu einem gewissen Punkt legitim ist, so bildet mein Status als Soziologe nur den konkreten Angriffspunkt, nicht den eigentlichen Ursprung ihrer Ablehnung. Vielmehr drückt sich hier die oben dargelegte Verslossenheit des Milieus gegenüber unbekannten Personen in sehr direkter Weise aus.

andere Personen gleichermaßen betrifft, ermöglichen mir nun einen sehr viel offeneren Um- und Zugang zum okzitanischen Milieu. Dabei habe ich fünf Interviews zwischen 50min und 116min realisiert. Eine Übersicht findet sich im Quellenverzeichnis.

Wie der Soziologe Xavier Dunezat (2011 : 86ff.) darlegt, überlagern bzw. wechseln im Laufe einer politisch engagierten Forschung die Rollenbilder sowie die Implikationen zwischen Aktivist und Forscher. Je nach Kontext und Situation gewinnt mal der Forscher, mal der politische Aktivist die Oberhand. Über meine ständige Beobachterposition als Forscher hinausgehend besteht mein aktivistisches Engagement gerade darin, den Aktivisten eine kritische, von *außen* an sie herangetragene Sicht ihres Denken und Tuns vorzuhalten mit dem Ziel, Gewohnheiten aufzubrechen, etablierte Sichtweisen in Frage zu stellen und überhaupt mögliche Alternativen aufzuzeigen. Wissenschaftlich gesehen produzieren die daraus resultierenden Reaktionen und Diskussionen Material der Analyse und Auseinandersetzung. Des Weiteren folgt auf die Erfahrung interner Grenzen und Widersprüche des eigenen politischen Engagements eine Entzauberung der Rolle des Aktivisten. Dies schafft wissenschaftlichen Raum der Distanznahme und Objektivierung. Während ich mich in gewissen Phasen bei öffentlichen Diskussionen bewusst zurückhalte, um meine Interviewpartner möglichst wenig zu beeinflussen, tritt in anderen Momenten der Aktivist und mit ihm meine persönlichen Interessen und Vorlieben in den Vordergrund. So nehme ich im Frühling 2016 an den Vorbereitungen und der Ausrichtung des unabhängigen Festivals *La Table est Plaine* teil, bei dem der Forscher gänzlich hinter den Aktivisten zurücktritt.

Abschließend soll das Verhältnis des okzitanischen Milieus zur europäischen Kulturhauptstadt befragt werden. Trotz diverser Kritiken, die das Milieu mit den beiden benachbarten links-libertären Gruppen auf dem Plateau teilt, wird es zu keinen übergreifenden politischen Kooperationen gegen MP 2013 kommen.

Das okzitanische Milieu und die europäische Kulturhauptstadt

Die Vertreter des okzitanischen Milieus stehen der Kulturhauptstadt von Beginn an kritisch gegenüber. „On va être bombardé par des couillonades touristico-ludiques“, prophezeit Giraud Lambert und fährt fort, dass man MP2013 ignorieren wolle : „On était là avant, on le sera pendant et on le sera après“ (Feldnotiz, 29.11.2012). Der Text *Marseille 2013 n'aura pas lieu*, der vom inneren Kern des Milieus verfasst wurde, begründet diese Position folgendermaßen : „La critiquer ou s'en moquer, c'est l'aider à devenir un peu plus visible, un peu plus réelle. Le off nourrit le in en

lui insufflant un peu d'insolence et d'apparente spontanéité, histoire d'humaniser chouïa le cynisme des calculs officiels“ (Int. : Marseille en Guerre).

Trotz dieser Rhetorik der Abgrenzung und Nicht-Bezugnahme können die Personen des okzitanischen Milieus nicht umhin, zumindest kritische Verweise zur Kulturhauptstadt herzustellen. Der Stadtpolitik werfen die Aktivisten vor, eine *Kriegsmaschinerie* gegen die *quartiers populaires* in Stellung zu bringen. Die anonyme *Front des réfractaires à l'intoxication par la culture* (Fric)²¹¹, die sich aus dem Milieu speist, rufen in Anlehnung an die mexikanischen Zapatista gegen die Kulturhauptstadt auf²¹². Insgesamt lässt sich eine Abgrenzung zur Kulturhauptstadt beobachten, die keine fließenden Grenzen duldet. Jegliche Vorschläge zur Gegenmobilisierung werden als naiv und opportunistisch abgelehnt (Feldnotiz, 17.12.2012)²¹³. In der heutigen kapitalistischen Gesellschaftsordnung, so wird in einem Text von Felip Lapeyre deutlich, könne es keine politische Kunst geben²¹⁴. Die südamerikanische Rapmusik oder Graffitykultur beispielsweise sei keine Kunst, sondern Teil einer *guerre sociale*. Künstler und Kulturschaffende hingegen bilden eine privilegierte, subventionierte Klasse, die sich *per se* einem genuin politischem Engagement entziehe.

Folgt man diesem Dualismus, so erscheinen die Praktiken des Okzitanismus nicht als das Produkt von Kulturschaffenden, sondern als Ausdruck eines lokalen Lebensstils. Insofern die Stadt zum selben Zeitpunkt eine erste symbolische und soziale Aufwertung erfährt (Kap.V.), wird in dem Milieu eine radikale Abgrenzung zur neuen Mittelklasse vollzogen, wie sich Jean erinnert²¹⁵. Anders

211 „Fric“ bedeutet Geld, Kohle, und steht hier für „Front der Widerständigen gegen die Vergiftung durch Kultur“.

212 Einer der Maskierten erklärt : „Nous étions invisibles. Une fois masqués, tout le monde nous voit. Notre anonymat est une réponse à la violence symbolique de la culture hors-sol, que certains d'entre nous n'hésitent pas à taxer d'euronazie, parachutée depuis Paris et Bruxelles. La culture supposément universelle de l'Occident écrase les cultures populaires, les refoule dans le folklore et les enterre dans des musées.“ (Int. Boston und Arraitz 2012).

213 Als ich am Tag der Eröffnung vom MP 2013 bei einem Vorbereitungstreffen des Karnevals auf eine an diesem Tag stattfindende Intervention des *Atelier Feuillants** hinweise, hört man mir interessiert zu. Als ich jedoch die Absicht des Kollektivs darlege, die Aufmerksamkeit des Tages für die eigene politische Agenda nutzen zu wollen, schlägt mir impulsiv eine Welle der Ablehnung entgegen (Feldnotiz, 12.01.2013).

*Das Atelier Feuillant ist ein politisches Kollektiv aus Stadtplanern, Architekten, Soziologen, Geografen, etc... Es wurde im Umfeld von CVPT gegründet, um zwischen den Jahren 2011 und 2013 gegen den Verkauf des innerstädtischen Gebäudes *Îlot Feuillants* und dessen Umwandlung in ein Luxushotels vorzugehen. Wir kommen im letzten Kapitel im Rahmen der *Opération Grand Centre-Ville* darauf zurück.

214 Dem Text zufolge gebe es in der heutigen kapitalistischen Gesellschaftsordnung kein Außen, keine Sinnhaftigkeit, keine von Widersprüchen und Konflikten getragene Produktion von Kultur mehr. In ontologischer Nähe zum freien Markt heißt es : „la culture valorise les différences parce qu'elles sont la source d'un infini renouvellement des produits“. Festivalisierung und Kontrolle öffentlicher Räume, Ausbau der Kreativ- und Tourismusindustrie, eine als *passé partout* disziplinierte Kultur, die sich *en douceur* realisiere.

215 „Déjà à ce moment là, on a vu arrivé d'autres équipes qui commençait à s'implanter alors plutôt Cours Julien que à la Plaine et qui eux avait d'autres projets, déjà branché sur le culturel, mais un culturel plus subventionnée, dont on pouvait vivre. De devenir des entrepreneurs rémunérés. (...) Eux aussi, ils ont vu le potentiel qu'il y avait sur la Plaine. Ils sont venus nous proposer qu'on fasse une grande fête du plateau. C'est eux qui sont arrivés avec leur concept de marketing, donc tout bien ficelé de Plateau. Alors ils sont venus nous vendre la fête du plateau. (...) Ça a jamais décollé, ils ont fait leur histoire dans leur coin sur la Plaine et nous aussi“ (Jean, 16.03.2014).

als in Hamburg, wo in den 2000er Jahren ein Prozess der konfliktuellen Auseinandersetzung die Grundlage für eine breite Vernetzung geschaffen hatte, blieben auf dem Plateau die Grenzen zwischen dem okzitanischen Milieu und dezidiert künstlerischen und kulturellen Initiativen bestehen. Dabei sind die darauffolgenden Jahre durch die Gründung verschiedener *bars associatifs* gekennzeichnet, die sich vermehrt am Cours Julien ansiedeln und das Rückgrat der Szene der Petits Lieux bilden sollten. Unter dem Stigmat *BoBo*²¹⁶ diskreditiert, beginnt sich das okzitanische Milieu jedoch dezidiert vom gentrifizierten Cours Julien und damit den Petits Lieux abzugrenzen²¹⁷.

Wenn diese Ab- und Ausgrenzungen in ihrer Radikalität im Milieu auch nicht durchweg geteilt werden, zumal zahlreiche künstlerische Gruppen von den Institutionen subventioniert werden, so drückt sich hier dennoch eine ideologisch bis heute wirksame Grenze aus. Deren Übertretung führte in mehreren Fällen zu persönlichen Konflikten und Verwerfungen. Felip Lapeyre, selbst einer der charismatischen *Stammesfürsten* im Viertel, spielt dabei eine entscheidende Rolle. *Broker sind also* nicht nur für das Zustandekommen politischer Vernetzung und sozialer Vertrauensverhältnisse zwischen diversen links-libertären Gruppen von Bedeutung, sondern können einer kooperativen Zusammenarbeit gleichermaßen entgegen stehen. Ein im okzitanischen Milieu wirksamer *Personenkult* kollidiert dabei genauso mit den anderen beiden links-libertären Gruppen des Plateau, wie der Umgang mit künstlerischen und kulturellen Projekten. Die im okzitanischen Milieu zum Ausdruck gekommene, historisch verankerte Zugehörigkeit zum Vierte, die hier unter dem Begriff des autochthonen Kapitals konzeptuell gefasst wurde, wirkt demnach mobilisierend und demobilisierend zugleich und sollte einer breiten Vernetzung vorerst hinderlich entgegen stehen.

216 Der Begriff *BoBo* geht auf den kanadischen Journalisten David Brooks (2000) zurück und bezeichnet eine neue soziale Klasse die Brooks zufolge arbeitet (und verdient) wie die Bourgeoisie, jedoch die Lebensentwürfe, Identitäten und Konsumpraktiken der ehemaligen Bohème übernommen habe. Die französische Soziologin fasst den Begriff als „synthèse jugée réussie entre richesse et valeurs de la contre-culture“ zusammen (Int. : Clerval 2005).

In den links-libertären Netzwerken Marseilles, sowie über diese hinaus, findet der Begriff jedoch eine sehr viel breitere Verwendung und bezeichnet spezifische soziale Gruppen wie Künstler und Studenten, also Personen mit einem hohen kulturellen Kapital, die kein dezidiertes politisches Engagement aufweisen. Der Begriff kommt den Begriffen „Hipster“ oder „Yuppie“ nahe und ist mit dem Phänomen der Gentrifizierung konnotiert. Clerval weist den Begriff *BoBo* wegen seiner soziologischen Ungenauigkeit zurück und spricht eher von Gentrifizierern.

217 Eine kleine Anekdote illustriert dies deutlich. Auf dem Gemüsemarkt in Noailles vernimmt ein Mitglied des okzitanischen Milieus einen derben Frauenwitz. Gegenstand ist eine reife Kaki-Frucht, die an das weibliche Geschlechtsteil erinnere. Wenn an dieser Stelle auch eine gewisse Distanz zu den *couches populaires* deutlich wird, so bevorzugt man den etwas derben und chaotischen Charakter dieses Marktes mit seinen günstigen Preisen gegenüber dem als *Bio* und *BoBo* stigmatisierten *marché Cours Julien*, dem ein Gentrifizierungseffekt vorgeworfen wird. So heißt es in einem Text des Milieus : „Le kaki bien mûr qui nique la carotte bio... Les quartiers bordéliques contre les éco-quartiers ... Le marché du Soleil contre les Terrasses du Port...“ (Int. : Boston und Arraitz 2012).

2. Das autonome Milieu. Politischer Kampf zwischen Selbstverwaltung und Spaltung

Dieses Unterkapitel verfolgt abermals das Ziel, die Funktionsweise und Zusammensetzung, die zentralen Werte, Praktiken und Ortsbezüge des Milieus im Hinblick auf Potentiale, Hindernisse und Grenzen einer links-libertären Protestkultur auf dem Plateau zu erfassen. Das autonome Milieu ist maßgeblich durch einen dualen Ethos der Stärkung nach innen und der Abgrenzung nach außen gekennzeichnet. Die Abkehr gegenüber der etablierten gesellschaftlichen und politischen Ordnung wird durch Solidaritäten und Kollaboration im Innern kompensiert. Dabei kommt besetzten Häuser (squats) eine entscheidende Rolle zu. Als Orte jenseits der kapitalistischen Verwertungslogik verfügen sie über das Potential sozialer, politischer und künstlerischer Experimente und sind Ausgangspunkt neuer politischer Handlungsfelder und Kooperationen. Ausgehend von der viermonatigen Geschichte des squats *Le Tableau Noir* sowie der jüngeren Besetzungsgeschichte der Stadt soll hier jedoch die These vertreten werden, dass besetzte Häuser aufgrund ihrer mangelnden räumlichen Kontinuität und Sichtbarkeit in Marseille vielmehr einer *Kultur der ersten Person* Vorzug leisten, gegenseitige Vorurteile stärken, zur Abgrenzung und Verslossenheit des Milieus beitragen und ihr Potential zugunsten einer links-libertären Protestkultur nicht einlösen.

Ein duales Ethos zwischen Stärkung nach Innen und Abgrenzung nach Außen

Das autonome Milieu der Stadt ist sehr fragmentiert und lässt sich in mehrere Kollektive und informelle Freundschaftsnetzwerke unterscheiden. Während einzelne Kollektive selten mehr als 20 Personen aufweisen, lässt sich das Mobilisierungspotential des Milieus zahlreicher Feldbeobachtungen zufolge auf bis zu 300 Personen beziffern (vgl. MIA 2018). Trotz diverser interner Abgrenzungen lässt sich ein Ensemble gemeinsamer Werte und ein Korpus geteilter Praktiken herausarbeiten. Der etablierten gesellschaftlichen Ordnung wird mit Kritik und/oder einer fundamentalen Zurückweisung entgegengetreten, die bis zu illegalen Aktivitäten der direkten Konfrontation reichen kann. Man richtet sich gegen den Staat und dessen Institutionen, Polizei und Justiz, politische Parteien, Gewerkschaften und überhaupt die kapitalistische Wirtschaftsordnung, die u.a. durch Lohnarbeit, Massenkonsum und vereinheitlichende soziale Normen, Werte und Sinngehalte charakterisiert wird.

Andererseits erzeugt die kollektiv konsolidierte Vorstellung eines gemeinsamen Kampfes gegen die Mehrheitsgesellschaft und für die Verteidigung von Rückzugsräumen und alternativen Lebensstilen neue soziale Zugehörigkeiten und Identitäten. Dies verdichtet sich in Begriffen wie *Solidarität* und

Kooperation. Praktiken und Mechanismen wie das *Do It Yourself* (DIY) oder die Volksküche, das Containern, der *prix-libre* (freiwillige Kostenbeteiligung) oder die Umgehung von moralischen Vorschriften und Gesetzen ermöglichen ein selbstbestimmtes, wenn auch prekäres Leben.

Bereits hier scheinen erste Unterschiede und Gemeinsamkeiten mit dem okzitanischen Milieu auf. Während im autonomen Milieu Politik und politische Praxis quasi als Selbstzweck und Identitätsgrundlage die eigene Lebensweise maßgeblich strukturiert, tritt sie im okzitanischen Milieu hinter die Verteidigung einer mikro-lokalen Lebensweise zurück. Andererseits wohnt beiden neben einer solidarischen Bezugnahme zu den *couches populaires* eine Kritik am politischen Zentralismus und am repräsentativen Parteiensystem inne. Diese übersetzt sich im okzitanischen Milieu jedoch nicht in eine Abkehr von formellen Organisationsstrukturen und markanten Hierarchien. Die Gründung zahlreicher, maßgeblich von der öffentlichen Hand subventionierter Vereine zeigt dies ebenso an wie die Bedeutung einzelner charismatischer Persönlichkeiten und dem Wirken eines autochthonen Kapitals. Das autonome Milieu, zumindest in seinem Selbstverständnis, ist an basisdemokratischen und flachen Hierarchien orientiert. Politische Autorität speist sich weniger aus vergangenen Leistungen, sondern aus dem gegenwärtigen Beitrag zur Verteidigung und Aufrechterhaltung einer als autonom und unabhängig qualifizierten Lebensweise.

Entsprechend eigener Feldbeobachtungen²¹⁸ sowie der Darlegungen von Florence Bouillon (2007 : 292) lässt sich für einen Großteil der Personen des autonomen Milieus ein Alter zwischen 20 und 30 Jahre festhalten. Nur etwa jeder Vierte ist zwischen 30 und 40 Jahre alt. Nur sehr wenige verfügen über einen Migrationshintergrund. Das Milieu speist sich maßgeblich aus der (weißen) französischen Unter- und vor allem Mittelschicht. Feste Angestelltenverhältnisse sind äußerst selten. Vielmehr sind sporadische, oft prekäre Anstellungen in der lokalen Gastronomie, auf Baustellen oder bei der Weinlese, im Kreativsektor, bei der Kinder- und Schulbetreuung und überhaupt im Sozialbereich die Regel. Viele erhalten RSA (vergleichbar mit *Hartz IV*) und andere

218 Meine Datenbasis gründet sich auf allgemeinen Beobachtungen, informellen Gespräche, einigen Experteninterviews sowie der Teilnahme an politischen und sozialen Aktivitäten des Milieus allen voran im Jahr 2013. Aufgrund fließender Grenzen ist es kompliziert, meine Teilhabe im autonomen Milieu klar zu beziffern. Schätzungsweise habe ich in den Jahren zwischen 2012 und 2015 an sechzig Veranstaltungen und Aktivitäten teilgenommen, die sowohl im öffentlichen Raum (die Konzerte des *Pirate Punk*, Volksküchen, Demonstrationen und Filmvorführungen), als auch in besetzten Häusern stattgefunden haben (Konzerte, Theaterstücke, Festivals, politische Mobilisierungstreffen, Unterstützungsveranstaltungen für den Karneval 2015/16). Darüber hinaus war ich zu Beginn des Jahres 2013 mit im Schnitt zwei Aufenthalten wöchentlich über 3 Monate besonders intensiv in dem squat *Le Tableau Noir* präsent, von dem weiter unten ausführlicher die Rede sein wird. In diesem Rahmen habe ich vier Interviews durchgeführt. Ein weiteres Interview, mit André, entstand drei Jahre später im Rahmen der Mobilisierungen rund um das Renovierungsprojekt des Platzes Jean Jaurès.

Sozialleistungen, was nicht als Widerspruch zu den oben skizzierten Werten, sondern als Teil der Widerstandsstrategie gegen „das System“ angesehen wird.

„Il y a encore des petits espaces de liberté dans lesquelles on peut se glisser pour jouer avec ce système tout en construisant quelque chose de différent“, fasst André diese Position zusammen (Interview, 15.12.2015). Nach einem Studium der Literatur- und Sprachwissenschaften schlägt er sich mit diversen Gelegenheitsjobs durch. „L'intérêt c'est d'utiliser les outils de ce système pour s'organiser, pour vivre. Je pense au RSA, aux lois qui existent, qui ne me conviennent pas, mais qui à certains moments peuvent être utilisées pour se défendre et pour attaquer. Je pense aussi à la possibilité de tricher, que ce soit pour louer un appartement, pour obtenir des choses, des biens, pour avoir de l'argent.“ (idem). Die beiden Seiten des dualen Ethos des autonomen Milieus sind also aufs engste miteinander verwoben. Die Abkehr vom und der Kampf gegen das System werden ermöglicht und getragen durch den kollektiven, sehr häufig kleinteiligen Bezug auf Gruppen und Kollektive politisch Gleichgesinnter.

Besetzte Häuser als Verräumlichung des dualen Ethos

Besetzte Häuser sind der verräumlichte Ausdruck des dualen Ethos des autonomen Milieus, dessen Stärkung nach innen und dessen Abgrenzung nach außen. Als kostenlose Wohnorte bilden sie das Rückgrat des autonomen Milieus. Frei jeglicher Verwertungslogik bieten sie Raum für soziale, politische und künstlerische Experimente und das Zusammenkommen neuer Akteursgruppen und Ideen. Damit sind sie ein wichtiges Element bei der Entstehung von politischen Protesten in der Stadt (vgl. Aguilera und Bouillon 2013, Pruijt 2013). Vereinfacht lassen sie sich unterscheiden in solche, die einen künstlerisch-kulturellen Ansatz verfolgen (bsw. *Le NO !*, *La Caserne*, *Les Héros*) und solche, die im engeren Sinne dem autonomen und libertären Milieu zugerechnet werden können. Letztere sind dezidiert sozialen und politischen Ansätzen verschrieben (*Le Mazagrand*, *Le Tableau Noir*, *La Katiba*, *Le Couvent*, *La Torpille*, *Le Raccoon*, *La Manba* – Die Namen stehen für ein politisches, widerständiges Programm).

In beiden Fällen verfolgen sie nicht den Anspruch, zu überdauern. In der jüngeren Stadtgeschichte gibt es quasi keine besetzten Häuser der Gegenkultur, die die Dauer von sechs oder zwölf Monaten überstiegen hätten (Bouillon 2007 : 34f.). Neben der konservativen Stadtpolitik, die jegliche Anerkennungsversuche ablehnt (vgl. Bouillon 2003), lässt sich unter den Besetzern eine Strategie des *Vagabondierens* beobachten, die in Einklang mit den Positionen des britischen Anarchisten

Hakim Bey²¹⁹ steht und unter anderen darauf zielt, sich der Kontrolle durch die öffentlichen Institutionen zu entziehen. Kritisch kann man darin die Privilegierung der eigenen Bedürfnisse gegenüber politischen Zielsetzungen erkennen. „Ce lieu est éphémère“, bemerken die Verantwortlichen des *Racoon*. „On sait bien qu’un jour ou l’autre une horde de flics viendra faire respecter l’ordre bourgeois pour nous mettre à la rue. Pas si grave, d’ici là on aura bien rigolé et on aura tout autant l’envie d’en ouvrir un autre“ (Int. : *Racoon*).

Im Jahr 2013 stehen mit 32.070 Wohnungen 7,5 % des Gesamtbestandes leer (Int. : Insee 2013). Es ist dieser Leerstand, und allgemein das verspätete Einsetzen von Gentrifizierungserscheinungen in der Innenstadt, die die Strategie des Vagabondierens möglich macht. Andererseits reproduziert und verstärkt diese räumliche Fluktuation indirekt die Verslossenheit des Milieus, da diesem dadurch dauerhafte, sichtbare und klar identifizierbare Orte fehlen. Ende des Jahres 2012 beispielsweise öffnet der squat *Le Tableau Noir* in einer ehemaligen Schule nahe des Place Jean Jaurès seine Pforten. Das für Marseille Verhältnisse innovative Ziel : als *Centre Social Autogéré* soll nach italienischem Vorbild (vgl. Mudu 2004) eine Öffnung zum Viertel vollzogen werden (vgl. Film : Kerste 2013). Ein allwöchentliches Programm wird zu diesem Zweck auf Plakaten kommuniziert.

Der Ort entwickelt sich innerhalb weniger Wochen und Monate zu einem angesagten Treffpunkt der links-libertären Milieus der Innenstadt. Auch erste Beziehungen mit einzelnen, kaum politisierten Bewohnern werden aufgebaut. Und erstmals in der jüngeren Besetzungsgeschichte der Stadt entfacht der Ort eine Dynamik der Solidarität und Unterstützung durch andere besetzte Häuser²²⁰. In Angesicht der drohenden Räumung des *Tableau Noir* besteht andererseits keine kollektive Bereitschaft, den Raum weder auf physischer, noch auf symbolischer Ebene zu verteidigen. Trotz verschiedener Vorschläge von Einzelnen und dem günstigen Kontext, der durch die europäische Kulturhauptstadt gegeben ist, wird kein Versuch unternommen, auf die eklatanten Widersprüche und Schwachstellen der Stadtpolitik bezüglich diverser Themengebiete wie Wohnungsnot, dem Mangel an Schulen und einer eventorientierten Kulturpolitik hinzuweisen (Framing). Der

219 Der britische Anarchist und Poet *Hakim Bey* konzeptualisiert diesen Ansatz anhand der *Temporary Autonomous Zones* (1991). Diese seien „like an uprising which does not engage directly with the State, a guerilla operation which liberates an area (of land, of time, of imagination) and then dissolves itself to reform elsewhere/elsewhen, before the State can crush it.“ (Int. : Bey 1991 : Kap. 3.).

220 „Pour moi ce lieu, il fait quelque chose à Marseille que nous, on a loupé par exemple dans notre squat, c'est l'organisation, le regroupement de pleins des lieux en mouvement d'idéologie différente. Ce qui est super intéressant, ils ont choppés un creno qui n'a pas encore été trop creuser jusqu'ici“. (Interview Maurice, 26.01.2013).

Widerspruch zwischen dem proklamierten Anspruch, einen Begegnungsort im Viertel zu schaffen, und dessen kurzlebiger Existenz, werden öffentlich nicht reflektiert²²¹.

Die Hamburger Beispiele rund um die Hafenstraße und die Rote Flora, ganz abgesehen aus anderer Städten wie Barcelona oder Athen, haben die Bedeutung langjähriger, zugänglicher autonomer Orte für ein breites links-libertäres Netzwerk deutlich werden lassen. So konnte die Hafenstraße nur im Kollektiv gegen Polizei, konservative Anwohner und/oder die unternehmerische Stadtpolitik verteidigt werden. Besetzte Häuser fungieren damit Kristallisationspunkte sowie als Lern- und Experimentierorte. Sie stellen eine geteilte Erinnerungskultur bereit und sind gebauter Ausdruck zurückliegender (und zukünftiger!?) Erfolge kollektiven Widerstands. Marseille zeichnet sich durch eine weitreichende Abstinenz dieser Prozesse aus. Das Bestreben, mit dem Tableau Noir einen offenen, politischen Ort zu schaffen, hat keinen Bestand. Das Kollektiv zerfällt in diverse Subgruppen. Keines der Folgeprojekte verfolgt das Ziel einer Öffnungs- und Kooperationspolitik.

Am 25. und 26. Mai 2013 organisiert das Milieu die Konferenz *Je m'occupe, J'occupe*, um einen kollektiven Austauschprozess anzuregen. Die großen Schwierigkeiten, Beziehungen zu den *couches populaires* und zu anderen politischen Kollektiven der Stadt aufzubauen, werden von quasi allen Teilnehmenden anerkannt. Dabei unterstreichen mehrere Teilnehmer die Notwendigkeit, die eigenen Praktiken und Gewohnheiten als Abgrenzungsmechanismen zu hinterfragen²²². Der innere Kern des Milieus ist dazu allerdings nicht bereit. Die reichhaltigen und kontroversen Diskussionen (Beziehung zu den Institutionen, Koexistenz aktivistischer Praktiken und Strategien, etc.) finden dementsprechend keinen Eingang in das Protokoll, das sich auf die üblichen Praktiken eines Minderheitenansatzes beschränkt („*grève de loyers, occupation des logements, soutien aux sans-papiers, bataille contre Pôle emploi et la CAF*“). Nicht nur, dass die innovativen, (selbst-)kritischen

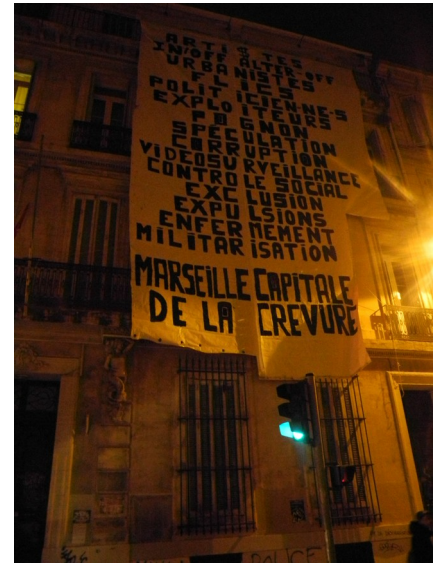
221 Thérèse, um die 50. Jahre alt und seit dessen Gründung im *l'Ostau* aktiv, wirft den Bewohnern des Tableau Noir vor, ihr Engagement auf die eigenen Interessen zu beschränken. Der Bedarf nach sozialen und kulturellen Angeboten sei in dem Viertel bereits gedeckt und müsse vielmehr an der städtischen Peripherie oder in Noailles bedient werden. Der radikale Ansatz gegen das System führe weiter zu einem respektlosen Umgang mit den Interessen des Gemeinwohls im Viertels (Feldnotiz, 15.03.2013).

222 Die deutlichste Kritik wird von anwesenden Sympathisanten des Milieus formuliert. Für den Stadtplaner Maxime gelte es einerseits, innere Diversitäten einer Bewegung zuzulassen, um sich der Identifikation und Kontrolle durch die etablierte Politik zu entziehen, zugleich aber nicht davor zurück zu schrecken, sich auf geltendes Recht zu berufen oder punktuelle mit ausgesuchten institutionellen Akteuren zu kooperieren. Als Beispiel nennt er die Z.A.D. Notre-Dame-des-Landes. Der Grieche Aris und der Italiener Roberto berichten von ihren Erfahrungen aus Athen und Berlin und verweisen auf die Notwendigkeit, die eigenen soziokulturellen Praktiken, dessen spezifische Codes und Gewohnheiten zu hinterfragen und zu durchbrechen. Es müssten langfristige Beziehungen zu Bewohnern aufbauen und deren Interessen und Bedürfnisse ernst genommen werden. Roberto weist auf der Öffentlichkeit zugängliche Bars und Häuser des autonomen Milieus in Berlin hin, die untereinander stark vernetzt sind und mit anderen linkspolitischen Initiativen enge Verbindungen pflegen (Feldnotiz, 25/26.05.2013).

Beiträge während des Treffens verworfen werden, es ist ein ideologischer Filter wirksam, der sie Nachhinein zum Verschwinden bringt, als wären sie nie geäußert worden.

Das autonome Milieu und die Kulturhauptstadt

Eine radikale Abgrenzung der verschiedenen Personen und Kollektive des Milieus gegenüber MP 2013 überrascht also kaum. Ein Tag vor der offiziellen Eröffnungsfeier hängen die Bewohner und Sympathisanten des Tableau Noir ein riesiges Banner an die Außenfassade des Gebäudes, das die Globalkritik des Milieus deutlich werden lässt. Der *Kün\$tl*er scheint darin neben den Stadtplanern und Bullen, den Politikern und Investoren als zentraler Akteur einer durchweg kapitalisierten Ordnung. Zwar wird ein grundsätzlicher Gegensatz von künstlerischer und kultureller Praxis und Politik nicht von allen im autonomen Milieu geteilt²²³, dennoch ist eine fundamentale Abkehr zu Kulturschaffenden und Künstlern allseits präsent, gerade wegen



Plakat an der Außenfassade des Tableau Noir am Eröffnungsabend von MP13.

deren tatsächlichen oder angenommen Implikation in städtische Transformationsprozesse²²⁴. Beide werden als Alibi einer Politik städtischer Aufwertung gebrandmarkt, als Werkzeug zur Befriedung sozialer Konflikte. Ihr potentiell politischer Gehalt sei aufgrund der ästhetischen Einbettung begrenzt, verharre in der Darstellung und ringe sich nicht zur radikalen Aktion durch. Die sozial privilegierte Position des Künstlers stehe der Etablierung übergreifender gesellschaftlicher Solidaritäten entgegen²²⁵.

223 Maya, dessen Eltern übrigens in Paris ein Marionettentheater betreiben, die also von Kindheit auf viele Kunst- und Kulturschaffende frequentiert, vertritt eine etwas gemäßigtere Position : „Je pense que le social n'exclue pas le coté culturel et artistique, au contraire. (...) Mais si tu parle de la *culture* que la ville nous impose avec MP13, évidemment oui, on est complètement en dehors de cette fonctionnement là. Pour moi, heureusement, c'est pas ça la culture.“ (Interview Maya).

224 Der Text *La fête est fini*, acht Jahre zuvor als umfassende Kritik an der europäischen Kulturhauptstadt Lille 2004 verfasst, stellt in Marseille eine wichtige Referenz dar. Er kritisiert die Kulturhauptstadt als direkte Fortsetzung des Projekts *Euroméditerranée*. Beide eine das Ziel der Anlockung zahlungskräftiger neuer Bewohner und Touristen, was eine aseptisierte und von Sicherheitsmaßnahmen bestimmte Architektur und Raumgestaltung ebenso mit sich bringe wie steigende Mieten, soziale Vertreibung und die systematische Verfolgung illegaler Migranten. Der Unterschied bestehe lediglich darin, dass MP2013 im Gewand einer tanzenden, lebensfrohen, bunt gemischten Miliz daher komme. Als „kulturelle Waffe des Dialogs und der Kollaboration“, als Werkzeug sozialer Befriedung verstecke sich hinter der Kulturhauptstadt ein *guerre sociale*. Zum Abschluss heißt es : „Urbanisten, Bullen, Künstler erbauen uns diese beschissene Welt. Zerstören wir was uns zerstört“.

225 „L'artiste, en raison de sa position sociale, est incapable de remettre en question le monde dont il est issu et qui le légitime. Il peut très bien de temps à autre choquer et scandaliser le bourgeois, toujours dans une certaine limite indépassable. Ça ne mange pas de pain. D'ailleurs, en tant que catégorie sociale reconnue notamment pour son *droit* à la subversion et à la transgression, l'artiste reste le meilleur agent de la neutralisation de la critique et de son recyclage esthétique.“ (Int. : *La fête est fini* 2005).

Eine solche in weiten Teilen fundamentale, kompromisslose und dogmatische Sichtweise auf Akteure, Projekte und Positionen der Kunst- und Kulturszene als Repräsentanten des *Systems*, die sich von der Polizei und Justiz oder dem Stadtentwicklungsprojekt Euroméditerranée nur graduell unterscheidet, hat negative Auswirkungen auf die analytische Schärfe und Fähigkeit des Milieus, eine überzeugende Kritik zu formulieren. Es werden kaum Argumente und Positionen erarbeitet, um potentielle Brückenschläge und Kooperationen mit benachbarten Initiativen der Marseiller Alternativ- und Protestmilieus in den Blick zu nehmen. Dabei wird auch nicht zwischen institutionellen Vertretern des Kunst- und Kulturbetriebs unterschieden und solchen, die sich sozialen und politischen Anliegen verschreiben, alternative Finanzierungsmodelle in Distanz zu den Institutionen anstreben und/oder Brüche und Widersprüche innerhalb der etablierten Ordnung zu nutzen versuchen²²⁶.

Die Angst vor politischer Vereinnahmung, bereits in den 2000er Jahren omnipräsent (Bouillon 2007 : 287), lässt sich vor dem Hintergrund einer fehlenden links-libertären Protestkultur in Marseille deuten. Anders als in Hamburg existiert keine Erinnerungskultur erfolgreicher Proteste und Vernetzungen. Dabei drängt sich der Eindruck auf, dass sich das politische Engagement des Milieus weitestgehend in der Verteidigung von Freiräumen und einem autonomen Lebensstil erschöpft. Bertrand Fellini, Lehrer der Sozialen Arbeit und als Aktivist sowohl bei Centre-Ville Pour Tous sowie in der Szene der Petits Lieux aktiv, diagnostiziert vor dem Hintergrund eigener links-politischer Erfahrungen, die bis in die frühen 1970er Jahre zurückreichen, eine Diskrepanz zwischen Mitteln und Zielen des autonomen Milieus. In ihrem verschlossenen Charakter erscheint es als sehr viel weniger radikal und politisch, wie dessen Akteure sich darzustellen gewohnt sind :

„Derrière ce qui souvent est présenté comme opposition entre réformistes et révolutionnaires (se cache) un clivage entre les fins et les moyens. Je trouve qu'il y a beaucoup des gens qui se montrent très radicaux (face aux) politiques en place. Ces gens là sont énormément dans le *ici, maintenant*, dans *les moyens*, parce qu'ils sont

226 Das besetzte Haus La Katiba, ein Folgeprojekt des Tableau Noir, „se fout pas mal de la culture. Elle ne ressent qu'hostilité pour toutes les organisations gestionnaires, et tout ce qui cherche à masquer l'ennui. Elle ne tente pas l'alternative, elle ne se salira pas d'une alliance insidieuse pour de mauvaise amélioration de la catastrophe.“ (e-Mail Katiba, 22.10.2013). Und bei einem Mobilisierungstreffen, bei dem über den richtigen Umgang mit MP 2013 beraten wird, wird jegliche Form kulturellen Widerstands und künstlerischer Kritik verworfen : „J'ai bien peur que les gens artistico-culturels qui vont monter un mouvement de résistance donnent du crédit à Marseille 2013. Et à la première occasion ils vont dire : Mais regardez, il y a des choses qui se font, des jeunes qui se bougent et qui s'investissent et puis tant mieux s'ils ne sont pas d'accord, il y a du sens critique et la démocratie, elle vit“, betont ein 25-jähriger Hausbesetzer.

énormément du mal à imaginer les fins. C'est-à-dire, pourquoi nous battons-nous ? Quelles sont les préfigurations d'une nouvelle façon de vivre ensemble. (...) Il faut leur dire qu'ils n'ont pas des finalités (...) Mais cette posture radicale empêche le débat, elle permet à des gens qui n'ont rien à dire de continuer d'occuper le devant de la scène avec des positions de prestance.“ (Interview Fellini, 20.06.2013).

Man kann den Worten Boltanski und Chiapello (1999 : 552) vorerst nur zustimmen, wenn sie folgenden, epistemologischen Widerspruch einer radikalen Kritik konstatieren : „La visée radicale de la nouvelle critique menace sans arrêt sa propre position d'énonciation, car on ne peut pas ne pas se demander d'où l'optique critique peut être adoptée si tout n'est que simulacre et que spectacle.“. In jedem Fall zeigt das autonome Milieu Marseilles zum Zeitpunkt der europäischen Kulturhauptstadt 2013 ein sehr verschlossenes, selbstgenügsames Gesicht. Besetzungen als politische Praxis erscheinen dabei als verräumlichter Ausdruck eines dualen Ethos zwischen Stärkung nach innen und radikaler Abgrenzung nach außen. Die Abstinenz von Versuchen und Erfolgen, einzelne besetzte Häuser über größere Zeiträume zu bewahren, um auf Grundlage dieser zeit-räumlichen Kontinuität neue Zugänge, Repräsentationen und Kooperationen mit anderen sozialen Gruppen zu gewährleisten, ist dabei zugleich Sinnbild sowie konkretes Hindernis bei der Entstehung einer größeren Kultur des Protests in Marseille.

Vergleichende Zwischenbetrachtung zwischen dem autonomen und okzitanischen Milieu

Das autonome Milieu der Stadt, das in vielzählige informelle Kollektive und politische Gruppen zerfällt, wird in seinem Inneren durch einen relativ homogenen Lebensstil seiner Mitglieder und einem System der Solidarität und Kooperation zusammen gehalten. Die Abkehr vom *System* impliziert, anders als im okzitanischen Milieu, ein Zurückweisen fester Karrierewege. Kurzfristige Jobs und der Bezug von Sozialleistungen – ergänzt durch das *Containern* von Nahrungsmittel und den *prix libre*, aber auch dem Diebstahl in Supermärkten – verhindern, der prekären Lebensbedingungen zum Trotz, ein Abrutschen in die Armut. Die Existenz zahlreicher Rückzugs- und Freiräume erleichtert eine Politik des Vagabundierens. Dieser Lebens- und Politikstil steht jedoch breiten politischen und gesellschaftlichen Bündnissen zur Verteidigung spezifischer Orte entgegen. Anders als in Hamburg führt das kontinuierliche Ausweichen und Abgrenzen zu keiner Konstellation des *structural push*, in dessen Zusammenhang übergreifende links-libertären Bündnisse entstehen und sich verstetigen konnten.

Im okzitanische und autonome Milieu herrscht jeweils eine sehr verschlossene Attitüde gegenüber solchen Personen vor, die als Träger kulturellen und symbolischen Kapitals potentiell zu Gentrifizierungs- und Verdrängungsprozessen beitragen. In dem Sinne, dass sich beide Milieus numerisch sowie ideologisch durch eine defensive Verteidigungsposition auszeichnen, kann die Radikalität der vertretenen Positionen als Schutzreflex gedacht werden. Die Analyse Fellinis über fehlende Gesellschaftsentwürfe und politische Ziele der extremen Linken weist zumindest in die selbe Richtung wie die Wirkweise eines autochthonen Kapitals im okzitanischen Milieu, das ursprünglich als Kompensation der krisengeschüttelten Arbeiterklasse, als Substitut für das Fehlen anderer Kapitalformen gedacht worden war (Retière 2003). In jedem Fall eint beide Milieus eine radikale, undifferenzierte und bis Weilen dogmatische Abkehr nicht nur gegenüber der europäischen Kulturhauptstadt, sondern gegenüber Künstlern und Kulturschaffenden allgemein.

Aus Angst vor Vereinnahmung, so zumindest die Selbstdarstellung, führt diese Fundamentalkritik allerdings in keinen der beiden Milieus zu organisierten politischen Handeln. Es werden auch in Auseinandersetzung mit anderen Gruppen keine differenzierten Analysen und ergebnisoffenen Diskussionen über Zusammenhänge zwischen Kunst und Kultur, Politik, Widerstand und Stadtentwicklung geführt, die zur Ausformulierung und Überwindung von Differenzen und zu gemeinsamen Handeln hätten beitragen können. In Hamburg sind es gerade diese Prozesse und Orte gewesen – The Thing, Butt Club, Kaviar-Netzwerk –, die in den 2000er Jahren die Entstehung des RaS-Netzwerks im Stillen vorbereiteten. Der Generationsunterschied, der in Marseille zwischen dem okzitanischen und autonomen Milieu deutlich zu Tage tritt und sich in Hamburg zwischen alteingesessenen Aktivisten und sich jüngst politisierenden Künstlern aufspannt, konnte in der Hansestadt durch produktiv wirkende Kontakt- und Konflikt Räume überbrückt werden.

Ein wesentlicher Unterschied zwischen den beiden Milieus lässt sich abschließend im jeweiligen Bezug zum Viertel La Plaine bzw. Le Plateau identifizieren. Das okzitanische Milieu ist durch einen *Plainozentrismus* gekennzeichnet, durch eine Konzentration auf und symbolische Erhöhung des eigenen Viertels *La Plaine* gegenüber den Rest der Stadt. Dabei grenzt sich das Milieu unter anderem dezidiert von den benachbarten, unter Gentrifizierungsverdacht stehenden *Place Cours Julien* ab. Das autonome Milieu hingegen zeichnet sich durch räumlich sehr viel variablere Zuordnungen aus, die weniger an einer eigenen Erinnerungskultur und an verräumlichten sozialen Beziehungen verhaftet sind, als an spezifischen Gelegenheiten der Besetzung und der Verwirklichung eines autonomen Lebensstils. Einzelne Mitglieder des Milieus sprechen sich dabei auch gegen ein Engagement auf der Plaine aus, das als *bourgeois* und *bobo* stigmatisiert ist.

3. Die Szene der *Petits Lieux*. Kulturelle Alternativen, zivilgesellschaftliches Engagement und die Suche nach politischer Unabhängigkeit

In diesem Unterkapitel soll der letzte Akteurstyp der links-libertäre Protestlandschaft des Plateau vorgestellt werden. Anders als zuvor soll von den *Petits Lieux* nicht als Milieu, sondern von einer Szene gesprochen werden. Bei der Szene der *Petits Lieux* (kleinen Orte) und den sozialen Beziehungen, die sich um diese bilden, handelt es sich um öffentlich zugängliche Vereine, in erster Linie Cafés, Bars, Konzertsäle, die untereinander soziale Netzwerke bilden. Wenn auch nicht alle Orte der Szene unmittelbar auf dem Plateau angesiedelt sind, fungiert es als dessen symbolischer und identitätsstiftender Bezugspunkt. Quantitativ gesehen umfasst die Szene mit ihrem öffentlichen Charakter deutlich mehr Menschen, als die bisher beschriebenen Milieus. Dessen Zugehörigkeit ist in aller Regel nicht durch klare Demarkationslinien eines innen-außen Verhältnisses geprägt.

Neben den bereits genannten Vereinen *L'Équitable Café* und *Le Point Bascule* lassen sich folgende Orte als integraler Bestandteil der Szene anführen : *La Baraque* verknüpft seit 2014 den Ansatz der *éducation populaire* mit der Ausrichtung von Konzerten, Filmvorführungen, einer Kinderbetreuung sowie Diskussionsabenden über soziale und politische Themen. Während sich *La Grotte* seit 2012 in erster Linie auf experimentelle zeitgenössische Kunst fokussiert, veranstalten die *Gagatèque* sowie *La Trompeuse* seit den frühen 2000er Jahre allen voran Konzerte experimenteller Musik, aber auch Performances oder Theaterstücke. Ebenfalls erst seit 2012 widmet sich *L'Al Dente*, gewissermaßen das Pendant zum okzitanischen *l'Ostau*, der italienischen Kultur (Musik, Restauration, Film, Diskussionen). Man kann die Szene ergänzen und komplettieren durch Vereine wie *Le Mozoroff* (Kollektiv an Akrobaten), *Velos en Ville* in Noailles (Fahrradreparatur und -interessenvertretung, seit 1996), *La Kuizine* in der Belle de Mai (Restaurant und Kochateliers, 2011 - 2014) oder dem *Videodrôme* auf dem Cours Julien (Videothek, Bar und Kino, seit 2004).

„Je suis arrivé à Marseille en habitant en coloc et toute suite j'ai été baigné dans le milieu associative de la Plaine, du centre ville, du Cours Julien.“, beschreibt Clémence ihre Ankunft in Marseille im Jahr 2013. „L'Équitable Café, c'était un des endroits assez marqués, assez central, (puis) *La Trompeuse*, le *disco-soupe*. C'est vrai que c'est un petit réseau, on a les mêmes lieux de fréquentation. (...) J'aime bien cet esprit de village. Tous les jours tu croises quelqu'un que tu connais. (...) Si je réfléchis à des distances que je fais quotidiennement, c'est à l'échelle d'un village rural, vraiment“ (Interview Clémence, 15.02.2016). Nach einem Studium in Grafikdesign macht sie ihre ersten beruflichen Erfahrungen in Montréal und Berlin, wo sie ihre Arbeit, dies ist

symptomatisch für die Szene, mehr und mehr mit politischem und sozialem Engagement, der *éducation populaire* sowie der Interventionskunst im öffentlichen Raum verknüpft.

Zentrale Werte der Szene jenseits radikaler Abgrenzungen

Einen ersten Einblick in die Szene bietet die Besetzung des historischen *théâtre Nau* nahe der Plaine (Film : Théâtre Nau). Das Theater kann auf eine 172 jährige Geschichte zurückblicken, muss 2011 jedoch aufgrund politischen Drucks seine Pforten schließen. Einige Monate später besetzen ein dutzend Künstler das mehrstöckige, 1500m²-große Gebäude. In den kommenden zehn Monaten gewinnt die ad hoc gegründete *Association le No!* 3000 Mitglieder, zahlreiche Künstler von nah und fern nutzen die Räume zum Proben und für über dreißig Vorführungen. In Analogie zur Besetzung des Hamburger Gängeviertels 2011 argumentieren Sie mit dem Fehlen bezahlbarer Arbeits- und Ausstellungsräume einerseits, mit dem Denkmalschutz des historischen Gebäudes andererseits. Dabei stellen sie die privilegierte Position des Künstlers hinter soziale und politische Anliegen zurück (Le No! 17.04.2012). Anders als in Hamburg findet die Besetzung wenig Unterstützung aus der eigenen Szene und den benachbarten Milieus. Das historische Gebäude, im Besitz der Stadt, wird nur wenige Monate vor MP 2013 geräumt und an einen privaten Investor verkauft.

Beide Beispiele machen eine enge Verknüpfung künstlerisch-kultureller Themen mit sozialen und politischen Anliegen deutlich. Dazu gesellen sich Werte um ziviles Engagement und Transparenz, Nachhaltigkeit und Naturschutz²²⁷. Damit stehen in der Szene der Petits Lieux Methoden, Kompetenzen und Ressourcen der künstlerischen Darstellung und Gestaltung oder der kollektiven Organisation und Moderation zur Verfügung. Am Beispiel von Park Fiction u.a. haben wir den Wert dieser Kompetenzen für die Etablierung von Deutungsrahmen, die Ausarbeitung eigener, produktiver Entwürfe sowie die Gewinnung gesellschaftlicher Legitimität und Anziehungskraft gesehen. Und in den beiden vorigen Milieubeschreibungen ist deutlich geworden, dass diese Kompetenzen dort kaum vorhanden sind. Dies illustriert das Potential und die gegenseitige Bereicherung, die auf dem Plateau durch einen links-libertären Vernetzungsprozess gegeben wäre.

Vorerst, im Jahr 2012, beginnt sich die Szene stärker politisch zu organisieren. Ähnlich wie bei *Wir sind Woanders* in Hamburg reagiert sie damit auf die sich verschlechternden Arbeits- und

227 Treffend werden diese Werte in dem jährlichen Aktivitätsbericht des L'Équitable Café wie folgt zusammen gefasst : „Fête / Joie / Lâcher-prise • Militantisme non-violent et positif • Écologie / Économie Alternative • Laboratoire / Expérimentation / Création • Rêve / Utopie • Ouverture • Horizontalité / Consensus • Humanisme • Collectif” (L'Équitable Café 2015: 15).

Existenzbedingungen der lokalen Alternativkultur. Konflikte wegen Lärmbelästigung, verschärfte Ordnungs- und Sicherheitsauflagen, Kürzung öffentlicher Subventionen, mehrere Orte stehen vor der Schließung. Erstmals wird eine dezidierte Ausweitung des Kunst- und Kulturbegriffs kollektiv formuliert²²⁸. Der Versuch der Vernetzung wird jedoch nach einigen Monaten wieder fallen gelassen. Die einzelnen Mitglieder sind mit der Organisation ihres je eigenen Ortes zeitlich und energetisch ausgeschöpft. Und vor dem Hintergrund unterschiedlicher Ausrichtungen und Funktionsweisen fällt es schwer, kollektive Interessen zu verhandeln, zu formulieren und in einem weiteren Schritt in konkrete Praxis zu überführen. Diese (Nicht-)Dynamik ist letztlich Ausdruck einer fehlenden zeitlichen Kontinuität und Kompromisskultur in Marseille, wie sie bereits mehrfach aufgezeigt wurde. Nichtsdestotrotz zeigt der Versuch der Vernetzung gemeinsame Zugehörigkeiten und persönliche Beziehungen sowie geteilte Praktiken und Werten an.

Die Personen des inneren Kerns der Szene, zu denen ich einen sehr natürlichen Zugang finde²²⁹, verfügen quasi ausschließlich über einen Universitätsabschluss bzw. eine Berufsausbildung in Bereichen wie Kunst und soziale Arbeit, Stadtplanung, Kulturmanagement oder dem Gesundheits- und dem Bildungswesen. Sie wohnen in großer Mehrheit in der erweiterten Innenstadt, zumeist in WG's. Die Wenigsten verfügen über ein eigenes Auto. Viele sind ausschließlich zu Fuß oder per Fahrrad unterwegs. Eine gesunde Ernährung sowie fairer Handel nehmen einen wichtigen Stellenwert ein. Viele kaufen ihr Gemüse, Brot oder Käse auf dem *Marché Cours Julien*. Ebenfalls sehr geläufig ist das Angestelltenverhältnis über einen *contrat aidé*²³⁰ in einem der zahlreichen Vereine, sozialen Einrichtungen oder Künstlerkollektiven. Geregelte finanzielle Verhältnisse mit einem Einkommen über 1200€ sind selten. Die günstigen Lebensverhältnisse der Stadt sowie eine wenig konsumorientierte Lebensweise stehen auch hier einem Abrutschen in die Armut entgegen. Dabei werden geringe finanzielle Mittel nicht nur in Kauf genommen, sondern sind Teil einer politischen Entscheidung, die in einer *art de vivre* kumuliert.

228 Eine Reduktion auf Kunst und Prozesse der Kunstproduktion weisen die Orte gezielt von sich. Es gehe aber gerade auch um soziale und politische Themen : „le débats, la confrontation, l'engagements et la dynamique citoyenne (...) L'alternative ne se contente pas de répondre à un besoin, mais favorise l'innovation, le faire autrement, la recherche, le local, la prise de risque et la diversité contre l'uniformisation“ (Petits Lieux 2012).

229 Anders als in den beiden benachbarten Milieus konnte ich auf eine natürlichere Art und Weise Zugang zur Szene gewinnen. Wie in der Einleitung angeklungen, war ich bereits Teil der Szene, noch bevor sie Gegenstand meiner soziologischen Arbeiten wurde. Sowohl meine Wohnorte (WG's mit personellen Überschneidungen zum l'Équitable Café und La Trompeuse), als auch eine Reihe freundschaftlicher Beziehungen sowie zahlreiche informelle Begegnungen ermöglichen es mir über Jahre ein Bild typischer sozialer Merkmale der Akteure zu erwerben.

230 Ziel des *contrat aidé* ist die Eingliederung von Arbeitslosen, die über kein Arbeitslosengeld, sondern nur die soziale Grundversorgung RSA verfügen. Dabei finanziert der Staat durch die Pôle Emploi, das Départements oder die Région das Gehalt eines Angestellten zu 80-90%. Die Dauer beträgt zwischen 6 und 12, in Ausnahmefällen 24 Monaten. Das Gehalt liegt dabei beim Mindestlohn und beläuft sich monatlich in aller Regel 700 – 800€. Mit dem Politikwechsel unter Emmanuel Macron geht ein massiver Abbau der Verträge einher, da sie prekäre, kurzfristige und unsichere Angestelltenverhältnisse fördern, ohne neue Perspektiven zu bieten.

Stéphane, der zum Zeitpunkt des Interviews *La Baraque* vorsteht, steht exemplarisch nicht nur für die relative Prekarität²³¹ der Szene, sondern ebenfalls für die Vermittlung zwischen unterschiedlichen politischen und ideologischen Ausrichtungen. Er wächst in einem multikulturell geprägten, von der kommunistischen Partei dominierten Vorort von Paris auf. Seine Eltern engagieren sich im politisierten Vereinsmilieu sowie in globalisierungskritischen Bewegungen. Er selbst politisiert sich jedoch erst 2006 im Rahmen der Studentenproteste *Anti-CPE*²³². Er ist in Paris im ersten Semester Soziologie eingeschrieben, wo er sich schnell in der extremen Linken wiederfindet, die sich v.a. durch die direkte Aktion, durch Besetzungen von Hörsälen sowie unangemeldeten, oft konfliktgeladenen Demonstrationen auszeichnet. „J'ai vécu pleins des expériences militants, j'ai cotoyé pleins des idéologies aussi super radicales et autonomes.“ (ebd.).

Trotz dieser politischen Radikalisierung wendet er sich schon damals gegen solche Strömungen, die sich in seinen Augen undifferenziert und dogmatisch gegen die bestehende Ordnung wenden. Vielmehr pocht er immer wieder auf die gegenseitige Bereicherung verschiedener politischer, künstlerischer und sozialer Ansätze. Er bricht das Studium ab und wendet sich der *éducation populaire* sowie dem Theater zu. Es fehlt ihm allerdings die politische Komponente. 2012 lässt er sich in Marseille nieder. Mit engen Freunden und Bekannten gründet er *La Baraque* als experimentellen Ort im Grenzbereich zwischen Kunst, Sozialem und (autonomem) Politik. Damit erfüllt *La Baraque*, nach einigen Anlaufschwierigkeiten, eine wichtige *broker-Funktion* der Vermittlung zwischen den verschiedenen links-libertären Milieus und Szenen des Plateau²³³.

Die Szene der Petits Lieux und die europäischen Kulturhauptstadt 2013

Wie bereits mehrfach deutlich geworden ist, vertritt die Szene eine zwar kritische, jedoch nicht grundlegend verschlossene Haltung gegenüber der europäischen Kulturhauptstadt. Dies wird u.a.

231 „Je suis assez simple dans ma manière de vivre, à part de bien manger“. „J'ai entre 800 et 900€ par mois et un peu le supplément RSA et les APL's (...). Je suis pas très loin du seuil de pauvreté, mais je ne suis pas en train de me plaindre. Je n'ai pas de consommation particulière, j'achète aux friperies, je fais du stop, je fraude le train, je vie un peu de récup“ (Interview Stéphane, 21.03.2016).

232 Viele der um die 30 Jährigen der Szene haben in den teils radikalen Protesten gegen diese neoliberale Studienreform ihre politische Sozialisation erfahren. Das soziale Profil Stéphanes und Anderer deckt sich übrigens mit einer quantitativen Untersuchung zum Werdegang und zur sozialen Herkunft der engagiertesten Aktivisten des Protests (vgl. Michon 2008 : 25).

233 „A La Baraque, je me sens un peu entre les deux. Je dirais pas qu'on est vraiment révolutionnaire et non plus simplement réformiste. On marche un peu sur un fil. (On est) réformiste dans le sens de rester dans une certaine légalité, un certain quète d'inscrire notre démarche dans quelque chose qui est reconnu légalement et du coup autorisé. (Mais on est aussi) plus révolutionnaire, on fait des choses qu'on a pas vraiment le droit de faire. Un peu un côté pirate, des choses de gestion. Après tu a aussi des propos que tu défends. Par exemple tout ce qui est Z.A.D., on se retrouve beaucoup dans ce mouvement. Ça dépasse les idéologies. C'est ce qu'on cherche à La Baraque, c'est de passer à l'action et dans l'action, confronter nos divergences idéologiques mais aussi les dépasser, tu vois ?“ (ebd.).

bei Bertrand Fellini deutlich. Er ist einerseits in diversen Kollektiven wie *Un Centre Ville Pour Tous* oder *Person le Matin* aktiv. Zugleich sucht er in strenger Regelmäßigkeit Orte wie das l'Équitable Café auf und nimmt aktiv an Veranstaltungen wie den unangemeldeten *balétis sauvages* oder dem *Kino Fada*²³⁴ teil. Wir sollten uns vor dem Hintergrund gemeinsamer politischer, kultureller und wissenschaftlicher Interessen wenige Wochen nach meiner Ankunft in der Stadt, im Frühling 2011 anfreunden und bis heute eng verbunden bleiben. Damit ist Bertrand ein wichtiger Diskussionspartner und hat einen prägenden Einfluss auf die Entstehung dieser Arbeit.

Vor dem Hintergrund seiner soziologischen Bildung kritisiert Bertrand eine in allen gesellschaftlichen Bereichen sich durchsetzende Form von Kultur, die auf Massenkonsum und Vermarktung ausgerichtet sei. Dem hält er eine Kulturkonzeption entgegen, die ihr Augenmerk auf kollektive Identitäten legt sowie auf die produktive Kraft der Sinnproduktion²³⁵ : „La culture c'est une invention collective qui restaure le désir et la créativité de chacun comme principe de vie sociale“, schreibt er u.a. in einem seiner unveröffentlichten Texte (Fellini 2012b).

Die in diesem Text formulierten Kritikpunkte ähnelt im Kern den Kritiken, wie sie in den beiden benachbarten Milieus formuliert wird. Allerdings führt dies bei Bertrand und anderen der Szene nicht zu einer undifferenzierten Abkehr von *MP 2013*. Man müsse vielmehr das strategische Moment nutzen, um kulturelle und soziale Alternativen zum bestehenden wirtschafts-determinismus zu entwickeln und zu verbreiten, allen voran im öffentlichen Raum. Dazu entwickelt er das Konzept des *débordement* : „Ne pas chercher à s'opposer au programme prévu mais l'investir massivement, le déborder, le subvertir, le détourner“²³⁶.

An die Stelle der radikalen Abkehr treten also demokratische Prinzipien des produktiven Konflikts, des Konsens, der Aushandlung und Kompromissfindung. In der Auseinandersetzungen und Konfrontation mit der etablierten politischen Ordnung identifiziert er, trotz fundamentaler Kritik, ein transformatorisches Potential. Seine Position erinnert also stark an die in Hamburg über

234 „Kino est un mouvement international de vidéastes passionnés qui associent leurs compétences, leur talent et leur enthousiasme pour faire des films (...) dans un délai limité. Cette contrainte permet d'activer le processus créatif, le chronomètre devenant le garant de la spontanéité et de l'adrénaline des participants. À Marseille, Kino Fada développe un réseau de partage et d'échange pour réaliser des films et les projeter“ (Int. : Kino Fada).

235 In dem Text *La culture en danger* (2012a - unveröffentlicht) schreibt er : „Ces significations prenaient leur sens d'un enracinement dans un lieu et dans une histoire et, de ce solide ancrage, une culture pouvait sans crainte de confusion réaliser des prouesses : affirmer une singularité, cultiver des différences, souligner des contrastes, opposer des points de vue mais aussi, marier des contraires, dépasser des clivages, métisser les langages et les manières en démultipliant les possibles mais tout en restant soi, singulier, différent.“

236 „Notre initiative ne se propose donc pas de dénoncer, de contrer l'évènement MP13 mais de s'inscrire dans la dynamique qu'il va provoquer (...) pour donner plus d'écho à un message de résistance et d'espoir. De résistance à la gentrification du centre ville et sa transformation en paysage urbain aseptisé pour carte postale“ (ebd.).

Jahrzehnte beobachtete Bereitschaft und Fähigkeit zahlreicher links-libertärer Aktivisten der neuen Mittelklasse, der Kritik an der unternehmerischen und neoliberalen Stadtpolitik zum Trotz eigene Projekte nicht Abseits, in subkulturellen Nischenräumen zu entwickeln und umzusetzen, sondern sie offensiv nach außen zu tragen und damit für potentielle Partner sowie breitere Teile der Gesellschaft attraktiv zu machen. Zugleich fehlen in Marseille Orte und Einrichtungen wie *TheThing* oder der *Butt-Club*, um diese Differenzen und Animositäten im Rahmen einer produktiven Konfliktkultur auszudrücken, auszuleben und zu überbrücken. Dabei stehen die Kulturschaffenden Marseilles gleichermaßen vor dem Dilemma zwischen Broterwerb, künstlerischer Freiheit und sozialem Gewissen. Wie in Hamburg wäre auch hier die Möglichkeit einer kollektiven (Selbst-)Reflexion gegeben²³⁷.

4. Vergleich zwischen der Szene der Petits Lieux und den benachbarten links-libertären Milieus

Ähnlich wie die beiden Milieus zeichnet sich die Szene der Petits Lieux durch eine Distanz zu wirtschaftsliberalen und kapitalistischen Werten wie Profitstreben, Gewinnmaximierung und Karriere aus. Dem werden demokratische Werten wie zivilbürgerliches Engagement und Transparenz, Nachhaltigkeit und Naturschutz entgegengehalten. Man zielt auf die Schaffung kollektiver Solidaritäten, privilegiert soziale Experimente und utopische Gesellschaftsentwürfe. Einer drohenden Prekarität wird auch hier anhand geringer Konsumansprüche und einer Reduktion der Lebenskosten begegnet. Im Sinne der Zuschreibung als libertär werden politische Hierarchien sowie die Akkumulation und Zentralisierung von Macht und Entscheidungsbefugnis abgelehnt. Diese basisdemokratische Orientierung, eine Gemeinsamkeit mit dem autonomen Milieu, lässt potentielle Spannungen mit dem okzitanischen Milieu erkennen.

Was die Szene sowohl vom autonomen und okzitanischen Milieus unterscheidet, ist ihr enger Bezug zum Kunst und Kulturbegriff. Zwar werden dessen elitäre, bürgerliche und wirtschaftsfördernde Aspekte abgelehnt, was jedoch nicht dazu führt, sich dezidiert von Praktiken, Institutionen und Akteuren des Kunst- und Kulturbetriebs abzugrenzen. Vielmehr werden Kunst und Kultur

237 Clémence beispielsweise zeigt sich dem etablierten Kunst- und Kulturbetrieb gerade auch unter finanziellen Kriterien sehr kritisch und reflektiert. „Trois ans après la Capital de la Culture, le milieu associatif, il est quand même pas mal dans la merde. L'argent, il n'est pas été mit là où il aurait pu être. (...) Maintenant, je questionne beaucoup plus le faite de monter des projets pour un temps donné avec un enveloppe. Tu doit remplir des critères et après c'est fini. Il y a pas une suite au niveau des métiers (...) On est tous dans des emplois précaires, avec un contrat aidé, tu doit faire 26 heures mais tu fait généralement 35. (...) Et tout les discours autour de la langue de bois, on t'apprend même dans ma formation d'utiliser toujours les mêmes termes : *territoire*, *in situe*, de *faire avec des habitants*, *co-construire*, *concertation*. Ce sont des termes qui ont été nobles à un moment et là, aujourd'hui, ils sont complètement galvaudés“ (Interview Clémence).

konzeptuell ausgeweitet und dezidiert mit sozialen und politischen Anliegen verknüpft. Damit erscheint deren Potential als Ressource und Werkzeugkiste nicht nur im Kampf gegen soziale Isolation und kreative Passivität auf. Im Sinne der *education populaire* werden Ziele wie die Förderung kritischen Denkens und das Aufzeigen und Strukturieren individueller und kollektiver Emanzipationsprozesse in den Mittelpunkt gerückt. Im Sinne der Strategie eines *debordement* der europäischen Kulturhauptstadt gehen Viele in der Szene von der Möglichkeit aus, Brüche und Widersprüche in den Feldern der Kunst, der Stadtplanung und/oder der Sozial- und Wohnungspolitik für die eigene politische Agenda zu nutzen. Und dies nicht ohne die eigene Implikation, dessen Widersprüche und Ambivalenzen auszuhalten und zu reflektieren²³⁸. Darin scheint der Glaube an demokratische Prinzipien des produktiven Konflikts auf, der einen politischen Konsens als Ergebnis der Auseinandersetzungen, der Aushandlung und der Konfrontation begreift. Eine solche Position allerdings wird von breiten Teilen der benachbarten Milieus als naiv, selbstbezogen oder opportunistisch abgelehnt²³⁹.

Was die räumliche Zuordnung betrifft, sind viele der kleinen Orte zwar nicht unmittelbar auf dem Plateau angesiedelt. Vor allem der *Place Cours Julien* und dessen umliegende Straßen nimmt jedoch einen zentralen Stellenwert in der symbolischen Landkarte der Szene ein. Insofern sich das okzitanische Milieu dezidiert von dem Cours Julien, dessen künstlerischem Charme, alternativen Cafés und Bio-Märkten abgrenzt (Plainozentrismus), werden hier Grenzen und Hindernisse räumlicher und symbolischer Art sichtbar.

Was den methodischen Zugang zur Szene betrifft, war ich durch Freundschaftsverhältnisse und geteilte Alltagspraktiken bereits Teil der Szene, noch bevor sie Gegenstand meiner soziologischen Arbeiten wurde. Mein eigenes soziales Profil und Wertsystem kommt ihr am meisten entgegen. Die Grenzen und Herausforderungen der eigenen Forscherrolle haben sich damit weniger im Zugang, als in Bezug auf die eigene Distanznahme gestellt.

238 Samuel, Direktor des Vereins *Tête de l'Art* zur Förderung soziokultureller Initiativen, betont bei einem Mobilisierungstreffen zum Ende der Kulturhauptstadt die Notwendigkeit, über ein in erster Linie durch Wut und Trotz getragene Fundamentalkritik hinauszugehen und vielmehr eine eigene Position und Argumentation zu entwickeln. Dazu zähle auch Selbstkritik : „Il faut quand même qu'on se rappelle que la situation est particulièrement complexe et qu'il faut intégrer nous même dans cette complexité“ (Feldnotiz, 20.12.2013).

239 Exemplarisch wird dies in der Sicht auf das L'Équitable Café deutlich. Laurent, Mitorganisator des Festivals *Paroles de Galère* und im weiteren Kreis des autonomen Milieus aktiv, begreift die Personen des L'Équitable Café als „des gens qui croient à l'état, à l'état social, qui croient à la monnaie (et à) l'économie solidaire et toute cette connerie, qu'ils vendent du café zapatiste (...) Ce sont des *socialo-trotzka* je ne sais pas trop comment dire“ (Interview Laurent, 09.10.2013). Die Funktionsweise des Équitable Café zwischen Bar und Konferenzraum, zwischen einem rein Konsumorientierten und einen politisierten Publikum sei Ausdruck dieser opportunistischen und ambivalenten Position. An den nötigen Bewusstsein fehlte es schließlich auch : „Le public de l'Équitable n'entend pas qu'il est aliéné et dominé par le capitalisme, par l'état, par le sexisme“.

– Kapitel IX. –
Entstehung, Niedergang und Neugeburt der *Assemblée de la Plaine*.
Zur Rolle des unabhängigen Viertelkarneval

Im Frühling 2012 wird die *Assemblée de la Plaine* zur Verteidigung eines *quartier vivant et populaire* von einer Handvoll Personen aus dem okzitanischen Milieus ins Leben gerufen. Die verschiedenen links-libertären Gruppen und Strömungen des Plateaus sollen hier erstmals in einen regelmäßigen und geregelten Austausch miteinander treten. Kann die *Assemblée* eine ähnliche Funktion der politischen Vernetzung einnehmen, wie dies bezüglich des *Es regnet Kaviar*-Netzwerk im hanseatischen St.Pauli beobachtet wurde? Mit dem unabhängigen Karneval scheint ein verbindendes Element links-libertärer Praxis gegeben. Geht von ihm das Potential politischer Vergemeinschaftung aus ?

1. Entstehung und Niedergang der *Assemblée de la Plaine*

Im Frühling 2012 zirkuliert im Viertel der Text *La Plaine sous surveillance* (*Assemblée* 2012 ; Anhang IV.). In einer frontalen Gegenüberstellung von *Unser Viertel – Ihr Viertel* beschreiben die anonymen Autoren *La Plaine* als lebendigen und *populären* Ort, der mit seinen Cafés und Restaurants, seinem Markt und kleinen Geschäften für Viele einen zentralen Lebensmittelpunkt darstelle. Dem gegenüber organisiere sich eine nicht näher definierte Minderheit aus Lokalpolitikern, griesgrämigen Ladenbesitzern, verbitterten Nachbarn und profitorientierten Investoren, die darauf zielen, das Viertel zu *normalisieren* und in einen Erlebnispark zu verwandeln (ebd.). Dem müsse man, in Analogie der Aktivitäten von *La Plaine sans frontières* zur Jahrtausendwende, kollektiv entgegen treten²⁴⁰.

Ein erstes Treffen ist für wenige Wochen später angekündigt. Es markiert den Gründungsmoment der *Assemblée de la Plaine*. In ihrem Manifest heißt es: „Notre assemblée se veut ouverte, indépendante de tout parti et de toute institution. Un anti-CIQ, en quelque sorte la voix collective de ceux et celles qui habitent, fréquentent et défendent une Plaine vivante et populaire“ (*Assemblée*

240 „Il est temps de montrer publiquement que nous sommes fiers de ce quartier. Ce à quoi ils s'attaquent, c'est précisément ce qui nous le rend agréable à vivre. Il faudra leur dire haut et fort que nous sommes une majorité à vouloir habiter une ville ouverte et populaire. (...) Et, histoire de s'amuser un peu, (on peut) occuper encore et toujours la place publique. Profiter des jours de beau temps pour se retrouver dans des concerts de rue, des charivaris, des balètis, des boules et du ballon, des repas de quartier, des projections en plein air, un carnaval plus turbulent que jamais.“ (ebd.).

2012b). An die hundert Personen folgen dem Aufruf, die fast ausschließlich den links-libertären Milieus/Szenen des Plateau angehören. Auf eine allgemeine Darlegung der Assemblée folgt eine Diskussion über geteilte Anliegen und mögliche gemeinsame Aktivitäten²⁴¹.

In den kommenden Monaten werden monatliche Diskussionstreffen sowie kulturelle Aktivitäten im öffentlichen Raum organisiert. Die Treffen werden ausnahmslos von Männern aus dem okzitanischen Milieu moderiert, was trotz einer hohen Frauenpräsenz (zwischen 40% und 50%) nie öffentlich in Frage gestellt wird. Auch die Themen sind bereits stark vorgegeben. Aufgrund fehlender Redelisten verlaufen die Diskussionen häufig sehr unstrukturiert und sprunghaft. Die



Eines der Nachbarschaftssessen, hier im *Jardin des Chats* in unmittelbarer Nähe zur Plaine, 03.06.2012.

Protokolle, ebenfalls von dem selben Personenkreis verfasst, geben nicht die Komplexität und Kontroversität der Treffen wieder. Themen, die außerhalb der Plaine angesiedelt sind und damit dem strengen Viertelbezug des okzitanischen Milieus widersprechen (z.B. Renovierung des Cours Julien 2012), finden ebenso wenig Eingang in die Protokolle wie solche Vorschläge, die deren zentralen Werten entgegenstehen (Sauberkeit, Beleuchtung, etc.).

Schließlich gibt es einen internen e-Mail Verteiler zum Austausch von Informationen und zur Ankündigung lokaler Ereignisse. Innerhalb weniger Monate sind mehr als hundert sechzig Personen vernetzt. Aus Angst einer undisziplinierten Nutzung der Liste wird mit Julien jedoch bereits nach wenigen Wochen ein Administrator aus dem okzitanischen Milieu zu dessen sehr intransparenten Verwaltung eingesetzt. Die Machtakкумуляtion und Kontrolle der Personen des okzitanischen Milieus sollte jedoch erst Jahre später öffentlich kritisiert und mit den links-libertären Ansprüchen nach flachen Hierarchien und kollektiven Entscheidungsprozessen kollidieren.

Ich vertrete an dieser Stelle die Hypothese, dass diese Differenzen und latenten Konflikte vor dem Hintergrund einer lebendigen kollektiven Protestkultur hätten überwunden werden können. Doch die Abstinenz sozialer Vertrauens- und Kooperationsverhältnissen zwischen Einzelpersonen und Gruppen der verschiedenen Milieus und Szenen (brokern), sowie das Fehlen von Kompetenzen der kollektiven Entscheidungsfindung, führt zu diesem Zeitpunkt zu einer Verhärtung der internen und

241 Marc Voiry von *Radio Grenouille* hat am 25.05.2012. einen Beitrag mit Ausschnitten und Interviews von diesem Treffen veröffentlicht. Int. : Radiobeitrag. Voiry, Marc : *Assemblée d'habitants et d'habitues de La Plaine*.

externen Grenzen der Assemblée. „On a peur de risquer le projet commun“, analysiert Emmanuelle die Situation. „Il y a des gens très différents qui participent à l'Assemblée et il y a la peur d'un dissensus, la peur de vraiment discuter ouvertement. On craint de détruire notre base commune.“ (Feldnotiz, 14.03.2015). Die Assemblée ist damit insgesamt weit davon entfernt, die Prinzipien basisdemokratischer Politik zu erfüllen²⁴².

Gemäß der historischen Analysen fehlt es nicht nur an einer kollektiven Gesprächs-, Konflikt- und Kompromisskultur, sondern es lassen sich in Verweis auf Peraldi und Samson deutliche Parallelen zum Theater herausarbeiten, wobei die Form gegenüber dem Inhalt privilegiert wird²⁴³. Abermals lassen sich hier Analogien zwischen institutioneller und informeller Politik, der Makro- und Mikroebene feststellen. Selbst Lapeyre unterstreicht die Schwierigkeit auf der Plaine, sachliche Debatten zu führen²⁴⁴. Mit James Jasper lässt sich schließlich das *Band of Brothers*-Dilemma diagnostizieren. Die sozialen Zugehörigkeiten und die Unterstützung politischer Ideen und Praktiken beziehen sich nicht auf das politische Kollektiv in seiner Ganzheit, auf die Assemblée de la Plaine, sondern auf die eigene, historisch gewachsene Bezugsgruppe.

Auf emotionaler Ebene vermag die Assemblée aufgrund ihres verschlossenen, von Misstrauen geprägten Charakter keine Anreize zu weiteren politischen Handeln zu schaffen. So konstatiert Stéphane aus der Szene der Petits Lieux : „Je pense que ce sont des mecs qui sont là, à Marseille, sur la Plaine, depuis longtemps. Ça fait long temps qu'ils militent, qu'ils se connaissent et qu'ils ont vu beaucoup de gens passer et partir. Ça les fatiguent. Je peux comprendre cette méfiance, mais elle est un frein (...). C'est comme s'il y avait une certaine légitimité à prendre. Tu ne peux pas arriver de nulle part.“ (Interview Stéphane).

Héloïse Nez konstatiert in ihrer Analyse der madrilenischen *Assembléas* die langsame Herausbildung eines *effet bureau*. In Verweis auf Pierre Bourdieu (1984 : 54f.) versteht sie darunter eine Machtakкумуляtion derjenigen Mitglieder, die sich aufgrund spezifischer Kompetenzen (z.B.

242 „Deliberative participatory democracy refers to decisional processes in which, under conditions of equality, inclusiveness, and transparency, a communicative process based on reason (the strength of a good argument) may transform individual preferences, leading to decisions oriented to the public good.“ (Della Porta 2009: 1).

243 „Cette qualité de séduction n'a pas à voir avec un discours de vérité : ce qui compte, c'est ce qu'à Marseille on appelle la *figure*. Une manière de considérer la scène politique comme une scène théâtrale, et par voie de conséquence le discours politique selon son registre qui *note* la performance oratoire plus que la logique des idées.“ (Peraldi et Samson 2005 : 73)

244 „C'est assez difficile d'avoir des vrais débats ici. On parle beaucoup, mais on discute peu. D'abord, parce que tout est englué dans une espèce de convenance, de familiarité de quartier qui a ses côtés plaisants, mais qui est aussi très démobilisatrice quelque part. Et puis, parce qu'il y a aussi ce côté marseillais *on se bat pas les couilles*“ (Interview Lapeyre).

in Rhetorik, Moderation, Organisation) oder einem Mehr an Ressourcen (z.B. Zeit) als unverzichtbar für die Funktionsweise der Assemblée machen (Nez 2012 : 91). Auf dem Plateau hingegen sind interne Hierarchien und die Akkumulation von Macht durch Einzelne nicht das Ergebnis von Spezialisierungsprozessen, sondern sie gehen diesen Prozessen im Sinne einer ungleichen Verteilung des autochthonen Kapital bereits voraus.

Stéphane, um bei seinem Beispiel zu bleiben, verfügt dank seiner Ausbildung im Bereich der *education populaire* und seinen Erfahrungen im Rahmen eines politischen Protestmarsches aus dem Jahr 2012²⁴⁵ über zahlreiche methodische Kenntnisse der Moderation von politischen Gruppenprozessen : „Même à *La Baraque*, dans des moments d'échange, je suis toujours très attentif à ce que ça se passe bien, à utiliser des méthodes, à passer par l'écrit, par paperboard, post-it, brainstorming. Il y a plein de formes, je me suis un peu formé, j'ai beaucoup expérimenté, ça me passionne au niveau d'organisation collective“ (ebd.). Aufgrund des sozialen Misstrauens, das ihm und zahlreichen anderen aus dem inneren Kern des okzitanischen Milieus entgegenschlägt, wird sich sein politisches Engagement in der Folge auf den Verein *La Baraque* beschränken.

Die Zusammenführung und Synergie von politischen Ressourcen und Kompetenzen, die in Hamburg die Erfolge der Hafenstraße, von Park Fiction oder des Gängeviertels überhaupt erst möglich gemacht haben, bleibt in der Assemblée de la Plaine weitestgehend aus. Während in der Hansestadt effiziente Deutungsrahmen gegen *Gentrifizierung* bzw. für ein *Recht auf Stadt* zur Anwendung kamen, steht dem auf dem Plateau u.a. der *Plainozentrismus* entgegen. Die konstatierte *Normalisierung* des Viertels La Plaine wird dabei weder konkret belegt, noch mit den aktuellen gesamtstädtischen Transformationsprozessen rund um die *Opération Grand Centre-Ville*, *Euroméditerranée* oder die *europäische Kulturhauptstadt* in Beziehung gesetzt (Stichwort *frame extension*). Bezüge zu diesem größeren stadtpolitischen Kontext hätten es jedoch erlaubt, auch hier sind die Beispiele aus Hamburg lehrreich²⁴⁶, geteilte Anliegen innerhalb der links-libertären Protestlandschaft zu identifizieren und potentielle Brückenschläge zu anderen sozialen Gruppen

245 Inspiriert von den Platzbesetzungen und Assemblées der spanischen Indignados-Bewegung des 15. Mai organisiert Stéphane mit einem Freund regelmäßige Gruppendiskussionen im öffentlichen Raum Marseilles. Anschließend initiieren die beiden den *marche des possibles*, der insgesamt fünfundzwanzig Personen zu Fuß von Marseille nach Paris führen wird. Auf den zentralen Plätzen zahlreicher Dörfer und Kleinstädte des Landes suchen sie das Gespräch und die Diskussion mit der Lokalbevölkerung über Möglichkeiten und Grenzen reeller Demokratie.

246 In Hamburg war die Mobilisierung gegen die Ansiedlung mehrerer Beachklubs im Jahr 2008 gerade auch deswegen erfolgreich gewesen, weil Themen wie Kommerzialisierung und Verdrängung nicht isoliert behandelt wurden und sich jeweils an ein kleines Zielpublikum richteten, sondern unter dem Deutungsrahmen Gentrifizierung miteinander verbunden wurden und damit breite gesellschaftliche Schichten anzusprechen vermochten. Über die konkrete Kritik an den geplanten Beachclubs wurde also auf nachvollziehbare und überzeugende Weise eine Kritik an den undemokratischen politischen Entscheidungsprozessen in der Hansestadt überhaupt geübt. Ein lokaler Stadtteilkonflikt konnte sich damit zu einer politischen Auseinandersetzung allgemeinen Charakters ausweiten.

rund um Themen wie den Grenzen lokaler Demokratie oder dem Fehlen von Bürgerbeteiligungsprozessen in den Blick zu nehmen.

Die erste und einzige öffentliche Debatte, die von der Assemblée de la Plaine organisiert wird, hat die Rolle der *Comité d'Intérêt du Quartier* (CIQ) auf dem Plateau zum Gegenstand. Diese wird bereits im Vorfeld und ohne Verweise als Relikt der städtischen Klientelpolitik diskreditiert²⁴⁷. Auch wird nicht zwischen den verschiedenen, teils sehr unterschiedlichen CIQ's differenziert. Während der gut besuchten Veranstaltung gelingt es zwei Vertretern des Dachverbands der CIQ, die Vorwürfe und Ängste der Assemblée als unbegründet und einer historischen Vergangenheit angehörend abzutun. Die Vertreter der Assemblée, schlecht vorbereitet und an keine direkte, inhaltliche Auseinandersetzung mit Repräsentanten des lokalen politischen Systems gewohnt, wissen auf die sachlichen und rhetorisch geschickten Darlegungen nichts zu erwidern²⁴⁸.

Konkrete Vorschläge zur gemeinsamen Erarbeitung übergreifender Deutungsrahmen und einer stichhaltigen Sinnproduktion²⁴⁹, die zur Gewinnung neuer Teilnehmer, zur Koordination kollektiver Interessen und schließlich zur Gewinnung gesellschaftlicher Legitimität unerlässlich sind, werden im direkten Anschluss an die Debatte gerade aus dem okzitanischen Milieu abgelehnt. Es gelte die politische Autonomie eines jeden Einzelnen sowie des Kollektivs sicherzustellen (Feldnotiz, 17.12.2012). In Hamburg wurde in den zurückliegenden Kapiteln die Bereitschaft und Fähigkeit der Vermittlung zwischen Ansprüchen der Autonomie und der Kooperation innerhalb der links-libertären Protestlandschaft nicht nur über Jahrzehnte hinweg festgestellt, sondern anhand einer politischen Kultur des Kompromisses und einer lebendig gehaltenen Protestkultur auch ursächlich erklärt. Wesentlich dabei war stets die reelle oder angenommene Existenz von Bündnispartnern und Allianzen auch innerhalb der politischen Institutionen und Parteien gewesen.

In Marseille hingegen reproduziert sich am Beispiel der Assemblée auf mikrolokaler Ebene ein in der Stadt allgemein konstatiertes Rückzug links-libertärer Politik in subkulturelle Räume, genährt und legitimiert durch die tiefgreifende Skepsis gegenüber der etablierten Politik seit dem *système*

247 „(Il s'y agit d'un) groupuscule d'aigris cooptés, manipulé par la mairie, (qui) ne représente que lui-même mais se présente pourtant comme la voix des habitants“ (e-mail Assemblée, 05.06.2012).

248 „A tel point que ce débat a pu par moment devenir presque une tribune d'auto-justification et d'auto-légitimation pour un président de CIQ et la Présidente de la confédération. Ils se sont même payés le luxe de démentir des critiques que personne, lors du débat, n'a pensé nécessaire de leur formuler.“ (e-mail Assemblée, 17.12.2012).

249 So meint Chloé beispielsweise : „Est-ce que à un moment donné, ça ne va pas devenir nécessaire de définir un discours public pour que les gens puissent le porter. Parce que effectivement, l'Assemblée de la Plaine, on a tous des revendications qui sont différentes, mais quand même avec des accords sur certaines choses. Est-ce qu'il ne faut pas formaliser des axes très généraux. A partir de là, les gens qui la construisent tous, qui prennent la parole, peuvent se positionner. (...) Je m'attends à ça quand je viens ici“ (Feldnotiz, 17.12.2012).

Defferre. Der im vorigen Kapitel herausgearbeitete Dogmatismus, der sowohl im okzitanischen wie im autonomen Milieu bei einer dualen Gegenüberstellung Halt macht und keine Bereitschaft (und Fähigkeit !?) zur Herausarbeitung von Nuancen, Brüchen und Widersprüchen impliziert, steht auch hier einer breiten Mobilisierung entgegen.

Zwar organisiert die Assemblée in den kommenden Monaten eine Reihe öffentlicher Aktivitäten im Viertel, ohne sich dabei jedoch als relevanter politischer Akteur ins Spiel zu bringen. Sie vermittelt den (potentiellen) Teilnehmern nicht das Gefühl, politischen Einfluss auf die aktuellen Entwicklungen im Viertel nehmen zu können. In den Worten Benfords entsteht kein „sense of severity, urgency, efficacy and propriety“ (1993 : 209). Mitten im Jahr der europäischen Kulturhauptstadt löst sich die Assemblée still und leise auf.

Vor dem Hintergrund einer sich von außen aufdrängenden Bedrohungslage erfährt sie im Jahr 2014 eine zweite Existenz. Den Ausgangspunkt bildet der Carnaval de la Plaine et de Noailles. Dieser bildet, so die These für den Rest dieses Kapitels, eben jenes kulturelle Gerüst, auf dessen Grundlage eine links-libertäre Protestkultur sich langsam zu entfalten vermag. Im Zusammenspiel mit der Assemblée gelingt es in den kommenden Jahren, zahlreiche Ausnahmen und Rückschläge inbegriffen, geteilte politische Werte, Anliegen und Ziele in den Vordergrund kollektiver Bemühungen zu rücken. Eine geteilte Erinnerungskultur entsteht und wird zu weiterem kollektiven Handeln motivieren. Die Zirkulation und das Teilen diverser Ressourcen und Kompetenzen manifestiert, oft in Vermittlung durch *broker*, die Stärke des Kollektivs gegenüber einem fragmentarischen Nebeneinander einzelner Initiativen, Orte und Netzwerke.

2. Der Karneval zwischen Protest und Maskerade. Politische Qualität und Reichweite eines kulturellen Festes

Vorerst sollen einige theoretische Überlegungen und empirische Beispiele herangezogen werden, um die politische Qualität des Karnevals an der Plaine und anderswo zu diskutieren. Wenn dessen politische Dimension vorerst auf eine bloße Darstellungsebene reduziert zu sein scheint, trägt er gewissermaßen durch die Hintertür, als kultureller Identifikationspunkt, zur politischen Vernetzung des Viertels bei.

Der Karneval verkörpert im Sinne des *rite de passage* (vgl. Van Gennep 1909, Turner 1982) einen Bruch mit der etablierten Ordnung. Als dessen ritualisierte Aufhebung und Umkehrung haftet ihm

eine dezidiert politische Qualität an. Allerdings stellt sich die Frage nach dessen direkter Reichweite. Abner Cohen argumentiert in seinen klassischen Arbeiten über den Karneval von Nottingham Hill für dessen als ambivalentes Ereignis. Demnach drücken sich darin zugleich Allianz und Feindschaft, Konsens und Konflikt aus. Hinter dessen symbolischer Ambiguität stehe demnach ein politisches Gleichgewicht zwischen Hegemonie und Opposition²⁵⁰. Kippe der Karneval in die eine oder andere Richtung, entweder als inszenierter Ausdruck der etablierten Ordnung oder als politische, subversive Demonstration, höre er Cohen zufolge auf, Karneval zu sein (vgl. 1982 : 37).

In Analogie zum *rite de passage* betont der Anthropologe Michel Agier, dass auf die liminale Phase des Karnevals, auf dessen Spontaneität und Schaffenskraft gewährende Aufhebung der etablierten Ordnung, dessen Rückgliederung in eben jene Ordnung erfolgt. Diese werde damit nicht in Frage gestellt, sondern, insofern sie ihr Anderes enthält, bestätigt und gefestigt²⁵¹. Die Überlegungen von Cohen, Agier oder auch Brünzel²⁵² stellen aus unterschiedlichen Perspektiven den politischen Charakter des Karnevals in Frage. Ihnen gemeinsam ist der Versuch, das Verhältnis von Alltag und Protest, von Karneval und Nicht-Karneval zu klären. Peter Birke zufolge ist diese Frage zentral, insofern häufig, auch in Hamburg, eine Diskrepanz aufscheint „zwischen den Kämpfen auf der Straße, den Feiertagen der Bewegungen und unserem tristen, individualisierten und vermutlich prekarierten arbeitenden und wohnenden Alltag“ (Birke 2014 : 102). Das Ausleben und der Erfolg des Ersteren bleibt ohne Folgen, wenn es von Letzterem abgekoppelt bleibt. In diesem Sinne lässt sich mit dem Historiker und Ägyptologe Frédéric Mougnot festhalten : „Le rôle du carnaval, c'est ça, c'est autorisé, mais temporellement, à un endroit précis, encadré, et c'est aussi une part d'illusion,

250 In London drücke sich dies anhand interner Spannungen aus, die zwischen schwarzen und indischen Karnevalsgruppen und deren einander Teils gegenläufigem Verhältnis zum britischen Staat und zur Polizei zum Ausdruck kommen. Dabei stehen inszenierte Praktiken des Widerstands als Teil der politischen Ideologie *back to Africa* solchen entgegen, die lediglich auf eine symbolische, sarkastische Art und Weise eine Distanz zur Macht eingehen, außerhalb des Karnevals jedoch von dem Ziel der sozialen Integration getragen sind. „This love-hate relationship is nearly always expressed in the symbolic structure of carnival. British kings, queens, bishops, Robin Hoods, appear alongside African liberation fighters and Rastafarian heroes in the same procession. At times, the same masquerading theme would combine the two motifs within the same theatrical form“ (Cohen 1982 : 37).

251 Michel Agier ist Autor von *Anthropologie du carnaval : la ville, la fête et l'Afrique à Bahia* (2000). Die hier wiedergegebene These gibt er auf Grundlage dieses Buches in der Radiosendung „Quand les masques renversent l'ordre social“ wieder (Int. Agier).

252 Im Rahmen des internationalen Aktionstages *Reclaim the Street* 1999 besteht das Ziel des *Carnival against Capitalism* darin, Teile der Londoner Innenstadt in eine karnevaleske Zone zu verwandeln und somit das Banken- und Finanzwesen zumindest kurzzeitig zum Stillstand zu bringen. Dabei verharre der Karneval jedoch in einer Zwischenposition, die weder subversive, politische Praxis noch Straßenfest sei. Er überschreite weder eine klar erkennbare Grenze, um ein politisches Zeichen zu setzen, noch kann er die für gängige Straßenparties typische Konsumhaltung der Teilnehmer wirklich abschütteln. Ein überbordender, grenzüberschreitender Karneval, der dem Kapitalismus gefährlich werden will, hätte aufhören müssen, Karneval zu sein. Er „hätte von der Straße in die Bürokomplexe der Banken und Börsen überschwappen müssen. In der Realität verhinderte die Logik der Konfrontation und des politischen Protests Grenzüberschreitungen, zugleich schuf der als Straßenparty ritualisierte Karneval die Bedingungen seiner eigenen Beschränkung“ (Brünzel 2000).

d'autosatisfaction de ceux qui font la contestation de se dire *voilà, on a parlé, on a dit ce qu'on avait à dire*“ (Mougenot, 10.04.14).

Im Jahr 2014 denunziert der *caramentran* unter dem Motto *Marseille Cinq Étoiles* den Ausverkauf und die Aufwertung der Marseiller Innenstadt. Mit dem *Hôtel Dieu*²⁵³ ist ein aktuelles Beispiele zu dem Thema gegeben, das auf verschiedene Art und Weise in die politische Arbeit des Karnevals hätten integriert werden können. Diese politische Dimension beschränkt sich jedoch auf einige Kostüme und eine kurze Rede des öffentlichen Anklägers. Zusätzliches Material zu dem Thema liefert wenige Tage zuvor der Artikel ein Artikel über die zahlreichen jüngeren Immobilienaktivitäten der Behörde für Städtebau und -planung (*Marseille Aménagement*), dessen intransparente, teils illegale Praktiken bereits im 5. Kapitel dargelegt worden sind (Int. Fessard und Poupelin)²⁵⁴. Zu guter Letzt liegt nur hundert Meter von der traditionellen Route des Karnevals das *Îlot Feuillants*. Es war ein Jahr zuvor an eine Subfirma der InterContinental Group verkauft worden und Gegenstand einer Gegeninitiative des Kollektivs *Atelier Feuillant*²⁵⁵. Überhaupt arbeiten zu diesem Zeitpunkt einige politische Aktivisten von *Un Centre-Ville Pour Tous* sowie dessen Schwesterverein *Pensons le Matin* (PLM) zu diesem Themenbereich und verfügen über die nötige Expertise zur Erarbeitung kollektiver Deutungsrahmen gegen eine als neoliberal zu klassifizierende Stadtpolitik²⁵⁶.

Zusammenfassend sind die objektiven politischen Gelegenheitsbedingungen für die Initiatoren des Karnevals sehr günstig, um ihrer Kritik an einem Ausverkauf der Stadt zur Anlockung von Touristen, Investoren und qualifizierten Arbeitnehmern Ausdruck zu verleihen. Potentiell stehen

253 Das prestigeträchtige *Hôtel Dieu* konnte aufgrund intransparenter Vergabepraktiken pünktlich zur europäischen Kulturhauptstadt von der öffentlichen Hand an die InterContinental Hotels Group veräußert und zu einem flagship der städtischen Attraktivitäts- und Imagepolitik umfunktioniert werden. Dabei übernimmt die Stadt 45% der Renovierungskosten (2,49€ Millionen) und stellt dem Investor Axa Real Estate, das im Jahr 2012 einen Kapitalüberschuss von 4057€ Millionen erwirtschaftet (Int. : Axa), trotz der miserablen Haushaltslage kostenlose Kredite bereit. Den mit Axa um das Projekt konkurrierenden Investoren wurde hingegen keinerlei öffentliche finanzielle Unterstützung zugesagt (Int. : Coquille 2012).

254 Auch hier lautet das Fazit der Autoren : intransparente Vergabepraktiken ohne offizielle Ausschreibungen, Geldgeschenke sowie dubiose Transaktionen zugunsten alteingesessener Marseiller Familien oder privater, nationaler Investoren. Dessen ehemaliger Direktor *Charles Boumendil*, ein langjähriger Vertrauter des Bürgermeisters Gaudin, sollte ein Jahr darauf in einem Gerichtsverfahren für schuldig gesprochen und zu sechs Monaten Haft auf Bewährung verurteilt werden (Int. : Crézé und Gilles 2015).

255 Beim *Atelier Feuillants* handelt es sich um ein Kollektiv an Stadtplanern, Architekten, Soziologen, etc., das sich personeller und politischer Nähe zum Verein *Centre-Ville Pour Tous* anzusiedeln ist. Zwischen 2011 und 2013 erarbeiteten sie einen Gegenentwurf zu dessen Privatisierung, der den Erhalt der Wohnung sowie soziale Einrichtungen vorsah. Darüber hinaus bestand ihre Motivation „à entrer dans le débat politique par la grande porte en nous appuyant sur nos expertises du quotidien et celles de la réhabilitation du centre ville“ (Atelier Feuillants 2013 : 7).

256 Einige Wochen darauf, den 14.06.2014, findet bsw. ein Treffen mit dem Titel *Quel urbanisme pour Marseille ? Densification, verticalité et ségrégations* statt. Dabei wird die im Rahmen von Private-Public-Partnerships fokussierte, für den Steuerzahler sehr teure Politik der Errichtung von Bürohochhäusern an der Hafenfront in Frage gestellt, zumal im Rahmen der *Rénovation Urbaine* in den *quartiers populaires* zahlreiche Wohntürme abgerissen werden.

zahlreiche Spezialisten bereit, die die politischen Positionen des Karnevals mit Inhalten, Argumenten und konkreten Beispielen zu untermauern in der Lage wären. Im Sinne einer fehlenden links-libertären Protestkultur und einer nur sehr vage ausgebauten Vernetzung, verfügen die Initiatoren des Karnevals jedoch entweder nicht über die nötigen Kontakte bzw. Informationen, oder aber sie sind an einer kollektiven Sinnkonstruktion und der Etablierung übergeordneter Deutungsrahmen und politischer Bündnisse überhaupt nicht interessiert. Jean, einer der Gründungsmitglieder des Karnevals, unterstreicht mehrfach seinen nicht-aktivistischen Charakter : „C'est un Carnaval, ça reste un Carnaval ! Donc il n'a pas la vocation de s'inscrire dans une démarche militante, du tout, Ah non, ah non!“ (Feldnotiz, 16.03.2014). Allerdings nehmen die folgenden Stunden einen unvorhergesehenen Verlauf, der die Frage nach dem politischen Charakter des Karneval in ein anderes Licht rückt.

3. Neugeburt. Zum Verhältnis zwischen äußerer Bedrohung und innerer Vergemeinschaftung

Im Jahr der Kulturhauptstadt 2013 waren erstmals zahlreiche Polizisten unter die Karnevalsgänger gemischt (vgl. Beschon 2014). Deren Präsenz verstärkt sich 2014 erheblich. Bereits am Nachmittag gibt es mehrere Festnahmen wegen *Vandalismus*. Als am frühen Abend mit dem Feuer auch die Menge zu tanzen beginnt, nähert sich die Feuerwehr den Flammen. Eine Provokation.



Keine verkleideten carnavaliers, sondern die Polizeieskorte im Kulturhauptstadtsjahr 2013.

Während sich ein Teil der Karnevalsgänger schützend vor das Feuer stellt, durchschneiden Personen aus dem autonomen Milieu den Schlauch. Die Situation eskaliert. Auf der einen Seite geht die Polizei mit Tränengas und Schlagstöcken vor, auf der anderen fliegen Bierdosen und andere Gegenstände²⁵⁷. Es kommt zu einzelnen Festnahmen, das Feuer jedoch wird verteidigt. Manche beginnen wieder zu singen, doch die Karnevalsstimmung liegt danieder. Die Wut eines Teils der carnavaliers entlädt sich anschließend vor der nahegelegenen Polizeiwache und produziert die Schlagzeilen des Folgetages. Die etablierten Medien diskreditieren den Karneval als aggressives und illegales Straßenfest. Insgesamt werden acht Personen festgenommenen und im

257 In den darauffolgenden Tagen werden mehrere Filme auf YouTube veröffentlicht, darunter auch ein Film von mir, die darauf zielen, auf der einen Seite den friedlichen Charakter des Karnevals hervorzuheben sowie die Intervention der Polizei sichtbar zu machen (Videomaterial: Karneval 2014)

Schnellverfahren, u.a. wegen Widerstand gegen die Staatsgewalt, zu vier bis acht Monaten Haft verurteilt.

Eine Woche nach den Ereignissen findet ein notdürftig ins l'Équitable Café verlegte Krisentreffen statt²⁵⁸. Der Saal ist mit schätzungsweise 150 Personen überfüllt. Die Stimmung ist angespannt und aufgeladen. Man spürt bei Vielen das Bedürfnis, sich politisch zu mobilisieren. Die kollektive Wut gegen die Polizeiintervention, die Festnahmen, die mediale Berichterstattung nährt das geteilte Bedürfnis, den Karneval und mit ihm die Nutzung des öffentlichen Raums im Viertel zu *verteidigen*. Die dezidiert politische Dimension des Karnevals tritt also in Angesicht eines moralischen Schocks zutage und wirkt, wenn auch in sehr viel weniger deutlichen Maße als dies beispielsweise im Zusammenhang der Hafenstraße oder der Roten Flora der Fall gewesen war, als äußere, eine Einheit stiftende Bedrohungssituation. Die Etablierung eines geteilten Deutungsrahmen zur Identifikation eines gemeinsamen *Wir - die Anderen (boundary frame)*, wie es zuvor u.a. im Zusammenhang der Mobilisierung der *Rue de la République* gelang (Kap.V.), vollzieht sich hier anhand der Gegenüberstellung der Karnevalsgänger einerseits und der Trias Polizei-Politik-Justiz andererseits. Dabei geht die Stilisierung des Karnevals als unabhängiges, widerständiges und authentisches Fest mit der Selbststilisierung seiner Teilnehmer als politisch eigenständige Subjekte einher²⁵⁹.

Andererseits ist diese gemeinsame Basis sehr brüchig. Neben dem mehrfach bemerkten Fehlen einer geteilten politischen Organisations- und Entscheidungskultur²⁶⁰ lässt das Treffen diverse sozialen und kulturellen Differenzen zu Tage treten, die u.a. im vorigen Kapitel herausgearbeitet

258 Eigentlich war es im Lokal von MTP geplant, musste aber abgesagt werden, nachdem die Stadtverwaltung diesem mit politischen Konsequenzen, u.a. dem Verlust von Subventionen drohte! Dies illustriert einerseits den politischen Einfluss der institutionellen Politik auf die traditionellen Orte links-libertärer Politik geprägt durch den Versuch, politische Mobilisierungen von unten, jenseits der eigenen Kontrolle, zu unterbinden. Es illustriert aber auch den partiellen Erfolg einzelner Orte der Szene der Petits Lieux, sich durch eine finanzielle Autonomie und eine interne Vernetzungsarbeit diesen Mechanismen zu entziehen.

259 Auf die Frage, warum er am Karneval teilnehme, antwortet Roland, Musiker aus der Szene der Petits Lieux, dass er Teil der lokalen politischen Kultur zur Er kämpfung besserer Lebensbedingungen sei. „Il faut garder à l'esprit que la culture c'est d'abord un acte de résistance, un acte pour garder la liberté acquise de vivre ensemble, de faire des actions communes, (...) de faire des actions dans nos rues, dans notre ville, de s'appropriier la ville pour bien la vivre.“ (Feldnotiz, 17.03.2013).

260 Es fehlt an basisdemokratischen Kompetenzen und geteilten Organisationsformen, an langjährigen Vertrauensverhältnissen, an *brokern* sowie an übergreifenden Strategien. Während des Krisentreffens, das sehr chaotisch, emotional und konfliktgeladen verläuft, übernimmt niemand eine strukturierende Rolle, um die vorgebrachten Positionen, Vorschläge und Strategien zu synthetisieren oder um anhand klar identifizierter Referenten Folgetreffen in die Wege zu leiten. Es fehlt an einer klaren Moderation, an Redelisten und Arbeitsgruppen, an der Etablierung von e-Mailverteilern oder anderen effizienten Kommunikationsformen. Es fehlt auch an politischen Ressourcen, so zum Beispiel an Kontakten zu Lokalpolitikern links der etablierten Parteien oder zu kritischen Journalisten innerhalb der etablierten Medien. Einzelne Anwesende im Raum, die über diese Ressourcen verfügen, haben aufgrund der chaotischen, wenig strukturierten Dynamik und der bestehenden Misstrauensverhältnisse nicht die Möglichkeit, diese in Umlauf zu bringen.

wurden. Unterschiedliche kulturelle Werte und Vorstellungen können damit nicht überbrückt und einander vermittelt werden. So macht sich bereits in den ersten Minuten Unmut breit, als Jean aus dem okzitanischen Milieu Überlegungen zur Geschichte des Karnevals und zu dessen Ausrichtung im Folgejahr anstellt. Personen des autonomen Milieus werfen den „Alteingesessenen“ vor, sich auf „ihr“ Viertel und die Privilegien einer weißen Mittelschicht zu verschließen. Die Autonomen würden umgekehrt den Karneval für ihre eigenen politischen Ziele missbrauchen. Beiden Milieus rekurren auf unterschiedliche kulturelle Vorstellungen und politische Erwartungen des Karneval.

Ausschnitt der Diskussion im l'Équitable Café am 24.03.2014 :

- | | |
|---------------------|--|
| Mathéo | De commencer à réfléchir sur le Carnaval de 2015, selon moi, c'est une erreur. Il faut en faire un carnaval en avril, en mai, un carnaval en juin. |
| <i>Petits Lieux</i> | |
| Thérèse | Non, Non, Non ! |
| <i>Okzitanne</i> | |
| Mathéo | S'il-te plaît ! <i>Non, non, non !</i> On n'est pas à l'école. C'est mon point de vue, selon moi, je l'ajoute, il faut en faire en avril, en mai, en juin, en juillet, jusqu'au moment où ils seront épuisés de nous, jusqu'au moment où <i>La Provence</i> sera obligée de parler de nous. |
| Maurice | C'est pas une réunion pour organiser la révolution. Je ne sais pas, c'est un autre jour. |
| Thérèse | Je suis d'accord avec toi de faire des manifestations par mois. Par contre, l'un des reproches qu'on nous fait justement, c'est que nous sommes pas dans une manifestation qui a du sens, du culturel, mais nous sommes un ramassis de fracas qui foutent le bordel. Or, ce carnaval a un sens, a une symbolique, il a une date précise dans l'année. (...) Il n'est pas question d'organiser quatre carnivals qui se suivent ou alors, ça sera trop facile pour eux en face de dire 'vous voyez bien, ces gens là font n'importe quoi'. |
| Cloé | La chose qui m'a choqué le plus, c'est notre réaction à l'attaque de la police. Elle était presque aussi violente que celle de la police [<i>objections furieux de certains</i>]. (...) On est tous solidaire et responsable de nous dans un carnaval et c'est à nous d'abord d'anticiper ce genre de choses. Il faut essayer de réfléchir à d'autres manières de contester. Quelle raison on avait d'envoyer des bouteilles sur les flics ? Les réactions ont été beaucoup trop violente pour un carnaval. |
| Femme | Mais avant ça, avant ça ? (<i>en voix âpre, gueularde</i>) |
| Homme | Il faut pas oublier qu'en 2012, ils ont gazés pareil sur la Plaine. Tout les années on en a droit. c'est de la provocation qui a commencé. C'est pas les gens qui ont balancé des canettes de pour attaquer les flics, c'est les flics qui ont commencé avant. |
| <i>Autonomes</i> | |

Karneval vs. Charivari. Ein Viertelfest oder der kommende Aufstand ?

Der Fokus innerhalb des okzitanischen Milieus liegt bei der Verteidigung des Karneval als einer zur Geschichte des Viertels und zur eigenen Identität gehörenden kulturellen Praxis. Dabei wird von einigen äußerster Wert auf dessen kulturelle Sinnhaftigkeit und seine Verankerung in einem spezifischen kalendarischen Ablauf gelegt (siehe Diskussionsausschnitt oben). Dessen politisch-

aktivistische Dimension ist zweitrangig. Als friedliches Fest symbolisiere es den populären und sozial gemischten Charakter der Stadt. Im Vordergrund nun steht die Frage, wie man den Karneval im kommenden Jahr als friedliches und gewaltfreies Fest schützen könne.

Im Umkreis des autonomen Milieus drückt sich in den kommenden Wochen anhand der immer wiederkehrenden Slogans *carnaval n'est pas fini* und *carnaval tous les jours* im Gegensatz die Hoffnung aus, der Karneval möge seinen zeitlich und räumlich eingeschränkten Charakter überwinden und den Ausgangspunkt einer anhaltenden Konfrontation mit der etablierten sozialen und politischen Ordnung darstellen. „Comment peut-on faire que le carnaval sorte du carnaval, c'est-à-dire qu'il dure six mois, ou au moins qu'il aura lieu tout les trois semaines ?“, fragt Hervé (Feldnotiz, 08.04.2014). Ansonsten, so hält er an anderer Stelle fest, fungiere er als bloßes Ventil für die Massen (Radio Bam 2015 : min. 43)²⁶¹.

Es ist also gerade der offene und ambivalente Charakter des Karnevals, der einerseits eine heterogene Zusammensetzung überhaupt erst ermöglicht, dadurch andererseits jedoch eine koordinierte, kollektive Mobilisation erschwert. Eine entscheidende Differenz zwischen den beiden Milieus drückt sich in der Konzeption der Maske und der Verkleidung aus.

Im Jahr 2012 organisieren sich im autonomen Milieu erstmals sogenannte *charivaris*²⁶². Auf Plakaten rufen sie unter dem Titel *Les invisibles prennent visages* zu einem Treffen auf dem Platz Jean Jaurès auf, um anschließend durch die umliegenden Viertel zu ziehen. Auf einem der Plakate wenden sich die Organisatoren gegen die Videoüberwachung des Viertels sowie die Stigmatisierung des Marktes, sprechen sich für die Kunst der Subversion aus und charakterisieren die karnevaleske Musik und den Gesang als Ausdruck kollektiver Wut, als Schrei für ein lebendiges Viertel. Thematisch decken sich diese Punkte mit dem zum selben Zeitpunkt kursierenden, eingangs dargelegten Text des okzitanischen Milieus *La Plaine sous surveillance*.

261 „C'est leur ville et la notre“, führt eine junge Frau des Milieus diesen Gedankengang aus. Es gehe nicht um die Verteidigung des Karnevals, sondern um den Kampf gegen „das System“ : „On est en lutte contre eux. Et nous, c'est pas que le Carnaval, c'est aussi les Algériens qui fêtent leur foot dans la rue ou les Curdes. Il faut pas se limiter au Carnaval. C'est plus globale, c'est eux contre nous, c'est une question de lutte. La police va sûrement intervenir l'année prochaine et il faut qu'on soit préparé.“ (Feldnotiz, 08.04.2014).

262 Unter charivari (vermutlich griechisch, *karêbaria*, für Kopfschmerzen) versteht man seit dem Mittelalter eine tumultartige, von Schreien, Pfiffen und Kochgeschirr getragene Zusammenkunft die dazu dient, vor dem Haus gewisser Personen kollektiv dessen soziales Fehlverhalten anzuprangern. *Larousse Wörterbuch*.



„Video Surveillance – Envoyez Le Gnerique“. 2012.

Doch die Maskierung markiert bei den Autonomen nicht etwa symbolischen Ausbruch aus der bestehenden Ordnung oder die Umkehrung sozialer Rollenverhältnisse. Die Anonymität des Einzelnen verfolgt vielmehr das Ziel der Unkenntlichkeit, sie dient der Anonymität der politischen Aktion. Während des charivaris, im Schutz der Dunkelheit, werden mehrere Kameras zu Boden gerissen und verbrannt. Das Verkleiden, das kollektive Begehen eines dem Anschein nach kulturell sinnhaften Festes, findet erst durch die konkrete politische Praxis seine eigentliche Bestimmung. Damit, wie André festhält, unterscheidet er sich wesentlich vom Karneval²⁶³. Vielmehr ist der charivari und überhaupt das autonome Milieu von der Ideologie des linksradikalen *Unsichtbaren Komitees* bestimmt. In dessen Manifest *L'insurrection qui viens* (2007) wenden sich die anonymen Autoren nicht bloß von der bestehenden Gesellschaft ab²⁶⁴, sie brechen gleichfalls mit klassischen politischen Organisationsformen rund um Gewerkschaften oder Parteien. Diese würden lediglich eine systemstabilisierende Wirkung entfalten. Eine autonome Lebensweise, die auch vor einer radikalen, wenn nötig gewaltbereiten Konfrontationen mit der etablierten Ordnung nicht zurück schreckt, müsse informell, verdeckt und dezentral realisiert werden. Dies ermögliche es, sich der Kontrolle der Staatsmacht und der eigenen Instrumentalisierung zu entziehen. In diesem Sinne

263 „Le charivari est différent du carnaval, parce qu'il a été conçue comme une action politique, mais avec la volonté d'en faire quand même quelque chose de festif et de re-appropriable et de partageable, ce qui a été le cas dans certains de ces aspects comme le défilé et le déguisement. Et à d'autre moment, il a été plus difficilement partageable parce qu'il y avait une part d'action, celle de la destruction des caméras, et je pense qu'il y avait le refus pour certains personnes.“ (Interview André).

264 In diesem Aufruf wird die aktuelle Gesellschaft als hyper-individualisiert beschrieben, lediglich zusammen gehalten von Lohnarbeit und Massenkonsum, über die sich der Einzelne identifiziere und seiner Existenz Bedeutung verleihe. In dieser von zwischenmenschlichen Beziehungen und solidarischem Zusammenleben, von Sinn und Bedeutung bereinigten Gesellschaft, die sich in Aggregate aufgelöst habe, existiere keine gemeinsame Sprache mehr zur Bezeichnung von kollektiven Erfahrungen und zur Herausarbeitung von Sinn jenseits der kapitalistischen Verwertungs- und Konsumlogik. Dennoch öffnen sich laut der Autoren neue Breschen des wilden Experimentierens der Masse, neue Konfigurationen und Vertrauensbündnisse, die es erlauben, sich in kleinen, untereinander vernetzten Gruppen der gegenwärtigen gesellschaftlichen und wirtschaftlichen Ordnung zu entziehen. Einfach gesagt basieren sie auf der Ablehnung und Umkehrung dessen, was ist. Autonom zu sein bedeutet zu „lernen, auf der Straße zu kämpfen, sich leere Häuser zu nehmen, nicht zu arbeiten, sich wie verrückt zu lieben und in den Supermärkten zu klauen“ (Unsichtbares Komitee 2010 : 23).

macht erst die Maske und die Anonymität, die sie garantiert, die carnavaliers zu politischen Subjekten²⁶⁵. Im kommende Aufstand heißt es:

„Während einer Demonstration reißt eine Gewerkschafterin die Maske eines Anonymen runter, der gerade eine Scheibe eingeschlagen hat: *Steh zu dem, was du tust, anstatt dich zu verstecken*. Sichtbar zu sein bedeutet ohne Deckung, das heißt vor allem verletzbar zu sein. Wenn die Linken aller Länder nicht aufhören ihre Sache *sichtbar* zu machen – sei es die der Obdachlosen, der Frauen oder der Sans-Papiers – in der Hoffnung, dass man sich darum kümmert, tun sie genau das Gegenteil dessen, was getan werden müsste. Nicht sich sichtbar zu machen, sondern die Anonymität, in die wir abgeschoben wurden, zu unserem Vorteil zu wenden und daraus, mittels der Verschwörung, der nächtlichen oder vermummten Aktion, eine unangreifbare Position des Angriffs zu machen.“ (ebd : 75).

Die Strategie des autonomen Milieus, sich anhand des *charivari* den kulturellen Codes des Karnevals zu bedienen um nahestehende Personen links-libertärer Ausrichtung in den eigenen Kampf zu integrieren, wird im okzitanischen Milieu als eine Bedrohung und illegitime Instrumentalisierung wahrgenommen. Dieser Konflikt aus dem Jahr 2012 sollte die Beziehung zwischen den beiden Milieus über Jahre hinweg negativ beeinflussen. Romain aus dem okzitanischen Milieu erinnert sich :

« L'histoire de l'Assemblée a commencé avec une embrouille entre des appelistes, qui privilégient l'action directe, et ceux qui voilaient créer une Assemblée de quartier. Les premiers, ils étaient contre une Assemblée. Après, c'était aussi un conflit sur la méthode. Regarde comme ils ont fait avec le charivari. Ils sont arrivés dans le quartier un peu hors-sol, en faisant appel à des amis d'extérieure. Et là, ils ont présentés le charivari comme un truc pour les gosses. Mais finalement ils l'ont organisés pour

265 Diese Form der informellen Organisation wird von vielen aus dem autonomen Milieu geteilt und findet in der Milieubeschreibung gefassten Orientierung zu informellen und dezentralen Organisationsformen seinen Ausdruck. Als ich André nach der Teilnahme an politischen Initiativen frage („faire partie de“), spricht er sich kritisch gegen den Ausdruck der politischen Zugehörigkeit aus. „Je préfère le terme participer. Je pense qu'on a beaucoup à gagner à faire partie d'un groupe plus informel que d'un groupe identifiable, parce que c'est plus difficilement appropriable. Pour ceux qu'on pourrait appeler l'ennemi, ça restera quelque chose qu'il pourrait pas cerner.“ (Interview André). Eine andere Teilnehmerin des Milieus bezeichnet den Karneval in diesem Sinne als Ereignis ohne Organisatoren (Radio Bam, min. 38:30 und 44:30). Dies muss aber als Ausdruck der autonomen politischen Agenda verstanden werden. Wenn er auch im Informellen organisiert wird und Spontaneität und Zufälle eine wichtige Rolle spielen, wird dessen Organisation von einem Kern an Personen getragen, und zwar über mehrere Wochen hinweg. Die Themenfindung, die verschiedenen Ateliers, der Bau des caramantran, die Kommunikation und der letztliche Ablauf des Karneval sind nicht das Produkt einer kollektiven, informellen Masse, sondern das Ergebnis einer strukturierten, unter Arbeitsteilung stehenden Organisation. Brigitte betont, dass die Organisatoren nichts trinken und rauchen würden, sowie die Sicherheitslage, die Kinder, den Verkehr, das Feuer im Blick behalten würden (Feldnotiz, 25.03.2013).

brûler plusieurs caméras. J'ai des amis qui y sont aller avec des enfants et qui ne s'attendaient pas à ça. Moi, j'ai pas aimé cette démarche. Je l'ai trouvé très manipulatrice. Déjà, pendant le carnaval, on a eu une discussion avec eux. Ils voulaient brûler le caramentran sous une caméra pour qu'elle brûle avec. On leurs a dit que ce n'est pas l'idée du carnaval » (Interview Romain).

Es sind also unter anderem die hier deutlich werdenden Differenzen zwischen dem autonomen und okzitanischen Milieu – Konzeption und Ziele des Karnevals, Bezug zum Viertel La Plaine, privilegierte Formen politischer Organisation, Rolle der Maske und der Anonymität, Positionierung gegenüber der Gewaltfrage – die nicht nur zu dem zwischenzeitlichen Ende der Assemblée geführt haben, sondern der Bedrohungssituation 2014 zum Trotz einer kollektiven Mobilisierung entgegen stehen. In Hamburg haben wir am Beispiel der Plattform *The Thing* die produktive Rolle von Konflikten gesehen, insofern diese, offen ausgetragen, Grundlagen für zukünftige politische Bündnisse, die Identifikation von Möglichkeiten und Grenzen eines übergreifenden Engagements gelegt haben. Auf dem Plateau hatte dieser Prozess aufgrund der oben skizzierten Gesprächskultur sowie fehlender basisdemokratischer Prinzipien zwischen den Jahren 2012-2014 nicht stattgefunden und konnte dementsprechend nicht produktiv gemacht werden. Wie gestaltet sich andererseits die Beziehung der beiden Milieus zur Szene der *Petits Lieux* ?

Le Monde à l'Envers. Zur Nicht-Mobilisierung um das MuCEM

Am Folgetag des Krisentreffens im l'Équitable Café wird im MuCEM die Ausstellung *Le Monde à l'Envers* eröffnet. „La liberté du carnaval“, heißt es hier, „ses transgressions, ses jeux de masques, son impertinence, sa capacité à mettre en scène les diverses composantes sociales de façon souvent polémique appartiennent à un fonds commun, admis par tous.“ (Int. : MuCEM). Die offene Diskrepanz mit den Vorkommnissen auf der Plaine, so einige Aktivisten der *Petits Lieux*, könne dazu genutzt werden, eine Reihe politischer Anliegen öffentlichkeitswirksam zu formulieren. Es gehe darum, argumentativ Zusammenhänge herzustellen zwischen der Repression des Karnevals, dem Wirken einer Sicherheits- und Kontrollpolitik allgemein, und aktuellen Prozessen städtischer Transformation²⁶⁶.

266 Bei der Intervention geht es nicht nur um die Verteidigung des Karnevals und des Viertels *La Plaine*, es geht um den Platz, den man selbstorganisierten Praktiken im öffentlichen Raum gewährt, um die Förderung oder Gewährung von Projekten, Vereinen und Räumlichkeiten, die sich alternativen, gleichermaßen kulturellen, politischen und sozialen Themen und Praktiken jenseits der vorherrschenden Vermarktungs- und Verwertungslogik verschreiben. Die vorwiegende Förderung einer „culture bien cadrée, docile et dénaturée“ dränge den Bewohnern den Status von Zuschauern auf. Dem stehe eine von Spontaneität und Schaffenskraft getragene Kultur der Straße gegenüber, die sozialen Austausch und Kooperationen ermögliche sowie die aktive Gestaltung des eigenen Lebensalltags. Im Karneval spiegele

Das MuCEM ist wie kein anderes Gebäude der Stadt derart eng mit der soeben erst ausgeklungenen europäischen Kulturhauptstadt verbunden. Dabei wurde ihm, vergleichbar mit der Hamburger Elbphilharmonie, die Funktion eines neuen städtischen Wahrzeichens zugesprochen²⁶⁷. Sowohl MP 2013, als auch das museale Programm des MuCEM, stellen Werte wie die Verteidigung kultureller Differenzen und die Freiheit künstlerischen Schaffens in den Mittelpunkt ihrer Außendarstellung und stehen damit in einem offensichtlichen und leicht vermittelbaren Widerspruch zu den Vorkommnissen rund um den Karneval der Plaine. Die Ausstellungseröffnung zum Thema *Karneval und Masken* bietet unzählige inhaltliche und interventionistische Anknüpfungspunkte politischer Sinnkonstruktion und der Etablierung kollektiver Deutungsrahmen.

Zudem werden Vertreter der Politik, der Industrie- und Handelskammer sowie des Vereins MP 2013 nicht müde, die Kulturhauptstadt als eine *fête populaire* zu vermarkten, die es den Bewohnern der Stadt allen voran durch die Renovierung des *Vieux Port* und des MuCEM erlaubt habe, sich öffentliche Räume aktiv anzueignen²⁶⁸. Wenige Wochen später wird die Stadt sogar für die Renovierung des *Vieux Port* mit dem internationalen *prix du meilleur espace public européen* ausgezeichnet, der demokratische Prozesse und den Ausdruck sozialer und kultureller Differenz im öffentlichen Raum würdigt (Int. : VdM 2014).

Ähnlich wie im Zusammenhang der Besetzung des Hamburger Gängeviertel 2009 sind also eine Reihe günstiger politischer Gelegenheitsbedingungen der internen und externen Mobilisierung und der politischen Sinnkonstruktion gegeben. Einige Vertreter der *Petits Lieux* schlagen also vor, unter dem Motto *Le Carnaval au musée, mais pas dans la rue - c'est le monde à l'inverse* den Platz vor dem Museum in eine politische Bühne zu verwandeln. Musik, Kostüme, Essen. Auf Plakate gedruckte Fotos sollen gleichermaßen dessen friedlichen Charakter sowie die Repression durch Polizei und Medien deutlich machen. Allerdings haben die Ausführungen im vorigen Kapitel deutlich werden lassen, dass sowohl das okzitanische, als auch das autonome Milieu der benachbarten Szene abweisend gegenüber stehen. Weder werden dezidiert kulturelle und

sich all dies symbolisch wider. Der Initiative zufolge gehe es darum, kollektive Deutungsrahmen zur Vermittlung solcher Positionen über die engen Grenzen der links-libertären Protestlandschaft hinaus zu etablieren und mit Zuspruch und Legitimität auszustatten (Feldnotizen, 25.03. und 28.03.2014).

267 „En 1995, j'avais sur mon bureau de 1er Adjoint et de Président d'Euroméditerranée, la maquette de l'Opéra de Sydney. Personne n'est allé à Sydney, mais tout le monde connaît son opéra. Je voulais la même chose à Marseille. Il nous fallait un 'Objet Monde'. Il a fallu 20 ans pour y arriver. Le MuCEM“. Renaut Muselier, Sonderbeauftragter der Stadt Marseille für MP 2013, in einer Rede vor dem Stadtratsamt 09. Dezember 2013. (Internet: Muselier).

268 Diese Feststellung wurde u.a. von Daniel Hermann, zu dem Zeitpunkt Adjoint à la Culture der Stadt getroffen, von François Chougner, dem Direktor des Trägervereins MP 2013, von Laurent Carenzo, Berater von Jacques Pfister, Präsident der Kulturhauptstadt sowie der Industrie- und Handelskammer, sowie schließlich auch im Rahmen einer öffentlichen Studie über die Großereignisse des Kulturhauptstadtjahrs (AgAM 2014: 9).

künstlerische Praktiken als geeignete Mittel politischer Widerständigkeit begriffen, noch erhält die Strategie, Allianzen und Unterstützung, Brüche und Widersprüche mit bzw. innerhalb der Institutionen zu suchen, die Unterstützung der Aktivisten. Der Vorschlag wird unter dem Vorwand einer erneut drohenden Polizeintervention von einer überwiegenden Mehrheit der beiden Milieus abgelehnt, was dessen Wirksamkeit erheblich hemmt²⁶⁹.

Und auch in den kommenden Wochen finden keine weiteren kollektiven Interventionen statt. Einige Tage später beispielsweise lädt das autonome Milieu zu einem Treffen. Sie erklären den anwesenden Personen der Petits Lieux, dass sie an einer öffentlichen Sichtbarkeit des Themas nicht interessiert sei. Man wolle lediglich auf *freie Medien* wie *Radio Galère* oder *MilleBabord* zurückgreifen, ein Unterstützungskonzert im öffentlichen Raum veranstalten und anhand von Flyern und Plakaten die Bewohner des Viertels sensibilisieren (Feldnotiz, 19.03.2014). Als das Konzert drei Wochen später stattfindet, unternimmt allerdings niemand die Aufgabe, die politische Dimension des Treffens zu kommunizieren. Keine Flyer, keine Plakate, keine Gespräche mit Passanten oder Nachbarn. Die einzige inhaltliche Verbindung mit der Repression des Karnevals ist eine hastig hervorgebrachte Rede, die den drei Wochen zuvor, im Eifer der Ereignisse geschriebenen Text *Le carnaval n'est pas fini* wieder gibt. Dessen radikaler Jargon und simple Argumentation²⁷⁰ lässt abermals wenige Anknüpfungspunkte für die benachbarten Kollektive, für Sympathisanten und für Außenstehende zu. Das Treffen befriedigt das kollektive Bedürfnis, mit Freunden und Gleichgesinnten zu feiern. Die in den Vordergrund gestellten politischen Anliegen treten hinter einen Lebensstil zurück, zu dessen Merkmal wesentlich die Aura der Konfrontation mit den Autoritäten und eine antikapitalistische Lebensweise gehören. Die kollektive Unfähigkeit bzw. der Widerwille, eigene politische Inhalte in Dialog zu den politischen Positionen der benachbarten links-libertären Gruppen zu erarbeiten, also die Interessen einer „Stadt für Alle“ in den Blick zu nehmen, wird kaschiert durch die kollektive Affirmation und Reproduktion dieses Lebensstils.

4. Zur langsamen und fragilen Herausbildung einer Protestkultur auf dem Plateau

Die Repression des Karnevals hat als Bedrohungslage von außen ein geteiltes Bedürfnis der Verteidigung des Plateau bzw. der Plaine als belebtes und als widerständig stilisiertes Viertel hervortreten lassen. Zugleich ist aber auch deutlich geworden, dass es zu diesem Zeitpunkt an engen

269 Ein kleiner Film dokumentiert dieses Ereignis unter dem Titel „Le Monde à l'envers : le carnaval au musée et pas dans la rue ?“ (Charivari La Plaine).

270 „Pendant qu’au MUSEM, on met le carnaval en vitrine, EUROMED rase nos quartiers, les loyers augmentent, les caméras se multiplient. Marseille lave toujours plus blanc. Chaque fois que les espaces de la ville sont appropriés hors du cadre institutionnel (fête de rue ou de quartier, victoire sportive, luttes d’habitants), la seule réponse : des coups de matraques, des lacrymos... pour transformer la ville au service des riches.“ (Internet: MIA. Le carnaval).

sozialen Beziehungen und Vertrauensverhältnissen fehlt, um die verschiedenen Interessen, Ziele und kulturspezifischen Werte über die einzelnen Milieugrenzen hinweg zu vermitteln. Es fehlt an geteilten Deutungsrahmen, Aktions- und Organisationsformen, sowie einer kollektiven Erinnerungskultur, die die Möglichkeit kollektiver politischer Proteste und dessen Erfolgskriterien aufzeigt. Es fehlt auch an Persönlichkeiten, die die Rolle von *brokern* übernehmen, um zwischen den verschiedenen Gruppen und politischen Kulturen zu vermitteln.

Im Hamburger Recht auf Stadt Netzwerk haben wir gesehen, dass bestehende Differenzen und Konflikte zwischen diversen Kollektiven in den Jahren nach 2009 nicht allumfassend überbrückt werden konnten, dass aber eine flexible Bündnispolitik der unverbindlichen Bezugnahme es erlaubt hat, Differenzen, Konflikte und Spannungen auszuhalten. Politischer Konsens war nicht notwendige Voraussetzung für kollektives Handeln. Umgekehrt stand politischer Dissens diesem nicht *per se* entgegen. Auf der Plaine machen die verschiedenen Treffen nach dem Karneval 2014 deutlich, dass inhaltliche, methodische oder strategische Differenzen zwischen Einzelpersonen und Gruppen unweigerlich zu dem Versuch führen, den Anderen im besten Fall von der eigenen Meinung überzeugen zu wollen, im schlechtesten, dessen Position öffentlich zu diskreditieren. Anstatt Differenzen bestehen zu lassen und vor dem Hintergrund gemeinsamer Anliegen verschiedene Ansätze nach dem Solidaritätsprinzip nebeneinander existieren zu lassen, führt diese Dynamik zu einer Fragmentierung und Isolation der einzelnen Ansätze. Die Praxis, den jeweils Anderen von den eigenen Ideen überzeugen zu wollen, rekurriert implizit auf der Forderung einer kollektiven Solidarität. In der lebensweltlichen Praxis jedoch tritt diese Solidarität hinter die Hegemonie gruppenspezifischer Identitäten, Strategien und Ziele zurück, die keine Ambivalenzen duldet. Während im Hamburger RaS-Netzwerk weitestgehend ein *Prinzip der Inklusivität* beobachtet werden konnte, dass auf einer sozio-kulturellen Logik des *sowohl als auch* basiert, tritt auf dem Plateau ein *Prinzip der Hegemonie* zu Tage, das auf der *Logik eines entweder - oder* fußt.

Andererseits bilden die Ereignisse um die Repression des Karnevals den Ausgangspunkt eines langjährigen, kollektiven Prozesses der Mobilisierung. Noch während des Treffens im l'Équitable Café wird die Assemblée de la Plaine ein zweites Mal ins Leben gerufen und fungiert nun als Ort der Begegnung all jener, die am Karneval als Vektor eines belebten und alternativen Viertels interessiert sind. In den kommenden Monaten stehen vor allem die Themen *Gewalt* und der Umgang mit der Polizei im Zentrum der teils sehr virulenten Auseinandersetzungen. Durch diesen regelmäßigen Austausch können unterschiedliche Meinungen und Argumente explizit und nachvollziehbar gemacht werden. In der Terminologie von Héloïse Nez (2012 : 84ff.) wird ein

Mindestkonsens, ein *terrain d'entente* erarbeitet. Nach und nach gelingt es, ein gewisses kollektives Einvernehmen zu kultivieren und internen Dissens zu akzeptieren.

Je näher der Frühling des Jahres 2015 rückt, desto häufiger und intensiver verlaufen die Vorbereitungs- und Arbeitstreffen. Sie finden nun an den einschlägigen Orten der beiden Milieus und der Szene statt, was den bis hierhin sehr informellen und verschlossenen Charakter durchbricht. Gemeinsame Gesangs- oder Batacuda-Ateliers, die Herstellung von Masken oder der Bau des caramantrant, all diese Aktivitäten sprechen zudem zahlreiche Sinne an und stärken durch die geteilte Praxis ein Gemeinschaftsgefühl zwischen den Teilhabenden. Die Assemblées gewinnen mehr und mehr an Zulauf. Eine kollektive Euphorie macht sich breit :

„La première fois que je suis venue (à l'Assemblée, c'était) au tout début. Et après, finalement, j'ai pas enchaîné. Je suis retourné surtout septembre l'année dernière, à fond, pour le Carnaval. C'était vraiment très chouette, il y avait de plus en plus de monde. Au fur et à mesure où elle a avancé, c'était de plus en plus constructif. (...) C'est énorme ce qui a été fait, qu'elle belle aventure, avec tous ces groupes différents, une convergence d'un seul coup, cette liberté aussi pendant la préparation du carnaval.“
(Emmanuelle, 16.12.2015).

Und auch der Umgang mit der offiziellen Presse verändert sich. Das Verfassen von Pressemitteilungen und die Zusammenarbeit mit den etablierten Medien gehören dank dem Einsatz einer ehemaligen Journalistin nun zum festen Aktionsrepertoire der Assemblée. Und während den freien, links-libertären Medienkollektiven *Radio Galère* und *Primitivi* in den Jahren zuvor noch das Misstrauen einzelner Okzitanisten entgegentrat (Feldnotiz, 02.02.2013), eine Kooperation also auch hier verhindert wurde, entwickeln sich diese Kollektive in den Folgejahren zu wichtigen Kooperationspartnern der Assemblée. Die vorherrschenden politischen Diskurse werden medial mit einer Gegenöffentlichkeit konfrontiert. Und die kollektive Produktion, Diffusion und Konsumption von Texten, Filmen, Comiks, Musikstücken, etc. trägt wesentlich zur Herausbildung eines kollektiven Gemeinschaftsgefühls und einer politischen Erinnerungskultur bei²⁷¹.

271 Entscheidend in diesem Prozess ist das Erscheinen des aktivistischen Films *La Fête est Fini*. Der Filmemacher Nicolas Burlaud, zentrales Mitglied von Primitivi, setzt sich darin sehr kritisch mit der europäischen Kulturhauptstadt auseinander und lässt unter anderem Lapyre und Lambert zu Wort kommen. Insofern der Film in den Kinos erscheint und auf diversen politischen Filmfestivals im ganzen Land und sogar in Belgien und Italien gezeigt wird, trägt er nicht nur zur Etablierung politischer Gegendiskurse, also zur Etablierung links-libertärer Deutungsrahmen und Sinnzusammenhänge bei, er fördert auf lokaler Ebene die Herausbildung kollektiver Deutungsrahmen sowie eines Wir-Gefühls. In Hamburg hatte der politische Dokumentarfilm *Empire St.Pauli* nach öffentlichen Vorführungen im Sommer 2009 Spontandemos entfacht und trug zur Anfangsdynamik des Netzwerks bei. In Marseille steht dieser Prozess noch

Mit schätzungsweise 1600 *carnavaliers* und der Teilnahme mehrerer Karnevals- und Gesangskollektive aus Frankreich, Italien und Belgien ist der Karneval 2015 ein voller Erfolg. Dem *caramentrant*, er repräsentiert in Anspielung auf die zurückliegenden Ereignisse ein Gefängnis und mehrere Polizisten, wird ohne Zwischenfälle der Prozess gemacht. Andere Grenzen bleiben jedoch bestehen. Vorschläge, andere Viertel, Vereine und politische Initiativen in dessen Organisation einzubinden, werden kaum in Angriff genommen. Obwohl der *caramentrant* in diesem Jahr neben Polizei und Gefängnis die sukzessiv zurückgehenden *fête de quartier* symbolisiert, die sich zu diesem Zeitpunkt in einer eigenen Initiative vernetzen und den massiven Rückgang der freien Kulturförderung kritisieren, wird keine Verknüpfung der verschiedenen Themen angestrebt. Der *Plainozentrismus* zeigt sich an dieser Stelle genauso hartnäckig wie das kontinuierliche Fehlen übergeordneter und systematisch zur Anwendung kommender Deutungsrahmen, die unterschiedliche Themen wie Gentrifizierung, Kulturpolitik, Mieten, öffentlicher Raum, etc. in einen übergeordneten Diskurs und Interpretationsrahmen zu fassen in der Lage wären.

Auch werden keine Anstrengungen unternommen, über die links-libertären Netzwerke hinaus zu mobilisieren. Zwar ist das stark *populaire* und migrantisch geprägte Viertel Noailles offiziell Teil des Karnevals, ohne dass jedoch Kooperationen und die Zusammenarbeit mit Anwohnerinitiativen oder Sozialvereinen existieren. Jedes Jahr kommt es hier zu Konflikten mit Jugendlichen des Viertels, die die unangemeldete Präsenz einer bunten, chaotischen Menge als Affront begreifen²⁷². Bei einer Nachbesprechung folgen auf erste, gerade aus dem okzitanischen Milieu euphorisch vorgebrachte Selbstgratulationen über den uneingeschränkten Erfolg des Karnevals auch kritische Stimmen. So fragt André nach der sozialen und politischen Sinnhaftigkeit nicht nur des Karnevals, sondern der Assemblée im Allgemeinen²⁷³.

Solche selbstkritischen Stimmen sind zwar nicht vollkommen neu. Auch von anderen wurde der Rückzug in subkulturelle Räume bemängelt. Doch erst jetzt, auf Grundlage der zurückliegenden Monate, wird diese Kritik öffentlich formulierbar. Die langsame und fragile Herausbildung einer

am Anfang. Umso wichtiger die Arbeit und langsame Akzeptanz des Kollektivs Primitivi.

272 Neben fliegenden Eiern, die aus einzelnen Wohnungen und Haustüren des Viertels auf die bunte Menge niedergehen, öffnen dieses Jahr zwei Jugendliche des Viertels einen Wasserhydrant. „On n'a pas de la farine nous. L'eau, c'est notre seule arme“, entgegenen sie mir (Feldnotiz, 15.03.2015). Wasser gegen Mehl. Es kommt zu ernsteren Handgreiflichkeiten. Neben unterschiedlichen kulturellen Vorstellungen eines gemeinsamen Festes, neben unterschiedlichen Konzeptionen von Dreck und Sauberkeit, treten hier divergierende Konzeptionen von der Zugehörigkeit zum Viertel und der Legitimität zu Tage, sich den öffentlichen Raum anzueignen.

273 „Avec Noailles, il n'y a pas de vrai dynamisme qui se fait. Comment on fait pour pouvoir continuer à appeler ce carnaval le Carnaval de la Plaine et de Noailles, si ce n'est que la Plaine qui vient défiler à Noailles ? Des événements publics, pourquoi on les fait ? Est-ce que c'est pour s'adresser à des gens ou juste pour se retrouver autour d'un apéro ? Est-ce qu'il y a une vocation à s'ouvrir ? Est-ce qu'on est juste un collectif comme un autre ?“ (Feldnotiz, 31.03.2015).

kollektiven Protestkultur impliziert gerade auch das Ausleben inhaltlicher Auseinandersetzungen und Konflikte. Zwar stoßen die Einwände Andrés bei einigen Anwesenden auf Unverständnis, andere jedoch nehmen die Vorwürfe ernst und stellen den politischen und *populären* Charakter des eigenen Handelns in Frage.

Zusammenfassung

In diesem Kapitel sollte anhand der kurzen Geschichte der Assemblée de la Plaine gezeigt werden, dass es zum Zeitpunkt ihrer Gründung im Frühjahr 2012 das Fehlen einer links-libertären Protestkultur gewesen ist, die einer Zusammenarbeit der links-libertären Gruppen auf dem Plateau entscheidend im Weg stand. Entgegen der Selbstbeschreibung eines basisdemokratischen Kollektivs zeichnete sich die Assemblée durch die Kontrolle und Zensur der zentralen Aufgaben und Inhalte durch dessen Gründungspersonen aus dem okzitanischen Milieu aus. Implizit heben sie sich durch ein autochthones Kapital von den benachbarten Gruppen ab. Das Beispiel der ersten und einzigen öffentlichen Debatte über die Rolle der CIQ verdeutlicht das Fehlen übergreifender Deutungsrahmen. Damit gelingt es den verschiedenen Akteuren der Assemblée nicht, politische Probleme und soziale Ungerechtigkeiten zu diagnostizieren und, intern wie extern, auf überzeugende Weise darzustellen. Es können keine kollektiven Ziele und Handlungsoptionen erarbeitet und Perspektiven für politische Bündnisse aufgezeigt werden.

Die im Gründungstext der Assemblée skizzierte Bedrohung des Viertels – Privatisierung des Marktes, soziale Verdrängung, Totalüberwachung, Homogenisierung des Vereinswesens, Verlust an Authentizität und geschichtlichen Bezügen – bleibt in den Jahren 2012 und 2013 lediglich abstrakter Natur. Sie entfacht jedenfalls kein Gefühl der Notwendigkeit, keine drängende Motivation zu gemeinsamen und konkreten politischen Handeln. Bestehende räumliche Grenzen blieben ebenso bestehen (Plainozentrismus) wie die sozialen Misstrauensverhältnisse und Abgrenzungsbestrebungen zwischen den links-libertären Gruppen. Offene Debatten und produktive Konflikte werden vermieden, können einander also nicht produktiv vermittelt werden. Die zahlreichen sozialen und politischen Gemeinsamkeiten zwischen den Gruppen – geteilte Praktiken und Ortsbezüge auf dem Plateau und in der Innenstadt ; die Kritik an MP2013 und einer elitären Kulturkonzeption ; die Verteidigung der *couches populaires* ; die Bevorzugung dezentraler und lokalspezifischer Modelle politischer Organisation in Distanz zu den Institutionen ; die Investition und Aneignung öffentlicher Räume ; die Distanzierung gegenüber wirtschaftsliberalen und

kapitalistischen Werten, etc. – treten hinter bestehende Differenzen zurück. Weit davon entfernt, einen „sense of severity, urgency, efficacy and propriety“ (Benford 1993 : 209) zu entwickeln, löst sich die *Assemblée de la Plaine* im Jahr der europäischen Kulturhauptstadt auf.

Erst eine kollektive Bedrohungssituation, die mit der Polizeirepression des Karneval gegeben ist, initiiert einen langsamen, fragilen Prozess politischer Vergemeinschaftung. Denn die Ambivalenz und Offenheit des Karneval, dessen Fokus auf Spaß, Freude und geteilte Euphorie, ermöglicht die Etablierung eines *boundary frames* (Wir und die Anderen) auf eine spielerische Art und Weise. Nichtsdestotrotz macht das Krisentreffens im Équitable Café und der Nicht-Mobilisierung um das MuCEM die bestehende Wirksamkeit interner Trennungslinien und Misstrauensverhältnisse zwischen den Gruppen deutlich (divergierende Bezüge zum Plateau ; unterschiedliche Konzeptionen vom Karneval ; Unvereinbarkeit bzgl. der Positionierung gegenüber Institutionen und Medien, Gewaltfrage ; etc.). Die Dynamik zwischen den verschiedenen Gruppen basierte auf einem *Prinzip der Hegemonie*, dass auf sozio-kultureller Ebene durch eine *Logik des entweder - oder* gekennzeichnet ist und Kooperationen entgegen steht.

Am Beispiel des Hamburger RaS-Netzwerks, wo weitestgehend ein *Prinzip der Inklusivität* wirkt, haben wir jedoch mehrfach gesehen, dass der Faktor Zeit sowie die Existenz gemeinsamer Projekte von wesentlicher Bedeutung bei der Herausbildung einer links-libertären Protestkultur sind. Die gemeinsame Organisation des Karnevals 2015 erlaubte in monatelanger Vorarbeit gemeinsame Ziele in den Mittelpunkt zu stellen. Konflikte und Meinungsunterschiede können einander produktiv vermittelt werden, diverse Kompetenzen und Ressourcen, beispielsweise auf dem Gebiet der Medien- und Pressearbeit, werden dem geteilten Ziel der Verteidigung des Karnevals zugeführt. Gleichzeitig bleiben zahlreiche Barrieren und Grenzen bestehen. Insofern die Verteidigung des Karnevals als bloßer *Abwehrkampf* maßgeblich auf die Mobilisierung links-libertärer Gruppen und Protestpotentiale zielt, er also gewissermaßen *nach innen* gerichtet ist, fällt es den teilnehmenden Akteuren vorerst leicht, geteilte Interessen, Praktiken und Ziele in den Vordergrund zu rücken.

Mit dem Bekanntwerden von Plänen einer umfassenden Neustrukturierung und Renovierung des Place Jean Jaurès wird sich ab dem Sommer 2015 jedoch eine neue Bedrohungssituation entfalten, die die links-libertären Zusammenschlüsse der *Assemblée de la Plaine* vor die Herausforderung stellt, einen produktiven Umgang mit den internen Differenzen zu finden und zugleich einen Öffnungsprozess gegenüber externen Akteuren und Interessensgruppen wie Nachbarn und Marktbetreibern, den Institutionen und Lokalpolitikern einzuleiten.

– Kapitel X. –

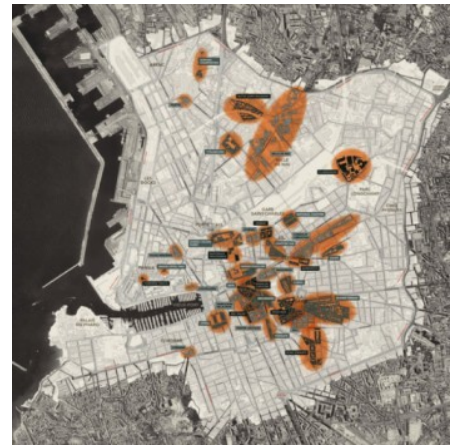
Zur Mobilisierung gegen das Renovierungsprojekt des Place Jean Jaurès

Am 28. Juli 2015 erreicht eine Mail die Assemblée : *Réaménagement de la Plaine*. Der Verfasser ist der Urbanist und Soziologe Mateo Ramírez, der sich seit Jahren bei *Centre Ville Pour Tous* sowie dem *Atelier Feuillants* politisch in den Bereichen Wohnungspolitik und Stadtplanung engagiert. Am Vortag, so der Beginn der Mail, habe die SoLEAM einen internationalen Projektauftrag für die Neugestaltung des Place Jean Jaurès mit einem finanziellen Volumen von 11,5 Millionen Euro ausgeschrieben. In den kommenden Monaten können sich interdisziplinär zusammengestellte Büros mit Kurzprojekten für die Neugestaltung des Platzes bewerben. Nach einer ersten Vorauswahl entscheide eine Jury aus Abgeordneten und Beamten der SoLEAM über das Endprojekt. Die Platzrenovierung, bereits seit 2011 in Planung, wird gegenüber der Bevölkerung nicht kommuniziert, und auch im Internet sind keine Details zugänglich. Wenige Wochen später jedoch erhält die Assemblée Zugang zu einer geheim gehaltenen Vorstudie des Projekts (SoLEAM 2015). Mit Formulierungen wie „monter en gamme“, „mettre en œuvre les modalités de contrôle et de répression“ oder „affirmer son statut de première place de Marseille“ bestärken die in der Studie formulierten Zielsetzungen unter den Aktivisten die Angst vor einer auf Touristen und die Interessen des Immobilienmarktes ausgerichteten Neugestaltung des Platzes, zumal die vier darin vorgeschlagenen Szenarien alle eine Verkleinerung des Marktes, eine Ausweitung der Café- und Barterrassen sowie die Reduktion kostenfreier Parkplätze vorsehen.

In einem ersten Schritt werden die konkreten Ziele des Projekts vorgestellt und in einen größeren stadtpolitischen Kontext eingeordnet. Im Anschluss sollen die Reaktionen der Assemblée auf das Projekt skizziert werden. Dabei herrscht vorerst eine radikale Abwehrhaltung vor. Angesichts ausbleibender Mobilisierungserfolge sowie einer Reihe interner Konflikte und externer Bedrohungen werden in den Jahren 2016 und 2017 zahlreiche Projekte außerhalb des Einflussbereichs der Assemblée umgesetzt. Damit eröffnen sich neue lokale Handlungsperspektiven und politische Bündnisse sowie ein Infragestellen der radikalen Abwehrhaltung. In der Folge gewinnen Kompetenzen und Ressourcen aus der Stadtplanung, der *éducation populaire* oder der Kunst kontinuierlich an Anerkennung. Die sozio-kulturellen Grenzen zwischen den verschiedenen links-libertären Gruppen des Plateaus werden zunehmend poröser. Auch die politische Zusammenarbeit mit Aktivisten des Vereins *Un Centre-Ville Pour Tous*, der im selben Zeitraum mit internen und externen Hindernissen konfrontiert ist, erhält kontinuierlichen Zuspruch. Reicht all dies aus, um die Interessen eines *quartier populaire et vivant* zu verteidigen ?

1. Zu den stadtpolitischen Zielen der Platzrenovierung

Das Renovierungsprojekt des Place Jean Jaurès ist Teil der *Opération Grand Centre-Ville* (OGCV). Als Ergänzung zum Projekt *Euroméditerranée* an der Hafenfront sowie der *Rénovation Urbaine* im Norden zielt sie auf die Wiederherstellung innerstädtischer Attraktivität²⁷⁴. Mit einem finanziellen Gesamtvolumen von 235 Millionen € und einer Laufzeit von 2011 bis 2021 soll anhand von 35 Interventionen eine „centre-ville apaisé, animé et convivial“ (SoLEAM 2011 : 3) geschaffen werden.



Der *périmètre* der OGCV zwischen 2011 und 2021 - SoLEAM 2011

Im März 2016 veröffentlicht die SoLEAM den Anforderungskatalog für die Neugestaltung des Platzes. Einleitend wird darin das allgemeine Ziel ausgegeben, dessen urbane Lebensqualität wieder herzustellen (vgl. SoLEAM 2016 : 6). Dem Platz müsse eine überregionale Strahlkraft zur Attraktivitätssteigerung der Stadt verliehen werden, die andererseits nicht auf Kosten der lokalen Geschichte und der spezifischen Bedürfnisse der Bewohner gehen dürfe. Dabei solle eine Fußgängerzone etabliert und der Autoverkehr zurückgedrängt werden (ebd. : 38ff.). Die bis zu 450 kostenlosen Parkplätze sollen durch 65 Minutenparkplätze ersetzt werden. Schließlich müsse die Biodiversität erhalten und die doppelreihige Anordnung der Platanen bestehen bleiben.

Was den öffentlichen Raum betrifft, gelte es, die aktuelle Funktionsweise zu überwinden. Das Neben- und Nacheinander verschiedener Praktiken und Funktionen wie Park- und Marktplatz, Gastronomiefläche und kreativer Freiraum führe, so die Politik, zu unüberwindbaren Interessens- und Nutzungskonflikten zwischen verschiedenen sozialen Gruppen. Dies könne nur durch klare Zuordnungen und Reglementierungen überwunden werden²⁷⁵. „Il faut que chaque chose soit bien ordonnée“, erklärt der Präsident der SoLEAM *Gérard Chenoz*. „Il ne faut pas d'usages contraires. Il faut essayer de mettre un peu d'ordre dans le chaos urbain qui ne fait plaisir à personne“ (Transkr. Beteiligungsverfahren 17.12.2015).

Allen voran der Markt ist in den Augen der Lokalpolitik und der Stadtverwaltung ein zentrales Hindernis bei dem Ziel der Re-Etablierung innerstädtischer Attraktivität. Mit seinen engen, überfüllten Gassen, seinem Lärm und seinen Müllbergen, die drei mal wöchentlich auf dem Platz

274 „L'enjeu est d'accentuer la mutation positive qui s'est concrétisée déjà par un regain d'attractivité et de population, en corrigeant les dysfonctionnements urbains qui perdurent et entravent la dynamique amorcée. Le centre ville constitue à la fois la vitrine et le coeur de cette mutation qui doit conforter Marseille dans son rôle de capitale euroméditerranéenne.“ (Ville de Marseille 2010 : Deliberations).

275 Beispielsweise heißt es in Bezug auf das Verhältnis zwischen Marktplatz und Gastronomieflächen : „Il est indispensable de dédier des espaces permanents aux terrasses des cafés afin d'éviter les conflits d'usage avec le marché, et la contrainte des installations tardives des terrasses en raison du nettoyage en fin de marché. Les terrasses pourront être positionnées en pied d'immeuble ou sur la place pour participer à son animation (... et) devront être clairement identifiables.“ (Soleam 2016 : 41).

zurück bleiben, bilde er den Inbegriff urbanen Durcheinanders. Maryline Van de Voorde, technische Leiterin und Projektverantwortliche der SoLEAM, bezeichnet ihn als „stressant. Les camions bloqués qui klaxons, du bruit, des mouvements de partout. C’est violent, ça ne donne pas envie de rester, de flâner“ (Interview Van Voorde)²⁷⁶. Die 300 Händler sollen daher auf 170 reduziert und mit einer gezielten Anwerbung anderer Stände das Marktangebot vielfältiger und hochwertiger werden.

Andererseits wird das Ziel ausgegeben, die potentiellen Raumkonflikte durch eine alle Nutzergruppen in den Blick nehmende Platzgestaltung zu umgehen. Auffällig dabei ist allerdings, dass in dem Projektentwurf zwei zentrale Nutzergruppen überhaupt nicht aufgeführt sind : die Jugendlichen sowie die festlichen Aktivitäten u.a. durch die links-libertären Akteure des Viertels. Noch während des Beteiligungsverfahrens, das im Herbst 2015 von dem Pariser Büro *ResPublica* durchgeführt wird, konstatieren alle Anwesenden die Notwendigkeit von Spielflächen für die Kinder und Jugendlichen des Viertels²⁷⁷. Der Anforderungskatalog allerdings kehrt diese Forderung in ihr Gegenteil um : „Le projet ne prévoit pas la réalisation de terrains multi-sports, ou autre équipements destinés aux adolescents“ (SoLEAM 2016 : 41). Auf Nachfragen erklärt Mme Van de Voorde: „les élus l’ont refusé car ils ont considéré que les ados se trouvent eux-mêmes des usages et étant donné qu’il n’y a pas assez de place pour tous les usages ce n’est pas un élément primordial. Ça aurait fait un usage de plus à faire cohabiter“ (ebd.).

Was die festlichen und gegenkulturellen Praktiken im öffentlichen Raum betrifft, drücken zahlreiche Beiträge des Beteiligungsverfahrens die Bedeutung von Freiflächen und selbstorganisierten Praktiken aus²⁷⁸. Auch hier kehren sich die Forderungen in ihr Gegenteil um: „la structuration des usages sur la totalité de l’espace public devra permettre de supprimer les *vides*, les espaces sans vocation, qui engendrent des appropriations déviantes. (...) L’amélioration de la lisibilité de la place, le décloisonnement des espaces, la suppression des espaces masqués propices à des usages non désirables de l’espace public, notamment nocturnes.“ (SoLEAM 2016 : 32f.).

Die Renovierung zielt, so scheint es anhand einzelner Formulierungen immer wieder durch, auf einen „beau marché qualitatif“ (SoLEAM 2015 : 10), auf einen neuen Einzelhandel und Gastronomiebetrieb (SoLEAM 2016 : 33 und 41) und eine *ambiance apaisée et pacifiée* zur Anlockung von Touristen und der gehobenen Mittelklasse. In Einklang mit diversen

276 Das Interview wurde von Hélène Jeanmougin, Doktorandin am Laboratoire méditerranéen de sociologie, durchgeführt. Ihre Arbeit trägt den Titel *Marseille, Berlin, Palerme : sociologie comparée du renouvellement urbain de trois métropoles. Entre fragilités, continuités et conflictualités, quels devenir pour les quartiers centraux et leurs habitants?*

277 „Concernant les espaces de jeux, on a que des points d’accord. Il y a eu des tas de priorités données à la jeunesse, aux jeux d’enfants pour les petits, mais aussi pour les adolescents. (Par exemple) des espaces de foot, des rollers, des skates, des trottinettes, des tables de ping-pong. Un terrain multi-sport mais qui soit bien déterminé, qui ne soit pas quelque chose de passage mais un vrai terrain multi-sport.“ (Transkr. Beteiligungsverfahren 17.12.2015).

278 „Quels sont les 3 mots qui représentent le mieux pour vous La Plaine aujourd’hui?“ Wenn diese Frage von den Teilnehmenden des Beteiligungsverfahrens weitestgehend als infantilisierend und reduktionistisch wahrgenommen wird, so machen die Schlagworte die Bedeutung des Platz für viele seiner Nutzer deutlich: populaire – vivant – festive – joyeusement bordélique – multiculturelle – diversité – rencontres – etc.“ (ResPublica N°2 : 5).

Strategiepapieren müsse die *Lesbarkeit* (lisibilité) Marseilles, deren Außen- und Innenwahrnehmung, anhand eines aufeinander abgestimmten *city branding* optimiert werden. Auf unterschiedlichen Ebenen (Medien, öffentlicher Raum, Immobilienmarkt, Kulturangebot etc.) und gegenüber diversen Zielgruppen (Investoren, Studenten, qualifizierten Arbeitnehmern, Touristen) müsse das Bild einer dynamischen, lebenswerten und kreativen Metropole vermittelt werden (VdM 2012). Dem Plateau komme, so eine Vorstudie des Renovierungsprojekts, als *deuxième espace metropolitaine* die Rolle eines strategischen Konglomerats für die städtische Wissensindustrie sowie die dauerhafte Anziehung von Studenten zu (SoLEAM 2013 : 55).

Die europäische Kulturhauptstadt 2013 wurde von den städtischen Eliten als „opportunité d’une vitrine de la mutation engagée“ begriffen. Bezüglich des innerstädtischen Renovierungsprojekts OGCV heißt es weiter: „Le Vieux-Port et La Canebière sont les lieux emblématiques où la Ville pourra marquer l’ampleur de ses ambitions“ (VdM 2010). Keine der zahlreichen symbolträchtigen Paraden und Interventionen im öffentlichen Raum fand allerdings auf dem Plateau oder der Plaine statt. Als Momente der Verzauberung, als „temps forts qui resteront gravés dans la mémoire collective“, waren sie räumlich auf jene „nouveaux espaces urbains récemment requalifiés“ (L’AgAM 2014 : 5) reduziert : den Vieux Port, die Promenade des MuCEM, die Rue de la République, den Cours Estienne d’Orve oder die Friche Belle de Mai. Der links-libertäre Charakter vieler der kulturellen Vereine und Kollektive auf dem Plateau mit ihrer ablehnenden Haltung gegenüber den Institutionen und dem Großprojekt ist nicht der einzige Grund für diese Abstinenz.

Vielmehr stellt sich die Frage, ob sich für die lokalen Eliten die Ziele einer prestigeträchtigen Imageproduktion auf dem nicht-renovierten *Place Jean Jaurès* nicht deutlich genug und unverkennbar *ablesen* ließen? Vergleicht man den Place Jean Jaurès in seiner aktuellen Form mit anderen Plätzen der Innenstadt, dem Cours Estienne d’Orve nahe des Alten Hafen, dem Place de Lenche im Panier oder selbst dem benachbarten Cours Julien, dann hebt er sich entscheidend von diesen ab. Alle diese Plätze wurden in den 1980er und 1990er Jahren, als die Politik der



Vor allem der Innenbereich des Platzes bietet Raum für Unvorhersehbarkeit und Aneignung.

© SoLEAM 2017

reconquête urbaine einen ersten Höhepunkt erreichte, ohne den Widerstand der Lokalbevölkerung *requalifiziert*. Damit sind sie heute von Cafés, Bars und Restaurants überdeckt und als semi-private Räume in ihrer Funktion, Konsum zu gewährleisten, fest definiert. Öffentliche Bänke oder Grünflächen sind gar nicht bis kaum vorhanden, Flohmärkte, Fußball spielende Kinder oder andere kollektive Treffen sind, unter Ausnahme des Cours Julien, verboten. Ihre architektonische Konfiguration gibt all solchen Praktiken keinen Raum, die sich durch Spontaneität und freie Initiative auszeichnen, was Pierre Bourdieu anhand des Konzepts der *stummen Gebote* fasste.

So manifestiere und reproduziere sich Bourdieu zufolge in der räumlichen und architektonischen Gestaltung der Umwelt die Strukturen der Gesellschaftsordnung. In Form von symbolischer Macht werden diese Strukturen von den Mitgliedern der Gesellschaft in aller Regel unbemerkt einverleibt und entfalten gerade auch deshalb tiefgreifende Auswirkungen auf deren Denkstrukturen und Handlungsdispositionen (Bourdieu 2010 : 119). Christoph Twickel übernimmt den Begriff zur Beschreibung des Potsdamer Platz in Berlin oder der Hamburger Hafencity „nach einer klaren Hierarchie der Nutzungen: Sein Design bevorzugt Menschen, die zum Shoppen und Konsumieren kommen, toleriert das touristische, die Architektur bewundernde Flanieren und sperrt sich gegen abhängende Jugendliche, Straßenmusiker, Punks, Obdachlose, Biertrinker und taubenfütternde Rentner“ (Twickel 2009 : 37).

Die Vorstrukturierung jeglicher Nutzungsformen des Platzes, die Vermeidung von Orten ohne klare Zuordnung, aber auch die Anforderung einer möglichen Totalüberwachung des Platzes mit 23 Kameras, lassen sich als solche *stumme Gebote* interpretieren (vgl. SoLEAM 2016 : 44). Was die Verkleinerung und Aufwertung des Marktes betrifft, sei an die Politik der *reconquête urbaine* in den 1980er und 1990er Jahren erinnert (Kap. V.). Dessen Ziel, die Mittelschichten zurück ins Zentrum zu locken, wurde neben der Renovierung des Wohnbestands durch eine *Rückeroberung der Straße* vollzogen. In diesem Zuge wurden mehrere, stark migrantisch geprägte Märkte zerstört und/oder in den Norden der Stadt verlagert – ihrer ökonomischen und sozialen Bedeutung zum Trotz ! (Mazzella 1996 : 121). Ähnliches gilt heute für den *marché de la Plaine*, der mit 300 Arbeitsplätzen und bis zu 10.000 Besuchern täglich²⁷⁹ eine wichtige wirtschaftliche und soziale Funktion nicht nur für die links-libertären Gruppen des Plateaus (Kap. VIII.), sondern allen voran für die *couches populaires* auch jenseits der Grenzen der Innenstadt erfüllt²⁸⁰.

Das offizielle Ziel, die Grünflächen des Platzes zu erhalten, steht die Privatisierungs- und Abholzungspolitik städtischer Grünflächen gegenüber (Parc Longchamp, Parc Valmer, Parc Michel Lévy, Luminy, Place de Lenche, etc.). Die Verbannung des Autos wiederum muss vor dem Hintergrund eines mangelhaften, die sozialräumliche Segregation reproduzierenden öffentlichen Verkehrssystems kritisch gesehen werden (vgl. Hernandez 2013). Und die Errichtung von Fahrradwegen steht im Widerspruch zur städtischen Gesamtpolitik (vgl. Int. : VeV 2018). Von den nur 18 öffentlichen Toiletten der Stadt funktionieren Medienberichten zufolge nur acht (vgl. Int. : Max 2018).

279 Eine detaillierte Zählung aller eingehenden Kunden durch sechzehn Personen der Assemblée de la Plaine am 09. Juni 2018 kommt auf 10.230 Marktbesucher zwischen 9 Uhr 30 und 13 Uhr.

280 Er ermöglicht den Kauf von Kleidung und Stoffen, Küchenzubehör und Nahrungsmitteln, Werkzeug- und Pflegeutensilien zu sehr viel günstigeren Preisen als die regulären Läden der Stadt. „Ce marché est très important pour cette ville“, gibt eine Anwohnerin einer Umfrage der Assemblée zu Protokoll. „Je suis cliente depuis des années, je réçois un accueil très agréable de la part des commerçants. Les prix pratiqués sont à la portée de tous. Il faut penser à la population qui a moins de moyens.“ (Feldnotiz, 30.03.2017). Auch der „Marché de Madrague“ im Norden der Stadt steht trotz seiner vitalen Bedeutung für bis zu 100.000 Menschen vor seinem Ende (vgl. Jolé und Kornblum 2016).

2. Reaktionen der links-libertären Netzwerke des Plateaus. Zur Hegemonie der radikalen Abgrenzung

Im Herbst 2015, als die Aktivisten der Assemblée erste Details über die Renovierungsziele erfahren, wird es einheitlich abgelehnt (Feldnotiz, 26.11.2015). Andererseits treten grundlegende Unterschiede zwischen verschiedenen Personen über geeignete Strategien und mögliche Bündnispartner zutage. Gemäß des im vorigen Kapitel identifizierten *Prinzips der Hegemonie* und dessen soziokultureller Logik eines *entweder-oder* wird vorerst wenig unternommen, um eine Koexistenz der verschiedenen Positionen unter Wahrung gemeinsamer Ziele und Praktiken zu ermöglichen. Vielmehr lässt sich eine Hegemonie von Positionen der radikalen Abkehr beobachten. „S'il y a un consensus à chercher“, so ein Aktivist aus dem okzitanischen Milieu, „je pense que c'est une piège de trouver un contre-projet. De toute façon, on n'est pas armé pour faire ce genre de travail. Je pense que (ce que nous rassemble), c'est juste le refus de tout projet aménagement global sur la Plaine“ (Film : Gardarem La Plana : 6:03). Julien zieht bei einem Treffen der Assemblée noch vor der Veröffentlichung des Anforderungskatalogs die folgende, radikale Konsequenz: „Moi personnellement, c'est fini avec la Soleam, je ne veux plus à voir avec eux.“ (Feldnotiz, 11.01.2016).

Und selbst bei undogmatischen Personen der links-libertären Netzwerke des Plateau führen Misstrauen und Angst vor Vereinnahmung nur sehr zögerlich zum Ausarbeiten eigener, affirmativer Positionen²⁸¹. Positionen, die auf Zwischenräume, Widersprüche der Stadtpolitik und mögliche Kompromisse zielen, werden unter der identifizierten Ausschlusslogik politischer Mobilisierung regelmäßig abgelehnt²⁸². Francesco kritisiert diese Ausschlusslogik folgendermaßen: „on ne pouvait pas se mettre sur une position de défense de cet espace, parce que beaucoup des habitants et d'usagers ne pouvait pas la partager. Il fallait plus nuancer“ (Interview, 14.12.2016). Doch einer

281 Der Filmemacher Robert zum Beispiel erkennt durchaus die Notwendigkeit der politischen Zusammenarbeit und des Offen-Haltens von Brückenschlägen an, gerade auch mit Stadtplanern und anderen Spezialisten. Ganz im Sinne Walter Nicholls fasst er unter diesen Gesichtspunkten das Verhältnis zwischen CVPT und der Assemblée wie folgt: „inventer une ville pour tous ne peut se faire qu'en associant des compétences techniques d'urbanistes comme vous à la force de vie et d'expression d'excités comme nous“ (Robert, e-mail, 26.12.2015). Die Angst vor den Folgen einer grundlegenden Aufwertung des Viertels führt vorerst jedoch auch bei Nicolas zu einer Affirmation des Bestehenden: „si je veux être sincère, je préfère la Plaine un peu pourrie, crasseuse, bruyante, mal élevée et mélangée d'aujourd'hui, que la Plaine refaite à neuf de demain, sans les sacs poubelles dans les arbres, les crottes de chien, les rats ou les borrachos du soir, les baignoires serrées les unes contre les autres, ... mais aussi sans les plainards, ma cannette de bière à l'épicerie en rentrant chez moi, ou les baskets à 10 balles au marché. Où est la solution ? (...) Quelle position Un Centre Ville pour Tous peut-il proposer pour être constructif et ouvert à la rénovation, mais vigilant sur ses effets?“ (ebd.).

282 Beispielsweise stellt Mathilde, ausgebildete Soziologin und Stadtplanerin und im Verein CVPT aktiv, argumentative Bezüge zur gesamtstädtischen Verkehrsplanung her. Jean weist sie aufgrund ihres technischen Charakters als zu abstrakt und unverständlich zurück : „Elle commence de parler avec une approche très technicienne, des plans de déplacement urbain, de réaménagement de voies de circulation. Voilà, pour pleins des gens ça apparaît plus tangible. C'est pas du concret“ (Interview Jean).

Mit Fred Rose lässt sich an dieser Stelle eine mangelnde Vermittlung zwischen technischen und gegenkulturellen Argumentationen und Strategien konstatieren : „If one chooses to work within the existing political system, one is forced to utilize rational and technical means. If one chooses to operate within a counter cultural group, then one is able to reject technical means and seek culturally based change. These dynamics reflect competing strategies in middle-class society that are expressed in new social movements“ (1997 : 485).

solchen Nuancierung steht die Abwehrhaltung gegenüber gemäßigten Positionen gegenüber. „Tout ceux qui arrivent pour la première fois et se présentent comme paysagistes, ils vont pas rentrer dans l'Assemblée“, resümiert Francesco.

Zusammenfassend zeichnen sich die verschiedenen Positionen einer radikalen Abkehr durch fehlende Vorschläge zur Verbesserung der lokalen Lebensbedingungen aus. Damit werden keine Alternativen zum Autoverkehr, der ausgereizten, chaotischen Parkplatzsituation oder der schlechten öffentlichen Verkehrsanbindung erarbeitet ; keine Kritik an den weitestgehend moderaten und engen Bürgersteigen und Straßen formuliert ; keine Lösungen für die Müllproblematik des Marktes erarbeitet ; keine öffentlichen, sanitären Einrichtungen und Grünflächen eingefordert. Wir erinnern abermals an Hamburg. Der Kampf um den *Park Fiction* auf St. Pauli war gerade aufgrund eines produktiven Vorgehens erfolgreich, das die Bedürfnisse der Bewohner ins Zentrum rückte. Dank der Integration unterschiedlicher Akteure und ihrer Ressourcen (bsw. GWA-St.Pauli) konnte die Kritik am Bestehenden mit einem produktiven Entwurf fruchtbar und attraktiv gemacht werden. Die mangelnde Erarbeitung einer konstruktiven Alternative durch die Assemblée hingegen sollte dem politischen Gegner vorerst in die Hände spielen.

3. Konsequenzen der Hegemonie einer radikalen Abkehrposition

Bereits der Konflikt rund um den Bau der Tiefgarage unter dem Place Jean Jaurès zu Beginn der 1990er Jahre verweist auf eine Opposition zwischen konservativen Anwohnern und liberalen Gruppen²⁸³. Eine solche duale Gegenüberstellung, wie sie sich im Gründungstext der Assemblée 2012 (Kap. IX.) reproduziert, stellt eine starke Vereinfachung der sozialen Realitäten vor Ort dar. Die jahrelange Vernachlässigung und nur sehr sporadisch durchgeführten öffentlichen Investitionen haben bei breiten Teilen der Lokalbevölkerung das Bedürfnis nach mehr Ordnung, Sauberkeit und Ruhe entstehen lassen. Das Beteiligungsverfahren lässt mehrere solcher Stimmen deutlich werden, die allerdings von einzelnen Mitgliedern der Assemblée öffentlich diskreditiert werden²⁸⁴.

283 „Le parking est inauguré le 21 juillet 1993 et divise la population, avec d'un côté, les retraités (soutenus par le CIQ Plaine-Cours Julien), qui se réjouissent de la disparition des voitures et espèrent voir également s'éloigner un certain type de *faune* qui gravite autour de La Plaine, attirée par l'activité des établissements de nuit, et de l'autre (...) les associations qui militent en faveur d'une place vivante et accueillante.“ (Gasquet et.al. 2002 : 86).

284 Eine Frau Ende dreißig fragt in den Saal : „J'ai qu'à déménager, c'est ça ? En fait, il n'y a pas de réelle diversité à la Plaine. La diversité, ça veut dire toutes les franges de la population, et non seulement ceux qui aiment les fanfares, qui ont envie de boire des bières au jardin le soir. J'ai un enfant de trois ans que j'amène au parc qui est dégueulasse. Ça me dégoûte d'amener ma fille au parc ... et si je le fais, c'est parce que je n'ai pas d'autre choix. (...) Bien sûr, je ne suis pas naïve, il y a des trucs qui ne changeront pas, mais je suis contente que la Plaine ait été choisie pour investir de l'argent parce qu'en l'état actuel elle n'est pas bien (...) Ce qui m'a gonflé ce soir, c'est que ceux qui sont contre

Stéphanie Lazal, Mitte vierzig, wohnt seit 13 Jahren in der Nähe des Platzes. Sie ist studierte Ethnologin und arbeitet, wie viele ihrer Freunde aus dem Viertel, im Kultursektor der Stadt. Ihr erster Kontakt mit der Assemblée sei Ende des Jahres 2015 erfolgt, als die Aktivisten damit begannen, die Bevölkerung über die anstehende Platzrenovierung zu informieren. „L'initiative était chouette“, erinnert sie sich (Interview Lazal, 03.07.2017). Allerdings habe sich bereits im ersten Gespräch mit einem Mitglied der Assemblée Ernüchterung breitgemacht. Ihre Hoffnung auf ein Sprachrohr zwischen den Interessen des Viertels und der Stadtpolitik sei dabei aus mehreren Gründen enttäuscht worden²⁸⁵. Die bereits fest etablierte Position einer radikalen Abgrenzung gegenüber der Platzrenovierung steht einem tiefgreifenden Austausch zwischen Lazal und einem Teil der Assemblée entgegen. Eine offene Auseinandersetzung hätte es jedoch erlaubt, zahlreiche politische Gemeinsamkeiten in den Blick zu nehmen mit der Aussicht, neue politische Fürsprecher mit je eigenen Kompetenzen, Ressourcen und sozialen Kontakten zu gewinnen²⁸⁶.

Zusammenfassend entpuppt sich die oben skizzierte Position der radikalen Abkehr, vermengt mit einer Politik der ersten Person, als potentielle Schwachstelle, insofern der Lebensalltag und die Bedürfnisse derer, die man zu mobilisieren versucht, nicht in die eigene Position integriert werden. Es fehlt an produktiven, affirmativen Gegenentwürfen. Andernfalls ist es gerade der informelle Charakter der Assemblée, der dem politischen Gegenspieler Raum lässt für Verunglimpfungen und Misskredit²⁸⁷. Die Assemblée setzt sich seit ihrem Bestehen aus verschiedenen inhaltlichen, auch konstruktiven Positionen zusammen. Letztere werden von der Außenwahrnehmung jedoch kaum erfasst. Dabei stellt sich die Frage nach potentiellen Allianzen und Bündnissen, Brüchen und Widersprüchen mit bzw. innerhalb der Institutionen und politischen Parteien. Wie viel Raum wird dabei dem Dialog und den Austausch inhaltlicher Argumente eingeräumt ?

(le projet) ont monopolisé la parole” (Feldnotiz, 26.11.2015).

285 „Le sujet, ça ne l'intéressait pas. (...) le gars avait déjà un discours très établi et figé qui portait beaucoup sur la gentrification et qui visait contre les propriétaires d'immeuble. On accrochait presque. J'ai plusieurs amis qui sont propriétaire sur la place (...) Et ce discours sur les BoBos, je me suis sentie mit dans le panier de ceux qui gentrifient. Mais le BoBo, c'est un mythe, le terme ne veut rien dire. Par exemple moi, je ne vais que peu aux bars, pour économiser de l'argent. Et le marché paysan du Cours Julien, il n'est pas dans mes tarifs. Et son esprit ne me convient pas“ (ebd.).

286 Lazals Position : „Le projet est très minéralisé, aseptisé, sans faire sortir les particularités de Marseille. Le marché ne devrait pas seulement servir aux gens qui habitent la place, c'est aussi un lieu d'accueil. (...) Puis, je ne vois pas une place de multi-usages, pour différents types de population, comme c'est le cas aujourd'hui. (...) Les terrasses, c'est aussi une manière de trier la population. Et j'étais surprise par la suppression de la voiture. Si je trouve ça bien dans l'idée, il faut penser à des solutions au-delà de la place. Même pour la circulation“ (ebd.).

287 Einzelne Lokalpolitiker vermeiden es systematisch, die Assemblée beim Namen zu nennen. Stattdessen ist lediglich von einer *poignée d'irresponsables* (Chenoz) die Rede, einer *minorité agissante et malfaisante* (Yves Moraine, Bezirksbürgermeister), einer „association des riverains très opaque, anonyme, sans leader (qui...) revendique l'anarchie, le bordel et qui défend rien“. Und die oft sehr emotional geführten Debatten einzelner Mitglieder der Assemblée führen dazu, dass selbst wohlwollende Journalisten ihr Augenmerk auf Wutausbrüche und Diffamierungen legen, was inhaltliche Argumente und berechtigte Kritikpunkte weiter in den Hintergrund rückt (cf. Castelly, 04.03.2017).

4. „La Plaine n’est pas un canton suisse”. Zu den politischen Gelegenheitsbedingungen

Im Kapitel V. wurde die Abstinenz von offenen, durch Kompetenz- und Kontrollabgaben gekennzeichneten Beteiligungsverfahren und Partizipationsangeboten in der jüngeren Geschichte Marseilles festgestellt. Der Konflikt rund um die *Jardins Possibles* hat die politische Kultur der Konfrontation sowie das Fehlen von öffentlichen Auseinandersetzungen und Kompromissen abermals illustriert (Kap.VII.). Der Stadtplaner und langjährige Aktivist des Vereins CVPT, Martin Godron, attestiert Marseille in Geschichte und Gegenwart eine Nicht-Kultur, eine „inculture de dialogue entre politique, pouvoir publique et habitants (...) Des contacts ? Il y en a pas !“ (Interview Godron, 29.06.2017). Ein jüngeres Beispiel betrifft das erste Projekt der OGCV, das *Ilôt Feuillants*²⁸⁸. Robert Bruni, ehemals ein technischer Leiter bei *Marseille Aménagement* bzw. *SoLEAM*, berichtet von einer Entscheidungshoheit der Lokalpolitiker auch gegen die fachliche Expertise der *SoLEAM*. Worin sich Politik und Verwaltung hingegen ähneln, sei die starke Verslossenheit und Ablehnung gegenüber ergebnisoffenen Planungs- und Beteiligungsprozessen.

Interview mit einem früheren Mitarbeiter von Marseille Aménagement / SoLEAM :

Robert Bruni, gebürtig aus Marseille, war nach einem interdisziplinären Studiengang zwischen Technik-, Sozial- Und Humanwissenschaften beruflich mehrere Jahre im Ausland und in Paris tätig, bevor er zwischen 2006 – 2013 bei Marseille Aménagement, dem Vorgänger der SoLEAM, als chef de projet tiefe Einblicke nicht nur in die Arbeitsweise der Marseiller Stadtplanung, sondern in die damit zusammenhängenden politischen Verhältnisse gewann.

*Der Kontakt zu Bruni war über eine gemeinsame Bekannte hergestellt worden und fand in dessen Wohnung in vertrauter Atmosphäre statt. Zum Zeitpunkt des Interviews war Bruni seit drei Jahren nicht mehr bei der SoLEAM angestellt, was die Gesprächsbedingungen erleichterte. Die nachfolgende Darlegung wurde aus Gründen der Lesbarkeit umstrukturiert und verdichtet, ohne die inhaltlichen Aussagen zu verändern. In etwas kürzerer Form erschien das Interview in der Viertelzeitschrift *Sous le Soleil La Plaine (SSP)*, die im Jahre 2016 von der Assemblée gegründet wurde.*

Décryptage (SSP 2017 : N°3).

La **SoLEAM** est la société locale d’équipement et d’aménagement de l’aire marseillaise. Son capital de 5 000 000 € est fourni principalement par la ville de Marseille (75%) et la Métropole (24,16%). Avec elles, la SoLEAM a signé une concession d’aménagement sur les 35 pôles du Projet Grand Centre-Ville. Elle lance les études au niveau urbain, social et de l’habitat, dirige les cahiers de charges de chaque concours, lance les marchés publics et choisit les opérateurs de chantier. À chaque étape, les décisions prises sont validé par un comité technique et un comité de pilotage.

Le **comité technique** est composé par des techniciens de la SoLEAM et de la ville, notamment du service d’aménagement et d’habitat. Lors de réunions tout les deux ou trois mois, il valide les étapes de travail. Le **comité de pilotage** comprend lui des élus en charge de l’urbanisme et les maires de secteurs. La SoLEAM y présente plusieurs options qui sont arbitrées ; c’est là que sont prises les décisions les plus importantes, en terme d’objectifs, de financement ou de projet d’aménagement.

288 Das damalige Fazit der Aktivisten ist niederschmetternd : „pas de diagnostic, ni de scénarios alternatifs, directement un appel à candidature sur un seul choix, un projet d’investissement commercial. Malgré une attention déclarée à l’intérêt du projet, c’est le chèque qui fera la différence (Notons d’ailleurs qu’aucune information n’est accessible sur les projets recalés, qui permettrait d’en apprécier la diversité).“ (Atelier Feuillants 2013b).

Dans votre travail, quel était la marge de manœuvre par rapport aux élus ?

Dans le comité de pilotage, la marge de manœuvre est assez étroite. Moi, j'ai essayé d'y défendre mes projets avec un minimum de conviction, en cherchant à déployer des arguments qui sont acceptables pour la Ville, en terme financier, de planning et de contenu. Mais si tu ne vas pas dans le sens attendu, si tu gêne, tu es rapidement mis de côté. Face aux élus, tu fait des concessions tout les jours. Même Charles Boumendil, l'ancien directeur de Marseille Aménagement, il dépendait directement de la Mairie centrale.

À quel point une approche participative est-elle menée pour enrichir le diagnostic ?

D'une manière générale ça se fait peu. J'ai proposé des dispositifs participatifs avec des artistes, des centres sociaux et des écoles. La SoLEAM et la ville en n'avaient pas du tout l'habitude. J'ai du me battre. Même des chefs de projet m'ont demandé pourquoi je me compliquais la vie. « Fait ton projet ».

Une autre difficulté c'est que toi, autant que technicien, tu as le savoir. Tu es celui qui est capable de répondre à tout, aux contraintes techniques et juridiques, budgétaires et calendriers. C'est difficile de sortir de ce rôle là. Même pour moi qui est sensibilisé à ces questions. Tu es pris dans une approche hyper technicienne qui ferme la porte à des idées parfois plus intéressantes ou plus créatives. La dimension sociale et humaine est finalement peu prise en compte y compris de la part des techniciens. Souvent, on arrive avec un joli projet peu capable d'évoluer, qui ne prend pas en compte le contexte locale et qui se dégrade au bout de quelques années, parce qu'il n'y a pas d'entretien derrière.

Quant aux élus, la concertation ne les intéresse pas ; je pense qu'ils comprennent peu de chose à l'urbanisme et encore moins aux problématiques sociales. Je me rappelle à des discours archaïques d'élus sur la Plaine, « c'est salle, il y a trop d'arabes, il faut faire propre ». Bon, tu as des élus plus fin que ça, mais en général ça vol pas très haut.

Au niveau structurel, de budget, d'objectifs, de calendrier, y a-t-il du temps et des moyens pour une vraie concertation ?

C'est vrai que peu de place est faite à la concertation sur la totalité du temps dédié à un projet. Trouver un consensus prend du temps. On laisse tomber et préfère une communication sur de jolis panneaux ou des réunions publiques d'information. La SoLEAM est payé sur des résultats, à certaines étapes du projet, comme à la remise du diagnostic, du bilan financier avec les études et puis à la livraison finale. Il faut que ça avance.

Et puis au niveau individuel aussi, la densité de travail (de 40h à 60h par semaine incluant de fois les WE), la difficulté de résoudre des problèmes hyper-complexes font que tu peux facilement perdre du recul sans que tu aies de mauvaises intentions.

Ce qui me gêne dans ce travail, c'est que c'est difficile d'avoir un raisonnement un peu plus large, au-delà du micro-contexte. C'est vrai qu'il existe des études de l'AgAM ou des techniciens de la ville très compétents qui conçoivent et réfléchissent la ville dans son ensemble. Néanmoins je me rappelle très bien de discussions avec la direction de la SoLEAM au sujet du projet de la Plaine : il faut intégrer des enjeux sociaux plus globaux, des usages divers. Ça n'a pas trop été fait.

Il y a eu un projet de rénovation de la Plaine à la fin des années 1990, qui s'est réalisé contre la volonté d'une partie de la population. Depuis, il y avait pas d'entretien de la place. On a l'impression que c'est stratégique pour mieux légitimer une rénovation conséquente.

Effectivement, j'ai souvent l'impression, et je l'ai souvent eu quand je travaillais, qu'on laisse dégrader les choses et puis derrière on fait des aménagements qui correspondent à l'image qui se fait une certaine classe sociale plutôt dominante sur ce que doit être la ville, c'est-à-dire jolie, propre, sécurisée, avec des caméras et surtout où on ne voie pas les clochards et tout ça.

Noch zu Beginn des Beteiligungsverfahrens an der Plaine im November 2015 versprechen die Verantwortlichen der SoLEAM, Gérard Chenoz und Jean-Yves Miaux, Bürgernähe, Transparenz und echte Beteiligung. Bereits wenige Wochen bereut Chenoz diese Entscheidung öffentlich²⁸⁹. Und das im Jahr 2016 formulierte Versprechen, sowohl den Anforderungskatalog sowie die vier finalen Vorschläge im Viertel vorzustellen, sollte die SoLEAM nicht halten. Selbst die akkreditierten Medienvertreter der Stadt werden erst mehr als zwei Jahre später, am 04. Juli 2018, die Gelegenheit bekommen, sich mit Fragen an die Verantwortlichen aus Politik und Stadtplanung zu wenden. Der Agentur APS, dessen Projektentwurf im Laufe des Jahres 2016 schließlich den Zuschlag zur Platzrenovierung erhält, wird eine Kontaktaufnahme mit der Zivilgesellschaft explizit von politischer Seite untersagt (Feldnotiz, Juni 2017). Das finale Projekt wird der Öffentlichkeit im November 2016 lediglich anhand eines Zeitungsartikels vorgestellt (La Provence, 23.11.2016). „La Plaine n’est pas un canton suisse“, bringt ein Journalist die fehlende Beteiligungs- und Gesprächskultur in Marseille auf dem Punkt (Castelly 2015).

Die offizielle Bekanntmachung des Projekts findet im Rahmen einer zweiten, gesetzlich vorgeschriebenen *concertation* im März 2017 statt. Eine öffentliche Vorstellung lehnt Chenoz auch hier ab : „Ça crie, ça ne sert à rien“ (La Provence, 23.11.2016). Das Beteiligungsverfahren beschränkt sich auf fünf Plakate, die von dem fachfremden und regierungsnahen Kommunikationsbüro *Artkom* entworfen wurden und an drei öffentlichen Orten, alle in einiger Entfernung zum Platz, ausgestellt sind. Öffentlich kommuniziert wird diese zweite Phase der Bürgerbeteiligung nur auf der Internetseite der SoLEAM und in einer kurzen Pressemitteilung. Lediglich die sogenannten *registres de dialogue* ermöglichen der Bevölkerung, ihre Meinung kundzutun.

Die Ratifikation dieser zweiten Phase der Beteiligung findet am 19.10.2017 im Parlament der Metropolregion Aix-Marseille statt. Der diesem Verfahren zugrunde liegende Bericht (MAM 2017) gibt eine ausführliche Zusammenfassung der in beiden Beteiligungsverfahren vorgebrachten Einwände, Bedenken und Ängste der lokalen Bevölkerung wieder. Positionen der Bevölkerung, die das Projekt klar befürworten, kommen während des Beteiligungsverfahrens kaum zum Ausdruck. Es dominieren die argumentativ untermauerten Kritikpunkte von Un Centre-Ville Pour Tous sowie der Assemblée de la Plaine. Auch die Argumente von Vereinen wie *Vélo en Ville*, der linksextremen *Front de Gauche* oder von meiner Seite werden darin aufgegriffen und anhand verschiedener

289 „C’est la deuxième fois que la ville a recours à des professionnels de la concertation. Et franchement, je le regrette presque : si on avait fait ça discrètement, en élargissant un trottoir à gauche, puis à droite, personne n’aurait rien dit. Les gens critiquent, ils prennent des pseudos, font des lettres anonymes et ne viennent pas me voir pour en parler. (...) Je sais bien que cela ne représente que 150 personnes sur 800.000, c’est juste une poignée d’irresponsables“ (zit. In. : Castelly 2015).

Themenbereiche dargelegt : Verkehrssituation ; Gewerbe ; Nutzungsformen im öffentlichen Raum ; (undemokratisches) Beteiligungsverfahren (Anhang V.). Das Dokument illustriert u.a., dass die Hegemonie radikaler Positionen innerhalb der Assemblée de la Plaine in den zurückliegenden zwei Jahren überwunden und von sachlichen, argumentativ untermauerten Positionen ergänzt wurde. Doch welchen Einfluss haben diese zahlreichen Kritikpunkte und Einwände auf das Renovierungsprojekt ? Welche konkreten Konsequenzen haben die Stadtplaner und Lokalpolitiker daraus gezogen? Auf diese letztlich entscheidenden Fragen geht weder das Dokument ein, noch werden sie im Parlament behandelt und diskutiert.

Ferner stellt sich die Frage, auf welche Unterstützung und Resonanz die außerparlamentarisch formulierten Ansprüche einer umfassenden und transparenten Politik der Bürgerbeteiligung im Parlament der Metropolregion treffen? Die parlamentarische Debatte erweist sich letztlich als starke und sehr unsachlich geführte Verkürzung der Positionen, Bedürfnisse und sozialen Realitäten des Viertels. Gérard Chenoz nutzt den Anlass, um die Bürgerbeteiligung als erfolgreiches Beispiel lokaler Demokratie zu stilisieren²⁹⁰. Die einzige kritische Position wird von dem kommunistischen Abgeordneten *Marc Poggiale* vertreten. Angesichts der politischen Machtverhältnisse im Parlament und einer als für undemokratisch befundenen Bürgerbeteiligung bleibe ihm und seiner Partei nur eine Maßnahme, nämlich sich der Wahl zu enthalten²⁹¹.

Das Beispiel zeigt, dass die Aktivisten auf keine breite und wirkungsvolle Unterstützung innerhalb der Parlamente bauen können. Diese zeichnet sich durch das Fehlen sachlicher und offener Debatten aus. Es fehlt auf beiden Seiten an Mittlerinstanzen, die durch mögliche Kompromisse die Kluft zwischen parlamentarischer und links-libertärer Politik zu überbrücken gewollt und in der Lage wären²⁹². Während innerhalb der Assemblée die Positionen einer radikalen Abkehr wirksam

290 Jacques Besnainou, FN : „Pour beaucoup de Marseillais, il est inconcevable de traverser (La Plaine) ou d’y venir se promener. Les habitants, pour la plupart, subissent ce secteur plus qu’ils ne le vivent. (C’est) le paradis des bobos bohèmes vivant là leur rêve de Quartier latin aux accents de Pagnol, et de militants idéologues, se côtoyant dans un espace qu’ils ont fait *leur*, uniquement *leur*, tous très hostiles à tout changement qui leur ferait perdre leur illusoire rêve d’indépendantistes de quartier“. Jean-Claude Gaudin, UMP : „La place Jean-Jaurès, ça ne peut pas continuer comme ça (...) Il faut de l’ordre quand même, hein ? On ne peut pas laisser tout faire par des gens (...) qui veulent tout s’accaparer! sans loi ni titre!“. Gérard Chenoz, UMP : „Depuis 2015, Monsieur Poggiale, dix ateliers de réflexion et de travail ont eu lieu avec des habitants, des commerçants, des professionnels, des forains, et l’ensemble des usagers du secteur. (...) Il y a eu 155 personnes qui ont été reçues, (...) on a reçu 108 contributions dont on a tenu compte. Et vous avez eu un annexe dans le rapport qui explique tout ça. Plus clair, je ne peux pas !“ (zit. In. : SSP N°4 : 6f.).

291 „Ce qui est concocté est une réorientation complète de la voirie, de l’espace public et des usages, d’où la très grande inquiétude manifestée pendant la concertation sur le thème d’une gentrification à vocation touristique. Pour marquer la double insatisfaction concernant la manière de concerter et de tenir à l’écart les conseillers métropolitains et les Marseillais, et de demander un vrai travail ouvert pour faire évoluer le projet, nous allons nous abstenir sur le dossier.“ (zit. In. : SSP N°4 : 6).

292 Im Stadtparlament verfügt die regierende UMP unter Jean-Claude Gaudin nach den Wahlen 2014 mit 61 von 101 Sitzen über die absolute Mehrheit. Die Front National und die linken Parteien stellen jeweils 20 Abgeordnete, wobei letztere in

sind und als *Politik der ersten Person* eine Distanz zu benachbarten sozialen Gruppen und vor allem zu den Institutionen aufrechterhalten, zeichnet sich die offizielle Politik im Umgang mit außerparlamentarischem Protest durch eine *Politik der Missachtung* aus (Bishara 2015). „Examples of ignoring include not communicating with protesters, issuing condescending statements, physically evading protesters, or acting with contempt toward popular mobilization“ (Bishara 2015). Parlamentarische und links-libertäre Politik bedingen und stabilisieren sich dabei gegenseitig.

Andererseits, es ist mehrfach angeklungen, durchläuft die Assemblée zwischen 2015 und 2018 einen Öffnungsprozess, bei dem vermehrt auf konstruktive und sachlich untermauerter Positionen gesetzt wird und mögliche Kooperationen mit anderen sozialen Gruppen und links-libertären Initiativen in den Blick genommen werden. Wenn die systematische Blockadehaltung eines kleinen Kreises des okzitanischen Milieus beinahe eine Spaltung der Assemblée zur Folge hat, kann diese durch offen ausgetragene Konflikte überwunden und zur kollektiven Erarbeitung links-libertärer Frei- und Handlungsspielräume produktiv gemacht werden.

5. Konstruktive Stimmen, interne Blockaden und neue Bündnisse

Die Entwicklungen lassen sich exemplarisch an dem Wirken des italienischen Paares Clara und Francesco nachzeichnen. Ihre nuancierte Auseinandersetzung mit dem Renovierungsprojekt ist Ausdruck ihrer politischen Dispositionen und beruflichen Erfahrungen. Beschränken wir uns vorerst auf Francesco. Er wird 1983 in einem Arbeitervorort von Mailand geboren und wächst in einem sehr unpolitischen Familienumfeld auf. Unter dem Eindruck des G8 Gipfels in Genua und den Großdemonstrationen gegen den Irakkrieg 2003 beginnt er ein erstes politisches Bewusstsein auszubilden. Nach einem Studium in Umweltingenieurwesen zieht es ihn Mitte der 2000er Jahre von Mailand ins spanische Sevilla. Mit Hilfe eines Stipendiums arbeitet er für eine NGO, die zwischen der Stadtverwaltung und politisch aktiven Bewohnergruppen vermittelt. Erst hier kann er seine politischen Überzeugungen in eine alltägliche Praxis überführen. Der Verein tritt für ein Empowerment der Bürger ein, steht mit technischem Know-How beratend zur Seite und setzt sich für ergebnisoffene, langfristige Beteiligungsverfahren ein. Damit bringt er sich im politischen Feld der Vermittlung gegensätzlicher politischer Positionen ein.

Sozialisten, die Front de Gauche und die Sammelbewegung *Changer la Donne* zersplittert sind. Im Juli 2018 erklärt sich die neue starke Linke *La France Insoumise* unter Jean-Luc Mélenchon, mittlerweile Delegierter der Nationalversammlung für die Marseiller Innenstadt, in einem offenen Brief mit den Kritikern der Platzrenovierung solidarisch, ohne dass daraus jedoch eine konkrete politische Zusammenarbeit erwachsen würde.

Was die links-libertäre Protestlandschaft Sevillas betrifft, lernt er die Kraft politischer Mobilisierungen von Nachbarschaftsinitiativen kennen, von politischen Allianzen zwischen radikalen Hausbesetzern, gemäßigten links-libertären Gruppen und der allgemeinen Bevölkerung. Entgegen vieler Initiativen und Gruppen in Marseille, so Francesco, zeichnen sich diese Mobilisierungen weniger durch lange Diskussionen oder intellektuelle Wissensproduktion aus, sondern durch Formen der direkten Aktion, die auf Kooperation und der Überbrückung von Differenzen basieren. Dabei zeigt sich für Francesco, dass man es auch für radikale linkspolitische Ansätze durchaus fruchtbar sein kann, Verhandlungen und Auseinandersetzungen mit den Institutionen zu führen. Jenseits konkreter Ergebnisse gehe es dabei vor allem darum, die Entstehung einer Kultur des Protests und politischer Austauschprozesse voranzutreiben :

„On était conscient de deux choses. L'argent venait de la spéculation immobilière (... et,) quand on commençait un projet, ça va probablement pas aboutir en quelque choses. Par contre, en le faisant, on participait à créer une culture de sortir de chez soi et de parler de sa ville. Et ça, on était convaincu que ça valait le coup. (...) Et finalement je me dit que ce n'est pas par hasard que maintenant en Espagne, tu a des maires qui sont issue du mouvement squatteur.“ (Interview, 14.12.2016).

Das politische Engagement Francescos in der Assemblée fällt zusammen mit der Verteidigung des Karnevals nach dessen Repression 2014 und intensiviert sich mit dem Bekanntwerden des Renovierungsprojekts. Dabei versucht er seine spanischen Erfahrungen einzubringen, stößt jedoch auf viel Widerstand. „On le dit constamment, il faudrait qu'on regarde d'autres luttes, mais cette exception marseillaise empêche de regarder ailleurs. Tout le monde te dit *eh oui, ici c'est Marseille, c'est pas Berlin*. Et du coup, si tu connaît autre chose, tu souffres un peu (...) Tous ceux qui arrivent pour la première fois et se présentent comme paysagistes, ils vont pas rentrer dans l'Assemblée“. Er selbst hat eine Vorliebe für die Kartografie und beginnt, die fehlende Beleuchtung des Platzes – häufig liegt dieser abends ganz im Dunkeln – kartografisch zu dokumentieren. Im Sinne eines ausdifferenzierten Deutungsrahmen soll die eigene Argumentation einer mangelhaften Instandsetzung des Platzes bildlich illustriert werden. „Mais cette méfiance envers des compétences techniques fait que je l'ai pas encore envoyé. Je pense qu'on perd beaucoup de potentialités“ (ebd.). Die Assemblée verliert aufgrund der Vorherrschaft Positionen der radikalen Abkehr also nicht nur potentielle Fürsprecher, sondern gleichermaßen deren Kompetenzen und Expertise, wie das Beispiel der Abweisung von drei jungen Stadtplanern und Architekten im Winter 2015/16 zeigt²⁹³.

293 Am 09.11.2015 stellen drei junge Stadtplaner und Architekten, darunter Mateo Ramírez vom Verein Un Centre-Ville Pour Tous, der versammelten Assemblée ein detailliert ausgearbeitetes Informationsblatt vor (Anhang IX.), auf dem

Angesichts der sich zunehmend abzeichnenden Schwierigkeit der Assemblée, die lokale Bevölkerung, aber auch die Marktbetreiber oder andere links-libertäre Initiativen der Innenstadt gegen das Renovierungsprojekt zu mobilisieren, beginnen Personen des autonomen Milieus von einer Position der radikalen Abkehr abzurücken. „Comment se rendre plus attractif, plus séduisant pour attirer plus du monde“, umschreibt André diese Motivation. Denn : „La révolution ne se fera pas que par nous“ (Interview André). In diesem Sinne tritt er innerhalb der Assemblée öffentlich für die Position einer *strategischen Inklusivität*²⁹⁴ ein.

Im Umfeld des autonomen Milieus hatte man direkt nach dem Beteiligungsverfahren der Stadt im Winter 2015 damit begonnen, dem bevorstehenden Renovierungsprojekt auf praktische und konstruktive Weise zu begegnen. Im Rahmen des informell organisierten *Fête de Possible* erbaut die Initiative, unterstützt von Personen aus der Szene der Petits Lieux, einen mehrere Meter langen Tisch im Inneren des Place Jean Jaurès (vgl. Film *Primitivi* 23.12.2015). Er entwickelt sich in kürzester Zeit nicht nur zu einem neuen sozialen Treffpunkt, sondern zum Symbol einer Stadtpolitik von unten, einer erfolgreichen Aneignung und nicht-kommerziellen Nutzung des öffentlichen Raums. Für die institutionelle Politik und einen Teil der Anwohner sind die Bänke hingegen Ausdruck von Lärm, Unordnung und Anarchie (Protokoll Marine, CIQ 27.09.2016).

Aber auch im Inneren der Assemblée wird den Bänken Widerstand entgegengebracht. Vor allem ein kleiner Zirkel von drei, vier Personen aus dem okzitanischen Milieu wird sich in den nächsten Wochen und Monaten, wenn nicht Jahren, durch eine systematische Blockadehaltung hervortun. Diese reicht von systematischen Missstrauensäußerungen gegenüber Neuankömmlingen²⁹⁵ bis hin

anhand einer Zeitskala zwischen den Jahre 2011 und 2019 die verschiedenen Phasen des Renovierungsprojekts samt der involvierten Akteure aufgeführt und beschrieben werden. Neben den Zielsetzungen der Opération Grand Centre-Ville und der SoLEAM werden dabei die diversen Vorstudien, deren Urheber, Themen und Ergebnisse skizziert. Das Informationsblatt übersteigt die zu diesem Zeitpunkt vorhandenen Kompetenzen der Assemblée in Bezug auf die Sachlichkeit der Darstellung und die Professionalität der Inhalte maßgeblich. Entsprechend der Analyse von Francesco wird das Dokument von einzelnen Mitgliedern der Assemblée als zu sachlich und unpolitisch kritisiert und verworfen (Feldnotiz, 09.11.2016). Es sollte in der Folge keine Verwendung finden. Demotiviert angesichts einer solchen mangelnden Wertschätzung werden die drei Stadtplaner und Architekten kein weiteres Engagement in der Assemblée folgen lassen.

294 In einer engagierten Rede untermauert André die Notwendigkeit, dem Renovierungsvorhaben der Stadt ein eigenes, ambitioniertes Projekt, eigene Vision entgegenzustellen. Gleichzeitig müsse man der SoLEAM einen Ausweg (*un échappatoire*) lassen, der es ihr erlaube, Kompromisse einzugehen, ohne das Gesicht zu verlieren (Feldnotiz, 11.01.2016). Gewissermaßen spiegelt sich in dem Beitrag die politische Strategie wieder, die André in einem Interview hervorgehoben hat (vgl. Kap. VIII.), nämlich Brüche im System zur Ausübung und Bewahrung einer alternativen Lebensweise zu nutzen.

295 Als die Stadtplanerin und Urbanistin Clara sich im Jahr 2015 und im Zusammenhang des Renovierungsprojekts in der Assemblée zu engagieren beginnt, wird sie von Julien und Chantal zur Seite genommen und kritisch ausgefragt : „Pourquoi tu viens ici, c'est quoi ton objectif? Comme si j'aurais forcément un objectif caché“ (Interview Clara, 01.07.2017).

zu Drohungen und Beschimpfungen derjenigen, die unerwünschte Initiativen in die Wege leiten²⁹⁶. Julien, einer dieser Personen, blockiert in seiner (intransparenten und nie zur Disposition gestellten) Funktion des Administrators der Mailingliste grundsätzlich alle Anfragen, Informationen und Initiativen, die auf eine breite Vernetzung und auf alternative Ideen zielen. Es interessieren an dieser Stelle weniger seine Beweggründe²⁹⁷, als die Folgen seines Handelns.

Erstens ziehen sich einige langjährige Mitglieder aus der Assemblée zurück, und das selbst aus dem okzitanischen Milieu. Zweitens beginnen sich vor allem Personen aus dem autonomen Milieu und der Szene der Petits Lieux außerhalb und unabhängig von der Assemblée zu organisieren. Diese Entwicklung mündet drittens in offen ausgetragenen Konflikten zwischen breiten Teilen der Assemblée und dem kleinen Kreis um Julien. Das Kollektiv der Assemblée sollte als Ganzes gestärkt daraus hervorgehen, wenn auch unter dem Verlust von Zeit, Energie und neuen Teilnehmern. Einfluss und Rückhalt gewinnen dabei vor allem konstruktive Stimmen, die eine Nähe zu künstlerischen Praktiken oder ein Austausch mit den Institutionen anstreben.

6. La Table est Plaine. Autonomieforderungen zwischen Spaltung, produktiven Konflikten und einer erweiterten Protestdynamik

Im Frühling 2016 organisiert ein informeller Zusammenschluss des autonomen Milieus und der Szene der Petits Lieux ein dreitägiges Festival zur Verteidigung des Viertels. Es trägt den Titel *La Table est Plaine*. Das Wortspiel verweist nicht nur auf einen reich gedeckten Tisch. Nein, das *Maß ist voll* ! Damit ist nicht nur das Renovierungsprojekt gemeint, sondern eine Reihe stadtpolitischer Interventionen, die mit dem Soziologen Julien Talpin (2016) als *kleinteiligen Repressionen* verstanden werden können. Am Beispiel eines Renovierungsprojekts in Lille beobachtet Talpin eine Politik der *répression à bas bruit*. Den regierenden Parteien und öffentlichen Institutionen gehe es demnach darum, anhand zahlreicher Strategien und Taktiken die politische Mobilisierung und interne Vernetzung der Bevölkerung zu unterbinden : drohender Subventionsverlust oder mangelnde

296 Im Frühling 2016 beginnen die Vorbereitungen für ein politisches Festival auf der Plaine (siehe unten). Eine der Organisatorinnen aus den Petits Lieux wird eines Abends in einer der Bars des Viertels unsanft von Nora und Chantal mit folgenden Worten zur Seite genommen : „*Vous êtes des petites nanas qui comprennent rien de la résistance. Vous comprenez rien de la Plaine*. Elles nous ont prises en otage dans le Bar de la Plaine, mais vraiment !“ (Feldnotiz, 01.05.2017).

297 Neben einigen Gründen, die bereits im VIII. Kapitel dargelegt wurden, ließe sich die systematische Abwehrhaltung als Ergebnis intellektueller Überforderung hinsichtlich komplexer stadtpolitischer Prozesse deuten („lack of political efficacy“ ; Croteau 1995 : 157). Der Einsatz von *autochthonem Kapital* zielt häufig gerade darauf, fehlendes ökonomisches und kulturelles Kapital zu kompensieren (Renahy 2010 : 25f.). Neben der Tendenz, komplexe Sachverhalte durch oppositionelle Gegenüberstellungen und inhaltliche Spekulation zu vereinfachen, zeichnet sich Juliens Verhalten dadurch aus, all solche Initiativen, Methoden, Strategien etc. zu blockieren, die sich seinem eigenen Kompetenz- und Einflussbereich entziehen.

Bereitstellung von Räumlichkeiten, symbolische Abwertung und Marginalisierung von Aktivisten und Vereinen oder die Spaltung von politischen Anliegen und Interessen der Protestierenden. „Ces formes de répression à bas bruit dégagent une sorte de microphysique du pouvoir, celui-ci s'exerçant moins par la force brute que par petites touches insidieuses, orientant les pratiques directement ou par anticipation“. (Talpin 2016 : 8). Sie lassen sich als aktive Ergänzung der oben beschriebenen *Politik der Missachtung* verstehen.

Auf dem Plateau richten sich diverse kleinteilige Repressionen in den Jahren 2015 und 2016 gezielt gegen einzelne Vereinslokale, Bars und Praktiken der lokalen links-libertären Netzwerke²⁹⁸. Sie fallen zudem in eine Epoche, die mit den Pariser Terroranschlägen, der Verhängung des nationalen Ausnahmezustands sowie den landesweiten Protesten gegen das Arbeitsgesetz *El Khomri* von regelmäßigen gewaltsamen Konflikten mit der Polizei geprägt ist. Außerdem werden die Tische und Bänke, das neue Symbol lokalpolitischer Autonomiebestrebungen, im März 2016 zersägt und abtransportiert. Dabei kommen sechzig Polizisten zum Einsatz, die gegen die friedliche, engagierte Menge mit Tränengas und Schlagstöcken vorgehen (vgl. Film *Primitivi* : 19.03.2016). Außerdem wird mehreren Orten und Vereinen, die links-libertäre Treffen beherbergen, per kurzfristigen Telefonanruf mit dem Verlust von Subventionen und mit administrativen Konsequenzen gedroht²⁹⁹. Ein Großteil der Marktbetreiber, die untereinander in diverse ethnische und familiäre Gruppen geschieden sind, wird bis in den Winter 2018 gezielt in Unklarheit über die eigene Zukunft gehalten³⁰⁰. Auch hier greift die Politik auf Methoden der Division zurück³⁰¹. Als die Bauarbeiten im Herbst 2018 kurz bevorstehen und das Mobilisierungspotential der *forain* zunimmt, gibt Lambert

298 Neben einem einjährigen, abendlichen Verkaufsverbot alkoholischer Getränke in allen Épiceries und Supermärkten wird das traditionelle Viertelsfest *La Fête de Plateau* mit dem Argument, eine Gefahr für die öffentliche Ordnung darzustellen, von der Stadtverwaltung kurzfristig abgesagt. Des Weiteren wird das Plakatieren von Veranstaltungshinweisen auf den Wänden des Viertels von der Stadt unter Strafe gestellt (100€-400€), die zugleich unter sehr intransparenten, willkürlich erscheinenden Kriterien in erster Linie gegen die Bars und Konzertsäle der lokalen politisierten Alternativszene verhängt werden. Die traditionelle Bar de la Plaine, zentraler Treffpunkt des okzitanischen Milieus, wird am 25. Februar Zielscheibe einer willkürlichen Polizeikontrolle, die eine Schikane der Gäste darstellt und durch die Präfektur trotz mangelnder Regel- und Normverstöße von der Schließung bedroht wird (vgl. *Petition SOS Bar de la Plaine*). Ein Jahr darauf, im März und April 2017, werden drei der aktivsten links-libertären Vereinslokale des Viertels, die *Dar Lamifa*, das *Manifesten* und das *l'Équitable Café*, mehrmals von der Polizei gestürmt, in zivil, ohne offizielles Mandat und unter falschen Angaben einer Brigades Anti-Bars (vgl. Int. : *Manifesten* : Communiqué).

299 Das Krisentreffen nach der Polizeirepression des Karnevals 2014 war ursprünglich in dem Vereinslokal des Fanclubs *MTP* geplant, der Teil des okzitanischen Netzwerks des Viertels ist. Er musste aber in das *Équitable Café* verschoben werden, nachdem die Verantwortlichen von MTP einen Anruf von der Stadt erhalten hatte, indem dem Verein mit dem Verlust von Subventionen gedroht wurde, sollte er das politische Treffen ausrichten. Die gleiche Situation sollte sich zwei Jahre später wiederholen. Der Verein *Chourmo* organisiert seit den 1990er Jahren an jeden 01. Mai die *Sardinade* (vgl. Kap. VIII.). Im Jahr 2016 bereitete ein informeller Zusammenschluss aus dem autonomen Milieu und der Szene der *Petits Lieux* das Festival *La Table est Plaine* vor (siehe unten). Während damit auf eine Synergie mit anderen politischen Gruppen während des symbolträchtigen Tags der Arbeit und gegen das Renovierungsprojekt gezielt wurde, unterband die Präfektur die *Sardinade*. Auch hier erhielt der Verein einen Tag zuvor einen Telefonanruf mit der Drohung von ernststen finanziellen und administrativen Konsequenzen (Feldnotiz, 01.05.2016). Die *Sardinade* wird daraufhin erstmals in dessen Geschichte nicht auf der Plaine, sondern an der *Friche Belle de Mai* ausgerichtet, was zu ernststen Spannungen zwischen dem links-libertären Zusammenschluss einerseits und einem Teil des okzitanischen Milieus führt.

aus der Assemblée zu Protokoll : „Un Gitan m'a dit qu'il y a deux jours, (l'élú) Lota a offert la place de la Joliette rien que pour sa communauté s'ils se retiraient de l'union des forains... Ils ont refusé. On reste avec les Arabes et les Noirs. La Plaine c'est La Plaine.“ (e-mail Lambert, 20.09.2018).

Auf die allgemeine Repressionspolitik auf dem Plateau reagieren mehr als zehn Vereine mit der Reaktivierung des Zusammenschluss *Les Petits Lieux*. Um das geteilte Interesse eines offenen Viertels nach außen zu tragen, planen sie ein Festival im öffentlichen Raum. Parallel dazu wird im autonomen Milieu die Entscheidung getroffen, die zerstörten Bänke erneut aufzubauen. Vor dem Hintergrund einer sich in den zurückliegenden Jahren langsam etablierenden Protestkultur vollzieht sich ein Zusammenschluss der beiden Vorhaben wie von selbst. Damit erfüllt *La Table est Plaine* eine wichtige *broker*-Funktion. In mehrwöchigen Arbeitstreffen wird das Festival von insgesamt sechzig Personen vorbereitet.



Dem informellen Ensemble gelingt es, das Ziel politischer Konsensentscheidungen mit dem Anspruch nach Selbstverantwortung und Arbeitsteilung zu verbinden. Die harmonisch, ruhig und effizient verlaufenden Treffen sowie das Festival selbst stellen den Spaß und die Freude kollektiver Praktiken in den Vordergrund. Das Programm zeichnet sich durch eine Vielzahl kultureller, sportlicher und handwerklicher Aktivitäten aus – Wiederaufbau der Tische ; Restauration des Brunnens ; Bepflanzungen ; Fußballturnier ; Radio-Konferenz ; Theateratelier ; Konzerte ; Bankett ; etc. – und wird während des Wochenendes von schätzungsweise 700 Menschen besucht. Mit freiwilligen Spendenbeiträgen (*prix libre*) wird mehr als 2000 € eingenommen, die kollektiv verwaltet werden und der Mobilisierung gegen das Renovierungsprojekt zugute kommen.

300 Eigene Kurzinterviews im Winter 2016 mit acht Händlern zeigen, wenn auch nur stichprobenartig, dass die Interviewpartnern über keine Informationen bezüglich der Platzrenovierung oder die eigene berufliche Zukunft verfügen (Feldnotizen, 15.12.2016). Einige Aktivisten der Assemblée, die den wöchentlichen Kontakt mit den Händlern suchen, konstatieren : „Ils sont désespérés, ils ont aucune information sur leur avenir“ (Feldnotiz, 03.04.2017).

301 Als ich mich während meiner Interviews mit einem Marktbetreiber unterhalte, erscheint Marc La Mola, der als emplacement für die Vergabe der teils wechselnden Standplätze des Marktes verantwortlich ist und damit zwischen Händlern und Stadt vermittelt. In der Unterhaltung mit meinem Interviewpartner kommt er zufällig auf die Assemblée de la Plaine zu sprechen, dessen Namen auszusprechen er jedoch vermeidet. „C'est une association de riverains, très opaque, anonyme, sans leader (qui...) revendique l'anarchie, le bordel et qui défend rien. Ils n'ont pas les mêmes intérêts que vous. Ils se sont mêlé à votre manifestation, c'est un problème ça“ (Feldnotiz, 15.12.2016). Und als im Juni 2017 Kanalarbeiten auf dem Platzes die Umsiedlung einiger Händler erforderlich macht, woraufhin diese einen Stellplatz im Innenbereich des Platzes einfordern, gibt Gérard Chenoz dem Bericht eines anwesenden Marktbetreibers zur Antwort : „Ce terrain, on ne le contrôle plus, il est occupé par des gauchistes“ (Feldnotiz, 24.06.2017).

Innerhalb der Assemblée verhärten sich währenddessen die Fronten. Teile des okzitanischen Milieus werfen den Organisatoren vor, die Assemblée zu unterwandern. Es würden politische Projekte und Zielsetzungen von außerhalb an die Assemblée herangetragen, ohne einen politischen Konsens zu suchen (Feldnotiz, 09.02.2016). Die Organisatoren des Festivals halten dem entgegen, dass die Assemblée kein politisches Monopol auf dem Plateau besitze und dass die jüngsten Initiativen nicht im Namen der Assemblée entstanden seien. Die Konflikte und Fragen um politische Legitimität und Zugehörigkeit zum Viertel, die bereits im Jahr 2012 zum Scheitern der Assemblée geführt hatten, sind in all den Jahren nicht aufgearbeitet worden. Sie stehen einer Zusammenarbeit und breiten Kooperation nach wie im Wege, wie André treffend analysiert³⁰².

Im Verlauf der Jahre haben sich die Verhältnisse auf dem Plateau jedoch gewandelt. Immer mehr Personen des okzitanischen Milieus stehen dem autonomen Milieu und der Szene der Petits Lieux aufgrund von deren vielfältigem Engagement offen und wohlgesonnen gegenüber. Die Rolle von Julien und seinen MitstreiterInnen hingegen wird nun mehr und mehr offen kritisiert, auch aus dem okzitanischen Milieus. Juliens Rolle als alleiniger Moderator des e-Mail Verteilers wird bereits im Frühjahr 2016 durch ein wechselndes Kollektiv ersetzt, das die Aufgabe unter transparenten und formalisierten Kriterien übernimmt. Einige Monate später wird dessen systematische Blockadehaltung offen als solche angesprochen und diskreditiert. Unter anderem schreibt Lambert, einer der angesehensten Personen des Milieus : „Je trouve hallucinant que toute la vie et les débats de cette assemblée, pourtant riche en énergies, idées et initiatives diverses, tournent ces temps-ci autour d’une seule et même personne (...) *L’assemblée, c’est moi, le Roi soleil*“ (e-mail : 14.11.2016).

Erstmals in der Geschichte der Assemblée treten Konflikte damit nicht nur unterschwellig zu Tage, sondern werden in zahlreichen Mails und mehreren Treffen offen angesprochen, diskutiert³⁰³ und verhandelt. Dessen produktive Rolle, nämlich Dysfunktionalitäten zu benennen, potentielle

302 „Certaines personnes se sentent dépossédées de l’Assemblée et paniquent un peu. C’est une bonne chose qu’ils perdent un peu la main“. (André, 15.12.2015). Car l’Assemblée „ne peut pas être une sorte d’instance par où tout doit passer, tout doit être voté et admis. Il y a beaucoup d’habitants, d’acteurs, de collectifs, d’associations, de squats et autres sur La Plaine. Certains viennent aux assemblées mais appartiennent aussi à d’autres organisations (formelles ou informelles) qui vivent sur le quartier. Et l’assemblée doit faire confiance aux autres initiatives qui ont lieu sur le quartier. L’assemblée ne doit pas organiser la vie du quartier. Elle y participe“ (André e-Mail 11.03.2016).

303 So fährt Lambert in seiner Mail, die zahlreiche Reaktionen provozieren sollte, fort : „ni les tables, ni la végétalisation, ni la fête des petits lieux, ni les tournois de foot... Ceux et celles qui organisent ça sont vus comme des bobos gentrificateurs, des radicaux avec un agenda occulte ou des benêts citoyenistes... Ou les trois à la fois ! Cette vision un brin parano a contribué à scléroser passablement l’assemblée. On a beaucoup perdu en spontanéité et en plaisir d’agir et de réfléchir ensemble. Certaines conneries, comme le manque de tact et de contact avec le Massilia chourmo lors du 1er Mai, auraient pu être évitées si les *jeunes* preneurs d’initiative n’étaient pas rembarés systématiquement par certains *vieux*, si entre nous la communication et la transmission d’expériences étaient plus fluides.“

Gemeinsamkeiten und Unterschiede beteiligter Akteure zu identifizieren, zwischenmenschliche Spannungen zu kanalisieren und neue Formen der Organisation und der Kommunikation zu entwickeln, wird nun mehr und mehr anerkannt. Abermals André : „Je pense que le conflit est nécessaire. C'est de fois dure, mais ça permet de faire avancer les choses, de se mettre en question, d'accepter d'autres réalités et façons de faire. A force de se rencontrer, de se frotter, on laisse place à ce qu'on est.“ (Interview André).

Auch die im vorigen Kapitel unter dem Stichwort *Prinzip der Hegemonie* beschriebene Logik eines *entweder-oder*, das flexiblen Kompromissen und politischen Bündnissen oft entgegen steht, wird nun offen kritisiert. So Robert : „Peut-être qu'on peut essayer de partir du principe que chacun fait de son mieux, avec sa *couleur*, son histoire, pour défendre un objectif qui me parait, grosso modo, être le même. Peut-être qu'on pourrait essayer de partir du principe de saluer les efforts faits par chacun, plutôt que de souligner ses maladroites ou insuffisances“ (Robert e-mail 04.02.2016.).

Bereits während des Festivals *La Table est Plaine* wurde die Arbeit all jener zugelassen und anerkannt, die sich gegen eine Position der radikalen Abkehr ausgesprochen haben. Clara, Jeanne und zwei weitere Frauen, alle in den Sozialwissenschaften aktiv, erarbeiten für das Festival zehn Plakate, auf denen sie in objektivierender Weise die aktuellen Stadtentwicklungsziele sowie das Renovierungsprojekt anhand verschiedener Themen aufschlüsseln und erklären (allg. Ambitionen, Markt, Grünflächen, Sicherheit, Spielplätze, öffentlicher Raum, Cafés, Verkehr, Parkplatz). Mit dieser inhaltlichen Auseinandersetzung (*diagnostic framing*) wird die bis zu diesem Zeitpunkt vorherrschende und sehr dogmatische *Wir sind Dagegen*-Haltung der Assemblée in Frage gestellt und langsam in einen Ansatz überführt, der die konstruktive Ausarbeitung einer eigenen Argumentation und eigener Vorschläge beinhaltet (*prognostic framing*).



Interessiert an einer inhaltlichen Auseinandersetzung mit dem Renovierungsprojekt, BesucherInnen des Festivals *La Table est Plaine* im Frühling 2016.

Gleichzeitig findet mit der Anerkennung konstruktiver Stimmen ein Öffnungsprozess statt, der die Assemblée und das Konfliktfeld um die Platzrenovierung auch für andere politische Kollektive interessant macht. So beginnen sich bereits im Jahr 2015 einzelne Aktivisten des Vereins *Un Centre-Ville Pour Tous* innerhalb der Assemblée zu engagieren. Auf dem Weg zu einer Zusammenarbeit zwischen den beiden Kollektiven muss jedoch nicht nur die radikale Abwehrhaltung der Plaine überwunden werden. Auch im Inneren des Vereins CVPT bestehen zahlreiche Hindernisse. Am Beispiel der langjährigen Entstehungsgeschichte des RaS-Netzwerk ist die kollektive Bereitschaft und Fähigkeit der links-libertären Protestlandschaft Hamburgs deutlich geworden, Kompromisse einzugehen sowie geteilte Anliegen und Strategien zu identifizieren und umzusetzen. In Marseille soll der folgende Exkurs (siehe Anhang VI.) über den Verein Centre-Ville Pour Tous auf exemplarische Weise deutlich machen, dass die politischen Mobilisierungs- und Kooperationsprozesse auch in der Gegenwart, also im Zeitraum zwischen 2015 und 2017, von Brüchen und Verzögerungen gekennzeichnet bleiben, die es erst zu überwinden gilt.

Schlussbemerkungen

Pierre Deleuze, und mit ihm weitere Aktivisten des Vereins CVPT, können sich nach der Überwindung einer Reihe an internen und externen Hindernisse ab März 2017 ganz formell innerhalb der Assemblée organisieren. Damit erfüllt Deleuze von nun an eine wichtige broker-Funktion zwischen diversen *strong-ties* Gruppen, deren Beziehung zwei Jahre zuvor noch durch gegenseitiges Misstrauen oder gar Missachtung gekennzeichnet war. Die diversen, offen ausgetragenen Konflikte innerhalb und zwischen dem okzitanischen und autonomen Milieu, der Szene der Petits Lieux und dem Verein CVPT haben den Weg frei gemacht, um gemeinsame Praktiken und Ziele in den Mittelpunkt kollektiver Anstrengungen zu stellen. Robert aus dem okzitanischen Milieu fasst diese Entwicklung wie folgt zusammen :

„Aujourd'hui, on a dépassé tout ça. On est des gens qui, chacun, ont un trajet particulier, mais qui sont soudés par une expérience commune. Et il y a des gens comme ceux de Centre Ville Pour Tous, Pierre Deleuze par exemple, qui moi, normalement, avec mes idées radicales, je n'aurais jamais rencontré. Pareil par rapport à tous les jeunes dont beaucoup ont fait des études. Au début, jamais on aurait été capable de faire ce qui s'est fait avec les panneaux, pour informer les habitants et aller à leur rencontre“. (Interview Romain, 04.07.2017)

Während Julien die systematische Blockadeposition aufgibt, sein Engagement mehr und mehr in den Dienst des Kollektivs stellt und auch eine breite Vernetzung anzuerkennen beginnt³⁰⁴, sprechen zahlreiche der Alteingesessenen des Viertels aus dem milieu occitan der jungen Generation ihr Vertrauen aus. Beispielsweise beteiligen sie sich bei der Ausrichtung eines weiteren Festivals, das unter dem Titel *L'Or de la Plaine* im Frühling 2017 über neun Tage hinweg stattfindet. Es offenbart eine neue, zuvor nicht dagewesene Solidarität innerhalb der Assemblée sowie die geteilte Bereitschaft dessen Mitglieder, sich von politischen Erfahrungen aus anderen Städten und der Expertise von „Spezialisten“ bereichern zu lassen (vgl. Int. : L'OdlP 2017). Andererseits wird das nach wie vor sehr begrenzte Mobilisierungspotenzial der Assemblée deutlich. Hunderte, vor allem junge Menschen feiern bis teilweise tief in die Nacht, bleiben den politischen Veranstaltungen und der abschließenden Demonstration jedoch fern. Viele Anwohner des Platzes haben daher nach wie vor ihre eigene Sicht auf das Festival, sowie auf die anstehende Platzrenovierung³⁰⁵.

Nichtsdestotrotz, das langjährigen Wirken von Aktivisten wie Clara und Francesco, André und Deleuze, oder Julien und dem Journalisten Lambert, wird das Aktionsrepertoire der Assemblée auch auf solche politischen Felder ausgeweitet, die sie in potentielle Nähe zu den Institutionen rückt. Neben einer fortschreitenden Akzeptanz, mit einzelnen Oppositionspolitikern zu kooperieren, wird nun auch auf juristischer Ebene gegen das Renovierungsprojekt vorgegangen. Die Gelder für einen Anwalt werden u.a. durch Solidaritätsaufrufe und Spenden beglichen, dessen Arbeitsaufwand durch das inhaltliche Engagement des Kollektivs reduziert. Personen wie Deleuze oder Clara können ihre professionelle Expertise nun unbehindert in diesen Prozess einbringen.

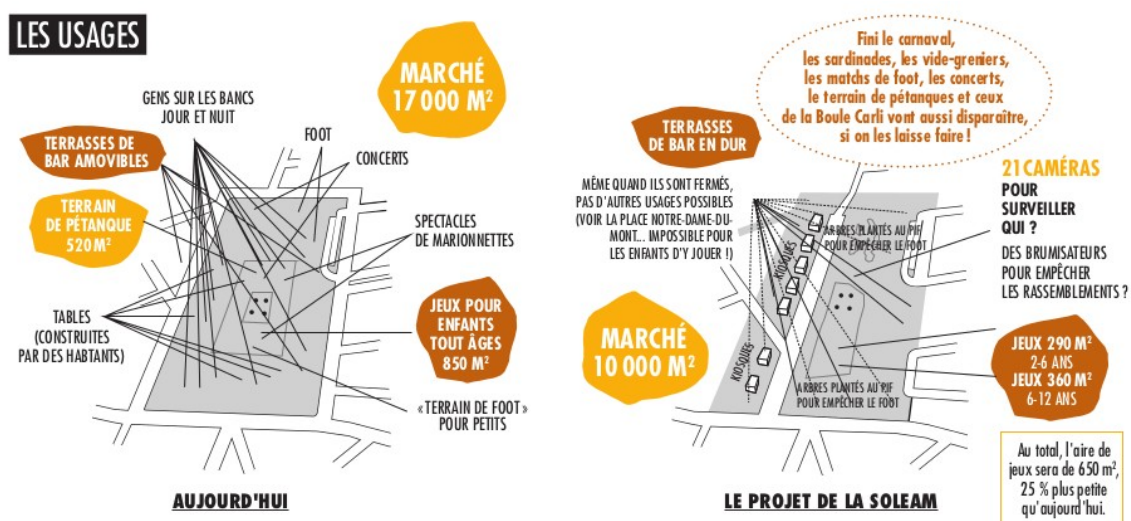
Um sich von der Position einer radikalen Abgrenzung zu emanzipieren, wird ein eigener Forderungskatalog entwickelt, der für eine behutsame und respektvolle Renovierung des Platzes nach demokratischen Prinzipien eintritt (Anhang VII.). Gleichzeitig wird das offizielle

304 In einer e-Mail schreibt er, trotz gewisser Bedenken : „dans une lutte aussi disproportionnée que celle de La plaine, toutes les initiatives peuvent s'additionner et participer à maintenir la pression. Donc si certains s'activent à organiser des manifs, d'autres à soutenir des procédures judiciaires, d'autres à organiser des états généraux contre la gentrification, et d'autres encore une semaine d'un festival contre le réaménagement, ça devrait avoir de l'effet“ (Julien, e-mail, 12.02.2017).

305 „Les travaux sont maintenant attendus avec impatience pour ce qu'ils répondent aux problématiques des habitants, moins de transit voiture, des trottoirs dignes de ce nom pour les familles, marché mieux maîtrisé et répondant également aux besoins des riverains. Mais également et ce n'est pas un moindre avantage, nous débarrasseront de votre présence. (...) Vous mettez à disposition des installations de convivialité, réunissez tous les soirs un public, pronez un esprit de désobéissance et installez des habitudes et vous n'êtes pas responsables des dérives ? (...) votre action est totalement contre-productive, votre temps et votre énergie donc perdus. Si vous persistez comme première nuisance pour ce quartier vous n'aurez jamais de majorité sur une consultation publique territoriale.“ (e-mail Habitant Plaine, 17.06.2017).

Renovierungsprojekt im Kontext einer unternehmerischen Stadtpolitik kritisiert und in einer Petition einer breiten Öffentlichkeit kommuniziert (4.500 Unterschriften am 15.11.2018). Und Lambert fasst die Kritikpunkte nicht nur am Renovierungsprojekt, sondern auch am Mangel lokaler Demokratie in sehr verdichteter und klarer Weise auf einem Flugblatt zusammen (Anhang VIII.).

Vielleicht am deutlichsten verkörpert wird die neue politische Kultur der Zusammenarbeit durch die aktivistische Viertelzeitschrift *Sous le Soleil la Plaine* (SSP). Sie erscheint bereits seit dem Frühling 2016 in unregelmäßigen Abständen und in einer Auflage zwischen 900 und 1500 Exemplaren. Neben dem Zusammenspiel verschiedener Kompetenzen im schriftstellerischen und gestalterischen, im organisatorischen und inhaltlichen Bereich bietet sie Raum für den Ausdruck politischer Differenzen. Zahlreiche Artikel berichten über die lokalen sozio-kulturellen Aktivitäten und politischen Ereignisse der letzten Jahre. Das Renovierungsprojekt wird in diversen Artikeln beschrieben und kritisch analysiert. Anhand eines kollektiven Deutungsrahmen werden die Entwicklung auf dem Plateau mit gesamtstädtischen Prozessen in Zusammenhang gesetzt. Das Ziel städtischer Attraktivität und internationaler Strahlkraft werde demnach systematisch vor die Interessen der allgemeinen Bevölkerung gestellt. Nachdem diese Lesart in den zurückliegenden Jahren lediglich propagiert wurde, wird sie nun mit Argumenten, Quellen und (städtischen) Vergleichen untermauert.



Extrait du N°5 du Journal *Sous le Soleil la Plaine*. Octobre 2018. Page 4.

Die Beschreibung und Analyse politischer Vernetzungs- und Mobilisierungsprozesse zwischen 2012 und 2018 hat innerhalb der links-libertären Netzwerke und Milieus des Plateau die langsame Herausbildung einer kollektiven Protestkultur deutlich werden lassen. Der Karneval lässt sich dabei als kulturelles Herzstück eines politischen Vergemeinschaftungsprozesses begreifen. Nicht nur sein

ambivalenter Charakter, gerade auch seine Kontinuität und Regelmäßigkeit schaffen Raum für kollektive Identitäten, geteilte Praktiken und Ortsbezüge. Damit setzt er einen Kontrapunkt zu anderen links-libertären Traditionen in Marseille, die durch Fragmentierung und Diskontinuität gekennzeichnet sind.

Die kollektive Verteidigung des Karnevals nach der Polizeiintervention 2014 markiert nicht nur die Wiedergeburt der Assemblée de la Plaine, sondern den Beginn eines allgemeinen Öffnungsprozess links-libertärer Mobilisierungen auf dem Plateau gegenüber neuen Personen und Praktiken, Kompetenzen und Initiativen. Mit der Neuigkeit einer umfassenden Neugestaltung des Place Jean Jaurès konnte sich dieser Prozess ab dem Jahr 2015 abermals verstärken. Die anfängliche Hegemonie einer radikalen Abwehrhaltung nicht nur gegenüber öffentliche Institutionen, sondern auch gegenüber gemäßigte Stimmen und „Experten“, konnte gerade auch durch die Ausformulierung und das produktiv-Machen zahlreicher interner Konflikte überwunden werden. Somit waren neue Anknüpfungspunkte gegenüber Initiativen und Netzwerke wie den Petits Lieux oder Un Centre-Ville Pour-Tous gegeben.

Andererseits bestätigt sich auch an der Plaine die im ersten, historischen Teil dieser Arbeit getroffene Feststellung, dass (links-libertäre) Initiativen und Proteste in Marseille in erster Linie auf einem „unmittelbaren Bedürfnis“ basieren. Bis ins Jahr 2018 hinein überwiegt bei vielen Initiativen der Assemblée de la Plaine nicht nur der *festliche*, sondern auch der gewollt unorganisierte und spontane, sowie der ungewollt chaotische und ineffiziente Charakter. Was die Lokalbevölkerung betrifft, zeugen unzählige Alltagsgespräche, Beobachtungen und Berichte von Bekannten auch noch wenige Tage vor dem Beginn der Bauarbeiten von einer seltsamen Mischung zwischen Uninformiertheit, Desinteresse und Resignation. Wie wir in der Schlussbetrachtung allerdings sehen werden, ist auch hier ein *moralischer Schock* Auslöser einer zuvor nicht dagewesenen Mobilisierung.

Schlussbetrachtung und aktuelle Entwicklungen

Im Jahr 2018 jähren sich drei Ereignisse, die direkt mit dem Thema dieser Arbeit zusammenhängen. Sie strukturieren die folgenden Betrachtungen. Abschließend soll auf die jüngsten Entwicklungen an der Plaine im Oktober 2018 eingegangen werden.

– I. –

Vor genau 60 Jahren haben Hamburg und Marseille ihre Städtepartnerschaft begründet. Zu diesem Anlass unterstreicht der Marseiller Bürgermeister J-C Gaudin das *Verbindende* der beiden Hafenstädte: „Comme Marseille après Paris, Hambourg est la deuxième plus grande ville d’Allemagne derrière Berlin et représente le premier port d’outre-Rhin. Comme Euroméditerranée, HafenCity passe aussi par la réhabilitation de dizaines d’hectares d’anciens hangars ou entrepôts pour redynamiser un quartier portuaire, proche du centre-ville, en créant des dizaine de milliers d’emplois. Enfin, Hambourg, qui compte parmi les centres économiques les plus importants d’Europe, possède un tourisme actif et la culture y est omniprésente.“ (Int. : MIM 2018). Mit der strukturbildenden Rolle des Hafens, einer stark politisierten und gewerkschaftlich organisierten Arbeiterklasse vor 1945 und der umfassenden industriellen und demografischen Krise, die beiden Städte mit voller Wucht in den 1960er und 1970er Jahren trifft, haben wir in der Tat einige wichtige Parallelen zwischen Marseille und Hamburg hervorheben. Die Auseinandersetzung mit der wirtschaftlichen, sozialen und politischen Entwicklungsgeschichte der beiden Städte hat jedoch in erster Linie fundamentale Unterschiede aufzeigen können.

Die Hamburger Politik und Wirtschaft sucht relativ zügig und geschlossen nach Antworten auf die Krisen der 1960er und 1970er Jahre. Die föderale Politik der BRD und die jahrhundertelange Tradition Hamburgs als freie und autonome Hansestadt kommt dabei der Ausarbeitung und Umsetzung kooperativer und allumfassender Lösungen fruchtbar entgegen. Trotz des missglückten Versuchs zur Rettung des lokalen Industriestandorts an der Unterelbe lässt sich damit eine relativ konsistente, auf Langzeitziele ausgerichtete Stadtplanungspolitik erkennen. Sie sollte bereits beim Bau der City-Entlastungszentren in den 1970er Jahren, vor allem aber in dem Leitbild *Unternehmen Hamburg* auf eine Transformation der städtischen Wirtschaft zugunsten der Dienstleistungs- und Tourismusindustrie setzen. Mit den Leitbildern *Wachsende Stadt* und *Kreative Stadt* setzt Hamburg diesen Weg auch in den 2000er fort und steigt zu einen der wohlhabendsten und wirtschaftlich erfolgreichsten Metropolregionen Europas auf.

Die städtische Politik in Marseille - die Beispiele der *Rue de la République* oder des *centre directionnel* im Viertel *Derrière La Bourse* haben dies gezeigt - ist dagegen vor allem durch das Fehlen klarer Langzeitziele und strukturbildender Stadtentwicklungsprojekte gekennzeichnet. Widersprüchliche und teils gegenläufige Interessen und Kompetenzstreitigkeiten zwischen Staat und Stadt, zwischen Marseille und seinen Nachbargemeinden, vor allem auch zwischen Sozialisten und Kommunisten führen zu einer städtischen Politik, die geprägt ist von Diskontinuitäten und zeitlichen Verzögerungen. Dem Bestreben einer *réconquête urbaine* fehlt es nicht nur an Effizienz und Kontingenz, sondern vor allem auch an dem Interesse der sozialen Mittel- und Oberschicht, sich in der Innenstadt niederzulassen. Marseille kann die wirtschaftliche, demografische und politische Krise damit bis in die 2000er und 2010er Jahre nicht überwinden. Bis heute verfügt Marseille, als eine der letzten Großstädte Europas, über eine stark migrantisch geprägte, sozial heterogene und teils verarmte Innenstadt.

– II. –

Vor 50 Jahren erschüttern die Studenten- und Arbeiterproteste die führenden Industrienationen der *westlichen Welt*. Im Zusammenhang mit dem *Mai '68* identifizieren zahlreiche Sozialwissenschaftler neue Formen kollektiver Mobilisierungen und politischer Proteste, die u.a. in dem Konzept *neue soziale Bewegungen* und der Charakterisierung *links-libertär* ihren Ausdruck finden. Dabei werden deutliche Differenzen zu *traditionellen* Politikkonzeptionen³⁰⁶ deutlich.

In dieser Arbeit wurde die Hypothese vertreten, dass links-libertäre Proteste nicht *ex nihilo* entstehen, sondern in eine lokale und nationale Geschichte eingebettet sind und sich vor dem Hintergrund bestehender Traditionen und einer spezifischen Protestkultur entfalten - oder gerade nicht entfalten. Konnte sich in Marseille und Hamburg, so eine der beiden Ausgangsfragen, in den letzten Jahrzehnten eine links-libertäre Protestkultur herausbilden, verstetigen und erneuern? Lässt sich vor diesem Hintergrund das Zustandekommen beziehungsweise das Ausbleiben politischer Proteste und übergreifender Bündnissen in den Jahren 2009 und 2013 erklären?

306 Politisches Engagement wird damit nicht von klaren und dauerhaften Zugehörigkeiten getragen. Es findet ebenso wenig in dem marxistischen Antagonismus zwischen Kapital und Arbeit seinen Ausgangspunkt. Vielmehr zeichnet es sich durch diffuse Zugehörigkeiten und Identitäten, informelle Organisationsformen und eine explizite Distanznahme zu Institutionen und Parteien aus. Es geht um die Aushandlung und das Infragestellen kultureller Werte, um den Einsatz und Kampf für bessere Lebens- und Wohnbedingungen, um gesellschaftliche Teilhabe und Mitbestimmung. Politik und Lebensalltag sind dabei häufig eng ineinander verwoben. Und in dem Ausleben und der Verteidigung eines gegenkulturellen, marginalen Lebensstil wird oft ein politisches Ziel in sich gesehen wird.

In Hamburg war die Arbeiter- und Gewerkschaftsbewegung bis 1933 eine der nationalen Vorreiter in Deutschland. Mit der nationalsozialistischen Machtergreifung wurde sie jedoch massiv geschwächt und schließlich, nach 1945, durch die alliierten Siegermächte *pazifiziert*. Gemäß der ländervergleichenden Analysen von Kriesi und seiner Kollegen kann in der Beilegung des Klassenkonflikts zwischen kommunistischen und sozialistischen Kräften und der damit einhergehenden Vermittlung zwischen Themen und Akteuren der *Alten* und *Neuen Linken* eine wesentliche Voraussetzung für das Erstarken neuer sozialer Bewegungen in der BRD im Allgemeinen und in Hamburg im Besonderen gesehen werden. Mit den weitreichenden Sanierungs- und Revitalisierungsprogramm in der Hamburger Innenstadt und der Errichtung des AKW-Brokdorf waren seit den 1970er Jahren zudem markante politische Konfliktlinien zwischen der fordistischen Stadtpolitik und links-libertären Initiativen zu Tage getreten. Als kollektive Bedrohungslagen schufen sie nicht nur unmittelbare politische Handlungsanreize, sondern vereinfachten die Etablierung und Anwendung kollektiver Deutungsrahmen, die Identifikation und Umsetzung geteilter politischer Anliegen, Ziele und Strategien.

Somit konnte sich in Hamburg seit den 1970er Jahren eine breite und vielfältige Protestlandschaft links-libertärer Prägung herausbilden, die sich mehr und mehr zu formalisieren und zu professionalisieren begann und Anfang der 1980er Jahre in Form der Grünen-Alternativen Liste das städtische Parlament erobert. Im Rahmen zahlreicher stadtteilpolitischer Kämpfe, allen voran rund um die Hafenstraße, die Rote Flora und Park Fiction, konsolidiert sich in den folgenden zwei Jahrzehnten eine links-libertäre Protestkultur. Soziale Vertrauensnetzwerke verstetigten sich, Bewegungswissen und anderen Ressourcen wie kollektive Identitäten, eine gemeinsame Erinnerungskultur und der Glaube an eine Veränderbarkeit der Stadtgesellschaft *von unten werden* akkumuliert und weitergegeben. Entstanden war eine *soft infrastructure* links-libertärer Politik.

Vor dem Hintergrund einer Verschärfung unternehmerischer und neoliberaler Stadtpolitiken ab den 2000 Jahren konnte sich die bestehenden Traditionen gegen Ende des Jahrzehnts im Recht auf Stadt-Netzwerk reaktualisieren und eine bis dahin nicht dagewesene soziale und politische Dynamik entfachen. Dank einer flexiblen Bündniskonzeption und dem wirkenden *Prinzip strategischer Inklusivität* wurden interne Konflikte produktiv gemacht. Der affirmative und projektbezogene Charakter der Proteste half nicht nur in entscheidendem Maße dabei, interne Widersprüche und Konflikte zu überbrücken, sondern schuf vor allem auch Anknüpfungspunkte und Allianzen bis weit ins bürgerliche Lager der Stadt.

In Marseille entsteht eine links-libertäre Protestkultur nicht im Zentrum, sondern an den Rändern der Stadt. Die verspätete Wohnungsbaupolitik, vor allem aber die massiven Migrationsströme im Zusammengang der Dekolonialisierung münden in einem fordistischen, von sozialer Segregation gekennzeichneten Massenwohnungsbau. Geteilte Nöte, räumliche Nähe und nicht zuletzt gemeinsame politische Gegner wirken sich förderlich auf politische Zusammenschlüsse unter den Bewohnern sowie mit und zwischen christlichen, kommunistischen und sozialistischen Aktivisten aus. Dabei können markante ideologische und parteipolitische, soziale und räumliche Grenzen überbrückt werden.

Die 1980er und 1990er Jahre jedoch sind geprägt von einer Reihe politischer Enttäuschungen. Allen voran die Instrumentalisierung und Marginalisierung des *Marche pour l'égalité et contre le racisme*, aber auch die zunehmende Vereinheitlichung und Professionalisierung der *Politique de la Ville* sowie die sich verschärfende Prekarisierung und Stigmatisierung der Bevölkerung der *grands ensembles* und *cités populaires* führen zu einem Niedergang und Bruch kollektiver politischer Traditionen und Praktiken. Die Beispiele des Konflikts um die *Jardins Possibles* 2012 sowie der nur kurzfristige Erfolg des Festivals *Paroles de Galère* 2010-2013 zeigen die Folgen einer fehlenden, lebendig gehaltenen Protestkultur in den *cités populaires*.

Die Marseiller Innenstadt ist hingegen kaum Gegenstand links-libertärer Proteste und übergreifender urbaner Kämpfe gewesen. Vor dem Hintergrund des fortwirkenden Klassenkonflikts, einer starken kommunistischen Partei sowie virulent geführter Arbeiterkämpfe sind zahlreiche innerstädtische Konflikte vielmehr im Themenbereich der Alten Linken verortet. Der *negative* Ruf einer migrantischen, post-industriellen und krisengeschüttelten Stadt, aber auch die sehr spät einsetzende, inkohärente städtische Renovierungs- und Sanierungspolitik einer *reconquête urbaine* entfalten, ihrer Virulenz zum Trotz, keine kollektiven Bedrohungssituationen. Selbst bis in die 2000er Jahre erweisen sich die Praktiken eines informellen und alltäglichen Widerstands als *ausreichend* zur Verteidigung von innerstädtischen Existenz- und Rückzugsräumen der *classe populaire*. An die Stelle einer breiten, links-libertären Bündnispolitik, einer formell und über Jahre hinweg sich artikulierenden Verteidigung spezifischer (Frei-)Räume, Projekte und Praktiken, kann in Marseille das Wirken einer *Nicht-Bewegung* (Bayat 2010) und eines dezentralen, gewissermaßen organischen *resister en habitant* (Giroud 2007) konstatiert werden.

Andererseits geben die Mobilisierungserfolge in der *Rue de la République* Mitte der 2000er Jahre der These einer langsam sich herausbildenden links-libertären Protestkultur jenseits des

Einflussbereichs der parlamentarischen, stark klientelistisch geprägten Politik erste Nahrung. Die erfolgreiche Zusammenarbeit zwischen Anwohnern der Arbeiterklasse und den Aktivisten von *Un Centre-Ville Pour Tous* kann allerdings kaum in eine lokale, links-libertäre Protestkultur überführt werden. Grenzen zwischen Sozial- und Künstlerkritik, zwischen einzelnen Stadtvierteln, zwischen unterschiedlichen Themenbereichen, etc. bleiben bestehen. Vor diesem Hintergrund ist das Ausbleiben breiter Proteste und Bündnisse gegen die europäische Kulturhauptstadt 2013 trotz der günstigen Gelegenheit wenig überraschend.

Andererseits, wie es bereits einleitend hieß, sind städtische Proteste niemals kalkulier-, plan- und steuerbar. Es bleibe, wie eine Aktivistin des Recht auf Stadtnetzwerk betont, „immer ein Unverständnis, warum sich an manchen Stellen etwas entfacht, an anderen nicht“. In Hamburg haben wir, ganz wie dies von Fominaya in Madrid beobachtet wurde, die Wirksamkeit von latenten, nach außen unsichtbaren Prozessen politischer Mobilisierung gesehen. Ohne eine tiefgreifende Kenntnis dieser subtilen Prozesse zwischen 2002 und 2009 bleibt die Entstehung und der Erfolg notwendig unverständlich und unvollständig.

In diesem Sinne kann in der Marseiller Innenstadt, anhand der Entwicklungsgeschichte des *Carneval indépendant* und der *Assemblée de la Plaine* auf mikrolokaler Ebene ein langsamer und fragiler Prozess politischer Gemeinschaftsbildung beobachtet werden. Neben der Bedeutung sozialer Vertrauensverhältnisse und geteilter Identitäten, kollektiver Deutungsrahmen und der Symbiose von Ressourcen und Kompetenzen, etc. wurde in den Jahren zwischen 2012 und 2018 nicht nur die produktive Kraft von internen Konflikten bestätigt, sondern auch die strukturierende Rolle äußerer Bedrohungslagen. Wenn der Bedrohung des Karneval im Jahr 2014 relativ zügig und reibungslos im Kollektiv begegnet werden konnte, zeigt die Reaktion auf das aufziehende Renovierungsprojekt ab dem Jahr 2015 die Komplexität links-libertärer Mobilisierungsprozesse. Diese sind, zwischen Positionen radikaler Abwehr, der Angst einer drohenden Vereinnahmung und der formulierten Notwendigkeit eines eigenen, produktiven und subtilen Entwurfs der ständigen Gefahr interner Spaltungen ausgesetzt.

– III. –

Im Jahr 2018 jährt sich schließlich ein drittes Ereignis. Vor abermals genau 50. Jahren veröffentlichte der französische Urbanist und Philosoph Henri Lefèbvre sein einflussreiches Werk

Le Droit à la Ville. Der Begriff war in den 2000er Jahren von Aktivisten und Sozialwissenschaftlern wieder entdeckt worden und dient seitdem weltweit als *umbrella-term* zur Vernetzung diverser städtischer Proteste und Kämpfe. Es ist symptomatisch, dass er in Hamburg 2009 eine derartige Bedeutung erlangen konnte, während er in Marseille im Moment meiner Ankunft 2011 noch vollkommen unbekannt war. Dies hängt nicht nur mit den unterschiedlichen lokalen Traditionen links-libertärer Politik, sondern allgemeiner mit der Politikkonzeptionen der städtischen Eliten zusammen. Denn das Konzept *Recht auf Stadt* bezieht sich nicht nur auf ökonomische Aspekte, sondern ebenso auf die Forderung nach einer sozial gerechten Umverteilung städtischer Güter und Ressourcen. Es rekurriert gleichermaßen auf die Anerkennung und Förderung sozialer und kultureller Differenzen. Schließlich wohnt ihm auf politischer Ebene die Forderung nach Transparenz, Mitgestaltung und Teilhabe inne. Vor allem bezüglich dieses letzten Aspekts sind tiefgreifende Unterschiede zwischen Hamburg und Marseille deutlich geworden.

An dieser Stelle sollen einige Überlegungen über die Auswahl und Repräsentativität der beiden Städte hinsichtlich ihres jeweiligen nationalen Kontext eingeschoben werden. Dabei bleibt festzuhalten, dass der lokale, städtische Kontext in der vorliegenden Analyse eine weitaus wichtigere Rolle eingenommen hat als überregionale und nationale Faktoren. Der Stadt Hamburg kommt (ähnlich wie Berlin) im deutschen Kontext eine relative Sonderrolle zu, und zwar nicht nur wegen seiner Geschichte als freie Handelsstadt und als Stadtstaat, sondern auch aufgrund einer sonst kaum auffindbaren Vielfalt, Dichte und Kontinuität an Phänomenen, Orten und Ereignissen links-libertärer Prägung. Eine Arbeit über die Städte des strukturschwachen Ruhrgebiets oder des wohlhabenden Südens hätte aus je eigenen Gründen wohl kaum das Bild einer Bewegungsnation evoziert, wie dies mit Hamburg der Fall ist. In Essen beispielsweise genoss eine Kritik an der Kulturhauptstadt 2010 und der damit zusammenhängenden Aufwertung und Transformation urbaner Räume sowie der Vermarktung lokaler Wissensindustrien allein deswegen kaum Rückhalt und Legitimität in der Zivilgesellschaft, da die strukturellen Probleme um Arbeitslosigkeit, Bevölkerungsschwund und kommunale Verschuldung eher eine Intensivierung externer Investitionen und eine Steigerung (inter-)nationaler Aufmerksamkeit nötig machen würde, als dessen Gegenteil.

Was die französische Seite betrifft, ist die nationale Sonderrolle Marseilles immer wieder hervorgehoben worden. Auch hier hätte ein Vergleich mit Städten wie Lyon, Toulouse oder Bordeaux – gewisser Konstanten wie der Abhängigkeit vom Zentralstaat oder der Absorption bzw. Isolation politischen Protestpotentials durch eine ausgeklügelte Subventionspolitik zum Trotz – sehr

unterschiedliche Ergebnisse hervorgebracht. Die starke soziale Durchmischung und relativ hohe Armut der Marseiller Innenstadt sowie der damit zusammenhängende Erfolg passiver politischer Widerstandsformen lässt sich nicht ohne die jahrzehntelangen Versäumnissen politischer Planung sowie der Hegemonie klientelistischer Beziehungen und Praktiken erklären, die für Marseille so typisch sind. Eine solche Konstellation findet sich in keiner anderen französischen Großstadt. Unter diesen Einschränkungen soll die vergleichende Gegenüberstellung nun abgeschlossen werden.

Vor dem Hintergrund des dezentralen Charakter der föderalistischen BRD, der Pazifizierung des linken Klassenkonflikts sowie den Einzug links-libertärer Initiativen in das städtische Parlament 1982 verfügen die Bewegungsakteure und Themensetzungen der Neuen Linken in Hamburg potentiell über politische Allianzen und Zugänge zu einzelnen Institutionen und Parteien. Diese relative Offenheit korrespondiert mit einer Bereitschaft links-libertärer Gruppen, eigene, produktive Projekte und Gesellschaftsentwürfe jenseits des Gegensatzes von radikaler Abgrenzung und politischer Vereinnahmung zu entwickeln und einzufordern. Dieser kooperative Zwischenraum divergierender Politikkonzeptionen manifestiert sich in der Entstehung der behutsamen Stadterneuerung der frühen 1970er Jahre, der Förderung der alternativen Sanierungs- und Kreativszene der 1980er Jahre oder einer stark politisierten Kulturkonzeption, wie sie u.a. im Programm *Kunst im öffentlichen Raum* bei Park Fiction in den 1990er Jahren deutlich wurde.

Damit kann für Hamburg trotz oder gerade wegen der Regelmäßigkeit gewalttätiger Konflikte (Hafenstraße, Rote Flora, G-20 Gipfel, etc.) insgesamt eine politische Kultur des Kompromisses konstatiert werden. Diese wirkt sowohl auf institutioneller wie außerparlamentarischer, auf makro-, meso- und mikrosoziologischer Ebene. Beispielsweise wurde einer der bedeutendsten Konflikte des Recht auf Stadt-Netzwerks, der Kampf um den Erhalt der Esso-Häuser, letztlich in ein sehr aufwendiges und transparentes Beteiligungsverfahren überführt. Und sowohl die Bewerbung Hamburgs für die olympischen Sommerspiele 2024, als auch der Bau einer touristischen Hafen-Seilbahn, konnte durch zwei Bürgerentscheide verhindert werden.

Die parlamentarische Politik in Marseille zeichnet sich indes seit Jahrzehnten durch die Abstinenz öffentlicher Debatten und transparenter Beteiligungsprozesse aus. Vor dem Hintergrund des Konflikts zwischen Sozialisten und Kommunisten, den städtischen *notables* und der industriellen Bourgeoisie der Stadt, sicherte sich die SFIO unter Gaston Defferre über seinen fragilen Machtstatus durch ein komplexes System klientelärer Beziehungen. Mit dem Wirken der *Comité d'Intérêt de Quartier*, der Gewerkschaft des öffentlichen Dienst *Force Ouvrière* und der

Einhegungspolitik im Sozial- und Kultursektor wurden stadtpolitische Debatten oder individuelle Interessen also nicht öffentlich verhandelt, sondern fanden anhand eines komplexen Wechselspiels des Gebens und Nehmens im Verdeckten statt. Damit bettete Defferre breite Teile der sozialen Mittelschicht in die eigene politische Agenda ein und trug so wesentlich zur Fragmentierung und Isolierung einer von interner Konkurrenz und Abgrenzung geprägten links-libertären Protestlandschaft bei.

Mit der Institutionalisierung der *Politique de la Ville* ab den späten 1980er Jahren ging eines der wichtigsten Experimentierfelder politischer Selbstbestimmung und Teilhabe in Marseille verloren. Die öffentliche Renovierungspolitik der *reconquête urbaine* zeichnet sich im selben Zeitraum – es sei an die diversen Gerichtsverfahren gegen *Marseille Aménagement* erinnert – vor allem durch Intransparenz, Vetternwirtschaft und illegale Räumungen aus. Im Rahmen von Euroméditerranée und der Rue de la République findet diese Geschichte ihre Fortsetzung.

Das Ende der Dispositive *PRI* und *OPAH* und der Beginn der *Opération Grand Centre-Ville* (OGCV) im Jahr 2010 unter der neugegründeten SoLEAM ging schließlich bei vielen Stadtplanern, Architekten und Geografen mit der Hoffnung auf eine neue, demokratische Kultur in der Stadtplanung einher. Bereits im Jahr 2012, mit dem ersten Projekt der OGCV, das *Îlot Feuillants*, sollte sie jäh enttäuscht werden. Wesentliche Informationen und Dokumente erhielt die politische Initiative *Atelier Feuillants*, die sich aus Spezialisten des Fachs zusammensetzte, lediglich von den Medien oder über private Kontakte. Was das Beteiligungsverfahren betrifft, konstatieren sie ein Jahr später : „pas de diagnostic, ni de scénarios alternatifs, directement un appel à candidature sur un seul choix, un projet d'investissement commercial“ (Atelier Feuillants 2013b).

Eines der Folgeprojekte der OGCV bildet die Renovierung des von der öffentlichen Hand seit Jahrzehnten vernachlässigten *Place Jean Jaurès*. Während die SoLEAM ein für Marseiller Verhältnisse einmaliges Beteiligungsverfahren ankündigt, lässt ein Gespräch mit einem ehemaligen Mitarbeiter der Behörde sogleich berechtigte Zweifel daran aufkommen. „Quant aux élus, la concertation ne les intéresse pas ; je pense qu'ils comprennent peu de chose à l'urbanisme et encore moins aux problématiques sociales. Je me rappelle à des discours archaïques d'élus sur la Plaine. C'est salle, il y a trop d'arabes, il faut faire propre“ (Interview Bruni 03.04.2016).

Und während der lokale Protest gegen das Projekt von Beginn an von vielen Stimmen und Strömungen bevölkert wird, herrschen in den Anfangsjahren 2015 und 2016 vor allem im Inneren

der Assemblée de la Plaine solche Positionen vor, die sich durch eine undifferenzierte und radikale Abwehrhaltung auszeichnen. Zudem ist dessen politisches Aktionsrepertoire in weiten Teilen untrennbar mit festlichen, gegen-kulturellen Aktivitäten im öffentlichen Raum verbunden. Diese beiden Sachverhalte spielen den Vertretern der städtischen Politik und den Befürwortern des offiziellen Renovierungsprojekts in die Karten.

Auch wenn ab dem 2016 ein Öffnungsprozess innerhalb der Assemblée einsetzt, also zahlreiche subtile, argumentativ untermauerte und sachlich kompetente Kritikpunkte und (partielle) Gegenentwürfe entwickelt und kommuniziert werden, gelingt es der Lokalpolitik weitgehend, sie als Ausdruck einer *radikalen Minderheit* zu diskreditieren und zu marginalisieren. Damit kaschiert und legitimiert sie zugleich die Abstinenz an demokratischen Prinzipien, an Transparenz und Planungsoffenheit. Und sie reproduziert die historische Abstinenz an Begegnungsräumen und sachlichen Auseinandersetzungen. Der Umgang der SoLEAM und anderer Vertreter der Lokalpolitik, dessen Ensemble an Techniken und Methoden, wurde anhand der Konzepte einer *Politik der Missachtung* (Bishara 2015) und der *kleinteiligen Repressionen* (Talpin 2016) analysiert und beschrieben. Vor dem Hintergrund fehlender links-libertärer Traditionen führt es dazu, dass selbst bis wenige Wochen vor dem Beginn der Bauarbeiten ein bedeutender Teil der Bewohner und Nutzergruppen der *Plaine*, des *Plateau*, der gesamten Innenstadt, über keine oder nur sehr oberflächliche Informationen über die Tragweite und Konsequenzen der Platzrenovierung verfügen.

Dennoch : die Analyse der langjährigen Feldbeobachtungen auf dem Plateau hat die langsame, wenn auch fragile Entstehung neuer Solidaritäts- und Kooperationsnetzwerke, politischer Identitäten und sich ergänzender Aktionsrepertoires deutlich werden lassen. In Zusammenarbeit allen voran mit Aktivisten des Vereins *Centre-Ville Pour Tous* gelang es der Assemblée, eine kleine Gegenöffentlichkeit zu schaffen sowie einzelne Lokalpolitiker und die Medien auf die eigenen Anliegen einer respektvollen, transparenten und demokratischen Stadt- und Renovierungspolitik aufmerksam zu machen. Wenn die Bedrohungslage und die Relevanz dieser Themen und Anliegen für viele Anwohner, Kulturschaffende und andere politische Aktivisten nach wie vor zu abstrakt und fernliegend waren, um zu einem eigenen politischen Handeln zu motivieren, dann änderte sich dies schlagartig mit dem 11. Oktober 2018.

Jüngsten Entwicklungen

„Marseille ne peut plus se permettre de détruire ce qui fonctionne. Et les quartiers de Noailles et de La Plaine fonctionnent“, heißt es in einer Presseerklärung der Assemblée vom 08. Oktober. „La Plaine ne sera pas la prochaine rue de la République“. Nachdem am Morgen des 11. Oktober der letzte Markt stattfindet, sichern über hundert Beamte der Bereitschaftspolizei CRS den Platz. Alle Zufahrten in dessen inneren Bereich werden mit Betonblöcken verschlossen. Bis zu vierhundert Aktivisten und Anwohner versuchen dies mit friedlichen Mitteln zu verhindern. Es kommt zu ersten gewalttätigen Übergriffen und willkürlichen Festnahmen. Am 16. Oktober fällen Arbeiter über vierzig Bäume auf dem Platz. Dabei werden nicht nur jegliche Sicherheitsstandards missachtet, sondern vor allem das vielfach wiederholte Versprechen der Behörden und Projektverantwortlichen, im Interesse der städtischen Biodiversität die Bäume lediglich umzupflanzen³⁰⁷. Das Ereignis wirkt auf viele Bewohner als Weckruf und erfüllt die Funktion eines *moralischen Schock*.



Nach den Vorfällen auf dem Platz variieren die Reaktionen der Aktivisten zwischen Wut und politischen Forderung.
© France Culture © Beltzaiz

Viele erfahren erst jetzt von dem Renovierungsprojekt, oder interessieren sich für dessen Details. Die mittlerweile alltäglich stattfindenden *Assemblées* in der Mitte des Platzes finden kontinuierlichen Zulauf. Auch die lokale und nationale Presse berichtet nun regelmäßig. Der Verein *Centre-Ville Pour Tous* initiiert einen nationalen Aufruf³⁰⁸, der innerhalb von 10 Tagen von über 600. Intellektuellen und Kulturschaffenden aus der Region und dem ganzen Landes unterzeichnet

307 Der verantwortliche Landschaftsarchitekt der *Agence APS* erklärt während der einzigen Pressekonferenz zu dem Thema : „On ne coupe pas les arbres, mais on les dé plante pour les transférer ailleurs. Où ça ? *Je ne sais pas, c'est hors du champ de mes compétences*, sourit M. Knidel. *Il faudra replanter en préservant les vues sur les façades patrimoniales.* Il y a trop de tilleuls, il faut varier, pour la biodiversité.“ (zit. In. : Protokoll Lambert, 04.07.2018).

308 „Déclaration commune : Remettons l'aménagement de la ville dans les mains des citoyens. Agissons ensemble pour une réflexion de fond : comment construire la ville pour ses habitants ? (...)
Il faut arrêter le chantier et rouvrir le débat : Quelles sont les conséquences d'un projet d'aménagement comme celui-là ? Quelle ville construire qui réponde aux besoins de ses habitants et usagers, et non del'attractivité touristique ? Nous sommes tous responsables de la ville de demain : prenons en main l'aménagement urbain monopolisé par les élus“ (Int. : CVPT 2018).

wird. Am 20. Oktober gehen zwischen 3000 und 4000 Menschen gegen das Projekt und die städtische Politik auf die Straße. Dies ist eine der größten explizit stadtpolitischen Demonstrationen in der Geschichte der Stadt. Am Folgetag erklären sich Aktivisten von *Notre-Dames de Landes* solidarisch und errichten ein kleines Versammlungsgebäude aus Holz in der Mitte des Platzes.

Gérard Chénoz, Präsident der SoLEAM, reagiert auf diese Entwicklungen mit wenig Finesse. „Je regrette le choc émotionnel. S’il n’y avait pas eu tout ce bordel. Mais c’est un projet validé et on n’y peut rien s’il y a des manipulations de l’extrême gauche. J’estime qu’il y a 50 meneurs et près de 200 manipulés. Il y a des gens qui n’ont pas notre vue sur la société. C’est un débat philosophique qui se tranche dans les urnes.“ (Int. : Coquille 2018). Doch die althergebrachte Strategie, die Kritiker des Renovierungsprojekts als linksextreme ZADisten zu marginalisieren, erweist sich in Angesicht der jüngsten Ereignisse als überholt³⁰⁹. Als die SoLEAM einige Tage später die Errichtung einer 600m langen und 2,5m hohen Mauer rund um den gesamten Platz in Auftrag gibt, um die allgemeine Sicherheit und einen zügigen Baubeginn zu gewährleisten, führt sie schließlich nicht nur ihr erst wenige Monate zuvor erneuertes Versprechen einer partiellen und etappenweisen Renovierung *ad absurdum*. Sie steht vor allem den eigenen Ambitionen einer modernen, offenen und kosmopolitischen Metropole entgegen.



©Beltzaiz

Die Fronten zwischen Befürwortern und Gegnern des Renovierungsprojekts sind zu diesem Zeitpunkt sehr verhärtet. Aber vielleicht tragen die Ereignisse zur Entstehung einer neuen politischen Diskussions-, Planungs- und Entscheidungskultur jenseits dualistischer Oppositionspaare bei, wie wir dies in Hamburg seit den späten 1970er Jahre beobachten konnten. In jedem Fall konnte sich in den zurückliegenden Jahren eine links-libertäre Protestkultur herausbilden. Alle weiteren Entwicklungen bleiben abzuwarten.

309 Andererseits : Um die Legitimität des Renovierungsprojekts zu untermauern, verweist die SoLEAM nicht etwa auf die Ergebnisse des offiziellen Beteiligungsverfahrens, sondern auf die Umfrage einer Facebookgruppe, die sich maßgeblich aus Befürwortern des Projekts zusammensetzt (Int. : SoLEAM 2018).

Literaturverzeichnis :

- Abdallah, Mogniss H. 2004: „La Marche pour l'égalité, une mémoire à restaurer“. In : Hommes et Migrations, 1247: 99–104.
- Abdallah, Mogniss H. 2002: „1983 : La marche pour l'égalité“. In : Plein droit 55 (4): 37.
- AgAM. 2012: „Pour renforcer son développement, Marseille doit encore améliorer son attractivité“.
- AgAM. 2014: „Marseille Provence 2013. Analyse des grands événements en espace public“.
- AgAM. 2015: „Qui sont les Marseillais ? Radioscopie des habitants.“ In : Note de l'AgAM N°28: 1–12.
- Aguilera, Thomas und Florence Bouillon. 2013: „Le squat, un droit à la ville en actes“. In : Mouvements: Sociétés, Politique, Culture, 74 (2): 132–42.
- Alban, Bensa. 2011: „Ethnographie et engagement politique en Nouvelle-Calédonie“. In : Des sociologues sans qualités ? Pratiques de recherche et engagements, Hrsg. : Naudier, Delphine und Simonet Maud, Paris. 44–61.
- Alisch, Monika und Jens Dangschat. 1998: Armut und soziale Integration. Strategien sozialer Stadtentwicklung und lokaler Nachhaltigkeit. Opladen.
- Allemand, Serge. 2013: „Marseille. Une terre d'asile séculaire à l'épreuve des politiques nationales d'intégration.“ In : Hommes & Migrations 1301: 168–73.
- Anselme, Michel. 2000: Du bruit à la parole : la scène politique des cités. La Tour-d' Aiguës.
- Assemblée de la Plaine. 2012: La Plaine sous surveillance
<http://assembleedelaplane.free.fr/divers/PlaineBAT.pdf> (l.Z. 11.01.2915)
- Assemblée de la Plaine 2012b. : Manifeste de la Plaine, 16.06.2012.
<http://assembleedelaplane.free.fr/assemblee/manifeste.gif> (l.Z.05.04.2018)
- Associations GSB – Grand Saint Barthélemy 2012: Lettre ouverte. Retrait de nos associations du projet « quartiers créatifs » du Grand St Barthélemy.
- Associations GSB – Grand Saint Barthélemy 2012b: Concertation pour la réforme de la politique de la ville Contribution commune. 14.12.2012.
- Atelier Feuillants. 2012: L'îlot des Feuillants à cœur ouvert. Laboratoire de la ville en mouvement - Appel à projet pour la réhabilitation du pôle *Canebière – Feuillants*.
- Ateliers Feuillants. 2013: Lettre d'information N°4. Bilan d'étape. Été 2013.
- Arampatzi, A und Walter J Nicholls. 2012: „The urban roots of anti-neoliberal social movements: The case of Athens, Greece“. In : Environment and Planning A 44 (11): 2591–2610.
- Baby-Collin, Virginie und Florence Bouillon. 2017: „Le centre-ville de Marseille 1990-2012 : embourgeoisement généralisé ou accentuation des inégalités ?“ In : Langage et société 162 (4): 107-11.
- Baby-Collin, Virginie und Stéphane. Mourlane. 2011: „Histoire et mémoire du Grand Saint Barthélémy à Marseille, entre immigration, politique de la ville et engagement associatif“. In : Diasporas, Histoire et sociétés, 17: 26–41.
- Balasinski, Justyne und Lilian Mathieu. 2006: Art et contestation. Rennes.

- Balz, Hanno und Jan-Henrik Friedrichs. 2012: „All we ever wanted ...“. Eine Kulturgeschichte europäischer Protestbewegungen der 1980er Jahre. Berlin.
- Barbier, Clément. 2015: „Les métamorphoses du traitement spatial de la question sociale“. Université de Paris VIII, Saint Denis und Hafencity Universität, Hamburg.
- Bareis, Ellen ; Peter Bescherer ; Britta Grell ; Armin Kuhn und Erwin Riedmann. 2010: „Die Stadt in der Revolte“. In : Das Argument 289: 795–805.
- Bargel, Lucie und Olivier Fillieule. 2018: „Les féministes de la deuxième vague à Marseille.“ In : Marseille années 1968, Hrsg. : Sommier, Isabelle und Olivier Fillieule, Paris, 377–491.
- Bauriedl, Sybille. 2007: Spielräume nachhaltiger Entwicklung : die Macht stadtentwicklungspolitischer Diskurse. München.
- Bayat, Asef. 2010: Life as Politics. How Ordinary People Change the Middle East. Amsterdam.
- Bayat, Asef. 2012: Leben als Politik. Wie ganz normale Menschen den Nahen Osten verändern. Berlin und Hamburg.
- Becciu, Vanessa. 2018: „Les ancien·ne·s habitant·e·s d la rue de la République : modalités de maintien et formes de l'exclusion“. In In : Marseille et le droit à la ville, 2 juin 2018, 8.
- Beier, Raffael. 2018: „Towards a new perspective on the role of the city in social movements“. In : City 22 (2): 220–35.
- Bell, Daniel. 1973: The coming of post-industrial society. New York.
- Bell, Daniel. 1979: „The new class: a muddled concept“. In : Society 16: 15–23.
- Bellanger, Emmanuel. 2014: „Une question éminemment urbaine : les mouvements sociaux de la ville“. In : Histoire des mouvements sociaux en France, Hrsg. : Pigenet, Michel und Danielle Tartakowsky, Paris. 543–54.
- Benford, Robert. 1993: „You Could Be the Hundreth Monkey : Collective Action Frames and Vocabularies of Motive within the Nuclear Disarmament Movement.“ In : The sociological quarterly. 34 (2): 195–216.
- Benford, Robert D. und David A. Snow. 2000: „Framing processes and social movements : An overview and assessment.“ In : Annual Review of Sociology 26 (2000): 611–39.
- Beriche, Karima. 2003: Monsieur Tir, un marchand de bien : mémoire d'hommes, mémoire de quartier. Marseille.
- Beriche, Karima. 1999: „Nos parents ont reconstruit la France ; nous, on gère la misère“. In : La Marseillaise, 14.02.1999.
- Bertho, Alain. 2014: „De l'émeute au soulèvement la révolution n'est plus ce qu'elle était“. In : Revue internationale et stratégique 93 (1): 73–80.
- Berthonneau, Charles und Isabelle Sommier. 2018: „L'espace de la représentation syndicale“. In : Marseille années 1968, Hrsg. : Fillieule, Olivier und Isabelle Sommier, Paris. 145–230.
- Bertoncello, Brigitte und Nicole Girard. 2001: „Les politiques de centre-ville à Naples et à Marseille : quel renouvellement urbain ?“. In : Méditerranée 96 (1): 61–70.
- Bertoncello, Brigitte und Rachel Rodrigues-Malta. 2003: „Marseille versus Euroméditerranée“. In : Annales de Géographie 112 (632): 424–36.

- Bertoncello, Brigitte Rachel Rodrigues-malta und Jérôme Dubois. 2009: „Opération Euroméditerranée : une affaire d'Etat.“ Marseille, Aix-en-Provence.
- Bertram, Grischa. 2013: „Kritisiert die Kritiker_innen! Kommentar zu Margit Mayers Urbane soziale Bewegungen in der neoliberalisierenden Stadt.“ In : sub\urban. Zeitschrift für kritische stadtforschung 1: 169–74.
- Bidou-Zachariasen, Catherine. 2004: „Les classes moyennes : définitions, travaux et controverses“. In : Education et sociétés 14 (2): 119.
- Bieber, Hans-Joachim. 1978: „Der Streik der Hamburger Hafenarbeiter und die Haltung des Senats.“ In : Zeitschrift des Vereins für Hamburgische Geschichte 64: 91–148.
- Birke, Peter. 2013: „Himmelfahrtskommando : Kunst und Gentrifizierung auf den Elbinseln.“ In : Unternehmen Wilhelmsburg Stadtentwicklung im Zeichen von IBA und igs, Hrsg. : AKU, 71–82.
- Birke, Peter. 2014: „Sozialproteste im unternehmerischen Hamburg. Notizen zu ihrer Geschichte“. In : Stadt und soziale Bewegung, Hrsg. : Gestring, Norbert ; Renate Ruhne und Jan Wehrheim. Berlin. 83-97.
- Birke, Peter und Chris Holmsted Larsen. 2007: Besetze Deine Stadt! - BZ din by!: Häuserkämpfe und Stadtentwicklung in Kopenhagen. Berlin und Hamburg.
- Bishara, Dina. 2015: „The Politics of Ignoring: Protest Dynamics in Late Mubarak Egypt“. In : Perspectives on Politics 13 (4): 958–75.
- Blanc-Chaléard, Marie-Claude. 2014: „Les travailleurs immigrés en quête d'autonomie“. In In : Histoire des mouvements sociaux en France : de 1814 à nos jours, Hrsg. : Pigenet, Michel und Danielle. Tartakowsky, Paris, 521–32.
- Blanc, Maurice. 2013: „La rénovation urbaine : démolition ou patrimonialisation ? Comparaison entre la France et l'Allemagne“. In : La Vie Des Idées. 1–9.
- Blechtschmitt, Andreas. 2008: „Die Rote Flora im Hamburger Alltag: Stör- oder Standortfaktor?“ In : Besetze Deine Stadt! - BZ din by!: Häuserkämpfe und Stadtentwicklung in Kopenhagen, Hrsg. : Birke, Peter und Chris Holmsted Larsen, 190–98.
- Bodenschatz, Harald und Cordelia Polinna. 2010: „Learning from IBA - die IBA 1987 in Berlin“. In : Europäische Hochschulschriften, Reihe XXXI, Politikwissenschaft, 196: 142.
- Bojadžijev, Manuela. 1999: „Antirassistischer Widerstand von Migrantinnen und Migranten in der Bundesrepublik : Fragen der Geschichtsschreibung“. In : Zeitschrift für Sozialgeschichte des 20. und 21. Jahrhunderts 17 (1): 125–52.
- Boltanski, Luc und Eve Chiapello. 1999: Le nouvel esprit du capitalisme. Paris.
- Boltanski, Luc. und Ève. Chiapello. 2003: Der neue Geist des Kapitalismus. Konstanz.
- Bordreuil, Jean-Samuel; Raphaël Sage und Suzanne, Gilles 2003 : Marseille et ses moments musicaux. Ville et scenes musicales. Transversité. Programme Interministériel de recherche : « Culture, Ville et Dynamiques Sociales ». Marseille.
- Borja, Jean-Stéphane. 2013: „Vie et mort d'un problème public : Autour du problème de la rue de la République à Marseille“. Thèse en Sociologie. Aix-Marseille Université.
- Borja, Jean-Stéphane. Martine Derain und Véronique Manry. 2010: „Attention à la fermeture des portes!

Citoyens et habitants au cœur des transformations urbaines. L'expérience de la rue de la République à Marseille". Marseille .

- Borries, Friedrich von. 2004: Wer hat Angst vor Niketown? : Nike-Urbanismus, Branding und die Markenstadt von Morgen. Rotterdam.
- Bouamama, Saïd. 1989: „Au-delà du droit de vote. La nouvelle citoyenneté“. In : Hommes et Migrations 1118 (1): 13–16.
- Bouamama, Saïd. 2006: „De la visibilisation à la suspicion : la fabrique républicaine d'une politisation.“ In : La république mise à nu par son immigration, Hrsg. : Guénif-Souilamas, Nacira, Paris, 196–218.
- Bouamama, Saïd. 1994: Dix ans de marche des Beurs : chronique d'un mouvement avorté. Paris.
- Boulay, Guilhem. 2012: „Assurer et rassurer le marché : géographie de l'incertitude économique et dispositifs de marché“. In : Rives méditerranéennes, Nr. 42(Juni): 113–33.
- Boura, Olivier. 2001: Marseille ou la mauvaise réputation. Paris: Arléa.
- Bourdieu, Pierre. 1984: „La délégation et le fétichisme politique“. In : Actes de la recherche en sciences sociales. 52–53: 49–55.
- Bourdieu, Pierre. 2002: „Pour un savoir engagé“. In : Le monde diplomatique Février: 3–4.
- Bourdieu, PIERRE. 2003: „Participant Objectivation“. In : Journal of the Royal Anthropological Institute 9 (2): 281–94.
- Boyle, Mark und George Hughes. 1991: „The politics of the representation of ‚the real‘ : discourses from the left on Glasgow's role as European City of Culture, 1990“. In : Area 23 (3): 217–28.
- Brahim, Rachida. 2018: „L'antiracisme politique à Marseille, 1968-1983.“ In In : Marseille années 1968, Hrsg. : Fillieule, Olivier und Isabelle Sommier, 316–76. Paris.
- Breines, Wini. 1982: „Community and organization in the New Left, 1962-1968 : the great refusal“. New York City.
- Brenner, Neil und Nik Theodore. 2002: „The Urbanization of Neoliberalism: Theoretical Debates Cities and the Geographies of “ Actually Existing Neoliberalism ”“. In : Spaces of Neoliberalism. Urban Restructuring in North America and Western Europe. Hoboken, New Jersey. 2-32.
- Brenner, Neil. 2012: „What is critical urban theory“. In : Cities for people, not for profit, Hrsg. : Brenner, Neil ; Marcuse Peter und Margit Mayer, London und New York City. 11–23.
- Brint, Steven. 1984: „New-Class and Cumulative Trend Explanations of the Liberal Political Attitudes of Professionals“. In : American Journal of Sociology 90 (1): 30–71.
- Brooks, David. 2000: Bobos in Paradise : the new upper class and how they got there. New York City.
- Brünzels, Sonja. 1999: „Reclaim the Streets: Karneval und Konfrontation“. In : Dérive, Nr. 2: 1–10.
- Bulle, Sylvaine. 2016: „Il faut défendre la ZAD de Notre-Dame-des-Landes“. In : Multitudes 62 (1): 16–21.
- Bundesamt für Migration und Flüchtlinge. 2005: „The Impact of Immigration on Germany's Society“. Nürnberg.
- Cohen, Abner. 1982: „A polyethnic London carnival as a contested cultural performance“. In : Ethnic and Racial Studies 5 (1): 23–41.

- Cohen, Jean L. 1985: „Strategy or Identity: New Theoretical Paradigms and Contemporary Social Movements“. In : Social Research 52 (4): 663–716.
- Colomb, Claire. 2011: „Culture in the city, culture for the city? The political construction of the trickle-down in cultural regeneration strategies in Roubaix, France“. In : Town Planning Review 82 (1): 77–98.
- Compas und Agate. 2012: „Étude sur les disparités socio-spatiales du territoire“. Nantes und Strasbourg.
- Cortéséro, Régis und Eric Marlière. 2015: „L'émeute est-elle une forme d'expression politique ?“ In : Agora débats/jeunesses 70 (2): 57–77.
- Coutant, Philippe. 2014: „Réinventer le politique : autour de la zad de Notre-Dame-des-Landes“. In : Chimères: Revue des schizoanalyses 83 (2): 149–58.
- Coutant, Isabelle. 2017: „Au cœur du monde. Les migrants en bas de chez soi“. Université de Nanterre.
- CRC-a _ Chambre Régional de Compte: Chambre Régionale de Compte. Homepage.
- CRC-b _ Chambre Régional de Compte : Chambre Régionale de Compte : Société d'économie mixte Marseille Aménagement - Marseille (Bouches-du-Rhône) - Rapport d'observations définitives. 07.10.2013.
- Crossley, Nick. 2002: „Repertoires of Contention and Tactical Diversity in the UK Psychiatric Survivors Movement: The question of appropriation“. In : Social Movement Studies 1 (1): 47–71.
- Crossley, Nick. 2003: „From Reproduction to transformation: social movement fields and the radical habitus“. In : Theory, Culture & Society 20 (6): 43–68.
- Croteau, David. 1995: Politics and the class divide : working people and the middle-class left. Philadelphia.
- CVPT - Centre-Ville Pour Tous. 2007: Petite histoire et grandes batailles. Marseille.
- CVPT - Centre Ville Pour Tous. 2009: „Numéro Spécial. Rue de la République.“ Marseille.
- CVPT - Centre Ville Pour Tous : Mettre en sommeil Un Centre Ville pour tous. Motion en vue de l'AG de juin 2016. 12.04.2016.
- CVPT - Centre Ville Pour Tous : Centre Ville Pour Tous est utile et sa mission nécessaire. Comment renforcer CVPT et se donner un chemin et une méthode pour y parvenir ? 03.04.2016.
- CVPT - Centre Ville Pour Tous : Dossier de restitution du groupe projet. 13.03.2017.
- CVPT - Centre Ville Pour Tous : Contribution de l'association CVPT dans le registre de la « concertation publique » sur le réaménagement de la place Jean-Jaurès par la Soleam. 30.03.2017.
- Fellini, Bertrand 2012 : Pour une initiative culturelle à l'occasion de Marseille 2013.
- Dangschat, Jens S. und Jürgen Ossenbrügge. 1991: „Hamburg : crisis management, urban regeneration and social democrats“. In : Urban Affairs Annual Reviews 37: 86–105.
- Dangschat, Jens. 1993: „Hambourg, la ville entreprise.“ In : Metropoles portuaires en Europe : Barcelone - ênes - Hambourg - Liverpool - Marseille - Rotterdam. Hrsg. : Bonillo, Jean-Lucien ;André Donzel und Mario Fabre, Marseille. 57–70.
- Dangschat, Jens und Oliver Frey. 2005: „Stadt- und Regionalsoziologie“. In : Handbuch Sozialraum, Hrsg. (u.a.) : Kessl, Fabian, Berlin, 143–63.

- David, Jérôme. 2001: „Politique de la ville : Chronologie“. In : *Revue française des affaires sociales* 3. 15-22.
- Dell’Umbria, Alèssi. 2006: *Histoire universelle de Marseille : De l’an mil à l’an deux mille*. Marseille.
- Porta, Donatella Della. 2009: *Democracy in social movements*. New York City.
- Porta, Donatella Della und Mario Diani. 2006: *Social movements: an introduction*. Malden und Oxford.
- Demmer, Ulrich und Martin Gaenzsle. 2007: *The power of discourse in ritual performance : rhetoric, poetics, transformations*. Berlin.
- Dessenberg, Alex und Klaus Joachim Reinig. 1982: „Mieter helfen Mietern - Alternativer Mieterverein in Hamburg“. In : „Wohnungsnöte. Anregungen zur Initiative an Ort und Stelle“, Hrsg. : Evers, Adalbert und Klaus Selle, Frankfurt a.M., 81–87.
- Diercks, Goesta. 2013: „Künstlernomaden“. In : *Creatio ex nihilo? Wo Kunst entsteht*. Hrsg. : Brodersen, Waltraud und Claus Mewes, Berlin. 88–131.
- Dilger, Gerhard ; Thomas Fatheuer ; Christian Russau und Stefan Thimmel. 2014: *Fußball in Brasilien: Widerstand und Utopie Mythen und Helden, Massenkultur und Proteste*. Hamburg.
- Dubedout, Hubert 1983 : *Commission nationale pour le développement social des quartiers. Ensemble refaire la ville. Rapport au Premier ministre du président de la Commission nationale pour le développement social des quartiers*. Paris.
- Dubet, François. 1987: *La galère : jeunes en survie*. Paris.
- Dubois, Jérôme und Maurice Olive. 2004: „Négocier la requalification urbaine. L’action publique dans son horizon d’incertitude“. In : *Marseille, entre ville et ports. Les destins de la rue de la République*. Hrsg. : Fournier, Pierre und Sylvie Mazzella. Paris. 40–59.
- Dubois, Jérôme und Maurice Olive. 2004: „Euromediterranee: negociations a tous les etages“. In : *Annales de la recherche urbaine* 97: 103–12.
- Dubois, Jérôme und Maurice Olive. 2001: „Euroméditerranée : un grand projet d’aménagement à l’épreuve du débat public.“ In : *Métropolisation, gouvernance et citoyenneté dans la région urbaine marseillaise*, Hrsg. : Donzel, André. Paris. 421–44.
- Duport, Claire. 2012: „Trafics de drogues : un bilan des recherches et quelques expériences à Marseille.“ *Marseille*.
- Duport, Claire und Michel Peraldi. 1998: „Action culturelle, politiques de la ville et mobilité sociale : la longue marche des classes moyennes : appel d’offre interministériel "Culture, ville et dynamiques sociales. a longue marche des classes moyennes“. MMSH.
- Durkheim, Émile. 1912: *Les formes élémentaires de la vie religieuse : le système totémique en Australie*. Paris:
- Eisinger, Peter. 1973: „The conditions of protest behavior in American cities“. In : *The American Political Science Review* 68 (1): 11–28.
- Epstein, Renaud. 2008: „L’éphémère retour des villes. L’autonomie locale à l’épreuve des recompositions de l’État“. In : *Esprit* Février (2): 136.
- Escobar, David Mateos. 2012: „La gentrification du centre ville de Marseille. Idées reçues et zones d’ombre dans l’étude des recompositions sociales des quartiers centraux phocéens“. Aix-Marseille Université.

- Escobar, David Mateos. 2017: „Le processus de gentrification rend-il compte des dynamiques de peuplement des quartiers centraux de Marseille ?“ In : *Langage et société* 162 (4): 47–51.
- Euroméditerranée 2011 : Ecocité Marseille- Euroméditerranée. Dossier de Presse, 30.06.2011.
- Essex, Stephen und Brian Chalkley. 2003: „Urban transformation from hosting the Olympic Games: university lecture on the Olympics“. Barcelona.
- Evans, Richard John. 1996: *Tod in Hamburg : Stadt, Gesellschaft und Politik in den Cholera-Jahren 1830-1910*. Reinbek.
- FHH – Freie und Hansestadt Hamburg. 1960: „Die Industrie in Hamburg im November 1960. Statistische Berichte“. Hamburg.
- FHH – Freie und Hansestadt Hamburg. 1980: *Stadtentwicklungskonzept Stek '80*. Hamburg.
- FHH – Freie und Hansestadt Hamburg. 2002: „*Letibild: Metropole Hamburg - Wachsende Stadt*“. Hamburg.
- FHH – Freie und Hansestadt Hamburg. 2012: „*Kreativwirtschaftsbericht 2012 für Hamburg*“. Hrsg. : Hamburg Kreativgesellschaft. Hamburg.
- Fillieule, Olivier. 2001: „Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel Post scriptum“. In : *Revue française de science politique* 511 (1–2): 199–215.
- Fillieule, Olivier und Isabelle Sommier. 2018: *Marseille années 68*. Paris.
- Fischer, Linda und Steffen Jörg. 2009: „Exklusiv wohnen und arbeiten auf'm Kiez. Auf Kosten der Geringverdienenden wird Hamburg-St. Pauli umstrukturiert“. In : *AK - zeitung für linke debatte und praxis* 535.
- Fleury, Laure und Isabelle Sommier. 2018: „Les luttes des gauches alternatives“. In : *Marseille années 1968*, Hrsg. : Fillieule, Olivier und Isabelle Sommier, Paris. 231–314.
- Florida, Richard. 2002: „Bohemia and economic geography“. In : *Journal of Economic Geography* 2(1): 55-71.
- Fominaya, Cristina. 2014: „Debunking Spontaneity: Spain's 15-M/ Indignados as Autonomous Movement“. In : *Social Movement Studies* 14 (2): 142–163.
- Fourcaut, Annie. 2000: „Pour en finir avec la banlieue. / Ending the use of the term *suburb*.“ In : *Géocarrefour* 75 (2): 101–5.
- Fournier, Pierre und Sylvie Mazzella. 2004: „La percée originelle : entre aménagement urbain, transformation sociale et rentabilité financière“. In : *Marseille, entre ville et ports : les destins de la rue de la République*, Paris. 29–39.
- Francisco, Ronald A. 2001: „The Dictator's Dilemma“. In : *Conference on Repression and Mobilization: What Do We Know and Where Do We Go From Here?*, University of Maryland., 1–23.
- Franquemagne, Gaël. 2010: „La mobilisation socioterritoriale du Larzac et la fabrique de l'authenticité“. In : *Espaces et sociétés* 143 (3): 117.
- Frey, Oliver. 2012: „Sociologie urbaine ou sociologie de l'espace ? Le concept de milieu urbain.“ In : *SociologieS*, November.
- Frey, Oliver. 2012b: „Städtische Milieus“. In : *Handbuch Stadtsoziologie*, Berlin. 503–26.

- Friedrichs, Jürgen und Jens Dangschat. 1993: „Hamburg: Culture and Urban Competition“. In : Cultural Policy and Urban Regeneration: the West European Experience. Hrsg. : Bianchini, Franco und Michael Parkinson, Manchester und New York. 114–135.
- Front de Gauche : Concertation Publique pour le réaménagement de la Place Jean Jaurès. Mémoire déposé par les Elues Front de Gauche de Marseille et d'Aix-Marseille-Provence-Métropole. 31.03.2017.
- Gamson, William A. und David S. Meyer. 1996: „Framing political opportunity“. In : Comparative perspectives on social movements : political opportunities, mobilizing structures, and cultural framings., Hrsg. : McAdam, Doug ; John D. McCarthy und Mayer Zald, Cambridge und New York. 275–90.
- Gasquet-Cyrus, Médéric ; Nathalie Binstik ; Karine Giacomiu ; Ursula Nagy und Louis-Jean Calvet 2002 : Marseille au filtre d'un quartier. La Plaine. Etude sociolinguistique d'un quartier dans sa ville. Rapport de recherche, action concertée Ville. Ministère de l'Education Nationale, de la Recherche et de la Technologie Centre National de la Recherche Scientifique.
- Gastaut, Yvan. 2003: „Marseille cosmopolite après les décolonisations : un enjeu identitaire“. In : Cahiers de la Méditerranée 67: 2–10.
- Garnier, Jean-Pierre. 2008: „Scénographies pour un simulacre : l'espace public réenchanté.“, Espaces et Sociétés 134 (3). 1–21.
- Gaudin, Jean-Claude : Marseille fête les 50 ans du site fondateur de l'archéologie de 'sauvetage' en milieu urbain. 15.06.2017.
- Gaulier, Armelle 2014 : Zebda, Tactik Collectif, Origines Contrôlés : la musique au service de l'action sociale et politique à Toulouse. Thèse en science politique, Science Po Bordeaux.
- Gebeil, Sophie. 2016: „Les mémoires de la Marche pour l'égalité et contre le racisme. Dans les archives du Web.“ In : Hommes et Migrations 1313. 115-122.
- Geffken, Rolf. 2015: Arbeit und Arbeitskampf im Hafen Zur Geschichte der Hafenarbeit und der Hafenarbeitergewerkschaft. Bremen.
- Gennep, Arnold Van. 1909: Les rites de passage. Paris.
- Gerhards, Jürgen und Dieter Rucht. 1992: „Mesomobilization : Organising and Framing in two protest camps in West-Germany.“ In : American journal of sociology 98 (3): 555–95.
- Geronimo. 1997: Feuer und Flamme: Zur Geschichte der Autonomen. Berlin.
- Girel, Sylvia. 2004: „À Marseille, quand artistes et citoyens se rencontrent dans l'espace urbain“. In : Le Goût des belles choses : ethnologie de la relation esthétique 19: 177–93.
- Girel, Sylvia. 2007: „Arts, territoires et action sociale : l'exemple marseillais“. In : Vie sociale 2 (2): 183.
- Glaeser, E. 2005: „Edward L. Glaeser, Review of Richard Florida's The Rise of the Creative Class.“ In : Regional Science and Urban Economics 35 (5): 593–96.
- Gobille, Boris. 2006: „La créativité comme arme révolutionnaire ? L'émergence d'un cadrage artiste de la révolution en Mai 68“. In : Art et contestation, Hrsg. : Balasinski, Justyne und Lilian Mathieu, 153-68.
- Godard, Pierre und André. Donzel. 2014: Éboueurs de Marseille : entre luttes syndicales et pratiques municipales. Paris.

- Goodwin, Jeff. 1997: „The Libidinal Constitution of a High-Risk Social Movement: Affectual Ties and Solidarity in the Huk Rebellion, 1946 to 1954“. In : American Sociological Review 62 (1): 53–69.
- Gouldner, Alvin Ward. 1979: The future of intellectuals and the rise of the new class : a frame of reference, theses, conjectures, arguments, and an historical perspective on the role of intellectuals and intelligentsia in the international class contest of the modern era. New York.
- Granovetter, Mark. 1973: „The Strength of Weak Ties“. In : American Journal of Sociology 78 (6): 1360–80.
- Granovetter, Mark. 1983: „The Strength of Weak Ties: A Network Theory Revisited“. In : Sociological Theory 1: 201–33.
- Grothe, Nicole. 2005: InnenStadtAktion - Kunst oder Politik? : künstlerische Praxis in der neoliberalen Stadt. Bielefeld.
- Groupe Germinal : La fédération anarchiste à Marseille. In : Le Monde Libertaire, N°1763, 29.01.-04.02.2015.
- Grüttner, Michael. 1976: Wem die Stadt gehört. Stadtplanung und Stadtentwicklung in Hamburg 1965-1975. Hamburg.
- Grüttner, Michael 1983: „Soziale Hygiene und soziale Kontrolle – die Sanierung der Hamburger Gängeviertel 1892-1936“. In : Arbeiter in Hamburg : Unterschichten, Arbeiter und Arbeiterbewegung seit dem ausgehenden 18. Jahrhundert, Hrsg. : Herzig, Arno ; Dieter Langewiesche und Arnold Sywottek, Hamburg. 359-371.
- Guénif-Souilamas, Nacira. 2005: „La fin de l'intégration, la preuve par les femmes“. In : Mouvements 39–40 (3): 150–57.
- Haarmann, Anke. 2003: „Künstlerischer Urbanismus. Mode oder Notwendigkeit“. In : Ready2capture - Klar zum Entern! : Hafencity - ein urbaner Raum? Hrsg. : tetrapak, Hamburg. 18–21.
- Hamidi-kim, Bérénice. 2009: „Théâtre, mission sociale et politique de la ville : entre service public de la culture et développement durable culturel , étude de deux projets lyonnais.“ In : Colloque : Décentralisation théâtrale, dirigé par Serge Proust et Daniel Rautenberg, Université de Saint-Etienne, 2008., 1–17.
- Harvey, David. 1989: „From managerialism to entrepreneurialism : the transformation in urban governance in late capitalism“. In : Geografiska annaler 71 (1): 3–17.
- Harvey, David. 2002: „The art of rent : globalization, monopoly and the commodification of culture.“ In : Socialist Register. A World of Contradictions 38: 93–110.
- Harvey, David. 2008: „The Right to the City“. In : New Left Review 53: 23–40.
- Harvey, David. 2012: Rebel Cities: From the Right to the City to the Urban Revolution. New York City.
- Haunss, Sebastian. 2004: Identität in Bewegung. Prozesse kollektiver Identität bei den Autonomen und in der Schwulenbewegung. Wiesbaden.
- Häußermann, Hartmut ; Dieter Läßle und Walter Siebel. 2008: Stadtpolitik. Frankfurt a.M.
- Häußermann, Hartmut und Walter Siebel. 2000: Soziologie des Wohnens : eine Einführung in Wandel und Ausdifferenzierung des Wohnens. Weinheim.

- Hautz, Hanjo A. 2008: „Stadt und Hafen – Entwicklungsperspektiven für eine verträgliche Nachbarschaft von Stadt(-entwicklung) und Hafen(-wirtschaft). Handlungsempfehlungen für den Umgang mit dem zentrumsfernen Stadt-Hafen-Übergang am Beispiel Hamburgs.“ TU Braunschweig.
- Hayot, Alain und Émile Temime. 2002: „Belsunce et les politiques urbaines à Marseille. Discussion avec Sylvie Mazzella et Véronique Manry“. In : *Méditerranées* 13: 147–63.
- Hernandez, Frédérique ; Brigitte Bertoncello ; Philippe Méjean und Angelo Bertoni. 2013: „Marseille : Les fragilités comme moteurs pour l’invention d’une centralité métropolitaine originale ?“ Rapport de recherche, POPSU 2, Aix-Marseille Université.
- Hitzler, Ronald ; Anne Honer und Michaela Pfadenhauer. 2008: „Zur Einleitung : ‚Ärgerliche‘ Gesellungsgebilde ?“ In : *Posttraditionale Gemeinschaften : Theoretische und ethnografische Erkundungen*, Wiesbaden. 9–31.
- Holm, Andrej. 2014: „Das Recht auf Stadt in umkämpften Räumen. Zur gesellschaftlichen Reichweite lokaler Proteste“. In : *Stadt und soziale Bewegung*, Hrsg. : Gestring, Norbert ; Renate Ruhne und Jan Wehrheim, Wiesbaden. 43–62.
- Holm, Andrej. 2009: „Recht auf Stadt – Soziale Kämpfe in der neoliberalen Stadt“. In : *Die Stadt im Neoliberalismus*, Hrsg. : Rosa-Luxemburg Stiftung, 27–37.
- Holm, Andrej. 2010: „Gentrifizierung und Kultur. Zur Logik kulturell vermittelter Aufwertungsprozesse“. In : *Jahrbuch StadtRegion 2009/2010 : Schwerpunkt: Stadtkultur und Kreativität.*, Hrsg. : Kirchberg, Volker ; et.al., 64–82. Opladen und Farmington Hill.
- Hornbacher, Annette. 2005: *Zuschreibung und Befremden : postmoderne Repräsentationskrise und verkörpertes Wissen im balinesischen Tanz*. Berlin.
- Hugues, Bazin. 1995: „Le mouvement hip-hop , des émeutes urbaines aux cultures de la rue“. In : *Politix* 10: 43–46.
- Inglehart, Ronald. 1990: *Culture shift in advanced industrial society*. Princeton.
- Inglehart, Ronald. 1977: *The silent revolution : changing values and political styles among Western publics*. Princeton.
- INSEE 2013 : *Chiffres clés Évolution et structure de la population*. Commune de Marseille (13055)
- Internationale Situationniste. 1961: *Bulletin central édité par les sections de l’Internationale situationniste*. Hrsg. : Debord, Guy, Paris.
- Jasper, James M. 1997: *The art of moral protest : culture, biography, and creativity in social movements*. Chicago.
- Jasper, James. 1998: „The Emotions of Protest: Affective and reactive emotions in and around social Movements“. In : *Sociological Forum* 13 (3): 397–424.
- Jasper, James M. 2011: „Emotions and Social Movements: Twenty Years of Theory and Research“. In : *Annual Review of Sociology* 37 (1): 285–303.
- Jenkins, J. Craig und Michael Wallace. 1996: „The generalized action potential of protest movements: The new class, social trends, and political exclusion explanations“. In : *Sociological Forum* 11(2): 183-207.
- Jörke, Dirk. 2011: „Bürgerbeteiligung in der Postdemokratie“. In : *Aus Politik und Zeitgeschichte* 1–2. Hrsg. : Bundeszentrale für politische Bildung, Bonn. 13–18.

- Jourdan, Sylvien. 2008: „Un cas aporétique de gentrification : la ville de Marseille“. In : *Méditerranée* 111 (2): 85–90.
- Juhem, Philippe. 2001: „Entreprendre en politique. De l'extrême gauche au PS : La professionnalisation politique des fondateurs de SOS-Racisme“. In : *Revue française de science politique* 51 (1): 131.
- Karakayali, Serhat. 2005: „Lotta Continua in Frankfurt, Türken-Terror in Köln. Migrantische Kämpfe in der Geschichte der Bundesrepublik.“ In : *Grundrisse. Zeitschrift für linke Theorie und Debatte* (Online) 14: 1–8.
- Kerste, Ben. 2013a: „Arbeitspapier : Kreative Stadt, umkämpfte Stadt. Ein vergleichender Ansatz zwischen den Städten Marseille und Hamburg“. Unveröffentlicht.
- Kerste, Ben. 2013b: „Ville entreprise, ville créative, ville contestée : Hambourg entre 1983 et 2013“ In : *Faire Savoirs* 10. *Nouveaux horizons de la culture*. Hrsg. : Donzel, André und Alain Moreau, 9-18.
- Kerste, Ben. 2014: „L'art, la culture et l'engagement militant dans le Grand Saint Barthélemy. Des considérations sur le contexte social et politique du conflit Jardins Possibles“. In : *PUBLIC(S) - Public(s), pratiques culturelles et espace(s) public(s)*, Hrsg. : Girel, Sylvia. Aix-en-Provence. E-Dokument : <https://publics.hypotheses.org/559> (l.Z.: 08.09.2018).
- Kirszbaum, Thomas. 2015: „La politique de la ville ou les infortunes de l'égalité républicaine“. In : *En finir avec les banlieues? Le désenchantement de la politique de la ville*. E-Dokument : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01100701/document> (l.Z.: 12.07.2017).
- Kirszbaum, Thomas. 2017: „La politique de la ville“. In : *Dictionnaire encyclopédique de la décentralisation*. Hrsg. : Kada, Nicolas ; et.al., E-Dokument : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01386327v3> (l.Z.: 12.07.2017).
- Kitschelt, Herbert. 1990: „New Social Movements and the Decline of Party Organization“. In : *Challenging the political order : new social and political movements in western democracies*, Hrsg. : Dalton, Russell J. und Manfred. Kuechler, New York. 179–208.
- Kletzen, Anne. 2014: „Les règlements de comptes entre malfaiteurs à Marseille : ce que disent les enquêtes judiciaires“. In : *Faire Savoirs* 11. *Délinquance, criminalité et banditisme dans la région marseillaise*. Hrsg. : Mucchielli, Laurent, 39–46.
- Kohn, Melvin L. 1977: *Class and conformity : a study in values*. Chicago.
- Kossak, Egbert. 1993: *Hamburg, Stadt im Überfluss : Optionen für die wachsende Stadt*. Hamburg.
- Kowalski, Hannah und Margaux Weiß. 2012: „Insel der Unordnung. Über Institutionalisierung und die Temporäre Autonome Zone Gängeviertel“. In : *Mehr als ein Viertel*, Hrsg. : Gängeviertel e.V., 128-54.
- Kriesi, Hanspeter. 1989: „New Social Movements and the New Class in the Netherlands“. In : *American Journal of Sociology* 94 (5): 1078–1116.
- Kriesi, Hanspeter ; Ruud Koopmans ; Jan Willem Duyvendak und Marco G. Giugni. 1995: *New social movements in Western Europe : a comparative analysis*. Minneapolis.
- Kuhn, Armin. 2012: „Zwischen gesellschaftlicher Intervention und radikaler Nischenpolitik. Häuserkämpfe in Berlin und Barcelona am Übergang zur neoliberalen Stadt“. In : „All we ever wanted ...“. Eine Kulturgeschichte europäischer Protestbewegungen der 1980er Jahre, Hrsg. : Balz, Hanno und Jan-Henrik Friedrichs, Berlin. 37–52.
- La Table est Plaine : Presstext / Communiqué de Presse. 25.04.2016.

- Labarthe, Fabien. 2013: „La Friche la Belle de Mai : l’invention d’une nouvelle époque de l’action culturelle ?“ In : Faire Savoirs 10. *Nouveaux horizons de la culture*. Hrsg. : Donzel, André und Alain Moreau, 27–36.
- Lähdesmäki, Tuuli. 2013: „Cultural activism as a counter-discourse to the European Capital of Culture programme: The case of Turku 2011“. In : *European Journal of Cultural Studies* 16 (5): 598–619.
- Landry, Charles und Franco Bianchini. 1995: *The creative city*. London.
- Latarjet, Bernard. 2010: „Marseille-Provence 2013: genèse, objectifs et enjeux d’un projet culturel métropolitain. In : *Méditerranée* 114: 27–29.
- Le No! : Communiqué de Presse : Squat culturel à deux doigts de l’expulsion ... et après ? 17. April 2012 : <http://www.millebabords.org/spip.php?article20480> (l.Z. 30.06.2016)
- Dantec, Bruno Le. 2007: *La ville-sans-nom : Marseille dans la bouche de ceux qui l’assassinent*. Marseille.
- Leach, Darcy K und Sebastian Haunss. 2009: „Scenes and Social Movements“. In : *Culture, Social Movements and Protests*, 255–76.
- Lefebvre, Henri. 1968: *Le droit à la ville*. Paris.
- Liehr, Günter. 2013: *Marseille. Porträt einer widerspenstigen Stadt*. Zürich.
- Lloyd, Richard. 2006: *Neo-Bohemia: Art and Commerce in the Postindustrial City*. New York City.
- Lorey, Isabell. 2006: „Gouvernementalität und Selbst-Prekariisierung. Zur Normalisierung von KulturproduzentInnen.“ *Transversal*. Europäisches Institut für progressive Kulturpolitik. 2006.
- MacLeod, Gordon. 2002: „From Urban Entrepreneurialism to a *Revanchist City*? On the Spatial Injustices of Glasgow’s Renaissance“. In : *Antipode* 34 (3): 602–24.
- Macy, Michael. 1988: „New-class dissent among social-cultural specialists: The effects of occupational self-direction and location in the public sector“. In : *Sociological Forum* 3 (3): 325–56.
- Mallet, Carl-Heinz. 2000: *Die Leute von der Hafenstraße. Über eine andere Art zu leben*. Hamburg.
- MAM - Métropole Aix-Marseille. 2017: *Rapport au Conseil de la metropole, Urbanisme et Aménagement*. Séance du 19 Octobre 2017. URB 030-19/10/17 CM ; Approbation du bilan de la concertation publique portant sur le projet de requalification de la place Jean Jaurès.
- Marcuse, Peter. 2009: „From critical urban theory to the right to the city“. In : *City* 13 (2–3): 185–97.
- Marcuse, Peter ; Neil Brenner und Margit Mayer. 2012: „Cities for People, Not for Profit: Critical Urban Theory and the Right to the City“. London und New York City.
- Markusen, Ann. 2006: „Urban development and the politics of a creative class: evidence from a study of artists“. In : *Environment and Planning A* 38 (10): 1921–40.
- Marlière, Éric. 2011: „« Jeunes de cité », des trajectoires multiples“. In : *Projet* 320 (1): 47.
- Marseille en Guerre : Marseille 2013 n’aura pas lieu. 2012.
- Mattina, Cesare. 2004: „Mutations des ressources clientélares et construction des notabilités politiques à Marseille (1970-1990)“. In : *Politix* 17 (67): 129–55.

- Mattina, Cesare. 2016: „Gouverner la ville avec des milieux « communautaires ». Construction et légitimation des « communautés » gagnantes dans l’espace public marseillais“. In : *Metropoles* 19: 1–22.
- Mauger, Gérard. 1994: „Gauchisme, contre-culture et néo-libéralisme. Pour une histoire de la génération de mai 1968“. In : *L’identité politique*, 206–26.
- Mauger, Gérard. 2004: „*Entretiens* : Ênquete sur la société des bas de tours.“ In : *La Lettre de la DIV* 92: 4.
- Mayer, Margit. 2008: „Städtische Soziale Bewegungen“. In : *Die sozialen Bewegungen in Deutschland seit 1945. Ein Handbuch*, Hrsg. : Roth, Roland und Dieter Rucht, Frankfurt a.M. 294–318.
- Mayer, Margit. 2011: „The right to the city in urban social movements“. In : *Cities for people, not for profit*, Hrsg. : Brenner, Neil ; Peter Marcuse und Margit Mayer, London und New York City. 63–85.
- Mayer, Margit. 2013: „Urbane soziale Bewegungen in der neoliberalisierenden Stadt“. In : *sub\urban. Zeitschrift für kritische stadtforschung* 1: 155–68.
- Mazzella, Sylvie. 1996: „Le quartier Belsunce à Marseille, les immigrés dans les traces de la ville bourgeoise“. In : *Annales de la recherche urbaine* 1 (72). 119–125.
- Mazzella, Sylvie und Nadine Roudil. 1998: „La place du marché dans les politiques urbaines marseillaises“. In : *Les Annales de la recherche urbaine* 78 (1): 64–71.
- McAdam, Doug. 1982: *Political process and the development of Black insurgency, 1930-1970*. Chicago.
- McAdam, Doug. 1986: „Recruitment to High-Risk Activism: The Case of Freedom Summer“. In : *American Journal of Sociology* 92 (1): 64–90.
- McAdam, Doug. 1996: „Conceptual Origins, current problems, future directions“. In : *Comparative perspectives on social movements : political opportunities, mobilizing structures, and cultural framings*. Hrsg. : McAdam, Doug ; John D. McCarthy und Mayer Zald, Cambridge. 23–40.
- McAdam, Doug ; John D. McCarthy und Mayer Zald. 1996: „Introduction : Opportunities, mobilizing structures, and framing processes – toward a synthetic, comparative perspective on social movements.“. In : *Comparative perspectives on social movements : political opportunities, mobilizing structures, and cultural framings*. Cambridge. 1–22.
- McAdam, Doug ; Sidney Tarrow und Charles Tilly. 1998: „Pour une cartographie de la politique contestataire“. In : *Politix* 11 (41): 7–32.
- Melé, Patrice. 2013: „Conflits de proximité et dynamiques urbaines. Introduction.“ In : *Conflits de proximité et dynamiques urbaines*. Rennes. 7–18.
- Melucci, Alberto. 1980: „The new social movements : a theoretical approach“. In : *Social science information* 19 (2): 200–226.
- Merklen, Denis. 2014: „La politique dans les cités ou les quartiers comme cadre de la mobilisation“. In : *Histoire des mouvements sociaux en France*, Hrsg. : Pigenet, Michel und Danielle Tartakowsky, Paris. 615–23.
- Mésini, Béatrice. 2001: „Les associations de lutte contre l’exclusion : dynamiques des mobilisations et modes d’appartenance“. In : *Métropolisation, gouvernance et citoyenneté dans la région urbaine marseillaise*, Hrsg. : Donzel, André, Paris. 249–67.
- Mitchell, J. Clide 1956: *The kalela dance : aspects of social relationships among urban Africans in Northern Rhodesia*. Manchester.

- MPM – Marseille Provence Métropole. 2007: „Marseille Provence Métropole euroméditerranéenne des échanges et de la connaissance. Une stratégie de développement économique pour 2008-2014“. Marseille.
- MPM – Marseille Provence Métropole. 2012: Marseille-Provence 2013, Signature des conventions *Quartiers Créatifs*. Dossier de presse, 9 Mai 2012.
- Michel, Vilette. 1979: „La carrière d'un cadre de gauche après 1968“. In : Actes de la recherche en sciences sociales 29: 64–74.
- MICQP 2017 : Mission interministérielle pour la qualité des constructions publiques. Médiations. N°23. Octobre 2011.
- Möller, Matthias ; Sonja Nielbock ; Andrea Papst und Nicole Vrenegor. 2011: „Tagungsberichte. Recht auf Stadt - Vier Fragen und vier Perspektiven. Anmerkungen zu einem Kongress in Hamburg“. In : Sozial.Geschichte Online 6: 234–44.
- Mooney, Gerry. 2004: „Cultural policy as urban transformation? Critical reflections on Glasgow, European city of culture 1990“. In : Local Economy 19 (4): 327–40.
- Moreau, Alain. 2005: „L'importance de l'identité locale chez les adolescents marseillais“. In : Faire Savoirs 5. *Ville et intégration : le creuset marseillais*. Hrsg. : Donzel, André und Alain Moreau, 33–38.
- Morel, Bernard 2001: „Marseille, pouvoir politiques et mutations économiques depuis 1945“. In : Méditerranée 96 (1/2): 17–27.
- Mouffe, Chantal. 2011: „*Postdemokratie* und die zunehmende Entpolitisierung“. In : Aus Politik und Zeitgeschichte 1–2. Hrsg. : Bundeszentrale für politische Bildung, Bonn. 3–5.
- MuCEM: Ausstellungsbeschreibung / Présentation d'exposition. Le Monde à l'Envers Carnavals et Mascarades d'Europe et de Méditerranée.
- Muselier, Renaud: Rede vor der Stadtverwaltung / Discours prononcé lors du conseil municipal. 09.12.2013.
- Nagy, Ursula. 2003: „Le réseau occitaniste de la plaine“. In : Nouvelle recherche en domaine occitan, Hrsg. : Lieutard, Hervé und Marie-Jeanne Verny, Montpellier. 95–116.
- Narr, Wolf-Dieter. 2008: „Der CDU-Staat (1949-1966)“. In : Die sozialen Bewegungen in Deutschland seit 1945. Ein Handbuch, Hrsg. : Roth, Roland und Dieter Rucht, Frankfurt a.M. 52–70.
- Nasiali, Minayo A. und A. 2010: „Native to the Republic : Negotiating citizenship and social welfare in Marseille *immigrant* neighborhoods since 1945.“ University of Michigan.
- Neidhardt, Friedrich. 1985: „Einige Ideen zu einer allgemeinen Theorie sozialer Bewegungen“. In : Sozialstruktur im Umbruch., Hrsg. : Bolte, Karl Martin, Opladen. 193–204.
- Neveu, Érik. 2011: „De *nouveaux* mouvements sociaux ?“. Paris. 61–69.
- Nez, Héloïse. 2012: „Délirer au sein d'un mouvement social Ethnographie des assemblées des Indignés à Madrid“. In : Participations: Revue de sciences sociales sur la démocratie et la citoyenneté 4(3). 79-102.
- Nicholls, Walter J. 2008: „The Urban Question Revisited: The Importance of Cities for Social Movements“. In : International Journal of Urban and Regional Research 32 (4): 841–59.
- Nicholls, Walter und Justin R Beaumont. 2004: „The urbanisation of justice movements? Possibilities and constraints for the city as a space of contentious struggle“. In : Space and Polity 8 (2): 119–35.

- Noiriels, Gérald. 2008: „L’immigration algérienne en France“. Journée d’étude : La France et l’Algérie, l’histoire et l’avenir en partage, Larrazet, 11.11.2006.
- Norris, Pippa. 2002: „Democratic Phoenix. Agencies, Repertoires, & Targets of Political Activism“. In : Political Activism, Participation, and Identification, Boston. 1–26.
- Novy, Johannes und Claire Colomb. 2013: „Struggling for the Right to the (Creative) City in Berlin and Hamburg: New Urban Social Movements, New ‘Spaces of Hope’?“ In : International Journal of Urban and Regional Research 37 (5): 1816–38.
- Offe, Claus. 1985: „New Social Movements: Challenging the Boundaries of Institutional Politics“. In : Social Research 52 (4). 817-868.
- Oldenburg, Ray. 1999 (1989). The Great Good Place. Cafes, Coffee Shops, Bookstores, Bars, Hair Salons, and Other Hangouts at the Heart of a Community. New York.
- Oliver, Pamela E. 1989: „Bringing The Crowd Back : The Non Organizational Elements of Social Movements“. In : Research in Social Movements, Conflict and Change 11: 1–30.
- Paire, Alain. 2015: „Les Cahiers du Sud, un style de vie“. In : Rives méditerranéennes 50: 147–53.
- Palmer. 2004: „European Cities and Capitals of Culture“. Brüssel.
- Parisis, Jean-Louis. 1992: Une ville en fuite : Marseille 1940-1942. La Tour d’Aigues.
- Park, Robert E. ; Burgess, Ernest W. und Roderick McKenzie. 1967: The City. Chicago.
- Parkin, Frank. 1968: Middle class radicalism; the social bases of the British Campaign for Nuclear Disarmament. New York.
- Petits Lieux 2012 : Compte Rendu de la réunion à l’Équitable Café. 10.09.2012
- Peck, Jamie. 2005: „Struggling with the Creative Class“. In : International Journal of Urban and Regional Research 29(4). 740-770.
- Peraldi, Michel. 1999: „Marseille: réseaux migrants transfrontaliers, place marchande et économie de bazar“. In : Cultures & Conflits 33–34: 51–67.
- Peraldi, Michel. 2002: „Culture populaire / Pop Culture“. In : Revue Mediterraneans 13: 13–18.
- Peraldi, Michel und Michel Samson. 2005: Gouverner Marseille : Enquête sur les mondes politiques marseillais. Paris.
- Peraldi, Michel ; Duport, Claire und Michel Samson. 2015: Sociologie de Marseille. Paris.
- Pigenet, Michel. 2014: „La grève des mineurs de 1963“. In : Histoire des mouvements sociaux en France, Hrsg. : Pigenet, Michel und Danielle Tartakowsky, Paris. 456–63.
- Pigenet, Michel und Danielle Tartakowsky. 2014: „Introduction - Institutionnalisation et mobilisations au temps de l’État social (années 1930 - années 1970)“. In : Histoire des mouvements sociaux en France, Paris. 335–54.
- Pinard, Maurice Hamilton, Richard. 1989: „Intellectuals and the leadership of social movements. Some comparative perspectives.“ In : Research in Social Movements, Conflicts & Change. 11: 73–107.
- Priujit, Hans. 2013: „The Logic of Urban Squatting“. In : International Journal of Urban and Regional Research 37 (1): 19–45.

- Raschke, Joachim. 1985: Soziale Bewegungen : ein historisch-systematischer Grundriss. Frankfurt a.M. und New York.
- Reckwitz, Andreas. 2009: „Die Selbstkulturalisierung der Stadt“. In : Mittelweg 36, 1–23.
- Reichhardt, Sven. 2008: „Große und Sozialliberale Koalition (1966-1974)“. In : Die sozialen Bewegungen in Deutschland seit 1945. Ein Handbuch, Hrsg. : Roth, Roland und Dieter Rucht, Frankfurt a.M., 71–92.
- Renahy, Nicolas. 2010: „Classes populaires et capital d’autochtonie. Genèse et usages d’une notion.“ In : Regards sociologiques 40: 9–26.
- Retière, Jean-Noël. 2003: „Autour de l’autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire“. In : Politix 16 (63): 121–43.
- Rioux, Jean-Pierre. 1989: „Rezension : Guiraud Jean-Michel 1987 : La vie intellectuelle et artistique à Marseille à l’époque de Vichy et sous l’occupation (1940-1944).“ In : Vingtième Siècle 21: 160–61.
- Roland Berger. 2007: „Talentstadt Hamburg“. Hamburg.
- Roncayolo, Marcel. 1990: L’imaginaire de Marseille : port, ville, pôle. Marseille.
- Roncayolo, Marcel. 1997: „Images-témoins des mutations urbaines, 1860-1920“. In : Marseille 1860-1914. Photographies et mutation urbaine, Hrsg. : Musée d’histoire de Marseille. 12–27.
- Rose, Fred. 1997: „Toward a Class-Cultural Theory of Social Movements: Reinterpreting New Social Movements“. In : Sociological Forum 12 (3): 461–94.
- Roth, Roland. 1990: „Stadtentwicklung und soziale Bewegungen in der Bundesrepublik.“. In : Das neue Gesicht der Städte. Theoretische Ansätze und empirische Befunde aus der internationalen Debatte., Hrsg. : Borst, Renate ; Krätke, Stefan ; Mayer, Margit ; Roth, Roland und Fritz Schmoll, Basel, Boston, Berlin. 209–234.
- Rucht, Dieter. 1991: „Sociological theory as a theory of social movements?: A critique of Alain Touraine“. In: Research on Social Movements. The state of the art in Western Europe and the USA, Frankfurt a.M., 355–384.
- Rucht, Dieter. 1994: Modernisierung und neue soziale Bewegungen : Deutschland, Frankreich und USA im Vergleich. Frankfurt a.M. und New York City.
- Rucht, Dieter. 1996: „The impact of national contexts on social movement structures : A cross-movement and cross-national comparison.“ In : Comparative perspectives on social movements : political opportunities, mobilizing structures, and cultural framings. Hrsg. : McAdam, Doug ; John D. McCarthy und Mayer Zald, Cambridge. 185–204.
- Rucht, Dieter. 1999: „Gesellschaft als Projekt - Projekte in der Gesellschaft. Zur Rolle sozialer Bewegungen.“ In : Neue soziale Bewegungen Impulse, Bilanzen und Perspektiven, Hrsg. : Klein, Ansgar ; Legrand, Hans-Josef und Thomas Leif, Berlin. 15–27.
- Rucht, Dieter und Wilhelm Heitmeyer. 2008: „Mobilisierung von und für Migranten“. In : Die sozialen Bewegungen in Deutschland seit 1945. Ein Handbuch., Hrsg. : Roth, Roland und Dieter Rucht, Frankfurt a.M., 574–592.
- Saharaoui-Chapuis, Khadidja. 2014: „Comment devient-on dealer dans un quartier pauvre ?“ In : Faire Savoirs, N°11. Délinquance, criminalité et banditisme dans la région marseillaise., Hrsg. : Mucchielli, Laurent. Aix-en-Provence. 47–59.

- Sala Pala, Valérie. 2006: „La politique du logement social est-elle raciste ? Le cas marseillais“. In : Hrsg. : Primon, Jean-Luc, Faire Savoirs (6), Aix-en-Provence. 25–36.
- Sala-Pala, Valérie. 2013: Discriminations ethniques : les politiques du logement social en France et au Royaume-Uni. Rennes.
- Sawicki, Frédéric und Johanna Siméant. 2009: „Decloisonner la sociologie de l’engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français“. In : Sociologie de travail 51(1): 97-125.
- Sayad, Abdelmalek. 2016: „Les enfants illégitimes“. In : Actes de la Recherche en Sciences Sociales 25-26. 117–32.
- Schäfer, Christoph. 2011: Die Stadt ist unsere Fabrik. The city is our factory. Leipzig.
- Scharenberg, Albert und Ingo Bader. 2009: „Berlin’s waterfront site struggle“. In : City 13 (2–3): 325–35.
- Schmidt, Eberhard. 2008: „Arbeiterbewegung“. In : Die sozialen Bewegungen in Deutschland seit 1945. Ein Handbuch. Hrsg. : Roth, Roland und Dieter Rucht, Frankfurt a.M., 158–86.
- Schubert, Dirk. 2013: „Die Herausbildung der Regional- und Landesplanung im Raum Hamburg: Fritz Schumachers Modell der *natürlichen Entwicklung*“. In : Forum Stadt 3: 211–234.
- Schulz, Kristina. 2006: „Studentische Bewegungen und Protestkampagnen“. In : Die sozialen Bewegungen in Deutschland seit 1945. Ein Handbuch., Hrsg. : Roth, Roland und Dieter Rucht, Frankfurt a.M., 417–46.
- Scott, James C. 1990: Domination and the arts of resistance : hidden transcripts. New Haven.
- Sigmund, Monika. 2012: „Die Hafenstraße und das Wunder von Hamburg. Selbstbestimmtes Leben im Widerstreit politischer Interessen.“ In : 19 Tage Hamburg : Ereignisse und Entwicklungen der Stadtgeschichte seit den fünfziger Jahren, Hrsg. : Strupp, Christoph, München. 265–80.
- Silberman, Roxane und Irène Fournier. 1999: „Les enfants d’immigrés sur le marché du travail. Les mécanismes d’une discrimination sélective“. In : Formation Emploi 65: 31–55.
- Simmel, Georg. 1917: „Individualismus“. In : Marsyas. Eine Zweimonatsschrift 1: 33–39.
- Sökefeld, Martin. 2007: „Problematische Begriffe: Ethnizität, Rasse, Kultur, Minderheit“. In : Ethnizität und Migration. Einführung in Wissenschaft und Arbeitsfelder, Hrsg. : Schmidt-Lauber, Brigitta, Berlin. 31–50.
- SoLEAM 2011 : Opération Grand centre-ville. Concertation publique.
https://www.marseille.fr/sitevdm/document?id=13405&id_attribute=48 (l.Z. 09.09.2016)
- SoLEAM 2012 : „Opération Grand Centre-Ville. Appel à projet pour la réhabilitation du pôle Canebière – Feuillants“. Cahier des Charges. 18.01.2012. <https://atelierfeuillants.files.wordpress.com/2012/04/appel-c3a0-projets-canebic3a8re-feuillants.pdf> (l.Z. 07.05.2016)
- SoLEAM 2013 : Étude urbaine sur le secteur de la Plaine. Phase 1. Analyse du secteur dans l’armature urbaine. (unveröffentlicht, non-publié)
- SoLEAM 2015 : Opération Grand Centre-Ville. Étude de programmation pour l’aménagement de la place Jean Jaurès. Phase 2 - Pré-programme. (unveröffentlicht, non-publié)
- SoLEAM 2016 : Opération Grand Centre-Ville. Quartier de la Plaine-Marseille. Aménagement de la place Jean Jaurès. Programme du concours. Mars 2016.

SoLEAM 2017 : Dossier de Presse. Réaménagement de la place Jean Jaurès.

SoLEAM 2018 : Dossier de Presse. Infos Travaux. Réaménagement de la place Jean Jaurès.

Sommier, Isabelle. 2014: „Sociologie de l’action collective“. In : Histoire des mouvements sociaux en France, Hrsg. : Pigenet, Michel und Danielle Tartakowsky, Paris. 367-377.

Statistikamt Nord. 2012: „Hamburger Stadtteil-Profil 2012“. Hamburg.

Statistikamt Nord. 2017: „Ausländische Bevölkerung in Hamburg am 31.12.2016“. Hamburg.

Statistikamt Nord. 2018: „Statistisches Jahrbuch Hamburg 2017/2018“. Hamburg.

Steffen, Michale. 2002: „Geschichten vom Trüffelschwein - Politik und Organisation des Kommunistischen Bundes 1971 bis 1991“. Phillips-Universität Marburg.

Strupp, Christoph. 2010: „Das Tor zur Welt, Die ‚Politik der Elbe‘ und die EWG Hamburger Europapolitik in den 1950er und 1960er Jahren“. In : Themenportal Europäische Geschichte, 1–13.

Suzanne, Gilles und Marine Vassort. 2003: „Quand la pauvreté fabrique la ville. Errances à Marseille“. In : Les Annales de la recherche urbaine 93. Paris. 117–21.

Suzanne, Gilles 2005 : Les glaneurs de sons et le cheminement des musiques : constitution de genres musicaux et emprise urbaine des mondes de la musique. Thèse en sociologie, Université de Provence. Faculté des lettres et sciences humaines. Aix-en-Provence.

Suzanne, Gilles. 2007: „La controverse du cosmopolitisme marseillais“. In : Terrains & Travaux 13(2). 149-168.

Tissot, Maxime. 2011: Marseille, an 2013. In : *TGV magazine : Une capitale se construit*. Paris. SNCF.

Tadros, Ramzi ; Brahim, Rachida und Soraya Guendouz-Arab. 2013: „Marseille 1983-2013. Matériaux pour une histoire en marche“. In : Migrants. 1983. La Marche pour l’égalité et contre le racisme. 41.

Talpin, Julien. 2016: „Une répression à bas bruit. Comment les élus étouffent les mobilisations dans les quartiers populaires“. Métropoliques. 2016.

Tarrius, Alain. 1995: „Naissance d’une colonie: Un comptoir commercial à Marseille“. In : Revue européenne de migrations internationales 11 (1): 21–52.

Tarrius, Alain. 2001: „Le lien social fort comme préalable à la réussite économique“. In : Journal des Anthropologues 84: 111–44.

Tarrow, Sidney. 1993: „Cycles of Collective Action: Between Moments of Madness and the Repertoire of Contention“. In : Social Science History 17.

Tarrow, Sidney G. 1994: Power in movement : social movements, collective action, and politics. Cambridge, New York: Cambridge University Press.

Témime, E. 1985: „Marseille, ville de migrations“. In : Vingtième siècle. Revue d’histoire (7), 37–50.

Temime, Émile. 2003: „À propos d’un homme, une brève réflexion sur l’immigration“. In : Monsieur Tir, un marchand de bien : mémoire d’hommes, mémoire de quartier, Hrsg. : Berriche, Karima. Marseille, 7–9.

- Temime, Émile und Mehdi Lallaoui. 2009: Des algériens à Marseille. Paris.
- Temime, Emile ; Abdelmalek Sayad und Jean-Jacques Jordi. 1991: Migrants, histoire des migrations à Marseille. Tome 4 : Le choc de la décolonisation 1945-1990.
- Terrail, Jean-Pierre. 1990: Destins ouvriers : la fin d'une classe? Paris.
- tetrapak. 2003: Ready2Capture. Klar zum Entern! : Hafencity - ein urbaner Raum? Hamburg.
- Thompson, Edward. 1963: The making of the English working class. London.
- Tilly, Charles. 1978: From mobilization to revolution. Reading.
- Tilly, Charles. 1993: „Contentious Repertoires in Great Britain, 1758–1834“. In : Social Science History 17 (2), 253–80.
- Tilly, Charles. 1995: Popular contention in Great Britain, 1758-1834. Cambridge, Harvard.
- Tissot, Sylvie. 2005: „Reconversions dans la politique de la ville : l'engagement pour les *quartiers*“. In : Politix 70(2), 71-88.
- Touraine, Alain. 1978: La voix et le regard. Paris: Éditions du Seuil.
- Turner, Victor. 1982: From ritual to theatre : the human seriousness of play. New York City.
- Twickel, Christoph. 2010: Gentrifidingsbums oder Eine Stadt für alle. Hamburg.
- Vaneigem, Raoul. 1967: Traité du savoir-vivre à l'usage des jeunes générations. Paris.
- VdM - Ville de Marseille. 2012: „Marseille Attractive“. Marseille.
- VdM - Ville de Marseille 2010 : Extrait des registres des délibérations du conseil municipal. 10-20409-DADU. 25. October 2010.
- Vrenegor, Nicole und Anke Haarmann. 2012: Entlang einer imaginären Linie. Drei Jahre Recht-auf-Stadt-Bewegung in Hamburg – ein Zwischenstopp. In : Dérive - Zeitschrift für Stadtforschung, n° 49. Wien. 9-14.
- Wakeman, Rosemary. 1986: „Reconstruction and the Self-help Housing Movement: The French Experience“. In : Housing Studies 14 (3), 355–66.
- Wieczorek, Wanda. 2005: „Analyse eines selbstorganisierten Planungsprozesses zwischen Kunst, Gemeinwesenarbeit und Urbanismuskritik in Hamburg-St. Pauli.“ Universität Lüneburg.
- Wiegand, Felix. 2013: „David Harveys urbane Politische Ökonomie“. In : Emanzipation - Zeitschrift für sozialistische Theorie und Praxis 3 (N°2): 71–91.
- Winkler, Daniel. 2013: „La revalorisation de l'espace urbain et le roman policier franco-allemand : les commissaires Fabio Montale et Bella Block et l'histoire de leur réussite.“ In : Éclat(s) de mythe, Hrsg. : Dallet-Mann, Véronique ; Florence Bancaud-Maënen und Marion Picker, Aix-en-Provence, 145–54.
- Willms, Malte und Jelka Plate. 2003: „Hafenrebeldes. Ignorieren, sabotieren, partizipieren?“ In : Ready2Capture - Klar zum Entern! : Hafencity - ein urbaner Raum? Hrsg. : tetrapak, Hamburg. 26.
- Wischermann, Jörg. 1992: „Anpassung und Gegenwehr : die Parlamentsbeteiligung der Grün-Alternativen Liste Hamburg und ihre Folgen in der ersten Hälfte der achtziger Jahre“. In : Europäische Hochschulschriften, Politikwissenschaft, 196 (Reihe XXXI): 473.

Zalio, Pierre-Paul. 2004: „D’impossibles notables ? Les grandes familles de Marseille face à la politique (1860-1970)“. In : Politix 17 (65), 93–118.

Zukin, Sharon. 1982: Loft living : culture and capital in urban change. Baltimore.

Zwick, Michael M. 1990: Neue soziale Bewegungen als politische Subkultur : Zielsetzung, Anhängerschaft, Mobilisierung : eine empirische Analyse. Frankfurt a.M.

Internetquellen :

8e-Art 2012. Art et Culture Magazine, Marseille-Provence.
www.8e-art-magazine.fr/jean-francois-chougnnet-jai-une-obligation-de-resultat-02062011
(l.Z. 04.11.2012)

Abdallah, Mogniss H. 2013: „Échec à l’auto-organisation“. CQFD. 2013.
http://cqfd-journal.org/spip.php?age=pages_mobiles&squelette_mobile=mobile/article&id_article=1114. (l.Z. 27.06.2017)

Abdallah, Mogniss H. 2001: „IM’média, l’immigration par elle-même.“ Vacarme. 2001.
<https://vacarme.org/article204.html>. (l.Z. 27.06.2017)

Abdallah, Mogniss H. 2011: „Yaoulidi Lahouari Ben Mohamed : Retour sur l’histoire“. Med’in Marseille. 2011. <http://www.med-in-marseille.info/spip.php?article1608>. (l.Z. 27.06.2017)

Abendblatt, Hamburger. 2017: „Zahl der Millionäre steigt auf 867“. <https://www.abendblatt.de/hamburg/article212211465/Zahl-der-Millionaere-steigt-auf-867.html> (l.Z. 12.08.2018)

AgAM. 2009: „Carnet du recensement. Radioscopie des nouveaux marseillais.“ Marseille. 2009.
http://doc.agam.org/doc_num.php?explnum_id=735. (l.Z. 12.08.2018)

AgAM et Politique de la Ville 2009 : Observatoire des quartiers. Grand St Barthélemy, Malpassé, St Jérôme. Mai 2009.
<http://www.agam.org/fr/dossiers-agam/archives-dossiers/politique-de-la-ville.html>
(l.Z. 24.09.2018)

AgenceImMédia. 2013: „Minguettes 1983 - Paix sociale ou pacification ?“ 2013.
<https://www.youtube.com/watch?v=zw1v6htOQGo>.

Agitateur Public. 2016: „12 règles pour les radicaux selon Saul Alinsky“. 2016.
<https://agitateurpublic.wordpress.com/2016/02/26/12-regles-pour-les-radicaux-selon-saul-alinsky/>. (l.Z. 12.08.2018)

Alba, Dominique Christian Brunner und Frédéric Gilli. 2017: „Pour une approche ouverte des projets urbains“. Métropolitiques. 2017.
<https://www.metropolitiques.eu/Pour-une-approche-ouverte-des.html#nh7> (l.Z. 12.08.2018)

- Association franco-allemande de Marseille. 2013: Jumelage Marseille – Hambourg.
<http://www.lamaisonallemande-marseille.com/consultation-hambourg.php> (l.Z. 18.02.2013)
- Axa Real Estate : Profil et chiffres clés.
<https://www.axa.com/fr/a-propos-d-axa/chiffres-cles> (l.Z. 27.02.2017)
- BasseIntensite. 2012 : Quelques bonnes raisons de s'opposer à Marseille 2013, Capitale européenne de la culture. www.basseintensite.internetdown.org/IMG/pdf/marseille2013-2.pdf
 (l.Z.07.05.2014)
- Bauriedl, Sybille. 2007: „Die Inszenierung des öffentlichen Raums für eine neue Urbanität : beispielsweise HafenCity.“ In : TheThing Hamburg. Plattform für Kunst und Kritik, 1–6.
<http://www.thing-hamburg.de/index.php?id=497&type=98> (l.Z. 12.08.2018)
- Bazin, Hugues. 2010: „Les conditions d’une pensée politique de la culture. Les « tiers lieux » de la créativité territoriale au cœur d’un travail de la culture.“ 2010.
https://www.artfactories.net/IMG/pdf/Bazin_conditions_pour_une_pensee_politique_de_la_culture.pdf. (l.Z. 12.08.2018)
- Blechtschmitt, Andreas. 2013: „Traditionsbruch. Das Straßenfest im Hamburger Stadtteil Sternschanze wird vermutlich vorerst nicht stattfinden.“ In : Transmitter, herausgegeben von Freies Sender Kombinat., 4–6. <https://www.fsk-hh.org/files/tm0713.pdf>
 (l.Z. 12.08.2018)
- Bigot, André; Garric, Isabelle und Patrick Lacoste. Le procès des meurtriers d'Ibrahim Ali a mis en lumière le danger que représente le FN pour la République. Ce n'est pas la seule leçon. Le melon et le jardinier de la haine. La Libération. 09.07.1998.
www.liberation.fr/tribune/1998/07/09/le-proces-des-meurtriers-d-ibrahim-ali-a-mis-en-lumiere-le-danger-que-represente-le-fn-pour-la-repub_243488 (l.Z. 16.10.2016)
- Bostan, Aristide und Arraitz, Nicolas 2012 : Le Fric trop puissant. In : CQFD, N° 99, April 2012;
<http://cqfd-journal.org/Le-Fric-trop-puissant> (l.Z. 13.03.2014)
- Bouamama, Saïd. 2007: „Nouveau millénaire, Défis libertaires. Entretien avec Saïd Bouamama“. Dissidence Libre. 2007. <http://1libertaire.free.fr/SBouamamaDissidence.html>.
 (l.Z. 27.06.2017)
- Boubeker, Ahmed. 2003: „Beurs et acteurs de l’histoire“. Libération. 2003.
http://www.liberation.fr/tribune/2003/10/14/beurs-et-acteurs-de-l-histoire_448053.
 (l.Z. 12.08.2018)
- Bundesländerranking. 2012 : Das Stärken-Schwächen-Profil. Hamburg.
<http://www.bundeslaenderranking.de/pdf/hamburg.pdf> (l.Z. 12.08.2018)
- Castelly, Lisa 2015 : La Plaine n’est pas un canton suisse. In : Marsactu. 18.12.2015.
- Castelly, Lisa 2017a : Concertation publique mais discrète pour le projet de la Plaine. In : Marsactu. 03.03.2017.
- Castelly, Lisa 2017b : « Vous voulez des morts ? » La concertation publique autour de la Plaine démarre fort. In : Marsactu. 04.03.2017.
- CCCMP und AgAM. 2018: „Le Commerce. Poids économique et enjeux urbains pour Aix-

Marseille-Provence.“ 2018.

<https://www.ccimp.com/sites/default/files/-pcm.pdf>. (l.Z. 03.09.2018)

Centre Ville Pour Tous. 2000: „Les relogements sur le périmètre de restauration immobilière du centre ville/Thubaneau et du Panier. Mémoire.“ 2000.

<http://www.centrevillepourtous.asso.fr/IMG/pdf/memorelogt.pdf>. (l.Z. 14.05.2018)

Clerval, Anne. 2005: „Les Bobos, critique d'un faux concept. Revue de livres. David Brooks : Les Bobos, Les bourgeois bohèmes.“ In : European Journal of Geography.

<https://journals.openedition.org/cybergeog/766> (l.Z. 03.09.2018)

CNAB - Confédération Nationale des Administrateurs de Biens et Agents Immobilier. 2008:

„Observatoire Marseillais de la formation des loyers.“ 2008.

<http://www.cnab-provence.fr/imgfr/rapport-mm-2008.pdf>. (l.Z. 12.12.2016)

Crézé, Élodie und Gilles, Benoît 2015 : À la barre, l'ancien directeur de Marseille Aménagement se pose en fusible. Marsactu, 17.12.2015.

<https://marsactu.fr/proces-ancien-directeur-marseille-amenagement/> (l.Z. 03.03.2017)

Coquille, David 2012 : La Ville a indûment aidé le groupe Axa. In : La Marseillaise. 22.02.2012

www.lamarseillaise.fr/sports/om/7570-la-ville-a-indument-aide-le-groupe-axa

(l.Z. 13.08.2016)

Coquille, David 2017 : Marseille. Des Journées de l'Archéologie troublées par la polémique autour du site de la Corderie, In : La Marseillaise. 17.06.2017. <http://m.lamarseillaise.fr/culture/patrimoine/61331-marseille-des-journees-de-l-archeologie-troublees-par-la-polemique-autour-du-site-de-la-corderie>

(l.Z. 23.06.2017)

Coquille, David 2018 : Marseille : Rénovation de La Plaine, les mensonges d'un projet. In :

La Marseillaise. 19.10.2018.

<http://m.lamarseillaise.fr/analyses-de-la-redaction/dossier-du-jour/72866-renovation-de-la-plaine-les-mensonges-d-un-projet> (l.Z. 03.10.2018)

CVPT – Centre-Ville Pour Tous. 2018 : L'appel de CVPT. Remettons l'aménagement de notre ville dans les mains des citoyens <https://www.cvpt.marsnet.org/spip.php?article43>

(l.Z. 23.06.2017)

Die Stadt gehört Allen. 2009: „Demonstrationsaufruf“. 2009.

<http://esregnetkaviar.de/relaunch/diestadtgehoertallen.html>. (l.Z. 03.09.2018)

Dittmann, Olaf. o. J. „Linke: Stadt füllt Kasse auf Kosten von Saga-Mietern“. Die Welt. 25.07.2015.

https://www.welt.de/print/die_welt/hamburg/article144429386/Linke-Stadt-fuell-Kasse-auf-Kosten-von-Saga-Mietern.html. (l.Z. 03.09.2018)

Éducation Populaire & Transformation Sociale. Qu'est-ce qu'est l'Éducation Populaire ?

<http://www.education-populaire.fr/definition/> (l.Z. 28.12.2015)

Esteve, Joan-Daniël : Les chanteurs de la revendication occitane. In : Lengas, N° 67, 2010,

www.lengas.revues.org/698 (l.Z. 17.11.2015)

- Es regnet Kaviar. 2008: „Polizeiüberfall auf Stadtteilrundgang – aktuelle Presseerklärung“. 2008.
<https://esregnetkaviar.wordpress.com/2008/08/22/polizeiuberfall-auf-stadtteilrundgang-aus-dem-nichts/#more-111>. (l.Z. 03.09.2018)
- Es regnet Kaviar. 2009: „Visionen auf die Straße schicken“. 2009.
<https://esregnetkaviar.wordpress.com/2009/03/14/visionen-auf-die-strase-schicken/#more-517>. (l.Z. 03.09.2018)
- Es regnet Kaviar. 2008: „Auftaktveranstaltung vom 04. April“. 2008.
<http://www.esregnetkaviar.de/auftakt.php>. (l.Z. 03.09.2018)
- Euroméditerranée. 2010: „Euroméditerranée. Marseille - Le coeur d'une grande métropole méditerranéenne.“ (site plus accessible)
- Euroméditerranée. 2011: *Culture*.
<http://www.euromediterranee.fr/themes/culture?L=1> (l.Z. 17.12.2011)
- Falk, Sabine. 2008: „Des Pudels Kern“. The Thing - Plattform für Kunst und Kritik. 2008.
<http://www.thing-hamburg.de/index.php?id=855>. (l.Z. 14.05.2018)
- FAZ. 2014: „Reichenstudie. Mehr Milliardäre als jemals zuvor“. Lembke, Judith. 2014.
<http://www.faz.net/aktuell/finanzen/meine-finanzen/sparen-und-geld-anlegen/nachrichten/es-gibt-mehr-milliardaere-als-jemals-zuvor-13158818.html>. (l.Z.14.05.18)
- Fessard, Louise und Poupelin, Jean-François 2014 : Comment Jean-Claude Gaudin a vendu Marseille aux promoteurs. Médiapart und Le Ravi, 06.03.2014.
<https://www.mediapart.fr/journal/france/060314/comment-jean-claude-gaudin-vendu-marseille-aux-promoteurs?onglet=full> (l.Z. 13.08.2016)
- FHH - Behörde für Umwelt und Energie. 2018: „Park Fiction – Antonipark“. 2018.
<https://www.hamburg.de/oeffentliche-plaetze/4259976/park-fiction/>. (l.Z. 14.05.2018)
- Fiction, Park. 2001: „Park Fiction Presserklärung zu Hamburger Dialog, der Medianight und den Riverkasematten“. 2001. <http://park-fiction.net/park-fiction-presserklaerung-zu-hamburger-dialog-der-medianight-und-den-riverkasematten/>. (l.Z. 14.05.2018)
- Frahm, Ole und Torsten Michaelsen. 2008: „Die IBA gewinnt Immer“. The Thing - Plattform für Kunst und Kritik. 2008. [http://www.thing-hamburg.de/index.php?id=888&no_cache=1&sword_list\[\]=Die&sword_list\[\]=IBA&sword_list\[\]=gewinnt&sword_list\[\]=Immer](http://www.thing-hamburg.de/index.php?id=888&no_cache=1&sword_list[]=Die&sword_list[]=IBA&sword_list[]=gewinnt&sword_list[]=Immer). (l.Z. 14.05.2018)
- Freie Hansestadt Hamburg. 2008: „Hamburg: Erstes deutsches Bundesland mit Konzernbilanz – 798 Millionen Euro Gewinn.“ 2008.
<http://www.hamburg.de/contentblob/861462/d1a8f6a829da7ad63a21e1e279ec7768/data/pressemitteilung-bilanz-2007.pdf>. (l.Z. 14.05.2018)
- Géoconfluence. 2005: „Réhabilitation / Restauration / Rénovation urbaine“. 2005.
<http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/rehabilitation-restauration-renovation-urbaine>. (l.Z. 14.05.2018)
- Gilles Rof. 2016: „La députée Sylvie Andrieux définitivement condamnée à un an de prison ferme“. In : Le Monde, November 2016. (l.Z. 14.05.2018)

- Golden Pudel Klub. 2001: „Medianight Presseerklärung Pudelklub“. 2001. <http://park-fiction.net/medianight-presseerklaerung-pudelklub/>. (l.Z. 14.05.2018)
- HafenCity Hamburg GmbH. 2018: „Daten & Fakten zur HafenCity Hamburg“. 2018. www.hafencity.com/de/ueberblick/daten-fakten-zur-hafencity-hamburg.html. (l.Z. 14.05.2018)
- Hakim, Bey. 1991: T.A.Z : The temporary autonomous zone, ontological anarchy, poetic terrorism. New York: Wiretap,. (l.Z. 14.05.2018)
- Hamburger Abendblatt. o. J. „Armutsbericht. Armutsquote bei Hamburger Rentnern steigt auf Rekordwert“. 23.02.2016. Zugriffen 24. September 2016. <https://www.abendblatt.de/hamburg/article207077789/Armutsquote-bei-Hamburger-Rentnern-steigt-auf-Rekordwert.html>. (l.Z. 14.05.2018)
- Hamburger Kulturbehörde. o. J. „Joseph Beuys ‚Gesamtkunstwerk Freie und Hansestadt Hamburg‘ 1983/84“. Zugriffen 12. April 2018. <https://web.archive.org/web/20060614184032/http://hamburg.de/Behoerden/Kulturbehoerde/Raum/artists/beuy.html>. (l.Z. 14.05.2018)
- HKH - Handelskammer Hamburg. 2015: „Hamburger Wirtschaftszahlen Hamburg im Vergleich“. 2015. <https://www.hk24.de/produktmarken/beratung-service/konjunktur-statistik/hamburger-wirtschaft-zahlen/hamburg-im-vergleich>. (l.Z. 14.05.2018)
- HKH - Handelskammer Hamburg. o. J. „Hamburg im Vergleich. Metropolenvergleich. Fläche, Bevölkerung, Arbeitsmarkt“. Zugriffen 15. Mai 2018. <https://www.hk24.de/blob/hhik24/produktmarken/beratung-service/konjunktur-statistik/downloads/3913860/f936e3975791e3044330e5f034da95fa/tab121-metropolenvergleich-flaeche-bevoelkerung-arbeitsmarkt-data.pdf>. (l.Z. 14.05.2018)
- Hoef, Christoph. 2013: „Vom Milieu zur Szene“. Göttinger Institut für Demokratieforschung. 2013. <http://www.demokratie-goettingen.de/blog/vom-milieu-zur-szene>. (l.Z. 14.05.2018)
- Hors service. Feuille anarchiste. *Vouloir*. N°35. 5. April 2013. www.horsservice.wdfiles.com/local--files/start/HorsService35.pdf (l.Z. 31.03.2016).
- INSEE. 2016: „IRIS. Définition“. 2016. www.insee.fr/fr/methodes/default.asp?page=definitions/iris.htm. (l.Z. 14.05.2018)
- Jäger, Kathrin. 2007: „Wo ist anders“. The Thing - Plattform für Kunst und Kritik. 2007. <http://www.thing-hamburg.de/index.php?id=694>. (l.Z. 14.05.2018)
- Jolé, Michèle und William Kornblum. 2016: „Le marché aux puces de Marseille va-t-il disparaître ?“ Métropolitiques. 2016. <http://www.metropolitiques.eu/IMG/pdf/met-jole-kornblum.pdf>. (l.Z. 14.05.2018)
- Kaiser, Lena. 2009: „Ted Gaier über Hamburgs Raumkonflikte. Kultursozialismus? Wir haben gelacht.“ TAZ, 10.11.2009. 2009. www.taz.de/!5152875/. (l.Z. 14.05.2018)
- Kernalegenn, Tudi : La Commune de Nantes. Décembre 2016. <http://bcd.bzh/becedia/fr/la-commune-de-nantes> (l.Z. 01.04.2017)

- Kino Fada : C'est quoi Kino ? <http://www.kino-fada.fr/kino-kezaco> (l.Z. 12.09.2016)
- Kokoreff, Michel. 2003: „Il y a du politique dans les quartiers.“ *Passant* n°44. 2003.
<http://www.passant-ordinaire.org/revue/44-516.asp#>. (l.Z. 14.05.2018)
- Kubin, Felix. 2006: „context hacking“. *Kommunikation – Kontextverfremdung – Authentizität*. 2006. http://www.positionen-online.com/secure/Pos67/Statements_67.pdf. (l.Z. 14.05.2018)
- Kuhn, Armin und Peter Nowak. 2015: „Der Abschied von der subkulturellen Identität ist notwendig“. *EIn Interview mit Armin Kuhn*. Telepolis. 2015.
<https://www.heise.de/tp/features/Der-Abschied-von-der-subkulturellen-Identitaet-ist-notwendig-3370024.html>. (l.Z. 14.05.2018)
- La Provence. 2017 : Marseille : en exclusivité, voici le futur visage de La Plaine ! La Provence, 23.11.2017. www.laprovence.com/article/edition-marseille/4212037/marseille-en-exclusivite-voici-le-futur-visage-de-la-plaine.html (l.Z. 13.01.2017)
- La fête est fini. A mort l'artiste. 2005.
http://lafeteestfinie.free.fr/a_mort.htm (l.Z. 17.01.2016)
- La Lutte Enchantée. Chorale Révolutionnaire de Marseille. „Les tracas de la Plaine“ und „Touchez pas à la Plaine“. <https://lutteenchantee.wordpress.com/2015/12/05/les-tracas-de-la-plaine/> und <https://lutteenchantee.wordpress.com/2015/12/05/touchez-pas-a-la-plaine/> (l.Z. 09.03.2016)
- Laurentin, Emmanuel. 2008: „La Fabrique de l'Histoire“. *France Culture*. 2008.
<http://www.fabriquedesens.net/Histoire-de-l-archeologie-2>. (l.Z. 14.05.2018)
- Leforestier, Jean-Marie. 2016: Ma nuit debout aux Flamants. In : Maisetti, Nicolas. *Marseillologie*-. Nouvelle Société Savante de Marseillologie.
<http://marseillologie.net/2016/04/25/ma-nuit-debout-aux-flamants/> (l.Z. 01.08.2018)
- Lepage, Franck : Histoire d'une utopie émancipatrice. De l'éducation populaire à la domestication par la « culture ». In : *Le monde diplomatique*. Mai 2009. S. 4-5.
<https://www.monde-diplomatique.fr/2009/05/LEPAGE/17113> (l.Z. 10.08.2016)
- L'OdlP – L'Or de la Plaine. 2017: Programme.
<https://lordelaplaine.noblogs.org/programme/> (l.Z. 10.10.2018)
- Marseille, Jacques. o. J. „1983 : Le tournant de la rigueur“. In : *Les Echos*.
<http://archives.lesechos.fr/archives/2008/Enjeux/00250-069-ENJ.htm> (l.Z. 14.05.2018)
- Masi, Bruno : Massilia, son système. In : *La Libération*, Culture. 05.05.2000.
www.liberation.fr/culture/2000/05/05/massilia-son-systeme-a-l-origine-d-un-reseau-d-associations-de-musiciens-ou-de-quartier-le-groupe-de_324714 (l.Z. 06.06.2015)
- Massilia Chourmo : Bienvenue sur le site de l'association Massilia Chourmo.
[www.http://massiliachourmo.com/](http://www.massiliachourmo.com/) (l.Z. 17.05.2016)
- Manelli, Sophie : Marseille : à la Métropole, c'est le mercato. *La Provence*. 23.06.2017.
<http://www.laprovence.com/article/edition-marseille/4508262/a-la-metropole-cest-le-mercato.html> (l.Z. 27.06.2017)

- Manifesten : Communiqué de Presse. Quartier et Manifesten en danger ! 02.04.2017.
www.millebords.org/spip.php?article30595 (l.Z. 09.03.2016)
- Max, Adrien. 2018: „Marseille: Une toilette publique pour 47.500 habitants“. 20Minutes. 2018.
<https://www.20minutes.fr/societe/2276959-20180524-marseille-toilette-publique-47500-habitants>. (l.Z. 14.05.2018)
- MhM - Mieter helfen Mietern. 2007: „MieterInnenRad“. 2007.
<http://www.mhmhamburg.de/mieterhelfenmietern/zeitung--1178976060/artikel.html>.
 (l.Z. 14.05.2018)
- MIA - Marseille Info Autonomes. 2014: Le Carnaval n'est pas fini. 22.03.2014.
www.lechatnoiremeutier.antifa-net.fr/marseille-le-carnaval-nest-pas-fini/ (l.Z. 07.05.2015)
- MIA - Marseille Infos Autonomes. 2018: „Non au Bastion Social à Marseille“. 2018.
 (l.Z. 14.05.2018)
- MIM – Made In Marseille. 2018: „Mission internationale : Marseille en force à Hambourg“. 26.09.2018.
<https://madeinmarseille.net/40040-mission-internationale-marseille-en-force-a-hambourg/>
 (l.Z. 01.11.2018)
- NioN - Not in Our Name, Marke Hamburg. 2009: „Recht auf Stadt – Was ist das?“ 2009.
<https://nionhh.wordpress.com/2009/11/27/recht-auf-stadt-was-ist-das/>. (l.Z. 14.05.2018)
- NioN-b : Not on Our Name. 2009b : „Manifest : Not in our Name, Marke Hamburg !“ 2009.
<https://nionhh.wordpress.com/about/>. (l.Z. 14.05.2018)
- Noiriels, Gérald. 2010: „De l’Aube Jusqu’à l’Aurore. Aigues - Mortes, 17 août 1893.“ In :
 Document de travail pour le l’ouvrage „Le massacre des Italiens“. (l.Z. 14.05.2018)
- Paul Molga. 2014: „Comment FO a fait main basse sur Marseille“. Les Echos. Februar 2014.
https://www.lesechos.fr/12/02/2014/LesEchos/21625-049-ECH_comment-fo-a-fait-main-basse-sur-marseille.htm. (l.Z. 14.05.2018)
- Quartiers Libres. 2017: „Rock Against Police / Des lascars s’organisent“. 2017.
<https://quartierslibres.wordpress.com/2017/05/23/rock-against-police-des-lascars-sorganisent/>. (l.Z. 14.05.2018)
- Racoon : Squat à Marseille : <https://leraccoon.noblogs.org/> (l.Z. 02.05.2016)
- RaS - Recht auf Stadt. 2018: „MIETENmove! – Demonstration für eine solidarische und soziale Wohnraumpolitik“. 2018. <http://www.rechtaufstadt.net/>. (l.Z. 14.05.2018)
- Rapport Nicol. 2015 : La réqualification du parc immobilier privé à Marseille. Rapport établi par Christian Nicol (et.al.). Mai 2015.
<http://www.pensionsle matin.fr/wp-content/uploads/2018/11/rapport-mission-nicol-pte-prive-et-copro-marseille-27-mai-2015.pdf> (l.Z. 06.11.2018)
- Rescan, Manon. 2015: „A Marseille, le centre-ville résiste toujours à la gentrification“. Le Monde. 2015. https://www.lemonde.fr/logement/article/2015/06/11/a-marseille-le-centre-ville-resiste-toujours-a-la-gentrification_4652108_1653445.html. (l.Z. 14.05.2018)

- ResPublica : Soléam. La Plaine Bouge ! Compte rendu du 1er atelier de réflexion, 26.11.2015.
www.soleam.net/wp-content/uploads/2015/12/CR-151126-La-Plaine-atelier-de-re%C3%81flexion-17h30-.pdf (l.Z. 22.04.2017)
- Rote Flora. 2000: „Krieg der Zwerge Krieg der Zwerge. Notwendigkeit und Grenzen eines minderheitenorientierten Ansatzes in der linksradikalen Drogendiskussion“. 2000.
http://m.rotelflora.de/html/standpunkte_4.htm (l.Z. 14.05.2018)
- Rote Flora. 2011: „Flora bleibt unverträglich. Zu den kommenden Kämpfen um die Rote Flora.“ 2011. <https://www.nadir.org/nadir/initiativ/roterflora/texte/unvertraeglich.html>.
(l.Z. 14.05.2018)
- Schäfer, Christoph. 2001: „Der Garten des Bescheidenen Politikers“. Park Fiction. 2001.
<http://park-fiction.net/der-garten-des-bescheidenen-politikers/>. (l.Z. 14.05.2018)
- Schäfer, Christoph. 2004: „Die Stadt ist ungeschrieben. Urbane Erfahrungen und Gedanken, durch Park Fiction gesehen“. Veröffentlicht in: Kunst im Stadtraum - Hegemonie und Öffentlichkeit. 2004. <http://park-fiction.net/die-stadt-ist-ungeschrieben/>. (l.Z. 14.05.2018)
- Sociale, Centro. o. J. „Centro Sociale. Geschichte“. <http://www.centrosociale.de/geschichte-des-centros>. (l.Z. 14.05.2018)
- SoLEAM 2018 : Info chantier / Place Jean Jaurès. Une forte majorité de Marseillais souhaite une requalification. http://placejeanjaures.soleam.net/wp-content/uploads/2018/10/CP-JJ-nettoyage-place-_17102018.pdf (l.Z. 02.10.2018)
- SSP - Sous le Soleil La Plaine. Journal Insolente de quartier. N° 0-5. 2016-2018.
<https://laplaine.noblogs.org/category/journal-de-la-plaine/> (l.Z. 02.10.2018)
- Statistika. 2017: „Leerstand von Büroflächen in Hamburg von 2008 bis 2017“. 2017.
<https://de.statista.com/statistik/daten/studie/177386/umfrage/leerstand-von-bueroflaechen-in-hamburg-seit-2003/>. (l.Z. 14.05.2018)
- Tableau Noir : Marseille - Communiqué du C.S.A. Le Tableau Noir, menacé d'expulsion. 24.01.2013. <https://fr.squat.net/2013/01/24/marseille-communique-du-c-s-a-le-tableau-noir-menace-dexpulsion/> (l.Z. 17.04.2015).
- Talpin, Julien. 2016: „Une répression à bas bruit. Comment les élus étouffent les mobilisations dans les quartiers populaires“. Metropolitiques. 2016. <https://www.metropolitiques.eu/Une-repression-a-bas-bruit-Comment.html>. (l.Z. 14.05.2018)
- The Thing. 2009: „Die Idee lebt weiter: Hamburger AutorInnen als ProduzentInnen!“ The Thing - Plattform für Kunst und Kritik. 2009. <http://www.thing-hamburg.de/index.php?id=670>.
(l.Z. 14.05.2018)
- Treger, Ulf. 2008: „Auffangkanäle und Sonderangebote“. The Thing - Plattform für Kunst und Kritik. 2008. [http://www.thing-hamburg.de/index.php?id=785&no_cache=1&sword_list\[\]=Spielbudenplatz](http://www.thing-hamburg.de/index.php?id=785&no_cache=1&sword_list[]=Spielbudenplatz). (l.Z. 14.05.2018)
- Twickel, Christoph. 2012: Hamburger Elbphilharmonie. Plädoyer für eine Ruine.
<http://www.spiegel.de/kultur/gesellschaft/der-bau-der-hamburger-elbphilharmonie-sollte-endgueltig-gestoppt-werden-a-873232.html> (l.Z. 28.09.2018)

- Véricel, Michel. 2005: „Mohamed, prends ta valise“. 2005.
www.theatreonline.com/Spectacle/Mohamed-prends-ta-valise/10368. (l.Z. 14.05.2018)
- VeV - Vélo en Ville. 2018: „La commission Aménagements Cyclables“. 2018.
<http://www.velosenville.org/index.php/amenagement-cyclable>. (l.Z. 14.05.2018)
- Wildner, Kathrin. 2008: „,...aus Wilhelmsburg rausfahren“. Interview mit Anke Haarmann und Harald Lemke“. The Thing - Plattform für Kunst und Kritik. 2008. <http://www.thing-hamburg.de/index.php?id=902>. (l.Z. 14.05.2018)
- Wir sind Woanders. 2006: „Konzept für eine Initiative der freien Ausstellungs- und Künstlerhäuser“. 2006. http://www.wirsindwoanders.de/index_2006.php. (l.Z. 14.05.2018)
- Wir sind Woanders. 2007: „Front-Bildung I-III. Kreativität, Flexibilität, Autonomie.“ 2007.
http://www.wirsindwoanders.de/files_2007/uploads/Frontbildung_komplett.pdf.
 (l.Z. 14.05.2018)

Filme , Videos, Radio :

- Agier, Michel : „Quand les masques renversent l'ordre social“. In : France Culture, 05.03.2014.
www.franceculture.fr/emission-culturesmonde-du-bresil-a-l-afrique-du-sud-la-fievre-des-carnavals-34-quand-les-masques-ren (l.Z. 12.11.2015)
- Alwert, Skrollan. 2003: Schillernde Zeiten. Ein Film über Bauwagen, Bambule, Senat und Meinungen. Deutschland: Art-Lab.
- Bude, Irene ; Olaf Sobczak und Steffen Jörg. 2013 : Buy buy St. Pauli. Über die Kämpfe um die Essohäuser. Hamburg.
- Charivari La Plaine : Le "Monde à l'envers" : le carnaval au musée et pas dans la rue ?
<https://www.youtube.com/watch?v=AJMZbPxzPJU> (l.Z. 12.01.2016)
- Chroniques marseillaises : Attaque policière du Carnaval de La Plaine 16 mars 2014
<https://www.youtube.com/watch?v=D4LER67ggOA> (l.Z. 19.12.2015)
- Czenki, Margit. 1999: Park Fiction - die Wünsche werden die Wohnung verlassen und auf die Strasse gehen. Hamburg.
- Dufau, Alain und Jean Michel Perez. 2012: Tout était possible Alain Dufau et Jean Michel Perez. France.
- Grèu, Gari. 2013: Export Import. Featuring Flavia Coelho. Marseille-Provence 2013.
- Hennot, Benjamin 2015 : La Bataille de l'Eau Noire. www.labatailledeleaunoire.com
 (l.Z. 10.06.2017)
- Libre Débat : „Retour sur le carnaval de la plaine et de noailles 2014“. Radio Galère. 26.03.2014
<http://www.radiogalere.org/node/5451> (l.Z. 07.02.2016)

- Kerste, Ben 2013 : Tableau Noir, Centre Social Autogéré à Marseille. 05.02.2013.
<https://vimeo.com/58970746> (l.Z. 11.08.2016)
- Kerste, Ben : Vie et Repression d'une fête populaire.
<https://www.youtube.com/watch?v=0MfnIBu2XPQ> (l.Z. 19.12.2015)
- Primitivi. 2015 : „Gardarem La Plana“, 24.10.2015.
www.primitivi.org/spip.php?article693 (l.Z. 22.03.2016)
- Primitivi. 2016 : „Les tables de la Plaine“, 23.12.2015.
www.youtube.com/watch?v=hTB8EKIDyZw (l.Z.03.04.2016)
- Primitivi. 2016B : „Du commun faisons table rase ! La mairie détruit dans la violence les tables de la Plaine“, 19.03.2016. <http://www.primitivi.org/spip.php?article714> (l.Z. 03.04.2016)
- Roeskens, Till. 2006: Plan de situation #6 : Joliette. Marseille.
- RtmàlP. 2011: Ramène ta mère à la plaine.
<https://vimeo.com/238765376> (l.Z. 22.06.2018)
- Tableau Noir. Centre Social Autogéré à Marseille. 16.02.2013.
<https://www.youtube.com/watch?v=Ve7oEnwqVHY> (l.Z. 22.06.2016)
- Théâtre Nau 2012 : *Le théâtre Nau : "une plateforme de rencontres". Marsactu.*
www.dailymotion.com/video/xn7b0u_le-theatre-nau-une-plateforme-de-rencontres_news
 (l.Z. 27.07.2016)
- Voiry, Marc : „Assemblée d'habitants et d'habitues de la Plaine“. Radio Grénouille. 25.05.2012.
<http://www.radiogrenouille.com/actualites-2/sujets/assemblee-dhabitants-et-dhabitues-de-la-plaine/> (l.Z.: 05.01.2016)
- Radio BAM 2015 : „Infos du samedi 07 mars“. 07.03.2015.
<http://www.radiobam.org/uncategorized/558/> (l.Z.: 22.10.2015)

E-mail Korrespondenzen:

André : e-mail, 11.03.2016.

Assemblée de la Plaine : Informationsmail / Mail d'information. 05.06.2012.

Assemblée de la Plaine : Ankündigung des ersten Nachbarschaftssessen / Annonce du premier repas du quartier. 31.05.2012.

Assemblée de la Plaine : Protokoll. 17.12.2012.

Assemblée de la Plaine : Protokoll eines Vorbereitungstreffen des Karneval 2013 / Compte-rendu d'une réunion de préparation du Carnaval 2013. 08.02.2013.

Assemblée de la Plaine : Informationsmail / Mail d'information. 10.10.2015.

Assemblée de la Plaine : Protokoll. 01.02.2016.

Baraka : e-mail, 29.05.2017.

Carratala, Jeanne : e-mail, 28.04.2017.

Chantal : e-mail, 04.03.2017.

Deleuze, Pierre : e-mail, 22.12.2015.

Deleuze, Pierre : e-mail, 14.02.2016.

Deleuze, Pierre : e-mail, 22.02.2016.

Lapeyre, Felip : e-mail. 23.12.2015

Florent : Mobilisierungsmail / Mail de mobilisation. 05.04.2014

Fellini, Bertrand : e-mail, 03.01.2016.

Jeanmougin, Hélène : e-mail, 22.06.2017.

Lambert, Giraud : e-mail, Fonctionnement de l'assemblée, 14.11.2016.

Lambert, Giraud : e-mail, 20.09.2018.

Jolie, Marc : e-mail, 18.12.2015.

Josbert : Informationsmail / Mail d'information. 23.05.2013

Julien : e-mail. Betreff / Sujet : Salut Ben. 21.05.2015.

Julien : Mobilisierungsmail / Mail de mobilisation. 04.02.2016.

Julien : Mobilisierungsmail / Mail de mobilisation. 12.02.2017.

Katiba : Konzertankündigung / Annonce d'un concert. 22.10.2013.

Moulin, Eric : e-mail. Betreff / Sujet : La Plaine. 29.04.2017.

Nora : e-Mail. 19.05.2016

Robert : e-mail. 26.12.2015.

Robert : Mobilisierungsmail / Mail de mobilisation.04.02.2016.

Pacito : e-mail. 25.01.2017.

Westwald, Paul : e-mail, 06.01.2016.

Transkriptionen und Protokolle :

Beteiligungsverfahren / Atelier de concertation. Réaménagement de La Plaine des forains et commerçants, 26.11.2015.

Beteiligungsverfahren / Atelier de concertation. Réaménagement de La Plaine, 26.11.2015

Beteiligungsverfahren / Atelier de concertation. Réaménagement de La Plaine, 03.12.2015.

Beteiligungsverfahren / Atelier de concertation. Synthèse : Réaménagement de la Plaine, 17.12.2015.

Protokoll Marine : CIQ Cours Julien . La Plaine, 27.09.2016. Auteur : Marine.

Protokoll / CR : CR conf' de presse de la Soleam du mercredi 4 juillet 2018. Auteur : Lambert.

Feldnotizen :

Assemblée de la Plaine, Treffen / Réunions, Beobachtungen, Teilnahme, Notizen / Observation, participation, notes.

2012 : 24.05., 30.10., 27.11., 17.12.,

2013 : 29.01., 26.03., 28.05., 25.06,

2014 : 06.10., 08.04., 27.05., 06.10., 03.11.,

2015 : 31.03., 14.04., 20.05, 11.10., 15.11., 09.11., 26.11.

2016 : 11.01., 01.02., 06.02. 09.02., 12.02., 07.03, 04.04., 16.09., 03.10., 17.11.,

2017 : etc. etc.

Assemblée de la Plaine, Mobilisierungen im öffentlichen Raum / mobilisations dans l'espace public.

Nachbarschaftssessen / Repas de quartier, 03.06.2012, 03.07.2012,

Öffentliche Debatte / Débat publique, 29.11.2012

Festliche Treffen auf der Plaine / Rencontres festifs sur la Plaine : 20.12.2015,

Bürgerbeteiligungsverfahren / concertation citoyen : 26.11.2015, 18.12.2015.

etc. etc.

Informationsveranstaltung im öffentlichen Raum : 29.11.2015 ; 06.05.2016 ; etc. etc.

Festivals : Fête de Possible / La Table est Plaine / L'Or de la Plaine

2015 : 20.12.2015

2016 : 29. und 30.04.2016

2017 : 17.02.2017 ; 10-18.06.2017 ;

etc. etc.

Feldnotiz Kurzinterviews mit den Marktbetreibern / Entretiens courtes avec les forains, 15.12.2016

Feldnotiz Gespräch mit / conversation avec mit Bertrand Fellini, CvpT, 01.04.2017

Marseille-Provence 2013 : regards croisés des Capitales européennes de la Culture. 10.05.2012.

Abkürzungsverzeichnis

AgAM	Agence d'urbanisme de l'Agglomération Marseillaise
ALFA	Association pour le Logement Familial et l'Animation des grands ensembles
APL	Aide Personnalisée au Logement
APO	Außerparlamentarische Opposition
ATOM	Association pour les Travailleurs d'Outremer
BBU	Bundesverband Bürgerinitiativen Umweltschutz
BRD	Bundesrepublik Deutschland
CDU	Christlich Demokratische Union
CFDT	Confédération française démocratique du travail
CGT	Confédération générale du travail
CGTU	Confédération Général du Travail Unitaire
CIQ	Collectif d'Intérêt de Quartier
CNRS	Centre National de la Recherche Scientifique
DUP	Déclaration d'Utilité Publique
CVPT	(Un) Centre-Ville Pour Tous
DKP	Deutsche Kommunistische Partei
DDR	Deutsche Demokratische Republik
DSU	Developpement Social Urbain
FASTI	Fédération des Associations de Solidarité avec Toutes les Immigrées
FHH	Freie Hansestadt Hamburg
FLN	Front de Libération National
FN	Front National
FO	Front Ouvrière
GAL	Grüne Alternative Liste
HBM	Habitat de Bon Marché
HLM	Habitation à Loyer Modéré
INSEE	Institut National de la Statistique et des Études Économiques
JOC	Jeunesse Ouvrière Chrétienne
KB	Kommunistischer Bund
KPD	Kommunistische Partei Deutschland
MDF	Mouvement Populaire des Familles
MhM	Mieter helfen Mietern
MP2013	Marseille-Provence Capitale européenne de la Culture
MRU	Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme

NSB	Neue Soziale Bewegungen
NSDAP	Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei
OGCV	Opération Grand Centre-Ville
OPAH	Opération programmée d'amélioration de l'habitat
PCF	Parti Communiste Français
PLU	Plan Local d'Urbanisme
PPP	Public-Private-Partnership
PRI	Périmètre de Restauration Immobilière
PRO	Partei Rechtsstaatlicher Offensive
POS	Political Opportunity Structures
RAF	Rote Armee Fraktion
RaS	Recht auf Stadt
SAGA	Siedlungs-Aktiengesellschaft Hamburg
SDAP	Sozialdemokratische Arbeiterpartei
SFIO	Séction Française de l'Internationale Ouvrière
SoLEAM	Société Locale d'Équipement et d'Aménagement de l'Aire Métropolitaine
SPD	Sozialdemokratische Partei Deutschlands
SSP	Sous le Soleil la Plaine
steg	Stadterneuerungs- und Stadtentwicklungsgesellschaft mbH
STEK '80	Stadtentwicklungskonzept 1980
TAZ	Temporary Autonomous Zone
UMP	Union pour un Mouvement Populaire
VdM	Ville de Marseille
ZAD	Zone à Défendre
ZUP	Zone à Urbaniser en Priorité

Interviews / Entretiens :

Karneval und Assemblée de la Plaine // Autour du Carnaval et de l'Assemblée de la Plaine

N°	Name / Nom (anonymisé)	Funktion / Fonction	Beruf / Profession	Nationalität / Nationalité	Alter / Age *	Wohnort / * Lieu d'habitat	Datum / Date	Länge / Durée
1	Chloé	Gestionnaire d'une association culturelle de la Plaine et participante dans l'organisation du Carnaval en 2013	Diplômé en anthropologie, Communication culturelle et artistique	Francaise	ca. 24	Marseille, à Proximité du Parc Longchamp	23.01.2013	49 min
2	Felip Lapeyre	Co-Fondateur du Carnaval	Ecrivain	Francais, Marseille	ca. 50	Marseille et ailleurs	16.03.2013	44 min
3	Jean	Co-Fondateur du Carnaval et de l'Assemblée.	Professeur intermédiaire dans un centre de formation	Francais, Rennes	ca. 50	Marseille	16.03.2014	116 min
4	Francesco	Acteur de l'Assemblée, du Carnaval et de divers initiatives militantes à Marseille.	Chômeurs. En train de créer une association en aide des migrants clandestins.	Italien, Milan	32	Marseille, à proximité de la Place Jean Jaurès	14.12.2015	80 min
5	André	Acteur de l'Assemblée, du Carnaval et de divers initiatives du milieu autonome marseillais.	Chômeurs	Francais, Marseille	36	Marseille, à proximité de la Reformé	15.12.2015	140 min
6	Emanuelle	Acteur de l'Assemblée, du Carnaval et de divers initiatives militantes et syndicales à Marseille.	Professeure de Collège	Francaise, Paris	ca. 45	Marseille, Place Jean Jaurès	16.12.2015	50 min.
7	Clémence	Actrice des Petits Lieux, Sympathisant de l'Assemblée de la Plaine	Artiste, Graphiste, en chômage	Francaise, Auvergne	28	Marseille, à proximité Place Jean Jaurès	15.02.2016	68 min
8	Stéphane	Acteur des Petits Lieux, Sympathisant de l'Assemblée de la Plaine	Contrat aidé dans un lieu associatif.	Francais, Paris	28	Marseille	21.03.2016	101 min
9	Christine	Acteur de l'Assemblée, du	Retraitée, Journaliste à	Francaise,	73	Marseille, à proximité	05.04.2017	45 min

		Carnaval et de la Lutte Enchantée.	L'Agence France-Presse	Paris		Place Jean Jaurès		
10	Clara	Actrice de l'Assemblée et du Carnaval,	Urbaniste et architecte, au chômage dès fin 2016	Italienne, Genua	ca. 37	Marseille, à proximité Place Jean Jaurès	01.07.2017	ca. 80 min
11	Stéphanie Lazal	Riveraine de la Place Jean Jaurès	Travail dans le secteur socio-culturel.	Francaise	45-50	Marseille, à proximité Place Jean Jaurès	03.07.2017	ca. 60 min
12	Romain	Acteur de l'Assemblée, du Carnaval et divers d'initiatives militantes.	Retraité,	Francais, Saint Nazerre	66	Marseille, à proximité Place Jean Jaurès	04.07.2017	ca. 70 min

* Zum Zeitpunkt des Interviews / A l'heure de l'entretien.

Guide d'entretien : Ce guide reproduit les principales questions qui ont structurés les entretiens que j'ai réalisé en décembre 2015 et au début de l'année 2016. A chaque entretien, j'ai gardé une souplesse pour laisser libre cours aux idées et aux dynamiques de la situation concrète. La formulation des questions peut également changer selon l'interlocuteur et le caractère de l'entretien.

Quartier La Plaine

- Depuis quand fréquente tu la Plaine ?
- Qu'est-ce qu'elle signifie pour toi ?
- Comment elle s'est changé depuis que tu la connais ?
- Quels lieux fréquentent-tu dans le quartier et au-delà ?
- Qu'est-ce que tu fais concrètement dans le quartier ?

Sur la personne

- Qu'est-ce que tu travail actuellement ?
- Quel parcours professionnel as-tu ?
- Où habite tu ?

Assemblée de la Plaine

- Depuis quand et comment tu t'engage dans l'Assemblée ?
- Qu'est-ce qu'est l'objectif de ton engagement ?
- Comparé avec d'autres engagements et mobilisations que tu connais, de quelle façon son fonctionnement et climat te sont familier ou pas ?
- Vois-tu des gens de l'Assemblée dans des autres circonstances ? Lesquelles ?
- Qu'est-ce qu'il marche bien ?
- Si tu devrais identifier des sous-groupes, lesquelles ? Et quels rapports existent entre elles ? Quels perceptions et approches divergentes, conflictuelles ?
- Depuis quand participe tu au carnaval ?
- Qu'est-ce qu'il signifie pour toi ?

Assemblée de la Plaine

- Depuis quand et comment tu t'engage dans l'Assemblée ?
- Qu'est-ce qu'est l'objectif de ton engagement ?
- Comparé avec d'autres engagements et mobilisations que tu connais, de quelle façon son fonctionnement et climat te sont familier ou pas ?
- Vois-tu des gens de l'Assemblée dans des autres circonstances ? Lesquelles ?
- Qu'est-ce qu'il marche bien ?
- Si tu devrais identifier des sous-groupes, lesquelles ? Et quels rapports existent entre elles ? Quels perceptions et approches divergentes, conflictuelles ?
- Depuis quand participe tu au carnaval ?
- Qu'est-ce qu'il signifie pour toi ?

Biographie, engagement

- A quel moment de ta vie as-tu commencé de t'engager pour une cause ? Laquelle ? Pourquoi ?
- Qui t'as amené, inspirer à t'engager ?
- Comment ces engagements ont-ils changés dans le temps ?
- Avait-il des moments de frustration, de désengagement ? De réorientation ?
- Quel rôle jouent des parties politiques, des syndicats, des institutions dans ton engagement ?
- Combien de temps as-tu pour t'engager ? As-t-il des contraintes, conflits, entre ta vie personnelle et ton engagement ?
- Dans ton engagement, quel savoir-faire, quels compétences le demande-il ? Transmissions ? Coopérations ?

Aktivisten von / militants de Un Centre Ville Pour Tous

N°	Name / Nom (anonymisé)	Funktion / Fonction	Beruf / Profession	Nationalität / Nationalité	Alter / Age *	Wohnort / * Lieu d'habitat	Datum / Date	Länge / Durée	durchgeführt durch / réalisé par
1	Mateo Ramírez	Membre d'un CvpT,	Doctorant en sociologie urbaine	Mexicain	27	La Plaine	22.05.2013	15 min	Ben Kerste
2	Bertrand Fellini	Membre d'un CvpT, de Pensons le Matin et consomacteur d. Petits Lieux	Professeur en sociologie et travail social.	Francais	65	Marseille, Longchamp	20.06.2013	50 min	Ben Kerste
3	Martin Godron	Membre d'un CvpT, d'Îlot Feuillants et de Noailles Lombre/Lumière.	Urbaniste et Aménageurs (retraité).	Francais	ca. 65	Noailles	29.06.2017	49 min	Ben Kerste
4	Pierre Deleuze	Membre d'un CvpT, d'Îlot Feuillants et de Pensons le Matin.	Fonctionnaire à la ville et puis à la Région (retraité).	Francais	65	Marseille, à proximité de la Place Jean Jaurès	22.02.2016	104 min	Ben Kerste

* Zum Zeitpunkt des Interviews / A l'heure de l'entretien.

Aktivisten des autonomen Milieus in Marseille / Militants du milieu autonome marseillais

N°	Name / Nom (en majeur partie anonymisé)	Funktion / Fonction	Beruf / Profession	Nationalität / Nationalité	Alter / Age *	Wohnort / * Lieu d'habitat	Datum / Date	Länge / Durée	durchgeführt durch / réalisé par
1	André	Acteur de l'Assemblée, du Carnaval et d'autres	Chômeurs	Francais	36	Marseille, Reformé	15.12.2015	140 min	Ben Kerste
2	Charlotte	Usagée du Tableau Noir	Etudiante	Française	ca. 24	Marseille	25.01.2013	7 min	Ben Kerste
3	Jo	Usagé du Tableau Noir	Etudiant	Français	23	Paris	31.01.2013	46 min	Ben Kerste
4	Maurice	Usagé du Tableau Noir	-----	Français	ca. 27	Marseille, squat „La Casenre“	25.01.2013	11 min	Ben Kerste
5	Maya	Habitante Tableau Noir	Etudiante	Française	22	Marseille, TN	03.02.2013	25 min	Ben Kerste

* Zum Zeitpunkt des Interviews / A l'heure de l'entretien.

Entretiens autour du Conflit *Jardins Possibles* et le festival *Paroles de Galère*. // liste non-exclusive

N°	Name / Nom (en majeur partie anonymisé)	Funktion / Fonction	Beruf / Profession	Nationalität / Nationalité	Alter / Age *	Wohnort / Lieu d'habitat	Datum / Date	Länge / Durée	Durchgeführt / réalisé par
1	Mokhtar	Habitant du Grand Saint Barthélemy	chômage	Français	28	GSB	01.09.2013	61 min	Ben Kerste
2	Abed	Habitant du Grand Saint Barthélemy	Retraité ; bénévol secteur associatif et communauté muselman	Français	55	GSB	03.09.2013	37 min	Ben Kerste
3	Vanessa	Membre de Paroles de Galère	Travailleuse sociale	Française	ca. 30	Marseille, centre	25.09.2013	100 min	Ben Kerste
4	Nico	Membre de Paroles de Galère	Gestion et montage de projets culturelles	Français	30	Marseille, centre	27.09.2013	90 min	Ben Kerste
5	Marius	Membre de Paroles de Galère	Gestion et montage de projets culturelles	Français	30	Marseille, centre	02.10.2013	87 min	Ben Kerste
6	Olivier	Membre de Paroles de Galère	Artistes et organisateurs de concerts	Français	ca. 38	Marseille, St.Joseph	05.10.2013	98 min	Ben Kerste
7	Blandine	Membre de Paroles de Galère	Travail socio-culturel ; organisation de spéctacle	Française	ca. 32	Marseille, centre	09.10.2013	74 min	Ben Kerste
8	Loïc	Membre de Paroles de Galère ;	Professeurs de collège	Français	ca. 35	Marseille, centre	09.10.2013	72 min	Ben Kerste
9	Kevin Vacher	Membre de Paroles de Galère ; du Centre Social l'Agora ;	Doctorant en sociologie	Français	ca. 25	Marseille, centre	18.10.2013	106 min	Ben Kerste
10	Ladjal,	Porteuse du projet Jardins Possibles	Artiste collectif SAFI	Française	ca. 40	Marseille, centre	11.11.2013	200 min	Ben Kerste
11	Raïda Benaïssa	Membre associations militants GSB et du festival PdG.	Salarié théâtre le Merlan	Française	ca. 47	Marseille	22.10.2013	136 min	Ben Kerste
12	J-P Ethee	Ancien habitant et membre associations militants GSB	-----	Français	ca. 50	Marseille	05.12.2013	80 min	Ben Kerste
13	Hélène M.	membre assoc. milit. au GSB	Travailleuse Sociale	Française	ca. 40	Marseille	20.12.2013	34 min	Ben Kerste
14	Sarah	Coordination de projet Jardins Possibles	Urbanistes / Géographe ?	Française	ca. 28	-----	14.04.2014	ca. 70 min	Ben Kerste

**Vertreter öffentlicher sowie privater Institutionen und politischer Parteien /
Représentants d'institutions publics ou privés et des parties politiques**

N°	Name / Nom	Funktion und Kontext / Fonction et contexte	Beruf / Profession	Nationalität / Nationalité	Datum / Date	Länge / Durée	durchgeführt durch / réalisé par
1	Raoust, Pascal	Résponsable de projet „Quartier Créatif“ au sein de l'association MP 2013	Téchnicien Politique de la Ville ; Politiques Culturelles	Français	09.12.2013	109 min	Ben Kerste
2	Mennucci, Patrick	Bezirkbürgermeister / Maire de secteur 1/7 Arrondissement de 2008 - 14, Discussion sur Noailles et l'Îlot Feuillant.	Lokalpolitiker / Politicien local Partie Socialiste. Débuté der Nationalversammlung / Assemblée Naional de 2012 – 2017.	Francais	01.06.2013.	8 min	Ben Kerste
3	Mougenot, Frédéric	Konflikt um / conflit autour carnaval de la Plaine en 2014	Assistierender Kurator / commissaire associé : „Le Monde à l'Envers“ MuCEM	Francais	10.04.2014	72 min	Ben Kerste
4	Sémerdjian, Eric	Attraktivitätspolitik / Politique d'attractivité	Provence Promotion - Directeur réseaux & partenariats	Francais	22.05.2014	53 min	Ben Kerste
5	Cavalier, Sébastien	Directeur de l'action culturelle à la municipalité de Marseille	-----	Francais	28.05.2014	45 min	Ben Kerste
6	Lerda, Marc	Attraktivitätspolitik / Politique d'attractivité	Co-Directeur de Marseille Attractive et autor de „Marseille Attractive 2011“.	Francais	02.06.2014	87 min	Ben Kerste
7	Fuchs, Ulrich	Co-directeur de MP 2013	Gestion et management des projets culturelles	Allemand	08.06.2012	85 min	Ben Kerste
8	Bruni, Robert	Urbaniste professionnel au sein des institutions	Ancien Chef de projet à Marseille Aménagement / La SoLEAM	Francais	03.04.2016	107 min	Ben Kerste
9	Voorde, Maryne van de	Résponsable technique pour le projet de rénovation Place Jean Jaurès	Chef de projet à la SoLEAM	Francaise	19.10.2016	100 min	Hélène Jeanmougin

Aktivisten des Hamburger Recht-auf-Stadt Netzwerk / Militant du réseau *Le droit à la ville* à Hambourg

N°	Name / Nom	Funktion / Fonction	Beruf / Profession	Nationalit. / Nationalité	Alter / Age *	Wohnort / * Lieu d'habitat	Datum / Date	Länge / Durée	durchgeführt durch / réalisé par
1.	René Gabriel	Aktivist im Gängeviertel	Student der Stadtsoziologie	Deutsch	ca. 27	Hamburg	06.10.2012	100 min	Ben Kerste
2	Till Haupt	Aktivist im Gängeviertel	Konzept-Künstler	Deutsch	ca. 40	Hamburg	06.10.2012	100 min	Ben Kerste
3	Nicole Vrenegor	Aktivistin u.a. im Centro Sociale	Journalistin	Deutsch	ca. 42	Hamburg	04.07.2014	96 min	Ben Kerste
4	Steffen Jörg	Aktivist u.a. bei Esso-Häuser und SOS-St.Pauli	Sozialarbeiter	Deutsch	ca. 45	Hamburg	11.07.2014	68 min	Ben Kerste
5.	Peter Birke	Aktivist bei AKU, u.a.	Dozent der Soziologie in Göttingen	Deutsch	ca. 55	Hamburg, Wilhelmsburg	21.07.2014	80 min	Ben Kerste
6.	Ulf Treger	Aktivist bei tertapak u.a.		Deutsch	ca. 45	Hamburg	21.07.2014	60 min	Ben Kerste
7.	Niels Boeing	Aktivist u.a. in LOMU und SOS. St. Pauli	Journalist und Autor	Deutsch	ca. 45	Hamburg	22.07.2014	89 min	Ben Kerste
8.	Christoph Twickel	Aktivist u.a. im Schwabinggradballet und Lux&Konsorten	Journalist und Autor	Deutsch	48	Hamburg	28.07.2014	59 min	Ben Kerste
9.	Petra Barz	Aktivistin u.a. im Schwabinggrad Ballett	Politische Bildungsarbeit bei <i>dock europe</i>	Deutsch	ca. 48	Hamburg	31.07.2014	56 min	Ben Kerste
10.	Claus Mewes	Ehem. Direktor der Kunsthalle	In Rente	Deutsch	ca.60	Hamburg	31.07.2014	65 min	Ben Kerste
11.	Anke Haarmann	Aktivistin u.a. tetra-pak und Keimzelle	Künstlerin in Akademie und Praxis	Deutsch	ca. 45	Hamburg	01.08.2014	91 min	Ben Kerste
12.	Anonym	Aktivistin der Roten Flora	-----	Deutsch	ca. 25	Hamburg	06.08.2014	53 min	Ben Kerste
13.	Uwe Roth	Aktivist	Zimmermann	Deutsch	ca. 45	Hamburg,	03.09.2015	78 min	Ben Kerste
14.	Amelie Deufhart	Intendantin d. Kampnagel	Theaterproduzentin	Deutsch	56	Hamburg	04.09.2015	79 min	Ben Kerste

Anhang I.

Abschließend soll der Wahlhamburger Uwe Roth zu Wort kommen, mit dem ich dank enger Kontakte im Jahr 2015 zu einem Interview in Hamburg zusammen traf. Er kam 1985 aus dem Süden Deutschlands nach Hamburg und wurde politisch, als der Hafenstraße-Konflikt seinem Höhepunkt zusteuerte, in der Hausbesetzerszene sozialisiert. Nach einem siebenjährigen Zwischenaufenthalt in den USA und einer Ausbildung im traditionellen Bootsbau kommt er 1999 durch einen totalen Zufall nach Marseille. Hier ist er politisch zwar sehr viel weniger aktiv als in Hamburg, sodass sein vergleichender Blick auf die beiden Städte relativiert werden muss, dennoch erhält er gerade auch aufgrund enger Freundschaften zu alteingesessenen Marseillern zahlreiche Einblicke in das politische und gesellschaftliche Leben der Stadt.

„ (...) in Marseille mobilisiert man sich mehr aus einem unmittelbaren Bedürfnis heraus, weniger mit dem politischen Ziel für eine andere Gesellschaft“. Uwe Roth, 03.09.2015

Ich kam durch einen totalen Zufall nach Marseille, auf dem Rückweg einer Spanienreise. Nach einem ersten kurzen Aufenthalt beschloss ich hier her zu ziehen. Ich habe schnell eine Wohnung im Panier gefunden. Damals gab es fast überhaupt keine Touristen und noch sehr viel weniger Zugezogene als heute. Autos mit ausländischen Kennzeichen waren entweder nur auf der Durchreise oder wurden mit ziemlicher Sicherheit ausgeraubt. Einerseits half mir mein Status als Arbeiter dabei, von den Leuten des Viertels akzeptiert zu werden. Dadurch war ich nicht der klassische Zugezogene, der Jungstudent. Und mit meinem schlechten Französisch hatte ich gegenüber dem Pariser den Vorteil des *ganz Fremden*. Außerdem wurde die Bar *13 Coins* zu meinem zweiten Wohnzimmer. Dadurch kam ich mit unglaublich vielen Leuten des Viertels in Kontakt. Ich habe mich schnell mit dem Besitzer *Biche*, aber auch mit dem Barkeeper *James* angefreundet, einem ehemaligen Sozialarbeiter. Beide waren sehr angesehen im Viertel. Die ganzen Jugendlichen (*voyous*) haben mich daher total in Ruhe gelassen. Mir ist nie was passiert, ich bin nie ausgeraubt worden, was sonst üblich war.

Durch die räumliche Nähe zur *Rue de la République* habe ich die Arbeit von *Centre-Ville Pour Tous* am Rande mitbekommen. Sie ist schon sehr anders verlaufen, als die politischen Proteste in Hamburg. Ich habe nie große Demos und nach außen hin sichtbare Aktivitäten erlebt, auch wenn die Aktivisten sicherlich viel arbeiten. Ich frage mich, ob das auch mit der Bevölkerung nicht so zusammenläuft. Der Kontakt zwischen migrantischer und politisch-linker Szene viel schwieriger herzustellen, da stoßen schon Kulturen aufeinander. Andererseits gibt es dann aber spontane Aktionen, zum Beispiel als einer der letzten verbliebenen Läden der Rue de la République, ein Chinarestaurant, raus musste. Hunderte Nachbarn sind auf die Straße gegangen, haben Mülleimer umgekippt und irgendwie sonst versucht, die Räumung zu verhindern.

Ich würde sagen, in Marseille mobilisiert man sich mehr aus einem unmittelbaren Bedürfnis heraus, weniger mit dem politischen Ziel für eine andere Gesellschaft. Dabei wird insgesamt viel geredet und gemeckert, abends beim *apéro*. Aber letztlich wird dann wenig getan. Solange man seine Felsen am Meer und seinen Joint hat, ist die Welt irgendwie doch noch in Ordnung. In Hamburg ist das ganz anders. Es wird nicht nur geredet, sondern wirklich organisiert. Es ist ja

schon Wahnsinn, was hier alles innerhalb kürzester Zeit auf die Beine gestellt wird. Dabei werden die Themen sehr viel schneller offensiv nach außen getragen und debattiert. In St. Pauli leben noch heute viele ältere Leute aus der Zeit der Hausbesetzungen. Es gibt eine ganz andere Politbereitschaft. Proteste nehmen dabei schnell eine riesige, stark sichtbare Größenordnung ein. Damals hat man ja gerade aufgrund starker Militanz das ganze Viertel auf die eigene Seite holen können. Wir gehen bis zum letzten Moment, den Barrikaden. Gleichzeitig wusste man, dass dieser Krieg nie gewonnen werden kann und lenkte im letzten Augenblick ein. Dadurch gibt es die Häuser noch heute und auf lange Sicht sind sehr viele Wohnprojekte entstanden und eine Politik der kollektiven Zentren. Dank der ganzen Baugenossenschaften und Mietshäusersyndikate ringt man in der Innenstadt noch heute um billige Mieten und alternative Formen des Zusammenlebens. Mich hat die Zeit tierisch geprägt. Gerade auch in der Einsicht, was man alles machen kann, wenn man sich zusammen schließt.

Was das Verhältnis zwischen der politischen Szene und den Institutionen betrifft, redet die Stadt in Hamburg irgendwann mit linken Initiativen. Dann kommt es auch zu Kompromissen, entweder weil der Druck zu groß wird, oder weil eine gewisse Bereitschaft besteht, warum auch immer, auf Bürgerbewegungen zu hören. Dabei hat man schon lange verstanden, dass Subkultur imagefördernd für die Stadt ist, Yuppisierung vom Schanzenviertel und so. In Marseille gibt es eine solche Zusammenarbeit überhaupt nicht, das ist schon eine Katastrophe. Alles basiert auf Klüngel und Korruption, und zwar nicht nur auf kommunaler, sondern selbst auf kleinpolitischer Ebene, welche Bar beispielsweise wie lange aufhaben darf. Die Subkultur ist nicht wirklich erwünscht. In Marseille werden Orte, die etwas aus dem offiziellen Rahmen fallen, halt einfach mal wegen Ruhestörung geschlossen, wie die linken Konzertsäle *Balthazar* oder *Enthropy*.

Generell haben die Franzosen oft den Standpunkt, „okay, ich engagiere mich sozial oder politisch, aber nur, wenn der Staat mir hilft“. Alles läuft über das Vereinswesen *association 1901*. Man fragt nach Förderungen und Unterstützung. Hier in Hamburg gibt es ganz viele Sachen, die man in Distanz zum Staat und in Eigenfinanzierung realisiert. Nimm das aktuelle Beispiel der Viktoriakaserne. Hundertachtzig Leute sind bereits Mitglieder der Initiative, die sich ähnlich dem Prinzip eines Mietsyndikats organisiert und günstigen, kollektiven Arbeitsraum bereitstellen soll. Der Preis des Gebäudes wurde nach jahrelangen Verhandlungen mit der Stadt von 6€ Millionen auf 1,8€ gedrückt. Aber es gibt im Gegenzug keine öffentlichen Garantien oder Förderungen. Jeder zahlt 3000€ ein, die er bei Auszug wieder zurück erhält. Private Sponsoren und Kreditgeber aus der kulturellen Szene ermöglichen die Finanzierung. Dabei bringen Architekten, Handwerker, Designer, Journalisten und alle möglichen Leute ihr Wissen und ihre Kompetenzen ein.

Anhang II.

Der Demonstrationsaufruf *Die Stadt gehört allen*. Ein kollektiver Deutungsrahmen zwischen *Wir und die Anderen*.

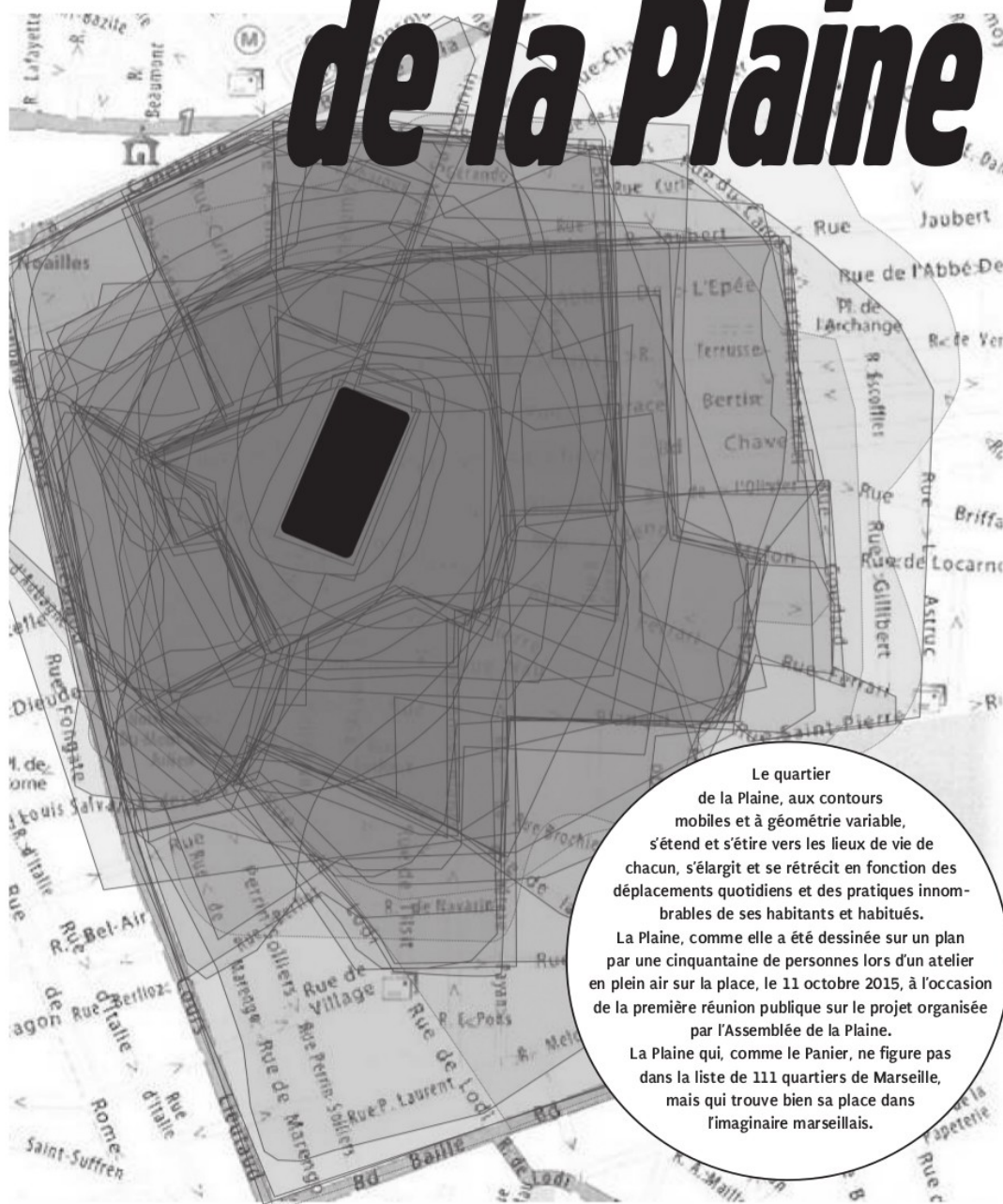
Der einführende Absatz des Demonstrationsaufrufs (Int. : Die Stadt gehört Allen) dient, indem er die allg. Mietproblematik mit der Kommerzialisierung und Überwachung öffentlicher Räume in Beziehung setzt, der Schaffung eines breiten gesellschaftlichen Konsens über verschiedene soziale Schichten hinweg. Fußgängern sowie Kinderwagen- und Rollstuhlfahrern werde demnach durch die *Gastronomisierung* von Gehwegen gleichermaßen das Leben schwer gemacht wie sozialen Randgruppen durch private Sicherheitsfirmen und polizeiliche Platzverweise der Aufenthalt an repräsentativen Orten (*motivational framing*).

Der zweite Absatz führt unter dem Titel *Von der Stadt zum Standort* und einer zitiergefüllten Darlegung der unternehmerischen und wachsenden Leitbildpolitik einen *diagnostic frame* ein, der in der marketingorientierten Eventkultur, in zunehmenden Polizeirepressionen sowie der Entwicklungen auf dem Mietmarkt unterschiedliche politische Ursachen sozialer Segregation und Ausgrenzung identifiziert. Dazu zählen die Dauerbelastung der Anwohner durch hafennahe Massenevents, die Prekarisierung der alternativen und freien Kunstszenen, die Einführung eines neuen Polizeigesetzes mit weitreichender Autonomie gegenüber den Gerichten, der Rückgang an Sozialwohnungen von über 50% innerhalb von zwanzig Jahren sowie eine Armutsquote von 20%. Damit werden verschiedene Themen und verschiedene Orte in der Stadt miteinander verknüpft. Die massiven Mietsteigerungen seien neben privatwirtschaftlichen Immobilienspekulanten gleichermaßen durch politische Entscheidungen im sozialen Wohnungsbau verschuldet. „[E]inst gegründet, um günstigen Wohnraum bereitzustellen - muss (die städtische Sozialwohnungsbehörde) heute Profit machen und überweist jährlich zig Millionen zur Finanzierung der Elbphilharmonie an die Stadt. In Barmbek macht die SAGA vor drastischen Mieterhöhungen um die 30% nicht halt“, während sich im Schanzenviertel Sozialeinrichtungen aufgrund städtischer Privatisierungsmaßnahmen Mietsteigerungen von 35% gegenüber stehen.

Als übergeordneter Referenz- und Deutungsrahmen dient auch hier die „Gentri...Was“ ? In klaren und einfachen Worten wird samt kurzer historischer Bezüge zu Ruth Glass und dem London der 1960er Jahre erklärt, dass „Gentrifizierung durch gesteigerte private und öffentliche Investitions- und Modernisierungstätigkeiten [ausgelöst wird]. Mieter_innen, die sich die erhöhten Mieten nicht mehr leisten können oder wollen, verlassen das Viertel. Je attraktiver dieses wird, desto mehr nehmen auch Versuche zu, Altmietler_innen zu vertreiben“. Insofern die Mietproblematik immer mehr Hamburger auch der sozialen Mittelschichten betrifft, zielt dieser Verweis auf die Mobilisierung breiter Teile der Bevölkerung, geht also weit über das soziale Profil der klassischen links-libertären Akteursgruppen und eine *Politik der ersten Person* hinaus (*motivational framing*).

Wenn den *Subkulturen* und *alternativen Freiräumen* in diesem Aufruf nur eine Nebenrolle zukommt, die an dieser Stelle übrigens frei ist von jeglicher selbstkritischer Reflexion über die eigene Rolle als *weicher Standortfaktor*, so kann er dennoch als Ausdruck eines neuen politischen Selbstbewusstseins bewertet werden, das auch in der (wiedererlangten) Erkenntnis gründet, über den Gegensatz zwischen Sozialkritik und Künstlerkritik hinausgehen zu müssen.

Psychogéographie de la Plaine



Le quartier de la Plaine, aux contours mobiles et à géométrie variable, s'étend et s'étire vers les lieux de vie de chacun, s'élargit et se rétrécit en fonction des déplacements quotidiens et des pratiques innombrables de ses habitants et habitués.

La Plaine, comme elle a été dessinée sur un plan par une cinquantaine de personnes lors d'un atelier en plein air sur la place, le 11 octobre 2015, à l'occasion de la première réunion publique sur le projet organisée par l'Assemblée de la Plaine.

La Plaine qui, comme le Panier, ne figure pas dans la liste de 111 quartiers de Marseille, mais qui trouve bien sa place dans l'imaginaire marseillais.

Anhang IV.

QUEL QUARTIER ?

Pour justifier leur petite cuisine sécuritaire, la mairie et la pref' s'appuient sur la peur et l'amertume d'une minorité de riverains. Réfugiés dans les CIQ ou autres associations de frustrés, ils réclament plus de flics et moins de vie sociale, moins de bruit, moins d'odeurs, comme si le but de l'existence était de vivre dans un cimetière. Les journaux et les autorités prêtent une oreille complaisante à leurs râleries, qui servent de relais et d'alibi aux politiques décidées en haut lieu.

La Plaine sans frontières... Les laisserons-nous parler en notre nom alors qu'ils agissent ouvertement contre nous ? Il est temps de montrer publiquement que nous sommes fiers de ce quartier. Ce à quoi ils s'attaquent, c'est précisément ce qui nous le rend agréable à vivre. Il faudra leur dire haut et fort que nous sommes une majorité à vouloir habiter une ville ouverte et populaire.

Bien sûr, on pourrait attendre que les caméras pourrissent sur pied et que les patrouilles fatiguent. Mais on peut aussi dire non. Et, histoire de s'amuser un peu, occuper encore et toujours la place publique. Profiter des jours de beau temps pour se retrouver dans des concerts de rue, des charivaris, des balèts, des boules et du ballon, des repas de quartier, des projections en plein air, un carnaval plus turbulent que jamais...

À nous de jouer !

Des habitants.

Le réveil du peuple « L'état d'esprit est une raison d'être, un art pour avancer, une culture à respecter. C'est une richesse capable de décupler les forces, d'aller au-delà de ses limites, quel que soit l'adversaire. C'est être contestataire, rebelle pour refuser l'ordre établi et affirmer les valeurs de la plus vieille ville de France, une dame respectable tant son histoire sera à jamais inégalée. C'est une raison sociale, une arrogance, une loyauté. C'est appartenir à un peuple, uni et solidaire à la vie à la mort. Voilà pourquoi le peuple s'est réveillé. Qu'il ne se rendorme plus... »

Thierry Curatelle, après la victoire sur le PSG, dans *La Provence* du 28 novembre 2011

LEURS PROBLÈMES...

La vie de quartier, la convivialité ? Un facteur d'insécurité avec sa racaille à l'agachon, ses pauvres qui tendent agressivement la main, ses jeunes qui mettent le souk sous les fenêtres...

Le marché ? Une source de nuisances avec ses cartons qui s'empilent, ses sacs plastique qui volent, ses véhicules qui bloquent la rue, ses "pas-de-chez-nous" qui se croient chez eux...

La vie nocturne ? Avec ses concerts, ses fêtes et ses après-matches qui débordent des trottoirs et des horaires autorisés : une culture qui ne rentre pas dans le cadre officiel du projet 2013...

LEUR SOLUTION : TUER LE QUARTIER !

Un espace public vidéosurveillé et contrôlé à chaque instant. Un marché normalisé, une carte postale provençale pour touristes et bourgeois. Un parc à thème aseptisé pour le seul profit des spéculateurs immobiliers et des boîtes spécialisées en camelote sécuritaire. Bientôt, à chaque pas, sur chaque terrasse, dans chaque appartement situé au premier ou au deuxième étage, la méchante sensation d'être espionné.

Au final, augmentation vertigineuse de la taxe d'habitation pour financer les déploiements policiers et les caméras – un budget de 6 millions à l'installation, 2 millions par an de fonctionnement, voté à huis clos. Sans aucun autre effet que de confisquer l'espace public et de mettre la pression – *arrrrrrr* ! Pour les bars, les locaux associatifs et les salles de concerts, ce sont provocations et interventions musclées de la BAC avant que ne tombe la fermeture administrative. Pour ceux qui siroient une canette dans la rue, interpellations et amendes. Quant aux mendiants, un arrêté municipal les transforme en autant de dangereux délinquants.



NOTRE QUARTIER...

Elle est raide la pente pour monter à la Plaine et pourtant, tous les jours, on trouve une bonne raison de graver la colline. Les mardis, jeudis et surtout samedis, le marché et son ambiance est une de ces bonnes raisons. Des fruits, des légumes, du poisson, des spécialités... Pas de problème ! Des fringues en tout genre, de tous styles et à tout prix... Toujours pas de problème ! Une fois le sac bien rempli, on bavarde autour d'un verre et d'une kémie avec les collègues croisés dans un des cafés qui bordent la place. Et en soirée ou à la fin de la semaine, on prend le temps de s'attabler pour partager un plat, une bonne tchatte ou un peu de musique, histoire de faire durer le moment qui nous sépare encore du matin ou du lundi suivant...

OK, c'est pas le paradis, mais c'est ce qui nous maintient aussi en vie !

LEUR QUARTIER...

Tout ça, les politiciens nationaux comme municipaux, les associations de boutiquiers grincheux et de voisins aigris, les promoteurs en *Plus belle la vie si elle est chère* n'en veulent plus.

VIVE LE LIBRE MARCHÉ !

Depuis le parachutage du nouveau préfet, la présence policière sur le marché de la Plaine (tout comme à Noailles ou autour du marché du Soleil et des Puces) s'est faite écrasante. Des brochettes de CRS arpentent les allées en roulant des mécaniques, le flingue sur la cuisse, façon bataille d'Alger. Contre qui sont-ils en guerre ? Dissimule-t-on des kalachnikovs en pièces détachées sous les tas de fringues à un euro ? Leur Vigipirate électoraliste en vue de mai 2012 vise-t-il vraiment les arracheurs de chaînes en or ou les pickpockets ? Terroriser les voyous, c'est faire fuir les joueurs de bonneteau et la vieille vendeuse de citrons ? Les raids policiers en coordination avec les douanes, la PAF et les services de l'Urssaf, c'est pour assurer la liberté de marché ?

La vérité, c'est que le marché attire du monde et que ça dérange. On vient de loin pour s'y réchauffer en jouant des coudes et en y faisant de bonnes affaires. Beaucoup de familles modestes auraient du mal à se vêtir et à se nourrir si ce joyeux bazar disparaissait. Sans compter les vendeurs qui resteraient sur le carreau dans une ville où le boulot s'invente plus qu'il ne se cherche. C'est cette réalité-là, trop populaire, que les autorités cherchent à criminaliser...



Anhang IV.

MAM - Métropole Aix-Marseille. 2017: Rapport au Conseil de la metropole, Urbanisme et Aménagement. Séance du 19 Octobre 2017. URB 030-19/10/17 CM ; Approbation du bilan de la concertation publique portant sur le projet de requalification de la place Jean Jaurès. p. 4-11.

IV Éléments d'appréciation du projet

À ce stade des opérations, certains contributeurs réservent leur avis sur le projet. Il est toutefois intéressant de noter que plus de la moitié des participants se sont présentés en permanence comme porteurs d'interrogations, de demandes d'éclairages, ou de suggestions, plutôt que pour exprimer un avis favorable ou défavorable sur la requalification.

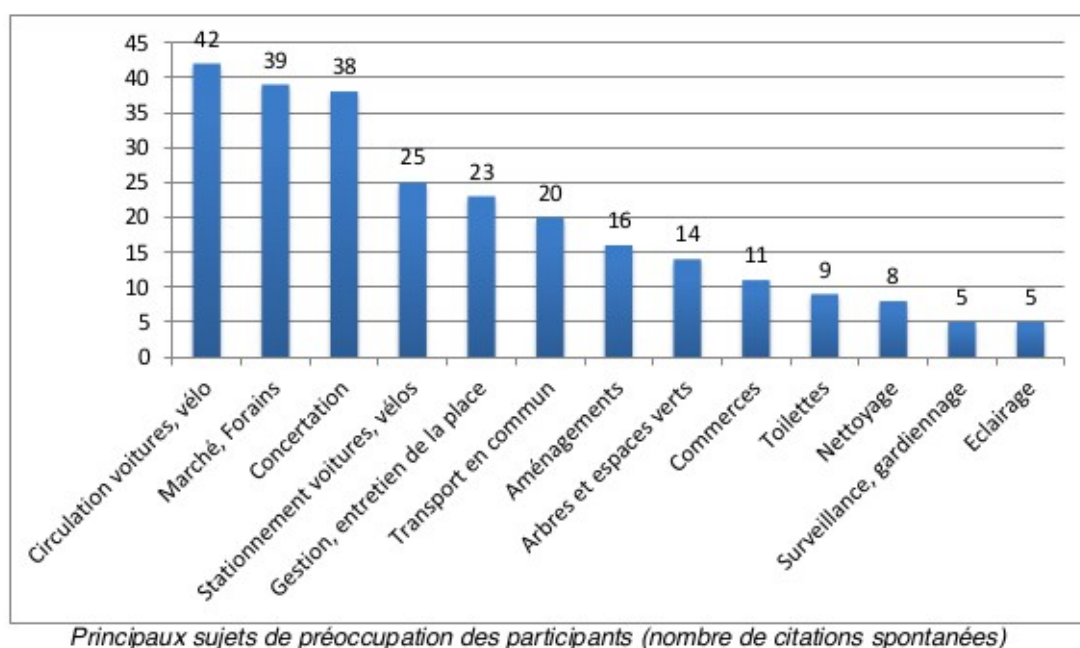
1. Le besoin de maintenir une multiplicité d'usages

Plusieurs participants sont préoccupés par la nécessité de maintenir une multiplicité d'usages de la place. Ils recommandent d'assurer la cohabitation des commerces et cafés, du marché, des enfants, adolescents et adultes usagers. Les contributeurs reconnaissent la possibilité d'une différence d'usages entre le jour et la nuit. Plusieurs d'entre eux préconisent le maintien d'une possibilité d'organiser de grands événements publics sur La Plaine.

2. L'esprit La Plaine

L'opposition contre le projet est souvent marquée par la dichotomie entre une ville chamarrée, diverse, spontanée, « authentique », qui serait celle de La Plaine, et une ville homogène, attractive spécifiquement pour les touristes, étudiants et cadres, « domestiquée », qui serait celle du projet. Un contributeur estime par exemple que le projet est « fait pour les touristes. »

Les craintes exprimées par rapport à l'opération sont décrites par les termes suivants : « uniformisation, gentrification, homogénéisation, aseptisation, dépossession » d'un lieu de vie. Une contributrice interroge l'aménageur sur le sens des adjectifs « accessible » et « apaisée », utilisés dans le dossier de présentation : « Une place modèle accessible et apaisée ? Que sous-entend la liaison de ces deux adjectifs ? S'agit-il de changer l'image du lieu pour en modifier les usages, les habitants, les activités ? »



2. La concertation

La précédente concertation de 2015 est encore très présente dans l'esprit des participants. Les contributeurs qui ont alors pris part au débat auraient souhaité obtenir un retour sur les suites données à leurs observations (plusieurs supports informatifs sont disponibles sur le site internet de Soleam). En l'occurrence, certains participants expriment leur impression d'un projet déjà figé, « un fait accompli » devant lequel ils seraient placés. Plusieurs contributeurs expriment leurs attentes en matière de concertation : « *Le projet doit se faire avec et pour les habitants* », ou encore : « *Tout ce qui se fait sans les habitants se fait contre !* »

Les participants demandent la tenue de réunions publiques, d'ateliers, de rencontres avec les bureaux d'études. Un contributeur suggère d'organiser un atelier participatif avec les étudiants de l'école d'architecture et de l'école de paysage, qui pour certains d'entre eux habitent le quartier. Enfin, une demande de concertation spécifique a été formulée sur la tenue du marché (propreté, gestion des déchets etc.).

VII Annexe : synthèse des attentes formulées sur le projet dans les mémoires reçus en permanence

1. Association Un centre-ville pour tous

L'association souhaite que soient conservées la diversité des fonctions de la place et sa polyvalence. Elle relaie l'expression des participants à la concertation de 2015, selon laquelle la place « nécessite en priorité une reprise en main de l'entretien défaillant à l'origine de sa dégradation, et l'amélioration de ses équipements ».

L'association soulève la question de l'intégration du plan de circulation de la place dans un schéma marseillais des mobilités. Elle souligne les difficultés potentielles à venir sur le carrefour entre le nouvel axe nord-sud de la place et la rue des Trois Mages. En matière de stationnement, l'association préconise l'ouverture d'une discussion avec les usagers et acteurs du quartier.

Sur le marché, l'association s'inquiète du nombre d'emplois qui y seront maintenus à terme, et suggère l'ouverture d'une concertation relative à l'entretien du marché. L'accompagnement des commerçants pendant le chantier, ainsi que le devenir des commerces actuels, est un autre sujet de préoccupation. L'association s'interroge par ailleurs sur les moyens qui permettront d'éviter un envahissement de l'espace public par les terrasses.

En matière de végétalisation, l'association souligne des suppressions d'arbres. Elle revendique des espaces dédiés à la jeunesse, facilitant la rencontre et le repos, et/ou permettant des pratiques festives et événementielles. En conclusion, l'association souligne l'importance d'un projet de gestion efficace, et d'une concertation des parties prenantes.

3. Ben KERSTE, doctorant au laboratoire méditerranéen de sociologie/ CNRS et participant aux travaux de l'Assemblée de La Plaine

M. KERSTE, doctorant au laboratoire méditerranéen de sociologie/ CNRS a rédigé un article scientifique. Ainsi, il rappelle les débats des ateliers de concertation de 2015, notamment le « sentiment d'abandon » alors exprimé, ou la « montée en gamme » prévue par le projet de requalification. Pour M. KERSTE, les adolescents sont un public non cité dans le cahier des charges de la requalification, et les événements organisés sur la place ne sont pas non plus mentionnés dans ce support.

M. KERSTE observe que la Soléam semble attribuer à La Plaine un rôle spatial stratégique au sein de l'opération Campus centre-ville. Il définit la notion de « lisibilité » de la ville comme une intention de contrôler les usages de l'espace public. M. KERSTE revendique une Plaine bien entretenue et investie par les pouvoirs publics, au lieu d'une Plaine qu'il ressent comme « mise en scène ».

6. Assemblée de la Plaine

Deux autres supports ont été reçus en permanence : un livret de commentaires, ainsi qu'une pétition de 5 000 signatures. Il faut toutefois noter que ces éléments ont été établis en dehors du cadre de la concertation réglementaire. La collecte de signatures de la pétition, par exemple, a commencé dès mai 2016, c'est-à-dire avant le début de la période de concertation et la publication du dossier explicatif du projet.

Les commentaires, quant à eux, ont été recueillis le 20 mars 2017, à l'occasion d'un temps d'échange organisé sur la place Jean Jaurès par l'Assemblée de la Plaine. Hors sans la présence du porteur de projet, les émetteurs des différents commentaires n'ont pas pu prendre connaissance des supports de présentation de la requalification, suivant qu'ils se sont rendus ou non aux expositions publiques.

Le livret de commentaires et la pétition ont été déposés en permanence le 30 mars 2017, à l'issue d'un rassemblement d'une vingtaine de personnes devant la Mairie des 1^{er} et 7^{ème} arrondissements. Ses commentaires sont présentés ci-après :

La place contribue à l'identité marseillaise. Plus généralement le quartier est défini comme populaire et « *multigénérationnel* ». Il possède une « *identité culturelle forte, affirmée, multiple, qui parvient depuis des années à se mélanger* ». Selon plusieurs personnes, il est donc indispensable de conserver son esprit « *cosmopolite* ». De ce fait, il est souhaité que le projet valorise l'existant plutôt que de tout changer.

L'analyse thématique du « registre » de l'Assemblée de la Plaine montre que l'essentiel des remarques concerne le marché. En effet, le marché de la Plaine occupe une place importante dans l'histoire de Marseille, et plus

Anhang VI.

Un Centre Ville Pour Tous. Über ungünstige Bedingungen politischer Mobilisierung

Es sei die zentrale Rolle von Un Centre-Ville Pour Tous bei der Mobilisierung der Rue de la République in Erinnerung gerufen (vgl. Kap.V.). Die politischen und beruflichen Dispositionen der Vereinsmitglieder, die in der städtischen Verwaltung, bei der Politique de la Ville, in der sozialen Arbeit oder an der Universität beschäftigt sind/waren, hatten den Verein zum einen in die Lage versetzt, auf Ressourcen und Kompetenzen in Bereichen wie Mietrecht, Stadtplanung oder Journalismus zurückzugreifen. Zum anderen waren sie allgemeiner Ausdruck einer kollektiven Bereitschaft, Brüche und Widersprüche sowie mögliche Allianzen und Brückenschläge zu und innerhalb der Institutionen auszuloten und zu nutzen. Damit konnte der Verein fehlende Ressourcen und Handlungsspielräume der Bewohner kompensieren. Dank der fruchtbaren Zusammenarbeit zwischen engagierten Anwohnern und den Aktivisten von CVPT führte die Mobilisierung gegen den übermächtig erscheinenden Gegner aus Politik und Privatwirtschaft letztlich zu einem Teilerfolg. Einer ähnlichen Zusammenarbeit und Kooperation zwischen CVPT und Assemblée stehen in den Jahren 2015, neben der Blockade- und Abwehrhaltung der Assemblée, zwei zentrale Hindernisse entgegen.

Das erste Hindernis betrifft grundlegende Unterschiede in Bezug auf die jeweilige Arbeitsweise und politische Kultur des Vereins CVPT und des informellen Kollektivs der Assemblée. Gemäß des beruflichen und biografischen Hintergrunds der Aktivisten von CVPT zeichnet sich deren Arbeitsweise durch formelle, bürokratische Züge aus. „Ce qui a fait la solidité de l'association“, so der Aktivist Pierre Deleuze, „c'est son respect de la démocratie interne, qui prend des aspects assez formels, chiant, un Conseil d'administration tout les moins, deux AG's par an (...). Les gens insistent sur ce côté formel, qui a l'avantage que la parole est écoutée. En même temps, ça se transforme en inconvenant, parce que il y a ce côté un peu fermé d'un équipe qui se connaît bien, qui a milité 15 ans ensemble, qui se contrôle un peu beaucoup.“ (Interview Deleuze, 18.04.2016).

Mit Alain Gouldner (1979) lässt sich innerhalb von CVPT eine „culture of critical discourse“ identifizieren, die von dem Prinzip des besseren Arguments und dem Glauben einer Gestaltbarkeit der Gesellschaft auf Grundlage transparenter, rationalistischer Maßstäbe getragen wird. Die Arbeitstreffen haben Bertrand Fellini zufolge damit einen effizienten und zielführenden Charakter. Verbale Ausschweifungen und persönliche In-Szene-Setzungen, die man in den links-libertären Netzwerken oft als populär und authentisch stilisiert¹, werden vermieden bzw. kollektiv unterbunden². Dies spiegelt sich auch in der Beziehung des Vereins zu und der Arbeitsweise mit öffentlichen Institutionen wieder :

¹ Als ich mit André auf das „Krisentreffen“ nach dem Karneval 2014 zu sprechen komme und dessen chaotischen und unkoordinierten Charakter als Hindernis auf dem Weg zu einer kollektiven Funktionsweise hervorhebe, sieht er darin vielmehr eine „scène populaire magnifique“ (André, 15.12.2015). Die Schreie und Anschuldigungen seien demnach Ausdruck eines lebendigen Viertels und der emotionalen Verbundenheit zu diesem. Und die Dame, die während des Beteiligungsverfahrens mit undisziplinierten und fehlplatzierten Vergleichen zwischen einem Befürworter des Renovierungsprojekts und dem faschistischen Vichy-Regime zieht, stützt und rechtfertigt ihre Redebeiträge, oft von unsachlichem und ausschweifendem Charakter, gerade anhand einer mehr oder weniger explizit nach außen getragenen Zugehörigkeit zum „einfachen Volk“.

² „Mais nous ne sommes pas de ceux qui affirment que le peuple a la science infuse parce qu'il est le peuple. Il nous faut privilégier des groupes de travail thématiques avec l'appui d'experts“ (CVPT 2017 : 2).

„Nous avons toujours refusé de nous payer de mots, refusé les grandes dénonciations et privilégié l'enquête, l'information rigoureuse. Ce souci de rigueur est un gage d'efficacité en même temps qu'il permet de ne pas couper les ponts avec nos adversaires : un adversaire est quelqu'un avec qui on doit finir par trouver un compromis, c'est la règle en démocratie où le désaccord ne doit pas déboucher sur la guerre, réservée, elle, aux ennemis.“ (CVPT 2017 : 7).

Die deutlich gewordenen Unterschiede und Diskrepanzen zwischen der Assemblée und CVPT in Bezug auf die Arbeitsweise, aber auch auf inhaltliche und strategische Positionen, führen vorerst zu einem Ausbleiben einer engeren politischen Zusammenarbeit. So kritisiert Pierre Deleuze :

„ce collectif semble se contenter d'aller de fête en fête, ce qui est sympa, mais ne construit pas de rapport de forces ou de contre projet sur l'affaire de la mutation de la place Jean Jaurès. J'ai plaidé à deux reprises dans les dernières AG bordéliques pour que le groupe (ou une partie) se mette au travail de fond, *ce que nous voudrions pour la Plaine*, sans résultat. Leurs animateurs (trices) semblent croire que la posture *contre* suffira, alors qu'elle ne peut que s'effiloche si ils n'avancent pas sur les propositions de fond“ (Deleuze, e-mail, 14.02.2016).

Als Deleuze diese Zeilen schreibt, verbindet die Mitglieder beider Kollektive noch keine gemeinsame Geschichte politischer Arbeit, in deren Verlauf sich soziale Vertrauensverhältnisse hätten herausbilden, konkrete geteilte Ziele definiert und eine gemeinsame politische Praxis realisiert werden können. Die mögliche Einsicht, dass sich beide Kollektive in Bezug auf Methoden, Ressourcen und Aktionsrepertoires wechselseitig bereichern und vervollkommen, tritt zu diesem Zeitpunkt hinter die offensichtlichen Differenzen zurück.

Das zweite Hindernis auf dem Weg zu einer Zusammenarbeit ist im Inneren des Vereins wirksam. CVPT ist in den Jahren 2015 und 2016 mit einer ernsten internen Krise konfrontiert und unterliegt der Gefahr seiner Auflösung. So konnte CVPT nach der Mobilisierung in der Rue de la République in den Folgejahren keine bedeutenden politischen Erfolge auf dem Gebiet der Wohnungspolitik und des Mietrechts erringen. Vor dem Hintergrund der Immobilienkrise von 2009 und dem auch dadurch begünstigten Ende einer aggressiven Renovierungspolitik der Stadt, die das Dispositiv *PRI* für gescheitert erklärte und die Gründung der SoLEAM in Auftrag gab, begann sich der Verein vielmehr mit der Ausarbeitung unabhängiger Studien oder juristischer Verfahren gegen einzelne baupolitische Entscheidungen neuen Zielen zuzuwenden. Diese Neuorientierung habe allerdings, so die Argumentation eines Teils der Mitglieder, dessen *Entwurzelung* von seinem eigentlichen Aufgabenbereich nicht überdecken können. Dieser bestehe in der konkreten Verteidigung der Interessen und Bedürfnisse der innerstädtischen Bevölkerung auf dem Gebiet der Wohnungspolitik.

Für andere Aufgabengebiete (*espace public, rénovation urbaine*) und andere Gebiete der Stadt verfüge man hingegen nicht über die nötigen Kompetenzen und Erfahrung. „Les réunions sortaient à creux“, begründet einer der Mitglieder des inneren Kerns diese Position. „On ramenait les idées, mais on était plus sur aucun terrain, d'autres se sont déplacés“ (Interview Godron, 29.06.2017). Godron und einige andere Mitglieder plädieren auf Grundlage dieser Feststellungen in den Jahren 2015 und 2016 für die Schließung des Vereins. „(Il faut) savoir clorer dignement et élégamment une riche histoire“, heißt es in einem internen Aufruf (CvpT : Sommeil 2016 : 3).

Andere Mitglieder hingegen, darunter vor allem Pierre Deleuze, Bertrand Fellini oder der Universitätsprofessor Phillippe Méjean, treten nicht nur für den Fortbestand von CVPT, sondern für dessen thematische und räumliche Ausweitung ein. Dieser dürfe sich nicht auf die Bewohner der Innenstadt beschränken, sondern müsse auf all jene ausgeweitet werden, die die Innenstadt *praktizieren*, heißt es in ihrem Appell. Auch sei eine thematische Einschränkung auf die Wohnungsfrage wenig sinnvoll, da sie verhindere, die Stadt in ihrer Komplexität und Ganzheit zu begreifen. Die Arbeit über größere Zusammenhänge, so ihr Vorwurf, sei in den zurückliegenden Jahren jedoch vielfach verhindert worden³.

Aus bewegungstheoretischer Perspektive lässt sich die enge thematische Begrenzung des Vereins als Hindernis für eine breite politische Vernetzungsarbeit lesen. In Hamburg haben wir bei Vereinen wie *Wir helfen Mietern* oder *STATTBÄU* gesehen, dass es auch dank übergeordneter Deutungsrahmen (z.B. Gentrifizierung) über die Jahre gelungen ist, die Spezialisierung auf verschiedene Einzelthemen samt der damit zusammenhängenden Kompetenzbereiche (Mietrecht, Stadtplanung, alternative Wohnkonzepte und Mietmodelle etc.) mit darüber hinaus gehenden Mobilisierungen zu verbinden. Die Befürworter zum Erhalt von CVPT heben in diesem Sinne gerade die Expertise und Fachkompetenzen von dessen Mitgliedern hervor, um diverse Einzelthemen und verstreute politische Kämpfe gleichzeitig in den Blick zu nehmen :

„(D)ans un contexte qui suscite l'émergence de multiples résistances citoyennes face à cette politique municipale (...il) faut affirmer son rôle ressource auprès des personnes en difficulté et de ces mouvements de citoyen et maintenir son rôle d'interpellation des pouvoirs publics. Il faut conforter ses capacités d'appui ou d'impulsion d'actions avec des habitants et des collectifs, ou encore d'appui à des initiatives“ (CVPT : Avenir 2016 :).

Wenn also eine deutliche Bereitschaft von einzelnen Mitgliedern des Vereins besteht, eine thematische und räumliche Vernetzung und Allianzpolitik zwischen verschiedenen linken und links-libertären städtischen Initiativen umzusetzen, so treffen sie dabei in den strategisch wichtigen Jahren 2015 und 2016 auf sehr ungünstige politische Gelegenheitsbedingungen, intern wie extern. Im Inneren überlastet die Auseinandersetzung um den Fortbestand nicht nur die personellen Ressourcen der Fürsprecher einer Bündnispolitik. Schwerwiegender wiegt, dass eine solche Fürsprache ihnen vom Verein formell untersagt bleibt, bis schließlich in einer Mitgliederentscheidung des Conseil Administratif offiziell darüber entschieden wird. Erst im März 2017 wird mit 26 zu 12 Stimmen zugunsten einer Fortsetzung und Ausweitung des Vereins entschieden, was dessen (verspätetem) Engagement an der Plaine neue Möglichkeiten eröffnet.

³ So berichtet Fellini, dass der Vorschlag zu Beginn der 2000er Jahre, das Thema öffentlicher Raum auf die politische Agenda des Vereins zu setzen, von dem damaligen Präsidenten und von anderen Mitgliedern mit sehr viel Missachtung behandelt worden sei. Fellini kritisiert das Vorgehen als *position misérabiliste*. Man kümmere sich nur um die Ärmsten (les plus défavorisés), denen gegenüber man eine Position der Überlegenheit aufrechterhalten könne (Feldnotiz, 01.04.2017).

Und Pierre Deleuze erklärt, dass der Verein *Pensons le Matin* in erster Linie deswegen gegründet worden sei, weil die Beschäftigung mit Fragen nach Kultur und öffentlichen Events, nach Stadtentwicklung und Gentrifizierung, die im Jahr 2010 angesichts der bevorstehenden Kulturhauptstadt an Relevanz gewannen, innerhalb von CVPT mehrheitlich als themenfremd empfunden und damit nicht nur abgelehnt, sondern regelrecht bekämpft wurden. So habe es beispielsweise ein Jahr hartnäckiger Überzeugungsarbeit gebraucht, bis Deleuze die allmonatlichen Treffen von PIM auf der Homepage von CvpT hat ankündigen und veröffentlichen dürfen.

Anhang VII.

À tous les habitant.e.s et usager.e.s du quartier **SAUVONS LA PLAINE !**

Le projet de requalification de la place Jean-Jaurès, dans le cadre de l'Opération Grand Centre-Ville pilotée par la Soleam, est un projet très coûteux et qui ne répond pas aux besoins exprimés par la population lors des deux concertations, en novembre 2015 et en mars 2017.

Ce projet n'a jamais été présenté publiquement dans le quartier et de nombreux habitants n'en sont toujours pas au courant. Il n'a jamais été discuté en conseil municipal.

Ce projet n'a jamais fait l'objet d'une étude d'impact, pourtant la modification de la circulation et la suppression de stationnements va avoir de lourdes répercussions sur l'ensemble du quartier et du centre-ville.

Ce projet qui prévoit l'abattage de 87 arbres sains, de grande taille et qui ont plus de 20 ans n'est pas en cohérence avec les prescriptions de l'AVAP, comme avec celles du code de l'environnement.

Nous demandons l'arrêt de CE projet avant qu'il ne soit trop tard.

Nous demandons un autre type de rénovation, respectueuse des dynamiques existantes et activités sociales et économiques qui font la vitalité et l'identité de ce quartier. Une rénovation faite en réelle concertation avec l'ensemble de la population.

OUI à :

- un entretien régulier de la place
- des moyens efficaces pour la propreté après le marché
- une dératization de la butte des magnolias et de l'aire de jeux
- assurer les réparations régulières des dégradations (sols, éclairage, banc, jeux d'enfants...)
- le soin et l'entretien des arbres existants et des espaces verts, et davantage d'espaces verts, voire un potager...
- un éclairage qui fonctionne TOUTES les nuits
- la remise en fonction des bornes qui régulent l'accès des véhicules au centre de la place
- maintenir et améliorer la circulation autour de la place : réduction à une voie de circulation, limitation de la vitesse
- une piste cyclable séparée de la circulation
- l'amélioration de l'accessibilité des piétons : élargir les trottoirs en pied d'immeubles, notamment en correspondance des arrêts de bus
- multiplier et visibiliser les passages piétons
- des nombreux bancs en vis-à-vis et des tables
- des espaces et installations pour les ados
- des toilettes entretenues et gratuites
- un « parc à chiens » régulièrement entretenu
- plus de fontaines et points d'eau
- des meilleurs jeux pour les enfants
- le remplacement des grilles par d'autres moyens de protection (murets-bancs, jardinières...)
- de l'espace pour les activités libres de tous et toutes

NON à :

- l'abattage des arbres
- une voie de circulation qui coupe la place en deux et la dénature
- la réduction de la taille du marché et du nombre de forains et sa « montée en gamme »
- la suppression du stationnement le soir, sans aucune alternative proposée (prolongation des horaires des transports en commun, politique tarifaire accessible, parkings relais gratuits...)
- un chantier de deux ans et demi qui va étouffer la vie du quartier
- la multiplication de poteaux et bornes autour de la place
- la suppression du terrain de pétanque
- l'installation de 21 caméras de surveillance
- la hausse des loyers des kiosques
- une tranchée entre les magnolias
- un projet d'aménagement sans un projet de gestion qui l'accompagne sur la durée
- une dépense d'argent public de 11 millions HT pour une place « vitrine », quand les écoles du quartier sont dans un état catastrophique.
- un projet qui ne s'inscrit pas dans une réflexion globale à l'échelle du quartier, de la ville pour ses habitants et usagers

Assemblée de la Plaine

Contact: assembleedelaplaine@gmail.com

RDV tous les lundis à 18h dans les square

Pétition en ligne: www.change.org/p/soleam-sauvons-la-plaine-arretons-le-projet-de-renovation-de-la-place-jean-jaurès-à-marseille

Anhang VIII.

Ce qui se joue sur La Plaine

Sans jamais répondre aux craintes des habitants, commerçants, forains et usagers, la mairie de Marseille veut imposer un réaménagement lourd de la place Jean-Jaurès. Le chantier, prévu pour début 2018, devra être bouclé pour les municipales de 2020.

Ce projet est borné par deux idées fixes : « attractivité » et plus-value immobilière. Après la désertification de la rue de la République et du Rouet, on s'apprête, une fois de plus, à jeter par-dessus bord une réalité sociale qui *fonctionne par elle-même*, sans marketing.

La volonté politique de la mairie est de faire table rase dans un quartier populaire qu'elle dénigre. Le chef-paysagiste de l'agence APS, lauréate du projet de rénovation, croit savoir qu'à l'heure actuelle *« l'unique fonction de la place est celle d'un parking »* !

La Plaine n'a jamais été « mono-usage ». Elle n'est pas résidentielle. Ses multiples activités ont longtemps tourné 24h sur 24h autour du marché de gros du cours Julien. Aujourd'hui, elle gravite autour des marchés, des troquets, de la vie nocturne, des bancs et des jeux d'enfants.

Sous prétexte de « montée en gamme », on va expurger le plus grand marché de la ville, dont la dynamique irrigue tout le quartier et bien au-delà. Ici, les jours de marché sont des jours fastes pour les ménagères, les mamies, les flâneurs, les boutiques et les cafés du coin.

Mais Mme Lota, adjointe au maire en charge des marchés, a craché le morceau lors d'une réunion avec les forains, fin 2015 : *« Le marché attire une population qu'on ne veut plus voir en ville. »* C'est dit. Même si son compère Chenoz, de la Soleam, avoue que *« les touristes ne nous demandent pas de faire partir les Arabes, mais de balayer les rues un peu plus souvent. »*

*

Aucune étude sérieuse de l'impact qu'aurait un chantier de plus de deux ans sur les activités du quartier n'a été menée. Aucune protection, aucune alternative n'ont été proposées aux commerçants, sédentaires ou forains, pour espérer survivre à cette opération.

Au contraire, Yves Moraine, maire du 6-8, se réjouit déjà de la vente « à bon prix » des fonds de commerce après la requalification de la place. Il oublie de dire qu'à la fin du chantier, leur valeur sera calculée sur la base d'un chiffre d'affaires forcément calamiteux.

Le même Moraine a également dévoilé, lors d'une réunion en mairie, sa volonté de *« préempter les commerces qu'on ne veut plus voir »*. Il n'a pas précisé quel type de boutique est, selon lui, indésirable... Ni à qui ces locaux préemptés seront ensuite cédés.

Sans compter les faillites que provoquent les chantiers-Attila de l'équipe Gaudin – pas moins de 87 pendant le chantier du tram sur la rue de Rome, selon la Chambre de commerce.

Voilà comment Moraine justifie la future invasion de la place par les terrasses de nouveaux « commerces de bouche » : *« Le privé, lui, il a intérêt à prendre soin de cet espace, à le nettoyer, à le rendre attractif. »* C'est donc ça... Si la mairie néglige depuis si longtemps l'éclairage, le nettoyage et l'entretien des trottoirs, c'est pour mieux les brader à ses copains du privé !

C'est bien un hold-up à caractère spéculatif qui se prépare.

**

Selon la Soleam, l'esplanade sera coupée en deux par la jonction des rues Saint-Michel et Saint-Savournin. Elle n'a rien trouvé de mieux pour desserrer l'emprise automobile ! Sans plan global de circulation, un tel goulot d'étranglement gênera les piétons et déportera le trafic dans les rues adjacentes, provoquant le chaos sur Eugène-Pierre ou Notre-Dame-du-Mont.

Dissuasive, cette nouvelle « boucle circulatoire » ? Sans alternatives viables, elle va surtout dissuader les gens modestes de fréquenter les lieux. Un forain l'a dit aux élus : *« Vous avez une place qui attire plein de monde et on dirait que vous voulez les décourager de venir ! »*

Pour les transports en commun et les offres de stationnement, il n'y a que des promesses en l'air, non écrites, sans agenda. Quant à la gestion privée des horodateurs et des parkings souterrains, elle n'a jamais dissuadé le tout-automobile. Par contre, elle a livré la population aux appétits de sociétés qui organisent la pénurie de places pour justifier des tarifs prohibitifs.

* * *

La loi prévoit une enquête publique en cas de *« projets et opérations d'aménagement ayant pour effet de modifier de façon substantielle le cadre de vie, notamment ceux susceptibles d'affecter l'environnement ou l'activité économique »*. Au lieu de cela, la Soleam a bâclé deux concertations au rabais, qui ont fait flop. Il n'y a pas pire sourd qu'un élu non-révocable.

La veille de la clôture de la dernière concertation (mars 2017), des policiers ont barré l'accès de la mairie de secteur du 1-7 au public, ne laissant entrer qu'une petite délégation, qui a remis pétitions et cahier de doléances à la chef de projet de la Soleam... Sans doute pour rien.

Ce déni de dialogue s'accompagne d'une campagne de harcèlement contre les « indésirables ». Amendes et fermetures administratives pleuvent sur les épiceries de nuit, les bars et les salles associatives. Contrôles et blocs de béton intempestifs rendent la vie impossible aux forains. Les opposants au projet sont taxés de *« minorité malfaisante »* par Moraine et Chenoz...

* * * *

L'équipe Gaudin veut refouler toute vie populaire loin du centre-ville : ouste la foule, les « usages déviants » et la convivialité, les gens n'ont qu'à aller bader la marchandise aux Terrasses du port ! Pour la mairie, un marché ne peut qu'être un décor attrape-touristes.

Pourtant, alors que le chômage et l'exclusion font des ravages, on aurait pu parier sur la vitalité du bazar méditerranéen. Mais la ville a préféré expulser les échoppes de Belsunce, sacrifier le marché du Soleil et lorgner avec hostilité sur le marché aux Puces.

Les kalashnikovs de Marseille sont les fruits d'une violente ségrégation territoriale. Priver la ville des marchés de La Plaine et de Noailles, où toutes les communautés se côtoient, où chacun peut se sentir marseillais, voilà qui frise l'attentat !

Casser cet éco-système procède d'un mépris à connotation raciste, mais pas seulement : les épiceries, les bars, les salles de concert, les clubs de supporters, les fêtes de quartier, la Sardinade du 1^{er} Mai, le Carnaval..., c'est toute une culture urbaine qui est menacée.

Les « élites » ont toujours eu honte de cette ville. Du coup, une époque efface l'autre. Mais comme l'écrivait Henri Bosco, *« le vrai monument de Marseille, c'est sa population »*.

Cette richesse ne doit pas être embaumée au Mucem pendant qu'on l'éradique de nos rues. Il est hors de question de laisser la bande municipale transformer nos places en lieux de déambulation désincarnée, livrés au tourisme de masse et au shopping anonyme.

Ce qui se fait sans nous se fait contre nous.

La Plaine vivra, La Plaine vaincra.

Anhang VIII.

Tout le monde en parle sur le plateau, la Mairie à lancé un projet de réaménagement de la place Jean Jaurès. Modification de la circulation, des stationnements, redéfinition des espaces piétons, des jeux pour les enfants, réorganisation des terrasses de café et du marché forain. Tout va être repensé pour 11,5 millions d'euros de travaux à ce qu'on dit.

Ce petit feuillet vous permettra de comprendre où en est la mairie de son projet: ce qu'elle a déjà fait, ce qu'elle va faire, et avec qui.



14-04-2015 POUR DÉMÊLER L'ENGAMBI PETIT MÉMENTO POUR COMPRENDRE LE PROJET DE RÉAMÉNAGEMENT DE LA PLAINE...



SOCIÉTÉ CIVILE

Assemblée de la Plaine

- Collectif d'habitants et d'habitues de la Plaine
- Enjeux qu'ils soulèvent :
Prise en compte des habitants et habitues dans la fabrication de la ville. Vidéo-surveillance, carnaval populaire de la Plaine, concerts, végétalisation et autres.
- « Actions de dénonciation, organisation de réunions et d'événements publics »

CIQ Plaine et Cours Julien ?

Association de commerçants ?

Forains ?

LES COMMANDITAIRES DU RÉAMÉNAGEMENT - ceux qui commandent les études et les travaux

La Ville de Marseille

La Mairie centrale de Marseille est le maître d'ouvrage de l'opération. Elle définit les missions et les objectifs de la SOLEAM.

La SOLEAM

« Société Locale d'Équipement et d'Aménagement de l'Aire Marseillaise »
- la SOLEAM est Maître-d'Œuvre Délégué pour le compte de la ville de Marseille : elle est chargée de mettre en œuvre les projets
- Le projet de réaménagement de la place Jean-Jaurès est l'un des nombreux projets mis en œuvre par la SOLEAM et s'inscrivant dans « l'Opération Grand Centre-Ville ».
- Statut juridique : SPLA (Société Publique Locale d'Aménagement)
- Est créée en 2010 avec pour mission centrale « l'Opération Grand Centre-Ville en remplacement de « Marseille Aménagement » (statut juridique : SEM, Société d'Economie Mixte) dissoute à l'occasion.
- Son conseil d'administration est composé d'élus de la ville de Marseille (et La Ciotat, Cassis Gêrmones, Tarascon...)

LES PRESTATAIRES - les entreprises qui interviennent pour la définition du projet

« étude urbaine sur le secteur de la plaine »

Conseil Urbain Bureau d'études

Compétences : urbanisme
« bureau de conseil indépendant spécialisé dans les études urbaines liées à l'aménagement et à l'urbanisme pré-opérationnel. »

In Città Bureau d'études

Compétences : sociologie, architecture et urbanisme, éducation spécialisée, psychologies, géographie et cartographie
« Plate-forme de soutien à l'activité du tissu associatif, des collectivités territoriales et des acteurs privés à travers des activités de conseil, d'étude et de formation »

« étude de pré-programmation pour l'aménagement de la place Jean Jaurès »

SAMOP Bureau d'études

« Société d'Assistance à Maîtrise d'Œuvre Pluridisciplinaire »
Compétences : ingénierie et urbanisme.
« Propose un soutien adapté aux besoins de programmation architecturale et technique / programmation urbaine »

Cyclades Bureau d'études

Compétences : ingénierie transports et déplacements

« mission de concertation »

Res Publica Bureau d'études

Compétences : conseil en stratégie et ingénierie de la concertation (conception, organisation et animation)
« Nos interventions visent à rendre utiles et efficaces les processus de participation publique en apportant méthode, rigueur et innovation. »

« mission de maîtrise d'œuvre »

Équipe de maîtrise d'œuvre

- Paysagiste + Architectes + différents bureaux d'études (ingénieurs, techniciens...)
- Sera choisi par la SOLEAM selon des critères spécifiques
- Réalisera le projet de réaménagement de la place

« mise en œuvre des travaux »

Entreprises BTP

- Seront choisis par la SOLEAM selon des critères spécifiques
- Réaliseront la construction du projet de réaménagement de la place



Assemblée de la Plaine

11 octobre 2015
Première réunion d'information publique autour du projet de réaménagement de la place, pour « en parler, s'informer, échanger », récolte des « voix de la plaine »
25 octobre 2015
Repas de quartier pour parler du projet de rénovation de la place, récolte des « voix de la plaine »
05 novembre 2015 - 07h-15h
Rencontre avec les forains

Selon Gérard Chénou, président de la SOLEAM, « [La concertation] permettra d'écrire le cahier des charges du projet. C'est sur cette base que se porteront candidates les équipes internationales intéressées. »
NB : l'appel à candidature a pris fin en septembre 2015 !

« L'équipe lauréate sera désignée en fin d'année prochaine » *, c'est-à-dire fin 2016.
NB : cette déclaration contredit l'appel à candidature, qui prévoit la désignation du lauréat en janvier 2016.
* source : Article de la Provence daté du 23 octobre 2015



2011 LANCÈMENT DE L'OPÉRATION GRAND CENTRE-VILLE

Ville de Marseille + SOLEAM

En 2009, le Conseil Municipal approuve « l'engagement municipal renforcé pour le centre ville ».

Durée de l'opération : 2011-2021 (10 ans)

Périmètre d'intervention : 35 pôles urbains en centre-ville

Akteur : la ville de Marseille confie l'ensemble de l'opération à un unique acteur, la SOLEAM, en charge de mettre en œuvre le projet.

Objectifs : « Par une intervention globale publique et privée, participer au développement de l'attractivité économique, culturelle et touristique du centre ville, ainsi que de sa qualité résidentielle ».

Développer la diversité de l'offre et qualité résidentielle. Améliorer et créer des équipements de proximité. Contribuer à la requalification de l'espace public. Pérenniser les investissements par une meilleure gestion de proximité.

* source : site Internet Ville de Marseille - Dépliant « Opération Grand Centre Ville - concertation publique 2011 »

2012-2013 ÉTUDE URBAINE SECTEUR DE LA PLAINE

Conseil Urbain + In Città

Conseil Urbain réalise pour le compte de la SOLEAM un diagnostic urbain et social du secteur de la Plaine

Périmètre d'étude large autour de la plaine. Il comprend 4 pôles de l'opération grand centre-ville :

- Pôle trois-rois et place Jean Jaurès
- Pôle Olivier - Ferrari
- Pôle Nau et Bons Enfants
- Pôle Curial.

Contenu de l'étude :

- Cahier des recommandations sur l'habitat et la politique urbaine au sens large
- Analyse territoriale et sociale du secteur de la plaine et des 4 pôles
- Propositions d'actions pour chaque pôle.

* source : « étude urbaine secteur de la plaine »

2014-2015 ÉTUDE PRÉ-PROGRAMMATION PLACE JEAN JAURÈS

SAMOP + Cyclades

Objectifs : Étudier différentes possibilités d'aménagement de la place sur la base de critères financiers, et objectifs techniques et politiques. Estimer le coût des différents scénarios étudiés.

La SOLEAM retiendra ensuite un ou plusieurs scénarios qui feront office de base au cahier des charges du projet d'aménagement de la place. Projet qui prend place dans « l'opération grand centre ville ».

Contenu de l'étude :

- Les éléments du contexte
- Les invariants : Doter la ville d'un beau marché qualitatif / 2. Faire monter en gamme la place en s'appuyant sur ses qualités architecturales et paysagères intrinsèques / 3. Améliorer la cohabitation des usages / 4. Affirmer son statut de cœur de la Plaine et de première place publique de Marseille / 5. Intégrer en amont la gestion future de la place)
- Les 4 scénarios étudiés
- Synthèse des atouts et faiblesses de chaque scénario
- Estimation financière

* source : <http://www.lamarsaillette.fr/marseille/flash/12524-document-1-etude-de-programme-op-de-la-soleam-en-vue-de-l-aménagement-de-la-place-jean-jaurès-marseille>

2016 APPEL À CANDIDATURE POUR LE RÉAMÉNAGEMENT DE LA PLACE

Paysagistes + Architectes

Après avoir demandé plusieurs études, la SOLEAM lance un appel d'offre pour le réaménagement de la Place Jean Jaurès.

Objectifs : Des équipes regroupant plusieurs compétences (architectes, ingénieurs, paysagistes, etc) sont appelés publiquement à candidater pour concevoir et réaliser le projet.

Contenu de l'appel d'offre :

1 24 septembre 2015
Fin de la période de candidature pour les équipes intéressées.

2 Octobre à décembre 2015
Sélection de 4 équipes par la SOLEAM pour réaliser une proposition d'aménagement dessiné et détaillé, sur la base d'un programme.
- Un jury d'élus et techniciens de la solem choisit un projet d'aménagement et désigne une équipe lauréate.

3 Janvier 2016
Démarrage de la mission de l'équipe Maître-d'Œuvre lauréate. Elle détaillera spatialement, techniquement, et économiquement son projet, en vue de sa réalisation.

4 Juin 2019
Fin prévue des travaux de réaménagement de la place.

* source : appel d'offre consultable sur : <http://assemblee.laplaina.free.fr/archives/reameenagement-plaine.pdf>

2017 CONCERTATION DE LA POPULATION

Res-Publica

Res-Publica a été missionné par la SOLEAM pour réaliser une mission de « concertation préalable » sur le projet de réaménagement de la place Jean Jaurès. 4 temps sont prévus :

mardi 17 et mercredi 18 novembre 2015
« Res Publica proposera un questionnaire lors d'une rencontre sur le marché »

Jeudi 26 novembre 2015 - 17h30 et 20h
« Ateliers de concertation ouverts à tous, sur inscription » : ateliers pour les « habitants et usagers » et pour les « commerces sédentaires et forains »

Jeudi 03 décembre 2015 - 17h30 et 20h
« Un atelier plus technique et prospectif fera le point sur la réalisation du chantier ». Ouvert à tous.

Jeudi 17 décembre 2015 - 18h30
« Atelier de synthèse ». Cet « atelier de restitution conclura les échanges ». Il « fera une dernière fois la synthèse des discussions ». Ouvert à tous.

Lieu : Conservatoire régional, place Carli
Inscriptions : 04 88 91 91 20
ou sur laplainebouge@soleam.net

* source : deux articles de la Provence du 23 octobre 2015 et du 03 novembre 2015

